



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

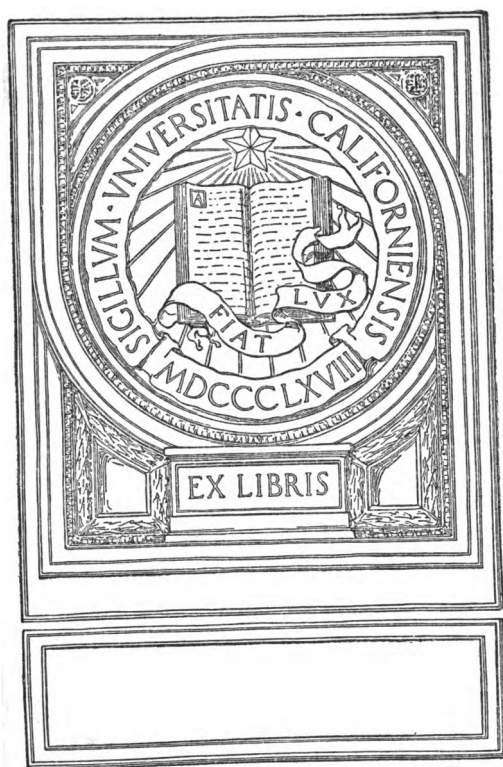
- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

Revue de l'Instruction Publique en Belgique

26



REVUE
DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE
EN BELGIQUE.

REVUE
DE
L'INSTRUCTION PUBLIQUE
EN BELGIQUE

PUBLIÉE SOUS LA DIRECTION DE

MM. Ch. Michel et P. Thomas

AVEC LE CONCOURS DE

MM. F. Cumont, L. Parmentier et H. Pirenne

TOME XLI

BRUXELLES

H. LAMERTIN, ÉDITEUR, RUE DU MARCHÉ-AU-BOIS, 20

PARIS, ALPHONSE PICARD, Libraire-Éditeur, 82, rue Bonaparte.

Gand, impr. Eug. Vander Haeghen, rue des Champs, 60

1898

Digitized by Google

TABLE DES MATIÈRES

DU TOME XLI.

L24
R4
v. 41.2

QUESTIONS D'ENSEIGNEMENT, LETTRES ET SCIENCES.

	Pages
Le recrutement du corps professoral de l'enseignement moyen de l'État, par GODEFROID KURTH	1
Notices épigraphiques, par FRANZ CUMONT.	9, 85, 328
Le théâtre grec d'après les recherches de MM. Dörpfeld et Reisch, par M. LAURENT	95, 169
Note sur un passage de Lucain, par P. T.	105
L'expression <i>οἰσθ' ὁ δρᾶσον</i> ou <i>δράσεις</i> , par J. KEELHOFF	106
Les compositions dans les athénées, par L. PREUD'HOMME	109
Théories naturalistes du monde, de la vie et de l'intelligence dans l'hylozoïsme antique, par JULES SOURY	180
A propos des récitations rhapsodiques, par HUBERT DEMOULIN	241
La tradition manuscrite du discours VIII de l'empereur Julien, d'après deux manuscrits de la bibliothèque de Chalcé, par J. MANSION	246
Archives et Archivistes, par JOSEPH CUVELIER	256, 321
Notes critiques sur l'épitaφios d'Hypéride, par PAUL GRAINDOR.	341
De l'esprit moderne dans les humanités anciennes, par O. MERTEN	345
L'opinion de l'historien Édouard Gibbon sur les études classiques par P. HOFFMANN	401
La géographie dans l'enseignement supérieur en Belgique, par A. F. RENARD.	408

COMPTES RENDUS.

Ch. Gidel et Fr. Loliée. Dictionnaire-manuel illustré des écrivains et des littératures, par ERNEST DISCAILLES	19
Georges Bertrin. La question homérique. Variétés littéraires, par L. PARMENTIER	25
J. Krekelberg et E. Remy. Les formes typiques de liaison et d'argumentation dans l'éloquence latine, par L. PREUD'HOMME.	27
M. Rose. Cours de langue française, par L. PARMENTIER	31
Ch. V. Langlois et Ch. Seignobos. Introduction aux études historiques, par H. PIRENNE	34

M543047

II.

Albert Waddington. La République des Provinces-Unies, la France et les Pays-Bas Espagnols de 1630 à 1650, par H. LONCHAY	38
Eugène Hubert. La torture aux Pays-Bas autrichiens pendant le XVIII ^e siècle, par H. LONCHAY	42
Dr A. Hettner. Spammers grosser Hand-Atlas, par AD. DE CEULENEER	44
Georges Romain. Théâtre latin. Extraits des comédies de Plaute, de Térence et des tragédies de Sénèque. — Émile Thomas. Cicéron. Morceaux choisis tirés des traités philosophiques; — des traités de rhétorique, par P. T.	46
Hugo Blümner. Satura. Ausgewählte Satiren des Horaz, Persius und Juvenal, par P. T.	50
Félix Frank. Dernier voyage ... de Marguerite d'Angoulême, par H. HAUSER	50
A. Le Sueur. Maupertuis et ses correspondants, par J. FELLER	53
J. Garson. Béranger et la Légende Napoléonienne, par F. MAGNETTE	55
Fratris Gerardi de Fracheto O. P. Vitae fratrum ordinis Praedicatorum, par A. CAUGHIE	57
J. Hansen. Arnold Mercator und die wiederentdecken Kölner Stadtpläne von 1571 und 1642, par ADOLF DE CEULENEER	58
René Pichon. Histoire de la littérature latine, par P. THOMAS	112
Chanoine P. Féron. Grammaire latine classique, par L. PREUD'HOMME	117
Erich Liesegang. Niederrheinisches Städtewesen vornehmlich im Mittelalter, par H. PIRENNE	119
F. Magnette. Joseph II et la liberté de l'Escaut. — La France et l'Europe, par H. LONCHAY	122
Twee verhandeligen over de Inquisitie in de Nederlanden tijdens de 16 ^{de} eeuw, par H. LONCHAY	125
Rudolf Meringer. Indogermanische Sprachwissenschaft, par ÉMILE BOISACQ	127
Udalricus de Wilamowitz-Moellendorff. Callimachi Hymni et Epigrammata. — Hermann Sauppe. Platons ausgewählte Dialoge. — R. Rauchenstein. Ausgewählte Reden des Lysias. — Schneidewin und A. Nauck. Sophokles, par L. P.	128
Wilhelm Gemoll. Bemerkungen zu Xenophons Anabasis, par M. GRAINDOR	130
Dr Carl Meissner. M. Tullii Ciceronis Somnium Scipionis, par P. GRAINDOR	131
Harold W. Johnston. Latin manuscripts, par J. KEELHOFF	131
I. J. W. Bierma. Quaestiones de Plautina Pseudolo. — II. J. J. Hartman. De Terentio et Donato commentatio. — III. P. Tschernjaew. Terentiana: De Ciceronis studiis Terentianis. — IV. Th. Stangl. Tulliana. — V. Hil. Vandaele. Qua mente Phaeder fabellas scripserit, par P. T.	132
Fr. Fügner. Lexicon Livianum, par P. T.	135
L. E. Chevaldin. Grammaire appliquée ou série synoptique de thèmes grecs et latins, par L. PREUD'HOMME	136
J. Toutain. L'inscription d'Henchir-Mettich, par H.	138
Paul Regnaud. Comment naissent les mythes, par AUG. GITTÉE	139

III.

Jules Chavonaz. Collection de Textes pour servir à l'étude et à l'enseignement de l'histoire : Adhémar de Chabannes, par A. HANSAY . .	141
V. Deprez. La libération de la Flandre flamingante par Jacques van Artevelde, par VICTOR FRIS	142
A. Ricardou. La Critique littéraire, par J. FLEURIAUX	145
V. Rossel. Histoire de la littérature française hors de France, par J. VAN DOOREN	196
Ludwig Erk. Deutscher Liederhort, par H. BISCHOFF	200
Michel Bréal. Essai de Sémantique, par L. PARMENTIER	203
G. Arnaud. Anthologie des poètes latins, par L. PÆUD'HOMME	204
Pierre de Nolhac. Le Virgile du Vatican et ses peintures, par P. T. . .	207
Abbé Vincent. Principes raisonnés de Littérature, par J. HOOG . . .	208
F. Vogt et M. Koch. Geschichte der deutschen Litteratur, par A. BLEY	210
Publicazioni del R. Istituto di studi superiori pratici e di perfezionamento in Firenze. Sezione di Filosofia e Filologia. — Demetrio Marzi, La questione della riforma del calendario nel quinto concilio lateranense (1512-1517). — L'Abbé B. Colomer. Nouvelle étude sur le calendrier grégorien, ses origines, son histoire et les éléments qui le composent, par A. CAUCHIE	212
L. Leclère. Histoire contemporaine, 1789-1898, par J. H.	216
Alf. Jourdain et L. Van Stalle. Dictionnaire encyclopédique de Géographie historique du Royaume de Belgique, par F.	217
Otto Kaemmel. Christian Weise. ein sächsischer Gymnasialrektor aus der Reformzeit des 17. Jahrhunderts, par P. HOFFMANN	220
Omer Buysse. La réorganisation des écoles moyennes de l'État, par P. H.	221
O. Weissenfels. Syntaxe latine, suivie d'un résumé de versification latine, par P. THOMAS	262
F. Funck-Brentano. Philippe le Bel en Flandre, par H. VANDER LINDEN	267
Ch. Seignobos. Histoire politique de l'Europe contemporaine, par F. MAGNETTE	274
Arthur F. Leach. English Schools at the Reformation, 1546-1548, par G. DUFLOU	279
Max Rothstein. Die Elegien des Sextus Propertius, par P. THOMAS . .	283
Ph. Martinon. P. Ovidii Nasonis Amores. Les Amours d'Ovide, par P. THOMAS	285
R. Wünsch. Sethianische Verfluchungstafeln aus Rom, par F. C. . . .	287
Robert Arnold. Repertorium Germanicum, par H. PIRENNE.	288
D. C. Hesseling. Charos. Ein Beitrag zur Kenntniss des neugriechischen Volksglaubens, par AUG. GITTEZ.	356
A. Grégoire et A. Mathieu. Nouvelle Chrestomathie grecque, par J. BIDEZ	361
Giovanni Pascoli. Lyra Romana ad uso delle scuole classiche. — Giuseppe Kircher. Manuale di letteratura latina ad uso delle scuole classiche, par P. T.	362

IV.

J. Bastin. Chrestomathie littéraire, par OSCAR PÉCQUEUR	363
François Carez. Auteurs contemporains. Études littéraires, par J. FLEURIAUX	364
Adrien Hock. Études sur quelques campagnes de Jules César dans la Gaule Belgique, par F.	365
Louis Navez. Courtrai ou la bataille des Éperons d'Or, par F.	366
J. M. Baldwin. Le développement mental chez l'enfant et dans la race, par J. J. VAN BIERVLIET	367
Eduard Norden. Die antike Kunstprosa vom VI Jahrhundert v. Chr. bis in die Zeit der Renaissance, par L. PARMENTIER	417
Arsène Darmesteter. Cours de Grammaire historique de la langue française, par P. MONET	427
Arthur Chuquet. La jeunesse de Napoléon, par H. PIRENNE.	435
E. S. Shuckburgh. G. J. Caesaris de bello Gallico liber II, par PAUL GRAINDOR	439
Paul Tannery. Le Traité du Quadrant de Maître Robert Anglès, par P. MANSION.	439
Cahier d'histoire, par F.	442
G.-F. Schoemann. Griechische Altertümer, par CHARLES MICHEL.	443
Ch. Moeller. Histoire du moyen âge depuis la chute de l'Empire Romain jusqu'à la fin de l'époque franque, par H. P.	444
Paul Sabatier. Speculum perfectionis seu S. Francisci Assisiensis legenda antiquissima auctore fratre Leone, par H. PIRENNE	445
P. Alfred Dumont, S. J. Cours d'histoire moderne, par H. LONCHAY.	446
P. M. Muller et Alph. Diegerick. Documents concernant les relations entre le duc d'Anjou et les Pays-Bas (1576-1584), par H. LONCHAY.	448
CHRONIQUE	60, 148, 222, 290, 371, 450
CORRESPONDANCE	159, 303, 390
ACTES OFFICIELS	76, 156, 234, 300, 379, 464
NOUVELLES ET INFORMATIONS	78, 157, 388, 463
PÉRIODIQUES	79, 162, 237, 307, 393, 465
NÉCROLOGIE	78, 158, 236, 301

A nos Lecteurs.

Pendant l'année 1897, la *Revue de l'Instruction publique* a fait tous ses efforts pour tenir les promesses de son programme. Des collaborateurs nouveaux lui ont apporté leur concours et lui ont permis d'accorder une place plus importante que par le passé aux langues vivantes et à l'histoire.

Le nombre de nos abonnés a presque doublé. Ce succès nous engage à persévérer dans la voie que nous avons suivie. Nous désirons surtout intéresser à notre œuvre les professeurs de l'enseignement moyen en leur fournissant des indications utiles à leurs travaux; c'est ce qui explique l'extension que nous avons donnée aux *Comptes rendus* et à la *Chronique*. Guidés par les mêmes considérations, nous adopterons désormais pour l'analyse des *Périodiques* une disposition qui, nous l'espérons, en augmentera l'utilité : nous résumerons brièvement les articles critiques consacrés aux ouvrages sur lesquels nous croirons devoir attirer particulièrement l'attention de nos lecteurs. Quand il s'agira d'auteurs belges, nous nous attacherons à signaler tous les comptes rendus qui viendront à notre connaissance. C'est rendre service au pays que de l'éclairer sur la valeur de sa production scientifique.

LE RECRUTEMENT DU CORPS PROFESSORAL

DE L'ENSEIGNEMENT MOYEN DE L'ÉTAT.

Le recrutement des fonctionnaires est une des plaies de notre régime politique. Il n'est pas régi par des règles, il est abandonné à l'arbitraire gouvernemental. Mais le gouvernement lui-même ne fait pas ce qui lui plait. En apparence, il est libre dans ses choix. En réalité, il est déterminé par les influences diverses qui s'exercent sur lui. Dans chaque arrondissement, la plus forte est celle du député, qui subit lui-même celle de ses électeurs. De telle sorte qu'en dernière analyse, la seule loi qui semble présider au recrutement des fonctionnaires, ce n'est ni l'arbitraire gouvernemental, ni l'intérêt du public, c'est, si l'on me permet de m'exprimer ainsi, la loi de la plus forte pression.

Il y aurait beaucoup de choses à dire là-dessus, et il est peu de thèmes plus riches. Je me priverai du plaisir de l'exploiter, et je constaterai que pareille situation est funeste. Ni le gouvernement ni le public n'ont intérêt à la voir se prolonger; seuls les politiciens y trouvent leur compte, ce qui est une raison de plus pour la condamner.

C'est l'honneur du gouvernement actuel d'avoir, le premier, ouvert une voie meilleure, et d'avoir su renoncer à son pouvoir arbitraire pour fixer quelques règles. M. Vanden Peereboom a mis au concours les postes de son département et a pu prononcer aux Chambres cette belle parole : " J'ai affranchi mes fonctionnaires de l'obligation de se procurer des protections politiques „. M. Schollaert est entré dans la même voie en mettant les places d'inspecteur de l'enseignement primaire au concours et en créant l'examen d'archiviste, auquel il a

tout récemment ajouté l'examen de bibliothécaire ¹. Enfin, les journaux viennent d'annoncer que M. Lejeune, ministre d'État, à qui le pays doit déjà plus d'une loi excellente, vient de déposer au Sénat un projet de loi établissant un examen pour l'admission aux fonctions judiciaires.

Nous applaudissons à toutes ces initiatives comme à un double bienfait. D'une part, elles promettent un recrutement meilleur des diverses catégories de magistrats et de fonctionnaires. D'autre part, elles consacrent implicitement un principe cher à tous les hommes d'enseignement, celui de la différence entre l'éducation scientifique et la formation professionnelle.

Les diplômes délivrés par les universités n'attestent que la première; c'est à d'autres juges qu'il appartient de se prononcer sur la dernière. Cette différence essentielle n'est pas saisie par tout le monde, je le sais, et même dans le haut enseignement, il se manifeste à cet égard des hésitations et des incertitudes. Il n'en est pas moins incontestable que pour devenir de vrais foyers de haute culture intellectuelle, il faut que les universités soient débarrassées de l'énervante préoccupation de former des candidats aux diverses professions publiques. Lorsqu'on leur permettra de se consacrer entièrement et exclusivement à l'éducation scientifique de la jeunesse, alors seulement elles rendront à la patrie et à la civilisation tous les services qu'on est en droit d'attendre d'elles.

Je déclare donc, en commençant cette étude, que je me rallie entièrement au principe si large et si libéral qui a inspiré la loi de 1876 sur la collation des grades académiques. En rendant aux universités la libre disposition de leurs diplômes, cette loi a préjugé, si je puis ainsi parler, la solution de la question que j'étudie ici. Sans doute, le législateur de 1876 n'a point entendu la résoudre, mais c'est qu'à cette date elle n'était pas mûre, et il suffit de rappeler ici que la loi tout entière fut elle-même comme improvisée à la suite du rallie-

¹ Je n'entends d'ailleurs nullement approuver ce dernier. Entre la généreuse initiative du ministre et la manière dont ses intentions ont été traduites, il y a un écart énorme, suffisant pour faire penser à un enfant changé en nourrice.

ment inattendu de M. Frère-Orban. Mais, dès lors, des hommes éminents ont signalé la différence qu'il convenait d'établir entre l'épreuve scientifique, d'où résulte le diplôme, et l'épreuve technique, qui ouvre la porte d'une carrière publique. Voici comment s'exprimait dans la séance de la Chambre du 25 février 1876 M. Kervyn de Lettenhove, ancien ministre de l'Intérieur :

“ Les études universitaires étant terminées, ce que je demande, — et ici je me rapproche des idées si bien exprimées par l'honorable M. Smolders dans son rapport — c'est que, si les universités seules accordent les diplômes scientifiques, il y ait un autre diplôme accordé par l'État, au seuil des carrières administratives ou même des professions libérales, telles que celles d'avocat ou de médecin, où il peut y avoir un intérêt pour l'État à écarter les empiriques.

“ Je n'admets pas la capacité de l'État en ce qui concerne le diplôme scientifique, mais je reconnais qu'à l'entrée des carrières rétribuées par l'État comme à l'entrée des professions libérales sur lesquelles il est tenu de veiller, il y ait un diplôme qu'on a appelé quelquefois le diplôme professionnel, que j'appellerai volontiers le diplôme légal, qui sera délivré au jeune homme en tenant compte de ses certificats de collège et de ses diplômes universitaires, mais en ne les lui imposant point.

“ Cet examen unique, je tiens à l'entourer de garanties plus complètes que celle que je trouve aujourd'hui dans des épreuves où l'interrogation ne dure que quelques minutes. Je veux un examen sérieusement et sévèrement organisé ; il portera sur de nombreuses matières ¹. ”

De son côté M. Frère-Orban, qui a eu une part si considérable dans l'élaboration de la loi de 1876, émettait des considérations semblables dans la séance de la Chambre du 30 mars 1876 :

“ Qui délivrera le diplôme d'après le projet ? Une université, un établissement d'enseignement supérieur, défini, sous sa responsabilité. Que conférera le diplôme ? La faculté d'exercer la profession d'avocat ou de médecin. Quant aux fonctions, les

¹ *Annales Parlementaires*, séance du 25 février 1876, p. 540.

titres sont à apprécier par le pouvoir exécutif. Le législateur mettra les conditions qu'il voudra pour l'admission aux fonctions ¹. „

Aujourd'hui que des deux parties du programme de MM. Kervyn de Lettenhove et Frère-Orban, la première est définitivement consacrée par une expérience de vingt-deux ans et consacrée par la loi de 1890, il s'agit de faire un pas de plus dans la voie où le gouvernement vient d'entrer, et de prendre pour le bon recrutement des fonctionnaires les mesures qui sont, en quelque sorte, le corollaire de la liberté des universités.

Nulle part des mesures de préservation et de sélection ne s'imposent d'une manière plus impérieuse qu'en ce qui concerne le personnel de l'enseignement moyen de l'État. Pour des fonctions si délicates et si complexes, à l'heure qu'il est, l'État ne possède que des garanties insuffisantes de capacité intellectuelle et n'en a aucune d'aptitude pédagogique. Nos quatre universités produisent en abondance des docteurs en philosophie et lettres et des docteurs en sciences, et tout le monde sait que la production excède de beaucoup les besoins. Ne serait-il pas juste que, parmi les nombreux candidats qui sollicitent son choix, l'État pût prendre les meilleurs, et n'y a-t-il pas lieu de gémir qu'il soit réduit à prendre les plus protégés? On peut affirmer que, sur une douzaine de candidats, il y en a toujours quelques-uns très bons et quelques-uns fort mauvais : pourquoi faut-il que les premiers ne l'emportent pas toujours, et que les autres ne soient pas toujours écartés? La routine seule, ou une détestable conception du rôle des pouvoirs publics peut prendre la défense d'un pareil état de choses.

Et d'autre part, même en supposant faite la sélection des mieux doués, on ne peut pas dire qu'il soit prudent de les mettre immédiatement aux prises, sans autres ressources que celles qu'ils trouvent en eux-mêmes, avec toutes les difficultés du métier. Le jeune docteur qui entre dans l'enseignement de l'État n'a aucune préparation pédagogique : voilà ce qui peut être affirmé en règle générale. Je sais bien qu'il existe des

¹ *Annales Parlementaires*, séance du 30 mars 1896, p. 728.

cours de pédagogie et de méthodologie dans chacune de nos quatre facultés de philosophie et lettres, et il est certain que ces cours, quand ils sont en de bonnes mains, peuvent rendre de grands services. Mais il ferait preuve d'une rare infatuation et d'un étonnant degré de naïveté, le pédagogue qui se persuaderait que cela suffit pour faire un professeur. Le meilleur cours de pédagogie ne remplacera jamais la chaude et vive impression de l'expérience. Les exercices qu'on y fait gardent toujours quelque chose d'artificiel; les principales difficultés du métier sont inconnues dans ces espèces de cliniques pédagogiques où le rôle de l'étudiant est en somme tracé d'avance et confiné dans d'étroites limites. Par exemple, cet apprenti maître qui écrit quelque chose au tableau sait fort bien qu'aucun de ses auditeurs, pendant qu'il a le dos tourné, ne lâchera un hanneton ni n'enverra une boulette de papier mâché couvrir le mot qu'il achève. Et il va de l'avant sans se préoccuper d'acquiescer, au cours de cet apprentissage fictif, les qualités qui peut-être lui manquent, et qui doivent le protéger contre l'irrévérence de sa classe future, j'entends le parfait empire sur lui-même, la présence d'esprit, l'attention indéfectible, la fermeté bienveillante. Pareillement, en faisant sa leçon, il ne sera pas amené à essayer vingt manières différentes de se faire comprendre, de pénétrer dans l'esprit de tous ses auditeurs, de réveiller leur attention, de passionner leur intérêt, de stimuler leur émulation. Il est devant un auditoire de circonstance, il n'est lui-même qu'un professeur de circonstance, il n'est pas aux prises avec les difficultés réelles, le dialogue entre lui et ses élèves se passe dans les nuages au dessus des réalités déprimantes qu'il ne voit pas. Le travail auquel il se livre devant eux n'est pas plus l'apprentissage du métier de professeur que les gestes méthodiques de tel jeune homme étendu sur un banc en caleçon de bain ne sont l'apprentissage de l'art de nager. Gardez-vous de jeter à l'eau ce nageur et ce professeur : ils ont besoin l'un et l'autre d'une ceinture de sûreté!

C'est donc se payer de mots que de croire que ces cours de pédagogie qui, au dire de quelques-uns, suffiraient à former un professeur, soient autre chose qu'une espèce de théorie qui ne dispense pas de l'apprentissage véritable. C'est en forgeant,

dit le proverbe, qu'on devient forgeron ; c'est en enseignant qu'on devient professeur. Qu'un cours de pédagogie soit utile comme première initiation, d'accord, mais ne prétendez pas le substituer aux leçons de choses, autrement fructueuses, que le jeune professeur reçoit de ses élèves, dans cette ruche bourdonnante qui est la classe ! C'est là qu'il apprend son métier au contact des réalités éducatrices, bien mieux que dans l'atmosphère de la théorie, et il est toujours vrai de dire avec le poète :

Grau, theurer Freund, ist alle Theorie,
Und grün des Lebens goldner Baum¹.

Pour éviter le double danger que je viens de signaler : celui de confier l'enseignement à des professeurs ou incapables ou inexpérimentés, le gouvernement dispose d'un double moyen : le concours et le stage. Le concours, qui fait la sélection des meilleurs ; le stage, qui les rend aptes à exercer leur métier avec fruit.

N'est-il pas évident que du moment qu'on a trop de candidats, il faut ne prendre que les meilleurs ? Et l'est-il moins que le concours seul permet de reconnaître ces derniers ? Qu'on ne vienne pas nous parler des grades obtenus dans les examens antérieurs : décernés par cinq ou six jurys différents, ils diffèrent de valeur selon que les jurys ont été exigeants ou faciles, et puis, l'indépendance des études universitaires exige qu'elles ne soient pas faites avec la préoccupation du pain quotidien. Supposez que les universités sachent d'avance que des grades qu'elles donneront à leurs docteurs dépendra leur avenir : ne croyez-vous pas qu'un sentiment d'humanité mal entendu, l'esprit de corps, l'amour-propre personnel, et mille autres raisons agiront avec une grande puissance pour les disposer à l'indulgence la plus large, peut-être la plus coupable ? Si le gouvernement, à juste titre, subordonne à un concours l'octroi des bourses de voyage sollicitées tous les ans par des concurrents de plus en plus nombreux, à combien plus forte raison doit-il exiger un concours pour discerner les mérites de ceux qui lui demandent une faveur bien autrement importante ? Au surplus, s'il ne veut pas faire la sélection des plus distingués,

¹ Goethe, *Faust* 1.

il fera fatalement celle des plus protégés, puisqu'enfin, de toute nécessité, il faut qu'il en fasse une.

Les candidats qui auraient réussi au concours seraient seuls admis à faire leur stage, les autres gardant le droit de se représenter à l'examen après une année d'intervalle. Le stage serait autre chose qu'un cours de pédagogie : ce serait, à la lettre, l'apprentissage du métier de professeur. Introduit à l'athénée, l'apprenti professeur serait mis sous la direction et confié aux bons soins d'un maître capable et expérimenté, choisi de concert par le préfet et par le gouvernement, et qui serait le directeur du stage. Il assisterait d'abord en simple témoin aux leçons de celui-ci, se rendant compte de sa manière d'enseigner, de distinguer le mérite, de maintenir la discipline. Il corrigerait des devoirs, trouverait des sujets de composition, présenterait des observations ou formulerait des questions après la classe. Au bout de quelque temps, il pourrait se risquer à faire la leçon lui-même, bien entendu d'accord avec le directeur du stage et sous ses yeux. Enfin, il serait admis à la faire seul de temps à autre, et rendrait compte de son enseignement au directeur. En outre, il serait chargé à l'occasion de tenir l'étude. D'autre part, il assisterait aux conférences du corps professoral, et pourrait être appelé à faire rapport sur quelque question pédagogique. Il ne lui serait pas interdit de suivre, à titre d'auditeur, d'autres cours encore que ceux de son directeur, pour se familiariser avec toutes les parties du programme, et apprendre à connaître toutes les méthodes. Toutes ces occupations, cependant, ne pourraient lui prendre qu'un temps limité, pour qu'il pût encore se livrer en dehors de son travail pédagogique à ses études personnelles.

Au bout de l'année, le jeune stagiaire comparaitrait devant une commission qui le verrait à l'œuvre, et qui, munie des notes du préfet et du directeur du stage, se prononcerait en connaissance de cause sur ses aptitudes pédagogiques. Il est inutile de dire que les cas d'échec seraient extrêmement rares, étant donnée la sélection première. Et l'État aurait un élite de jeunes professeurs, un véritable état-major pédagogique, aux mains duquel il pourrait remettre avec confiance les destinées de son enseignement.

Aucune objection sérieuse ne peut être formulée contre ce projet. Le gouvernement, qui introduit tous les jours le principe du concours dans le recrutement de telle ou telle classe de fonctionnaires, ne peut pas refuser de l'établir pour celle où il serait le plus fructueux. Quant au stage, je pense que le principe en réunit presque l'unanimité du corps professoral de l'État : un referendum qu'on ferait sur cette question donnerait des résultats bien intéressants. Voilà plusieurs années que la *Société pour le progrès des études philologiques et historiques* en a fait l'objet de ses délibérations, et a arrêté un avant-projet de règlement du stage professoral qui pourrait, dans ses grandes lignes, servir de base à un arrêté royal sur la matière ¹. Nous accordera-t-on cette réforme ? Je l'ignore, mais j'ose dire, parlant de choses que je connais et que j'aime d'un amour passionné, que le ministre qui l'entreprendrait inscrirait son nom d'une manière durable dans l'histoire de notre enseignement public.

GODEFROID KURTH.

¹ V. *Revue de l'Instruction Publique en Belgique*, t. XXX (1887) p. 1 et suivantes.



STÈLE FUNÉRAIRE
D'UN SOLDAT ROMAIN

NOTICES ÉPIGRAPHIQUES.

I.

TOMBEAU D'UN SOLDAT ROMAIN.

Parmi les antiquités rapportées en 1855 d'Orient par S. M. Léopold II, alors duc de Brabant, et qui sont demeurées jusqu'à ce jour dans une dépendance des anciennes écuries ducales, se trouve un tombeau romain dont la présence à Bruxelles semble être restée jusqu'ici ignorée des archéologues. Son existence, comme celle des sculptures égyptiennes qui l'entourent, m'a été révélée par M. Jean Capart, que je tiens à remercier ici de cette indication intéressante. Sur ma demande, M. le Bⁿ Goffinet, intendant de la liste civile, m'a gracieusement autorisé à prendre de cette pierre funéraire une photographie, qui a servi à exécuter la planche ci-jointe. Celle-ci me permettra d'être bref dans ma description de ce monument.

C'est une simple stèle d'un mètre de haut, circulaire par derrière (diam. 0^m58), prismatique par devant (prof. 0^m50), et qui paraît être un ancien tambour de colonne dont la partie antérieure a été retaillée. Sur cette face aplanie, se détache, sculpté en relief (prof. 0^m07), un personnage debout vêtu d'une tunique à manches, serrée à la taille par un ceinturon (*cingulum*) dissimulé sous ses plis. Au dessus, le défunt porte le manteau militaire (*sagum*) agrafé sur l'épaule droite, et qui couvre le côté gauche du corps ¹. Il tient de la main

¹ Une saillie que l'on remarque près du mollet, sous le manteau, pourrait être prise pour l'extrémité d'un fourreau suspendu à la ceinture du personnage, mais je crois plus probable qu'elle figure simplement le coin pendant du *sagum*.

gauche un rouleau, représentation du testament fréquente sur les tombeaux, et de la droite, il vide une patère sur un autel flamboyant pour y faire une libation. Ce sacrificeur païen a eu fort à souffrir de la superstition musulmane : quelque Arabe a fait sauter en éclats le relief du visage. Des fissures, qui fendent la pierre, ont endommagé moins sérieusement ce morceau de sculpture d'ailleurs assez grossier.

Au dessus de ce tableau, une inscription, qui occupe la plinthe saillante, nous apprend le nom et la profession du mort :

D M
MAVRELIVMNIONEMQVONDAMMIL
LEGIIITR·FORTISGERMAN·SEVERIANAE
AVRELIASABINACOIVNXMARITVM
BENEMERENTI

D(is) m(anibus). M. Aurelium Nionem quondam mil(item) | leg(ionis) II Tr(aianae) fortis German(icae) Severianae | Aurelia Sabina coiunx maritum | benemerenti.

Cette stèle a donc été élevée à M. Aurelius Nio, soldat de la II^e légion, par sa femme Aurelia Sabina. Le *cognomen* du défunt (*Níων* pour *Néων*)¹, comme le solécisme *maritum benemerenti*, indiquent suffisamment qu'il était originaire d'une province hellénique. Enrôlé dans les troupes romaines, il avait acquis le droit de cité et son épitaphe emploie le latin, langue de l'armée.

Il est probable que cette pierre tombale a été trouvée à Alexandrie, comme celles de beaucoup d'autres soldats de la II^e légion², qui était cantonnée dans cette ville depuis l'année 106 après J. C. Les surnoms qu'elle porte dans notre texte, permettent de déterminer fort exactement la date de celui-ci. Elle reçut l'épithète de *Germanica* en 213, et celle de *Severiana* sous le règne d'Alexandre Sévère (222-235)³. Notre

¹ Cf. Pape-Benseleer, *Wörterb. der Gr. Eigenn.*, s. v. *Níων*.

² Les inscriptions où la II^e légion est nommée, ont été réunies récemment par Trommsdorf, *Quaestiones ad historiam legionum romanarum spectantes*, Leipzig, 1896, p. 52 sqq. Nous empruntons à cette dissertation les dates que nous citons.

³ Auparavant, sous Caracalla ou Héliogabale, elle s'appelle *Antoniniana*; cf. Trommsdorf, l. c. p. 248.

épitaphe est la seule inscription où ce dernier adjectif soit écrit tout au long.

Un détail intéressant de ce monument mérite de nous arrêter un instant. On remarque à côté de la tête du personnage, dans les angles supérieurs du tableau, deux mains dressées la paume en avant. Cette représentation se rattache à des idées superstitieuses répandues dans tout l'Orient sémitique. La main ouverte est un signe de protection; c'est l'emblème de la puissance divine qui met en fuite les démons malfaisants¹. Des mains de bronze, décorées d'attributs divers, servaient fréquemment de phylactères². Il est probable que le même symbole, placé sur les tombeaux³, devait en assurer la conservation. On sait combien sont fréquentes dans les épitaphes les formules qui vouent le *τυμβωρύχος* à la vengeance des dieux. Les mains sculptées sur la pierre sont l'expression sensible de la même idée : images de la justice céleste, elles menacent d'un châtiment divin le violateur de la sépulture.

II.

VOYAGE A ROME DE CHARLES-ANSELME ADORNES (1694-1696).

Tous les visiteurs de Bruges connaissent le nom de Messire Anselme Adornes, dont le cénotaphe s'élève dans l'église de Jérusalem, construite par sa famille⁴. On sait qu'il partit en

¹ Ce geste de montrer la main ouverte est fréquemment prêté au dieu solaire sur les monnaies impériales et aussi sur les monuments mithriaques.

² Voyez Dilthey, *Arch. epigr. Mitth. aus Oe.-U.*, t. II, 1878, p. 44 sqq., qui donne la bibliographie antérieure. Cf. aussi le supplément du volume précédent de cette revue, *Hypsis*, p. 4.

³ On trouve fréquemment ce symbole sur les monuments funéraires en Orient, notamment en Cilicie; cf. Hicks, *Journal of hellenic studies*, t. XII, p. 229 : *The tombs on the same spot [sc. the town near the Olbian cave] nearly always had one of the following symbols on them: a pair of outspread hands, or a supine crescent or a star.* On le rencontre aussi sur un grand nombre de stèles votives de Carthage; cf. *Corpus Inscr. semiticarum*, *Pars prima*, t. I, Pl. XLIII à LVII; et Philippe Berger, *Gazette archéologique*, II (1876), p. 118 sqq., François Lenormant, *ibid.* III (1877), p. 29 sqq. — Sur la persistance d'usages analogues en Tunisie, cf. Vercoutre, *C.-R. Acad. Inscript.*, 9 déc. 1892.

⁴ Cf. sur ce personnage S^t Genois, *Biographie nationale*, s. v. Adornes.

1470 pour la Terre-Sainte, et parcourut l'Orient à la fois comme pèlerin et comme émissaire du duc de Bourgogne. L'itinéraire qu'il nous a laissé, n'est pas seulement curieux par les descriptions des contrées lointaines où il nous conduit; il révèle encore chez son auteur un goût, rare à cette époque, pour les études philologiques ¹. On nous dit qu'à son retour, l'ambassadeur de Charles le Téméraire s'arrêta à Rome, et y passa dix-huit jours à visiter les principaux monuments et à recueillir les inscriptions ². Je ne sais s'il a subsisté quelque chose de ces copies épigraphiques, qui seraient au nombre des plus anciennes qui nous soient parvenues.

La passion des voyages, comme le goût des lettres, restèrent héréditaires chez les descendants du diplomate de la Renaissance ³. Un de ceux-ci, Charles-Anselme Adornes, qui se rendit à la fin du XVII^e siècle en Espagne et en Italie, entreprit, comme son ancêtre, la rédaction d'un itinéraire. Les notes qu'il avait rapportées, ont passé par héritage dans la bibliothèque de M. le comte de Limburg-Stirum, qui a bien voulu nous les confier quelques jours pour nous les laisser examiner à loisir. Qu'il nous permette de lui adresser ici l'expression de notre sincère reconnaissance.

Ces notes autographes forment deux mss. dont l'aspect extérieur, comme le contenu, sont assez différents. Le premier est un volume oblong (H. 22,3 cent., L. 8,5 cent.) de 105 feuillets, relié en parchemin. Il a manifestement été rédigé au jour

¹ Cf. Lacoste, *Anselme Adornes, sire de Corthuy*, Bruxelles, 1855, p. 286.

² La Coste *op. cit.* p. 254. — Il m'a été impossible de retrouver à Paris le ms. d'Adornes prêté autrefois par Van Praet, conservateur de la Bibliothèque impériale (nationale), à La Coste. Il n'est pas mentionné dans le catalogue dressé par le comte Riant, *Archives de l'Orient latin*, t. II, p. 134, sqq. — Ce ms. est certainement différent d'une autre copie du même itinéraire, qui se trouve à la Bibliothèque de Lille. (Cf. Leglay, *Catal. des mss. de Lille*, 1848, n° 157, et *Catalogue des mss. des départements*, t. XXVI, 1897, p. 398 n° 519), et dont ni le début ni la fin (cf. La Coste p. 8 et 283) ne sont semblables. Ce ms. de Lille est incomplet ou mutilé puisque, suivant Leglay, il s'arrête à l'arrivée d'Adornes à Rome : les derniers chapitres sont intitulés *de Villitri, de Maryn(o)*.

³ On trouvera de curieux détails sur ces tendances littéraires, dans une série d'articles publiés dans le *Messager des sciences historiques* de 1891 par M. de L(imburg)-S(tirum) : *La cour du roi Lindre. Une cour d'amour en Flandre au XVII^e siècle*.

le jour, et souvent en grande hâte. L'écriture en est peu soignée; les lacunes, les ratures et les corrections y sont nombreuses. C'est le carnet même que le seigneur flamand a emporté dans ses pérégrinations et sur lequel il a fixé ses souvenirs et ses impressions. On lit d'ailleurs au début : *Notices d'un voyage fait par le sieur Charles Anselme Adourne de Bruges en Flandres, vers l'Espagne et de là en Italie. Puis : L'an mille six cents quatre vingts et quatorze, le 19^e jour du mois de novembre, nous partimes de Bruges, ville de notre résidence, et primes la route de la ville d'Ostende...* Les voyageurs se dirigèrent par mer sur l'Espagne, dont ils suivirent les côtes jusqu'à Alicante (f. 8); traversant alors la Méditerranée, ils abordèrent à Gênes, cité d'où la famille d'Adornes était originaire. Celui-ci s'embarqua ensuite pour Livourne, et de ce port gagna Pise, puis Florence, où il séjourna cinq semaines, et sur laquelle il s'étend assez longuement (f. 19-38). Il se rendit de là à Rome par Sienne, Bolsène et Viterbe. La Ville Éternelle est décrite (f. 41 ss.) en une série de chapitres, portant chacun un titre spécial, et dont quelques-uns sont fort détaillés. Je reproduirai ici, comme spécimens, quelques-unes de ces rubriques :

P. 92. *Du temple de Saturne, aujourd'hui église consacrée à S^t Adriaïn.*

P. 92. *Du temple de Romule, et même a présent l'église de S^t Cosme et Damien.*

P. 94. *De l'église de S^{ta} Maria Nova, et du temple du Soleil.*

P. 95. *De l'arcque triomphale de l'empereur Vespasien (lisez Titus).*

Le dernier chapitre (f. 102) est consacré à l'église de S^{te} Anastasie; on lit en marge, au bas du f. 102^v : " Suite dans l'autre livre „

Cet " autrelivre „ est un petit volume in-8° (H. 16, L. 12 cent.), dérelié, qui comprend, si j'ai bien compté, 117 feuillets. Il est rédigé avec beaucoup moins de soin que son compagnon. Adorne semble avoir eu d'abord l'intention de publier, ou du moins de composer, un véritable récit de son voyage. Le tome I^{er} répond assez exactement au brouillon d'un pareil ouvrage. Mais plus tard, fatigué de formuler par écrit ses souvenirs quotidiens, il se borne de plus en plus à

rassembler des notices et documents qui lui semblent offrir quelque intérêt. Parfois il illustre son texte d'un dessin. Ces matériaux non mis en œuvre forment presque tout le contenu du tome second. Ainsi, on trouve au f. 22 une "*Liste des cardinaux vivants* „ qui nous prouve que le voyageur a prolongé son séjour à Rome au moins jusqu'au mois de décembre 1695; au f. 8, une notice en italien sur "*la manière que l'on employa pour ériger l'obélisque de St Pierre* „; et la dernière partie du ms. est occupée presque exclusivement par des inscriptions copiées par le touriste flamand dans les églises et les palais de Rome.

Notre espoir de découvrir dans cette collection d'épithaphes et de dédicaces quelque document inédit ou mal connu, ne s'est guère réalisé. Quel que soit l'intérêt que l'itinéraire d'Adorne peut offrir aux historiens du XVII^e siècle et de la Rome papale, on n'en retirera pour l'étude de l'antiquité qu'un très maigre profit. Cet épigraphiste dilettante a transcrit de préférence les inscriptions des papes ou de seigneurs de la Renaissance. Parmi les textes antiques, il a choisi naturellement les plus importants et les mieux conservés. Mais ce sont aussi ceux que les premiers antiquaires ont reproduits le plus tôt et le plus souvent, et les copies de notre compatriote, épigone de l'humanisme, ne peuvent offrir pour nous qu'un intérêt de curiosité. Il importe fort peu que nous retrouvions une fois de plus dans ces notes la dédicace de la colonne Trajane ou celle de l'Arc de Constantin, et si elles ne contenaient que des inscriptions de ce genre¹, nous pourrions sans scrupule les considérer comme non existantes.

Mais leur auteur a relégué dans un coin, sur les derniers

¹ Voici celles que j'ai relevées : t. I. f. 41, obélisque de la piazza del Popolo = CIL VI 701 — f. 44, colonne Trajane = VI 960 — colonne milliaire de la via Appia (avec un dessin très soigné) = X 6812-6813 — f. 78, dédicace à Hadrien = VI 975 — 78^v *Ossa Agrippinae* = VI 886 — f. 81^r, les deux premières lignes de XIV 251 — f. 89^v, arc de Septime Sévère = VI 1033 — f. 95^v, arc de Titus = VI 945 — f. 99^r, arc de Constantin = VI 1189 — tome II f. 41^v, à St Paul hors des murs, *Licina*... = VI 21359 — f. 42, inscr. grecque chrétienne : *ενθα κατακυριε νομοματι δοκιμος χωριον γολοης μικρας / γαλατιας ζησας μικρο / ΓΕΡΟC ετη ·Ι· 0*. — f. 94, *Dominae nostrae Helenae* = VI 1184.

feuillet du tome I^{er}, en dehors de la suite de son récit, quelques textes plus modestes, qui sont aussi beaucoup moins connus. Adornes est, pour certains d'entre eux, le plus ancien ou l'un des plus anciens témoins de leur existence, et peut-être ne sera-t-il pas tout à fait inutile de donner ici quelques indications sur cet appendice.

Les inscriptions sont données en minuscules, mais la distinction des lignes est observée : F. 102. « Proche du sépulchre de (mots illisibles) Crassi¹, il y a la figure d'un soldat *hastilis* (?) avec cette inscription ». *P. aelio*... CIL VI 2886; — l. 3, *con XI* — l. 4, (*centurio*) omis — l. 5, *m. V d. III*.

« J'adjundrai une autre encore... laquelle est dans l'académie du roy de France ». *Fl. Eugenio*... = VI 1721.

F. « Deux autres, » (sans lieu) : *Iunoni*... VI 8958, sans variantes; et *D. m./L. domiti* = VI 16975, — l. 5 *coniugi*.

F. 103^r. « Il y a dans un palais sur la place Farnèse vis à vis du grand palais, dont cette place prend l'origine du nom, les suivantes inscriptions sur quelques pierres antiques... des deux côtés des dites pierres. »

Dis m.
P. Corfidio
Signino etc.

Dis m.
Q. Sallustius
Hermes et etc.

Cf. CIL VI 9819 et 25785 et la note de Boissard à la première inscription. — Variantes de 9819 : l. 6, *a proseugha* — de 25785 : l. 5, *sibi et*; l. 9, *libertis* sans *et*.

En dessous, sans lieu. *Dis manibus sacrum / ofilia epitusae* (sic) ... : = VI 23401 — L. 6, *C.* omis.

F. 104^r. Sans lieu. *Dis manibus Tit.* (sic) *Iulius Plato* etc., et *Dis manibus Tit Iulius Plato sibi fecit* = VI 20209.

« Il y a aussi digne de mémoire, et d'annotation certains canaux de plomb, desquelles on voit un dans la maison des Ciampini.... on lit sur celle là : *Reipub. Veient.* »; cf. CIL XI 3818.

Sans lieu. Dessin d'une stèle.

D. M.
d. carulli fe = CIL XIV 318
icy il y a un mort
lucissimi bis o etc.

A côté, sans lieu : *Peculiaris aug. lib.* (sic) *summi choragi / collegio d. d.* = VI 10084.

¹ Il s'agit évidemment du tombeau de Caecilia Metella.

« Un autre ». Sans lieu : *I. O. M...* = VI 394.

« Un autre ». Sans lieu : *D. M / Petronia Nite...* = VI 24043. Copie incorrecte.

III.

UNE COPIE MODERNE DU RECUEIL DE MICHEL FERRARINUS.

C'est également à la libérale obligeance de M. le C^{te} de Limburg-Stirum que nous devons d'avoir pu examiner une autre collection épigraphique de sa bibliothèque. C'est un volume in-8° (H. 0^m28, L. 0^m15), de 149 feuillets de papier, dont les trente derniers sont restés blancs, tandis que les autres sont couverts d'une écriture très régulière, qui ne paraît pas remonter plus haut que le XVII^e siècle. La reliure en bois recouvert de cuir, qui doit être à peu près contemporaine ¹, est au chiffre SG. La signification de ces initiales entrelacées n'a pas pu être déterminée, et l'origine de ce manuscrit reste incertaine. Nous savons seulement qu'il a été vendu en 1835 à Anvers, avec les livres de feu le C^{te} de Renesse-Breidbach ². Il porte encore l'ex-libris : *Ex bibliotheca Renessiana*.

Il renferme un recueil étendu de plusieurs centaines d'inscriptions latines, et même grecques, copiées à l'encre noire, rouge et bleue, pour la plupart en lettres capitales. Parfois, elles sont accompagnées d'esquisses des monuments où elles étaient gravées. Même lorsqu'elles ont été transcrites en minuscules, l'écriture est si soignée qu'il ne peut y avoir de doute sur aucune lettre. Au-dessus de chaque texte, une courte rubrique indique l'endroit où il a été trouvé.

Malheureusement, les qualités internes de cet élégant volume, ne répondent pas à son apparence extérieure. La

¹ On a employé pour doubler cette reliure un débris d'un ouvrage, où il était question d'une éclipse de soleil visible à Oxford en 1654, et de la ville de Middelburg en Zélande. Elle a donc probablement été exécutée en Hollande à la fin du XVII^e siècle.

² *Catalogue d'une très belle collection de livres de la Bibliothèque délaissée par feu le comte W. de Renesse-Breidbach, Anvers, Ancelle, 1835. — Manuscrits de papier, n° 92 : Liber Manuscr. chartaceus in 4^{to} continens inscriptiones, epitaphia, epigrammata.... Scriptor erat ex urbe Regii et librum suum inscripsit Ludovico Rhodano Rhegiensi, un vol. in-8° sans date.*

notice qui précède la première inscription (f. 4^r) : *In vico Gavasiae prope Regium in agro meo Ferrariorum, in loco qui dicitur La Mota, inveni lapidem marmoreum cum istis litteris; nunc doleo de lapide fracto*, (cf. CIL XI 993), combinée avec la dédicace du volume (f. 4^r) *Scriptorum principi.... Ludovico Rhodano Regiensi... Michael tuus Regien(sis) salutem*, nous fait connaître immédiatement l'auteur de ce recueil. C'est le célèbre antiquaire Michel de Ferrare (*Ferrarinus*), prieur du couvent des Carmélites à Reggio d'Émilie, qui mourut entre 1488 et 1493. Le meilleur manuscrit de Ferrarinus, daté de 1472, après avoir appartenu à Pierre Burman, a passé à la bibliothèque d'Utrecht, (cf. Mommsen, CIL III p. xxv). Il semble certain que notre volume est une copie inconnue de ce *Trajectinus* 57. On peut en donner une preuve qui paraît décisive : le ms. autographe d'Utrecht se termine par une série d'inscriptions du royaume de Naples, qui ne sont pas copiées de la main de Ferrarinus, mais ont été ajoutées après coup au recueil primitif par Bononius en 1498 (CIL III p. xx). Or, elles sont reproduites dans notre volume à la suite des précédentes et de la même écriture que celles-ci. Un examen plus attentif, ne fait que confirmer l'accord parfait du *Trajectinus* et du *Bruzellensis*. Pour ne citer qu'un détail, l'inscription CIL V 2504 est répétée par erreur deux fois, dans l'un et dans l'autre. Il me paraît donc probable qu'au moment où le ms. d'Utrecht appartenait à Burman (1668-1741), quelque philologue aura transcrit avec une patience toute hollandaise ces textes épigraphiques, dont la plupart, sinon la totalité, étaient déjà publiés à cette époque ¹.

¹ Si quelqu'un désirait un supplément d'enquête, les notes suivantes suffiraient sans doute à établir sa conviction. Le ms. de M. de Limburg commence f. 2, par quelques notes étrangères au contenu du reste du volume : *L. Valerio Pudenti L. F. Hic cum esset....* et un extrait de Pétrarque *De remediis utriusque fortunae*. — F. 3 vacant. — F. 4 dédicace : *Merenti. Scriptorum principi... Regiensium gloria et patriae decus* (tiré de la préface de Ferrarinus, cf. CIL III p. xxv). — F. 4^r sqq. inscriptions de Vérone, j'ai noté : f. 4^r = XI 993 (Traj. f. 4); f. 5 = V 3460 (Traj. f. 4^r); f. 5^v = V 3419 (Traj. f. 5); f. 12 = V 3312 (Traj. f. 14); f. 17 = V 3502 (Traj. f. 20); f. 22, *Prope Maneribium etc.* = V 3381 (Traj. f. 25); f. 25 = V 3587 (Traj. f. 28); — F. 30 *Iubilatio VIII Kal. Octobr. Sub regimine*

egregii viri Samuelis... me Felice Feliciano una cum florentissima caterva... iter capere debet, ce qui suit a été emprunté par Ferrarinus à Felicianus, (cf. CIL III p. xxiv). J'ai noté : f. 35 = V 3155 (Traj. f. 38); f. 43^v et 47^v = V 2504 (Traj. 46^v et 50^v); f. 48 = V 2542 (Traj. f. 51); f. 50^v = V 2181 (Traj. 51); f. 52 (*Reperi Methamancum versus* etc.) = V 2306 (Traj. f. 54). — F. 54. *Testamentum Porcelli de quo meminit Sanctus Hieronymus ... Vibenato et Piperato consulibus*. — F. 55, *Matildis comitissae. Obiit ann. Chr. MCDVI*... Les inscr. antiques reprennent f. 55^v. J'ai noté : f. 56 = V 4460 (Traj. f. 59); f. 64 = V 6006 (Traj. 67) et 5634 (Traj. *ib.*); f. 79 = III 2969 (Traj. 82); f. 89^v = VI 2183 (Traj. 89); f. 111^v = VI 10098 (Bononius dans Traj. f. 115) — F. 112 *Faecialis sacerdos ad foedus hastam in finem eorum immittit*. — Au f. 113, commencent les inscr. du royaume de Naples. J'ai noté : f. 114 = IX 1685 (Traj. f. 130); f. 118^v = IX 2042 (Traj. f. 135). La dernière est f. 119. *Regii in Bruttis* = X 6 (Traj. 137) — Puis vient : *Ex Gregorio Nazianzeno theologo ss. de septem mundi spectaculis Kiriaci Anconitani brevissima expositio*.... Des. f. 119^v : *Ego vero praecellentissimum illud Dianae Ephesiae templum a Gregorio hac in parte praetermissum esse miror. Kiriacus Anconitanus*. Ce morceau termine aussi le *Trajectinus* (f. 137 = cf. CIL III p. xxx) et c'est cette note finale qui avait fait croire à Burmann que son ms. était de la main de Cyriaque d'Ancone (Ibid. xxxv).

(A suivre.)

FRANZ CUMONT.

NOTE SUR BACCHYLIDE.

Ode IX, 53 lire : *Τίς γὰρ οὐκ οἶ[δεν] κυανοπλοκάμου
θῆβας ἐϋδμ[ατον πόλι]ν*

καὶ τὰν μεγαλῶν[υ]μον Ἀγιναν;

Ode XIII, 125 lire : *μεγάλαισιν ἐλπίσιν
[σαίν]οντες ὑπερφ[ία]λον
[κέαρ] ...*

M. Kenyon propose *χαίροντες* ou *κλάζοντες*, mais notre restitution nous paraît garantie par l'expression analogue *ἐλπίδι κυδρωτέρῃ σάινει κέαρ* l, 26, 27. Quant à l'épithète *ὑπερφίαλον* appliquée à *κέαρ*, comparez l'expression analogue *θυμὸς ὑπερφίαλος*, O 94, ψ 611.

PAUL GRAINDOR.

COMPTES RENDUS

CH. GIDEL et FR. LOLIÉE. **Dictionnaire-manuel illustré des écrivains et des littératures**, 300 gravures (portraits, frontispices et titres illustrés, estampes anciennes, etc.). Paris, Armand Colin et C^{ie}, 1898.

Cet ouvrage, destiné *au grand public* et aux *étudiants*, porte le nom de MM. Charles Gidel et Frédéric Loliée. Mais la préface, que M. Loliée seul a signée, nous donne parfaitement à entendre que la collaboration de M. Gidel se réduit à des aperçus généraux sur les littératures latine et grecque, et à des notices sur quelques-uns des maîtres de la littérature française. Ancien professeur et proviseur dans les lycées de Paris, lauréat de l'Académie française et de l'Académie des inscriptions pour des ouvrages qui sont devenus classiques, M. Gidel a prêté l'autorité de son nom, si honorablement connu dans l'enseignement, à un travail fait, pour les quatre-vingt-dix-neuf centièmes, par M. Loliée, étranger à l'Université.

C'est donc moins à M. Gidel qu'à M. Loliée qu'iront nos éloges et nos critiques.

Si M. Loliée n'appartient pas à l'enseignement, il n'en a pas moins fait œuvre pédagogique depuis vingt ans, en collaborant au grand ouvrage de Godefroy sur l'*Histoire de la littérature française* et au *Dictionnaire des Dictionnaires* de Paul Guérin. Il était donc bien préparé pour le travail que nous allons examiner.

Certes, ce n'est pas chose aisée que de présenter aux lecteurs que vise le Dictionnaire, et sous la forme encyclopédique, la notion exacte de la valeur de chaque écrivain, en même temps qu'un résumé succinct de l'histoire intellectuelle de chaque peuple. Et il faut savoir gré à M. Loliée d'avoir

entrepris cette tâche aussi vaste que périlleuse, quelles que soient les lacunes et les erreurs que l'on y pourra signaler.

Le but que poursuit l'auteur du *Dictionnaire-manuel illustré des écrivains et des littératures*, est de nous donner, "vivifiés par l'image", c'est-à-dire par des illustrations qui, elles-mêmes, sont des documents :

Plusieurs milliers de notices consacrées aux meilleurs écrivains de tous les temps;

Des aperçus d'ensemble fixant, dans leur évolution principale, l'histoire des littératures et des idiomes;

Des notions théoriques concernant les différents genres de prose ou de poésie, les figures de mots ou de pensées, les règles de la versification ou du style; enfin des éclaircissements sommaires sur une foule de questions de détail touchant à la connaissance générale des lettres.

Disons tout d'abord qu'un grand nombre de notices et quelques aperçus d'ensemble sont absolument réussis.

M. Loliée fait généralement preuve d'un vrai sens critique et d'un jugement sûr et délicat dans ce qu'il appelle ses *portraits*. Il donne en peu de lignes les traits essentiels de l'homme et de l'œuvre.

Il nous dit qu'il a cherché — et il y est parvenu — à consigner le trait caractéristique, la qualité maîtresse, le signe individuel qui distingue chaque écrivain de la confusion des autres, et constitue sa personnalité.

On dirait qu'il a également voulu faire ce qu'on pourrait appeler de l'*impartialité internationale*, à en juger par le soin avec lequel il semble calculer la longueur presque uniforme de ses notices. Sauf de rares exceptions, il n'accorde pas plus de lignes à un littérateur français qu'à un littérateur allemand ou anglais. C'est cependant, on en conviendra, pousser un peu loin ce genre de scrupule que de ne pas faire à *Pascal* ou à *Proudhon*, meilleure mesure qu'à *Stanley*, *Walpole* ou *Van Lennep*. Si nous nous expliquons, d'autre part, le désir qu'éprouve l'auteur de ne pas déplaire aux amis de l'antiquité et si, en même temps, nous lui reconnaissons le droit de montrer ses préférences en matière d'écoles et de genres littéraires, nous ne sommes que médiocrement satisfait de voir que *Victor Hugo* ne tient pas plus de place dans son Dictionnaire que *Sénèque*;

que *Thoré* (W. Bürger) et *M. de Wyzewa* sont à ses yeux de même valeur; que *Motley* ne lui paraît pas plus digne d'attirer l'attention que le *baron de Munchausen*; que *Musonius Rufus*, le philosophe stoïcien, occupe dans son Panthéon un rang refusé à *Gilbert*. Mais peut-être n'y a-t-il qu'une simple inadvertance dans l'omission du nom de " l'infortuné convive du banquet de la vie ", et d'autres littérateurs aussi dignes que *Gilbert* de figurer parmi les meilleurs écrivains de tous les temps.

Nous sommes assez disposé à le croire, quand nous constatons l'abondance des renseignements fournis par le Dictionnaire sur les idiomes et sur les notions théoriques de littérature :

Il est tombé pour eux dans la profusion.

Les spécialistes seront apparemment enchantés des savants détails sur les dialectes, qui laisseront indifférents le grand public et la quasi-unanimité des étudiants auxquels *M. Loliée* s'adresse (ne l'oublions pas). Sans nier résolument que ce grand public soit fort heureux d'apprendre qu'en 1822 un Chérokée a inventé un alphabet de 78 signes, et qu'il se publie un journal à Ockmulgée; en admettant même qu'il puisse être d'une grande utilité pour les étudiants des lycées français de connaître les noms de tous les idiomes et sous-idiomes qui sont parlés dans les colonies de la France, nous ne saisissons pas bien l'importance de la nomenclature, — très soignée du reste et, à ce qu'il semble, très complète —, de langues et de patois avec lesquels ils n'auront jamais affaire : l'*amarinnga* (D. Éthiopien) l'*onondaga* (D. Iroquois), l'*ouïgour* (D. Tartare) et le *popolouque* (Amér. Centr.), sans compter le *suoni* (D. Ouralo-altaïque), le *tchagatéen* (D. de Boukhara) et autres *youarak* (D. Samoyède). Il doit y avoir pour cela des manuels particuliers.

Qu'importe également au grand public et aux étudiants de lire des noms qui n'ont laissé ou ne laisseront aucune trace vivante dans l'histoire des lettres ? Était-il bien nécessaire de tirer de l'oubli une madame Chéron et son poème des *Cerises renversées*, des auteurs dramatiques de cinquième ou de sixième ordre comme *Bonneval*, des avocats (*Bonnet* par exemple) qui n'ont avec les lettres que des rapports fort

éloignés, des *Masson de Morvilliers* qui n'ont à leur actif que quelques épigrammes agréablement tournées? A ce compte, la notoriété littéraire pour l'auteur d'une tragédie où " il y a un beau vers „ ou pour une médiocrité, " dont le père avait beaucoup de talent „ ! Ce n'est pas seulement pour les lettres françaises que M. Loliée s'est montré si accommodant et quelquefois — cela en a bien l'air — trop bon camarade des écrivains du jour. Pour éviter de nous faire quelques méchantes affaires avec les contemporains, ne parlons que des morts..... Des *Contarini* et des *Cortese* (aussi bien le cardinal que le poète burlesque), des *Deguilleville* et des *Jeremias de Dekker*, des *Desfaucherets* et des *Épicrate*, des *Nolant de Fatouville*, des *Fantin des Odoards* sont aussi encombrants que des *Fabyan* et des *Tallesin*, et vraiment c'est faire trop d'honneur à *Lébid*, l'un des sept poètes arabes des *Moallakat*, ou à la visionnaire *Jeanne Léade*, que de s'occuper d'eux.

Encombrantes également, les définitions des figures de mots et de pensées, les règles du style et de la poésie, l'énumération des mètres (voire l'*ischiorrique*), toutes choses qui seraient bien mieux à leur place dans des Traités de Rhétorique, de Versification, ou dans des Manuels de Composition. Quel luxe de figures! M. Loliée ne croit pas devoir nous faire grâce d'une seule, pas même de l'*aporie* (lisez : dubitation) ou de l'*aposiopèse* (lisez : ellipse). Consciencieux jusqu'à la minutie, il nous définit la *coquille* et se laisse ainsi induire en tentation d'anecdotes (bien vieilles).

Au lieu de ces superfluités, nous aurions désiré *un poco piu di luce* sur quelques figures qui ont été vraiment trop sacrifiées à l'*uniformité*. Celles que nous avons citées plus haut ne sont pas les seules. Prenons au hasard trois noms : Lacordaire, Legouvé, Mirabeau. Pourquoi laisser ignorer au lecteur que l'éminent dominicain débuta au barreau; que le doyen de l'Académie française est l'auteur d'admirables ouvrages sur la *lecture*; que le fougueux orateur de la Constituante eut des collaborateurs d'un réel talent?

Pour mener à bonne fin une œuvre aussi vaste, qui a exigé de longues années d'études et des recherches persévérantes, M. Loliée a procédé à des enquêtes méthodiques dans toutes les directions des littératures anciennes et modernes.

Sur plus d'un point et en plus d'une circonstance, il devait s'en rapporter à des appréciations étrangères, dont il lui serait difficile de contrôler l'exactitude et l'impartialité. Il était tenu de puiser ses renseignements aux " meilleures sources ", à celles du moins qu'il croyait les meilleures. Il n'y a pas manqué et en général les hommes compétents auxquels il s'est adressé en dehors de la France, lui ont fourni des communications précieuses, qu'il a consciencieusement et fort intelligemment utilisées.

Mais, malgré le loyalisme international de M. Loliée, deux ou trois pays, tels que la Suède, la Bohême et la Belgique, pourraient se plaindre d'être moins bien traités que leurs voisins : les deux derniers surtout.

BOHÊME. — Pas de notices spéciales sur les poètes *Cech*, *Vechlecky* et *Zeyer* qui continuent brillamment les traditions de *Kollar*¹. Les romanciers si renommés, *Jerasek* et *Neruda* sont passés sous silence. Oubliées aussi, plusieurs femmes de lettres qui disputent à ces romanciers la faveur populaire : Mesdames *Bojena Niemcova*, *Caroline Světlá* et *Sophie Podlipska*, *Preissova* et *Stranecka*. Le correspondant tchèque de M. Loliée ne lui a renseigné ni *Mikorec*, ni *Vlček*, ni *Bozděch* dont les pièces de théâtre attirent la foule.

BELGIQUE. — Certes, pour ce qui concerne les lettres belges, M. Loliée, n'a pas réussi à mettre la main sur un homme suffisamment compétent... et impartial.

Les aperçus du *Dictionnaire* sur la littérature belge d'expression française, sur la littérature flamande et sur la littérature wallonne sont à refaire. Les notices que, sous l'inspiration de la *compétence belge*, il publie sur un certain nombre de nos écrivains, et surtout le silence complet qu'il garde sur beaucoup d'entre eux, évoquent le souvenir d'un numéro fameux qu'au mois de juillet dernier la *Revue*

¹ En fait de poètes tchèques de la première moitié du siècle, le *Dictionnaire* ne parle guère que de *Kollar*, *Celakowski* et *Holy* (et encore pour les deux derniers, le nom seul est mentionné dans l'aperçu sur la littérature tchèque). On peut voir cependant dans le bel ouvrage de Léger : *Russes et Slaves* (1891 et 1896), qu'il y a bien d'autres poètes importants que *Celakowski* et *Holy*. Le correspondant tchèque de M. Loliée l'a insuffisamment renseigné. De même que son correspondant suédois, qui lui a laissé ignorer, par exemple, que *Rydberg* est mort depuis près de trois ans.

Encyclopédique de Paris consacra spécialement à la Belgique intellectuelle.

Nous lisons sans nous émouvoir les éloges *outrés*, que la "compétence belge", se décerne ou se fait décerner à elle-même, et à ses amis — charité bien ordonnée. — Nous ne voulons pas non plus nous gendарmer contre le dédain, bien cavalier cependant, avec lequel (pour ne parler cette fois que des jeunes) on traite des littérateurs de la valeur d'*Albert Giraud* et d'*Eekhoud*¹. Mais que le *Dictionnaire* garde un silence absolu sur *Marnix de St^e Aldegonde*; sur *De Gerlache*, *Paul Devaux*, *J. B. Nothomb*, *Van Praet* et *Van de Weyer*; sur *Faider*, *Leclercq* et *Thonissen*; sur *Houzeau* et *Quetelet*; sur *Van Bommel*, *Wagener*, *Stecher* et *A. Le Roy*²; sur *Goblet* et *De Fré*; sur *Kervyn de Lettenhove*, *Wauters*, *Vanderkindere*, *T. Juste* et *Piot*; sur *Brialmont* et *Henrard*; sur *Pergameni*, *Ledeganck* et *Vuylsteke*; sur *Gevaert*, *Laurent* et *De Laveleye* : voilà qui est fâcheux.

M. Loliée, dans sa seconde édition, aura à cœur, nous en sommes convaincu, de compléter les renseignements que lui a fournis son correspondant belge. Qu'il l'engage à consulter Goethals, Van Bommel (*Patria Belgica*), la grande publication : *Cinquante ans de liberté* (Histoire des lettres belges), la *Biographie nationale* publiée par les soins de l'Académie Royale de Belgique, la *Bibliographie belge* de 1830 à 1880 et, dans la *Revue Historique* (1876-1897), l'excellent *Bulletin* où nos collègues *P. Frédéricq* et *Eug. Hubert* donnent un aperçu du mouvement historique de notre pays.

Si nous avons examiné de près l'œuvre de M. Loliée, c'est qu'un compte rendu banal eût été indigne de lui et de cette *Revue*. Nous ne nous trouvons pas en face d'une compilation vulgaire. Le *Dictionnaire-manuel illustré des écrivains et des littératures* est une œuvre de réelle valeur.

ERNEST DISCAILLES.

¹ Dans l'aperçu sur la langue et la littérature belge, Giraud et Eekhoud deviennent Guiraud et Eekhund, Greyson et Decoster sont transformés en Greysen et Ducoster.

² A l'article *Universités*, nous ne trouvons mentionnées, pour la Belgique, que celles de Gand et de Louvain. Et pas un mot de l'enseignement pratique, qui est aujourd'hui fondé sur d'aussi larges bases dans notre pays qu'en l'Allemagne et en France.

GEORGES BERTRIN, *professeur à l'Institut Catholique de Paris.*

La question homérique. Variétés littéraires. Paris, Poussielgue, 1897. 334 pp. in-12.

Il y a peu d'œuvres aussi difficiles et aussi rares qu'un bon livre de vulgarisation. De tout temps, il s'est trouvé en France des maîtres pour y exceller, hier Fustel, aujourd'hui les Weil, les Boissier, les Croiset, d'autres encore. Voyons si le livre de M. Bertrin nous donne quelque raison de le ranger dans cette phalange d'élite.

Pour faire un bon vulgarisateur, il faut d'abord et avant tout être un savant. Être un savant ne veut pas dire être quelqu'un qui sait beaucoup de choses. A ce compte, M. Bertrin qui n'est pas du tout un ignorant et qui est assez bien informé, serait un savant. On peut être un savant et n'avoir emmagasiné dans sa tête que des connaissances assez bornées. Pour être un savant, la condition essentielle est d'être, en esprit et en vérité, avec amour et désintéressement, l'homme de sa science. Les adeptes convaincus d'une science donnée ont une façon à eux d'envisager les questions, de poser les problèmes, de chercher la vérité, même de se tromper et de commettre des erreurs, qui les distinguent infailliblement des personnes étrangères à leur sanctuaire. Celles-ci ont beau essayer de faire les gestes propres au savant; elles se heurtent toujours devant quelque Schibboleth qui trahit leur indignité.

M. Bertrin est un de ces profanes. J'en trouve la preuve invincible dans le ton même de son livre, où le travail de tout un siècle de science est raillé, honni et réfuté, au nom de je ne sais quel gros bon sens et de lieux communs comme celui du consentement universel, dans le style à la fois banal et agaçant des *debaters* judiciaires ou parlementaires, avec des interrogations, des exclamations, des objurgations lancées à des adversaires absents.

M. Bertrin paraît ignorer que la question homérique n'est pas une matière du palais, une cause que l'on plaide et que l'on gagne une fois pour toutes avec des ficelles d'avocat. La question homérique, comme toutes les questions historiques d'ailleurs, est une enquête qui n'est jamais close. M. Bertrin n'a pas l'esprit de l'historien.

Les controverses historiques ne se laissent pas du tout non plus traiter comme les hérésies que l'on écarte une fois pour toutes au nom de l'orthodoxie traditionnelle. Quelques citations achèveront d'éclairer à cet égard le lecteur sur les tendances de M. Bertrin, et sur sa malencontreuse idée de faire de la philologie une *ancilla theologiae*. Il veut que son livre " aide à entretenir et à répandre le respect des grandes traditions du monde et la défiance à l'égard de la légèreté téméraire qui les sape en se jouant , " (p. 5). C'est pourquoi il écrit une apologie de la tradition contre l'hérésiarque Wolf, coupable d'avoir fait passer l'esprit de critique, " du domaine de la Foi dans celui de la littérature , " (p. 21). Le système Wolfien, dès l'origine, a paru à quelques-uns, " suffisamment condamné par cette tendance déplorable, qui s'y révélait, de révoquer en doute tout ce que la foi publique avait jusqu'alors accepté , " (p. 23).

" Ne dites pas du mal de Nicolas, ça porte malheur, " disait Voltaire aux jeunes contempteurs de Boileau. *Mutato nomine*, on pourrait adresser le même avertissement aux philologues. Celui qui, le premier, le 8 avril 1777, s'inscrit à l'Université de Halle comme *studiosus philologiae*, est le patron de leur corporation. Celui qui mange du Wolf en meurt, philologiquement parlant. Je ne reproche pas à M. Bertrin d'être contre Wolf pour l'unité des poèmes homériques. Au surplus, si Wolf revivait aujourd'hui, il serait certainement contre lui-même sur bien des points. Mais là n'est pas la question. Ce qui condamne M. Bertrin, c'est qu'il s'insurge contre l'esprit de Wolf. L'esprit de Wolf a animé de son souffle toute la science philologique depuis un siècle. Celui qui n'a pas reçu cet esprit-là n'est pas de la maison ; on ne discute pas avec lui.

M. Bertrin, qui n'a ni le ton, ni le style scientifique, a-t-il du moins d'autres qualités littéraires, le je ne sais quoi dont tant de ses compatriotes ont le secret dans la critique ? Il se donne assurément une peine louable pour donner à son exposé de la vivacité, de l'agrément, de l'esprit, toutes ces fines qualités qu'un Lemaitre, par exemple, saurait bien introduire, même dans une discussion de la question homérique. Est-ce avec succès que M. Bertrin s'exerce dans ce genre ? C'est là une affaire de goût et de sentiment personnels. Tout de même,

puisque j'ai pris la plume pour donner mon avis jusqu'au bout, je livrerai, sur ce point encore, mon impression. Je ne sais pourquoi, le style de M. Bertrin m'a remis en mémoire une phrase de cette mauvaise langue de Mérimée, où il est parlé de gens naturellement lourds, qui ne trouvent rien de mieux, pour se donner des airs légers, que de se jeter par la fenêtre.

L. PARMENTIER.

J. KREKELBERG et E. REMY. **Les formes typiques de liaison et d'argumentation dans l'éloquence latine.** Namur, Wesmael-Charlier, 1896. 155 pp. in-8°.

On ne saurait mieux indiquer le but poursuivi par les auteurs, le caractère et l'utilité de leur livre qu'en reproduisant ces paroles, auxquelles ils renvoient eux-mêmes, de leur maître, le Chanoine P. Féron, dans son ouvrage sur *L'enseignement du latin d'après les vues de la pédagogie allemande*, p. 228 : « L'orateur ancien avait ses *termes choisis* pour *introduire* les différentes parties d'un sujet; il avait ses formes stéréotypées pour *passer* d'une subdivision à une autre subdivision, dans la même partie; il avait ses formes habituelles pour *énoncer* les diverses parties de son argumentatio (la conclusio — le *reditus ad propositum*, etc.) Quand il s'agissait de discuter, spécialement au tribunal, les anciens avaient tout un système artistique de formes auxquelles ils s'exerçaient, sous la direction des rhéteurs en vogue (la *percontatio*, l'*interrogatio*, la *subjectio*, la *reprehensio*, etc.). Ces formes avaient une foule de parties et sous-parties qui s'introduisaient aussi au moyen de *termes déterminés*. On voit sans peine que cette étude sera difficile mais qu'elle est nécessaire, parce que, sans ces explications, on ne comprendra pas le *fond* de l'auteur. » Aucun travail de ce genre n'existait en français; MM. Krekelberg et Remy avaient, il est vrai, un guide excellent dans les *Scholae Latinae* de M. Seyffert (1^{re} partie: *Die Formen der Tractatio*); mais l'adaptation de l'étude du maître allemand à notre langue et aux besoins de notre enseignement, exigeait encore beaucoup de travail et de longues recherches.

Les auteurs traitent séparément les particules de liaison et

les formes d'argumentation et de réfutation; pour les premières, ils suivent l'ordre habituel du discours : exorde, corps du discours, péroraison; pour les secondes, ils envisagent les différentes espèces d'arguments, intrinsèques — déduction et induction — et extrinsèques ou *testimonia*. L'étude des formes logiques est chaque fois suivie de celle des formes oratoires. Enfin chaque article donne la *valeur*, l'*usage*, et la *traduction* ou l'*équivalence* de la particule étudiée. « Nous attachons, disent MM. Krekelberg et Remy, un plus grand prix à la connaissance de la valeur des particules qu'à celle de leur traduction; c'est sur ce point que l'activité intellectuelle de l'élève doit être dirigée avant tout. Au professeur à mettre en jeu les ressources de la langue maternelle, pour reproduire la pensée de l'auteur exactement et complètement » (p. 9); et p. 15 : « Le mieux pour le lecteur français est de *connaître exactement la valeur* du type ... latin, et de s'en rapporter pour la traduction à son goût et à sa connaissance de la langue maternelle. „ Les auteurs ont appliqué cet excellent principe, et foule d'articles sur la *valeur* des particules, clairs, précis, bien raisonnés, sont instructifs et agréables au plus haut point; ce qui n'a pas empêché d'ailleurs MM. K. et R. de donner, comme traduction, le plus grand nombre possible d'expressions équivalentes. L'*usage* — et quelquefois aussi la *valeur* — est établi par un grand nombre de passages de Cicéron cités et commentés, ou simplement indiqués.

Voilà donc un livre de mérite, il a sa place marquée dans la bibliothèque de tout professeur de latin, et il peut rendre des services à nos élèves des classes supérieures. Toutefois, je le voudrais encore plus clair et plus facile à manier. C'est *pratiquement* et avec détails qu'il faut enseigner des règles de ce genre. Or, souvent les exemples sont trop peu développés et les explications trop sommaires¹: l'exemple doit offrir un sens complet, donner une phrase entière, parfois même plus d'une, puisqu'il s'agit de transitions; il faut le traduire, et le contexte doit être suffisamment expliqué. D'ailleurs un seul exemple suffit à chaque règle — les auteurs en donnent

¹ J'ai dû fréquemment recourir au texte de Cicéron pour les comprendre. Peut-on demander cela à l'élève?

régulièrement trois ou quatre —; mais que l'on ajoute l'indication du *plus grand nombre possible* de passages semblables des discours expliqués dans nos classes, et, à côté des deux tables existantes, un *index locorum*; c'est celui-ci qui rendra le plus de services à l'élève, et qui l'encouragera le plus à se servir de ce manuel.

D'autre part il y a trop de divisions, des répétitions inutiles ¹ et des longueurs ².

J'ajoute ici quelques menues observations :

P. 15. MM. K. et R. trouvent que « dans les formes communicatives de l'interrogation, apparaît encore l'esprit gouvernemental des Romains, amis d'une réglementation allant jusqu'à la formule. » J'avoue humblement que je n'ai pas compris. — 5, 7 et tableau de la fin : la proposition du discours de *imperio Cn. Pompei* n'est pas § 3, mais § 6, avec la division. — 21 et tableau : les §§ 20 et 21 du même discours ne sont pas une digression. — 48. La traduction de *autem* par *mais* n'est pas exacte ici. — 54, Rem. 1. L'expression *nunc vero* oppose la réalité à la non-réalité (hypothèse, regret, etc.), et non pas le présent au passé. — 54, Rem. 2. *Tum vero* est mieux traduit par *Oh! alors*, que par *Oh! mais alors*. — 58. Pourquoi introduire le mot *seul* dans la traduction de *Pomp.* 54? — 71. Il y a lieu de distinguer deux emplois de *Nam* : 1° Il explique, ex. *Pomp.* 1 : *Nam cum antea*, etc.; 2° il développe, ou mieux, il introduit un développement (de même *γὰρ* en grec), ex. *Pomp.* 19; dans le second cas, il équivaut à « Voici : »; on peut le rendre par *en effet*, ou ne pas le traduire. — 71, Rem. 1. La meilleure traduction de *enim* est *en effet*, expression causative et affirmative comme *enim*. Ici la particule *quippe* a été omise. — 92 à 96. *Quod si* est mal expliqué; ce *quod* n'est pas l'équivalent de *id*, accompagné d'une conjonction; tous les exemples cités par les auteurs contredisent cette explication. V. *Syntaxe latine* de Riemann, § 20. — 108. *Pomp.* 23, il faut traduire *opinio* par *croyance*, et non par *erreur*. — 128-129. Dans *praesertim*

¹ Les conjonctions *ac*, *atque* sont étudiées séparément comme transitions aux parties principales et aux parties secondaires, et de plus à l'intérieur de la phrase; *autem*, *at*, *ergo*, *igitur*, *immo*, etc., dans les particules de liaison et dans les formes d'argumentation.

² P. 100. La phrase : « Les formes vraiment classiques sont *autem* et *igitur* », complétée par une remarque telle que : « On trouve aussi *atqui*, *porro* — *ergo*, *ita* », pourrait remplacer deux ou trois pages; de même p. 123 pour la phrase : « L'idée présentée par *an* est un exemple, un fait concret confirmant une assertion précédente ». — Souvent les auteurs, sans respect pour le titre de leur livre : *Formes typiques* etc., doivent dire : « Ici on peut rencontrer toutes les formes oratoires, ou interrogatives », ou bien « toutes les formules sont admises ». Il est fort inutile, dans ces cas, de s'étendre sur de nombreux exemples.

cum, la conjonction *cum* peut marquer le temps : *lorsque*, l'opposition : *alors que*, *tandis que*, le motif : *puisque*; il est nécessaire de l'indiquer. On peut toujours traduire par *surtout que*, mais pas toujours par *principalement lorsque*. — 213, Rem. L'exemple de Cic. *pro Mil.* 84¹ est mal traduit; Nägelsbach, 161, 2, p. 526 (7^e édit.) traduit mieux. D'ailleurs il n'est pas nécessaire de subordonner une des deux propositions; en remarquant que *neque* domine les deux propositions, nie la coexistence des deux faits, on obtient très exactement : « Il n'est pas vrai que » ou « il ne se peut pas que la vie et le sentiment résident dans nos corps, et ne se trouvent pas dans la nature ». — Les auteurs voient-ils des dilemmes dans tous les exemples indiqués 215 b? — 275. La traduction de *Pomp.* 33 : « Vous parlerai-je de vos ports situés au bout du monde », est inexacte. — 280 à 282. *Cum* se traduira régulièrement par *alors que*. — De même 290, il faut traduire *cum*, dans *Pomp.* 58, par *alors que*, et non par *quoique*. — 306, Rem. 1, et 308, Rem. L'expression *At enim* (en grec Ἀλλὰ γάρ) doit s'expliquer par une ellipse, et se traduit le mieux par *Mais pourtant*. — J'attire l'attention des auteurs sur la rédaction des passages suivants : P. 14. « La souplesse de sa phrase, que n'astreint pas l'ordre grammatical, lui permet » — 63. « *Vero* renforce la nuance de *at* par celle qui lui est propre ». — 138. « Il sert a) à clore b) Il ajoute » — 139. « *Denique tandem* ne doivent pas être confondus »; de même 141, rem. a. — 273. « Le membre à suppléer doit ou bien être tiré de la phrase précédente ou bien c'est la thèse générale qui domine tout le développement ». — 278. « Ou bien l'on conclut à l'inadmissibilité de la thèse opposée à celle de l'orateur; — ou bien, le premier fait admis, on force l'auditeur à adhérer directement à la thèse de l'orateur. » Dans cette phrase, on représente l'orateur. — Dans une prochaine édition, il faudra aussi corriger quelques fautes d'impression : p. 6 « le livre XX du Télémaque » pour « le livre XV »; 215 *in omis* devant *omnes*; 280 *agitur* pour *igitur*.

Je profite de l'occasion que m'offre cette étude pour dire combien il est regrettable que nous n'ayons pas encore une stylistique convenable à mettre entre les mains de nos élèves. Il en a paru deux, il est vrai, en 1896, mais l'une est trop élémentaire et trop peu raisonnée, et l'autre, malheureusement, est incomplète. Le livre de MM. Krekelberg et Remy, quelque peu remanié, serait un excellent appendice à une bonne stylistique.

L. PREUD'HOMME.

¹ *Neque in his corporibus atque in hac imbecillitate nostra inest quiddam quod vigeat et sentiat, non inest in hoc tanto naturae tam praeclaro motu.*

Cours de langue française, par M. ROSE, *Régente de l'École normale de l'État, à Tournai. (Composition et style. Littérature. Diction et lecture)*. Namur, Wesmael-Charlier, 1898. 244 pp. in-12. Prix : 3 francs.

Les personnes qui ont l'amour des lettres et le souci de l'éducation publique, liront ce petit volume avec une certaine satisfaction morale.

Voici enfin, en Belgique, pour l'enseignement du français qui devrait être le nerf et le muscle de l'enseignement moyen, un véritable livre scolaire, un livre écrit par un parfait pédagogue, par un maître qui pense régulièrement, et qui possède la clarté, l'esprit de mesure et d'ordre. Il est de format modeste, ce livre, habillé d'un cartonnage grisâtre, comme tous les honnêtes manuels qui meublent les gibecières d'écolier. Avec ses 244 pages compactes, un éditeur ambitieux aurait pu faire un beau et fort volume, digne d'avoir sa place dans la bibliothèque des gens de goût. Mais, pour l'apparence comme pour le fonds, l'ouvrage a voulu se présenter avec modestie, ce qui est encore une qualité bien scolaire.

L'auteur, qui semble avoir reçu de la nature le don de l'enseignement, a dû le perfectionner par une discipline sévère. Elle n'abandonne pas un instant le ton de la meilleure didactique. Jamais de ces notules admiratives, de ces exclamations banales qui, dans les manuels ordinaires, viennent ponctuer des pages hérissées de mots techniques et garnies d'exemples traditionnels. M^{lle} Rose, chez qui on devine, latente, une vaste lecture, et qui montre, partout où il faut, une parfaite sûreté de jugement, pourrait très bien avoir, en matières littéraires, des idées personnelles autrement intéressantes que celles de nos bruyants esthètes. Mais elle ne nous le fait pas savoir. Elle a voulu que son livre fut classique, et non marqué à la mode du jour. Là où maint autre aurait trouvé l'occasion de se montrer par endroits l'adepte de la critique personnelle et impressionniste, ou bien encore le pontife de cette doctrine rogue et transcendante qui ne voit dans la littérature que ce qui peut servir d'argument à telle théorie esthétique ou évolutionniste, l'auteur n'a voulu être qu'un professeur de rhétorique, uniquement préoccupé

d'expliquer et de démontrer l'excellence et la richesse de sa langue. Nulle part, le maître ne lève le *noli me tangere* de sa personnalité sage et discrète. Ayant voué sa vie à la noble cause de l'éducation, M^{lle} Rose ne mêle à l'accomplissement de son labeur aucune préoccupation étrangère. Qu'y a-t-il d'ailleurs de plus rare et de plus précieux que ce qu'elle veut apprendre à ses élèves, l'art de conduire et d'exprimer sa pensée, de comprendre et d'analyser la pensée d'autrui dans la langue la plus intellectuelle et la plus finement nuancée qu'il y ait aujourd'hui au monde?

De même que la langue grecque, du jour où elle eut fait une première fois sa rhétorique à l'école des sophistes, a dû sa conservation étonnante, pendant plus de dix siècles, à un enseignement classique solidement organisé et ininterrompu, le beau langage et le beau style se maintiennent en France grâce à l'habileté des professeurs de l'art d'écrire, à l'excellence de leur discipline et de leurs préceptes traditionnels. M^{lle} Rose a répété — et elle devait le faire — beaucoup de vieilles vérités et d'observations connues; mais son exposé leur donne, pour la Belgique du moins, presque l'effet de nouveautés singulières, tant il révèle d'expérience fine, tant il est orné de grâce aisée et d'élégance sans recherche, tant il est dominé par une rigoureuse unité d'esprit et de méthode. Il embrasse dans leur ensemble vivant et classe suivant leur ordre logique tous ces admirables préceptes littéraires dont nos Guides belges du jeune littérateur ne présentaient généralement aux écoliers que l'appareil pédantesque et hirsute — dans quelle langue, et avec quel succès, l'état de notre éloquence dans tous les domaines le montre assez. Le charme propre du livre de M^{lle} Rose est de nous réconcilier avec l'enseignement des préceptes.

Le choix des exemples — et c'est un point capital dans un pareil ouvrage — témoigne d'un goût à la fois très large et très pur. Les classiques des deux grands siècles, y compris des stylistes auxquels on fait généralement la part trop étroite, Pascal et Vauvenargues, par exemple, sont abondamment représentés, cela va sans dire, et beaucoup de citations frappent par leur nouveauté et l'excellence de leur choix. Avec un tact et une élégance de jugement que je ne saurais

assez louer, l'auteur a su prendre également des exemples nouveaux parmi les modernes, M^{me} de Staël, Hugo, Vigny, Lamartine, Musset, Leconte de Lisle, Michelet, Sully-Prudhomme, Gautier, Brizeux, Taine, et bien d'autres.

C'est d'ailleurs une chose étonnante, et bien faite pour rendre modeste celui qui s'est chargé de ce compte rendu, que la variété enviable de lectures et de connaissances, l'érudition distinguée en matière de philosophie et de littérature que ce petit livre laisse deviner chez son auteur. Tant il est vrai toujours que, pour bien enseigner les éléments d'une chose, il faut être infiniment au dessus de sa tâche. De temps en temps une note mise au bas de la page, non par prétention, mais parce qu'elle y était à sa place, nous fait connaître une partie des sources de l'ouvrage. On voit ainsi que l'auteur a étudié pour son compte personnel, après les Voltaire, les Condillac, les Buffon, les meilleurs maîtres modernes en fait de langage et d'éducation, comme Marion, Channing, A. Darmesteter, Spencer.

L'ouvrage de M^{lle} Rose fait honneur à l'enseignement normal de l'État, et il fournit la meilleure défense possible à la régénération de cet enseignement, entreprise il y a quelque vingt ans. Plus heureuses que les docteurs en philosophie et lettres que les Universités de l'État créent aujourd'hui uniquement *ad pompam et ostentationem*, les élèves de M^{lle} Rose, je me plais à l'espérer, trouvent encore facilement, au moins dans les écoles de nos grandes communes urbaines, l'occasion d'utiliser leurs aptitudes pédagogiques. Si l'on réfléchit quelque peu à l'importance d'une saine et solide formation littéraire chez les maitresses de jeunes filles qui apprendront elles-mêmes plus tard leur langue à leurs enfants, on peut se demander si dans le domaine de l'éducation, il a été publié depuis de longues années un ouvrage scolaire aussi réellement utile et bienfaisant que celui de M^{lle} Rose. Il est en Belgique beaucoup de branches d'instruction sur le sort desquels je suis parfaitement tranquille. Je suis sûr, par exemple, que nous possédons d'excellents manuels d'arithmétique, et de géographie, et de commerce, et de flamand. Mais dans l'enseignement normal, c'est l'étude du français qui forme par dessus tout l'âme et le jugement,

qui apprend aux jeunes esprits à penser. Apprendre à penser, n'est-ce pas en cela que se résume le programme bien conçu de tout enseignement? Par l'enseignement littéraire du français, l'instruction normale acquiert quelque chose de l'incomparable splendeur que les études classiques tirent de leur apparente inutilité.

L. PARMENTIER.

CH. V. LANGLOIS & CH. SEIGNOBOS. **Introduction aux études historiques.** Paris, Hachette, 1898. xviii et 308 pp. in-8°.

On peut certainement être historien sans se préoccuper des principes de la méthode historique, ou philologue tout en dédaignant les controverses sur le but et l'objet de la philologie. Mais il n'en résulte pas que le mot de l'érudit qui définissait la philologie " c'est ce que je fais ", soit autre chose qu'une boutade dont on a le droit, ce semble, de ne pas se contenter. Il y a toujours eu et il faut espérer qu'il y aura toujours des esprits capables de se demander pourquoi ils font ce qu'ils font. Chercher à se rendre compte des lois qui règlent l'activité scientifique, c'est la plus haute preuve d'esprit critique que l'on puisse concevoir, et c'est encore, pour un érudit, une sorte d'examen de conscience. Si toute science suppose une méthode, c'est plus qu'une œuvre utile, c'est presque un devoir que de scruter les fondements de cette méthode, que d'en étudier le mécanisme, le fonctionnement, la portée et la raison. Sans doute aucun traité de méthodologie n'enseignera l'art d'éditer correctement un texte ou de démontrer la fausseté d'une charte. Mais aussi bien leurs auteurs ne se le proposent-ils pas et ne prétendent-ils pas apprendre des recettes à faire de l'histoire. Mieux que personne ils savent qu'en ces matières l'expérience et le tact sont souverains. Leur attention se concentre exclusivement sur les fondements théoriques de la méthode : il s'agit pour eux de savoir d'où elle procède, ce qu'elle est, ce qu'elle peut à l'heure présente et ce que l'on est en droit d'espérer qu'elle pourra dans l'avenir.

S'il en est ainsi, je crains que le titre adopté par MM. Langlois et Seignobos ne soit pas tout à fait exact. En

réalité, ils n'ont pas écrit, dans le vrai sens du mot, une *Introduction* aux études historiques. Une introduction eût supposé, me semble-t-il, une définition de l'histoire, un exposé de ses rapports avec les sciences apparentées (géographie, économie politique, sociologie, psychologie, etc.) et de sa place dans l'ensemble des sciences. On ne trouve pas davantage chez eux d'indications bibliographiques, d'exemples d'application, de chapitres consacrés aux sciences auxiliaires. L'étude des principes mêmes de la méthode forme essentiellement le sujet de leur livre qui par là se rapproche beaucoup plus du chapitre consacré par Wundt à l'histoire dans son traité de logique, que du *Lehrbuch* bien connu de Bernheim.

L'ordonnance de l'ouvrage est simple et claire. Il se divise en trois livres relatifs 1° aux connaissances préalables, 2° aux opérations analytiques, c'est-à-dire à la critique (critique externe et critique interne), 3° aux opérations synthétiques, ou, en d'autres termes, à la construction historique.

La méthode est loin, on le sait, d'être également achevée en ses diverses parties. Les procédés empiriques de la critique externe sont poussés aujourd'hui à un haut degré de perfection. Les progrès de l'érudition pure se sont accomplis normalement, comme ceux des sciences exactes, et plus d'un éditeur de textes et d'un diplomate, en parfaite possession de son métier, se croit naïvement un historien. Bref, les premières opérations du travail historique sont aujourd'hui d'usage courant, et MM. L. et S. ont pu se contenter de les décrire simplement dans leurs premiers chapitres. Mais il n'en va plus de même dès qu'on arrive dans des régions plus hautes et moins systématiquement explorées. Si l'on peut ramener à quelques principes très simples les procédés par lesquels on établit l'authenticité des documents, il faut recourir à des opérations très compliquées, pour percevoir, à travers les affirmations qu'ils nous transmettent, la réalité historique. Tout le monde est d'accord que, sauf dans les cas où l'étude porte directement sur des objets matériels, nous ne voyons jamais cette réalité que déformée dans une mesure plus ou moins grande. Comment arriver à s'en rapprocher le plus possible? " L'instinct de confiance est si indestructible qu'il a jusqu'ici empêché même les gens du métier de constituer la critique

interne des affirmations en méthode régulière, comme ils ont fait pour la critique externe de provenance. Les historiens, dans leurs travaux, et même les théoriciens de la méthode historique, en sont restés à des notions vulgaires et des formules vagues, en contraste frappant avec la terminologie précise de la critique des sources. Ils se bornent à examiner si l'auteur a été en général *contemporain* des faits, s'il en a été *témoin* oculaire, s'il a été *sincère* et *bien informé*, s'il a su la vérité ou s'il a voulu la dire; ou même, résumant tout en une formule, s'il a été *digne de foi* „ (p. 131).

MM. L. et S. ont eu la hardiesse de chercher à fonder théoriquement une méthode de la critique interne. Le fonds de leurs observations est excellent. Ils ont très finement exposé les procédés par lesquels l'historien, n'ayant à sa disposition que les images grossières que lui donnent les sources, peut arriver jusqu'à la connaissance du fait lui-même. Personne n'aura la naïveté de croire que ces procédés fussent inconnus. Chacun les pratique spontanément avec plus ou moins de dextérité, parce qu'ils sont donnés naturellement par la nature logique de notre esprit. Mais c'est beaucoup que d'avoir montré comment s'engendrent et se subdivisent en cette matière les actes intellectuels et d'avoir rendu consciente une méthode dont on s'acquitte inconsciemment. Je reprocherai pourtant à la théorie des auteurs d'être trop rigide et quelque peu scolastique. Les faits humains sont si complexes qu'il est impossible de les soumettre à une méthode absolument rigoureuse. MM. L. et S. ont montré excellemment qu'entre les textes et les faits il existe pour ainsi dire un abîme par dessus lequel il faut jeter un pont. Mais ils ont eu tort de donner des règles précises pour la construction de ce pont. Leur ingénieux questionnaire des causes d'incorrection dans les sources peut être plus dangereux qu'utile, en restreignant trop le regard et en emprisonnant l'esprit dans un moule trop étroit.

On trouvera dans le livre consacré aux opérations synthétiques une foule d'observations très fines et parfois profondes. Mais, à vrai dire, la question qui se pose ici relève-t-elle encore du domaine de la méthode historique? Les faits étant connus, comment, par leur moyen, représenter l'évolution

sociale? Qui ne voit combien cette question implique d'idées extérieures à l'histoire et à la simple logique, et que la réponse sera très différente, suivant qu'on aura sur la liberté et la fatalité, sur le rôle des individus et celui des masses, sur l'influence des facteurs moraux et des facteurs matériels, des convictions différentes? Manifestement, dans ce domaine, l'histoire dépend étroitement de la psychologie et de la sociologie, qui sont encore bien loin d'être des sciences faites. Laisée à elle-même, elle ne peut aller au delà d'un simple catalogue de faits, et c'est pourquoi les purs érudits témoignent d'une aversion si profonde et parfois si comique pour les œuvres des vrais historiens. M. d'Arbois de Jubainville ne plaçait-il pas dernièrement Tillemont bien au-dessus de Fustel de Coulanges? A vrai dire, toute construction historique porte nécessairement la marque de l'état de culture intellectuelle et sociale du milieu dans lequel elle a été écrite. On peut étudier comme réfléchie dans la production historique de notre siècle l'histoire de sa philosophie. MM. L. et S. avouent d'ailleurs que toute synthèse historique est nécessairement subjective, et ils semblent le déplorer. Il y aurait autant de raison de s'en réjouir. Chaque grand esprit qui s'est attaché aux choses historiques en a fait jaillir de nouvelles lumières, a découvert de nouveaux points de vue, suscité des idées nouvelles. Il est certain que les travaux de Ranke, de Renan et de Taine, par exemple, n'ont déjà plus ou n'auront plus bientôt qu'une valeur littéraire. Mais il serait facile d'en signaler l'influence scientifique sur la production historique contemporaine. En réalité, la science historique ne sera jamais achevée parce que l'humanité est éternellement changeante. Chacun des aspects nouveaux qu'elle prend, chaque idée nouvelle qui la domine, font rechercher et découvrir dans le passé des idées et des aspects correspondants.

Je craindrais en continuant sur ce ton d'être accusé de "bavarder sur les problèmes", comme disent assez irrévérencieusement MM. L. et S. Faute de mieux, ce bavardage prouverait du moins que j'ai trouvé dans leur livre, comme ils le souhaitent, un thème à réflexions sur le métier que j'exerce. Le mérite principal de ce livre, et il est grand, est d'avoir montré très fortement en quoi la méthode de l'histoire diffère

de celle des sciences naturelles, et comment cette méthode qui n'arrivera jamais, quoi qu'on fasse, qu'à un degré plus ou moins grand de vraisemblance, est bien loin d'être pratiquée comme elle devrait l'être. Nulle part autant qu'en histoire, il n'y a de temps perdu et de travail gâché, nulle part on ne remarque d'efforts aussi décousus, une absence aussi complète de division du travail.

Cette situation s'explique facilement si l'on s'avise (et c'est ce que je reprocherai à MM. L. et S. de n'avoir pas dit) que l'histoire ne répond pas seulement à un besoin intellectuel, mais aussi à un besoin sentimental. On n'obtiendra jamais d'elle la froideur, le calme, et partant la sévère discipline des sciences exactes. MM. L. et S. en sont désolés, et il est visible, à un certain ton de mépris avec lequel ils traitent l'histoire, qu'ils lui en veulent de n'être pas à la hauteur des vraies sciences, et d'en être réduite à se servir d'observations mal faites et incontrôlables, qu'un chimiste ou un physicien rejetteraient impitoyablement. Cette sorte de dépit est assez fréquente chez les historiens. Un grand nombre d'entre eux mettent une véritable passion à soutenir que " ce qu'ils font „ est une science. Leur véhémence m'a toujours paru incompréhensible. La question n'est pas en effet de savoir de quel nom on appellera " ce qu'ils font „, mais si ce qu'ils font vaut la peine d'être fait. Les *savants* sont à cet égard moins durs pour l'histoire que les historiens. Wundt constate qu'elle compense amplement son manque de certitude logique par la souplesse et la force constructive de sa méthode.

H. PIRENNE.

La République des Provinces-Unies, la France et les Pays-Bas Espagnols de 1630 à 1650, par ALBERT WADDINGTON, professeur à la faculté des lettres de Lyon. — Tome second (1642-1650). Paris, Masson et C^{ie}, 1897. 433 pages. Prix : 6 francs.

M. Albert Waddington vient de terminer son travail sur les relations politiques des Provinces-Unies, de la France et des Pays-Bas Espagnols de 1630 à 1650, travail dont j'ai

signalé l'importance dès l'apparition du premier volume¹. La seconde partie n'est pas moins intéressante que la première. Nous voyons comment l'alliance Franco-Hollandaise fut renouvelée de 1643 à 1646 par différents traités, particulièrement par ceux du 29 février et du 1^{er} mars 1644 conclus à l'intervention des diplomates français d'Avaux et Servien, qui sur l'ordre de Mazarin avaient passé par La Haye avant de se rendre au congrès de Munster, où ils devaient représenter le gouvernement de Louis XIV. Mais ces traités, que le Vénitien Contarini appelait un « coup de maître, » n'eurent pas tous des résultats qu'on en attendait à Paris, car les Hollandais ne prêtèrent pas à leurs alliés le concours désiré ; s'ils s'emparèrent du Sas de Gand et des places de Daelhem, Fauquemont et Rolduc en 1644, et de Hulst en 1645, ils échouèrent dans leur tentative sur Anvers en 1646. La vérité est qu'ils songeaient à mettre fin à une guerre qui les épuisait ; les dernières victoires des Français et leurs conquêtes dans les Pays-Bas les inquiétaient et ils craignaient d'avoir un jour pour voisins ces mêmes alliés dont ils redoutaient depuis quelque temps l'ambition. Aussi la cour de Madrid entreprit-elle de les détacher de la France. Dès 1643 nous la voyons négocier secrètement ou ouvertement pour obtenir la neutralité de ces provinces, que les ministres de Philippe IV appelaient encore des provinces rebelles, mais dont ils étaient bien prêts de reconnaître l'indépendance. Si elle tenta inutilement de gagner à sa cause le stadhouder Frédéric-Henri ou d'entrer en pourparlers avec les États-Généraux, ses plénipotentiaires à Munster parvinrent à s'entendre avec les plénipotentiaires hollandais. Les efforts désespérés de la diplomatie française n'aboutirent qu'à la conclusion d'un traité de garantie (29 juillet 1647), traité qui n'empêcha pas les Hollandais de signer définitivement la paix avec l'Espagne, le 30 janvier 1648. M. Waddington rappelle tous les incidents des négociations de cette paix célèbre qu'il explique en détail en même temps qu'il décrit l'état des esprits dans les Provinces-Unies, les sentiments des diverses provinces, les intrigues de la cour de

¹ Voir mon compte rendu, tome XXXIX, de la *Revue*, 5^e livraison, pp. 278 à 284.

Bruxelles et des agents espagnols, surtout l'activité de Mazarin et de ses agents; il n'est pas possible d'être plus clair ni plus exact dans l'exposé d'une question aussi compliquée.

Frédéric-Henri était mort avant la fin de la guerre; son fils Guillaume qui lui succéda dans ses charges, était un partisan décidé de la France, et c'est malgré lui que la paix fut conclue avec l'Espagne. Il ne tarda pas à faire montre de ses sentiments et à entrer en rapports avec Mazarin. Quand, en 1650, le cardinal voulut jeter sur les Pays-Bas Espagnols par la vallée de la Meuse les troupes de Turenne désormais inutiles en Souabe depuis la conclusion de la paix de Westphalie, le stadhouder se prépara à seconder ce projet audacieux qui aurait eu pour nous des conséquences aussi funestes que l'invasion de 1635. La trahison de Turenne, qui venait d'adhérer à la Fronde, nous délivra du péril. Le stadhouder visait en même temps à agrandir son autorité en Néerlande. Il entra en conflit avec la province de Hollande à propos de la réduction de la milice et tenta de s'emparer d'Amsterdam. Il échoua, mais son prestige ne fut pas pour cela amoindri. Comptant sur l'appui de la France pour ses visées ambitieuses, il se lia étroitement avec Mazarin. M. Waddington¹ reprend ici en la complétant la savante étude de M. Fruin sur Guillaume II, un chef-d'œuvre de discussion critique, comme il l'appelle et après avoir établi quels furent les rapports exacts du stadhouder avec le comte d'Estrades, gouverneur de Dunkerque, qui agissait au nom de Mazarin, il discute l'origine et la portée exacte du prétendu traité du 20 octobre 1650 entre Guillaume II et la France. Ce traité, qui n'exista jamais qu'à l'état de simple projet et dont la rédaction est d'une date inconnue, prévoyait une rupture des Provinces-Unies avec l'Espagne, suivie d'une invasion des Pays-Bas espagnols par une armée franco-hollandaise. En cas de victoire on aurait procédé à un partage de nos provinces sur la base du traité de 1635, après avoir donné à Guillaume II Anvers et le marquisat du Saint-Empire. Heureusement pour nous, Guillaume II fut

¹ *Over de oorlogsplannen van Prins Willem II en zijn aanslag op Amsterdam in 1650* dans les *Bijdragen voor vaderlandsche geschiedenis*. 3^e série, IX, in-8°. La Haye, 1895.

surpris par la mort pendant qu'il s'abandonnait à ses rêves ambitieux, et le pouvoir dans les Provinces-Unies passa au parti républicain; or ce parti voulait la paix avec l'Espagne, et comme il redoutait l'ambition de Mazarin, il admettait l'existence d'une Belgique, indépendante ou espagnole, qui servirait de *barrière* entre la Néerlande et la France. Il ne pouvait donc plus être question d'un partage de nos provinces et nous restions réunis à l'Espagne. C'était le maintien du *statu quo* et la solution qui en ce moment nous était la plus avantageuse. Momentanément, nos intérêts se conciliaient avec ceux des Provinces-Unies.

M. Waddington a donc répondu aux trois questions qu'il avait posées au début de son livre. Il nous a montré comment l'État des Provinces-Unies était resté républicain; comment cet État abandonna la France, une alliée d'élection, pour se rapprocher de l'Espagne; et comment l'idée de faire de notre pays une *barrière* naquit dans l'esprit des hommes d'État hollandais. Nous retrouvons dans ce volume les qualités que nous avons signalées dans le premier : même souci de l'exactitude dans les recherches, même sûreté dans le jugement des hommes et des choses. Toujours clair et précis, le style devient poétique quelquefois, notamment dans les descriptions, comme dans celle de la mort de Frédéric-Henri et de la maison du Bois près de la Haye, ce mausolée élevé à la mémoire du prince défunt sur l'ordre d'Amélie de Solms, sa veuve, " modeste palais enfoui dans les ombrages „ où " le visiteur sent planer au-dessus de lui l'ombre auguste du héros qui fut une des plus nobles figures de l'histoire nationale „ . Disons, enfin, que M. Waddington a enrichi notre histoire d'un grand nombre de renseignements précieux, soit lorsqu'il décrit les opérations militaires dont notre pays fut le théâtre de 1630 à 1650, soit lorsqu'il relève la situation misérable de nos ancêtres sous l'administration de Philippe IV. C'est de tous les écrivains français celui qui parle des Pays-Bas au XVII^e siècle avec le plus de compétence et d'impartialité¹.

H. LONCHAY.

¹ Que l'auteur me permette de lui signaler quelques fautes d'impression qui lui ont échappé ou quelques erreurs orthographiques qu'il a empruntées

La torture aux Pays-Bas autrichiens pendant le XVIII^e siècle. — Son application. — Ses partisans et ses adversaires. — Son abolition. *Étude historique par EUGÈNE HUBERT, professeur à l'Université de Liège. Extrait du tome LV des mémoires in-4^e, de l'Académie royale de Belgique.* Bruxelles, 1897. 176 pages.

M. Hubert vient de montrer comment par des recherches minutieuses dans les archives on peut reprendre ou compléter une étude qui paraissait épuisée. Il semblait qu'il n'y avait plus rien à dire sur la torture. Qu'on lise le présent mémoire et l'on verra — ce qu'on ignorait — comment la question était employée dans notre pays et les difficultés que rencontra le gouvernement éclairé de Joseph II quand il voulut la faire disparaître de notre législation. Depuis longtemps, cependant, nos souverains s'étaient préoccupés d'en restreindre l'application. Chose curieuse, c'est le plus impopulaire de nos princes, Philippe II, qui a eu le mérite d'apporter le premier quelque tempérament à cette coutume barbare. La célèbre ordonnance criminelle, promulguée dans nos provinces par le duc d'Albe, le 9 juillet 1570, fixait l'usage qu'on pourrait faire de la torture. Elle défendait, par exemple, de torturer un accusé dont le crime avait été prouvé à suffisance de droit. Or, sous prétexte que les ordonnances du duc d'Albe avaient été abrogées par des lois subséquentes, nos tribunaux continuèrent d'appliquer la question aux criminels qui persistaient à nier, mais dont la culpabilité était suffisamment établie par les faits de la cause. Le conseil privé, plus éclairé, sinon plus humain, eut beau rappeler au respect de l'édit de Philippe II, les abus continuèrent. Non seulement on mettait

au vocabulaire archaïque des documents dont il s'est servi : La Zwijn ou Zwiyn pour le Zwijn; Eckeloo et Oost-Eckeloo pour Eecloo et Oost-Eecloo, Ferdinand II pour Ferdinand III (p. 262). Quant au comté de Vroonhoven ou de Vroonhoff, dont la situation topographique a intrigué M. Waddington, comme naguère M. Legrelle *, il ne se trouvait pas autour du bourg actuel de Frohnhoven, près d'Aix-la-Chapelle, mais à l'ouest de Maestricht, et ce nom est encore porté de nos jours par deux localités, l'une belge et l'autre hollandaise.

* *La diplomatie française et la succession d'Espagne*, tome I, p. 240, note.

sur la sellette des malheureux dont la faute était dûment prouvée, mais on prolongeait les supplices qui, de l'avis des praticiens, ne devaient pas dépasser une heure. Le 2 juin 1758, à Bruxelles, un accusé fut torturé 29 heures. En décembre 1767, le drossart de Brabant infligeait à un voleur d'église une torture de 118 heures!

De pareilles atrocités devaient à la longue soulever l'opinion. Dès le XVI^e siècle nous voyons d'éminents publicistes s'élever contre l'emploi de la torture. M. Hubert passe en revue les principaux d'entre eux : le jésuite Von Spée, le conseiller au parlement de Besançon, Augustin Nicolas, surtout Beccaria, dont le célèbre *Traité des délits et des peines* eut un si prodigieux retentissement. Il rappelle comment sous la pression de ces écrivains et en dépit d'adversaires acharnés — car, les plus mauvaises causes trouvent toujours des défenseurs — la question fut abolie en France par les édits de 1780 et de 1788, et comment Marie-Thérèse s'étant rendue aux instances de son fils, Joseph II, et du célèbre professeur de droit, Joseph de Sonnenfels, supprima la torture dans ses États héréditaires allemands.

Aux Pays-Bas la résistance fut longue et opiniâtre. Si le conseil privé par la voix du conseiller Goswin de Fierlant, se montrait partisan d'une réforme, la plupart des conseils de justice réclamaient le maintien d'une institution qu'ils trouvaient admirable, puisque, selon le conseil de Brabant, elle servait à « tranquilliser la conscience et le cœur du juge » et, selon le conseil de Namur, permettait à l'accusé d'être juge dans sa propre cause! Si Marie-Thérèse n'osa pas affronter l'opposition de nos cours de justice et se borna à abolir la torture dans les tribunaux militaires, Joseph II fut plus radical. Dès 1784, la question ne pouvait plus être infligée qu'avec l'autorisation du gouvernement; le 3 avril 1787 elle fut abolie. Malheureusement quelques semaines plus tard, le 30 mai, les gouverneurs généraux des Pays-Bas, cédant aux réclamations des États de Brabant, suspendirent les diplômes de la nouvelle organisation judiciaire, et Léopold II, après la révolution brabançonne, dut les abroger. La torture ne fut rayée de nos codes que par l'occupation définitive de notre pays par les Français. Ainsi, le 9 octobre 1790, lors la

première restauration autrichienne, un nommé Mertens, d'Anvers, fut torturé sept fois et finalement périt sur la roue, sans que nous puissions dire s'il était réellement coupable!

Tel est, en substance, le travail de M. Hubert, travail dont la valeur est encore relevée par de copieuses notes et de nombreuses pièces justificatives extraites pour la plupart des archives générales du royaume. C'est un travail définitif, et il n'est pas de plus bel éloge qu'on puisse accorder à un historien.

H. LONCHAY.

Spamers grosser Hand-Atlas in 150 Kartenseiten mit Text
von Dr A. HETTNER. Leipzig, Spamer, 1896. In-fol. Pr. : 25 fr.

S'il y a un genre de publications qui s'est multiplié d'une manière étonnante et qui a fait des progrès considérables dans les vingt dernières années, c'est certes celui des atlas. Il ne se passe presque pas de mois qu'on n'en publie un nouveau. Nous voulons appeler l'attention de nos lecteurs sur un des meilleurs qui aient paru dans ces derniers temps, celui de Spamer. Il ne comporte pas moins de 62 grandes cartes, avec 28 cartes secondaires. Les Anglais, les premiers, eurent l'idée d'ajouter à leurs atlas des tables alphabétiques de tous les noms inscrits sur les cartes. Cet exemple fut suivi par Schrader dans l'excellent atlas de la maison Hachette; et depuis lors cet usage, qu'on ne saurait assez approuver, s'est généralisé. M. Spamer aussi a fait suivre son atlas d'une table fort complète qui n'a pas moins de 131 pages, de 7 colonnes chacune, comprenant environ 90,000 noms. Cet index est précédé d'une excellente table des abréviations et d'une table explicative des divers termes géographiques employés dans les langues étrangères. Ces tables sont supérieures à celles de Schrader; seulement je reprocherais à l'un comme à l'autre d'indiquer l'endroit précis occupé par les noms, sur les cartes, par les lettres conventionnelles, alors qu'il serait bien plus conforme à la méthodologie géographique d'indiquer le chiffre de la carte en y ajoutant uniquement les coordonnées. Le travail serait long, mais éminemment utile. M. le professeur Hettner a publié sur les revers de chaque carte un texte y relatif, qui constitue un véritable traité de géographie universelle. Ici encore on a suivi l'exemple de l'atlas Schrader;

seulement ici aussi le texte de Hettner est beaucoup plus complet et plus scientifique, et le nombre de gravures (plans, cartes de détail,...) est beaucoup plus considérable : il s'élève à 581. Si à divers points de vue je préfère l'atlas de Spamer à celui de Schrader, je dois cependant faire observer que les cartes de Schrader sont d'une exécution plus fine : dans l'atlas de Spamer les tons sont trop crus. Dans tous les deux on a eu le tort de continuer à indiquer les montagnes uniquement par des hachures, alors qu'il eût été préférable d'appliquer la méthode hypsométrique du Frère Alexis, qu'on ne saurait assez recommander. Du reste les deux atlas se complètent réciproquement. Chez Schrader, on rencontre une admirable carte du relief de la France; chez Spamer, il y en a une non moins bien faite de l'Allemagne; et si, dans le premier atlas, on a surtout donné en détail tout ce qui concerne la France, Spamer s'est spécialement attaché à l'Allemagne, à laquelle il n'a consacré pas moins de 13 grandes cartes, y compris une carte relative aux colonies allemandes.

Malgré les nombreuses cartes de l'atlas Spamer, je dois cependant exprimer le regret de ne pas y trouver une carte indiquant les grandes lignes des voies de communication maritimes, que l'auteur aurait pu facilement dresser en réduisant et en complétant la *Chart of the world* de Berghaus, dont la douzième édition vient de paraître à Gotha chez Perthes, et une autre relative aux grandes communications par terre au moyen des principales voies ferrées. Du reste, j'ai cru remarquer que plus d'un railway important avait été omis. Je ne citerai que ceux de la Scandinavie. L'auteur indique comme ligne extrême vers le nord de la Suède la ligne de Stockholm à Trondjem et la section de Bräcke-Sollftea, achevée en 1886. Or, dès 1888, on avait construit à la hauteur des îles Lofoden, la section de Lulea-Gellivara, grand centre de gisement de mines de fer; en 1891, on inaugurait la section Solleftea-Nyaker, et, en 1894, on terminait la section Nyaker-Boden, établissant ainsi sur un parcours de plus de 2000 kil. une ligne non interrompue depuis Malmö jusqu'à Gellivara ¹.

¹ Cf. *Tour du Monde*, 1897, p. 21.

Je dois remarquer aussi que M. Spamer n'a pas suivi un principe uniforme pour la transcription des noms de lieu. Je n'ignore point que c'est là un des points les plus difficiles; mais encore est-il nécessaire d'adopter un système quelconque et de l'appliquer rigoureusement. C'est ainsi que pour la Hongrie les noms hongrois et les noms allemands sont toujours indiqués simultanément, tandis que pour la Belgique on indique tantôt les noms flamands et français, tantôt uniquement les noms français ou flamands.

Quant aux longitudes, M. Spamer donne les longitudes de Greenwich, de Paris et l'île de Fer; seulement il considère celle de Paris comme la longitude principale; sous ce rapport son atlas laisse autant à désirer que celui de Schrader. La longitude de Greenwich est la seule qui soit légalement admise dans notre pays, elle est celle de l'immense empire anglais et on ne saurait assez engager les cartographes à ne se servir que de celle-là, de manière à arriver à une uniformité dans les coordonnées. Nous regrettons aussi que M. Spamer ait suivi l'ancien errement des cartographes de ne pas dater chacune de ses cartes.

AD. DE CEULENEER.

Théâtre latin. Extraits des comédies de Plaute, de Térence et des tragédies de Sénèque, publiés par GEORGES RAMAIN, professeur de rhétorique au Lycée de Sens. Paris, Hachette, 1897. LXX-332 pages pet. in-16.

Cicéron. Morceaux choisis tirés des traités philosophiques; — des traités de rhétorique, par ÉMILE THOMAS, professeur à l'Université de Lille. Paris, Hachette, 1896 et 1897. XVI-384 et XXXII-404 pages pet. in-16.

Les recueils de morceaux choisis ont plus de vogue que jamais chez nos voisins du Midi. Est-ce un bien? Est-ce un mal? La pédagogie allemande se montre en général peu favorable à l'emploi des chrestomathies, et recommande plutôt la lecture de livres entiers. Je crois qu'en ceci, comme dans toutes les choses humaines, il faut se défier des formules tranchantes et des règles absolues, et garder un juste milieu. Prenons, par exemple, les ouvrages de Cicéron sur la philosophie et sur la rhétorique. Ces ouvrages occupent dans

l'histoire intellectuelle et morale une place trop importante pour que l'élève soit autorisé n'en rien connaître; mais, d'autre part, l'obliger à les lire *in extenso*, c'est mettre parfois sa patience à une rude épreuve, si j'en juge par mes souvenirs d'écolier. Les morceaux choisis reliés entre eux par des analyses me semblent ici un procédé recommandable. Dans un autre ordre d'idées, les chrestomathies offrent un sérieux avantage. Je ne suis point de ceux qui veulent limiter le programme des humanités latines à l'étude des écrivains de l'âge classique. Sans parler des auteurs de l'Empire, souvent si *modernes* et par là si intéressants, j'estime qu'il est impossible de pénétrer le génie de la langue latine, si l'on n'a quelque idée du style de Plaute et de Térence. Comme le nombre d'heures consacré aujourd'hui au latin, ne permet plus les lectures abondantes et variées d'autrefois, la méthode des extraits peut rendre de bons services en fournissant aux jeunes gens des échantillons des diverses périodes de la latinité.

C'est pour ces motifs que je signale aux lecteurs de la *Revue* les trois petits volumes dont j'ai plus haut transcrit le titre.

Les *Extraits du théâtre latin* de M. Romain, contiennent des scènes choisies de l'*Amphitryon*, de l'*Aulularia*, des *Captifs* et du *Câble* de Plaute, des *Adelphes*, de l'*Andrienne*, de l'*Eunuque*, de l'*Heautontimorumenos* et de l'*Hecyra* de Térence, de la *Médée*, de la *Phèdre* et des *Troyennes* de Sénèque. Le choix a été fait généralement avec tact¹ et est approprié aux conditions de l'enseignement secondaire. Au point de vue de la critique verbale, M. R. s'est affranchi de la timidité qui caractérise la plupart des philologues français : il n'a pas hésité à introduire dans le texte bon nombre de conjectures personnelles. Parmi ces conjectures, il en est sans doute beaucoup plus de douteuses que de certaines², et l'auteur lui-même en conviendrait, j'imagine, de bonne grâce. Il n'en mérite pas moins nos félicitations et nos encouragements, car il ne s'est pas livré à un vain jeu d'esprit : son effort est réfléchi et consciencieux. Si le *pruritus conjectandi* est une des plaies de la philologie, l'*ignavia critica* en est la mort. A ceux qui reprocheraient au jeune critique sa fécondité peut-être excessive, je répondrais avec Quintilien : *Facile remedium est ubertatis; sterilia nullo labore vincuntur*. Ce qui ajoute du prix au travail que

¹ M. R., qui a soin d'écarter les passages scabreux et les expressions malsonnantes, serait conséquent avec lui-même en supprimant le prologue de l'*Aulularia* où le mot *comprimere* revient plusieurs fois.

² On sait de quelles difficultés est hérissée la restitution du texte de Plaute.

nous avons sous les yeux, c'est que M. Louis Havet a bien voulu communiquer à M. R., pour les *Captifs* et le *Câble*, le résultat de ses conférences de critique verbale à l'École pratique des Hautes Études pendant les années 1894-1896. L'*Introduction* renferme un bon aperçu de l'histoire du théâtre latin, ainsi que d'utiles remarques sur la versification et sur la langue de Plaute et de Térence. Les notes explicatives ont le mérite de la concision et de la clarté. Elles paraîtront souvent trop élémentaires; mais ceci n'est pas imputable au commentateur, qui nous apprend, dans son *Avertissement*, que les *Extraits du théâtre latin* sont destinés « à des enfants de quatorze ans ». Malgré certaines imperfections ¹, le livre de M. R., est certainement très estimable.

¹ Voici ce que j'ai relevé au courant de la lecture :

Introduction, p. IX : Naevius n'était pas un des compatriotes de Livius Andronicus. (Ibid. : 553 est sans doute une faute d'impression). — P. XIX : l'explication de la *contaminatio* n'est pas très claire. — P. XXVIII : les iambiques sénaires n'étaient pas débités avec accompagnement musical. — Ibid. : n'est-ce pas trop s'avancer que de dire que la division en actes était *inconnue* au siècle de Plaute et de Térence? (Un peu plus bas M. R. lui-même parle d'*entr'actes*). — P. XXX : « La voyelle finale, qu'elle soit longue de nature ou *par position*... », Ce n'est pas la voyelle, c'est la syllabe qui est longue par position : une pareille inexactitude surprend de la part d'un disciple de M. Louis Havet. — P. XLIII : la forme *periculum* n'est pas moins correcte que *periculum*; elle est même plus régulière au point de vue étymologique. — P. XLIV : « Après un *u* ou un *v*, la prononciation archaïque remplaçait régulièrement le son *u* par le son *o* ». Mais c'est le son *o* qui est primitif! — P. XLVII (§ 21, 5^e) : *locassim* est cité par inadvertance parmi les formes du futur antérieur. — P. XLIX (§ 28), p. LVIII (§ 80), et ailleurs : *eccum*, *eccam*, etc., ne sont pas pour *ecce eum*, *ecce eam*, etc., mais pour *ecce*hum*, *ecce*ham*, etc. (du démonstratif *hic*). — P. LI (§ 43) : à quel titre *lavo* figure-t-il parmi les formes *passives* avec le sens réfléchi? — P. LIII (§ 58) : les comiques ne mettent pas les propositions relatives à l'indicatif pour marquer la cause et pour exprimer une opposition, mais le rapport de cause ou d'opposition se dégage simplement du sens général de la phrase. — LIV (§ 66) : j'ai peine à croire que le participe passé passif avec *opus est* puisse avoir un régime (v. Riemann, *Syntaxe latine*, p. 472, note 2, 3^e édit.). — P. LVI (§ 72) : dans ce paragraphe mal rédigé, M. R. mêle des choses hétérogènes. — P. LXV (§ 135) : pour la théorie de *an* dans l'interrogation directe, il serait bon de consulter le travail de M. Morris dans l'*American Journal of Philology* (X et XI). — P. LXVII, note : il n'y a pas à corriger le texte de l'*Aulularia*, v. 660 : *Cave sis te videam* revient à dire : « Ne te montre plus à mes yeux ». Cf. Térence, *Heaut.*, v. 1031 : *Cave... umquam istuc verbum ex te audiam*, « ne prononce plus jamais ce mot devant moi ». — *Amphiur.*, v. 68 : *impransus fui* ne doit pas se traduire comme s'il y

M. Émile Thomas, dont on connaît la belle édition des *Verrines* et qui compte parmi les plus fins connaisseurs du style cicéronien, nous donne des extraits des traités philosophiques et des traités de rhétorique de Cicéron. On y retrouve la science sûre et la précision qui distinguent ses autres productions. Ses introductions, ses notices, ses analyses résument, sous une forme nette et agréable, tout ce qu'il est nécessaire de savoir pour comprendre et pour goûter les ouvrages didactiques du grand orateur romain. Sur le choix des morceaux, j'aurais quelques observations à présenter. Dans les morceaux philosophiques, je regrette l'absence du délicieux prologue du deuxième livre des *Lois*: Dans les morceaux tirés des œuvres de rhétorique, il y a, à mon avis, trop de rhétorique, j'entends par là que M. T. a fait la part trop belle à la technique de l'école. La pédantesque *Rhétorique à Hérénnius* peut intéresser les philologues et les historiens : elle ne contribuera guère à former le goût littéraire et à meubler l'esprit de nos écoliers. Les extraits des *Partitiones oratoriae* et des *Topiques* pourraient disparaître sans dommage. L'annotation des morceaux philosophiques est un peu maigre, d'autant que plusieurs de ces morceaux ne sont pas des plus faciles. Celle des morceaux tirés des traités de rhétorique me semble mieux répondre aux besoins des élèves ¹.

P. T.

avait *impransus sum*. — V 163 : le sens de *fazo* (il faudrait mettre ce mot entre deux virgules) n'est pas indiqué. — *Aulul.*, v. 274 : *meo animo* devrait être expliqué. — V. 335 : pour *sine omni*, cf. v. 156. — V. 358 : comment *præstigiator* pourrait-il venir de *perstringere*? — *Capt.*, v. 259 : *aliquid pugnae edidit* ne signifie pas : " il a commencé à déraisonner „. — *Adelph.*, v. 118 : *commodum* n'est pas substantif, mais adjectif; cf. *Eun.*, v. 502 : *si id non commodumst*. — V. 125 : avec *vere sciunt*, il faut sous-entendre *patres esse*, et non *pater esse*. — V. 145 : avec *patitur*, il n'y a pas à sous-entendre *se placari*.

¹ J'ai noté dans les deux volumes de M. T., quelques légères négligences auxquelles il sera facile de remédier dans une prochaine édition.

TRAITÉS PHILOSOPHIQUES. *Introd.*, p. IV, l. 18-20 : " L'auteur voulait comprendre encore dans cette liste son *Caton*, ou éloge de Caton d'Utique, écrit après sa mort „. (*Ibid.*, l. 11 : " par „ est sans doute une faute d'impression pour " sur „.) — P. V, l. 2-3 : on serait tenté de croire, d'après la tournure de la phrase, que les *Paradoxes* sont écrits sous forme de dialogue. — P. 13, note 7 : " *Ita clara... ut...* à joindre à *non videam* „. Il me semble que c'est l'inverse. — P. 43, n. 5 : *quin recte cupidus dici possit* n'est pas exactement interprété. — P. 263, l. 1 et suiv., ponctuer : *Et praeter eos (quamvis enumeres multos licet, cum deni creentur) non nullos in omni memoria reperies perniciosos tribunos, etc.* — TRAITÉS DE RHÉTORIQUE. *Introd.*, p. XXVII : parmi les sources du *Brutus*, il aurait fallu ne pas

Satura. Ausgewählte Satiren des Horaz, Persius und Juvenal, in freier metrischer Übertragung, von HUGO BLÜMNER. Leipzig, Teubner, 1897. xx-268 pages pet. in-8°. Prix : 5 Marks.

Ce volume, élégamment imprimé et orné de jolies vignettes d'après l'antique, contient la traduction en vers de dix satires d'Horace (I, 1, 3, 4, 5, 9; II, 2, 3, 5, 6, 8), de trois de Perse (1, 3, 5) et de cinq de Juvénal (1, 3, 5, 6, 7). Abandonnant le solennel hexamètre, M. B. a adopté l'iambe de cinq pieds, qui convient mieux à l'allure libre et familière de la satire. Je n'ai pas la compétence nécessaire pour apprécier sa traduction au point de vue littéraire; tout ce que je puis dire, c'est qu'elle me paraît réunir la clarté et la fidélité. Nous n'avons pas affaire à l'œuvre d'un dilettante, mais à celle d'un philologue d'une science éprouvée, qui a soigneusement pesé les difficultés du texte. Les quelques notes critiques et exégétiques jointes à la traduction en portent témoignage.

P. T.

FÉLIX FRANK. Dernier voyage ... de Marguerite d'Angoulême ... (Extrait de la *Revue des Pyrénées*). Toulouse-Paris, Privat et Lechevallier, 1897; in-8° de 112 p.

Marguerite d'Angoulême semble née pour faire à la fois le charme des érudits et leur désespoir. — Le Roux de Lincy après Paulin Paris, de Ruble après de la Ferrière et M. Franck lui-même, le consciencieux éditeur des *Marguerites*, avaient passé dédaigneusement, sans le voir, devant le ms. 24298, aujourd'hui fameux. M. Lefranc eut le courage de se dire, lui premier, qu'un ms. ayant pour titre *Les dernières poésies de la reine de Navarre* pouvait bien, après tout, contenir des œuvres de cette princesse, — et la patience d'y aller voir; mérite assez rare, et qu'on ne pourra lui enlever. Il se crut en droit de mettre sur la couverture de son beau volume : *Dernières poésies*¹. Eh bien! non, ces

omettre Aristote (cf. *Brutus*, 12, 46). — P. 64, l. 5 : au lieu de *perstringere*, lire *praestringere*. — P. 72 : " La phrase (de la *Rhétorique* à *Hérennius*) : IV, xxxv, 47, donne à supposer qu'à l'époque où elle fut écrite, les sénateurs siégeaient encore seuls dans les tribunaux, ce qui place la composition de l'ouvrage avant 82 „ Il doit y avoir là une erreur.

¹ La *Revue de l'Instruction publique* a rendu compte (t. XXXIX, 1896, pp. 357-59) de la belle publication de M. L., qui contient environ 12000 vers inédits de la reine de Navarre et reste une des trouvailles les plus impor-

« marguerites » n'étaient pas encore les « dernières », — et c'est M. Félix Frank qui vient de nous l'apprendre.

A côté du ms. 24298 de notre Bibliothèque nationale, M. Lefranc avait étudié le 1522 et le 883. Mais il n'a pas vu que ce dernier, outre un certain nombre d'épîtres qui se trouvent également dans le 24298 (Épîtres I, II, III, IV, V, VI, VIII de l'éd. Lefranc), contenait des pièces absolument inédites. — M. F. F., moins jaloux de revendiquer la propriété d'un sujet où il a mis sa marque il y a plus de vingt ans que désireux de compléter et rectifier l'heureuse trouvaille de son jeune émule, nous apporte sur ce ms. une étude, un peu confuse peut-être, mais d'un piquant intérêt.

D'abord — nouvelle leçon de modestie donnée aux érudits — plusieurs des épîtres publiées par M. Lefranc ne l'étaient pas « pour la première fois. » Les épîtres numérotées II-VI et VIII dans son édition (plus une autre qu'il a négligé d'emprunter au ms. 883) avaient déjà été publiées par M. Ed. Frémy, en 1883 dans le *Correspondant*, en 1885 chez Techener. Seulement M. Frémy attribuait ces épîtres, non à Marguerite et à Jeanne d'Albret, mais à Catherine et à Élisabeth de Valois. Cette opinion, née d'une note de Paulin Paris, fut combattue, mais d'une façon purement négative, par MM. Baguenault de Puchesse, de la Grèze, Tamizey de Larroque et Félix Frank. M. Lefranc, publiant six de ces épîtres, les restitue à leurs légitimes propriétaires, mais sans y reconnaître les pièces publiées autrefois par M. Frémy; les critiques qui jadis avaient bataillé autour de cette question ne les reconnaissent pas davantage (à l'exception du seul M. F. F.)! Et M. Lefranc ne s'aperçoit pas qu'il laisse dans le ms. 883 une autre épître — non la moins importante — que M. Frémy avait également publiée avec une fausse attribution, plus deux épîtres absolument inédites.

On peut maintenant, d'après M. F. F., dresser comme suit le catalogue de cette correspondance poétique :

Épître I du ms. 883 (manque chez Lefranc et chez Frémy) *De la princesse [Jeanne] séparée de la Reine* [Marguerite]. — Épître II (manque chez Lefranc et chez Frémy) *D'une personne de la cour de Pau*. — Épître III (manque chez Lefranc) *De la reine, écrite de Caunterets*. — Ép. IV (II de Lefranc) de Marguerite à sa fille. — Ép. V (III Lefranc) de Jeanne à sa mère. — Ép. VI (V Lefranc) de Marguerite.

tantes dont les lettres françaises aient eu à se réjouir en ce siècle. Le titre « Dernières poésies », adopté par l'éditeur, lui a été fourni par le manuscrit même où il a découvert les poèmes qu'il a eu l'heureuse fortune de faire connaître le premier. (N. d. l. R.).

— Ép. VII (IV Lefranc) de Jeanne (c'est la réponse à l'épître précédente et non, comme Lefranc le croyait, à celle qui est ici cotée IV, et dans son éd. II). — Ép. VIII (VIII Lefranc) de Marguerite. — Ep. IX (VI Lefranc) de Marguerite. — Ép. VII (de M. Lefranc) de Jeanne.

S'appuyant sur ces textes, M. Frank reconstitue ingénieusement les derniers mois de la vie de Marguerite. Il nous la montre séjournant à Cauterets, d'abord seule, puis avec sa fille, de mai à juillet 1549. Le 31 mai, jour de l'Ascension, elle écrit à son gendre Antoine de Bourbon¹; elle peint à ce jeune mari l'amoureuse langueur où se consume sa jeune épouse. Jeanne partie, sa mère lui écrit pour lui exprimer le chagrin qu'elle ressent de son absence; Jeanne, dans ses réponses, n'est guère moins triste que sa mère, car elle n'a pu encore joindre son mari. Marguerite rentre à Pau (d'où elle écrit l'ép. VIII); de là elle va chercher le repos au château d'Odos-en-Bigorre (et non pas d'Audaux en Béarn), où elle meurt le 21 décembre.

Au sujet de cette mort et des sentiments religieux manifestés par la reine à ses derniers moments, M. F. F. semble professer une opinion sensiblement voisine de celle que j'exprimais en rendant compte dans la *Revue critique* des *Dernières poésies* de M. Abel Lefranc²: Marguerite est une réformée, non pas selon Calvin, mais selon Le Febvre et Gérard Roussel; c'est une réformée mystique, qui voit dans le dogme de la Rédemption le dogme cardinal du christianisme, et qui regarde comme indifférentes les formes dont sa situation de reine lui imposait le respect extérieur.

Le ms. 883 contient encore d'autres poésies dont, au dire de M. F. F., plusieurs sont de Marguerite, en particulier les suivantes : 1° *Quatre epistres escriptes par quatre damoyelles à quatre gentilzhommes*; 2° une *Comédie* « entre la femme à la recherche d'un cœur fidèle, quatre filles et un homme. » Ces deux pièces paraissent présenter de notables analogies avec deux pièces publiées dans les *Marguerites*. Tous ceux qui s'intéressent à la reine de Navarre (autant dire tous les fervents du XVI^e siècle) exprimeront le souhait que M. F. F. nous fasse profiter de ces dernières découvertes. Il appartient à l'éditeur des poésies et de

¹ Frémy disait : De Catherine à Philippe II, de Cauterets, jour de l'Ascension, 1^{er} juin 1565. — M. F. F. établit victorieusement (p. 38-47) les impossibilités chronologiques, géographiques et historiques de cette interprétation. — Dans cette épître, vers 6, au lieu de :

(Qu'on) jugeroit veoir d'estre louable,

je proposerais de lire :

Qu'on jugeroit devoir estre louable.

² Voy. *Revue critique*, 1896, p. 510.

l'*Heptaméron* de nous donner « la gerbe finale » — si l'on ose employer ici cette dangereuse épithète — « des Marguerites »¹.

H. HAUSER,
Professeur à l'Université
de Clermont-Ferrand.

Maupertuis et ses correspondants, lettres inédites du grand Frédéric, du prince Henri de Prusse, de La Beaumelle, du président Henault, du comte de Tressan, d'Euler, de Kaestner, de Kœnig, de Haller, de Condillac, de l'abbé d'Olivet, du Maréchal d'Écosse, etc., par M. l'abbé A. LE SUEUR, curé d'Eronnelle. Paris, A. Picard, 1897. 448 pp. in-8°.

Lorsque, en 1856, un neveu de La Beaumelle, Maurice Angliviel, publia chez Ledoyen et Meyrueis la *Vie de Maupertuis*² composée jadis par son oncle, il n'avait pu retrouver que la correspondance entre Frédéric et Maupertuis, non pas dans l'original, mais dans une copie incomplète, où les dernières lettres manquent³. Il publia soigneusement le tout. M. l'abbé Le Sueur a eu la bonne fortune d'exhumer la correspondance des savants et de maints grands personnages du temps avec Maupertuis, et son livre aura l'avantage de compléter et de rectifier l'ancienne *Vie de Maupertuis*, qui est un panégyrique et non une biographie impartiale; de faire mieux connaître aussi, par d'exacts documents, tout un groupe remuant et curieux de la société littéraire et scientifique du XVIII^e siècle.

Rien à dire contre la fidélité de la copie faite par M. Le Sueur, sauf peut-être, çà et là, une ponctuation évidemment contraire au sens (ex. p. 87, fin), ou quelque graphie fautive de nom propre, défauts qui peuvent exister dans l'original même. L'ordre chronologique des lettres est aussi parfois interverti : ainsi la lettre VII, p. 92, est de 1747, et la lettre III, p. 88, est de 1749. Mais la rectification en cela se fera facilement, l'ouvrage portant en soi son correctif. On ne peut passer aussi légèrement sur d'autres défauts qu'il est nécessaire de signaler.

¹ La plaquette de M. F. F. se termine par d'agréables études sur *Le Vieux Cauterets, ses Thermes et leurs transformations* (p. 83-112).

² *Vie de Maupertuis*, par L. Angliviel de La Beaumelle, ouvrage posthume suivi de Lettres inédites de Frédéric le Grand et de Maupertuis, avec des notes et un appendice. Paris, Ledoyen et Ch. Meyrueis, 1856, in-18°.

³ Il en manque moins que ne le croient M. Angliviel et Sainte Beuve. Des 96 lettres de Frédéric, il manque, disent-ils, les 9 dernières. Mais on en retrouve le principal inséré à sa date dans la *Vie de Maupertuis*, pp. 171-172, 190, 196.

Concevez-vous qu'un homme consacre un volume à la gloire éteinte de Maupertuis sans lire cette *Vie* que le zèle pieux, encore qu'intéressé, de La Beaumelle a écrite pour honorer la mémoire de son illustre ami? Malgré ses défauts, cette *Vie* était le meilleur document. Concevez-vous que ces nouvelles lettres paraissent sans lien avec les anciennes lettres connues? Qui veut publier l'inédit devrait connaître l'édité. Or M. Le Sueur ne connaît la *Vie de Maupertuis* et la *Correspondance avec Frédéric* que très indirectement. Dans le seul renvoi précis à ce livre (cf. note de la page 88), la lettre qu'il dit avoir été publiée dans le livre de La Beaumelle « avec une fausse date et des coupures mal faites » ne s'y trouve absolument pas. Dans un autre endroit, p. 203, il estime qu'il n'y eut point de réponse de Maupertuis à une certaine lettre de Haller sur Lamettrie. Or cette réponse se trouve analysée, p. 150, dans la *Vie de Maupertuis*. L'auteur corrige son erreur à la fin du volume, publie la réponse de Maupertuis, avec cette mention en note que la lettre « a été publiée, mais n'est guère connue ». Je retrouve parfois dans le volume cette vague mention. Mais publiée où? Quand? Par qui? L'original existe-t-il dans les papiers que vous exhumez? On cherche en vain des renseignements précis sur beaucoup de points importants où la précision n'eût pas coûté un quart de ligne de plus. On cherche en vain un état des lettres publiées antérieurement, ou une description du recueil de lettres découvert. L'histoire que raconte M. Le Sueur de la concentration de toute la correspondance de Maupertuis entre les mains de La Condamine « qui ne s'en dessaisit jamais », a des allures de roman. Elle est en désaccord avec certains faits, elle n'est pas non plus conforme à ce que dit M. Angliviel dans l'*Avertissement* qui précède la *Vie de Maupertuis*. Si toutes les lettres avaient été léguées et transmises à La Condamine, avec ordre de brûler les propres lettres de Maupertuis, comment expliquer que le dépôt retrouvé par M. Le Sueur ne contienne rien de Voltaire, rien de Madame du Châtelet, et seulement quelques bribes de la correspondance avec Frédéric? La Condamine se serait dessaisi de la partie la plus intéressante de cette correspondance, et sans brûler les lettres de Maupertuis qu'il avait ordre de brûler? Jusqu'à preuve du contraire, je croirai, comme la raison et les faits le commandent, que Maupertuis donna à La Beaumelle, pour son panégyrique, toute la portion de sa correspondance qui avait trait à la littérature, à ses démêlés avec Voltaire, ou qui le montraient en bonne posture auprès du Roi. Les lettres scientifiques revenaient à La Condamine, homme de science. Si cette conjecture est vraie, il devient inutile de s'étonner que la correspondance entre Frédéric et Maupertuis fût en 1856 entre les mains de M. Feuillet de Conches, et non sous la poussière de la bibliothèque du château d'Estouilly.

Sainte Beuve a montré dans un de ses articles ¹ que La Beaumelle a *sophistiqué* la correspondance entre le roi de Prusse et Maupertuis. Le mot est dur. La Beaumelle avait-il l'intention de publier toutes ces lettres? Ou voulait-il en prendre seulement de quoi faire honneur à son héros? Son système de retouche est bien visible : il corrige l'orthographe et le style du roi de Prusse, et le roi de Prusse en avait besoin; il omet ce qui serait désobligeant pour son ami, telle réponse du roi où le sans-gêne de la concision se joint à un peu de persiflage; il ajoute des éloges, des amabilités de pure bienséance, jugeant sans doute ces lettres du grand roi trop sèches et trop froides. Sainte Beuve concluait avec Feuillet de Conches : « la correspondance réelle de Frédéric et de Maupertuis reste *toute entière* à publier ». Conclusion bien naturelle au possesseur jaloux des originaux; conclusion qui aurait dû instiguer M. Le Sueur à rechercher ce qu'était devenue cette correspondance depuis la mort de M. Feuillet de Conches, tout au moins à contrôler, à comparer sans cesse l'inédit avec l'imprimé.

Au lieu de s'atteler à cette besogne, l'auteur a cru bien faire de consacrer à Maupertuis, à ses amis et ses ennemis une préface de 83 pages. Elles sont de psychologie peu profonde : il ne suffit pas, pour être impartial, d'appeler Voltaire un *génie*, et deux lignes plus bas un *triste caractère* et un *lâche*. Ces disparates ne forment pas une figure, mais un bariolage de jaune, de bleu et de rouge violents juxtaposés. Les vraies causes de la haine de Voltaire contre Maupertuis ne paraissent pas, encore une fois, bien démêlées. La raison que M. Le Sueur endosse à La Beaumelle, en renvoyant à la *Vie de Maupertuis* (sans indication de page), est de l'astronome de Lalande, énoncée dans une note au bas de la page 169. En revanche il ne dit mot des raisons plus vraisemblables alléguées, pp. 134, 138, 142, 169, par La Beaumelle lui-même. Ai-je tort de dire que M. Le Sueur ne devait pas mépriser l'œuvre de La Beaumelle, en dépit de ses imperfections? Elle l'eût forcé à se poser certains problèmes, à faire des recherches pour les résoudre et à produire une œuvre définitive.

J. FELLER.

Béranger et la Légende Napoléonienne, par J. GARSOU, docteur en philosophie et lettres. Bruxelles, Weissenbruch, 1897. 48 pages, in-8°.

Le travail de M. Garsou ne constitue qu'une partie d'un ouvrage d'ensemble beaucoup plus important, dont l'auteur annonce la publica-

¹ Causeries du lundi, t. XIV, 3^e éd., p. 95 et suivantes.

tion comme assez prochaine, sous le titre d'*Histoire de la Légende napoléonienne. Sources littéraires : Poètes et Romanciers*. Celui-ci, à son tour, formera le début d'une histoire littéraire où l'auteur se propose de « déterminer, par l'étude successive des manifestations de l'opinion » en littérature, au théâtre, dans la presse et les assemblées délibérantes, » par les beaux-arts, dans les traditions populaires, les phases diverses » du développement de la célèbre légende ».

On le voit, la tâche que s'est assignée M. Garsou est considérable. Elle nécessitera de sa part d'innombrables lectures, de multiples recherches dans des domaines de la science humaine bien dissemblables; il lui faudra faire preuve d'un sens critique très-sûr; il devra revêtir le résultat de son enquête d'une forme littéraire appropriée.

Nous croyons le jeune professeur d'histoire contemporaine à l'Université nouvelle capable de mener cette tâche à bien. S'il réussit, on pourra le compter parmi les historiens littéraires, — trop rares —, qu'aura produits notre pays, et son œuvre sera réellement marquante. Car étudier les origines, les caractères et le développement de la légende napoléonienne à travers les différents régimes politiques en France jusqu'aux jours les plus proches de nous, c'est étudier un des phénomènes de « psychologie nationale », si nous osons nous exprimer ainsi, un des courants de l'esprit public au XIX^e siècle les plus suggestifs et révélateurs de ce que vaut en général l'esprit humain, celui des masses, qu'elles soient éclairées ou non, et de ce qui le façonne ou le dirige. Et ainsi l'*Histoire de la Légende napoléonienne* peut devenir un chapitre d'une future *Histoire de l'Esprit public au XIX^e siècle* que nos arrière-petits-fils liront et méditeront sans doute.

M. Garsou donnera-t-il à son travail pareille portée psychologique ou sociale? Quittant le domaine de l'histoire purement littéraire ou anecdotique, montrera-t-il la profonde philosophie que cache à notre sens son sujet. Nous ne saurions le dire, et, pour être sincère, sa monographie actuelle sur Béranger, un des principaux « créateurs » la légende, ne nous donne à cet égard aucune indication pour l'avenir. C'est un examen consciencieusement fait, et appuyé d'une foule de textes, des chansons du vieux poète gaulois. Nous ne trouvons rien de saillant à en dire, sauf, nous ne le répétons, que l'auteur aurait pu nous faire voir de plus près en quoi le chansonnier contribua à créer ou à « propager », au lendemain de la disparition de Napoléon de la scène du monde, le « culte » impérial. Le sujet est même traité de telle manière qu'on pourrait se demander si Béranger n'a pas été plutôt influencé par l'état des esprits à cette époque qu'il n'a contribué à créer celui-ci. Quoi qu'il en soit, nous attendrons que M. Garsou nous ait donné son œuvre entière ou du moins la première partie qu'il annonce pour la fin de cette année, pour émettre un jugement définitif

sur la façon dont il aura cru devoir traiter son vaste et intéressant sujet.

F. MAGNETTE.

FRATRIS GERARDI DE FRACHETO O. P. *Vitae fratrum ordinis Praedicatorum necnon cronica ordinis ab anno MCCIII usque ad MCCLIV ad fidem manuscriptorum accurate recognovit, notis breviter illustravit* FR. B. M. Reichert O. P. — Louvain, E. Charpentier et J. Schoonjans, 1896. In-4° de XXIV-362 pages. 6 fr.

Le *Vitae fratrum ordinis Praedicatorum*, composées par Gérard de Frachet de 1256 à 1260, furent imprimées une première fois à Douai, en 1619 et une seconde fois à Valence en Espagne, en 1657. Mais les exemplaires de ces deux éditions étaient devenus fort rares. Les historiens sauront grand gré au R. P. Reichert d'avoir conçu et mené à bonne fin le dessein de livrer de nouveau à la publicité cette œuvre aussi importante pour l'étude du sentiment religieux au XIII^e siècle, que pour l'histoire de l'ordre si célèbre des Dominicains. Le P. Reichert a placé à la suite des *Vitae fratrum* une *Cronica ordinis*. Gérard la considérait comme un complément de son travail. Il y expose sous forme annalistique les événements intéressant l'ensemble de l'ordre de 1203 à 1258.

L'édition a été faite selon les règles les plus rigoureuses de la méthode. Une introduction nous renseigne d'abord sur la vie, les mérites et les travaux de frère Gérard, spécialement sur la composition et la valeur des *Vitae fratrum* et de la *Cronica ordinis*. D'autre part, elle nous indique quels sont les manuscrits actuellement connus et les éditions antérieures des *Vitae*, enfin quel est le système adopté par l'éditeur pour cette nouvelle impression.

Comme il le dit, le P. Reichert s'est surtout appliqué à donner un texte exact. Il s'est imposé beaucoup de voyages et s'est donné beaucoup de peines pour reconstituer l'archétype des *Vitae fratrum* : il ajoute en caractères italiques les additions d'une seconde recension et parfois, en notes, les passages empruntés. De plus, il a soigneusement relevé les variantes des diverses leçons. En tête de son travail se trouve une belle phototypie du manuscrit n° 534 de la Bibliothèque de l'Université de Gand. Quant à la *Cronica ordinis*, le P. Reichert en a publié les deux recensions existantes en regard l'une de l'autre.

Remarquons en passant qu'il suit quant à la disposition des notes un usage différent de celui qui est généralement adopté : celles qui ont trait

la constitution du texte sont, en effet, indiquées par des chiffres arabes, tandis qu'il a marqué par des lettrines les commentaires explicatifs. Dans ceux-ci, nous trouvons d'abondantes références bibliographiques, des indications biographiques, chronologiques et critiques qui dénotent une étude approfondie du sujet et faciliteront considérablement les recherches des historiens. L'éditeur est cependant assez sobre de discussions, car, à notre grande satisfaction, il se promet de revenir sur les points les plus importants dans les *Éphémérides* que l'ordre se propose de publier. Enfin, pour achever de donner aux érudits toute facilité dans le maniement de l'ouvrage, il a eu soin de reproduire en manchettes le sommaire des principaux faits et de joindre à son édition des tables très soignées : un index analytique des matières principales, une table des noms de lieux et une autre des noms de personnes.

Nous croyons cependant utile de présenter, en terminant, quelques légères observations. En retraçant la vie de frère Gérard, l'éditeur nous donne successivement dans le texte des extraits de sources qui se complètent et se corrigent mutuellement. Le lecteur est quelque peu dérouté. N'eût-il pas mieux valu nous offrir un récit exclusivement personnel, mais suivi et complet ? Il était toujours facile de donner en note les passages originaux qu'il était nécessaire de citer. De même, nous aurions aimé de trouver dans l'introduction et non simplement en note les renseignements sur les manuscrits et les éditions de la *Cronica ordinis*.

La table analytique des matières est double en réalité. Nous avons d'abord l'énumération des diverses parties de l'ouvrage et ensuite l'indication des matières par ordre alphabétique. Nous eussions préféré que ces deux sections fussent séparées : la première pouvait aisément se transformer en une table générale. De plus cette partie ne donne, pour le corps même des *Vitae fratrum*, que l'intitulé mathématique des cinq parties. N'aurait-il pas été plus commode pour le lecteur d'y trouver les sommaires des différents chapitres ? Enfin à l'*index locorum* et à l'*index personarum* il nous eût été agréable de trouver, quand il était possible de le donner, la forme moderne des noms propres à côté de leur forme latine.

A. CAUCHIE.

J. HANSEN. **Arnold Mercator und die wiederentdeckten Kölner Stadtpläne von 1571 und 1642.** Cologne, 1897. 20 pp. in-8° et 2 plans.

Ce fut au XVI^e siècle que les plans topographiques à vol d'oiseau atteignirent leur plus grande perfection ; c'étaient autant des travaux

d'artistes que de géographes. On connaît ce splendide atlas des villes des Pays-Bas, exécuté entre 1550 et 1565, sur l'ordre de Charles V et de Philippe II, par Jacob van Deventer de Malines, et dont feu M. Ruelens a commencé la publication. Ce fut probablement sous l'influence de ce travail que la ville de Cologne chargea, en 1570, le fils aîné de Gérard Mercator, Arnold (né à Louvain 1537, † à Duisbourg 1587) de lever un plan exact, indiquant non seulement toutes les rues mais aussi toutes les maisons de la cité. L'original de ce plan, dressé à une échelle approximative de 1 : 2450, ayant 1,70 de large sur 1,08 de haut, est conservé aux archives de Cologne, mais se trouve dans un si mauvais état de conservation que la copie qui en fut faite vers le milieu de ce siècle par M. Baum, et qui se trouve au Musée, ne put être faite qu'au moyen de quantité d'ajoutes qui ne pouvaient être qu'hypothétiques. On savait qu'Arnold Mercator avait gravé son plan sur cuivre en 1571 et que H. Hondius en avait publié, à Amsterdam, une seconde édition augmentée et complétée en 1642, aidé par l'imprimeur Cornelius van Egmont, qui s'était établi à Cologne, après avoir travaillé chez Plantin. Jusque dans ces derniers temps on ne connaissait aucun exemplaire, ni du plan gravé de 1571, ni de la copie de 1642.

Depuis quelque temps on a retrouvé à la Bibliothèque de la ville de Breslau un exemplaire du plan de 1571, et on connaît deux exemplaires de la copie de 1642 : un au British Museum et un autre découvert à Hildesheim, et qui se trouve actuellement aux Archives de Cologne. La ville de Cologne a fait reproduire les deux plans en grandeur des originaux ; et M. Hansen, le savant archiviste de Cologne, vient de les publier dans une excellente réduction au quart. Il y a ajouté une intéressante notice, que nous avons eu d'autant plus de plaisir à résumer, qu'elle nous faisait connaître un travail remarquable d'un de nos plus experts géographes flamands.

ADOLF DE CEULENEER.

CHRONIQUE

1. — La Faculté de Philosophie et Lettres de Liège vient d'inaugurer, à l'imitation de celle de Gand, un recueil de travaux sous le titre de *Bibliothèque de la Faculté de Philosophie et Lettres de l'Université de Liège*. Trois fascicules ont paru en même temps : I. L. Halkin, *Les Esclaves publics chez les Romains* (250 pp.). II. H. Bischoff, *Ludwig Tieck als Dramaturg* (124 pp.). III. P. Hamelius, *Die Kritik in der englischen Literatur der XVII^{ten} und XVIII^{ten} Jahrhunderte* (206 pp.). La Revue rendra compte de chacun de ces ouvrages.

2. — Sous le titre : *Ce que l'Inde doit à la Grèce* (Paris, Leroux, 1897), M. le C^{te} Goblet d'Alviella vient de réunir les études intéressantes qu'il a publiées récemment dans les *Bulletins de l'Académie royale de Belgique*. L'ensemble forme une enquête étendue et bien informée sur les rapports de la Grèce et de l'Inde, au point de vue artistique, scientifique, littéraire, philosophique et religieux. L'auteur, quoiqu'il ne soit pas indianiste, a su habilement grouper les résultats principaux du travail considérable entrepris depuis un demi-siècle, et ses conclusions, qui sont celles de la science contemporaine, sont nettement en faveur de la Grèce. Nous aurions voulu lui voir prendre position plus résolument encore sur plusieurs points et affirmer, par exemple, l'influence grecque sur le théâtre hindou, comme sur le développement de la philosophie. Mais, tel qu'il est, le livre de M. Goblet d'Alviella est une contribution précieuse à l'étude du merveilleux phénomène historique que présente la patrie d'Homère, de Phidias, de Platon et d'Aristote, à l'influence directe ou indirecte de laquelle sont dus partout où nous les rencontrons la littérature *laïque*, l'art idéaliste, la recherche indépendante. — CH. M.

3. — Nous croyons devoir signaler à nos lecteurs une traduction hollandaise du drame sanscrit : *Le Chariot de terre cuite* que vient de publier M. J. Ph. Vogel (*Het leemen Wagentje*, indisch tooneelspel uit sanskrit en prākrit in het nederlandsch vertaald, Amsterdam, Scheltema et Holkema, 1897, in-4°). La traduction, très soignée, rend en vers les passages qui sont en vers dans l'original, et, dans un double système d'annotations, l'auteur éclaircit d'une part, pour les lecteurs non indianistes les allusions et les mots techniques, tandis que d'autre part il discute le texte sanscrit et propose d'ingénieuses corrections. L'ouvrage est luxueusement édité et orné de dessins de style hindou exécutés tout exprès. On n'apprendra peut-être pas sans étonnement que ce beau et savant volume est une dissertation

présentée à l'Université d'Amsterdam pour l'obtention de titre de Docteur en philologie Néerlandaise (*Doktor in de nederlandsche letteren*).

4. — La librairie Weidmann de Berlin annonce la prochaine publication d'un important ouvrage de M. H. von Arnim sur la vie et les œuvres de Dion Chrysostome, ainsi que d'une grammaire des inscriptions de Pergame, par M. Ed. Schweizer.

5. — Nous venons de recevoir le troisième volume de la réédition de la grande grammaire grecque de Kühner (Hanovre, Hahn, 1898). Il traite de la syntaxe dont l'exposé complet exigera encore un volume. La nouvelle édition est l'œuvre de M. B. Gerth. Nous parlerons plus en détail de cet important ouvrage.

6. — Le troisième volume du grand travail de M. Otto Hoffmann, *Die griechischen Dialekte*, vient de paraître (Göttingue, Vandenhoeck et Ruprecht, 1898). Il étudie les sources et la phonétique de l'ionien. Nous lui consacrerons un compte-rendu. En appendice, l'auteur publie une longue et intéressante réponse à la critique violente que M. W. Schulze a faite du second volume, paru il y a cinq ans, dans un des derniers numéros des *Göttingische Gelehrte Anzeigen*.

7. — Une traduction nouvelle d'*Aristophane*, tel est le titre d'une lecture faite à la classe des lettres de l'Académie de Belgique par M. Alphonse Willems, professeur à l'Université de Bruxelles; il y démontre, avec beaucoup de verve et de science, que la traduction nouvelle de M. Eugène Talbot (Paris, Lemerre, 1897) est une traduction mauvaise, dont " l'impéritie passe toutes les bornes, tranchons le mot, fait scandale. „

8. — Une ingénieuse expérience de statistique vient d'être imaginée par M. E. Zeller (*Archiv für Geschichte der Philosophie*, t. XI, fasc. I). Il a comparé la fréquence des signes de ponctuation dans quatorze passages d'égale étendue empruntés à des écrits de Strauss qui se répartissent sur une période de 40 années. Le résultat est que chez cet écrivain les différences de construction de la période, autant qu'elles sont exprimées par la ponctuation, ne concordent pas du tout avec la succession chronologique des écrits. Cette constatation engage à une grande réserve à l'égard des conclusions que l'on a voulu tirer des différences de style pour la chronologie des dialogues de Platon.

9. — Nous apprenons la mort de M. Erwin Rohde, professeur à l'Université d'Heidelberg, enlevé à l'âge de 52 ans, en pleine maturité d'esprit, en pleine production scientifique. C'était une des rares philologues allemands que préoccupait le souci de la composition et de la forme littéraire, et dont les livres fussent autre chose que des amas de notes mal classées. *Der griechische Roman* (Leipzig, 1876) et *Psyche* (Fribourg, 1894), aussi bien composés et finement pensés que débordant d'érudition, sont au nombre des dix ou douze volumes qui font le plus d'honneur à la philologie allemande de ces vingt dernières années. Une seconde édition de *Psyche*, à laquelle travaillait l'auteur au moment de sa mort, sera bientôt mise sous presse et doit paraître à bref délai.

10. — L'ouvrage de M. Herriot sur *Philon le Juif* (Paris, Hachette, 1898,

368 pp.), mémoire couronné par l'Académie des sciences morales, semble être resté longtemps dans les cartons de l'Institut avant d'être livré à l'impression. L'auteur attend encore " la grande édition de Philon que promet l'académie de Berlin ", sans paraître se douter que deux volumes, contenant des Prolégomènes importants, en ont déjà été publiés, et en général il ne connaît qu'incomplètement les travaux dont le philosophe alexandrin a été l'objet dans ces dernières années. Il faut supposer ce volume rédigé vers 1890 pour comprendre certaines opinions singulières — il méconnaît notamment l'influence profonde que le stoïcisme a exercée sur l'écrivain juif — et excuser des erreurs assez lourdes — ainsi le centon byzantin *de Mundo* est considéré comme une œuvre de jeunesse du célèbre exégète. Ces réserves faites, on pourra louer M. Herriot d'avoir su donner, comme il se le proposait, " un précis dense, net et commode ", de la philosophie de Philon, encore qu'il puisse paraître un peu superficiel.

11. — M. Niemeyer, continuant le remaniement des *Comédies choisies de Plaute*, annotées par Brix, vient de publier les *Captifs. Ausgewählte Komödien des T. Maccius Plautus für den Schulgebrauch erklärt von Julius Brix*, Zweites Bändchen : *Captivi*, Fünfte Auflage bearbeitet von Max Niemeyer. Leipzig, Teubner, 1897. Il a profité des travaux parus depuis la 4^e édition de Brix (1884), notamment de l'édition critique de F. Schöll (Leipzig, Teubner, 1887) et de celle de Leo (Berlin, 1895). Il reproduit l'introduction de Brix en y ajoutant quelques indications, très brèves, sur les manuscrits des *Captifs* et sur les lieux où se déroule l'action de ce " prototype de la comédie européenne ".

12. — L'éloge de l'excellente édition d'Horace publiée par feu Adolphe Kiessling n'est plus à faire, et elle a été promptement épuisée. Le troisième volume, contenant les épîtres, vient d'être republié par M. R. Heinze (Berlin, Weidmann, 1898), qui a déjà fait ses preuves comme latiniste par son savant commentaire du III^e livre de Lucrèce. Le nouvel éditeur a pu profiter de corrections introduites par Kiessling dans son exemplaire; il a aussi enrichi les notes de nombreuses additions personnelles.

13. — Ceux de nos lecteurs qui s'intéressent aux Gaulois, nos ancêtres, nous sauront gré de leur signaler un mémoire de M. Hirschfeld, intitulé *Die Haeduer und Arverner unter römischen Herrschaft (Sitzungsber. der Akad. Berlin, LI, 1897, p. 1099 ss.)*, où l'auteur étudie la situation faite à ces peuples dans l'organisation d'Auguste, et suit leurs destinées jusqu'à la fin du troisième siècle.

14. — Dans les *Sitzungsber. der bayer. Akademie*, 1897, p. 305-370, M. K. Krumbacher entretient ses lecteurs de la belle Kasia, qui prit part, en l'année 810, au concours des jeunes filles qui briguaient le rang d'épouse de l'empereur de Byzance, Théophile. Le monarque, en passant devant la belle, lui lança ce propos peu galant : " C'est de la femme que sort tout le mal. " A quoi Kasia, sans se laisser démonter, répondit aussitôt : " C'est aussi de la femme que sort tout le bien. " A défaut du voile nuptial, elle prit alors le voile de nonne, et se mit à composer des poésies religieuses et profanes. En souvenance sans doute de la parole impériale, Kasia n'y épargne pas toujours son sexe. Si la femme est à la fois méchante et laide,

dit-elle quelque part, διπλὸν τὸ κακὸν παραμυθίας ἄτερ! D'où il suit que la beauté elle-même ne vaut que comme compensation. C'est aux poésies de cette Esther manquée que M. K. Krumbacher consacre une curieuse étude. En somme, il reconnaît à Kasia une certaine originalité qu'il met fort bien en relief. Par la même occasion, il nous donne un agréable aperçu de l'activité poétique du beau sexe en Grèce et à Rome depuis les poétesses éoliennes et doriennes.

15. — Se douterait-on que l'empire de Byzance, dont l'influence longtemps méconnue commence à éclater dans tant de domaines au Moyen âge, a exercé également une action considérable sur le développement de la marine du royaume franc, et que cette action se reconnaît encore aujourd'hui dans la terminologie de la marine française? C'est à cette démonstration intéressante qu'est consacré un article de M. Ch. de La Roncière, *Charlemagne et la Civilisation maritime au IX^e siècle*. (Moyen âge, 2^e série, t. 1, p. 201 ss.)

16. — Dans le *Journal of Hellenic Studies*, t. XVII, p. 92 s., M. J. B. Bury soumet à un examen très complet et très critique les récits anciens de la révolte de *Nika*. On sait que c'est là le nom de la principale lutte qui éclata entre les factions du cirque à Constantinople, sous le règne de Justinien. Cette étude emprunte une portée considérable à l'importance capitale des partis du cirque pour l'histoire de Byzance.

17. — Malgré les malheurs nationaux, l'activité scientifique des Hellènes ne se ralentit pas. Un patriote grec d'Odessa, M. Maraslis, a entrepris une collection de traductions en néo-grec des principaux ouvrages scientifiques de l'étranger. M. Sotiriadis vient de faire paraître dans cette collection un premier volume de la traduction de l'histoire de la littérature byzantine d'après la seconde édition : *Κρουμβάχερ, Ἱστορία τῆς βυζαντινῆς γραμματολογίας* (Athènes, Beck, 1897). Cette traduction aurait une importance plus grande encore si l'auteur pouvait obtenir par la suite de M. Krumbacher la communication des additions qui lui auront été suggérées et par les comptes rendus de son ouvrage et par ses propres recherches.

18. — On peut lire dans le dernier fascicule de la *Byzantinische Zeitschrift*, t. VII, p. 260, une instructive communication sur le mouvement intellectuel chez les Arméniens. Il ne s'agit pas des travaux des PP. Méchitaristes, ces Arméniens-unis à l'Église Romaine, et établis dans l'Europe occidentale, mais bien de l'activité des Arméniens de l'Église nationale qui vivent dans leur patrie d'origine, au milieu du peuple persécuté. Ils ont comme organe une revue mensuelle appelée *Ararat*, qui paraît à Etchmiadzin, le centre de l'ancienne Arménie. L'analyse des principaux articles des derniers numéros témoigne d'une activité très estimable et véritablement scientifique dans le domaine de la philologie nationale comprise dans son sens le plus large. De pareilles constatations ne sont pas de nature à diminuer la protestation de la justice et de la conscience humaines contre l'inertie coupable des puissances chrétiennes, lorsqu'elles ont récemment laissé répandre à flots le sang de l'infortunée nation arménienne.

19. — La Société de Linguistique de Paris décernera en 1901 un prix de mille francs au meilleur ouvrage imprimé ayant pour objet la grammaire, le dictionnaire, les origines, l'histoire des langues romanes en général, et préférablement de la langue roumaine en particulier, publiés entre le 1^{er} janvier 1895 et le 31 décembre 1900. L'auteur pourra appartenir à n'importe quelle nationalité, mais l'ouvrage devra être écrit en français, en latin ou en roumain. Les ouvrages destinés à ce concours devront être adressés franco, à deux exemplaires au moins, à M. le Président de la Société de Linguistique, à la Sorbonne, Paris, et accompagnés d'une lettre de l'auteur faisant connaître son intention de concourir pour l'obtention du prix.

20. — M. Eug. Hubert vient d'achever, dans la *Revue Historique*, la publication d'un bulletin très complet des travaux historiques parus en Belgique de 1886 à 1895.

21. — La Commission Royale d'histoire vient de mettre en distribution le t. III du Cartulaire de l'église Saint Lambert de Liège. Ce volume s'étend de l'année 1301 à l'année 1342.

22. — La société des Bollandistes a décidé la publication d'une *Bibliotheca hagiographica latina*. Cet ouvrage constituera un répertoire bibliographique de tous les documents hagiographiques écrits en latin jusqu'en 1500.

23. — La *Chronique de la société d'art et d'histoire du diocèse de Liège*, paraît désormais sous le titre d'*Archives liégeoises* et sous la direction de MM. G. Kurth, A. Delescluse et J. Halkin.

24. — La troisième partie des *Annalen der deutschen Geschichte im Mittelalter*, de G. Richter (Halle, Buchhandlung des Waisenhauses, 1898) comprend les règnes de Henri IV, de Henri V et de Lothaire. On sait que l'utilité de cet ouvrage consiste en ce qu'il fournit, pour chaque fait de l'histoire des Empereurs, un groupement très bien établi des passages des sources relatifs à ce fait, avec renvois aux travaux critiques qui s'y rapportent. L'appendice, consacré aux institutions de l'Empire à la fin du XI^e et au commencement du XII^e siècle, constitue un hors-d'œuvre et est sans valeur.

25. — Notre collaborateur M. E. Gossart, un des écrivains belges qui connaissent le mieux l'histoire du XVI^e siècle, a publié dans le t. LV des *Mémoires couronnés et autres Mémoires de l'Académie*, des *Notes pour servir à l'histoire de Charles-Quint* (Bruxelles, Hayez, 1897). L'auteur étudie en cinq chapitres 1^o les relations des ambassadeurs vénitiens Pasqualigo et Corner, 2^o l'apprentissage politique de Charles-Quint, 3^o le projet de cession des Pays-Bas, 4^o la situation de l'Empereur après l'abdication, et enfin 5^o ses testaments. Comme dans ses autres publications, M. Gossart n'a pas seulement tiré un excellent parti des documents imprimés : les archives générales du Royaume lui ont encore fourni plus d'un précieux renseignement inédit.

26. — La deuxième partie de la *Geschiedenis der Inquisitie in de Nederlanden* (Gand, Vuylsteke, 1897), de M. P. Fredericq, comprend toute l'étendue du XIV^e siècle. Les chapitres IV, V et VI ne sont que la repro-

duction de l'intéressante monographie consacrée par l'auteur, en 1896, dans les *Mémoires de l'Académie*, aux " flagellants " et aux " danseurs ". Le reste du volume se rapporte surtout aux démêlés des béguines avec la papauté, aux relations de Gérard Groote avec l'inquisition, et aux vicissitudes de l'inquisition épiscopale et de l'inquisition pontificale pendant le XIV^e siècle. M. F. fait preuve dans ce nouveau travail de la même impartialité et de la même prudence que la critique s'est accordée à louer dans ses études précédentes. Il s'efface pour laisser parler les faits. Ce qui ressort du livre à toute évidence, c'est que l'inquisition s'est fort relâchée au XIV^e siècle. Peut-être ce fait s'explique-t-il par la situation religieuse des Pays-Bas. On constate, en effet, avec étonnement que ces contrées, n'ont fourni presque aucun hérétique pendant ce siècle où leur vie sociale et politique fut si active. Les béguines y furent reconnues innocentes et quant aux flagellants et aux danseurs, ils venaient surtout du dehors. Les seuls hérétiques qui aient alors formé un groupe de quelque importance furent les " frères du libre esprit ", qui semblent avoir professé une sorte de panthéisme. (Voy. la nomenclature de leurs propositions dans Preger, *Beiträge zur Geschichte der religiösen Bewegung in den Niederlanden*, Munich, 1894, p. 62). Nous terminerons en signalant le ch. XI consacré aux rapports du pouvoir civil avec l'inquisition. M. F. y montre excellemment que nos grandes villes, si souvent en lutte avec le clergé pour des questions d'impôt ou de juridiction, ne cherchèrent jamais à le contrarier dans la répression de l'hérésie.

27. — Nous recommandons vivement à tous ceux de nos lecteurs qu'intéresse le courant d'idées qui de plus en plus puissant va des économistes aux historiens, la nouvelle édition de l'admirable livre de M. K. Bücher, *Die Entstehung der Volkswirtschaft* (Tubingue, Laupp, 1898). On y trouvera un chapitre inédit de la plus haute valeur : *Der wirtschaftliche Urzustand*. Voir aussi aux pp. 65-67, une réfutation rapide de la brochure d'Ed. Meyer, *Die wirtschaftliche Entwicklung des Alterthums*.

28. — M. Prosper Poulet publie dans la *Revue Générale des Relations inédites sur les débuts de la révolution de 1830*. Ces relations sont empruntées à la correspondance des ambassadeurs étrangers à Bruxelles avec leurs gouvernements. Elles prouvent à l'évidence que le mécontentement contre le régime hollandais était général dans le pays. Les ambassadeurs sont convaincus qu'une révolution est inévitable à Bruxelles si des mouvements insurrectionnels éclatent à Paris. L'événement a montré qu'ils ne se trompaient pas, et il donne tort en même temps à ceux qui affectent de ne voir dans la révolution belge qu'une surprise que la France exploita pour détruire le royaume des Pays-Bas.

29. — Depuis l'année dernière, la Société d'histoire et d'archéologie de Gand a commencé la publication d'un inventaire descriptif des monuments, œuvres d'art et documents conservés dans cette ville ou relatifs à son histoire, depuis ses origines jusqu'en 1830. Cet inventaire est imprimé sous forme de fiches libres de 24 × 18 cm.; chaque fiche est consacrée à un objet

déterminé et accompagnée, soit d'un croquis destiné à raviver le souvenir ou à exciter la curiosité, soit d'un cliché documentaire. Quatre livraisons ont paru jusqu'ici, contenant quarante fiches sur les sujets les plus divers, et rédigées par des spécialistes autorisés. On y trouve des renseignements précis sur divers monuments anciens de la ville de Gand, des tableaux de son Musée de peinture, des objets intéressants du Musée archéologique ainsi que de celui des Ruines de l'abbaye de Saint-Bavon. L'inventaire fait aussi ressortir l'importance et l'intérêt de souvenirs du passé moins connus du public ordinaire, mais qui ont cependant une réelle valeur archéologique, tels que manuscrits, chartes, inscriptions, sceaux, livres imprimés, reliures, etc. La publication de l'*Inventaire archéologique de Gand* a été décidée par la Société d'histoire et d'archéologie sur la proposition de MM. Paul Bergmans et Armand Heins, à la suite des vœux émis au XI^e congrès archéologique de 1896, par MM. V. Vander Haeghen et H. Van Duyse. L'application du système de la fiche à la publication de l'inventaire est ingénieuse et offre des avantages réels : l'impression peut être entamée de suite et se poursuit au fur et à mesure de la rédaction, tandis que l'inventaire en volume doit être complètement achevé dans toutes ses parties avant d'être livré à l'imprimeur; étant signée et datée, chaque fiche a une valeur propre et déterminée; le classement se fait librement au gré de chacun, et non plus suivant un plan uniforme qui peut être excellent, mais ne répond jamais aux exigences de tous les spécialistes; enfin, si de nouvelles découvertes viennent infirmer les assertions d'une description, on réimprime la fiche au lieu de mentionner la rectification dans des *errata* souvent négligés du lecteur. Les quatre livraisons de l'*Inventaire archéologique de Gand* parues jusqu'à présent permettent de constater ces nombreux avantages et font espérer que l'exemple de MM. Bergmans et Heins sera suivi dans d'autres villes.

30. — La *Revue des Deux-Mondes* du 1^{er} janvier 1898 contient un important article de M. Fr. Funck-Brentano, de la Bibliothèque de l'Arsenal, sur les *problèmes bibliographiques et leurs solutions*, et en particulier sur les travaux de l'Office international de bibliographie de Bruxelles. L'auteur expose parfaitement les inconvénients du système décimal tant pour le classement des bibliothèques que pour la rédaction d'un répertoire bibliographique; à ce dernier point de vue, "le premier inconvénient qu'il présente est qu'un grand nombre de livres et articles à cataloguer — nous serions tenté de dire la plupart — ne se laissent pas ainsi ranger dans une catégorie nettement déterminée. Il est des livres pour lesquels on hésitera, non seulement entre deux, mais entre trois, quatre, cinq et même six divisions... le deuxième inconvénient du système Dewey est que les connaissances humaines ne se laissent pas ainsi diviser en dix groupes, et chacun de ces groupes en dix sous-groupes, et chacun de ces sous-groupes en dix arrière-sous-groupes, et ainsi de suite. Or, comme il faut, bon gré mal gré, que les divisions soient faites, on en arrive, par la nécessité de remplir les cases, aux conséquences les plus inattendues..." et M. Funck-Brentano cite l'exemple de la science militaire et de la marine placées dans l'Administration, qui fait elle-même partie de la sociologie, — de l'écriture et de

l'imprimerie qui sont à " commerce, transports „, autre subdivision de la sociologie, etc. Le bibliothécaire français, fait remarquer également que " les sciences et tous les faits sur lesquels on écrit sont essentiellement mouvants „; le classement Dewey est l'œuvre d'un homme qui a travaillé pour son époque; s'il avait été inventé il y a cinquante ans, on n'aurait certes pas rangé parmi les dix grandes classes, bases de tout le système, la sociologie et la philologie. La méthode décimale n'a donc pas le caractère durable qu'on est en droit d'exiger d'une classification universelle. Au surplus, cette dernière n'est qu'une utopie, un rêve. Et M. Funck-Brentano formule le vœu que l'Office renonce " à l'impression de ses catalogues et répertoires. Ce qu'il a publié jusqu'ici est insuffisant et, avec la méthode employée, nous doutons qu'il arrive à faire mieux. L'argent et les efforts dépensés de ce côté pourront être concentrés sur le répertoire manuscrit, qui est la partie originale et utile de l'œuvre. Pour ce répertoire manuscrit le classement décimal pourra être continué parce que les directeurs de l'Office y ont joint des classements par noms d'auteurs et titres de livres... La grossièreté de l'œuvre, ses imperfections n'auront plus grands inconvénients, puisqu'il ne s'agira plus de leur donner, par l'impression, un caractère définitif et immuable. Et l'Office ne tardera pas à posséder une source d'informations bibliographiques où l'on viendra s'alimenter de tous les points de l'Europe „.

Dans la conclusion de son article, M. Funck-Brentano montre — et les principaux bibliographes sont d'accord avec lui, — qu'il faut d'abord établir un catalogue général des bibliothèques publiques, ce qui sera bientôt aisé par la fusion des catalogues imprimés du British Museum, de la Bibliothèque nationale et des bibliothèques de Prusse; puis rédiger une série de bibliographies spéciales *et critiques*, d'où serait systématiquement écarté tout livre vieilli et devenu inutile, au plus grand profit des gens d'étude.

Dans le dernier fascicule de sa *Sammlung bibliotheks-wissenschaftlicher Arbeiten* (XI, pp. 90-113), M. Karl Dziatzko s'occupe également des tentatives modernes pour résoudre le problème bibliographique. L'éminent bibliothécaire de Göttingue fait à son tour la critique du système décimal de Dewey comme instrument de classement, et de l'entreprise de l'Office de bibliographie. Le répertoire bibliographique universel est trop considérable pour être possible, car il ne comprendrait pas moins de *douze millions* de titres. Comme M. Funck, M. Dziatzko demande un catalogue général des bibliothèques, puis la rédaction de bibliographies spéciales, et enfin la mise à l'étude d'un système de classification uniforme, dont les groupes seraient désignés par une délégation de savants et de bibliothécaires.

31. — M. Ch. Mortet, conservateur à la bibliothèque Sainte-Geneviève à Paris, publie, dans le numéro de janvier 1898 de la *Revue internationale de l'enseignement*, la leçon d'ouverture de son cours de bibliographie et de service des bibliothèques, à l'École des chartes; il y fait ressortir très clairement l'utilité du cours et en esquisse le programme, qui paraît excellent.

32. — Le Ministre de l'Intérieur et de l'Instruction publique M. Schollaert, a pris, le 24 décembre 1897, un arrêté relatif au personnel de la Bibliothèque royale de Bruxelles. Pour être désormais admis comme employé dans cet établissement, il faut, à la suite d'un stage d'une année, subir avec succès un examen spécial. Un examen préalable est imposé, avant l'admission au stage, aux candidats qui n'ont pas le titre de docteur d'une des facultés de philosophie et lettres, de droit, de sciences et de médecine, ou le titre d'ingénieur. Le stage se fait à la Bibliothèque royale ou dans une autre bibliothèque publique du pays, reconnue apte à cet effet par le Ministre. L'examen comporte une épreuve écrite et orale ; en voici le programme :

Épreuve écrite. 1° Une composition sur une question de bibliographie ou sur une question d'administration appliquée au service de la Bibliothèque royale ;

2° Le classement et la rédaction des bulletins de dix ouvrages, parmi lesquels des incunables, des livres imprimés en latin, en grec et dans les langues sur lesquelles le candidat désire être interrogé ;

3° La rédaction de la notice de deux manuscrits, la description sommaire d'une gravure ancienne et le déchiffrement d'une monnaie ou d'une inscription.

Épreuve orale. Questions sur :

1° la bibliographie, la bibliothéconomie et la bibliothécographie ;

2° la paléographie et la diplomatique ;

3° l'histoire sommaire de l'art, de la gravure et de la lithographie ;

4° l'histoire sommaire de la monnaie et des médailleurs ;

5° l'histoire de l'imprimerie ;

6° la classification générale des connaissances humaines ;

7° la traduction et l'explication de passages d'ouvrages traitant de bibliographie, de bibliothéconomie ou de bibliothécographie et publiés dans les langues sur lesquelles le candidat désire être interrogé.

Le jury, composé de trois à cinq membres désignés par le Ministre, siège à la Bibliothèque royale, sous la présidence du conservateur en chef. Le récipiendaire admis reçoit un diplôme lui décernant le grade de candidat bibliothécaire. Le choix définitif est fait par le Ministre parmi les candidats qui ont satisfait à l'épreuve. Il est à noter que le nouvel arrêté ministériel ne concerne que les *employés* proprement dits de la Bibliothèque royale ; les conservateurs et conservateurs-adjoints sont, en effet, nommés par arrêté royal. — P. B.

33. — Au cours d'un récent voyage, M. F. Van Veedegheim, professeur à l'Université de Liège, a découvert à la Bibliothèque royale de Copenhague un des monuments les plus anciens et les plus précieux, paraît-il, de la vieille littérature flamande.

Il s'agit de la vie rimée de S^{te} Lutgarde par Guillaume d'Afflighem, successivement prieur de la célèbre abbaye des environs d'Alost, de celle de Wavre et de celle de S^t Trond. Ce poème, composé entre 1250 et 1280 d'après le latin du Brabançon Thomas de Cantimpré, comprenait trois livres. M. V. V. n'en a retrouvé que les deux derniers ; ils forment un

ensemble de plus de vingt mille vers, qui comptent parmi les plus agréables de toute la littérature flamande et annoncent déjà la facilité de Cats. L'importance de cette œuvre de l'époque de Maerlant est plus considérable encore pour l'étude du moyen-néerlandais.

L'édition complète que prépare notre compatriote ne pourra voir le jour que dans quelques mois. Nous sommes heureux que le nom d'un savant belge soit attaché à une découverte si importante pour les germanistes.

34. — Emil Lettner. *Die Oesterreichische Nibelungendichtung*. Berlin, Weidmann, 1897. Prix : 7 mrks.

M. K. s'est occupé depuis nombre d'années de la solution de quelques-uns des problèmes les plus importants que soulève la question si complexe du *Nibelungenlied*. Dans son récent travail il aboutit aux conclusions suivantes : 1. Des manuscrits conservés, A s'écarte le moins du texte original, comme Lachmann l'a déjà reconnu. 2. Il faut admettre deux auteurs de la version qui nous est conservée dans le manuscrit A. Un poète autrichien du XII^e siècle qui a composé trois cycles de chansons qui se font suite et qui ont pour centre d'action les mariages de Sigfrid et de Brunhilde, la mort de Sigfrid, la vengeance de Krimhilde. Un jongleur du commencement du XIII^e siècle, en rapport peut-être avec la cour de Passau, a relié entre eux les trois poèmes jusque-là distincts, pour en faire une œuvre unique, qu'il a de plus adaptée au goût littéraire de son époque. Le produit du travail de ce dernier est la version du manuscrit A. L'œuvre du premier, ce sont les strophes que Lachmann considérait comme originales, abstraction faite cependant des changements que le second auteur était forcé d'apporter à son modèle, pour introduire ses additions.

35. — G. E. Lessings sämtliche Schriften, hrsggn von LACHMANN-MUNCKER. Dritte Auflage. Dreizehnter Bnd. Leipzig, Göscher, 1897. Prix du volume : 5 mrks.

La première édition scientifique qui ait été faite d'un auteur allemand moderne, est celle de Lessing par Lachmann, 1838-40. Elle a donné un texte aussi exact et aussi complet qu'il a été possible de le constituer, avec les secours dont on disposait à l'époque où elle parut. Depuis lors de nombreux manuscrits et imprimés inconnus de Lachmann ont été découverts; M. Franz Muncker, qui depuis 1887 publie de nouveau l'édition de Lessing par Lachmann, les a largement utilisés pour les volumes I à XII, qui ont paru antérieurement, comme pour le volume XIII, qui vient de paraître. Celui-ci comprend les écrits de polémique théologique et les derniers écrits philosophiques de L. Toute l'édition comprendra quinze volumes, auxquels s'ajouteront deux volumes contenant toutes les lettres de Lessing qui nous sont conservées.

36. — Schillers Briefe, hrsggn und mit Anmerkungen versehen von FRITZ JONAS. Kritische gesamttausgabe, 7 Bnde. Mit Register, bearbeitet von A. Leitzmann. 1894-97. Deutsche Verlagsanstalt. Leipzig. Prix : 21 m. Recueil complet des lettres de Schiller conservées jusqu'aujourd'hui, classées par ordre chronologique. Il ne fait pas double emploi avec les recueils

spéciaux et ne rend pas ceux-ci superflus; seulement il leur est préférable pour certains usages. Si l'on veut avoir les renseignements sur les œuvres du poète émanant de lui-même, on les trouve ici commodément réunis et on n'a pas besoin de feuilleter de nombreux volumes. Si l'on veut étudier sa biographie, savoir comment son génie poétique s'est développé, comment la gloire littéraire lui est venue, comment il s'est conquis une place considérée dans la société de son temps, si peu favorable aux littérateurs, on ne peut trouver de documents plus sûrs ni plus faciles à consulter.

Un recueil complet des lettres de Sch. a donc aujourd'hui son utilité malgré les recueils spéciaux existants; il y a lieu de savoir gré à M. J. de l'avoir publié, et surtout de la façon dont il l'a fait. Il a mis le plus grand soin à fournir un texte aussi authentique que possible, c'est-à-dire qu'il a reproduit avec une scrupuleuse exactitude toutes les lettres dont l'original est conservé et que pour les autres il a constitué un texte critique, utilisant tous les secours qu'il avait à sa disposition. Il a accompagné les lettres de notes qui fournissent les variantes essentielles et les renseignements indispensables à leur intelligence. Il a donné de plus, à la fin, en une centaine de pages, une biographie très substantielle de Schiller, dans laquelle il fait connaître, autant que le sujet le comporte, les personnes avec lesquelles le poète a été en correspondance. Enfin, pour rendre son recueil encore plus utile, plus pratique, il a associé à son entreprise, M. Leitzmann, professeur à Iena, qui a élaboré un index très soigné, très détaillé, à l'aide duquel on peut se renseigner en un clin d'œil sur tous les points qu'on veut connaître. Aux mérites énumérés, il y a encore lieu d'ajouter que l'ouvrage est très bien imprimé sur beau papier, qu'il est pourvu des portraits bien exécutés des correspondants principaux de Schiller et qu'il est d'un prix très modique. Il constitue un complément indispensable à toutes les éditions complètes des œuvres de Schiller.

37. — *Gottfried Kellers Leben. Seine Briefe und Tagebücher. Von Jacob Baechthold. Drei Bände. Gottfried Keller-Bibliographie.* Idem. Berlin, Wilhelm Hertz, 1894-97. Prix : 24 mks.

G. Keller a partagé le sort de bien des écrivains allemands de valeur : il n'est arrivé à la célébrité que vers le déclin de sa vie. Aujourd'hui son mérite n'est plus exposé aux fluctuations de l'opinion et son droit à occuper une des premières places dans la littérature allemande des cinquante dernières années ne lui est plus contesté par personne. Cela lui vaudra, vu l'activité scientifique qui règne aujourd'hui, et des honneurs qui n'auraient pu que le flatter et d'autres qui lui auraient été certainement très désagréables. Il fournira dorénavant matière à des recherches sur la nature de son talent poétique et à d'autres sur sa personnalité. De quelque nature que soient ces recherches, une des sources principales auxquelles leurs auteurs devront recourir, sera le recueil que nous signalons.

M. Bächthold, auteur d'une remarquable histoire de la littérature allemande en Suisse, l'ouvrage le plus important qui traite de l'histoire de la littérature allemande dans un territoire géographiquement limité, s'était proposé d'ajouter en appendice à cet ouvrage une biographie de K. L'âge probablement, peut-être aussi la mort qui l'a enlevé dans le

courant de l'année dernière, l'ont empêché de mettre son projet à exécution. L'ouvrage présent devra donc tenir lieu de l'ouvrage projeté. C'est du reste une biographie, mais d'une forme particulière, qui a trouvé plusieurs imitateurs, grâce au prestige scientifique dont jouissait son auteur. Elle se compose de deux parties distinctes : d'aperçus historiques, embrassant une période plus ou moins longue de la vie de K., dont ils relatent les faits les plus saillants ; d'autant de groupes de lettres, auxquels ils servent d'introduction et qu'ils relient entre eux. Le recueil ne donne pas tout ce qui est conservé de la correspondance de K. Il y a des lettres, et des plus importantes, comme celles adressées à P. Heyse, qui n'ont pas été publiées parce que leurs détenteurs n'ont pu se décider à les livrer à la publicité ; il y en a d'autres, qui ont été écartées, parce qu'elles n'auraient présenté aucun intérêt. M. B. n'a pas voulu encourir le reproche qu'on fait fréquemment à des éditeurs de lettres, de faire de la *Waschzettellitteratur*. Pour qu'une lettre ait eu l'honneur d'être reproduite, il a fallu qu'elle présentât un intérêt quelconque, soit pour le fond, soit pour la forme. Cette manière de faire sera sans doute généralement approuvée.

38. — R. Hildebrand. *Beiträge zum deutschen Unterricht*. Leipzig, 1897. Prix : 4 mrks.

M. O. Lyon a réuni en un volume tous les articles publiés dans la *Zeitschrift für den deutschen Unterricht* par R. Hildebrand, le plus distingué des collaborateurs au grand dictionnaire des frères Grimm. Ces articles ont été écrits pour montrer par des exemples comment leur auteur comprenait de l'enseignement de la langue allemande dans les établissements d'instruction moyenne allemands, question qui l'intéressait vivement et à laquelle il avait déjà consacré un ouvrage excellent : *Vom deutschen Sprachunterricht*. Ils traitent des sujets les plus divers, relatifs à la phonétique, la syntaxe, la métrique, l'histoire de la littérature etc. ; ils poursuivent le but d'éveiller l'attention pour la vie de la langue, qu'ils font envisager comme un organisme historique, portant dans son état actuel les traces de toutes les phases de son développement. Ils méritaient bien l'honneur d'être réunis en un volume, autant par l'importance des matières dont ils s'occupent que par l'originalité de la méthode suivie, qui, servie par une vaste érudition, réussit à déduire de phénomènes linguistiques parfois en apparence insignifiants, des résultats de la plus grande portée scientifique. — A. BLEY.

39. — " *The Warwick Library of English Literature*. „ Londres, Blackie & Son. (Prix : 3 s. 6 d. le vol.) Cette collection publiée sous la direction du prof. C. H. Herford, Litt. D., se compose d'un certain nombre d'ouvrages dont chacun a pour objet d'étudier le développement dans la littérature anglaise d'un *genre littéraire spécial* d'après un plan uniforme. Chaque volume s'ouvre par une introduction analytique exposant la naissance du genre et les transformations successives qu'il a subies à travers les âges ; vient ensuite comme exemples à l'appui, un choix d'extraits caractéristiques empruntés aux principaux auteurs examinés dans l'Introduction.

Voici les volumes parus :

Literary Criticism. With an Introduction by Vaughan. 1896, cii-219 pp.
— *English Essays*. By Lobban. 1896, lxi-257 pp. — *English Masques*. By Evans. 1897, lxi-245 pp. — *English Lyric Poetry, 1500 A. D. to 1700 A. D.* By F. J. Carpenter 1897, lxxv-276 pp.

Doivent paraître prochainement.

English Pastorals By Chambers. — *Letter-Writers* By W. Raleigh. — *Tales in Verse* By Herford, et d'autres.

Comme on le voit par les titres, les sujets traités — Critique littéraire, Essais, Masques, Poésie lyrique, etc. — offrent le plus haut intérêt. Les auteurs des quatre volumes que nous avons sous les yeux, se sont acquittés de leur tâche d'une façon remarquable et ont produit d'excellents ouvrages qui se recommandent tant par la valeur scientifique et littéraire du fond que par les soins apportés à l'exécution typographique et la modicité du prix. L'espace ne nous permettant pas d'entrer dans des détails, nous choisirons comme modèle le premier volume intitulé *Literary Criticism* dont nous dirons quelques mots. Ce sujet a fourni matière à deux dissertations inaugurales récentes : Laura Johnson Wylie, *Studies in the Evolution of English Criticism*, A Thesis presented to the Philos. Faculty of Yale University in Candidacy for the Degree of Doctor of Philosophy. Boston, U. S. A., Ginn & Co. 1894, viii-212 pp., et Paul Hamelius, *Die Kritik in der englischen Literatur des 17 und 18. Jahrhunderts*, thèse présentée à la Faculté de philosophie et lettres de l'université de Liège pour l'obtention du grade de Docteur spécial en philologie germanique. Bruxelles, Office de publicité, 1897, 206 pp.

L'auteur, M. Vaughan, essaie de faire dans son introduction l'histoire de la critique littéraire en Angleterre depuis la fin du XVI^e siècle jusqu'aux temps modernes. Dans ce but, il choisit, pour chaque époque, l'écrivain qu'il considère comme l'interprète typique des opinions et des tendances critiques et esthétiques de son temps et groupe autour de lui les auteurs de moindre importance qui le complètent ou le combattent. Les extraits pp. 1-219 qui font suite à cette introduction, sont tirés des ouvrages de Sidney, Dryden, Johnson, Coleridge, Hazlitt, Lamb, Shelley, Carlyle et Pater. Grâce à cette méthode à la fois scientifique et rationnelle, l'auteur atteint parfaitement son but, qui est de nous offrir une excellente vue d'ensemble sur le développement historique du genre.

Nous pensons faire chose utile en signalant aux lecteurs de la *Revue* chargés de l'enseignement de l'anglais quelques éditions classiques choisies parmi le nombre toujours croissant de collections d'auteurs. En examinant cette légion de publications pourvues d'introductions, de notices, de notes, de glossaires etc. nous distinguons aisément deux tendances : l'une insistant davantage sur une interprétation philologique et des détails de grammaire ; l'autre faisant la part plus large aux explications littéraires et historiques. C'est cette dernière tendance qui l'emporte dans les éditions les plus récentes.

40. — Nous ne ferons qu'une simple mention des *Clarendon Press Series*, Oxford, qui renferment des ouvrages des principaux auteurs anglais

depuis Langland jusqu'à Scott et qui est trop connue pour qu'il soit nécessaire d'en faire ressortir les mérites.

41. — Parmi les publications plus récentes, nous signalons d'abord les *Macmillan's English Classics*, renfermant les principales pièces de Shakespeare, les œuvres en prose de Dryden, Goldsmith, Scott, Wordsworth, Southey, Burke, Tennyson, Johnson, Malory, Stelle etc.

Les différents volumes de cette collection ne sont pas tous d'un mérite égal; mais ils sont généralement bien édités et bien adaptés à leur usage. L'introduction apprécie judicieusement la valeur littéraire de l'œuvre et les notes à la fin du volume sont intéressantes et bien écrites. On pourrait leur reprocher d'être parfois trop abondantes; mais il ne faut pas perdre de vue qu'elle sont également destinées aux élèves des Collèges de l'Inde, qui rencontrent dans un texte certaines difficultés lesquelles n'existent pas pour l'élève anglais.

42. — *The Warwick Shakespeare*, London, Blackie & Son; *Introduction to Shakespeare*, by Ed. Dowden, (prix 2 sh. 6 d.); *Richard II*, by Herford; *Macbeth*, by Chambers; *Julius Caesar*, by Janes; *Richard III*, by Macdonald; *The Merchant of Venice*, by Withers; *The Tempest*, by Boas; *Hamlet*, by Chambers; *A Midsummer Night's Dream*, by Chambers; *Cymbeline*, by Wyatt.

Le trait caractéristique de cette collection est selon l'annonce, de l'éditeur dans sa Préface générale, d'étudier les pièces de Shakespeare d'un point de vue littéraire et esthétique plutôt que purement philologique, sans toutefois négliger ce dernier. Le texte de chaque pièce, discrètement expurgé, est accompagné d'une Introduction, de notes, d'appendices, d'une étude sur le mètre et d'un glossaire. L'introduction est divisée en plusieurs sections : histoire et date de la composition, sources du sujet, appréciation de la pièce et des personnages. Les notes ne visent pas seulement à lever toutes les difficultés de la langue et des nombreuses allusions, elles sont, conformément au but proposé, destinées également à faire apprécier la valeur dramatique de chaque scène et le rôle qu'elle est appelée à jouer dans l'économie de l'ensemble.

Chaque pièce est éditée par un spécialiste; les volumes sont solidement reliés en toile; le prix, très modique, est de 1 s. 3 d. ou 1 s. 6 d. Pour donner une idée de la richesse des matières, nous transcrivons ici la Table de *Macbeth*: Introduction pp. 7-28; Texte 29-88; Notes 89-144; Appendices, 145-170; Étude sur le mètre 171-176; Glossaire 177-184; Index des mots 185-186; Index général 187-188. Nous recommandons vivement cette édition à nos lecteurs.

43. — La même maison a publié également une édition de *Shakespeare for junior Classes* et *English Classics for Intermediate Schools and Colleges*.

Arnold's School Shakespeare :

Julius Caesar; Macbeth; As you like it; Twelfth Night; Richard II; King Lear; Henry V; Midsummer Night's Dream; The Merchant of Venice; Hamlet; Coriolanus; Richard III; King John; The Tempest.

Arnold's British Classics for Schools :

Scott, *The Lady of the Lake*; the Lay of the last Minstrel; *Marmion*; Milton, *Paradise Lost* Books I-IV; Byron, *Childe Harold*; Macaulay, *Lays of Ancient Rome*.

Ces deux collections publiées sous la direction générale de Churton Collins, M. A., sont éditées d'après un plan analogue et poursuivent un but similaire à celui du *Warwick Shakespeare*, mais elles sont destinées à des élèves un peu plus jeunes.

L'introduction, très développée, discute la date de la composition, les sources du sujet, fait l'analyse de la pièce et des principaux personnages, examine la valeur littéraire, le style et le mètre de l'œuvre, etc. Les notes expliquent toutes les allusions historiques, topographiques et littéraires; les passages obscurs sont éclaircis et paraphrasés. La partie philologique a été réduite au minimum; cependant on a eu recours à l'étymologie chaque fois que la clarté y gagnait ou que le cas présentait un intérêt spécial.

Le papier est superbe et l'impression excellente. Chaque volume est relié en toile et ne coûte que 1 s. 3 d. ou 1 s. 6 d., prix excessivement modéré pour des volumes qui, comme *Childe Harold* de Byron, renferment LXII pages d'introduction, 135 pp. de texte et 100 pp. de notes, soit 297 pp. avec 4 cartes.

44. — *The Pitt Press Series*. Cambridge, University Press. Nous y trouvons des ouvrages de Bacon, More, Shakespeare, Milton, Cowley, Gray, Scott, Pope, Macaulay, etc.

C'est également une collection hautement recommandable : Introductions savantes, notes claires et intéressantes, belle impression et élégante reliure la distinguent favorablement d'un grand nombre d'autres éditions. Nous signalons tout spécialement *Milton's Paradise Lost* by Verity, qui est un véritable modèle d'édition classique et, selon le critique du *Journal of Education*, juillet 1897, digne d'être publié par une Université. Les deux derniers volumes parus sont : *King Lear* by Verity, et Earle, *Microcosmography* by West. L'étude de ce dernier ouvrage est fort intéressante parce qu'il se prête admirablement à des comparaisons avec Théophraste et La Bruyère.

Bell's English Classics, A new Series, edited for Use in Schools with Introductions and Notes.

Cette collection offre un grand nombre d'ouvrages en prose et en vers de Chaucer, Shakespeare, Massinger, Milton, Goldsmith, Johnson, Pope, Scott, Lamb, Wordsworth, Burke, Byron, Carlyle, De Quincey, Longfellow, Macaulay, Browning.

Le dernier volume paru de cette collection est Th. Carlyle, *The Hero as Man of Letters*, with Introduction et Notes by M. Hunter. Introduction : LXX pp. Texte 44 pp. Notes 66 pp.; prix : 2 s.

Nous relevons pour finir :

Shakespeare's Plays with Preface, glossary, et notes by Israel Gollancz, M. A. Londres, Dent (édition magnifique); *English School Classics* edited by Fr. Storr. London, Rivingtons; *Thomson's Seasons : Winter*, by Bright, 1 s.; *Cowper's Task*, by Storr, 2 s.; *Scott's Lay of the Last Minstrel*, 2 s. 6 d.; *Scott's Lay of the Lake*, 2 s.; *Simple Poems*, by Mollins, 8 d.; *Selec-*

tions from Wordsworth Poem, by Turner, 1 s.; Milton's *L'Allegro, il Penseroso et Lycidas*, by Storr, 1 s.; *Selections from the Spectator*, by Airy, 1 s.; *Goldsmith's Traveller et Deserted Village*, by Sankey, 1 s.; *Id. Vicar of Wakefield*, 1 s.; *Poems selected from the works of Robert Burns*, by Bell, 2 s.; *Macaulay's Essays. Moore's Life of Byron*, by Storr, 9 d.; *Boswell's Life of Johnson*, 9 d.; *Hallam's Const. History*, by Boyd, 1 s.; *Southey's Life of Nelson*, by Mullins; *Gray's Poems*, by Storr, 1 s.

Cette collection est destinée à des élèves des écoles préparatoires. Les notes, claires et simples, sont appropriées à cet âge et expliquent toutes les difficultés de langage et de pensée que peuvent rencontrer ces jeunes élèves. Peut-être cette simplicité même engagera-t-elle l'un ou l'autre professeur de l'enseignement moyen à utiliser ces petits volumes dans ses classes.

Dans un prochain numéro de la *Revue*, nous examinerons les principales collections d'auteurs anglais publiées en Allemagne, en France et en Hollande. — O. ORTH.

45. — Sous le titre « *Une réforme administrative* », un de nos collaborateurs préconisait naguère (voir tome XL, 1^{re} livraison) *la suppression des rapports secrets et la communication des feuilles de signalement*.

La question, soulevée en 1893, fut, en 1894, soumise officiellement au Ministre par le corps professoral de l'Athénée de Liège et reprise, en 1896, par la Fédération.

Elle est aujourd'hui résolue. Une circulaire du 3 janvier 1898 vient d'abolir l'ancienne procédure des *rapports secrets*. Après avoir signalé et réprouvé les abus, le ministre déclare que « le premier devoir d'un chef d'établissement est de pratiquer la justice et de respecter la vérité ». — « Il lui paraît équitable que tout chef d'établissement communique à chacun de ses subordonnés les observations et les cotes qu'il se propose de transmettre au gouvernement dans son rapport de fin d'année. »

Cette circulaire a été accueillie avec grande reconnaissance par tous les professeurs de l'enseignement moyen.

46. — M. Cambier, inspecteur-général de l'enseignement moyen, à l'occasion de sa retraite, a été l'objet, le 30 janvier dernier, d'une manifestation touchante qui a eu lieu dans une des salles de l'hôtel de ville de Bruxelles. Des anciens élèves, des professeurs, des amis réunis en grand nombre, lui ont offert son buste, œuvre de M. Vinçotte. Dans un discours ému et très éloquent, M. Jopken, préfet des études à l'Athénée de Tournai, a retracé la belle carrière de M. Cambier, et rendu hommage aux grandes qualités de son cœur et de sa raison, à son absolue loyauté, à sa constante équité vis-à-vis du personnel enseignant. Nous nous associons de tout cœur à ces éloges, et nous regrettons que la retraite de M. Cambier fasse perdre à l'enseignement de l'État un de ses plus ardents défenseurs.

ACTES OFFICIELS

ADMINISTRATION DE L'ENSEIGNEMENT MOYEN.

Par divers arrêtés royaux, sont déchargés, sur leur demande, de leurs fonctions respectives et admis à la pension :

MM. Créon (Th.), professeur d'histoire et de géographie à l'athénée royal de Hasselt; Dewulf (H.-A.-X.), professeur de flamand à l'athénée royal de Malines; Wathelet (A.), professeur de mathématiques inférieures à l'athénée royal de Huy; Schamberger (P.-J.), professeur de sciences naturelles à l'athénée royal d'Anvers.

Par arrêté royal du 6 janvier 1898, M. Derousseau (J.), professeur agrégé de l'enseignement moyen du degré supérieur pour les sciences, préfet des études de l'athénée royal et directeur de l'école moyenne de l'Etat, pour garçons, à Verviers, est nommé inspecteur de l'enseignement moyen.

PROGRAMME DE CONCOURS POUR L'ANNÉE 1900.

Première question.

On demande une étude critique sur les sources de l'histoire du pays de Liège pendant le moyen âge.

Deuxième question.

Etablir la méthode de la psychologie humaine eu égard à l'état actuel de cette science.

Troisième question.

Faire l'histoire de la littérature française en Belgique au XVI^e siècle.

Quatrième question.

Faire une étude historique et critique de l'organisation des banques nationales; comparer les mérites des banques constituées suivant les principes de la Banque nationale belge (loi de 1850), aux mérites des banques d'Etat proprement dites.

Cinquième question.

Étudier, dans leurs origines et leurs développements, les coutumes ainsi que la législation relatives au duel, principalement en Belgique.

Sixième question.

Faire la classification des parlers wallons de Belgique au triple point de vue de la phonétique, de la morphologie et du vocabulaire.

La valeur des médailles d'or présentées comme prix, sera de huit cents francs, pour la solution de chacune de ces questions.

Les mémoires seront écrits lisiblement et rédigés en français, en flamand ou en latin. Ils seront adressés, francs de port, avant le 1^{er} novembre 1899, à M. le Secrétaire perpétuel, au palais des Académies, à Bruxelles.

PRIX DE STASSART.

HISTOIRE NATIONALE.

(Septième période : 1895-1900.)

La classe des lettres offre, pour la septième période de ce concours, un prix de trois mille francs à l'auteur du meilleur travail, rédigé en français, en flamand ou en latin, en réponse à la question suivante :

Faire l'histoire des origines et des développements des béguinages dans les anciens Pays-Bas jusqu'à nos jours.

Les manuscrits seront adressés, francs de port, avant le 1^{er} novembre 1899, à M. le Secrétaire perpétuel, au palais des Académies, à Bruxelles.

PRIX TEIRLINCK.

LITTÉRATURE FLAMANDE.

(Quatrième période : 1892-1896.)

Un prix de mille francs sera accordé au meilleur ouvrage en réponse à la question suivante :

Faire l'histoire de la prose flamande avant l'influence bourguignonne, c'est-à-dire jusqu'à l'époque de la réunion de nos provinces sous Philippe de Bourgogne, vers 1430.

Le délai pour la remise des manuscrits, qui peuvent être rédigés en français, en flamand ou en latin, est prorogé jusqu'au 1^{er} novembre 1898. Ils seront adressés, francs de port, à M. le Secrétaire perpétuel au palais des Académies, à Bruxelles.

PRIX JOSEPH GANTRELLE FONDÉ POUR LA PHILOGIE CLASSIQUE.

(Cinquième période : 1899-1900.)

Exposer les origines et l'histoire de la chancellerie impériale de l'Empire romain.

Un prix de trois mille francs est attribué à la solution de cette question. Ne seront admis à concourir que des auteurs belges. Le délai pour la remise des manuscrits expirera le 31 décembre 1900. Les mémoires seront rédigés en français, en flamand ou en latin. Ils seront adressés, francs de port, à M. le Secrétaire perpétuel, au palais des Académies, à Bruxelles.

NOUVELLES ET INFORMATIONS

M. Brabants, surveillant à l'athénée d'Anvers, est nommé professeur de français et d'histoire et de géographie à l'athénée d'Ostende.

M. Lenssens est nommé surveillant à l'athénée d'Anvers.

M. Couturiaux, professeur à l'athénée de Louvain, remplace M. Schamberger, professeur de sciences naturelles et d'arithmétique à l'athénée d'Anvers, admis à la pension de retraite.

M. Cornet, professeur agrégé de l'enseignement moyen du degré supérieur, est nommé professeur de sciences naturelles à l'athénée de Louvain.

M. A. Biltris, docteur en sciences naturelles, surveillant à l'athénée royal d'Anvers, est nommé professeur de sciences naturelles à l'athénée royal de Gand, en remplacement de M. A. Goffin.

NÉCROLOGIE

L'athénée royal de Gand vient de perdre un de ses professeurs les plus distingués. M. Achille Goffin est mort le 23 janvier dernier à l'âge de 57 ans. Professeur depuis 1864, il enseigna les mathématiques à l'athénée de Mons, les sciences naturelles dans les athénées d'Arlon, de Bruges et de Gand. Il fut chargé aussi d'un cours de sciences naturelles à l'École Normale primaire et à l'École Industrielle de Bruges, et à l'École Normale de filles, de Gand. Ce professeur de sciences était en même temps un lettré délicat et spirituel. Le mal qui l'a emporté l'avait obligé à abandonner ses fonctions au mois d'avril 1897.

M. Félix Yserentant, professeur de rhétorique française à l'athénée d'Anvers, est décédé le 21 janvier dernier. Né à Herve le 14 mai 1842, il entra à l'École Normale des Humanités en 1860 et y fit de brillantes études. Il remplit d'abord (1865) au collège de Chimay les fonctions de professeur de rhétorique latine et d'allemand. Il fut appelé en 1870 à la chaire de 6^e latine à l'athénée de Hasselt, en 1872 à celle de rhétorique française à l'athénée d'Arlon, enfin en 1885 à la même chaire à l'athénée d'Anvers. La haute réputation qu'il s'était acquise était justifiée par d'éminents services rendus à l'enseignement, par un inlassable dévouement à ses fonctions, par un professorat laborieux et fécond. Aussi a-t-il laissé parmi ses collègues et ses nombreux élèves d'unanimes regrets.

Au moment de mettre sous presse, nous apprenons la mort de M. Pierre Willems, professeur à l'Université de Louvain.

Nous consacrerons dans la prochaine livraison une notice à ce savant éminent.

PÉRIODIQUES ¹

Byzantinische Zeitschrift, t. VII (1898), 1^{er} Heft. — Chiese Bizantine del territorio di Siracusa (Paolo Orsi). — Nuovo incensiere bizantino della Sicilia (Paolo Orsi). — Un' iscrizione greca di Terra d'Otranto (L. Correr). — The London Catalogue of the patriarchs of Constantinople (Brooks). — Der Bericht des Georgios Monachos über die Paulikianer (C. de Boor). — *Περὶ τῆς ἐπισκοπῆς Διανλείας* (Papadopoulos-Kerameus). — *Ἐκδρομὴ εἰς τὴν βασιλικὴν καὶ πατριαρχικὴν μονὴν τῆς ἀγίας Ἀναστασίας τῆς Φαρμακολυτρίας τὴν ἐν τῇ Χαλκιδικῇ* (Panageorgios). — Ein Brief aus dem byzantinischen Reiche über eine messianische Bewegung der Judenheit und der zehn Stämme aus dem Jahre 1096 (David Kaufmann). — Noch einmal Skylitzes über den Kornwucher des Nikephoros Phokas (Wartenberg). — Zur Lösung Dionysischer Bedenken (Stiglmayr). — Der angebliche Monophysitismus des Malalas (Edwin Patzig). — Die angebliche Chronik des hl. Kyrillos und Georgios Pisides (Th. Preger). — The *Παραδείσος* of Johannes Geometres (J. B. Bury). — *Δημῳδεὺς παροιμίαι ἐν τοῖς Στίχοις τοῦ Μιχαὴλ Γλυκᾶ* (Politis). — Zu Krumbachers Geschichte der Byzantinischen Literatur² s. 600 (P. Wendland).

Neue Jahrbücher für das klassische Altertum, Geschichte und deutsche Litteratur und für Pädagogik. 1^{er} Jahrgang (1898). — 1^{es} Heft. — I. Th. Zielinski, Antike Humanität. — R. Poehlmann, Die sociale Dichtung der Griechen. — H. Peter, Prosopographia Imperii Romani. — H. Wunderlich, Die deutsche Philologie und das deutsche Volk. — G. Mogk, Die Germanische Heldendichtung. — II. O. Kaemmel, Moderne Forderungen an den Geschichts-Unterricht der höheren Schulen. — P. Glaesser, Das Volkslied im Gymnasial Unterricht. — H. Denicke, Zur erster Orientirung über den geographischen Unterricht.

2^{es} Heft. — I. Th. Vogel, Goethe und das klassische Altertum. — R. Poehlmann, Die sociale Dichtung der Griechen (II). — F. Marx, Virgils vierte Ekloge. — A. Holm, Aus dem klassischen Süden. — G. Liebe, Die Wallfahrten des Mittelalters und ihr Einfluss auf die Kultur. — II. J. Volkelt, Psychologie und Paedagogik. — K. Lamprecht et O. Kaemmel, Ein Briefwechsel über moderne Forderungen an den Geschichts-Unterricht.

Zeitschrift für das Gymnasialwesen. LI. Jahrgang (1898). Januar. — A. Biese, Einförmigkeit und Einheitlichkeit im Schulbetriebe.

¹ V. l'*Avis aux lecteurs*.

COMPTES-RENDUS

H. BELLING. *Albius Tibullus*. Untersuchung und Text. Berlin, Gaertner, 1897. 9 mk. « Hypothèses arbitraires; B. fait de Tibulle une caricature. » H. T. Karsten. Museum, V, n° 12.

M. BRÉAL. *Essai de sémantique*. Paris, Hachette, 1897, in-8°. fr. 7-50. « On lit ce livre avec plaisir. », A. Kluyver, Museum, V, n° 11.

K. BRUGMANN und B. DELBRÜCK. *Grundriss der vergleichenden Grammatik der Indogermanischen Sprachen*. I. Einleitung und Lautlehre, von K. Brugmann, 2, 2^{te} Bearb. Strasbourg, Trübner, 1897. X-476 pp. in-8°. 12 mk. — II. Syntax, von B. Delbrück. 2. Strasbourg, Trübner, 1897, XVIII-560 pp. in-8°. 15 mk. « Œuvre imposante, (le rp. présente un grand nombre d'observations et de rectifications). V. Henry, Rev. crit., 1898, n° 3.

F. BRUNETIÈRE. *Manuel de l'histoire de la littérature française*. Paris, Delagrave. « Œuvre synthétique d'une logique et d'une grandeur admirables. », R. Sand, Rev. de l'Univ. de Bruxelles, janv.-févr. 1898.

Ciceros Rede de imperio Cn. Pompei, von FR. THÜMEN, 2^{te} Aufl., Berlin, Gaertner. 1898, 2 Mk. « Le commentaire fournit toutes les explications nécessaires. », O. Weissenfels, Wochenschrift für klassische Philologie, 1898, n° 5.

E. R. DAENEL. *Geschichte der deutschen Hanse in der zweiten Hälfte des 14 Jahrhunderts*. Leipzig, Teubner, 1897. 8 Mk. « Livre bien composé et instructif. », H. Brugmans, Museum, V, n° 12.

CHARLES DIEHL. *L'Afrique Byzantine. Histoire de la domination byzantine en Afrique*. Paris, 1896. « L'ouvrage rend un éclatant hommage à la politique des empereurs d'Orient et est une précieuse contribution à l'histoire générale de Byzance. », H. Gelzer. Byzant. Zeitschr., VII, p. 181.

A. DIETERICH. *Pulcinella. Pompeianische Wandbilder und römische Satyrspiele*. Leipzig, Teubner, 1897. 8 Mk. « Beaucoup d'érudition; combinaisons ingénieuses; mais on se perd dans la masse des détails et des conjectures sans preuves. », A. E. J. Holwerda, Museum, V, n° 12.

W. DÖRPFELD und EM. REISCH. *Das griechische Theater*. Athènes et Leipzig, Barth et Hirst, 1896. 16 Mk. « Véritable chef-d'œuvre, que tous les philologues feront bien de lire. », A. E. J. Holwerda, Museum, V, n° 11.

G. FAGNIEZ. *L'économie sociale de la France sous Henri IV (1589-1610)*. Paris, Hachette, 1897. 428 pp. in-8°. « Un des meilleurs ouvrages d'histoire sociale qui aient paru en France. », H. Hauser, Rev. crit., 1898, n° 2.

FR. FUNCK-BRENTANO. *Les origines de la Guerre de Cent ans. Philippe-le-Bel en Flandre*. Paris, Champion, 1897. 15 fr. « Ouvrage capital; l'auteur a utilisé avec critique une masse énorme de documents. », J. Frederichs, Museum, V, n° 11.

AD. FURTWAENGLER. *Sammlung Somsée*. Munich, Bruckmann, 1897. 80 pp. pet. in-fol., avec 43 planches et de nombreuses héliogravures dans le texte. 80 Mk. « Cette belle publication sera une révélation pour la plupart des archéologues. », Salomon Reinach, Rev. crit., 1898, n° 3.

ED. HAHN. *Demeter und Baubo*. Lübeck, 1896. 77 pp. in-8°. " Étude très intéressante sur les origines et l'évolution successive de l'agriculture. „ Ch. J., Rev. crit., 1898, n° 2.

HIRSCH-GEREUTH (A. von). *Studien zur Geschichte der Kreuzzugsidee nach den Kreuzzügen*. (Collection Heigel et Grauert). Munich, Lüneburg, 1897. 176 pp. gr. in-8°. " Ne traite qu'incomplètement la question, mais expose bien la politique pontificale en ce qui concerne la croisade. „ N. Jorga, Rev. crit., 1898, n° 5.

Homeri Odysseae carmina ed. J. VAN LEEUWEN et M. B. MENDES DA COSTA. Pars I : carm. I-XII. Leyde, Sijthoff, 1897. 1 fl. 50. " Les éditeurs ont mis à profit les études critiques les plus récentes. „ E. O. Houtsma, Museum, V, n° 12.

FR. JACOBS, *Hellas. Geographie, Geschichte und Litteratur Griechenlands*, bearbeitet von C. Curtius. Stuttgart, 1897. pp. X-420. 5 Mk. " Que les étudiants et les amis de l'Hellénisme lisent ce livre qui ne peut que développer leur amour pour la supériorité intellectuelle du peuple grec „ E. Schulze, Zeitsch. f. d. Gymn.-Wes., janvier 1898.

K. KRUMBACHER. *Geschichte der byzantinischen Litteratur*. 2^{te} Aufl. Munich, Beck, 1897. 24 Mk. " En énumérant les chapitres nouveaux que cette 2^{de} édit. renferme, A. Heisenberg montre les progrès considérables que la connaissance de la littérature byzantine a faits depuis la première publication (1891) du manuel de Krumbacher. „ Wochenschr. f. klass. Philol. 1898, n° 5.

A. LABRIOLA. *Essais sur la conception matérialiste de l'histoire*. Paris, Giard, 1897. 348 pp. in-8°. " Effort très méritoire pour exposer et justifier une conception puissante, quoique incomplète, de l'histoire. En donnant aux phénomènes économiques une importance exagérée, le matérialisme historique a obtenu qu'on leur attribuât leur part légitime. „ Ch. Seignobos, Rev. crit., 1898, n° 5.

T. LUCRETII CARUS. *Buch III*, erkl. von R. Heinze. Leipzig, Teubner. 1897, in-8°. 4 Mk. " Commentaire riche et soigné, surtout pour la partie, philosophique. „ J. Woltjer, Museum, V, n° 11.

ERICH MARCKS. *Koenigin Elisabeth von England und ihre Zeit*. Leipzig, Velhagen et Klasing. 130 pp. in-8° avec gravures, etc. 3 Mk. " Excellent ouvrage, clair, bien ordonné, embrassant la description complète de l'Angleterre du temps d'Élisabeth. Les illustrations, fort bien exécutées, familiarisent le lecteur avec la vie de l'époque „ De Crue, Rev. crit., 1898, n° 2.

E. MARTIN und H. LIENHART. *Woerterbuch der Elsaessischen Mundarten*, I-II. Strasbourg, Trübner, 1897. xvi-304 pp. in-8°. Prix de la livraison : 4 Mk. (l'ouvrage complet en aura 6). " Ouvrage de haute valeur „ le rp. fournit de nombreuses additions et rectifications). V. Henry, Rev. crit., 1898, n° 5.

WOLFG. MICHAEL. *Englische Geschichte im XVIII. Jahrhundert*. 1^{er} Band. Hambourg et Leipzig, Voss, 1896. 16 Mk. " Trop étendu, mais intéressant „

(le rp. discute certains jugements de l'auteur). Th. Bussemaker, Museum, V, n° 12.

NEUE-WAGENER. *Formenlehre der lateinischen Sprache*; III Bd., Das Verbum, 3^e édit. Berlin, Calvary, 1897. 2 Mk. 40. " Excellent. " H. Ziemer, Wochenschr. f. klass. Philol., 1898, n° 4.

Ovide. *Les Amours, trad. en vers français, avec un commentaire*, etc., par PH. MARTINON. Paris, Fontemoing, 1897. 439 pp. gr. in-12. " Malgré ses défauts, c'est un beau et bon livre, à recommander à tous les lettrés. " É. T. Rev. crit., 1898, n° 5.

HUBERT PERNOT. *Grammaire grecque moderne*. Paris, Garnier (1867). xxxi-262 pp. " Le principal mérite de cet ouvrage est son caractère éminemment pratique. " My, Rev. crit., 1898, n° 4

Phaedri fabulae Aesopiae, ed. S. SPEYER. Groningen, Wolters, 1897. (Biblioth. Batava scriptor. Graec. et Roman.) 84 pp. pet. in-8°. " Texte correct; notes sobres et claires. " É. T., Rev. crit., 1898, n° 1.

Philonis Alexandrini opera, vol. II, ed. P. WENDLAND. Berlin, Reimer, 1897, 9 Mk. " Excellent. " Asmus, Wochenschr. f. klass. Philol. 1898, n° 4.

Pindari carmina prolegomenis et commentariis instructa, ed. W. CHRIST. Leipzig, Teubner, 1896. cxxx-466 pp. — *Pindari carmina iterum recogn.* W. CHRIST. (Biblioth. script. Graec. et Rom.) Leipzig, Teubner, 1896, iv-351 pp. " La grande édition est un excellent instrument de travail, abondant en renseignements sur le texte et l'interprétation. La petite édition reproduit le texte de la grande. " My, Rev. crit., 1898, n° 2.

Plato, Philebus, ed. ROB. GREGG BURY. Cambridge, University Press, 1897. lxxxvii-224 pp. in-8°. 12 sh. 6 d. " Sorte d'édition *variorum*, appelée à rendre de grands services. " P. Couvreur, Rev. crit., 1898, n° 2.

C. Plinii Secundi Naturalis historiae libri XXXVII, recogn. CAR. MAYHOFF, vol. V, lib. xxxi-xxxvii. Leipzig, Teubner, 1897. 512 pp. in-12. " Mêmes qualités que dans les volumes précédents. " É. T., Rev. crit., 1898, n° 1.

W. SCHMID. *Der Atticismus*. Registerband. Stuttgart, Kohlhammer, 1897. 6 Mk. " Il y a des lacunes considérables, et dans l'index, et dans le corps de l'ouvrage. " Sittl, Wochenschr. f. klass. Philol., 1898, n° 4.

G. F. SCHOEMANN. *Griechische Alterthümer*. 4^e Aufl. neu bearbeit, von J. H. Lipsius. 1^{er} Band : *Das Staatswesen*. Berlin, Weidmann, 1897. viii-600 pp. in-8°. " En notant les différences qui distinguent cette nouvelle édition, on dresse en quelque sorte le bilan des progrès acquis pendant une période plus fréquente qu'aucune autre en brillants résultats. " Alb. Martin. Rev. crit., 1898, n° 1. — " Philologues et non-philologues liront ce bel ouvrage avec plaisir. " P. Stengel, Zeitschr. f. d. Gymn.-Wes., janvier 1898.

FERD. SCHULTZ. *Lateinische Schulgrammatik*, 3^e Aufl. Paderborn, 1897, viii-367 pp. 2,80 Mk. " Nous souhaitons que cet excellent livre acquière de plus en plus de lecteurs. " K. Schirmer, Zeitschr. f. d. Gymn.-Wes., janvier 1898.

Sophokles Elektra, erkl. von GEORG KAIBEL. Leipzig, Teubner, 1896, in-8°. 6 Mk. " Œuvre de grand mérite. „ H. J., Polak, Museum, V, n° 11.

Thucydide. Extraits, par AM. HAUVETTE. Paris, Delagrave. xix-259 pp. in-16. " Très bonne édition classique. „ P. C., Rev. crit., 1898, n° 3.

JOH. TOEFFFER. *Beitraege zur griechischen Altertumswissenschaft*. Berlin, Weidmann, 1897. xvi-384 pp. in-8°. " Les morceaux réunis dans ce recueil seront consultés avec fruit. „ Alb. Martin, Rev. crit., 1898, n° 4.

Valeri Flacci Argonautica, ed. P. LANGEN. Berliner Studien für klassische Philologie und Archäologie, neue Folge, Bd. 1. Berlin, Calvary, 1897. " Le commentaire surtout est à recommander. „ K. Schenkl, Wochenschr. f. klass. Philol., 1898, n° 1.

H. VANDAELE. *L'optatif grec*. Paris, Bouillon, 1897. in-8°. 8 fr. " Très utile; mais les conclusions prêtent à la critique. „ J. Bidez, Museum, V, n° 11.

E. WAGNER und G. v. KOBILINSKI. *Leitfaden der griechischen und römischen Altertümer für den Schulgebrauch zusammengestellt*. Berlin, Weidmann, 1897. xiv-181 pp. 3 Mk. Sans nier que ce manuel ait des mérites, W. Gemoll soutient qu'il ne pourra rendre aucun service dans la préparation aux examens de maturité. Wochenschr. f. klass. Philol., 1898, n° 3.

MARTIN WOHLRAB. *Die Altklassischen Realien im Gymnasium*, 3^e Aufl. Leipzig, Teubner, 1895. xii-86 pp. 1 Mk. 20. " Très imparfait encore, ce manuel peut cependant rendre aux élèves de grands services. „ H. Belling, Wochenschr. f. klass. Philol., 1898, n° 1.

TH. ZIELINSKI. *Cicero im Wandel der Jahrhunderte*. Leipzig, Teubner, 2 Mk. 40. " Panégyrique passionné, plein d'idées, et qui témoigne d'une immense lecture. „ J. van der Vliet, Museum, V, n° 11.

Zwei Isländer-Geschichten, mit Einleitung und Glossar herausgg. v. Andr. Heusler. Berlin, Weidmann, 1897. 4 Mk. 50. " Cette édition très soignée de deux des plus belles sagas islandaises sera accueillie avec reconnaissance par ceux qui s'intéressent à l'étude du vieux nordique. „ R. C. Boer, Museum, V, n° 12.

Anecdota Maredsolana, vol. III, pars II: S. Hieronymi tractatus sive homiliae in psalmos, in Marci Evangelium aliaque varia argumenta, ed. G. Morin. Oxford, Parker, 1897. 15 Mk. " Édition critique excellente, munie de notes très instructives „ Pfeilschifter, Wochenschr. f. klass. Philol., 1898, n° 1. — " Cette publication nous fait mieux connaître la méthode d'exégèse de S^t Jérôme. „ G. Wildeboer, Museum, V, n° 12.

F. CUMONT. *Hypsistos*. Bruxelles, 1897. 15 pp. avec 1 planche. " Complète le travail de Schürer sur les communautés judéo-helléniques du Bosphore. L'hypothèse de C. relativement au rôle des thiasos de Sabazius est vraisemblable, mais la question n'est pas encore tout à fait résolue. „ H. Willrich, Berlin. Philolog. Wochenschr., 1898, n° 1.

P. FREDERICQ. *Geschiedenis der inquisitie in de Nederlanden*, 2^e deel. Gand, Vuylsteke, 1897. vii-195 pp. in-8°. " Écrit avec une grande impartialité et fournissant des résultats nouveaux. ", *Literar. Centralblatt*, 1898, n° 5.

P. FREDERICQ. *De secten der geeselaars en der dansers in de Nederlanden*. Bruxelles, 1897, in-4°. (Mém. de l'Acad. de Belgique.) " Exposé très complet. ", *J. Hansen, Deutsche Literaturzeitung*, 1898, n° 1.

GOBLET D'ALVIELLA (C^{te}). *Ce que l'Inde doit à la Grèce*. Paris, Leroux, 1897. vi-200 pp. in-8°. " Résumé sobre et fidèle des études et des controverses les plus récentes sur les influences grecques dans la civilisation de l'Inde. ", *V. H., Rev. crit.*, 1898, n° 5.

E. HUBERT. *La torture aux Pays-Bas Autrichiens pendant le XVIII^e siècle*. Bruxelles, 1897, in-4°. (Mém. de l'Acad. de Belgique.) " Utilise beaucoup de matériaux. Mais l'auteur juge trop sévèrement les tribunaux des Pays-Bas Autrichiens, qui ne se sont pas montrés plus partisans de la torture que ceux de la Suisse ou des Provinces-Unies. ", *English Historical Review*, 1898, p. 175.

F. LOISE. *Histoire de la poésie mise en rapport avec la civilisation en Italie*. Bruxelles, 1897, in-8°. " Sans aucune valeur. ", *B. Wiese, Deutsche Literaturzeitung*, 1898, n° 2.

H. LONCHAY. *La rivalité de la France et de l'Espagne aux Pays-Bas (1635-1700)*. Bruxelles, Hayez, 1896. 367 pp. (Mém. Acad., t. LIV.) " Bon exposé des événements militaires et diplomatiques. Il est regrettable que l'auteur n'ait pas étudié la situation interne des Pays-Bas à cette époque. ", *P. Haake, Deutsche Zeitschrift für Geschichtswissenschaft, Monatsblätter*, déc.-janv., 1898, p. 303.

S. OLSCHESKY. *La langue et la métrique d'Hérodas*. Leyde, Brill, 1897. 84 pp. in-8°. " Ne renferme rien d'original, mais pourra servir aux commençants. ", *P. Spiro, Wochenschr. f. klass. Philol.*, 1898, n° 5.

FR. VAN CAENEGHEM (abbé). *La guerre des Paysans (1798-1799)*. Bruxelles, Société belge de librairie, 1897. 291 pp. Fr. 3,50. " Nouveau par l'abondance des informations. Tout en avouant hautement ses sympathies pour les insurgés, l'auteur a fait de loyaux efforts pour être impartial. ", *A. Dutron, Bullet. bibliogr. du Musée belge*, 1898, n° 1.

NOTICES ÉPIGRAPHIQUES.

IV.

PÈLERINAGE A ROME ET A LORETTE DE FRANÇOIS VINCHANT (1609-1610)

Le prêtre montois François Vinchant (1582-1635) est bien connu des historiens de notre pays comme l'auteur des *Annales de la province et comté d'Haynau*, publiées d'après ses papiers en 1648¹. Cet érudit a laissé un autre ouvrage, qui, étant entré, on ne sait comment, en possession de sir Thomas Philipps, a été acquis récemment à la vente de Cheltenham par la Bibliothèque Royale de Bruxelles. Il renferme le récit détaillé d'un voyage en Italie entrepris par Vinchant trois ans après son ordination, sans doute en accomplissement d'un vœu. " En l'an 1609, le 10 du mois de Septembre — ainsi commence le manuscrit — je partay de la ville de Mons en Haynault accompagné de mon frère Jean Vinchant qui s'acheminait pour Dôle, ville capitale de la Franche-Comté de Bourgogne, et moy pour Rome. „ Le pèlerin escorta son frère à travers la Champagne et la Bourgogne jusqu'à sa destination, puis pénétrant en Suisse, il remonta la vallée du Rhône, franchit les Alpes par le Grand S^t Bernard, et descendit sur Verceil d'où il se rendit à Milan. Il traversa ensuite la Lombardie et l'Émilie jusqu'à Bologne, et passant l'Apennin, arriva à Florence. De là il gagna Sienne, Bolsène et enfin Rome, où il séjourna un mois et demi (p. 59).

¹ J'emprunte ces dates à la notice de M. Hachez sur François Vinchant (cf. plus bas p. 12).

“ Or je parté de Rome, dit-il (p. 384), en suivant toujours la voye Flamine, que le consul Flaminius fist faire si excellente et magnifique qu'elle duroit depuis Rome jusques à Ravenne, où y a six journées et demie. „ Il quitta cette voie antique à Foligno pour aller faire ses dévotions d'abord à son patron, St François, à Assise, puis à Notre-Dame de Lorette. De là, une nouvelle étape le mena à Ancône. Longeant alors le rivage de l'Adriatique, il s'arrêta successivement à Sinigaglia, Fano, Pesaro, Rimini, et revint par Cesena à Bologne. De Bologne, une barque le conduisit à Ferrare puis à Venise. Il parcourut ensuite la haute Italie, visitant Padoue, Mantoue, Vicence, Vérone, Brescia, et se retrouva à Milan. Il retourna dans les Pays-Bas par Turin, le Mont-Cenis, Lyon, Orléans et Paris et rentra dans sa ville natale le 18 février 1610.

Il rédigea à loisir pendant les années suivantes le récit de ses pérégrinations, en partie d'après les notes qu'il avait rapportées, en partie d'après ses lectures ¹. Cet ouvrage n'était pas terminé en 1619 ². Il forme un épais manuscrit de 733 pages in-folio, couvertes d'une écriture serrée dont chacune porte une cinquantaine de lignes. Sur la reliure de parchemin on lit, au dos, ce simple titre : *Franci Vinocantii itinerarium*. Sur le feuillet de garde est imprimé, comme seul *ex libris*, la marque *Sir T(homas) P(hilipps) Middle Hill 2886*. La cote qui se lit au revers de la couverture (S^{ie} II 1025) est celle de la Bibliothèque Royale.

M. Félix Hachez vient de publier des extraits étendus de cet itinéraire dans les *Annales de la société de Géographie de Bruxelles* (1896-1897), avec une utile introduction sur la personne de l'auteur et sur son œuvre ³. Mais le caractère de la revue à laquelle il s'est adressé, et le but spécial qu'il s'était assigné, lui imposaient le devoir de retrancher de l'œuvre de son compatriote montois de nombreux passages

¹ Cf. p. 84 (p. 98 Hachez) : “ J'avais autrefois remarqué combien il (le Colisée) avait d'arcades, ... mais j'ai perdu mes mémoires. „

² Cf. la liste des papes donnée pp. 356. Le dernier est Paul V. Les noms de Grégoire XVI (1621) et Urbain VII (1623) ont été ajoutés après coup.

³ On y trouvera (p. 2 n. 1) une bibliographie détaillée des articles qui ont été consacrés à l'annaliste de Mons.

qu'à d'autres égards ne sont pas dénués d'un certain intérêt. Sans doute il y a beaucoup de fatras dans ce gros in-folio, et tout éditeur serait amené à y faire de larges coupures. Comme le reconnaît M. Hachez, Vinchant était un homme d'une intelligence et d'un savoir médiocres. Son style est lourd et terne, il n'a pas le don de faire revivre les scènes dont il a eu le spectacle. Tout au plus une naïve bonhomie prête-t-elle quelque agrément à certaines pages trop rares. Les anecdotes qu'il aime à intercaler dans son récit, sont souvent vulgaires et parfois triviales. Il interrompt à tout instant sa narration pour se livrer à des réflexions banales ou à d'interminables digressions. Mais cet esprit sans originalité ni profondeur avait un goût prononcé pour l'histoire, et cette passion l'a empêché de parcourir l'Italie en touriste superficiel ou en pèlerin uniquement préoccupé de ses oraisons. Il s'intéresse à l'origine des institutions comme à celle des monuments, et si son érudition est dépourvue de critique, elle ne manque pas d'étendue.

Il n'aurait pas été de son époque si les antiquités romaines n'avaient pas spécialement attiré son attention. Les archéologues trouveraient sans doute maint renseignement curieux à glaner dans ses fastidieuses descriptions ¹. Il inséra aussi dans son manuscrit un grand nombre d'inscriptions latines, tant antiques que de la Renaissance. Mais un dépouillement complet du *Bruxellensis* ² nous a démontré que cet épigraphiste d'occasion ne pouvait guère se plaindre d'avoir été oublié jusqu'ici dans la liste des vieux antiquaires qui ont travaillé inconsciemment à former le *Corpus inscriptionum Latinarum*. Vinchant n'a peut-être pas transcrit de la pierre un seul des textes qu'il donne : il semble s'être régulièrement contenté de les emprunter à des publications antérieures. Grâce aux indications que M. Eugène Bormann a eu l'extrême complaisance de nous communiquer ³, nous pouvons nommer deux des

¹ Nous reproduirons plus bas à titre de spécimen une liste de statues antiques qui termine la description de Rome.

² Nous devons exprimer nos remerciements à M. François Duckerts pour l'aide qu'il nous a prêtée dans le récolement de ces inscriptions.

³ M. Bormann, consulté par nous sur les copies de certaines inscriptions qui ont paru ou paraîtront dans le tome XI du *Corpus*, a bien voulu nous

sources qu'il utilise. Il a pris un grand nombre d'épithèques dans " *Les illustres/ observations/ antiques/ du seigneur Gabriel Syméon/ Florentin en son dernier voyage d'Italie l'an 1557* ", publiées à Lyon en 1558 ¹. Il s'est servi beaucoup plus largement encore de l'ouvrage connu du moine dominicain Leandro Alberti, *Descrittione di tutta l'Italia et isole pertinenti ad essa* ². Non seulement il reproduit, avec les erreurs qu'elles y présentent, certaines inscriptions introduites par le frère prêcheur dans son grand ouvrage, mais il y puise constamment pour composer le récit de son voyage ³. Ces auteurs ne sont pas les seuls qu'il ait mis à contribution. Il a dû, notamment pour sa description de Rome, consulter un ou plusieurs autres volumes dont il ne fait d'ailleurs jamais connaître les titres. Si l'on retranchait du gros manuscrit de Vinchant tout ce qu'il doit à cette science livresque, il n'en resterait, je le crains, qu'une plaquette fort mince. Ici comme dans ses *Annales*, le prêtre montois n'a guère fait qu'œuvre de compilateur.

Pour prouver que notre jugement n'est pas trop sévère et permettre en même temps de déterminer les sources encore inconnues du voyage de Vinchant, nous ne pouvons nous dispenser de dresser en appendice l'inventaire des inscriptions qu'il mentionne. Elles sont presque toujours transcrites en minuscules, la séparation des lignes est souvent arbitraire, et les fautes ou inexactitudes y sont nombreuses. Nous donnerons, sauf omission, la liste de tous les textes antiques contenus dans le *Bruxellensis* II 1025, mais nous ne noterons les variantes que si l'original est aujourd'hui perdu ou mutilé.

indiquer à quelles sources elles remontaient. Nous avons constaté ensuite que Vinchant avait aussi pillé celles-ci pour d'autres parties de son itinéraire.

¹ Vinchant se sert de l'édition française de ce livre, dont il reproduit souvent le texte mot à mot, et non de l'édition italienne, parue en même temps à Lyon, et intitulée *Illustratione/ de gli epitaffi/ et medaglie/ antiche di M. Gabriel Symeoni Fiorentino*, 7 ff. et 174 pp. numérotées.

² Les éditions parues à la fin du XVI^e siècle en sont nombreuses : Bologne 1559, Venise 1581, Venise 1588, Venise 1596. Une traduction latine (*Descriptio totius Italiae*) a été publiée à Cologne en 1567. — Nos citations se rapportent à l'édition de 1596.

³ On pourra aisément s'en assurer en comparant le texte publié par M. Hachez à celui de Leandro Alberti.

P. 25. — « Je fus mary de n'avoir descendu les monts du costé d'Angusta, d'autant que l'on disoit que l'on void les descriptions des trophées des empereurs romains faites sur les Alpes à l'endroit de leurs ennemis. Toutefois m'estant enquis, je trouva que tout estoit effacé ». Il reproduit ensuite : « ce qu'il y avait eu autrefois »; cf. Pline H. N. III 136 = CIL V 7817.

P. 30. MILAN. (La même inscription est reproduite plus correctement p. 620) *M. Valerius Maximus...* = CIL V. 5893. Vinchant prend cette épitaphe pour celle de l'historien Valère Maxime.

P. 71. ROMM. Inscription « du Pont Fabrice » *L. Fabricius ...* = CIL VI 1305, même texte que dans Alberti f. 115'. A la suite, comme dans Alberti, *Domini nostri imperatores Caesares Fl. Valentinianus etc.*

P. 74. — Inscr. de la pyramide de Cestius = VI 1374.

P. 85. — Inscriptions de l'arc de Constantin (VI 1139) et de l'arc de Titus (VI 945).

P. 86. — Inscr. du temple d'Antonin et de Faustine = VI 1005.

P. 87. — Inscr. de l'arc de Septime Sévère = VI 1033.

P. 87. — « Un peu plus loing trois colonnes (= temple de Vespasien) droit(es) avec le capiteau où est escrit » : *SPQR incendio consumptum restituit* = cf. VI 938.

P. 87. — « Aultres disent que dans ce lieu (sc. près de S^{te} Marie Libératrice) estoit jadis le temple de la deesse Vesta... il peult être vrai, car à l'endroit de ce lieu du temps de Sixtus V, on at reconnu ces épitaphes ».

1^o Ep. de Flavia Mamilia = VI 2133 : L. 1 *Maniliae* — 9-11 *Aimilius frater et Rufinus frater et Flavii Silvanus et Hireneus* — 12 *eius omis*. — Le texte du côté droit est omis.

2^o Ep. de Coelia Claudiana = VI 2137 : L. 1 *Cloeliae* — 2 *maxim.* — 4 *pios omis* — ac] et — 6 *urbis aeternae laudibus s. s. comproba.* « Et plus bas estoit escrit » = l'inscr. du côté droit de 2133.

P. 89-90. — « Sur un arc près de l'église S^t Georges » : *Imp. Caes. L. Septimio Severo ...* = VI 1035.

P. 99. — « L'on voit les portiques de Septime Sévère qui sont du tout gastés. Toutefois l'on lit ancor sur iceux ce qui s'ensuit » = VI 1034. L. 3, *imp. m. Aurelius Antonius* — l. 5, *Aug. pont. max. trib. pot. VI* — l. 6, *incendio consumptum*.

P. 101. — « En entrant au palais du Sénat, l'on y void la statue en bronze doré du dieu Hercules en gest d'un enfant tuant des serpents... On lit escrit au bas » : *Herculi ...* = VI 328.

P. 104. — « Dans la basse court du palais des dits conservateurs... l'on void ancor plusieurs tables et anciens épitaphes » :

C. Papirius c. f.... nonas mart. = CIL I^a p. 47, *Fasti triumph. ann.* 523; cf. Symeoni p. 36.

Ossa Neronis... = VI 887 — *Ossa Agrippinae...* = VI 886.

P. 105. — (à la suite des précédentes) : *Ossa Ti. Caesaris* = VI 885 L. 3-4, *Aug. pont. max.* (D'après Vinchant, ce marbre se serait donc trouvé au Capitole au début du XVII^e siècle, comme l'indique Boissard à la fin du XVI^e).

P. 105, l. 4. — « Marbre possé dans la galerie du palais desdits conservateurs » : *Imp. Caesaris Vespasiano...* = VI 931.

P. 105, l. 19. — « En la maison des conservateurs, engravé sur une pierre de marbre » : *Imp. Caesaris divi Traiani...* = VI 975.

P. 105, l. 31. — « Au bout de l'échelle joignant ledit palais (des conservateurs) l'on void une colonne de marbre, et au debout d'icelle une pomme ronde de bronze *primi ab urbe lapidis*, trouvée aux faubourgs de la voie dite Appia, transportée au Capitole par l'ordonnance du sénat romain. Cet escriteau estoit engravé alentour » : CIL X 6812, 6813.

P. 108. — Inscription de la colonne Trajane = VI 960.

P. 111. — Inscription de l'arc de Gallien = VI 1106.

P. 112. — Trois inscriptions de la *Porta maggiore* = VI 1256-1257-1258.

P. 112-113. — Trois inscriptions de l'*aqua Marcia* = CIL VI 1244-1245-1246.

P. 123. — « Thermes de l'empereur Constantin situées au mont Quirinal maintenant dit *monte cavallo*... L'on y void aussi trois statues de marbre, où est escrit le nom dudit empereur, et il y a un escriteau tel qui s'ensuit » = VI 1750. L. 1 *illustris praefec* — 3 *afflictas* — *agnitione sua*. — 5 *adferret*.

P. 125. — « L'on void en un marbre de ce lieu » (sc. les thermes de Dioclétien) : *M. Aurel. Val. Maximiano...* = VI 1124.

« Item, sur un aultre marbre » : *Thermas...* = VI 1131.

« Item » : *DD. nn. Diocletianus et Maximilianus* (sic)... = VI 1130, 2-3 *Augusti patres imp. eratorum* (sic) *et caesarum Constantinus et* — 4 *Maximianus nobiles*, — 5-8 *felices Diocletiani augusti fratris sui* (cet. omiss.) — 9, *nomine* — *coeptis*, — 11 *suis dedica*.

P. 126. — Inscr. du tombeau de Caecilia Metella = VI 1274.

P. 130. — Inscr. de l'obélisque de la *Piazza del Popolo* = VI 701.

P. 140. — Inscr. du Panthéon d'Agrippa = VI 896.

Nous n'avons pas relevé dans les pages qui précèdent les indications que donne l'auteur sur les monuments et objets d'art qu'il a vus¹. Nous reproduirons cependant ici une liste de diverses statues

¹ Par ex. p. 124. — « Viz à viz desdits chevaux (sc. sur le Quirinal), l'on void la vigne avec le palais du cardinal de Ferrare... » Au bout d'une galerie

que Vinchant énumère à la fin de sa visite de Rome. Peut-être ces notices ne seront-elles pas tout à fait inutiles, aux archéologues, pour établir la provenance de certains marbres. Ce n'est pas d'ailleurs sans un plaisir d'un genre spécial qu'on reconnaîtra dans ces descriptions d'une gaucherie naïve quelques-unes des œuvres les plus célèbres de la sculpture antique. Nous nous ferions scrupule d'expurger fût-ce même l'orthographe du manuscrit :

P. 170. « Dans ce palais (Farnèse), l'on rencontre plusieurs statues, si comme la statue de la déesse Minerve aiant la quasquette en teste.

La statue de la déesse Flora aiant la teste environnée de fleurs et tenante en sa main aussi aucunes fleurs.

La statue de l'empereur Commodus nud représentant un gladiateur qui tient un enfant qui pende à bas par son derier.

La statue d'une Amazone détombant de son cheval et combattant, avec la statue d'un soldat qui combat avec elle.

La statue d'un Mercure qui embrasse une femme nue.

La statue d'un Hermaphrodite.

La statue d'un gladiateur.

La statue d'un Satire enseignant un enfant à siffler.

La statue admirable d'un taureau à les cornes duquel sont attachés en liens Dirces Zeto et Amphione (*sic*).

La statue de Vénus qui se crouppe par terre, refusante de rendre à Cupidon son arc et sa flèche.

Les statues de deux rois d'Arménie que les anciens Romains amenèrent prisonniers à Rome.

Il faut noter que les précédentes statues sont de matière de pierre de marbre blancq. L'on void ancor dans ce palais un homme sur un cheval de matière de bronze.

Me voici doncq arrivé en fin des édifices (?) de Rome. Je scay bien que je n'ai pas déclaré la troisième partie attendu que je les vouloy manifester en brief car quant aux statues escriteaux et reliques des SS. ils sont en nombre presque infinis. Car quant aux statues il faut noter qu'en la maison du sieur Jean Baptiste Lugari l'on void une belle statue de marbre blancq d'un Cupidon qui semble vouloir arracher d'un arbre quelque grappe de raisin : et en la maison de quelque gentilhomme

se trouve un groupe de Suzame entre les vieillards. " Il y a ancor une statue représentant Bellona, déesse de la guerre, tenant en la main une escusson, et dedans le palais est la statue de Vénus, nue, accompagnée d'Eros au droit costé, et au gauche de Anteros „

1 L'écriture de Vinchant est négligée et souvent difficile à déchiffrer. Nous avons ajouté un point d'interrogation à la suite des mots dont la lecture est douteuse.

romain l'on void un aultre Cupidon en gest d'un dormant et songeant.

En la maison d'Alexandre de Grandis la statue du dieu Priape qui est d'un spectacle infame.

En la maison dit *de capite ferri* la statue de l'empereur Trajan tout nud tenant un globe et un espée a son côté gauche.

Au palais de Bourghèse un Faunus excellent.

En la maison des Maximes la statue du roy Phirrus.

En la maison de quelque marchand demourant dans la rue des Banchis une Venus avec son Cupidon.

En la maison d'Alexandre di Grandi située au mont Pincius la statue de Mercure tenant en l'une des mains une bourse, en l'autre son caducée.

Au jardin du cardinal de Médicis un Apollon; un aultre Apollon qui donne du chifflé, un Ganimedes embrassant un aigle, une déesse Flora.

En la maison des Vallerces (?) l'on y void les statues d'un Satire aiant un fardeau de fleurs sur la teste, d'un Bacchus enfermant en l'un de ses bras une vigne et tenant en la main droit une grappe de raisin.

La statue d'une femme dite Marsia (*sic!*) pendue par le haut des bras à un arbre.

La statue de Bacchus accompagnée d'un chien tenant en sa main droit une vasselle, de l'autre une poire.

En la maison dite la maison du Sénéchal d'Aquin, l'on y void la statue d'Adonis tenant la teste d'un pourceau sanglier en sa main gauche et gouvernant de l'autre un chien en laisse.

En la maison des Cesarins l'on y void la statue de l'Océane, celle de Bacchus tenant un enfant sur ses espaulles, ... munis de grappes de raisin.

L'on void ancor la statue d'un Faunus en la maison d'un gentilhomme Romain, tenant un portesciffert (?) à la main.

Quant aux statues qui sont dehors la ville de Rome encor en grand nombre notamment comme en la cense de Julius 3 pape je les laisse en dehors(?) d'autant que je ne les ay pas veu.

Mais il faut noter icy que les statues revestues et couvertes qui se trouvent en Rome ont été apportées de la Grèce, car les Gréciens couvraient leurs statues. Au contraire celles qui sont nues appartiennent aux Romains, lesquelles ils les rendoient aucunesfois si infames que l'on en void ancor l'une d'entre icelles qui est au palais du cardinal Bourghèse aiant affaire avec un animal. Aussi souveneteffois l'on a vu que les jeunes gens se sont enamourassés après des statues nues représentant des filles ou déesses comme rapport(e) le poete Ovide d'un *Pigmalion* »... Suit une longue dissertation sur ces amours impies et sur les statues en général.

P. 175. « Quant aux escreteaux qui se trouvent en Rome soit aux

sépulchres soit aux murailles l'on rencontre plusieurs d'autres que je n'ay pas icy cydessus couché par escrit. Si comme au palais du Cardinal Cesis l'on void ces tres-anciens épitaphes qui s'ensuit (*sic*) » : *A ABION* = Kaibel *I. S. I.* 1078. Suit une traduction latine. — Cf. Symeoni p. 39.

P. 176. — (Sans autre indication de lieu). *Hospes quod...* = CIL VI 15346. Même texte que Symeoni p. 38.

« Près dudit palais l'on rencontre ancor cette épitaphe » : *Ingratae Veneri...* = CIL VI 17050. Texte de Symeoni p. 40.

« L'on peut voir aussi près de là un grand tableau de marbre trouvé jadis au pays de Rome, faisant mention des victoires et faits de Pompée, comme il s'ensuit » : = Symeoni p. 51.

P. 177. — « Épitaphe de Ursus Aulus tres ancien » : *Ursus Aulus Satrapes ex Umbria in coenis floruit, / adolescens vero postquam factus est aequatum / capitolium restituit, tabularium leges sanavit. R. P. a Faliscis liberavit Quirites in exilium / pontes refecit, plebem pacavit, divisum imperium / reconciliavit. / Vix. ann. XLIII, mens. X. D. IV.*

Suit une longue série d'épitaphes de la Renaissance, non seulement romaines mais de tous pays.

Vinchant, poursuivant son pèlerinage à Lorette passe par REGANATA, (p. 412) « ville plus longue que large... On y trouve cet escribedu » : *Imp. Caesar L. Veri...* = CIL IX 5747. Dans Alberti f. 277.

P. 449. ANCONE. « Arc triomphal où sont engravés ces mots » : *Imper Caesari...* = IX 5894. Dans Symeoni p. 62.

P. 463. FANO. « Un superbe temple dédié à la fortune duquel se voyent encore quelques vestiges comme aussi d'un arc triomphal sur lequel est engravé en lettres cubitales ces mots » : *Augusto pio...* et plus bas se trouve ancor : *Curante* = XI 6218, 6219. Dans Alberti f. 283^r.

P. 464. — « L'on y trouve (sc. à Fano), cette épitaphe romaine » : *M. Annolius Ponticus...* = XI 6249. Dans Symeoni p. 68.

P. 470. PESARO. « En ce palais (sc. du duc d'Urbini) on y voit encore une excellente bibliothèque remplie d'une infinité de beaux livres tant antiques que modernes, et pour autant que cette ville a esté une colonie des romains, l'on y trouvent (*sic*) ces anciens épitaphes : *Albinae* (*sic*) c. f... = XI 6351. — *C. Mutrio...* = XI 6369. — *M. Naevio...* = XI 6370. — *M. Naevio M. f...* = XI 6371. — *C. Sentio c. f...* = XI 418. Tous ces textes sont donnés par Symeoni p. 64 à 67.

P. 473. RIMINI. « Auguste l'embellit de beaux édifices entre autres d'un arc triomphal de magnifique structure... D'un côté on y trouve tel escribedu » : *Cos. Sept. designat...* = XI 365. Dans Alberti p. 293. Alberti continue : « *Poi in un altro luogo cosi si ritrova scritto : Imp. Caesar divi...* » Ce texte est reproduit par Vinchant comme se trouvant « de l'autre côté de l'arc ».

P. 475. — « Tables de marbres où sont décrits les gestes et faits de Fabius Maximus et de Caius Marius, excellents capitaines de Rome » = XI 1831 et 1828. Dans Symeoni p. 71 et p. 70.

P. 477. — « En la ville de Rimini, se void encore un beau pond, qu'a fait faire Auguste César... estant large de 15 pieds et de long de 200. De l'un des côtés est engravé ». = XI 367. Dans Alberti f. 294^v.

P. 481. « L'on parvient à la rivière dite aujourd'hui Pisatello, anciennement Rubicon... (inscription) sur une pierre posée sur le pont qui est telle » : *Iussu mandatuve...* = XI *Falsae* 30*. Dans Alberti f. 295^v 1.

P. 482. « Approchant de la ville de CESENA, l'on voit à costé gauche un somptueux monastère, avec une église dédiée a la Vierge Marie, située sur montaigne... Sous l'autel de S^{te} Marie, se void un ancien épitaphe tel » : *Seia T. f...* = XI 568. — « Puis se void encore tel escrit engravé au pavement » : *Balneum...* = XI 556. — « Ancor sur le même pavement » : *Templum pacis (sic)* = XI *Falsae* 49*. « De plus outre » : *D. M. F. Grassinio...* = XI 557. Tous ces textes sont pris à Alberti f. 297^r.

P. 483. — « J'ai autrefois leu qu'en cette cité (sc. Cesena) se trouve un sépulchre de marbre blanc, fait en forme de pyramide sur lequel sont escrites telles lettres » : *M. Aurel. Macer...* = XI 349. Dans Alberti f. 296^v. L'inscription n'est pas de Cesena mais de Cervia.

P. 594. VÉRONE. Sur un arc triomphal : *Colonia...* = V 3329. Vinchant ne donne que les cinq premiers mots.

P. 620. MILAN. Cf. *supra* à la p. 30.

P. 622. TURIN. « Sur une pierre de marbre en façon d'autel ces mots etaient escrits » C. GAVIO L. F. STEL... = V 7003. Par exception l'inscription est donnée toute entière en caractères épigraphiques.

P. 670. A propos de l'origine de Lyon, « se trouve une belle inscription dans la ville de Ganeto en Italie qui est telle » : *L. Munatius L. f...* = X 6087.

FRANZ CUMONT.

1 On excusera Vinchant d'avoir cru à l'authenticité de ce document. Cette falsification a trompé même la sagacité d'un Montesquieu. Il parle dans ses *Considérations sur les causes de la grandeur des Romains* (C. XI) du « célèbre sénatus-consulte, que l'on voit encore gravé sur le chemin de Rimini à Césène, par lequel on dévouait aux dieux infernaux, et l'on déclarait sacrilège et parricide, quiconque avec une légion, avec une armée ou avec une cohorte, passerait le Rubicon ».

LE THÉÂTRE GREC

D'APRÈS LES RECHERCHES DE MM. DÖRPFELD ET REISCH ¹.

La question du théâtre grec est intimement liée au nom du directeur de l'École allemande d'Athènes, M. Dörpfeld. Ingénieux autant que savant, il a été novateur avec audace et depuis 1884, année où il attaqua de front la théorie jusqu'à universellement admise, le monde des archéologues est divisé en deux camps opposés. Il faut être pour ou contre M. Dörpfeld, partisan ou adversaire de la scène surélevée.

Le volume que le savant directeur fit paraître l'année dernière, en collaboration avec M. Reisch, pour la partie littéraire, précise et complète tout ce qu'il avait écrit jusqu'à ce jour. C'est, si je puis ainsi parler, l'acte d'accusation le plus formidable qui ait été dressé contre la scène dans le théâtre grec, telle que nous la comprenons aujourd'hui. La théorie nouvelle y est exposée d'une façon lumineuse et avec une absolue franchise. On pourra continuer à penser autrement que M. Dörpfeld, mais en tout cas, tout le monde lui saura gré d'avoir réuni en un si bel ordre les pièces mêmes du procès.

Les trois premiers chapitres sont de M. Dörpfeld. Les deux premiers traitent naturellement des fouilles : fouilles du théâtre de Dionysos à Athènes, avec la description du théâtre aux différentes époques (ch. I); fouilles des autres théâtres de Grèce, d'Asie Mineure et des Iles (ch. II); enfin (ch. III),

¹ *Das griechische Theater. Beiträge zur Geschichte des Dionysos Theater in Athen und anderer griechischer Theater von WILHELM DÖRPFELD und EMIL REISCH.* Athènes, Barth et von Hirst; Leipzig, Fr. Fleischer, 1896.

le théâtre grec d'après Vitruve, avec la comparaison du théâtre grec et du théâtre romain. Les chapitres IV, V et VI sont dus à M. Reisch. C'est d'abord l'organisation du théâtre grec d'après les drames qui nous sont restés (ch. IV), puis une étude sur le sens exact des termes usités pour désigner les différentes parties du théâtre (ch. V); en troisième lieu, sont interprétées les représentations scéniques que nous trouvons sur les monuments figurés (ch. VI). Les deux derniers chapitres ne sont que le résumé de ce qui précède, mais il faut remercier M. Dörpfeld de les avoir écrits, car là se trouvent condensés et coordonnés ses principaux arguments, et personne ne se plaindra de cette abondance de lumière; le ch. VII traite la question de la scène, et au chapitre suivant M. Dörpfeld résume l'histoire du théâtre grec depuis l'époque la plus ancienne jusqu'au théâtre de Néron. Ajoutons qu'un grand nombre de plans, de photographies et de reproductions permettent de suivre pas à pas les développements techniques de l'auteur. Telle est, rapidement résumée, la division adoptée par les deux auteurs. On nous permettra de passer aux détails.

M. Dörpfeld nous dit lui-même, quand et comment s'éveillèrent ses premiers doutes. En 1882, lorsqu'il commença ses recherches au théâtre de Dionysos, les fouilles de la Société archéologique d'Athènes (1862-1863) avaient mis au jour tout l'espace réservé aux spectateurs (*θέατρον*), l'*orchestra*, les bâtiments de la scène (*σκηνή*) et toute l'enceinte sacrée. Un plan excellent avait été levé par E. Ziller en 1870, complété en 1877, puis, publié avec texte explicatif de Julius dans la *Lutzows Zeitsch. für bildende Kunst*, XIII, p. 193. Le plan et le texte ne laissaient presque rien à désirer pour le *théatron* et l'*orchestra*, mais les résultats étaient beaucoup plus douteux pour les bâtiments de la scène. Aussi bien, M. Dörpfeld devait montrer le premier, qu'il fallait tenir compte avant tout de l'époque des différentes constructions. A ce prix seulement, on pouvait rétablir la véritable histoire du théâtre grec. Puis, il fallait la comparaison d'autres théâtres. Or, M. Cavvadias venait de publier le résultat de ses fouilles d'Épidaure (*Ἐπίδαυρα*. 1881), et, chose étrange, le *προσκήνιον*, bordé de colonnes était percé d'une porte dont le seuil se trouvait

exactement au niveau de l'*orchestra*, c'est-à-dire que la disposition identique à celle que M. Dörpfeld constatait lui-même à Athènes. Comment concilier cette découverte avec l'ancienne théorie qui supposait une scène beaucoup plus élevée que l'*orchestra*? Que signifiait ce mur orné de colonnes? Était-ce le mur d'avant-scène, l'*hyposkénion*, tel qu'on l'avait compris jusqu'alors? Mais, d'après Vitruve, ce mur devait former une corde par rapport à l'*orchestra*. Était-ce le "*podium* ", réservé aux acteurs? Mais alors, où se trouvait l'escalier qui devait mettre la scène en communication avec l'*orchestra*? Et les portes ménagées entre les colonnes, à quoi pouvaient-elles servir? Ou bien les données du problème étaient fausses, ou bien l'ancienne théorie devait être abandonnée. Or, les fouilles ultérieures venaient prouver que le problème était exactement posé; il ne restait que la seconde alternative, et M. Dörpfeld n'hésita pas à l'adopter; puis, allant plus loin, il formula l'opinion à laquelle son nom restera attaché. Nous la plaçons ici, en résumé, comme une proposition à démontrer (*Théorie de M. Dörpfeld*):

1. Au centre du théâtre, se trouvait une *orchestra circulaire* qui en était la partie principale.

2. Autour de cette *orchestra*, de trois côtés, se trouvaient assis les spectateurs. Quant au quatrième côté, il était occupé par la scène (*σκηνή*). Celle-ci était primitivement une petite maison ou une tente. Plus tard seulement, cette petite maison ou cette tente se transformèrent en une construction solide que l'on orna d'une rangée de colonnes.

3. Il n'y a aucune trace d'une scène surélevée, édifiée devant la *Skéné* et comprenant une partie de l'*orchestra*.

4. Tout démontre qu'on n'a jamais joué autre part que sur la place centrale, c'est-à-dire, devant la *skéné* et le *proskénion*.

Telle est la proposition. En voici le corollaire : Vitruve est le seul qui regarde le toit du *proskénion* comme la place ordinaire des acteurs. Les fouilles le démentent, comme les documents littéraires.

Il n'est fait aucune restriction d'époque. C'est qu'en effet M. Dörpfeld n'en admet pas et que, pour lui, la scène ne remonte pas plus haut que le théâtre romain. On le voit facilement, la théorie, posée en ces termes, demandait à être

prouvée pour chaque époque en particulier. Aussi, le premier soin de M. Dörpfeld a-t-il été de déterminer ces différentes époques et de rendre à chacune ce qui lui appartenait. Il y a réussi avec un talent et un bonheur auquel ses adversaires eux-mêmes sont unanimes à rendre hommage. Il faut distinguer, d'après lui, cinq aspects successifs du théâtre grec, qui lui-même resta toujours identique dans ses traits essentiels. 1. Le théâtre du VI^e et du V^e s. 2. Le théâtre du III^e s. 3. Le théâtre hellénistique. 4 et 5. Le premier et le second théâtre romains.

Théâtre du VI^e et du V^e s. — Trois pans de murs sont tout ce qui nous reste de l'ancienne enceinte de l'*orchestra*, mais ils permettent d'en établir le rayon. Située au centre de l'enceinte sacrée du temple de Dionysos, au pied de l'Acropole, l'*orchestra* formait une vaste terrasse circulaire d'environ 24 m. de diamètre, à laquelle on accédait par deux rampes placées à l'E. et à l'O. et qu'on nommait les *parodoi*. Le *théatron*, ou place réservée aux spectateurs, adossé au rocher, s'élevait sur trois côtés de l'orchestre, formant ainsi un peu plus d'un demi-cercle. Pendant le cours du V^e siècle, on le consolida par des décombres rapportés et des murs de soutènement (*ῥοδομήθη*. V. Suidas, *Ἡρατίνας*), mais les gradins n'en restèrent pas moins en bois, et il en fut ainsi pendant tout le V^e siècle. Tout cela n'est pas très brillant, mais il est bon, dit M. Dörpfeld, de le répéter à ceux qui ne peuvent s'imaginer l'Athènes de Périclès autrement que comme une ville de marbre. Quand à la *skéné*, elle n'avait rien d'une construction monumentale, — son nom seul le prouve. Au surplus —, argument négatif —, il a été impossible de retrouver le moindre indice qui révélât l'existence d'une bâtisse solide et permanente, encore moins d'un *podium* ou *βῆμα* réservé aux acteurs. Si jamais un *bêma* a existé à cette époque, c'est le degré de l'autel qui se trouvait au centre de l'orchestre. On n'en a pas retrouvé de traces, mais il y a des textes formels (Pollux, IV, 123) et des exemples analogues (*βῆμα* de la *Pnyx*).

Théâtre du IV^e siècle. — En se fondant sur le résultat des fouilles et sur les sources littéraires, M. Dörpfeld a pu attribuer à Lycurgue un ensemble de constructions très impor-

tantes, à savoir : les murs de soutènement par lesquels on acheva de consolider le *théatron*, les gradins de pierre calcaire et les sièges de marbre qui remplacèrent les gradins de bois du siècle précédent, le pavement de l'*orchestra*, le grand caniveau qui l'entoure et qui devait servir à l'écoulement des eaux, enfin, les bâtiments de la scène, avec les *paraskénia* qui s'en détachent.

Trois couloirs concentriques divisaient le *théatron* en *diazomata*. Ceux-ci étaient partagés à leur tour en compartiments ou *κέραιες* par des escaliers perpendiculaires aux couloirs. Disposé de cette façon, le *théatron* pouvait contenir 1400 personnes. Des bâtiments de la scène, il ne reste que les fondements, mais ils ont suffi à M. Dörpfeld pour reconstituer la *skéné* de Lycurgue. C'était d'abord, vis-à-vis de l'*orchestra*, une salle longue de 33 m. et large de 6 m. 40, dont la façade était ornée de colonnes, percée de portes, et dont l'intérieur était peut-être aussi divisé en salles plus petites. Des deux extrémités partaient vers l'*orchestra* deux ailes rectangulaires (7 × 5) dont la façade était également décorée de colonnes et qu'on appelait, les *παράσκήνια*. Il en résulte qu'entre ces deux ailes et la grande salle dont nous avons parlé, il se trouvait une place longue de 20 m. 80, large de 4 m. 93, qui était entourée de colonnes et qui n'appartenait pas à l'*orchestra*. C'est ici qu'on plaçait, dès l'époque de Lycurgue, une scène, haute de 12 pieds, appelée *proskénion*. En réalité, ce *proskénion* ne fut bâti que plus tard et non pas comme scène (*logeion*), mais pour servir de toile de fond, si l'on peut ainsi parler. A l'époque de Lycurgue, il ne s'éleva à cet endroit aucune construction, — les restes le prouvent —, et si le *proskénion* a été dès lors utilisé de la manière que nous avons dite, on ne peut supposer qu'un *proskénion* de bois et d'étoffe pouvant être changé à chaque représentation. Les *paraskénia* eussent été tout désignés pour servir de point d'attache à ce décor. Deux pièces assez vastes, mais dont le but est indéterminé faisaient suite à la grande salle (v. Dörpfeld, p. 72, plan II). Enfin, les *parodoi*, resserrées maintenant entre le *théatron* et les *paraskénia* n'avaient plus que 2 m. 60 de largeur. Non seulement elles servaient à l'évacuation du théâtre, mais c'était encore par là que le chœur et une partie

des acteurs entraient dans l'*orchestra*. A partir de ce moment, le théâtre toucha encore à l'enceinte sacrée, mais n'en fit plus partie.

Théâtre hellénistique. — Vers la fin de la période hellénistique, on remplaça le décor mobile qui servait de toile de fond par un *proskénion* de pierre, orné de colonnes. C'est le théâtre qu'a décrit Vitruve, et auquel on peut comparer les théâtres d'Épidaure, du Pirée, d'Oropos, d'Érétrie, etc.

Les *paraskénia* furent reculés de telle sorte que les colonnes dans toute la largeur du théâtre ne formèrent plus qu'une ligne ininterrompue. Les *parodoi* s'en trouvèrent élargies d'autant.

Au milieu du *proskénion*, s'ouvrait une porte à deux battants, comprise entre les deux colonnes centrales. Deux portes plus petites dont l'une a été retrouvée lui faisaient pendant. Quant aux autres ouvertures percées entre les colonnes, elles étaient sans doute, comme à Oropos, fermées par des *πίνακες*, de telle sorte que le *proskénion*, tout en restant permanent, pourrait servir de toile de fond à n'importe quelle scène. Il n'y avait probablement pas d'étage, au sens actuel du mot; mais comme les bâtiments de la scène dépassaient le *proskénion*, ils constituaient en fait un étage ayant devant lui un *podium* de 2^m80, qui était le toit du *proskénion*. C'est la scène de Vitruve. Nous en parlerons bientôt.

Théâtre romain. — Nous allons assister à la transformation du théâtre grec en théâtre romain. Rien ne s'expliquerait plus facilement, selon M. Dörpfeld. Sous Néron, l'*orchestra* fut divisée en deux parties de niveau inégal, reliées par un escalier. La partie qui touchait au *théatron*, la plus profonde, fut réservée aux spectacles de gladiateurs, l'autre partie, qui contenait les bâtiments de la scène, fut appropriée aux représentations scéniques, et voici comment. Le *proskénion* prenant la place de l'ancien mur d'avant-scène se trouva fermé à chaque extrémité par les *paraskénia*. Un *logeion*, scène telle que nous l'entendons aujourd'hui, partit de là, enclavant l'ancienne *parodos* et s'étendit jusqu'à l'escalier, qui relia ainsi l'*orchestra* restreinte (*χορίστωρα*) et la nouvelle scène. A la même hauteur, des deux côtés, se trouvèrent les

nouvelles portes donnant accès au théâtre. — Le second théâtre romain différa très peu de celui que nous venons de décrire. L'archonte Phaidros modifia légèrement la disposition du *logeion* et aménagea la *χορεία* pour les naumachies.

Ainsi se développa le théâtre grec depuis le VI^e siècle jusqu'à la fin de la période romaine, modifié souvent, mais toujours reconnaissable dans ses traits primitifs.

Toutefois, si ce développement, ainsi exposé, répond bien à la réalité des faits, il faut qu'il s'accorde avec ce qu'on a retrouvé des autres théâtres grecs, au moins dans ses caractères fondamentaux. M. Dörpfeld, dans son deuxième chapitre, l'affirme et, ajoutons-le, ne laisse passer aucune objection sans essayer au moins de la résoudre (cf. E. Gardner *Excav. at Megalopolis*, p. 84, et Dörpfeld, *Gr. Th.*, p. 133 sqq.). Cependant un de ces théâtres de province fournit de précieux arguments à la théorie adverse. Comme la discussion est avant tout d'ordre archéologique, nous croyons que c'est le lieu de l'apprecier, mais pour cela, il faut parler tout d'abord du témoignage de Vitruve, auquel M. Dörpfeld a consacré son chapitre III. Nous citons Vitruve V, 7, 3: *ita tribus centris hac descriptione ampliorem habent orchestram Graeci et scaenam recessiorem minoreque latitudine pulpitem, quod λογεῖον appellant, ideo quod tragici et comici actores in scaena peragunt, reliqui autem artifices suas per orchestram praestant actiones itaque ex eo scaenici et thymelici graece separatim nominantur.*

— V. aussi V, 6, 3. — Ainsi donc, les Grecs avaient une *orchestra* plus vaste, une *σκηνή* plus reculée et une scène qu'ils appelaient *λογεῖον*. La contradiction est donc formelle, et l'un des deux se trompe, Vitruve ou M. Dörpfeld. C'est aux faits qu'il appartient de répondre. Or, si l'on en croit Vitruve (V, 7, 4), ce *logeion* devait avoir au moins 10 pieds de hauteur. Comment donc, s'il en était ainsi, les spectateurs du rang inférieur, les plus notables, auraient-ils pu apercevoir les acteurs? De plus, ce *logeion* eût été à la fois trop étroit et trop haut: trop étroit, avec ses 2 × m. de profondeur, pour contenir les acteurs et les figurants; trop haut, pour que les acteurs et les choristes pussent se rapprocher facilement, condition nécessaire, puisque, d'après le texte même des drames, ils allaient jusqu'au contact immédiat. Il fallait donc

un escalier. Or, peut-on admettre que les choristes aient gravi une vingtaine de degrés, ou que les acteurs en aient descendu autant, sans que l'illusion scénique ait été absolument détruite? Au surplus, cet escalier aurait caché la porte centrale du *proskénion*, ce qui est inadmissible en tout état de cause. Toutes ces difficultés disparaissent avec la théorie de M. Dörpfeld, car, pour lui, on jouait devant ce *proskénion*, non pas *logeion*, et sa hauteur s'explique par le fait qu'il devait ressembler à une maison ordinaire. D'une façon générale tous les rayons visuels étaient dirigés vers le centre de l'*orchestra*. Si donc, on avait joué entre le *proskénion* et la *skéné*, les spectateurs des travées extrêmes auraient dû se tourner à un angle de 60 degrés pour apercevoir les acteurs, et dès lors le demi-cercle eût été la forme rationnelle à donner au *théatron*. — Conclusion, Vitruve s'est trompé. Mais comment? Il eut le grand tort, dit M. Dörpfeld, de considérer le théâtre grec et le théâtre romain comme absolument distincts. N'ayant pas de fil conducteur, il tenta des identifications impossibles. C'est ainsi que, trouvant dans le théâtre grec, une sorte de *podium*, formé par le toit du *proskénion*, avec, comme fond, la façade supérieure du bâtiment de la *skéné*, il se laissa tromper par les apparences et l'identifia avec le *podium* bas et large qui constitue la scène proprement dite du théâtre romain.

M. Dörpfeld, se fondant sur des impossibilités matérielles, impute une erreur à Vitruve et l'explique. Ses adversaires, se fondant sur l'autorité jusque-là incontestée de Vitruve, devaient montrer que ces impossibilités ne sont qu'apparentes. Telle est la démonstration que M. Chamonard a essayée dans le *Bull. de Corr. Hell.*, XX, p. 294, à propos du théâtre de Délos. En raison même de l'étroitesse de la scène, les auteurs ne pouvaient jamais être très éloignés du bord et le cothurne dont ils étaient chaussés les haussait suffisamment pour que les spectateurs du rang inférieur pussent facilement les voir. Quant à la difficulté des communications entre la scène et l'*orchestra*, elle n'est qu'apparente. En effet, au lieu de l'escalier en pierre que suppose M. Dörpfeld, il a pu exister un escalier en bois, dernier vestige d'une époque où le *logeion* tout entier était construit de même. Pourquoi veut-on

qu'il ait été permanent? Il est plus raisonnable de croire qu'on pouvait le supprimer à volonté et qu'on s'en servait seulement dans les pièces où les choristes et les auteurs devaient se trouver en contact. Enfin, si l'on veut qu'il ait fait partie intégrante du *logeion*, est-il nécessaire de le placer au centre? Rien n'empêche de le supposer appuyé longitudinalement au *logeion*. De la sorte il n'aurait pas empiété sensiblement sur le sol de l'*orchestra*.

C'est là, croyons-nous, une réponse insuffisante. En effet, M. Chamonard n'a trouvé que des atténuations possibles à l'inconvénient indéniable que présentait la hauteur de la scène. Or, si l'on a cherché un remède, pourquoi n'a-t-on pas pensé au plus simple et au meilleur, à celui qui devait se présenter tout naturellement à l'esprit : abaisser la scène? S'il y eut une raison quelconque pour ne pas le faire, il faudrait le dire et le prouver, car c'est là ce qui importe avant tout. D'autre part, l'escalier tel que le reconstitue M. Chamonard, abstraction faite de tout ce que cette reconstitution a de hasardeux, nous paraît bien peu d'accord avec le sentiment esthétique des Grecs et la vraisemblance des situations. En tout cas, il laisse entière l'objection faite par M. Dörpfeld, à savoir, qu'il aurait irrémédiablement détruit toute illusion scénique.

Les arguments de M. Chamonard sont beaucoup plus sérieux, lorsqu'il attaque la théorie de M. Dörpfeld. Celui-ci y a répondu dans le *Bull. d. Corr. Hell.*, XX, p. 563 sq. Et d'abord, si le prétendu *logeion* de Vitruve est trop haut pour avoir été une scène, il est trop bas, dit M. Chamonard, pour avoir pu représenter une maison de quelque importance. Les fouilles de M. Couve à Délos ont montré que les maisons ayant appartenu à des gens riches mesuraient au moins 4 m. de hauteur. Or, la tragédie exigeait bien que l'habitation d'un prince n'eût pas une apparence mesquine. A quoi M. Dörpfeld répond (l. c.) qu'à l'époque hellénistique, les maisons dépassèrent, il est vrai, la hauteur de 10 à 12 pieds, mais non pas à l'époque où s'arrêtèrent les formes et les dimensions de la *σκηνή*. D'ailleurs, ajoute-t-il, avec beaucoup de raison, " c'est un trait commun aux décors de notre temps et à ceux de l'antiquité quand ils ont à représenter des façades d'édifices,

de leur donner des proportions très inférieures à la réalité ». Au fait, M. Chamonard a tort, croyons-nous, d'insister sur cette disproportion entre les acteurs et les édifices, car sa critique s'applique autant à la théorie de Vitruve qu'à celle de M. Dörpfeld. En effet, le *logeion* ayant 4 mètres de hauteur et les hauteurs, comme il le dit lui-même, 2 mètres, il en résulte que pour arriver à ce niveau, la façade de la *skéné*, servant de fond, devait déjà être haute de 6 mètres. Si donc la proportion avait dû être exacte entre les acteurs et le bâtiment de la *σκηνή*, dont la base pour les spectateurs, est au niveau du *logeion*, quelle hauteur M. Chamonard devrait lui attribuer !

Une autre objection est tirée des théâtres grecs d'Asie Mineure. Construits à une époque intermédiaire, où des modifications nombreuses s'étaient déjà introduites, ils auraient dû, dit M. Chamonard, en être un exemple et prouver, par le fait, l'exactitude des théories de M. Dörpfeld sur le développement du théâtre grec. Or, le théâtre de Termessos, pour citer l'exemple le plus frappant, a toutes les dimensions de celui de Délos. C'est un théâtre grec à peine modifié, bien que construit à l'époque romaine. Il se fait que le *proskénion* dans deux théâtres de même grandeur, se trouve à égale distance de l'*orchestra*, mesure la même hauteur, est percé de portes de mêmes dimensions et ne diffère en somme de l'un à l'autre que par la décoration architecturale. N'est-ce pas qu'il devait avoir aussi dans l'un et l'autre de ces théâtres la même destination ? Comment soutenir qu'une estrade de 3 mètres dans le théâtre grec empêchait les spectateurs des premiers gradins de suivre aisément le spectacle, quand une estrade de 2 m. 45 n'était pas jugée anormale pour des spectateurs siégeant dans l'*orchestra* ? Là serait la vraie transition entre le théâtre grec et le théâtre romain. La grande différence, répond M. Dörpfeld, entre ce théâtre d'Asie Mineure et le théâtre romain, c'est que l'*orchestra* fut creusée plus profondément, mais, en général, les gradins ne descendaient que jusqu'à un point tel que le niveau de la scène ne se trouvait pas plus élevé que les yeux des spectateurs assis aux rangs les plus bas. C'est un théâtre dérivé du théâtre romain, mais non pas romain lui-même parce que la scène dépasse en hauteur les données de

Vitruve et que par conséquent les spectateurs ne pouvaient se trouver dans l'*orchestra*. A dire vrai, on ne peut tirer aucun argument positif des théâtres d'Asie Mineure, au moins dans l'état actuel des découvertes, parce que, suivant que l'on adopte une théorie ou une autre, on peut en placer la construction avant ou après la création du vrai théâtre romain.

(A suivre).

M. LAURENT.

NOTE SUR UN PASSAGE DE LUCAIN (I, 155).

Pharsal., I, 151-157: *Qualiter expressum ventis per nubila fulmen
Aetheris impulsu sonitu mundique fragore
Emicuit rupitque dtem populosque paventes
Terruit obliqua praestringens lumina flamma;
In sua templa furit, nullaque exire vetante
Materia, magnamque cadens magnamque revertens
Dat stragem late sparsosque recolligit ignes.*

In sua templa furit est diversement expliqué. 1° *Templa* désigne le ciel (cf. le *caeli templa* de Lucrèce), et l'on traduira *sua templa* par " le ciel (les airs), son domaine „ 2° *Sua templa* = ses propres temples, c.-à-d. les temples du dieu qui la lance (Jupiter). Quoique la plupart des commentateurs adoptent la première interprétation, la seconde me semble préférable. On peut invoquer en sa faveur nombre de passages d'auteurs anciens qui expriment une idée analogue (Lucrèce, VI, 417 et suiv.; Cic., *De divin.*, I, 12, 19; Hor., *Od.*, I, 2, 3; Ovid., *Amor.*, III, 3, 35; Sénèque, *Nat. quæst.*, II, 42, 1, etc.). Puis la foudre ne fait pas sentir sa fureur dans les airs, mais sur la terre. Enfin l'interprétation que nous rejetons se fonde en partie sur une fausse explication de *nulla exire vetante materia*. On entend ces mots comme si Lucain voulait dire : " La foudre ne trouve aucune matière (solide) qui l'empêche de sortir (des nuages). „ En quoi cette circonstance expliquerait-elle *magnam dat stragem late*? D'ailleurs Lucain a déjà dit plus haut (v. 153) que l'éclair a jailli. Le sens est qu'aucune matière, si solide qu'elle soit, ne peut faire obstacle à la foudre (cf. Sénèque, *Quæst. nat.*, II, 52, 1, passage auquel Lucain a peut-être songé). *Exire* n'est pas ici synonyme de *emicare*, mais de *transire*, " passer „ (cf. César, de B. G., I 38 : *in Provincium exirent*); Sénèque, *l. cit.*, emploie le terme *effugere*.

P. T.

L'EXPRESSION οἷσθ' ὁ δρᾶσον Οὐ δράσεις.

Ce que les grammaires et les lexiques nous apprennent sur cette expression est absolument insuffisant et les commentateurs ne sont pas plus explicites. Généralement on passe sous silence l'emploi du futur, jamais on ne constate la différence qui existe entre l'usage de l'impératif et celui du futur ; enfin, certains critiques, notamment Cobet, nient que l'emploi du futur soit correct. Dans les *Variae lectt.*, p. 101, discutant les passages de Lucien où l'on trouve employé ce temps, il veut que partout on lui substitue l'impératif et il ajoute “ *absurdum est dicere οἷσθ' ὁ δράσεις, pro scin quid tibi faciendum censeam?* „ Sur la foi de ce témoignage, Desrousseaux a écrit *Dial. M.* 13,6 οἷσθ' ὁ δρᾶσον, malgré la bonne tradition. C'est à tort : non seulement dans Lucien — un *Graeculus* — mais aussi dans Euripide et dans Platon on trouve le futur. Pourquoi est-ce absurde? Ne disons-nous pas : *sais-tu ce que tu feras* ou *ce que tu vas faire?* et Platon n'écrit-il pas, *Prot.* 312 B : οἷσθα οὖν ὁ μέλλεις νῦν πράττειν, ἢ σε λανθάνει ; où l'on ne saurait faire disparaître le futur?

On rencontre l'expression dans les passages suivants ¹ :

1° AVEC LE FUTUR.

Euripide *I. T.* 759 ἀλλ' οἷσθ' ὁ δράσω ; *Cycl.* 131 οἷσθ' οὖν ὁ δράσεις ; *Médée* 600 οἷσθ' ὡς μετεύξει καὶ σοφωτέρα φανῇ ; Lucien *D. M.* 13.6 et *Herm.* 63 ἀλλ' οἷσθ' ὁ δράσεις ; *D. D.* 22.4 οἷσθα οὖν ὁ χάριση ; *Tox.* 62 et *Bis acc.* 13 ἀλλ' οἷσθα ἰ δράσομεν ; Platon *Phaedr.* 237 A οἷσθ' οὖν ὁ ποιήσω ;

¹ Je crois ma liste complète, bien que la confiance que l'on puisse avoir dans les lexiques soit limitée. Ast ne cite pas mon exemple de Platon. Je ne tiens naturellement aucun compte des conjectures.

2° AVEC L'IMPÉRATIF.

Euripide *Héc.* 225. *I. A.* 725, *Hél.* 315, 1233, *Ion* 1029, Aristophane *Equit.* 1158, *Aves* 80 *οἷσθ' οὐν δ δρᾶσον*; *Aves* 54, *Pax* 1061 *ἀλλ' οἷσθ' δ δρᾶσον*; Ménandre (Meineke 4 p. 297) *οἷσθ' δ τι ποιήσον*; Hermippe (Meineke 2. p. 400) *οἷσθα νῦν δ μοι ποιήσον*; Sophocle *O. R.* 543 *οἷσθ' ὡς ποιήσον*; Euripide *Héracl.* 452 *ἀλλ' οἷσθ' δ μοι σύμπραξον*; *I. T.* 1203 *οἷσθα νῦν δ μοι γενέσθω*; Aristophane *Ach.* 1064 *οἷσθ' ὡς ποιείτω*;

De ce tableau on peut conclure :

1° En prose le futur seul est usité; jamais on n'y trouve l'impératif.

2° L'impératif de l'aoriste est pour ainsi dire le seul usité.

3° *οἷσθ' δ δρᾶσον* ne se trouve que dans Euripide ¹ et dans Aristophane.

4° Parmi les poètes tragiques Euripide seul emploie parfois le futur et ainsi se rapproche du langage des prosateurs, ce qui est conforme au caractère général de son style.

Je voudrais à présent essayer d'une explication de cette formule bien faite pour nous étonner au premier aspect ².

Le sens n'est pas douteux. Roersch et Thomas, § 245, 1, disent très justement *οἷσθ' δ δρᾶσον* = *σὲ δρᾶν βούλομαι*. Je n'en veux d'autre garant que ce vers, Eur. *Suppl.* 932

ἀλλ' οἷσθ' δ δρᾶν σε βούλομαι; cf. aussi *Héc.* 998.

Mais l'analyse de la formule est plus difficile. Admettre, comme on le fait généralement depuis Bentley, que *οἷσθ' δ δρᾶσον* = *δρᾶσον· οἷσθ' ὅ*; n'explique rien. Cette transposition elle-même ne pourrait se justifier, et puis, quelle est cette façon de s'exprimer, *οἷσθ' ὅ*;

Nous devons chercher autre chose. D'abord, pour qu'on puisse dire *οἷσθ' δ δράσεις*; avec une interrogation, il faut qu'on ait pu dire *οἷσθ' δ δράσεις*. Si nous remontons au dialecte homérique, nous y trouvons un certain nombre de

¹ L'expression ne se trouve pas du tout dans Eschyle, 1 fois seulement dans Sophocle, 10 fois dans Euripide, soit avec l'aor. soit avec l'imp.

² Dans la note du vers 725, England dans son édition de l'*Iphigénie à Aulis* renvoie à POSTGATE, *Camb. phil. Soc. Trans.* III. 1, p. 50. Non seulement je n'ai pu me procurer le volume, mais ni la *Revue des Revues* ni la *Class. Rev.* n'analysent ce travail.

phrases dans le genre de celle-ci, T, 421 : τὸ οἶδα καὶ αὐτός, ὃ μοι μῦθος ἐνθάδ' ὀλέσθαι. A, 120 : λείψετε γὰρ τὸ γε πάντες ὃ μοι γέρας ἔρχεται ἄλλη, où l'antécédent τὸ est exprimé. Mais le plus souvent il manque et, dans ce cas, le relatif réfléchit la construction qu'aurait eue le démonstratif dans la proposition principale. Cela est spécialement fréquent avec οἶδα et avec γινώσκω¹. Ainsi Iliade, 5, 433 γινώσκων ὃ οἱ αὐτὸς ὑπείρεχε χεῖρας Ἀπόλλων = γινώσκων (τὸ) ὃ Iliade, 20, 283 ταρβήσας ὃ ἄγχι πάγῃ βέλος = ταρβήσας (τὸ) ὃ Iliade 19, 144 ὄφρα ἴδῃαι ὃ τοι δώσω = (τὸ) ὃ δώσω.

Par conséquent nous pouvons poser οἶσθα ὃ δράσεις = οἶσθα τὸ ὃ δράσεις, comme οἶσθα ὃ δώσω = οἶσθα τὸ ὃ δώσω. Dès lors, tout paraît simple. Puisque l'on peut dire οἶσθα ὃ δράσεις tu sais ce que tu feras, rien n'empêche de dire οἶσθα ὃ δράσεις; sais-tu ce que tu feras?. Ce n'est donc pas dans οἶσθα ὃ τι δράσεις (cf. l'exemple de Ménandre) qu'il faut voir l'origine de la locution, mais il faut au contraire y voir une extension de la formule primitive, de même que dans οἶσθα ὥς.

Par la suite l'impératif s'est substitué au futur. Dans la vivacité du langage parlé, l'impératif est devenu un mode subordonné. " Il n'y a aucune raison, ni logique ni grammaticale, dit Jebb², qu'on puisse opposer à la notion d'un impératif subordonné, que tolérât le flexible idiome des Grecs. „ Les exemples, en effet, ne manqueraient pas, et Hérodote s'est permis d'écrire κατίσον φυλάκους οἱ λεγόντων ὥς A tout prendre, cette anacoluthie n'est pas plus osée que celle-ci, Od. I, 275 :

μήτερά δ', εἴ οἱ θυμὸς ἐφορμᾷται γαμέεσθαι,
ἅψ' ἵτω ἐς μέγαρον

J. KEELHOFF.

¹ SCHMITT, *Über den Ursprung des Substantivsatzes mit Relativpartikeln*, pp. 27-38, ou MONRO² § 269. C'est à ce dernier que j'ai emprunté les deux premiers des exemples qui suivent, le troisième est choisi dans Schmitt.

² Soph. O. C. 543.

LES COMPOSITIONS DANS LES ATHÉNÉES.

Il y a deux ans, les corps professoraux de tous les athénées furent invités à émettre leur avis sur la question des compositions, et à présenter, le cas échéant, un projet de transformation du système actuel. A son tour le Conseil de perfectionnement sera sous peu appelé à discuter cet objet. Le moment semble donc favorable pour en entretenir les lecteurs de la *Revue de l'Instruction publique*.

Quel est le système de compositions en usage dans les athénées? Trois fois par année, avant Noël, avant Pâques, avant les grandes vacances, cinq samedis consécutifs sont consacrés à des examens écrits sur toutes les branches de l'enseignement. On reproche à cette organisation d'être une cause de surmenage : pendant les cinq semaines des compositions, les élèves doivent fournir tout le travail habituel, et de plus revoir toute la matière de l'examen du samedi. Ce surmenage est réel, du moins pour les bons élèves. Mais le système a un inconvénient beaucoup plus grave : c'est d'entraver fortement la marche régulière de l'enseignement. Quoi qu'on dise, il est impossible à l'élève de faire toute la besogne ordinaire et d'étudier convenablement sa composition du samedi, et par suite il est impossible au professeur de donner son cours comme de coutume; l'élève se consacre, chaque semaine, tout entier à une branche, au détriment des autres; leçons, préparations, devoirs, tout est en souffrance, et fatigué par l'étude à domicile, absorbé par une seule matière, l'enfant n'apporte même en classe qu'une attention médiocre; aussi les professeurs déclarent-ils qu'ils n'osent entreprendre une partie importante de leur cours pendant la période des compositions. Si l'on remarque que l'époque fixée pour les trois

séries d'examens — chacune se termine quinze ou vingt jours avant les vacances — invite les élèves à consacrer au repos les deux ou trois semaines suivantes, et que les élèves ne résistent jamais à cette invitation, on conclura que pendant vingt ou vingt-deux semaines, c'est-à-dire pendant plus de la moitié de l'année scolaire, les professeurs sont dans les conditions les plus mauvaises pour faire leurs leçons.

Beaucoup de corps professoraux ont proposé de supprimer la première série des compositions; le mal, diminué d'un tiers, sera encore beaucoup trop grand. Les uns conservent les cinq samedis, d'autres les remplacent par une série de cinq ou six jours consécutifs; les deux systèmes se valent, le second désorganise un peu moins les cours, et surmène beaucoup plus les élèves.

Il faut donc des compositions qui n'amènent ni désorganisation ni surmenage, des examens qui passent presque inaperçus pour l'élève, qui soient tellement bien fondus avec la suite des leçons qu'ils n'arrêtent jamais la marche de celles-ci. Le système est possible, et d'une étonnante simplicité.

Pour presque toutes les branches, les compositions sont doubles, et comportent 1. des exercices pratiques : rédactions, thèmes, versions, dictées, applications mathématiques, etc., 2. des notions théoriques : grammaire, explications d'auteurs, théorèmes, leçons de mémoire, etc. Les premiers exigent une attention de tous les instants pendant l'année entière, mais ne demandent aucune préparation immédiate; les secondes sont continuellement l'objet de leçons, de préparations ou de répétitions. Il est certain que demander aux élèves une attention soutenue, leur donner — avec modération, je le veux bien — des leçons à apprendre, des préparations à faire, et des répétitions à étudier, c'est tout simplement faire son cours d'une façon logique et suivie. Or des compositions prennent facilement place dans un cours fait de cette façon : 1. A certaines époques déterminées, les élèves seront avertis, la veille, de la composition en exercices pratiques : rédactions, versions, applications, etc.; rien à préparer, l'enfant peut se reposer jusqu'au lendemain matin. 2. Une fois ou deux par mois, les élèves, sans avoir été prévenus, seront invités par le professeur à mettre par écrit, en tout ou en partie, la

leçon ou la préparation ou la répétition du jour; au bout de quinze ou vingt minutes, le professeur recueille les travaux, et reprend son cours un instant interrompu. Ce système supprime les inconvénients signalés, et d'autre part répond victorieusement à ce reproche que l'on a souvent fait à nos examens — et qui toutefois n'était mérité qu'en partie — : de n'exiger de nos élèves que des efforts de mémoire, inutiles pour le développement des intelligences et pour l'acquisition de connaissances durables.

Je n'indique que les grandes lignes; les détails et la mise à exécution sont faciles à déterminer. Une fois le principe admis, on réglera sans peine les points suivants : Combien faut-il d'exercices pratiques par année? et combien d'examens théoriques? Le professeur décidera-t-il de lui-même et à son gré de la date de ceux-ci? ou bien laissera-t-on ce soin au chef de l'établissement? etc.

Objectera-t-on ici que des élèves pourront être absents le jour de la composition, ou avoir été la veille dans l'impossibilité d'étudier leur leçon, de faire leur préparation? Ces cas peuvent se présenter dans n'importe quel système, et le professeur donne une moyenne de points à l'élève qui justifie l'impossibilité où il s'est trouvé d'assister à l'examen, ou d'apprendre sa leçon.

Certains cours, l'histoire et les sciences naturelles, ne comportent pas d'exercices pratiques; on pourrait leur appliquer uniquement le second point du système : examens écrits sur les leçons, les préparations et les répétitions.

Quelques professeurs, partisans des idées émises ci-dessus, voudraient faire intervenir dans le total des points établi pour le classement des élèves et la répartition des récompenses, les cotes données pour les réponses et les devoirs de chaque jour. Il y a beaucoup d'objections à faire sur ce point, mais une seule considération suffira, je crois, à le réfuter : les devoirs ne sont pas toujours le travail de l'élève seul; des parents, des amis ou des répétiteurs interviennent souvent. Nous ne devons coter, en vue du classement et des récompenses, que les travaux exécutés sous nos yeux.

L. PREUD'HOMME.

COMPTES RENDUS

Histoire de la littérature latine, par RENÉ PICHON, ancien élève de l'École normale supérieure, professeur de rhétorique au lycée Hoche. Paris, Hachette, 1897. XVIII—986 pages in-12. Prix : 4 francs.

Parmi les nombreuses histoires de la littérature latine qui ont paru dans ces dernières années, celle de M. Pichon occupe un rang honorable; elle rappelle par certains côtés l'excellente *Histoire de la littérature française* de M. G. Lanson, qui lui a d'ailleurs servi de modèle.

L'auteur nous fait connaître dans sa préface l'idéal qu'il s'est proposé. Il faudrait, dit-il, que la critique fût également capable de descendre aux détails les plus particuliers et de s'élever aux théories les plus générales; qu'elle eût à la fois le sens de l'infiniment petit et le don de l'universel. Sa devise devrait être : " Pas un fait qui ne soit le support d'une idée; pas une idée qui ne s'appuie sur un fait. „ Donc, d'une part, le travail patient et minutieux de l'érudition; de l'autre, les vues d'ensemble, l'explication philosophique des phénomènes observés et constatés — tels sont les deux éléments constitutifs d'une bonne histoire littéraire.

M. P. a fait les plus louables efforts pour réaliser cet idéal. Il a étudié tous les monuments de la littérature latine afin de s'en faire une idée personnelle, et il s'est entouré de tous les secours que pouvait lui fournir la philologie française et étrangère; puis, il a cherché non seulement à marquer dans chaque œuvre les nuances individuelles, mais encore à montrer le mouvement général, le développement essentiel de la littérature latine tout entière.

Que dans l'exécution d'un si vaste dessein il y ait des fai-

blessés, que dans un exposé si complexe il se soit glissé des erreurs, cela est excusable, surtout de la part d'un jeune savant qu'une généreuse ardeur a engagé dans une entreprise des plus difficiles.

Je remplirai d'abord la partie la moins agréable de ma tâche en signalant ce que j'ai trouvé à reprendre à l'œuvre de M. P.

Ce sont d'abord des inexactitudes de détail, qui trahissent un peu trop de hâte dans la rédaction.

En voici des exemples.

P. 56 : " Il (Néviu) reproche à Scipion d'avoir jadis *laissé son manteau* dans une aventure galante. » Le texte porte : *Eum suus pater cum pallio uno(d) ab amica abduxit.* — P. 57, note : " La *Vidularia* est remplacée dans les mss. par le *Querolus.* „ L'*Ambrosianus* contenait la *Vidularia* ; malheureusement il ne reste que des débris de cette partie du ms. — P. 59, note : " Le *Miles gloriosus* est tiré de Ménandre. „ Nous n'en savons rien. — P. 81 : " Le public a médiocrement goûté Térence „ et p. 86 : " On estima sans doute qu'Afranius rappelait en effet beaucoup Térence et qu'il était aussi ennuyeux ; la *togata* alla rejoindre dans l'oubli la *palliata.* „ Si l'*Hécyre* de Térence échoua deux fois, l'*Eunuque* eut un succès sans précédent ; sous Néron, on jouait encore l'*Incendium* d'Afranius (Suetone, *Néron*, 11). — P. 120 : qu'est-ce que c'est que des " hexamètres trochaïques, ? — P. 130 : M. P. fait un contre-sens en traduisant *haud scio an* dans le célèbre fragment de Gaius Graechus conservé par le scollaste de Cicéron (*pro Sulla*, 9, 26). — P. 151 : faut-il, à propos du droit, parler de " l'apreté intransigeante des magistrats de Rome „, quand le *jus honorarium* manifeste au contraire une tendance à adoucir la rigueur de l'ancien droit, à tenir compte des nécessités pratiques, à concilier la justice et l'équité ? — P. 158 : rien n'autorisait M. P. à ranger Catulle dans le camp des novateurs politiques, entre Salluste et César. Du reste, il nous dit lui-même, p. 283 : " Catulle ressemble à Lucrèce par l'indifférence politique dont il fait preuve. Comme lui, il ne joue aucun rôle dans l'État, ne lutte pour aucune faction, vit en dehors de l'histoire contemporaine. „ — P. 207 : " Crassus, l'homme qui a interdit à Rome l'usage de la rhétorique ... „ L'édit rendu par les censeurs Crassus et Domitius en 92 av. J.-C. ne condamnait que l'enseignement des rhéteurs *latins*. — P. 284 : " Les poètes précédents (c'est-à-dire antérieurs à Catulle) mettent peu d'eux-mêmes dans leurs œuvres. „ Il convenait de faire exception pour Lucilius : *Ille velut fidiis arcana sodalibus olim Credebat libris, etc.* (Horace, *Sat.*, II, 1, 30 et suiv.). — P. 346 : " Ailleurs, c'est Didon déclarant dans sa colère que les dieux et les mânes se moquent de ce que font les mortels. „ M. P. ne mêle-t-il pas ensemble les vers 34 (discours d'Anna) et 379-380 (discours de Didon) du IV^e livre de l'*Énéide* ? — P. 452 : " Après Auguste, le Sénat et le peuple n'existent plus. „ Sans doute le Sénat n'est plus sous l'Empire ce qu'il était sous la République, mais M. P. l'enterre prématurément. — P. 453 : M. P. attribue à Auguste,

comme orateur, " le goût excessif de l'élégance et de la nouveauté. ", Suétone (*Aug.*, 86) nous donne une tout autre idée du style d'Auguste. — P. 458 : le mot de Tacite, *lucrosae et sanguinantis eloquentiae*, ne s'applique pas au seul Eprius Marcellus, mais aux délateurs en général. — P. 490 et ailleurs ; M. P. paraît croire que Sénèque le Père était un rhéteur de profession : où est la preuve ? — P. 492 : M. P., parlant du programme politique exposé par Néron dans sa première entrevue avec le Sénat (*Tac.*, *Ann.*, XIII, 4), dit : " Ces principes de politique constitutionnelle n'étaient guère dans les usages jusqu'alors suivis ; on peut en faire honneur à Sénèque. ", Il n'a donc pas lu le *Droit public romain* de Mommsen ? — P. 495 : *lucellum* est traduit par " lumière habituelle. " (!) et p. 498, *latrunculi* par " osselets. ", — P. 510 : " Un rhéteur (dans Pétrone) se plaint de la mauvaise éducation que reçoit maintenant la jeunesse ; mais c'est un vieux pédant à qui les enfants jettent des pierres. ", M. P. confond le rhéteur Agamemnon avec le poète Eumolpe (*Satyr.*, 90). — Ibid. : où a-t-il vu que Trimalchion " se bat avec ses convives. " ? Trimalchion, tout grossier qu'il est, entend mieux que cela les devoirs de l'hospitalité ; seulement il lui arrive, dans un moment de vivacité, de lancer une coupe à la tête de sa femme (*Satyr.*, 74). — P. 563 : c'est aller trop loin que de dire que dans le poème de Lucain " il n'y a rien d'imaginé. ", — P. 564 : " (Dans la *Pharsale*) les divers éléments des deux armées sont énumérés avec une minutieuse exactitude : toutes les peuplades de la Gaule pour César, toutes les villes de la Grèce et de l'Orient pour Pompée. ", Les peuplades de la Gaule ne prennent point parti pour César : elles se réjouissent du départ de ses troupes. L'énumération de Lucain est un artifice littéraire fort bien caractérisé par M. Lejay (*Introduction* à son édition du 1^{er} livre de la *Pharsale*, p. L). — P. 566 : dans le texte de Lucain (II, 657), il y a *CREDENS, cum quid superesset agendum*. — P. 578 : l'expression *concordia discors* n'a pas été créée par Lucain : elle se rencontre avant lui dans Horace (*Epist.*, I, 12, 19) et dans Ovide (*Met.*, I, 433). — P. 635 : le mot de Juvénal, *omnia Romae cum pretio*, est mal interprété. — Ibid. : la métaphore " créée ", par Juvénal, *claram facem praeferre pudendis*, n'est qu'une modification de la comparaison de Salluste (*Jug.*, 85, 23) : *Majorum gloria posteris quasi tumen est*, etc. — P. 647 : la traduction de la phrase de Quintilien, *Frangas citius quam corrigas*, etc., est inexacte. — Après avoir dit, p. 208-209, que Cicéron, dans le *De oratore*, essaie de conserver à chacun des interlocuteurs son tour d'esprit, M. P., p. 679, affirme que " dans le *De oratore*, il n'y a que des noms propres, pas d'individualités réelles. ", — P. 710 : le mouvement religieux dans les classes populaires, que M. P. place au II^e siècle ap. J.-C., remonte assurément plus haut. — P. 929-930 : M. P. confond le roi des Visigoths Théodoric II avec Théodoric le Grand, roi des Ostrogoths !

Si je relève ces petites erreurs, c'est que, dans sa préface, M. T. lui-même insiste — et avec raison — sur la nécessité de regarder les choses de près, exactement et consciencieusement.

Certains jugements de M. P. me paraissent peu fondés.

P. 10 et p. 489 : Sénèque est beaucoup moins révolutionnaire que M. P. semble le croire. — P. 250 : “ Chez Salluste, le récit est sacrifié... il est bref, sec, etc. ” — P. 289 : “ Catulle ne sait pas comme Horace adapter les combinaisons rythmiques aux sentiments. ” — P. 361-364 : la chronologie des œuvres d'Horace ne confirme pas entièrement les appréciations de M. P., et je doute qu'Auguste et Mécène aient forcé Horace à se modérer, à se civiliser, à épurer sa poésie trop violente et trop populaire. — P. 578-582 : la ressemblance entre Lucain et Victor Hugo est plus apparente que réelle; le vocabulaire du poète latin est pauvre, sa versification monotone, et son imagination, en somme, peu plastique, peu variée et peu féconde. Le nom d' “ épopée romantique ” appliqué à la *Pharsale* est difficile à justifier. — P. 680 : avant l'auteur du *Dialogus de oratoribus*, Sénèque le Père, à qui M. P. ne rend pas assez justice, avait indiqué les causes profondes de la décadence de l'art oratoire ¹. — P. 705 : “ Suétone pense peu et n'écrit pas du tout. ” J'accorde que Suétone n'est pas un grand écrivain; mais son style est très soigné, simple, clair, précis, toutes qualités qui ne sont pas à dédaigner. — P. 712 : Apulée a-t-il “ plus de curiosité superficielle que d'enthousiasme profond ”? M. P. s'exprime en termes un peu différents p. 730-731. — P. 724 et ailleurs : M. P. juge le style d'Apulée avec trop d'indulgence : l' “ écriture artiste ” du rhéteur de Madaure confine souvent à la barbarie.

M. Pichon, avons-nous dit, attache beaucoup d'importance aux idées générales, et il tente d'appliquer à la littérature latine la méthode synthétique, ce qui est non seulement légitime, mais nécessaire : sans idées générales, sans synthèse, il n'y a pas de véritable histoire. Mais on doit procéder avec infiniment de prudence, sous peine d'enfermer dans ses formules plus d'erreurs que de vérités, car l'histoire est chose multiple et changeante. C'est à quoi M. P. n'a peut-être

¹ *Controv. lib. I, Praef., §§ 7 sqq. : In deterius deinde cotidie data res est, SIVE LUXU TEMPORUM — nihil enim tam mortiferum ingeniis quam luxuria est — SIVE, CUM PRETIUM PULCHERRIMAE REI CECIDISSET, TRANSLATUM EST OMNE CERTAMEN AD TURPIA multo honore quaestuique vigentia, SIVE FATO QUODAM, cujus maligna perpetuaque in rebus omnibus lex est, ut ad summum perducta rursus ad infimum, velocius quidem quam ascenderant, relabantur,*

pas toujours pris garde. Ainsi, de ce que la constitution primitive de Rome, subordonnant complètement le citoyen à l'État, ne laissait presque point de place à l'individualisme, il conclut (p. 12) que " la littérature latine est tout à fait impersonnelle. „ Rien de plus faux : nous trouvons, au contraire, chez les Romains un accent plus intime et plus personnel que chez les Grecs. M. P. oublie qu'à Rome la littérature s'est développée en raison de l'émancipation progressive de l'individu et qu'elle est pour ainsi dire une conquête de l'individualisme ¹. Que de réserves j'aurais à faire sur d'autres points, particulièrement sur le caractère de terroir que M. P. prétend découvrir chez les écrivains originaires de telle ou telle partie du monde romain ²! Mais je suis obligé de me borner, et après avoir, comme je le devais, signalé les défauts du livre de M. P., je passe à ses qualités.

Elles sont très grandes. Nous n'avons pas affaire ici à un manuel banal, à un ouvrage de seconde main : l'auteur a lu tous les textes de la littérature latine, et il nous donne ses impressions dans toute leur vivacité et dans toute leur sincérité. Il a su tirer bon parti des travaux de ses prédécesseurs et des leçons de ses maîtres, MM. Boissier et Brunetière. Surtout il présente ses idées avec une clarté et une élégance parfaites. Dès les premiers chapitres on est sous le charme, et on lit d'un bout à l'autre, sans effort, ce volume de près de mille pages.

P. THOMAS.

¹ C'est un des faits que nous avons essayé de mettre en lumière dans notre petit livre sur *la Littérature latine jusqu'aux Antonins*.

² Sous l'empire de cette préoccupation d'établir un rapport entre la patrie et le génie de l'écrivain, M. P. fait naître Ovide dans l'Italie *méridionale*, sur une " terre à moitié grecque „ (p. 5).

Grammaire latine classique mise en rapport avec les exercices du " *Tirocinium Nepocesianum*," et répartie d'après les principes de la " *Méthode concentrique* " entre les quatre premières années d'études, par le Chanoine P. FÉRON, professeur de Pédagogie au grand Séminaire de Tournai : 1^{re} Partie. *Lexigraphie*. Tournai, Decallonne-Liagre, 1897. xxiii-264 pp. in-8°.

Cette grammaire latine, dont l'auteur s'est fait connaître en Belgique par de nombreux et excellents travaux sur l'enseignement des langues anciennes, mérite beaucoup d'éloges : elle est claire, et la science en est sûre; elle a surtout le mérite d'être exclusivement classique, de n'être que la grammaire de Népos, de César et de Cicéron.

Ce jugement me met à l'aise pour présenter à l'auteur quelques remarques — la plupart sur des détails —, sans m'exposer au danger d'être traité par lui de " philologue rogue ", qui n'aurait pas " ajusté les lunettes de la bonne et débonnaire pédagogie ¹ ". Je ne veux dire qu'un mot sur la question de quantité, de volume. M. F. affirme, après démonstration, que " le manuel n'est pas trop volumineux ² "; j'admets volontiers ses raisons, mais je plains néanmoins les jeunes *mémoires* qui devront retenir toutes les règles accumulées dans ce manuel ³. Je trouve excellent que l'auteur ait déterminé la matière, le *pensum* de chaque classe, et on ne saurait trop répéter qu'il faut sous ce rapport une entente parfaite entre les professeurs des différentes classes; mais cette démarcation étant nettement tracée, je ne craindrais pas autant que M. F. de mettre entre les mains des élèves " des résumés, des préceptes condensés ", que le professeur expliquerait et développerait avec quelque liberté. La vérité est que M. F. se défie assez bien de la science de ses professeurs, et il le leur dit même un peu cavalièrement ⁴.

¹ V. p. X. — ² P. X.

³ Ainsi il y a quatre règles et autant d'exemples pour les noms de la 3^e déclinaison qui ont *-im* à l'accus. et *-i* à l'ablatif; et la récapitulation — sous forme de questionnaire — des pages 18 et 19, montre qu'il faut apprendre le tout par cœur. Le manuel est tout entier dans ces proportions.

⁴ V. p. lX et p. 240 (581, Rem. 1°).

P. XVI. Pour l'accentuation de la syllabe pénultième, M. F. oublie la règle principale, à savoir : quand la voyelle de cette syllabe est longue. — P. XX. La conjonction de temps doit s'écrire *cum* ou *quom*, et non *quum*. — P. XXIII. « Disons, ici, que le potentiel, dans une indépendante, s'exprime souvent par l'indicatif latin; et, dans une principale, toujours par le subjonctif. » Je ne suis pas assuré de la justesse de cette règle. — 10 à 43. Pourquoi diviser, d'après le genre, les imparisyllabiques de la 3^e déclinaison? C'est, me semble-t-il, une complication inutile, et un éparpillement nuisible des règles. — 16. C'est par erreur que les mots *quies*, *requies*, *seges*, etc., sont signalés comme exceptions à la règle des noms en *-es*, *-itis*. — 19 et 59. Il faut prononcer *libido*, et non *Uvido*. — Le tableau synoptique de la p. 16 me paraît inutile. L'élève retiendrait beaucoup mieux une liste très courte des groupes de mots qui prennent *ium* au génitif pluriel. Pourquoi y a-t-il une terminaison *rs* dans la colonne des noms masculins, et pourquoi le génitif *fontium* dans la colonne des féminins? — 133. Les exemples sont parfois traduits d'une façon trop libre. Il y a un grave danger à montrer une voie semblable aux élèves. Ils s'habituent ainsi au manque de précision. Dans la phrase *omnia brevia semper tolerabilia esse debent*, M. F. traduit *omnia* par *toujours*; comment faut-il rendre *semper*? — Pourquoi mettre un accent à la préposition *a* (132 et *passim*)? — 175, Rem. Il y a une différence de sens entre *Id praeclarum magis est quam difficile*, et *Id praeclarius est quam difficilius*. — 179. Pourquoi dire le génitif pluriel de *duo*? — 240 et rem. A la rédaction de l'auteur, je préfère : « Le personnel et le possessif de la 3^e personne, se rapportant au sujet de la proposition dans laquelle ils se trouvent, s'expriment toujours par *eui*, *sibi*, *se*, ou *suus*, *sua*, *suum* ». Il est vrai que ce serait un de ces « préceptes condensés » que M. F. n'aime pas. — 255, e. L'emploi des adjectifs-pronoms *hic* et *ille*, opposés l'un à l'autre, n'est pas identique à l'emploi de *celui-ci* et *celui-là* en français. — 318. La forme de phrase *Ut quisque est ingeniosissimus, ita docet laboriosissime*, ne dérive pas de la forme *Quo quisque est ingeniosior, eo docet laboriosius*. *Ut ... ita* introduisent une comparaison, *quo ... eo* sont des ablatifs de mesure. D'ailleurs l'explication de M. F. en cet endroit est excessivement pénible. — 325. *Aliquot* = un assez bon nombre, assez bien de. — 332. *Solus* a le même sens dans *Non soli mihi ... sed ...*, que dans *Solus regnavit*; mais dans le premier cas, nous pouvons le rendre indifféremment par *seul* ou *seulement*. — 337. On pourrait croire ici que *ecquis* a le même sens que *quis*. Ce serait une erreur. — 374. Que signifie l'accent dans *vīdi lēgi*, et 466, dans *lēgi, fēcī*? — P. 159, n. 1. On est tout étonné de trouver dans cette grammaire l'antique expression de « que retranché ». — 514. Pourquoi *vehor* est-il donné comme verbe déponent? — 582. Des remarques comme : « le latin exprimera et les semi-auxiliaires et l'infinitif-régime par un seul verbe, employé ordinairement au subjonctif, parfois à l'indicatif », sont de nature à jeter la confusion dans les idées de l'élève. Quand faut-il le subjonctif? et quel temps du subjonctif? Quand l'indicatif? Il faut ou bien distinguer soigneusement tous ces cas, ou bien supprimer cette remarque sur les modes. — 588. La phrase de Virgile, En. II, 317 : *Pulchrumque mori succurrit in armis*, est mal traduite par : « la belle mort du soldat ». Elle

signifie : « La pensée me vient à l'esprit qu'il est beau de mourir sous les armes ». — Puisque M. F. admet des règles de stylistique et de syntaxe dans sa lexicographie, j'exprimerai le regret de n'y pas trouver un chapitre sur les modes. L'étude de la syntaxe des modes serait considérablement facilitée, si dans la conjugaison des verbes, on donnait aux élèves des notions très simples et très claires sur le potentiel, l'irréel, l'exhortatif, le dubitatif, etc. — Il y a quelques négligences à signaler : P. XVI. 8. Au lieu de : « Les trissyllabes (entendant par là les mots qui ont au moins 3 syllabes) ... », on dira mieux : « (nous entendons par là ...) ». — 127. « Le substantif *homo* est quelquefois exprimé, au lieu d'employer l'adjectif substantivement. » C'est incorrect. — 136. Il faut employer *aussi*, et non *si*, dans la traduction des comparatifs d'égalité. — 227, c. « Les Nones venaient 9 jours *avant* les ides », plus exactement, le 9^e jour. — 297. Le dernier exemple appartient à 298. — 361. Le 3^e ex. de c appartient à d. Les deux derniers ex. de d ne sont pas à leur place, et je doute qu'ils soient bien traduits. Au reste, il faudrait des phrases complètes. — Les chiffres de 512 ne concordent pas avec les listes de 513 et 514. — 538, b. « ... des formes *les plus importantes* de conjugaison, telles que le présent (pour « l'indicatif présent », et l'infinif ... », — Il reste quelques fautes d'impression, notamment : 461 *e* pour *a* ; 588 *pas* pour *pace*.

L. PREUD'HOMME.

ERICH LIESEGANG. **Niederrheinisches Städtewesen vornehmlich im Mittelalter. Untersuchungen zur Verfassungsgeschichte der Clevischen Städte.** (Untersuchungen zur Deutschen Staats- und Rechtsgeschichte, 52). Breslau, W. Koebner, 1897. XX et 759 pp. in-8°. Prix : 25 fr.

M. Erich Liesegang s'est proposé d'étudier la vie municipale du moyen âge, sous ses aspects les plus divers, dans un territoire déterminé. Il a fait entrer dans le cadre de son travail non seulement les institutions, mais encore les manifestations les plus variées de ce que l'on pourrait appeler la civilisation bourgeoise : idées religieuses, tendances artistiques, organisation commerciale et industrielle. Comme l'indique le titre de l'ouvrage, ce n'est pas la *Stadtverfassung*, mais le *Städtewesen* qui forme le sujet de ses recherches.

Une monographie aussi fouillée devait, pour arriver à des résultats satisfaisants, se borner à l'examen d'un seul groupe de villes apparentées entre elles, formées sur le même type et présentant un ensemble de sources de nature homogène. L'auteur a choisi dans ce but le duché de Clèves dont il étudie

depuis longtemps l'histoire municipale ¹. Par là même, il s'est interdit d'aborder les questions si nombreuses et si difficiles que soulève l'histoire des origines urbaines, car les villes de Clèves sont relativement récentes et n'apparaissent qu'à une époque où les institutions municipales sont depuis longtemps formées de toutes pièces. Mais le problème des origines est bien loin d'épuiser tout l'intérêt que présentent les recherches relatives aux villes du moyen âge. Peut-être a-t-il trop exclusivement attiré jusqu'aujourd'hui l'attention des travailleurs. L'étonnante activité des communes médiévales n'a cessé du XIII^e au XVI^e siècle de susciter de nouvelles institutions, de provoquer de nouveaux phénomènes politiques ou sociaux qui méritent d'être étudiés pour eux-mêmes avec autant de soin et de patience que les premiers tâtonnements des bourgeois naissantes.

M. Liesegang distingue deux périodes dans l'histoire des villes du duché de Clèves. La première comprend la première moitié du XIII^e siècle. Elle est caractérisée par l'octroi d'une charte municipale à Wesel (1241), à Clèves (1242), à Griet (1244) et à Kalkar. Une seconde période s'étend de 1270 à 1361. On voit alors une foule de localités nouvelles être élevées par les ducs au rang de villes; telles sont : Dinslaken, Kranenburg, Hüssen, Orsoy, etc. Sauf Wesel, qui par sa situation privilégiée au confluent du Rhin et de la Lippe jouit dès le XII^e siècle d'une certaine prospérité commerciale, aucune de ces villes ne possède une grande importance. En les fondant, les ducs n'ont pas songé à augmenter la puissance financière de leur territoire. Ils ont été guidés surtout par des considérations militaires. Les villes nouvelles formaient autant de forteresses toujours abondamment pourvues de vivres et de défenseurs. Chacune d'elle présente beaucoup plus le caractère d'une *Burg* que d'une place de commerce.

Voisins de la Gueldre, les ducs de Clèves modelèrent sur les chartes urbaines de ce pays les privilèges qu'ils octroyèrent à leurs villes. En général, le type que celles-ci présentent est analogue à celui que l'on rencontre dans la plupart des petites villes des Pays-Bas, tant dans la région flamande que dans

¹ Voy. son travail intitulé : *Recht und Verfassung von Rees, Trier, 1890*.

la région wallonne. A côté d'un officier seigneurial (*Richter*) existe un collège d'échevins, un bourgmestre et un conseil. M. Liesegang considère le bourgmestre comme antérieur au conseil. Les matériaux dont il dispose ne sont peut-être pas tout à fait suffisants pour permettre d'établir ce fait avec certitude. S'il est exact, il serait en contradiction avec l'opinion généralement admise qui considère le bourgmestre comme postérieur au conseil et choisi dans son sein. Ce que M. Liesegang nous apprend des échevins correspond parfaitement à l'histoire de cette institution dans les villes belges et hollandaises. A Wesel, la ville la plus ancienne, ils exercent leurs fonctions à vie, tandis que dans les villes plus récentes ils sont annuels.

Si toutes les villes de Clèves, sauf Wesel, ont entre elles un air de famille, elles présentent pourtant dans le détail un certain nombre de particularités locales qui les différencient les unes des autres. L'auteur a très bien montré comment ces différences s'atténuèrent à partir du jour où les ducs, pressés par le besoin d'argent, eurent recours à leurs villes et leur accordèrent, comme il est arrivé partout, une part d'interventions dans le gouvernement territorial. Depuis lors, les villes forment en face du prince une corporation participant aux mêmes droits et aux mêmes devoirs. Du reste, toutes les villes ne jouirent pas jusqu'à la fin du moyen âge d'une égale influence. Un certain nombre d'entre elles finirent par ne plus être représentées aux États, où figurèrent seules les *Prinzipal-Städte*.

Il nous est impossible de suivre ici M. Liesegang dans les développements qu'il consacre à la vie interne des villes. On y trouve une foule de détails hautement instructifs, mais qui échappent nécessairement à l'analyse. L'auteur n'a rien négligé et l'on pourrait lui reprocher parfois un excès de minutie, ou souhaiter plus de clarté dans son exposition. Tout le monde toutefois demeurera d'accord qu'il fait preuve partout d'un sens très délicat de la vie urbaine du moyen âge. On hésite çà et là à adopter ses conclusions, mais même lorsque l'on s'écarte de lui, on lui reste reconnaissant de tout ce qu'on lui doit de renseignements neufs et exacts.

L'ouvrage de M. Liesegang est le fruit d'un labeur de

plusieurs années dans les archives communales des villes de Clèves et dans les archives de l'État à Dusseldorf. On doit regretter que l'auteur n'ait pas cru devoir publier en appendice, dans la crainte de grossir démesurément le volume de son livre, les plus intéressants des textes inédits qu'il a consultés. Un index détaillé eût été le bien venu dans une monographie si pleine de choses et si touffue ¹.

H. PIRENNE.

Joseph II et la liberté de l'Escaut. — La France et l'Europe, par F. MAGNETTE, docteur en philosophie et lettres.
— *Extrait du tome LV des mémoires in-8° de l'Académie royale de Belgique.* Bruxelles, 1897. 254 pages.

Ce mémoire, remaniement d'un travail que l'auteur présente en 1892 au concours des bourses de voyages, contient l'exposé complet des négociations auxquelles donna lieu la tentative de Joseph II, en 1784, de faire annuler les clauses du traité de Munster relatives à la fermeture de l'Escaut. Nous voyons comment cette idée se développa dans l'esprit de l'empereur. Dès son avènement, il songe à la revision de ce traité odieux qui restreignait ses droits de souverain dans les Pays-Bas. Si, en 1781, il répond d'une manière évasive aux propositions de l'Angleterre, alors en guerre avec les Provinces-Unies, si lors de son voyage dans notre pays, à Anvers notamment, il accueille froidement les vœux des habitants en faveur de la réouverture du fleuve, c'est qu'il ne trouve pas encore les circonstances favorables à ses projets. Il a besoin de l'appui diplomatique de la France, et il attend que cette puissance soit sortie de la guerre qu'elle soutenait contre l'Angleterre depuis la révolution d'Amérique. Il espère que les difficultés relatives à certaines questions territoriales non réglées encore depuis les derniers traités lui fourniront le moyen d'entrer en pourparlers avec la cour de La Haye. Les

¹ P. 27. Antoing n'est pas en Flandre mais dans le Tournaisis. — P. 460. M. L. eût pu citer des écoles urbaines dans les Pays-Bas bien plus anciennes que celle de Bois-le-Duc en 1273. A Ypres, par exemple, il en existait avant le milieu du XIII^e siècle.

incidents survenus à la fin de l'année 1783 au Doel, aux environs de l'Écluse et sur l'Escaut même, fournissent à l'empereur l'occasion désirée. Il demande satisfaction pour l'outrage fait à son pavillon et obtient de la Hollande qu'elle envoie des commissaires à Bruxelles pour résoudre toutes les questions litigieuses. Le 4 mai 1784, il présente ses réclamations dans le *Tableau sommaire*. Il n'est pas encore question de la réouverture de l'Escaut. Joseph II attend que les Hollandais lui proposent de garder les territoires qu'il leur réclame moyennant l'abandon de leurs droits sur le fleuve. Voyant que ses adversaires font la sourde oreille, il demande à la cour de France de présenter elle-même au gouvernement hollandais son ultimatum, par lequel il revendique la liberté de l'Escaut et la restitution de la Flandre Zélandaise. Joseph II essuya de ce côté un refus formel et force lui fut de présenter — le 23 août — un ultimatum mitigé dans lequel il réclamait l'ouverture du fleuve sans insister sur la rétrocession de la dite Flandre Zélandaise; en même temps il ordonnait à des navires de franchir le fleuve. Les Hollandais repoussèrent cette tentative par la force et leur vaisseau de garde, près de Saftingen, lâcha même toute sa bordée sur le *Louis* qui voulait exécuter les instructions impériales.

On eût pu croire que la guerre allait éclater entre la Hollande et l'Autriche. Mais la France, dont les Provinces-Unies avaient invoqué la médiation, refusa de soutenir Joseph II, malgré le traité d'alliance de 1756 et l'intervention active de la reine Marie-Antoinette, sœur de l'empereur. Elle craignait que la Hollande ne se jetât dans les bras de l'Angleterre, et la raison d'État fut plus forte auprès de Louis XVI que les affections de famille. La France n'offrit que sa médiation, et menaça même l'Autriche d'une intervention armée dans le cas où les Provinces-Unies seraient attaquées. Joseph II, qui se trouvait isolé, avait déjà rabattu de ses exigences. Tandis qu'auparavant il réclamait nettement l'ouverture de l'Escaut, il ne demande plus à ses adversaires que de restituer aux Pays-Bas Maestricht et les territoires contestés en Flandre ou d'accorder la libre navigation de l'Escaut. En réalité, l'empereur ne désirait pas pousser les choses jusqu'au bout; ses menaces de guerre n'étaient qu'un moyen de peser sur la

France et de l'amener à consentir à un échange des Pays-Bas contre la Bavière. Ce projet échoua, et l'imprudent souverain dut, en définitive, souscrire à un arrangement qu'on peut qualifier d'humiliant, d'*indécent*, comme disait son frère, Léopold de Toscane. Le traité de Fontainebleau, qui mettait fin à son différend avec les Provinces-Unies, ne lui accordait qu'une compensation pécuniaire de dix millions et quelques rectifications de frontières. Le traité de Munster était maintenu et l'Escaut restait fermé!

Le travail de M. Magnette est le fruit de patientes recherches dans les archives de Bruxelles, de Paris, de Berlin et de Vienne. Tous les documents y sont analysés avec netteté et méthode. L'auteur est à l'aise quand il doit raconter des intrigues diplomatiques et il a su démêler habilement les différentes phases de cette question de l'Escaut qui, comme il le dit, n'était au début qu'une question locale et qui devint bientôt une question européenne. Dans la deuxième partie de son mémoire, il explique la politique suivie dans le conflit austro-hollandais par l'Angleterre, la Prusse et la Russie, et montre comment ces trois puissances virent dans l'affaire de l'Escaut une occasion de ruiner l'influence de la France en Hollande, tentative que Louis XVI put déjouer grâce à l'habileté de son ministre des affaires étrangères, le comte de Vergennes. Nous voyons aussi le rôle singulier que joua dans ce débat Catherine de Russie, l'alliée de Joseph II, mais qui était bien plus préoccupée de faire accepter sa médiation par les Provinces-Unies que d'accorder un appui sérieux à l'Autriche. L'impératrice songeait à devenir l'arbitre des nations occidentales, et en ce moment elle voulait détacher la Hollande de la France et se rapprocher elle-même de l'Angleterre. Comme dans l'affaire de l'échange de la Bavière, Catherine ne prêta à son allié qu'un concours *diplomatique*.

M. Magnette a fait de la question de l'Escaut un exposé fidèle et complet qui répand une vive lumière sur l'histoire diplomatique des premières années du règne de Joseph II¹.

H. LONCHAY.

¹ Une observation seulement : Joseph II (p. 18) ne reçut pas de sa mère la couronne impériale; il fut élu roi des Romains en 1764 et l'année sui-

Twee verhandelingen over de Inquisitie in de Nederlanden tijdens de 16^{de} eeuw. *Extraits des travaux du cours pratique d'histoire nationale de l'Université de Gand.* Gand, J. Vuylsteke, 1897.

M. Paul Frédéricq vient de publier les travaux de deux de ses anciens élèves, l'un de Jan-Joris Mulder sur l'*Exécution des placards en matière religieuse et la résistance contre l'Inquisition à Anvers*¹, l'autre de M. Jules Frédéricqs, professeur à l'athénée d'Ostende, sur l'*Inquisition dans le duché de Luxembourg avant et pendant le XVI^e siècle*². Le premier nous montre la politique suivie par notre métropole commerciale à l'égard des hérétiques. Aussi désireuse d'éviter des troubles qui auraient compromis ses affaires que prompte à faire respecter ses privilèges, elle condamne impitoyablement à la peine de mort les anabaptistes, que l'on regardait partout comme les pires ennemis de la société, mais elle s'oppose à toutes les tentatives des inquisiteurs de juger les procès d'hérésie à l'exclusion des magistrats séculiers. Elle exige qu'on retranche du texte des placards les mots qui auraient impliqué une restriction quelconque à ses franchises séculaires comme elle s'oppose à l'érection d'un évêché et à la publication des décrets du concile de Trente. Les fonctionnaires laïques restent les juges naturels des bourgeois, et si les inquisiteurs ou des ecclésiastiques interviennent dans les procès d'hérésie, c'est du consentement des autorités locales dont ils doivent reconnaître la compétence judiciaire. Le farouche Titelman lui-même dut céder à cette énergie

vante, à la mort de son père, il porta le titre d'empereur; en même temps, il fut associé en qualité de co-régent au gouvernement des États héréditaires de la maison d'Autriche.

¹ *De uitvoering der geloofsplakaten en het stedelijk verzet tegen de Inquisitie te Antwerpen.* Cette dissertation fut défendue en 1890 devant la faculté de philosophie et lettres de l'Université de Gand pour l'obtention du diplôme de professeur agrégé d'histoire. L'auteur est mort peu de temps après. Dans une notice placée en tête de son recueil, M. Paul Frédéricq rappelle en termes émus la courte carrière de ce jeune professeur à qui un bel avenir scientifique était réservé.

² *De Inquisitie in het hertogdom Luxemburg vóór en tijdens de 16^e eeuw.*

résistance des magistrats anversoïis. De curieux détails sur les rapports de Plantin avec l'Inquisition et sur l'arrestation et la mort de Christophe Fabricius complètent cette solide dissertation où l'on retrouve toute l'histoire religieuse de la ville d'Anvers de 1550 à 1566.

On croyait encore sur la foi de Gachard et de Poulllet, que l'Inquisition n'avait jamais fonctionné dans le duché de Luxembourg, et qu'il n'y avait pas même eu d'hérésie dans cette province. Henne et M. Paul Frédéricq avaient déjà relevé cette erreur. M. Jules Frédéricqs vient de reprendre la question en se servant de documents inédits provenant des archives du royaume à Bruxelles. Il nous rappelle les différents cas d'hérésie qui apparaissent dans le Luxembourg depuis le XII^e siècle, et nous montre quels en furent les juges : d'abord les évêques des différents diocèses dont relevait le duché, puis concurremment avec eux les inquisiteurs apostoliques délégués en Allemagne ou dans telle partie de l'Empire qui, confinait à notre province, enfin, au XVI^e siècle, les inquisiteurs désignés spécialement pour les Pays-Bas. Sans doute ces inquisiteurs eurent la tâche aisée dans un État qui était un des moins riches et des moins peuplés des anciens Pays-Bas, et le plus souvent les évêques continuèrent de juger seuls comme par le passé tous les cas d'hérésie. Mais on ne peut méconnaître que la juridiction des inquisiteurs était aussi légale et aussi bien reconnue dans le Luxembourg qu'ailleurs, et c'est ce que M. Frédéricqs a réussi à démontrer.

Ces deux dissertations témoignent de la haute valeur du cours pratique d'histoire de M. Paul Frédéricq, et nous souhaitons que le savant et dévoué professeur achève bientôt son *Corpus inquisitionis neerlandicae* et sa *Geschiedenis der Inquisitie in de Nederlanden* qui en sera la couronnement.

H. LONCHAY.

Indogermanische Sprachwissenschaft, von RUDOLF MERINGER. *Sammlung Göschen*. Leipzig, 1897. Prix : 80 pf.

La librairie Göschen a entrepris, il y a quelques années, la publication d'une série de manuels destinés à vulgariser les vues dernières de la science dans ses domaines les plus divers. Elle en a confié l'élaboration à des spécialistes, et souvent le choix qu'elle a fait de ses rédacteurs a été des plus heureux. Parfois cependant on se prend à regretter que l'auteur n'ait pu disposer d'un cadre moins restreint; c'est le cas, me semble-t-il, pour le manuel de « Linguistique indogermanique » que le savant professeur de l'Université de Vienne a signé; n'est-ce pas une idée bien hardie que de vouloir, en 136 pages de petit format, synthétiser la masse énorme de faits et de déductions dont s'est enrichie notre connaissance de la langue primitive et de la civilisation indo-européennes? N'eût-il pas mieux valu développer en un volume spécial le premier chapitre, qui s'intitule « Étude du langage et de ses variations », et qui forme un tiers du présent ouvrage? L'auteur eût pu de la sorte donner une étendue convenable à l'exposé de la phonétique et de la morphologie indo-européennes, comme au chapitre final, si intéressant malgré sa brièveté forcée, où il nous parle de la civilisation et de l'habitat des Indogermains.

Ce n'est pas à dire que ce petit livre ne rendra pas, même sous sa forme actuelle, certains services, jusqu'au jour où M. Wilh. Streitberg nous donnera le précis de linguistique indo-européenne qu'il nous promet depuis quelque temps déjà.

Entrant dans le détail, on note que l'auteur a parfois négligé d'indiquer le sens des vocables qu'il cite; ainsi, p. 70, il eût été bon de dire que le got. *riqiza* (datif de *riqis*) signifie « obscurité »; p. 76, que le slav. *ostrovŭ* veut dire « île » et le lit. *srovà* « flux de sang »; p. 79, que le lit. *ákmen-i* (nom. *akmũ*), le slav. *kamene* (nom. *kamy*) signifient « pierre », et le got. *gaqumthi-* (nom. *gaqumths*), « assemblée »; le contexte ne permet nullement de deviner, p. 80, le sens du skr. *piprmas*, ni p. 82, la signification du skr. *brhád-ri*, ni p. 83, la portée du skr. *savye-shthar-*.

Encore un mot : M. Meringer reconnaît trois séries de gutturales, qu'il dénomme *palatales* (*k' g' k'h g'h*), *gutturales* (*k g kh gh*) et *vélaires* (*q g qh gh*); M. Brugmann ¹ distingue des *palatales*, des *vélaires pures* et des *labio-vélaires*, notant les secondes par *q g qh gh*,

¹ Dans la nouvelle édition de son *Grundriss*, Bd. I, *Einleitung und Lautlehre*, 1897.

les troisièmes par les mêmes signes affectés d'un exposant *w* (*u* semi-vocalique); M. Streitberg¹, à son tour, note les « vélaires pures » par *k g gh* et les « vélaires labialisées » par *k' g' g'h*; ne verrons-nous donc pas bientôt s'accomplir l'unification des symboles et des termes techniques, dussent les préférences personnelles en souffrir un peu ?

ÉMILE BOISACQ.

Callimachi Hymni et Epigrammata iterum edidit UDALRICUS DE WILAMOWITZ-MOELLENDORFF. Berolini apud Weidmannos, 1897. 68 pp. 80 pf.

Platons ausgewählte Dialoge erklärt von HERMANN SAUPPE. *Drittes Bändchen : Gorgias herausgegeben von ALFRED GERCKE.* Berlin, Weidmann, 1897. 186 pp. 2 m. 70.

Ausgewählte Reden des Lysias erklärt von R. RAUCHENSTEIN. *Zweites Bändchen. Zehnte Auflage besorgt von K. FUHR.* Berlin, Weidmann, 1897. 138 pp. 1 m. 20.

Sophokles erklärt von SCHNEIDEWIN und A. NAUCK. *Zweites Bändchen : König Oedipus. Zehnte Auflage von E. BRUHN.* Berlin, Weidmann, 1897. 232 pp. 2 m. 10.

1. Les poètes alexandrins ne trouvent pas le grand nombre de lecteurs que les qualités particulières de leur style devraient leur mériter de notre temps. C'est une heureuse innovation de les extraire un à un des vastes recueils où ils sont enfouis, et d'en publier des éditions séparées dans des petits volumes facilement accessibles au public.

¹ P. ex. dans son *Urgermanische Grammatik*, Heidelberg 1896.

² La liste bibliographique renferme plusieurs erreurs. Le second tome du *Handbuch der klassischen Altertumswissenschaft* d'Iwan von Müller n'a point paru à Strasbourg en 1885, mais à Munich en 1890; — la *Griechische Grammatik* de Gustav Meyer n'a pas été publiée à Strasbourg, mais à Leipzig; l'auteur aurait au surplus dû citer la 3^e édition, qui a paru en 1896; — la *Lateinische Grammatik* de Stolz (2^e éd.) date de 1890 et non de 1895; — l'*Urgermanische Grammatik* de Streitberg n'a pas été éditée à Strasbourg; — l'édition de Hehn, *Kulturpflanzen*, publiée à Berlin en 1894, est la 6^e, et non la 5^e. L'auteur aurait pu citer pour le vieux-prussien BERNKER, *Die preussische Sprache. Texte, Grammatik, Etymologisches Wörterbuch*, paru à Strasbourg en 1896; nous ajouterons pour le lithuanien WIEDEMANN, *Handbuch der litauischen Sprache*, Strasbourg, 1897. — Enfin, si les matières contenues dans les deux derniers chapitres exigeaient l'emploi de l'alphabet latin, pourquoi, dans les deux premiers, user de l'alphabet gothique ?

Crinagoras de Mytilène et Léonidas de Tarente ont eu cette chance dans ces dernières années. Les petits poèmes de Callimaque, hymnes et épigrammes, que M. de W. avait publiés dès 1882 — à 1500 exemplaires — viennent d'arriver à leur seconde édition. C'est un succès à faire envie à plus d'un des modernes émules de Callimaque. On s'étonne que le savant professeur n'ait point profité de cette occasion pour joindre à son édition une étude détaillée de la langue du poète, comme l'ont fait les deux éditeurs de Crinagoras et de Léonidas. Au contraire, dans la préface qu'il a ajoutée à son édition, M. de W. semble avoir tenu à s'élever expressément contre l'abus des prolégomènes trop étendus.

Cette préface, en 16 pages, offre d'ailleurs des remarques utiles sur la langue et sur la métrique de l'auteur, et résume tout ce que l'on peut savoir d'essentiel sur la tradition de l'œuvre. On y apprend que la plus ancienne édition à laquelle remonte notre texte des poèmes de Callimaque est d'un grammairien nommé Sallustius (quatrième ou cinquième siècle), le même qui est l'auteur de l'édition de Sophocle qui nous a été transmise. Lors de la renaissance byzantine du neuvième siècle, Suidas et l'auteur de l'*Etymologicum* connurent l'édition de Sallustius. La conservation des hymnes de Callimaque est due à un compilateur postérieur qui fit un recueil des hymnes d'Homère, de Callimaque, d'Orphée et de Proclus.

Le texte est constitué avec science et méthode, il est superflu de le dire, et aussi avec la saine horreur des conjectures et des corrections, puisque, comme il est dit dans la préface très aimablement pour les devanciers de l'éditeur actuel, celui-ci a publié les poèmes de Callimaque *ut legerentur a doctis Meineckii et Schneideri interpolationibus purgata*.

2. H. Sauppe avait laissé dans ses papiers un texte et un commentaire à peu près achevé du *Gorgias* de Platon. M. Gercke a tiré de là l'édition présente à laquelle il a joint une copieuse et excellente introduction. J'y remarque en particulier l'attention qui est accordée à la portée du dialogue au point de vue de la polémique de Platon. Cette question rentre dans un ordre de problèmes que l'on s'est plu à mettre au premier plan dans les récents travaux relatifs à Platon.

3. Nous ne faisons que signaler la deuxième édition d'un volume du *Lyrias* (discours 19, 7, 22, 30, 23, 24, 34) qui nous paraît être une simple réimpression.

4. Au contraire, la deuxième édition de Schneidewin-Nauck est entièrement remaniée, texte, commentaire et introduction. C'est à proprement parler une édition nouvelle que M. Ewald Bruhn donne aux amis de Sophocle et que ceux-ci consulteront avec fruit. M. de Wilamowitz a fourni à l'éditeur un certain nombre de notes qui sont marquées de ses initiales dans le commentaire.

L. P.

WILHELM GEMOLL. *Bemerkungen zu Xenophons Anabasis. Besonderer Abdruck aus dem drei-und-zwanzigsten Supplementband der Jahrbücher für classische Philologie.* Leipzig, B. G. Teubner, 1897. pp. 539-578. Prix : M. 1,20.

Cet article est destiné à justifier les changements apportés par M. W. Gemoll au texte de l'Anabase qu'il a publié dans la Collection Teubner.

C'est l'édition Hug qui lui a servi de base dans son travail de recension. Un remaniement de cette édition s'imposait, Hug s'étant relativement peu écarté de la vulgate et n'ayant réagi que dans une assez faible mesure contre le principe de Cobet qui « *sedulo dedit operam, ut Xenophon atticius loqueretur* ».

L'article comprend deux parties : la première est consacrée aux observations relevant de la phonétique, de la morphologie et de la syntaxe ; la seconde aux critiques de texte : l'auteur y défend contre Hug les leçons des mss. et propose une double série de conjectures, les unes lui appartenant en propre, les autres empruntées à Dindorf, Cobet, Bisshop, Hartman, etc.

Dans presque tous les cas nous avons constaté un retour aux leçons ou aux formes du *Parisinus* C (B. N. n° 1640), que la critique reconnaît aujourd'hui comme la source principale du texte de l'Anabase.

Par ses observations grammaticales, M. Gemoll aura, nous pouvons l'affirmer, contribué pour une large part à rendre à la langue de Xénophon, dans l'Anabase, sa physionomie réelle que lui avaient enlevée les travaux de l'école hollandaise. Il est évidemment parti pour cela de ce principe si juste : que la langue de Xénophon était un Attique fort mêlé, conséquence inéluctable de ses séjours prolongés chez les Grecs d'Asie et en pays doriens. Mais ce principe, il a le tort de le perdre parfois de vue, comme en témoignent certaines corrections. Toutefois nous reconnaitrons, et cela pour atténuer notre reproche, qu'il est très difficile, avec les manuscrits et les témoignages des grammairiens anciens comme seules bases, de déterminer dans quelle mesure Xénophon s'est écarté de l'usage attique. On comprendra donc le scrupule de M. Gemoll à conserver II 4,6 la forme *οἶδαμεν*, véritable barbarisme en dialecte attique, qu'il corrige en *εἶδομεν*, mais que nous eussions maintenue avec M. P. Couvreur, cette forme ayant pour elle les bons mss. Ce qui est moins admissible, ce sont les corrections comme II 2,3 *ἡλίου δύντος*] *ἡλίου δύνοντος* mss.; ib. 13 *ἅμα ἡλίῳ δύντι*] *ἅ. ἡ. δύνοντι* mss.; IV 5,24 *ἑάλω*] *ἦλω* mss.; IV 4,21 *ἑάλωσαν*] *ἦλωσαν* mss.; IV 2,18 *ἑαλωκότα*] *ἦλωκότα* mss.; V 2,15 *ἑαλώκει*] *ἦλώκει* mss., qu'il propose d'après Meisterhans (*Grammatik der attischen Inschriften*),

référence à laquelle on doit recourir avec beaucoup de prudence pour ce qui touche Xénophon.

Au reste, ce reproche n'enlève rien à la valeur de l'article, qui constitue une contribution sérieuse à la critique de l'Anabase.

M. GRAINDOR.

M. Tullii Ciceronis Somnium Scipionis, für den Schulgebrauch erklärt von Dr CARL MEISSNER. Dritte verbesserte Auflage.
Leipzig, Teubner, 1897. 32 pp. Prix : 45 pf.

Cette nouvelle édition du *Somnium Scipionis* n'est pas une simple réimpression. Chose peu ordinaire, l'introduction et le commentaire ont été diminués. Cette modification est motivée par la destination de cet opuscule, qui doit servir à la lecture en particulier des élèves des classes supérieures. Tout en leur facilitant ainsi le travail, M. Meissner ne raccourcit pas le commentaire de façon à nuire à l'intelligence du texte; les passages les plus difficiles sont suffisamment expliqués.

Le texte a également subi des modifications, mais elles ne sont pas toujours heureuses. Au paragraphe 4 par exemple, les manuscrits donnent : *parum rebus audite cetera*. Cela ne se comprend pas, mais la correction *parumper erectis auribus* introduit de trop grands changements et, à la rigueur, je préférerais le *parumper audite* des éditions précédentes. Au paragraphe 21 *idque eo ocius* pour *idque ocius* s'explique facilement au point de vue paléographique sans pour cela être nécessaire.

A part ces légères critiques, c'est une excellente édition de plus dans la collection de Teubner.

P. GRAINDOR.

Latin manuscripts, an elementary introduction to the use of critical editions for high school — and college — classes, by HAROLD W. JOHNSTON, prof. of latin in the university of Indiana. Chicago, Scott, Foresman et C^{ie}, 1897. Grand in-4°, 135 pp. avec XVI fac-similés hors texte et de nombreuses gravures. Prix : 15 fr.

N'était le prix un peu élevé de cet excellent et joli volume, on devrait en recommander chaudement l'acquisition aux étudiants. C'est une très claire et très suffisante introduction à l'étude critique des textes et de la paléographie latine, bien que sans prétention à l'originalité. L'auteur s'est servi des meilleurs ouvrages connus et les cite :

Le livre est divisé en trois parties : les 58 premières pages résument toute l'histoire des manuscrits (confection, publication, transmission, conservation); les pages 61 à 92 contiennent des notions très précises de paléographie; enfin les pages 93 à 122 sont consacrées aux principes de la critique.

La fin du volume donne la description des fac-similés, dont voici la liste : 1. Virgile, *Palatinus*; 2. Cicéron, *Schedae Vaticanae*; 3. Tércence, *Bembinus*; 4. Caesar, *Parisinus* 5763; 5. Virgile, *Schedae Vaticanae*; 6. Salluste, *Parisinus* 16024; 7. Caesar, *Vindobonensis* 95; 8. Cicéron, *Ambrosianus* c. 29; 9. Cicéron, *Rhenaugiensis* 127; 10. Virgile, *Sangalensis* 1394; 11. Catulle, *Romanus*; 12. Horace, *Bernensis* 363; 13. Horace, *Bernensis* 363 (deux extraits); 14. Salluste, *Parisinus* 16025; 15. Cicéron, *Vossianus* fol. 86; 16. Cicéron, *Parisinus* 18525.

Toutes ces reproductions sont excellentes; non seulement elles sont bien venues, mais leur grand format rehausse singulièrement leur utilité. On en compte plusieurs mesurant 30×25 , tandis que l'une d'elles, le n° 5, mesure 40×30 .

J. KEELHOFF.

I. J. W. BIERMA. **Quaestiones de Plautina Pseudolo.** (*Dissertation inaugurale de Groningue*). Groningue, Scholtens et fils, 1897. 154 pages in-8°.

Ik J. J. HARTMAN. **De Terentio et Donato commentatio.** Leyde, A. W. Sijthoff, 1895. 240 pages in-8°.

III. P. TSCHERNJAEW. **Terentiana : De Ciceronis studiis Terentianis.** Kazan, 1897. 104 pages in-8°.

IV. TH. STANGL. **Tulliana.** (*Programme du Gymnase Charles-Léopold à Munich*). Munich, Lindl, 1897. 60 pages in-8°.

V. HIL. VANDAELE. **Qua mente Phaeder fabellas scripserit.** (*Thèse présentée à la Faculté des lettres de Paris*). Paris, Bouillon, 1897. iv-102 pages in-8°.

I. La dissertation de M. Bierma est divisée en trois chapitres. Le premier est intitulé *De fabulae Pseudoli argumento, indole, traditione*. S'il n'apporte rien de bien neuf, il se lit avec agrément. Tout en faisant valoir les qualités de la comédie de Plaute, M. B. n'en dissimule pas les défauts de composition. La constatation de ces défauts l'amène à supposer que le *Pseudolus* est le produit d'une *contaminatio*, du mélange de deux originaux grecs, dont l'un avait pour sujet « le leno trompé » et l'autre « le père dupé ». Le deuxième chapitre, le plus long et le plus important de l'ouvrage, est consacré à justifier cette hypothèse. L'argumentation est habile, subtile, sans être toujours très

convaincante. L'hypothèse de la *contaminatio* a l'avantage d'expliquer certaines incohérences de la pièce, mais M. B. ne la pousse-t-il pas trop loin dans le détail? Le troisième chapitre contient des remarques critiques et exégétiques sur le *Pseudolus*, dont plusieurs sont dignes d'attention.

II. Je lis toujours avec plaisir les livres de M. Hartman : il y règne une bonne humeur et un entrain qui rappellent le souvenir de Cobet. Le savant professeur de Leyde a le talent de faire pousser des fleurs sur les terrains les plus arides en apparence de la philologie; entre ses mains, l'érudition se dépouille de son austérité et prend un tour agréable, sans rien perdre d'ailleurs de sa solidité. C'est qu'il aime les auteurs anciens pour eux-mêmes et qu'il trouve dans la lecture de leurs œuvres une source abondante de jouissances littéraires. Il est humaniste en même temps que philologue (chose qui tend à se faire rare aujourd'hui). Sa *Commentatio de Terentio et Donato* en est une nouvelle preuve.

On connaît le commentaire sur cinq comédies de Térence qui porte le nom de Donat; en réalité, c'est une compilation d'éléments hétérogènes et d'inégale valeur. A côté de remarques pédantesques ou saugrenues, il y a toute une série d'observations pleines de finesse et de goût, qui nous aident singulièrement à saisir les beautés discrètes des ouvrages de Térence. Ces observations émanent d'un homme doué au plus haut degré du sens de l'art dramatique. Lessing en faisait grand cas. Dans son premier chapitre, M. H. montre le parti qu'on en peut tirer pour l'interprétation littéraire du comique latin : il choisit l'*Eunuque* et l'analyse scène par scène en prenant pour guide le vieux scolaste; çà et là il propose une correction ou une explication nouvelle¹. Le second chapitre, très intéressant, est destiné à déterminer le caractère du « commentaire de Donat ». Des conjectures sur le texte de ce commentaire remplissent le troisième chapitre. L'auteur s'exprime à ce sujet avec beaucoup de modestie (p. 125) : « Nihil hic certi invenies, nihil quod non cuivis in mentem venire possit, Saepe ne conjecturam quidem proponam, sed aut quid fere requiratur demonstrare conabor aut tantummodo corruptum esse scholion dicam ». Dans le chapitre quatrième, il s'applique à faire voir que la part d'invention de Térence dans ses comédies est beaucoup plus grande qu'on ne l'admet communément. C'est aussi la conclusion qui ressort des

¹ Je dois avouer que je ne suis pas d'accord avec M. H. sur tous les points, et que ses conjectures en particulier ne font l'effet d'être un peu hâtives.

recherches de M. F. Nencini ¹, dont j'ai parlé dans cette revue ². Pour ce qui me concerne, je partage complètement l'opinion de M. H., et je suis persuadé que, si une bonne fortune nous rend un jour l'original d'une des comédies de Térence, cette découverte confirmera ce que nous fait pressentir une étude attentive de l'art exquis du « serf africain ».

Je n'ai point prétendu résumer le travail de M. H. ni signaler tout ce qu'il renferme d'utile et d'ingénieux : je préfère renvoyer au volume lui-même les amis des lettres latines.

III. La très consciencieuse dissertation de M. Tschernjaew est une utile contribution à l'histoire de la langue latine. Le jeune savant russe a relevé avec soin tous les passages de Cicéron qui ont quelque rapport à Térence : citations, imitations, analogies d'expression, emprunts de tournures et de mots, etc. Il résulte de ces minutieuses statistiques que l'influence de Térence sur le style et la langue de Cicéron a été assez considérable; notons toutefois que, parmi les locutions qu'on rencontre à la fois chez ces deux auteurs, beaucoup devaient appartenir au domaine commun du langage familier. Dans un appendice, M. Tsch. étudie le vocabulaire de Térence à deux points de vue : 1° imitation des écrivains antérieurs, 2° création de nouveaux mots.

Pour être modeste, la tâche entreprise par M. Tsch. n'en exigeait pas moins de longues et patientes recherches et des connaissances solides en matière de philologie latine. Ces deux conditions ont été remplies de façon à faire honneur à l'auteur.

IV. Les *Tulliana* de M. Stangl ne se prêtent guère à l'analyse. C'est une collection de remarques critiques, marquées au coin de la plus scrupuleuse érudition, sur le *De oratore* de Cicéron. Les latinistes les consulteront avec grand profit.

V. La thèse de M. Vandaele a été principalement inspirée par les récents travaux de M. Louis Havet sur la critique des fables de Phèdre. L'auteur toutefois garde son indépendance et combat parfois l'opinion de l'éminent professeur du Collège de France. Dans la première partie de sa dissertation, il étudie le contenu des différents livres de Phèdre ainsi que la date probable de leur composition et de leur publication. Dans la seconde, il cherche à démêler les intentions du poète, à déterminer la portée de ses fables et les allusions qu'elles renferment. Il nous montre comment Phèdre, qui se donne d'abord pour un simple imitateur d'Ésope, s'est écarté de plus en plus de son modèle et a tenté de faire une œuvre originale; il met en lumière sa

¹ *De Terentio ejusque fontibus*. Livourne, 1891.

² T. XXXV, p. 415-420.

tendance satirique et son humeur chagrine. Car l'affranchi d'Auguste est un mécontent : il souffre de son humble condition et de l'insolence des grands ; il souffre de voir la sottise, la méchanceté et l'hypocrisie triomphantes ; il souffre des persécutions auxquelles il a été en butte sous Séjan ; il souffre enfin dans son amour-propre d'auteur, estimant qu'on ne lui rend pas justice et se croyant victime d'une conspiration de l'envie. La bile qu'il a ainsi amassée, il l'épanche dans ses fables, et c'est ce qui donne à celles-ci un caractère bien personnel.

Le sujet traité par M. V. est de ceux qui ouvrent le champ aux hypothèses. Je ne puis discuter ici toutes celles que propose M. V. ; il en est de probables ; il en est d'autres que j'aurais peine à accepter. Quoi qu'il en soit, je recommande la lecture de cette thèse à ceux qui désirent approfondir l'œuvre du fabuliste latin.

P. T.

Lexicon Livianum, confecit FR. FÜGNER. Vol. I (Fasc. 1-8).

Leipzig, Teubner, 1897. VI pp. et 1572 col. Prix : 19 marks 60 pf.

Le *Lexicon Livianum* de M. Fügner est un de ces monuments de patiente érudition dont l'Allemagne a, si j'ose dire, la spécialité. *Tous* les mots employés par Tite-Live, y compris les particules, ont été recueillis avec l'indication de *tous* les passages où on les rencontre ; tous les sens et toutes les particularités, orthographiques et autres, qu'ils présentent, sont soigneusement notés ; les endroits douteux sont marqués d'un astérisque. Le premier volume a reçu de la critique l'accueil le plus favorable, et, l'ayant attentivement examiné, je puis à mon tour en proclamer la haute valeur.

Malheureusement l'achèvement de cette grande et utile entreprise est compromis. Le nombre des souscripteurs n'est pas suffisant pour couvrir les frais considérables qu'elle comporte. Nous espérons que l'appel adressé par l'éditeur aux philologues sera entendu. Tite-Live est un des auteurs qui figurent au premier rang dans les programmes des classes d'humanités. Le *Lexicon Livianum* de M. Fügner peut rendre aux professeurs les plus grands services ; il a sa place toute désignée dans les bibliothèques des athénées et des collèges, comme dans celles des universités.

L'auteur et l'éditeur comptent que l'ouvrage sera complet en trois ou quatre volumes. Il paraît par livraisons de 80 pages, coûtant 4 marks chacune. On peut se procurer le 1^{er} volume (comprenant 8 livraisons) au prix très avantageux de 19 marks 60 pf., en souscrivant à l'ouvrage entier *avant le 1^{er} mai* de cette année. Passé cette date, le prix sera porté à 40 marks.

Nous nous permettons d'attirer l'attention de nos lecteurs sur l'importante publication de M. Fügner.

P. T.

L. E. CHEVALDIN. Grammaire appliquée ou série synoptique de thèmes grecs et latins. II-219 pp. in-12, cartonné. N° *XXIII* de la *Nouvelle collection à l'usage des classes*. Paris. C. Klincksieck, 1897. Prix : 2 fr. 50.

Voici un petit livre excellent pour les élèves en philologie classique, et que tous les professeurs de langues anciennes pourront consulter avec profit.

Ce n'est pas un livre d'érudition, dit modestement l'auteur, c'est un simple guide pratique pour les élèves d'élite et pour les étudiants. C'est, essentiellement, la double traduction, en grec et en latin, d'un chapitre de Montesquieu¹. Bonne en elle-même, excessivement utile comme modèle à proposer aux élèves, cette traduction est accompagnée de remarques et suivie d'appendices qui ne sont pas le moindre mérite du livre.

Le volume s'ouvre par une introduction où M. Ch., après avoir rapidement démontré que le thème est utile et même nécessaire pour ceux qui veulent et doivent bien savoir une langue, donne des indications sûres et nombreuses sur les meilleurs ouvrages — dictionnaires, grammaires, manuels de stylistique — indispensables aux étudiants à qui son livre s'adresse; il ne signale pas les ouvrages généraux, fondamentaux, mais bien tout ce qui est pratique et facile à utiliser; d'autre part, il s'en tient aux ouvrages français ou *francisés*.

Le texte français à traduire est divisé par fractions de quatre ou cinq lignes; la traduction, grecque et latine, suit chaque partie, et, placée sur deux colonnes en regard l'une de l'autre, se prête facilement à une continuelle comparaison. Puis des remarques nombreuses attirent l'attention sur les mots, les expressions, les règles appliquées, l'orthographe même, renvoient aux grammaires, à des passages d'auteurs latins et grecs, donnent des synonymes, des expressions équivalentes, en indiquant des nuances de sens ou des différences d'emploi, en un mot expliquent le tout en intéressant vivement, et donnent à l'élève, en même temps que des connaissances nombreuses, une excellente méthode de travail. Je ne saurais trop recommander ce commentaire

¹ Considérations sur les causes de la grandeur des Romains et de leur décadence, Ch. I.

perpétuel, pour lequel l'auteur s'est heureusement inspiré — je le suppose du moins — de la *Palaestra Ciceroniana* de M. Seyffert. Je ne peux lui reprocher que d'être parfois un peu trop élémentaire, comme p. 38 « *Creverit*, subj. dans l'interrogation indirecte » ; p. 40 « *εὖρος* accus. de relation (*accusativus graecus*) ».

Quatre appendices complètent ce volume : 1, Correction d'un thème grec ; 2, Correction d'un thème latin ; 3, Conseils pour la Version latine ; 4, Conseils pour la Version grecque. Les deux premiers donnent un grand nombre d'observations excellentes dans le genre des remarques que je viens de signaler. Dans les deux derniers, les vues, les conseils et les exemples de M. Ch. pour la Version latine et pour la Version grecque, sont tout à fait recommandables. « Nous ne sommes plus, dit l'auteur, qu'on le sache bien, au temps des « belles infidèles ». Cette sorte de traduction, fort admirée jadis, même dans l'Université, n'a aucune vogue aujourd'hui dans les concours de Sorbonne : la « poudre aux yeux » n'aveugle plus que les imprudents qui la sèment »¹ ; et M. Ch. donne comme première condition d'une traduction acceptable, l'*exactitude*. « Et par *exactitude* il ne faut pas entendre seulement la reproduction du *sens général*, mais encore l'expression des *nuances particulières*, selon l'*ordre d'exposition* des idées et le plus ou moins de *développement* donné à la pensée »². D'autre part le *style* sera clair, correct, élégant, et le *ton* approprié à la nature de chaque sujet. Ces principes sont appuyés par d'excellentes traductions de passages latins ou grecs, et par la critique des traductions de la collection Nisard pour les mêmes textes. Détail curieux : appréciant le travail de Nisard pour le début de l'*Achilléide* de Stace, M. Ch. lui accorde 3 points sur 20.

Un quintuple *Index* des *Mots grecs, latins et français*, des *Questions grammaticales*, et des *Références*, permet de se servir facilement de l'ouvrage, et d'en tirer tout le profit possible.

L. PREUD'HOMME.

¹ P. 130-1. — ² P. 131.

M. J. TOUTAIN. **L'inscription d'Henchir-Mettich**¹. *Un nouveau document sur la propriété agricole dans l'Afrique romaine.* (Extraits des mémoires présentés par divers savants à l'Académie des inscriptions, t. XI, 1^{re} partie). 1897, 55 pp. et 4 pl.

L'Afrique, pays de *latifundia*, ne cesse de nous livrer des inscriptions du plus haut intérêt pour l'histoire de la grande propriété romaine. Après celle d'Aïn-Ouassel, qui date du règne de Septime Sévère et celle du *Saltus Burunitanus*, contemporaine de Commode², on vient de découvrir à Henchir-Mettich au nord-ouest de Testour, un monument plus ancien que les autres, puisqu'il remonte au règne de Trajan (entre la fin de l'année 115 et le mois d'août 117). Le texte gravé sur les quatre faces de cette stèle a été édité avec soin et commenté avec compétence par M. Toutain, que son étude sur les *Cités romaines de la Tunisie*, avait admirablement préparé à entreprendre un pareil travail.

Ce document, charte de fondation du *fundus Villae Magnae Variani*, de son nom indigène *Mappalia Siga*, est destiné à fixer les droits des propriétaires et la situation nouvelle résultant pour les habitants du pays de la création de ce domaine qui occupait l'ancien territoire d'une tribu numide. On peut conclure du texte que ce *fundus* privé avait sans doute été concédé par faveur impériale sur les terres de l'*ager publicus*. L'intervention de deux procurateurs nous montre qu'il a été constitué par voie administrative, et la mention de « *subseciva* » prouve qu'il a été mesuré et cadastré comme les colonies; à côté des procurateurs impériaux, l'inscription cite un *magister* et un *defensor* : ce dernier titre établit qu'il existait des défenseurs dans les communes rurales dès le temps de Trajan.

Le contenu de l'inscription montre d'abord combien était grande la variété des cultures africaines. Outre l'huile et le blé, produits de tout temps célèbres de ce pays, nous voyons que l'on y cultivait aussi l'orge, les fèves et la vigne. L'apiculture paraît également avoir été très florissante.

Pour l'exploitation du domaine trois modes sont prévus : les propriétaires résideront sur leurs terres et en dirigeront l'exploitation : c'est alors à eux directement que seront payées les redevances; ou bien

¹ Le même travail a paru, sans les planches, dans la *Nouvelle Revue historique du droit*, t. XXI, p. 373 sqq.

² Cf. Bruns-Mommsen, 6^e éd., p. 244 et 384, et Girard, *Textes*, 2^e éd., pp. 160, 164.

ils les feront administrer par un ou plusieurs régisseurs (*villici*) ou encore ils loueront tout ou partie du domaine à des fermiers (*conductores*), moyennant le paiement annuel d'une somme fixe.

Les habitants indigènes, anciens maîtres des terres devenues par le fait même de la conquête, en théorie, la propriété du peuple romain, restent libres et peuvent continuer à cultiver les champs qui leur avaient appartenu autrefois. Seulement ils sont, comme on l'a vu, astreints au paiement d'un loyer en nature. En d'autres termes, ils deviennent cultivateurs partiaires, ils sont réduits à la condition de *coloni*. C'est là une origine jusqu'ici inconnue de cette classe rurale, sur laquelle on a tant écrit. Elle ne s'est pas formée ici par le jeu naturel des facteurs économiques et sociaux, mais a été constituée par voie administrative. Ces fermiers, à l'époque de Trajan, sont encore libres en droit; ils peuvent, s'ils le veulent, abandonner leurs terres; mais en fait on constate qu'ils sont déjà dans une étroite dépendance du propriétaire ou de ses représentants, et l'on peut prévoir qu'ils seront un jour transformés en serfs attachés à la glèbe.

Nous nous sommes efforcés de résumer brièvement les principales conclusions que M. Toutain a tirées du texte très curieux, mais souvent fort obscur, qu'il a soumis à une pénétrante analyse. Nous devons ajouter que l'inscription d'Henrich Mettich a été interprétée simultanément par M. Ad. Schulten¹, et que les divergences d'opinion entre les deux commentateurs sont capitales: c'est ainsi que l'auteur allemand considère le fonds, dont notre texte est la *lex*, comme une propriété non pas privée mais impériale. Nous pouvons d'autant mieux nous abstenir de prendre part ici à ce débat, que M. Baudouin a commencé la publication d'une étude développée sur les grands domaines dans l'empire romain², dans laquelle il soumettra à une critique impartiale les deux conceptions opposées. H.

PAUL REGNAUD. **Comment naissent les mythes.** Paris, F. Alcan. 1898.

Voici un ouvrage au titre alléchant: l'intérêt pour l'étude de la mythologie a été considérablement augmenté dans ces dernières années

¹ Schulten, *Lex Manciana* (*Abh. Ges. der Wiss. Göttingen*, t. II, n° 3) 1897.

² Baudouin, *Les grands domaines dans l'empire romain d'après les travaux récents*. (*Nouvelle revue historique du droit*) 1897, p. 343 sqq., 673 sqq.

par les travaux de l'école Mullérienne d'un côté, par ceux de l'école anthropologique de l'autre. Ce n'est pas à dire qu'on puisse se vanter d'être arrivé à des données très sérieuses ni surtout concluantes. Néanmoins les travaux faits dans deux directions tout à fait opposées, ont eu l'avantage d'éveiller la curiosité et ont démontré — et c'est là le résultat le plus clair — que la mythologie ne découle pas d'une seule source. Voilà un point sur lequel on est d'accord actuellement. M. Regnaud occupe encore un point de vue ancien et reprend bravement dans sa préface l'opinion de Sainte-Beuve émise il y a quelque trente ans : « L'antique mythologie s'est peuplée tout entière de simulacres. Hier ce n'était qu'une métaphore, le lendemain c'était devenu une divinité. »

C'est au fond une autre forme de la « maladie du langage ». Dédaignant l'interprétation des mythologues solaires, M. Regnaud ne voit partout que le feu et la libation sacrée.

Les reproches qu'on a formulés contre les mythologues mullériens peuvent également s'adresser à M. Regnaud. Il y a dans son livre pas mal de passages où il applique cette interprétation d'une manière tout aussi arbitraire que l'ont fait M. Max Müller et ses disciples.

Le bûcheron dans le conte du Petit-Poucet est pris par lui comme le maître de la maison, « personnification du Soma enflammé ou de la liqueur sacrée qui contient les flammes sacrées personnifiées à leur tour sous les formes de ses fils » (p. 3). — Le même bûcheron est considéré (p. 5) comme Agni qui coupe le bois. Or (p. 13) le Petit Poucet est identifié à son tour avec Agni, et son père est devenu Soma.

Tout aussi déroutante est l'interprétation des bottes de sept lieues. Celles-ci se retrouveraient dans le passage védique que voici : « Visna a fait ses (grands) pas avec les sept établissements de la terre ». Or, ce texte, d'une clarté plus que douteuse, M. Regnaud l'explique de la façon suivante : « c'est-à-dire avec les sept flammes qui s'élèvent de la libation, comparée à la base, au sol sur lequel repose tout ce qui s'élève de terre » (p. 35). — « Ces sept établissements » sont considérés à la page 37 comme sept auxiliaires qui — dans le développement logique (!) du mythe — sont devenus les bottes de sept lieues ».

Il y a un autre point sur lequel M. Regnaud émet une théorie plus que hasardeuse. L'auteur croit notamment que tous les éléments de nos contes se retrouvent dans l'ancienne littérature hindoue : ces éléments ayant d'abord existé isolément comme formules des hymnes liturgiques, se seraient unis l'un à l'autre, agglomérés pour ainsi dire, pour former de cette manière les mythes et les contes populaires. Il applique cette théorie au conte du Petit Poucet, à la légende hindoue du déluge et au conte de Psyché. Tout en acceptant comme exacte la traduction des textes cités — ce dont nous ne saurions juger — nous ferons remarquer

que la question n'est pas tranchée par une simple affirmation. En somme, nous ne croyons pas que l'ouvrage de M. Regnaud fasse faire un pas de plus à la science mythologique.

Pépinster.

AUG. GITTE.

Collection de Textes pour servir à l'étude et à l'enseignement de l'histoire : Adhémar de Chabannes, *Chronique*, publiée d'après les manuscrits par JULES CHAVANON. Paris, Picard, 1897.

Adhémar de Chabannes (988-1034) fut moine à l'abbaye de Saint Martial à Limoges, puis prêtre à Angoulême; on lui doit une histoire abrégée des abbés de Saint Martial et une lettre célèbre sur l'apostolat de Saint Martial, mais son œuvre historique la plus considérable est sa chronique en trois livres qui va de l'origine des Francs à l'an 1028. Les deux premiers livres et les 15 premiers chapitres du 3^e livre sont empruntés aux *Gesta regum Francorum*, aux *Continuations de Frédégaire*, et aux *Annales Laurissenses*. De courtes chroniques : *Chroniques d'Aquitaine*, *Annales de Limoges*, *Annales d'Angoulême*, ont été également utilisées. Il s'y trouve enfin quelques passages originaux relatifs le plus souvent aux monastères de Limoges, Saint Cybard et Saint Martial. Les chapitres XVI à LXX du 3^e livre sont l'œuvre personnelle d'Adhémar et notre source principale pour l'histoire d'Aquitaine aux X^e et XI^e siècles. Il est très bien informé de tous les faits militaires, politiques et même domestiques des ducs d'Aquitaine, des comtes de Poitiers et d'Angoulême. Il en sait qui intéressent Jérusalem, Constantinople et l'Allemagne, Rome, l'Angleterre et l'Espagne. Le tout est écrit dans un style terne, mais clair et sans faux ornements. Un manuscrit du XI^e siècle, donc très voisin du manuscrit original, et renfermant la chronique tout entière, a servi essentiellement à établir le texte. C'est le ms. A de l'édition. Quatre autres manuscrits, dérivés d'une source commune mais perdue, du XI^e siècle, permettent de corriger certaines fautes du ms. A. Sous le texte authentique sont reproduites les interpolations d'un manuscrit C qui complètent les renseignements d'Adhémar sur le monastère de St. Martial. Les autres interpolations sont sans valeur. Enfin quelques fragments d'Adhémar trop différents du texte tel qu'on le trouve dans les ms. précédemment décrits, ont été reproduits en appendice. Ce n'est pas, comme l'avait cru Waitz, un extrait de l'œuvre d'Adhémar, mais bien un reste de la première rédaction du chroniqueur (*Notice sur les ms. d'Adhémar* par L. Delisle, 1896).

Labbe avait publié la chronique d'après le ms. C. interpolé. En 1841, Waitz, se basant sur le ms. A et ajoutant en note les interpolations de C, a publié dans les *Monumenta* (t. IV des *Scriptores*) les parties originales d'Adhémar. Il fit précéder le texte d'une bonne préface. Nous devons à M. Chavanon le texte entier, les parties non originales étant imprimées en petits caractères, une préface qui rectifie en divers points celle de Waitz, un sommaire, des notes historiques nombreuses, surtout pour le 3^e livre, des tables alphabétiques soignées des noms de lieux et des noms de personnes.

En Belgique, qui veut aller aux sources de l'histoire doit recourir aux volumes si peu maniables des *Monumenta* et des *Acta sanctorum*. Il y faudrait un peu plus de ces livres comme le *Gislebert de Mons* (édit. in-8° des *Monumenta*), le *Galbert de Bruges* de M. Pirenne ou la *Chronique de Saint-Trond* de M. de Borman.

A. HANSAY.

V. DEPREZ. **La libération de la Flandre flamingante par Jacques van Artevelde.** Bruxelles, Castaigne, 1897, VIII-176 pp. in-8°.

Nous avons vainement cherché dans ce livre de qui ou de quoi Jacques van Artevelde a libéré la Flandre flamingante. Ce n'est certes pas de son comte légitime, encore moins des armées de Philippe de Valois, qui n'y ont plus remis les pieds depuis 1328.

L'auteur traite de la période qui s'étend de 1336 à 1340, c'est-à-dire des négociations de Valenciennes au retour d'Édouard III en Angleterre. Dans une courte préface, il passe en revue les chroniques, recueils d'actes et travaux modernes dont il s'est servi.

Le chapitre premier donne un rapide aperçu de la situation de la Flandre avant la guerre de Cent ans. M. Deprez ne connaît pas le livre récemment paru de M. Funck-Brentano, sinon il se tairait sur le meurtre (?) de Philippine de Flandre par le roi de France. Dans le second chapitre, « La crise économique en Flandre », l'auteur réfute deux ou trois passages de la brochure de Kervyn de Lettenhove sur Jacques van Artevelde¹; puis, nous le voyons traiter de « Révolution », l'émeute de Gand qui suivit la réunion de la Bijloke (28 déc. 1337), alors que lui-même détruit plus loin l'assertion de Van der Kindere, dans le *Siècle des Artevelde*, à savoir que la commune désormais nomma le magistrat, en prouvant que les huit *Kiesers* continuèrent leur office. Quant au récit même de cette assemblée, l'auteur oppose la narration

¹ Gand, 1868, in-8°.

de Meyer qui lui paraît plus *probable* au récit de Froissart. Il aurait dû d'abord s'enquérir de la source du compilateur Meyer et non pas se contenter de cette vraisemblance problématique.

Rien de nouveau dans les chapitres suivants, si ce n'est que l'auteur prouve que ce fut le 26, et non le 23 janvier 1340, qu'Édouard III prit au Marché du Vendredi le titre de roi de France.

Au chap. VI, « La bataille de l'Écluse et le siège de Tournai », M. Deprez prétend démontrer que jamais il n'y eut à Vilvorde — contrairement aux *Vrayes Chroniques* de Jean le Bel — une assemblée entre le 9 et le 22 juillet. Il allègue le silence des comptes communaux de Gand sur l'envoi d'une députation en ladite commune; nous ne croyons pas que ce silence soit une preuve suffisante. Nous savons bien que M. P. Scheffer-Boichorst a démontré qu'une assemblée à l'effet de conclure une alliance entre Édouard I et Gui de Flandre (Grammont, Noël 1296) ne fut jamais tenue que dans l'imagination du compilateur de *l'Istorie et Croniques de Flandre* : mais il y a une différence énorme, au point de vue de la véracité, entre cette misérable compilation résumée de cinq chroniques différentes et la chronique du chanoine liégeois.

Suit alors une « Note sur les prétendus emprunts d'Édouard III aux villes flamandes », qui constitue la seule partie neuve du livre. L'auteur démontre à l'évidence que Froissart a pris pour des emprunts les subsides promis par Édouard III en 1340 aux communes de Flandre.

Résumons-nous : ce livre de 176 pages aurait pu être réduit à une brochure ou à un article de revue où l'auteur se serait borné à redresser les « hérésies » de Kervyn, car c'est là, semble-t-il, le but qu'il s'est assigné. A force de vouloir faire un livre de ses quelques observations, il est tombé dans des erreurs qui dénotent qu'il a entrepris son travail avec une préparation insuffisante. Tout d'abord, il est évident qu'il ne connaît rien en fait de bibliographie; sinon, au lieu de se servir de l'édition de Froissart par Kervyn, il aurait employé l'excellent texte de Siméon Luce continué par Gaston Raynaud; il aurait indiqué de laquelle des éditions de Rymer il se servait; il ne se serait pas contenté de citer *Denis Sauvage* (sans indiquer autre titre, ni date), s'il avait su que Kervyn a édité ce texte sous le titre de *Istorie et Croniques de Flandre*¹. Il ignore évidemment que la *Rijmkronijk van Vlaenderen* n'est pour la plus grande partie qu'une traduction² de sources françaises et qu'il en est de même de la

¹ *Collection de Chroniques Belges Inédites*, 2 vol. Brux. 1879-1880. Cf. H. Pirenne dans *Mélanges Monod*, p. 361-371. Paris, 1897.

² *Bulletins de la Comm. roy. d'hist.* 4^e série, t. XV, p. 346 sqq.

Chronique de Berne, qui s'appelle d'ailleurs *Chronographia regum Francorum*. Mais laissons cela et pénétrons un instant dans le texte lui-même. Ce livre est un ouvrage à tendance. M. Deprez a devant les yeux le Van Artevelde de Conscience et de Kervyn, c'est-à-dire, un héros immaculé, détestant la violence, brûlant du pur amour de la liberté. Or, pour nous montrer sous ce jour le capitaine gantois, l'auteur est forcé de violenter les textes, d'étouffer ce qui nuirait à la réputation de l'Artevelde qu'il s'est forgé d'avance.

Donnons un exemple. M. Deprez cite les *Annales* de Meyer a° 1339 : « Leurs adversaires sollicitèrent du secours à Gand, et il vint de cette ville une telle multitude que de nombreux courtiers furent massacrés... Tel est le récit de Meyer qui fixe la date de ces faits au commencement d'octobre » (Deprez p. 93). Ce passage représente la traduction de : « Eo res processit insanie ut textores et fullones Gandavum pro auxilio mitterent contra suos adversarios. Missi ab Artevelde Gandavenses mense Octobri proxenetas multos inhumaniter interfecerunt, » etc. (fol° 140°). D'abord où trouve-t-on, dans le texte de Meyer cette *telle multitude* et le *commencement* d'octobre? Mais surtout remarquez l'escamotage du *missi ab Artevelde* que nous considérons comme capital dans cet épisode.

On voit encore mieux plus loin cette partialité, si le mot ne paraît trop ridicule ici. Celui qui a quelque peu fréquenté les *Annales* de Meyer est bien vite frappé de ce fait que l'auteur ne dit mot du meurtre commis par Artevelde sur la personne de Volkaert Rode (Meyer f° 138 r°), de l'assassinat de cinq échevins à Aardenburg par son ordre (ibid.), et de celui du patricien Pierre Lammins (f° 145 r°).

Terminons en signalant une erreur assez grave au chap. V, où citant un acte de Rymer (vol. III. 1, p. 61) sur la frappe de monnaies à l'effigie d'Édouard III, l'auteur se trompe de date (c'est le 8 septembre que le roi promulgua le traité et le 10 octobre qu'il envoya des délégués), et ne cite que deux envoyés alors que le texte en mentionne trois : William de Stury, Thomas de Melcheburn et Gilbert de Wendlynburgh.

Ces réserves ne nous empêchent pas de reconnaître que, s'il eût été mieux préparé et moins dominé par les idées traditionnelles qui ont cours sur le rôle d'Artevelde, M. Desprez eût pu faire œuvre utile. Il a judicieusement utilisé les comptes communaux de Gand, et dénoté çà et là un esprit critique auquel il n'a manqué que d'être plus exercé et surtout mieux informé.

VICTOR FRIS.

La Critique littéraire, étude philosophique, par A. RICARDOU, docteur ès lettres, professeur au Lycée Charlemagne, avec une préface de M. Brunetière. Paris, Hachette, 1896. Prix : fr. 3,50.

L'ouvrage de M. R. nous fait connaître le rôle, l'importance, les procédés de la critique, et aussi les diverses espèces de critique. Bien que l'auteur n'ait fait souvent que résumer, en les exposant avec méthode, les travaux de maîtres tels que Sainte-Beuve et Taine; bien qu'il se soit, pour le reste, inspiré spécialement des idées de M. Brunetière, en justifiant la critique dogmatique et en combattant la critique impressionniste, son livre n'en possède pas moins une sérieuse valeur intrinsèque. Nous regrettons que le cadre de cette Revue ne nous permette pas d'en donner une analyse détaillée, d'en faire ressortir l'élévation des idées et la solidité des raisonnements, qui frappent successivement, à coups délicats mais sûrs, l'impressionnisme, résultat du positivisme et du scepticisme, le dilettantisme, jouissance égoïste des oisifs, et le pernicieux naturalisme, pour arriver à cette conclusion que l'idéal littéraire doit être l'émotion esthétique provoquée par l'expression humaine, c'est-à-dire morale, de la vérité.

Contentons-nous d'en esquisser la synthèse.

M. R. part de ce principe « que l'œuvre d'art est belle dans la mesure où, expressive de vérité et de vie, elle donne à l'âme une émotion qui la grandit ». Voilà son principe fondamental, le seul aussi, selon nous, qui puisse servir de critérium infaillible dans une appréciation. Quelles sont les opérations préalables à l'énoncé d'un jugement? D'abord l'analyse psychologique, qui fait la lumière sur les états d'âme que traduit l'œuvre littéraire; puis l'analyse esthétique, qui étudie la façon dont l'auteur a exprimé ses idées et ses sentiments; enfin l'analyse morale, qui dégage de l'œuvre un enseignement pour la conduite de la vie. Il est une qualité indispensable au critique, c'est l'abnégation de son moi; il doit se dépouiller de tout parti pris, entrer dans les sentiments de l'auteur et repenser ses pensées.

Il s'agit maintenant d'expliquer une œuvre : comment faire? Sainte-Beuve et Taine recourent l'un à la biographie, l'autre à l'étude de la race, du milieu, du moment. Mais cette critique historique néglige ce qu'il y a d'original dans l'homme de génie. Ici intervient la critique dogmatique. Le relativisme esthétique ou la critique impressionniste, à la manière de J. Lemaitre, se borne à raconter ses impressions momentanées; à comprendre et à refléter les œuvres examinées, sans jamais porter de jugement absolu sur leur valeur essentielle; il nie la possibilité de la critique dogmatique. Pour réfuter cette théorie, M. R.

sé base sur le fonds d'humanité que chaque homme porte en lui-même, que l'écrivain génial met dans ses œuvres et qui leur vaut l'immortalité. Or, c'est ce fonds d'humanité que le critique dogmatique met en relief et qui lui sert de point de départ; il s'ensuit que les esthètes, et à fortiori les critiques, doivent être impersonnels par le fond : c'est l'humanité et non leur moi qui doit vibrer dans leurs conceptions. Il n'en est pas de même de la forme : là se manifestera la personnalité.

L'émotion esthétique est ainsi le signe et la preuve du vrai mérite. Pour qu'une œuvre soit émouvante, c'est-à-dire belle, il faut qu'elle suggère en nous de la vie *vraie et morale*, le vrai et le moral étant la quintessence de la vie. Sa valeur est d'autant plus grande qu'elle communique plus d'idées élevées, de sentiments nobles et d'émotions morales. Certes, il ne faut pas en exclure la laideur, puisque celle-ci se rencontre dans la réalité; seulement, qu'elle ne soit pas anti-esthétique, et pour cela il suffit que l'écrivain ne tombe pas dans la trivialité. Ceci est un des défauts de Zola; mais son erreur capitale, c'est d'avoir cru que le roman pouvait être expérimental. Or, la littérature n'est pas la science; le romancier n'a pas pour fonction d'expliquer les effets en les rattachant à leurs causes; son rôle est de décrire l'impression que produisent sur lui les choses. Le réalisme a rendu aux lettres un service éminent; il a indiqué le caractère émouvant et par suite esthétique que peut renfermer l'existence la plus humble. Mais point d'exagération : n'imitons pas Zola qui, sous prétexte de vérité, décrit le milieu et le métier en un nombre effrayant de pages (dans *le Rêve* par exemple) et qui, ailleurs, ne voit dans l'homme que l'animal : le dévouement est-il donc moins réel que la bestialité?

La vérité renferme déjà en elle un principe de classification des genres et de hiérarchisation des écrivains : à égalité de talent dans l'expression, une œuvre sera d'autant plus belle qu'elle traduira plus de réalité, tout en suggérant plus d'idées, mais des idées qui élèvent l'âme.

Par là, nous arrivons à la question si épineuse de la moralité dans l'art. La moralité est la forme supérieure de la vie : nul ne le conteste. Il en résulte qu'elle sera également la forme supérieure de l'art, puisque celui-ci est la reproduction de la vie sous ses multiples aspects. L'émotion causée par une œuvre littéraire est proportionnée à son intensité vitale; par conséquent, la moralité est un des éléments de toute œuvre supérieure. Assurément, « elle ne suffit pas à produire la valeur esthétique; mais, sans elle, cette valeur n'existe pas, ou est inférieure. Un art immoral est inesthétique, comme un art faux ». Et cela, parce que, contraire à la vérité, il ne donne pas l'illusion du réel, et que, contraire à la moralité, il nous déprime et nous humilie.

Ainsi s'explique la grave responsabilité des esthètes. Ils ont réelle-

ment charge d'âmes, parce que leurs créations peuvent produire le plus grand bien ou le plus grand mal. Tout comme le prêtre, ils exercent un sublime sacerdoce et sont un des principaux facteurs du progrès ou de la décadence de la civilisation. Cependant la moralité, matière, condition et signe de toute œuvre supérieure, ne doit pas être un but : nous n'allons pas au théâtre, nous ne lisons pas un roman, pour être catéchisés. Nous nous rebiffons contre un art prêcheur ; l'effet moral doit être produit, mais non poursuivi.

En finissant, il ne nous reste qu'à souhaiter avec M. Brunetière, dans la *Préface*, que le livre de M. Ricardou achève la déroute commencée du dilettantisme et de l'impressionnisme en critique.

J. FLEUBIAUX.

CHRONIQUE

47. — La plupart de nos lecteurs ont connu Alphonse Le Roy, le professeur si populaire de l'Université de Liège. Ils pourront réveiller encore le souvenir de cette physionomie sympathique en lisant la notice que vient de lui consacrer son vieil ami, M. J. Stecher, au nom de l'Académie de Belgique. Cette notice est ornée de toutes les qualités de style fines et chatoyantes dont M. Stecher a le secret. La vie du pétulant Liégeois que fut Alphonse Le Roy est racontée avec une chaleur, une sincérité, un charme et une alacrité qui font au lecteur un double plaisir : il voit rendu à Le Roy l'hommage qu'il méritait, et il retrouve dans le style de M. Stecher la vivacité, l'enthousiasme, l'humour et la sagesse qu'apportait dans ses leçons le savant professeur de l'Université de Liège, et qu'il a su conserver, en dépit des années et de l'éméritat.

48. — Le 24 janvier dernier, il s'est constitué à Berlin une " Société allemande orientale ", (*Deutsche Orientgesellschaft*). Elle a pour but : a) d'étudier des antiquités de l'Assyrie, de la Babylonie, de la Mésopotamie, des autres contrées asiatiques, ainsi que de l'Égypte; b) d'acquérir des antiquités orientales pour les musées de l'Allemagne; c) de provoquer la publication de travaux relatifs à l'antiquité orientale. Nul doute que cette institution ne contribue au progrès de nos connaissances dans ce domaine si important pour l'histoire de l'humanité. C'est dans l'Orient asiatique que se trouvent les germes d'éléments essentiels de notre civilisation, tels que l'astronomie, les divisions du temps, le système des poids et des mesures, beaucoup d'idées religieuses. En Angleterre, l'intérêt du public pour les questions bibliques a valu aux recherches orientales une activité féconde et des protections puissantes. La France s'est acquis également des titres glorieux dans ce domaine. L'Allemagne va maintenant rivaliser plus activement avec ces deux pays pour le plus grand profit de la science.

49. — On annonce la prochaine publication à Vienne de la Chronique Syriacque de Mar Michel, dont le texte original, qui passait pour perdu, a été rapporté récemment en Europe. Cet important ouvrage qui raconte l'histoire du monde depuis la création jusqu'à la fin du XII^e siècle n'intéresse pas seulement les orientalistes. Il permettra souvent de contrôler la chronographie byzantine et aura quelque importance même pour l'étude de l'empire romain.

50. — On annonce l'apparition d'un journal américain, rédigé en grec ancien, et qui s'appelle l'*Étoile d'Orient*. Les rédacteurs sont des élèves de l'Université de Washington. Nous n'avons pu nous procurer de numéro

spécimen, mais d'après la Revue à laquelle nous empruntons ce renseignement, le journal serait imprimé " avec des lettres anciennes, semblables à celles des manuscrits ecclésiastiques des premiers temps du christianisme „. Il traite exclusivement des choses qui se rapportent à l'antiquité.

51. — Une société italienne pour la diffusion et l'encouragement des études classiques (*Società italiana per la diffusione e l'incoraggiamento degli studi classici*) vient de se fonder à Florence à l'imitation des associations analogues qui existent en France (*Association pour l'encouragement des études grecques en France*) et en Angleterre (*Society for the promotion of hellenic studies*). La nouvelle société, comme ses devancières, a commencé la publication d'une revue (*Atene e Roma*) à laquelle nous souhaitons le plus grand succès (Prix de l'abonnement : 8 fr. par an).

52. — La librairie Teubner vient de faire paraître le compte rendu développé du congrès des philologues allemands, tenu à Dresde, en septembre 1897 (*Verhandlungen der XLIV^{ten} Versammlung deutscher Philologen und Schulmänner in Dresden*. Leipzig, Teubner, 1897; prix : 6 marcs). Parmi les travaux reproduits avec le plus de développements, nous signalons : Lincke, Socrate et ses apologistes; Volkelt, Psychologie et Pédagogie; Steindorff, L'ancienne civilisation égyptienne; Kraus, La langue d'Heinrich von Veldeke; Vetter, La prose de Robert Greene; Prellwitz, L'origine des suffixes latins *-arius* et *-turus*; Brugmann, Certains cas de dissimilation vocalique en grec; etc. etc. La plupart des travaux simplement analysés dans le compte rendu ont paru depuis dans les revues savantes de l'Allemagne.

53. — MM. Perrot et Chipiez reprennent la publication de leur belle *Histoire de l'art dans l'antiquité*. Avec la 346^e livraison commence le septième volume de cette grande œuvre. Il sera consacré à la Grèce de l'épopée et à la Grèce archaïque (le temple). Avec ce volume commence donc l'histoire de l'art grec proprement dit.

54. — Nous avons annoncé en son temps que les Allemands étaient occupés à fouiller l'emplacement de Priène, en face de Milet. Les principaux résultats des fouilles viennent d'être communiqués à la Société archéologique de Berlin par M. Schrader, qui, après la mort du regretté Humann, a pris la direction des travaux avec M. Th. Wiegand. Ce n'est pas seulement les restes du temple d'Athènes, dédié par Alexandre-le-Grand, et qui avec l'Érechtheion passait pour le chef-d'œuvre du style ionique, mais une ville grecque toute entière que l'on a entrepris de retrouver sous les décombres. Toutes les rues de la ville, le marché, les temples et le théâtre ont été complètement déblayés et remis au jour.

Par un système de rues se croisant à angles droits, la ville était divisée en 70 rectangles. La rue principale avait 6 à 7 m., les autres environ 4 m. de large. Toutes sont pavées, sans avoir cependant des trottoirs comme on en trouve à Pompéi; au milieu une rigole couverte de dalles pour l'écoulement des eaux; sur les côtés, les conduites qui amenaient l'eau fraîche dans toutes les maisons, et qui au coin des rues alimentaient les fontaines publiques.

D'après son plan général, la ville ruinée semble avoir été bâtie toute entière au III^e siècle, c'est-à-dire à l'époque où Priène, grâce à la faveur d'Alexandre-le-Grand, eut un renouvellement de prospérité. Les maisons mises au jour sont importantes pour l'histoire encore si obscure de la construction privée chez les Grecs. Certaines d'entre elles ont des murs de façade qui rappellent les palais Florentins. En général, elles forment un rectangle, avec, au milieu, un cour carrée à colonnade, autour de laquelle se groupent les chambres. L'intérieur était décoré avec agrément et avec art. Les murs étaient recouverts de marbres rares, de sculptures et de peintures. Par endroits, on a retrouvé à leur place ancienne des tables de marbre avec des pieds en forme de lion, des restes de candélabres d'airain ou d'encensoirs, des vases de bronze, une foule de fragments de statuettes de marbre, de terre cuite ou d'argile, par exemple des Amours et des Aphrodites, ou encore un magister bossu avec un élève qui lui montre son devoir d'écriture.

Le marché était vaste, orné d'une foule de statues, entouré de portiques aux chambres nombreuses servant de bazar, et de diverses constructions somptueuses. On y a retrouvé beaucoup d'inscriptions, surtout des décrets honorifiques qui nous renseignent sur la vie et sur la politique urbaines, à l'époque où les Romains pénétrèrent pour la première fois en Asie. L'une de ces inscriptions (2^e siècle avant J.-C.) célèbre un personnage qui, en qualité de παιδονόμος, organisa des examens scolaires publics sous forme de concours : ἔθηκε δὲ καὶ ἀμίλλης ἀγῶνος τῶν τε ἐκ φιλολογίας μαθημάτων καὶ γυμνακτικῆς ἐνεργείας. À l'ouest du marché, on a découvert une très grande salle qui semble avoir servi aux réunions du peuple ou du sénat.

À l'égard du fameux temple d'Athèna, notons que les fouilles ont révélé qu'il était dépourvu de frise, c'est le premier temple ionique pour lequel on fait cette constatation,

Le théâtre, qui est précieux à cause de l'excellente conservation de la scène, est le premier où l'on ait trouvé un autel. Celui-ci n'occupe pas, comme on le supposerait, le centre de l'orchestre, mais il est reculé vers les premiers sièges, sans doute pour mieux laisser l'orchestre libre pour le chœur. La disposition générale confirme l'opinion que les acteurs ne jouaient pas sur le *proskénion* même.

En résumé, nous devons aux fouilles allemandes un tableau complet, très intéressant et très instructif, de l'état d'une ville grecque aux derniers siècles avant J.-C.

55. — Nous avons à plusieurs reprises entretenu nos lecteurs des découvertes importantes faites dans ces derniers temps parmi les papyrus anciens provenant de l'Égypte. M. U. Wilcken qui s'est consacré au déchiffrement de ces textes vient d'exposer dans une élégante brochure (*Griechische Papyri*, Berlin, G. Reimer; prix : 1 marc) l'histoire de ces découvertes et les renseignements de tous genre qui en découlent pour l'histoire ancienne et la philologie. Les notes abondantes et érudites fournissent une bibliographie complète du sujet.

56. — M. Théodor Kock vient de donner, sans changements notables, une

quatrième édition des *Grenouilles* d'Aristophane dans la collection bien connue des classiques avec commentaire allemand publiés par la maison Weidmann de Berlin (2 m. 40).

57. — Dans les Gymnases allemands, il semble que l'on tende à augmenter l'importance de la formation philosophique des élèves, et l'on fait servir à ce but l'enseignement des langues classiques. Heureux pays où les élèves arrivent en *prima* suffisamment formés pour lire, dans ses parties principales, une œuvre comme le *Phédon* de Platon! — Le principe suprême du monde est l'intelligence, c'est-à-dire Dieu. En lui toutes les choses ont leur cause et leur origine. De lui proviennent les âmes des hommes dont la destinée est de retourner à lui. Mais cette destinée, l'homme ne l'atteint qu'à la condition de se détacher de la sensualité et de mener une vie conforme à la raison. Voilà la quintessence des enseignements que trouve la jeunesse dans le *Phédon*. Faire comprendre à de jeunes esprits la puissance de la pensée et la profondeur du sentiment moral de Platon, c'est les préserver pour le reste de leur vie de l'hébètement matériel et de la déchéance utilitaire, c'est déposer en eux un rayon d'idéalisme qui ne s'éteindra plus. Pour aider les professeurs dans l'interprétation de l'œuvre du grand penseur grec, M. Schneider vient d'écrire un livre qui en renferme une analyse à la fois très savante, très claire et très pédagogique : *Die Weltanschauung Platons dargestellt im Anschlusse an den Dialog Phädon* (Berlin, Weidmann, 1898. 138 pp., prix : 2 m. 40). Nous signalons cet ouvrage à l'attention des professeurs de nos Athénées, qui, à défaut du dialogue entier, peuvent du moins en expliquer, sous forme de versions dictées, quelques passages choisis à leurs élèves.

58. — Nous recevons le deuxième volume de l'importante édition critique de Dion Cassius, entreprise par M. Boissevain (Berlin, Weidmann, 690 pp.). Il comprend les livres 41 à 60 qui traitent de l'histoire de Rome depuis la guerre civile entre César et Pompée jusqu'au règne de Claude. Les nombreuses lacunes qu'offre le texte de Dion, sont comblées en partie à l'aide du résumé de Xiphilin, des emprunts de Zonaras, et d'autres extraits byzantins. Avec un zèle patient, M. Boissevain a recherché dans les chroniqueurs et compilateurs du moyen âge tous les débris épars du grand ouvrage mutilé, il a établi le texte de ces auteurs d'après de nouvelles collations de leurs mss., et ce ne sera pas le moindre mérite de cette excellente édition, que d'avoir reconstitué, dans la mesure du possible, les parties perdues d'une source capitale de l'histoire romaine.

59. — Sous le titre de *Festgabe für Franz Susemihl* (Leipzig, Teubner, 1898; prix : 3 marcs), on a réuni les trois dissertations suivantes : M. Wellmann, *Das älteste Kräuterbuch der Griechen*; A. Schmekel, *Ænesidem und Cicero*; G. Knaack, *Hero und Leander*.

60. — M. V. Lundström, l'éditeur de l'excellente revue philologique, *Eranos*, vient de publier dans les Mémoires de la Société des Humanistes d'Upsal (*Skrifter utgifna af K. Humanistiska Vetenskaps-Samfundet i Upsala*. VI, 2) des *Prolegomena in Eunapii vitas philosophorum et sophistarum* (Leipzig, Harrassowitz) sur lesquels nous appelons toute l'attention des

hellénistes. Ils y trouveront une étude approfondie sur le *Cod. Laurentianus plut.* 86,7 et sur le texte de la vie de Libanius qui figure dans le recueil d'Eunape.

61. — M. E. Drerup, dont on connaît les excellents travaux sur Isocrate et sur l'épigraphie attique, a commencé une étude d'ensemble, pour laquelle il est si bien préparé, sur les documents insérés dans les discours des orateurs attiques (*Ueber die bei den attischen Rednern eingelegten Urkunden*, Leipzig, Teubner, 1898; prix : 5,40 m.). A la suite d'une fort intéressante histoire des recherches faites jusqu'à présent, l'auteur étudie successivement les lois et les pièces de procédure, et il fait avec beaucoup de méthode et de critique le classement des documents authentiques. Le résultat est des plus satisfaisants et on peut dire que, sauf les pièces contenues dans le discours sur la Couronne et quelques documents de la *Midiennne*, les nombreux textes juridiques insérés dans les discours des orateurs peuvent servir de fondement à un *Corpus iuris Attici* qui est devenu un des premiers desiderata de la philologie grecque.

62. — L'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres a décidé la publication prochaine d'un *Corpus Inscriptionum Graecarum ad res Romanas pertinentium*, qui est destiné à rendre les plus grands services à l'étude des Institutions romaines dans l'Orient hellénique.

63. — L'article *Forum* composé par M. Thédénat pour le *Dictionnaire des antiquités grecques et romaines de Saglio* a été pour lui le point de départ d'un ouvrage qui trouvera, espérons-le, beaucoup de lecteurs. Le *forum romain et les forums impériaux* (Paris, Hachette, 406 pp.) est un livre d'un format commode et d'un prix modique, qui résume avec précision le contenu de beaucoup de gros in-folio et de dissertations spéciales. Il est aussi attachant qu'érudit, et sous ses apparences modestes il rendra d'excellents services aux professeurs aussi bien qu'aux simples touristes. Comme le dit l'auteur, " il est impossible d'étudier l'histoire romaine d'une manière réelle et vivante, on ne saurait comprendre de nombreux passages d'auteurs, si on ignore le forum romain et son histoire. "

64. — Les *Forschungen zur Sicilia Soterranea* que M. Führer publie dans les mémoires de l'Académie de Munich (Abth. I. Cl. XX Bd. III Abth. 1897) sont, en réduction, un pendant au célèbre ouvrage de de Rossi sur la Rome Souterraine. L'auteur y donne les résultats d'études minutieuses poursuivies dans les diverses catacombes de la Sicile. Si l'importance de celles-ci n'est pas comparable à celle des vastes hypogées de la capitale du monde chrétien, leur intérêt archéologique et religieux est cependant considérable. Douze planches, dont plusieurs héliogravures, rehaussent la valeur de ce travail fondamental.

65. — On annonce la publication prochaine du troisième et dernier volume de la *Geschichte Siciliens im Altertum* de M. Holm, dont le second volume a paru en 1874 (Leipzig, Engelmann).

66. — La librairie Klincksieck de Paris annonce la prochaine publication de la traduction française par M. J. P. Waltzing de l'excellente *Introduc-*

tion à la critique des textes latins basée sur le texte de Plaute, de W. M. Lindsay.

67. — Ont paru dans la *Bibliotheca Teubneriana* : 1° *Q. Horatii Flacci carmina, tertium recognovit* LUCIANUS MUELLER (prix : 1 mark); 2° *C. Julii Caesaris commentarii cum A. Hirtii aliorumque supplementis, ex recens.* BERN. KÜBLER, vol. III pars altera : *Commentarius de bello Hispaniensi. C. Julii Caesaris et A. Hirtii fragmenta* (prix : 1 m. 50).

M. L. Müller a changé peu de chose au texte d'Horace dans sa 3^e édition. En revanche les *Prolegomena* ont été remaniés et renferment nombre d'observations nouvelles, généralement très brèves. L'auteur se contente souvent de renvoyer, pour les *Odes* et les *Épodes* à la grande édition qu'il est en train de publier; pour les *Satires* et les *Épîtres*, à celle qu'il a fait paraître à Vienne en 1891-1893. On peut ne pas partager toutes les idées de M. M. sur la critique d'Horace, mais il y a toujours profit à les étudier avec attention, car elles émanent d'un des savants les plus versés dans la poésie latine. Le tableau des mètres employés par Horace et les index ont reçu diverses améliorations.

Le dernier fascicule du *César* de M. Kübler se distingue par les mêmes qualités que les précédents : le texte est constitué avec beaucoup de jugement et de prudence; l'*adnotatio critica* est très soignée. La tâche de M. K. était singulièrement difficile pour ce qui concerne le *De bello Hispaniensi*, écrit dans une langue bizarre et de plus fort maltraité par les copistes : il s'en est tiré à son honneur. Le lecteur sera bien aise de trouver parmi les fragments de César ce qui nous reste des *leges Juliae*.

68. — Sous le titre de *Collectio scriptorum veterum Upsaliensis*, les professeurs de philologie classique de l'université d'Upsal commencent une publication des plus intéressantes. Le 1^{er} fascicule que nous avons sous les yeux est dû à M. V. Lundström et contient le *De arboribus* de Columelle. L'édition critique est faite avec le soin et la parfaite compétence que l'on est habitué à rencontrer dans les travaux du jeune et savant professeur. C'est là un début qui promet et auquel applaudiront tous ceux qui s'intéressent aux études classiques.

69. — Les *Hrabanstudien* de M. E. Dümmler (*Sitzungsberichte der Berlin. Akad.* 1898, III) fixent plusieurs dates de la biographie de Hraban Maur et établissent la chronologie de ses écrits avant son élection au siège archiépiscopal de Mayence en 847. Hraban, dont le surnom de Maur (*Maurus*) ne signifie pas " le noir ", mais est tout simplement le nom de S. Maur, le disciple bien connu de S. Benoît, est né vers 784. En 796 il devait être élève d'Alcuin. Il a écrit sa première œuvre, consistant en 28 poésies en l'honneur de la S. Croix, vers 814.

70. — La Commission Royale d'Histoire vient de faire paraître le t. I des *Chartes de l'abbaye de Saint-Martin de Tournai*, publiées par M. A. d'Herbomez (Bruxelles, Hayez, 1898. XCIVet 745 pp. in-4°). Ce volume, très soigneusement édité, renferme 561 chartes, presque toutes publiées in-extenso, de 1094 à 1245.

71. — La première livraison de la nouvelle édition des lois des Anglo-Saxons publiées par F. Liebermann vient de paraître à Halle (*Die Gesetze der Angelsachsen*. Halle, Niemeyer, 1898 in-4°). Elle est digne de ce que l'on pouvait attendre de son auteur, et elle remplacera désormais l'ancienne édition de Schmidt. M. F. nous fournit, disposés en colonnes, les textes critiques des diverses collections des lois, et une traduction en allemand moderne qui est un chef-d'œuvre d'exactitude et qui permettra aux historiens non anglicistes de se reconnaître au milieu des difficultés si considérables que présentent ces documents. La traduction contient de nombreux renvois aux notes qui paraîtront dans le tome II.

72. — L'ouvrage de M. P. C. Eubel, *Hierarchia catholica medii aevi* (Münster, 1898) remplace avantageusement pour le période de 1198 à 1431 la *Series episcoporum* de Gams. C'est de lui que l'on devra se servir désormais pour connaître la chronologie des cardinaux et des évêques pendant la seconde partie du moyen âge.

73. — La dernière livraison du *Neues Archiv der Gesellschaft für ältere Deutsche Geschichtskunde* (t. XXIII, p. 386 suiv.) nous fournit un assez curieux exemple d'identification de textes. M. K. Hampe y publie une lettre adressée à l'Empereur (Otton II ou Otton III) par l'abbé Erluin I de Gembloux (962-987), pour se plaindre des vexations continuelles auxquelles son monastère est en proie. Cette lettre nous a été conservée dans deux feuillets de parchemin datant du XI^e siècle, et reliés aujourd'hui dans le ms. de Bruxelles 10078-95. Elle ne cite pas son auteur. Mais celui-ci faisant allusion à ses "labia truncate lingue", M. Hampe n'a pas eu de peine à reconnaître en lui l'abbé Erluin. Sigebert de Gembloux nous rapporte en effet dans ses *Gesta abbatum Gemblacensium* (*Mon. Germ. Hist. Script.* VIII, 522) qu'à l'époque où Erluin était abbé de Lobbes, des moines mécontents de son administration lui crevèrent les yeux et lui coupèrent une partie de la langue. M. Hampe a raison de constater que c'est probablement la première fois qu'une circonstance aussi extraordinaire permet de découvrir le nom d'un auteur.

74. — L'importance que présente pour les études relatives à l'histoire du moyen âge la *Bibliotheca historica medii aevi* de Potthast, dont une seconde édition a paru, comme on sait, en 1896, nous engage à signaler à nos lecteurs le compte rendu critique que lui a consacré M. O. Holder-Egger dans les *Göttingische gelehrte Anzeigen* (janvier, 1898). Tout en reconnaissant pleinement l'utilité de l'ouvrage et l'immense labeur qu'il a coûté, M. H.-E. y relève une foule d'erreurs, d'inexactitudes, des lacunes et d'inconséquences. Il regrette avec raison que le plan, adapté plutôt aux besoins des bibliothécaires qu'à ceux des historiens, n'ait pas été complètement modifié. Aux nombreuses critiques qu'il présente, je crois devoir ajouter une observation assez importante pour les érudits belges. Elle porte sur l'appendice consacré à la nomenclature des sources historiques des Pays-Bas, p. 1722 et suiv. Cette liste est tout à fait défectueuse. On n'y trouve ni Mathias de Lewis, ni Van Heelu, ni Jean de Warnant, ni Levold de Northof, ni Guillaume d'Andre, ni la Vita S. Arnulphi, ni la chronique de la guerre entre

Philippe-le-Bel et Gui de Dampierre, ni la chronique dite Chronique Normande etc. En revanche on est surpris d'y rencontrer le Grimbergsche Oorlog et Jocelinus de Brakelonda. L'erreur la plus étrange consiste dans la citation (Cf. p. 577) d'une *Histoire de la révolution communale de Liège au XIII^e siècle*, par Henri de Dinant ! Potthast a pris ici pour une chronique un article de Polain publié dans la *Revue de Liège* en 1843.

Au moment où nous achevons d'écrire ces lignes nous apprenons la mort de M. A. Potthast décédé le 13 février à l'âge de 74 ans. Il aura la gloire d'être cité au nombre des plus robustes travailleurs qui aient dans ce siècle honoré la science allemande. On sait, en effet, qu'on lui doit, outre la *Bibliotheca hist. medii aevi*, les *Regesta pontificum Romanorum* de 1198 à 1304. Potthast était dans ses dernières années bibliothécaire du Reichstag. — H. P.

75. — On annonce la publication prochaine chez F. Bruckmann à Munich d'une nouvelle collection de facsimilés pour servir à l'étude de la paléographie du moyen âge sous le titre de "*Monumenta Palaeographica. Denkmäler der Schreibkunst des Mittelalters* „ Les éditeurs sont MM. H. Schnorr von Carolsfeld et A. Chroust. Le prix de chaque livraison est fixé à 20 mk. Il paraîtra une livraison tous les deux mois.

76. — Le P. Reichert vient de publier dans le deuxième volume des *Monumenta ordinis patrum praedicatorum la Cronica ordinis Praedicatorum ab anno 1170 usque ad 1333* du frère Galuagni de la Flamma (Stuttgart, Roth, et Rome, maison générale de l'ordre, 1897; in-8° de xii-128 pages). Cette chronique complète et continue l'œuvre de Gérard de Frachet, rééditée en 1896 par le P. Reichert. C'est la première fois que paraît un édition de cette source aussi importante pour l'histoire de la civilisation médiévale que pour celle de l'ordre des dominicains. Elle a été faite avec beaucoup de soin et de méthode.

77. — Dans le *Neues Archiv d. g. f. ä. d. g.* de 1877 (t. II, p. 237), M. Wilh. Arndt rapporte qu'il a vu à l'abbaye norbertine de Parck près de Louvain le diplôme original de l'empereur Frédéric I^{er} en faveur de ce monastère et s'étonne de ce que, depuis sa visite à Parck, ce même diplôme se trouve à la Bibliothèque nationale de Paris. Le savant diplomate doit avoir commis une méprise, car cette pièce n'a jamais quitté Parck et on peut toujours l'y voir conservée avec soin dans un cadre. — A. C.

78. — Le *Times* a commencé à partir du 23 octobre la publication d'une revue mensuelle, dans le même format que l'*Academy* et l'*Athenaeum*, ayant pour titre *Literature* (60 centimes le n°). Il est conçu sur un plan analogue à celui de ces deux revues et s'occupe tout spécialement de livres anglais relatifs à la littérature.

79. — Nos compatriotes établis à Berlin viennent de fonder, sous le nom d'*Union Belge*, un cercle qui pourra rendre service aux Belges de passage dans la capitale allemande et notamment aux élèves de nos universités qui iront étudier à Berlin. Le siège de la société est à l'hôtel *Saxonia*, 10, *Königgrätzerstrasse*.

ACTES OFFICIELS

ADMINISTRATION DE L'ENSEIGNEMENT MOYEN.

Par arrêté royal du 11 février 1898, M. Sosset (Paul) a été déchargé, sur sa demande, de ses fonctions de surveillant à l'athénée royal de Bruxelles.

ENSEIGNEMENT SUPÉRIEUR. — BOURSES DE VOYAGE.

Par arrêté royal du 23 février 1898, les bourses de voyage sont réparties comme suit :

Section A.

Docteurs en philosophie et lettres	2
Docteurs en droit	2

Section B.

Docteurs en sciences naturelles.	1
Docteurs en sciences physiques et mathématiques	1
Docteurs en médecine, chirurgie et accouchements.	5
Pharmaciens	1

Section C.

Ingénieurs	2
----------------------	---

Si, à défaut de concurrents, ou pour le motif que des concurrents n'ont pas satisfait aux épreuves, une ou plusieurs des bourses réservées à certaines catégories de diplômés des sections A et B restaient sans emploi, elles pourraient être accordées aux concurrents de la même section et à défaut de ceux-ci aux concurrents de l'autre section dans l'ordre et le cas échéant dans les proportions déterminées ci-dessus.

Les bourses de la section C, Ingénieurs, restées vacantes seront attribuées alternativement d'année en année et à tour de rôle à la section A et à la section B, dans la section A, aux docteurs en philosophie et lettres et aux docteurs en droit; dans la section B, aux docteurs en sciences naturelles et aux docteurs en médecine, chirurgie et accouchements dans l'ordre indiqué et le cas échéant dans les proportions indiquées ci-dessus.

Ces dispositions prendront cours à partir du 1^{er} juin 1898.

PRIX ANTON BERGMANN.

Par arrêté royal du 11 février 1898, la 2^e période décennale du prix Anton Bergmann consacrée aux monographies des villes ou communes de

la province de Brabant (l'arrondissement de Nivelles excepté) comptant au moins 5,000 habitants, écrites par un Belge ou un étranger pourvu qu'elles aient été écrites en néerlandais et éditées en Belgique, est prorogée jusqu'au 1^{er} février 1900.

La somme de 3,000 francs, taux auquel s'élève le prix de la 2^e période, ne sera pas ajoutée au capital, mais reste réservée à ce concours.

Le délai d'envoi des publications de la 3^e période attribuée à la Flandre orientale est maintenue au 31 janvier 1907.

NOUVELLES ET INFORMATIONS

M. A. De Meyere, professeur de rhétorique à l'athénée de Tongres, est nommé professeur de 3^e latine à l'athénée de Bruges, en remplacement de M. Gelders, nommé préfet à Louvain.

A l'athénée de Tongres, M. H. Schoofs passe de seconde en rhétorique et M. C. Prim, de 3^e en seconde.

M. Isidore Hendrickx, régent à l'école moyenne de Schaerbeek, est nommé professeur de 3^e latine à Tongres.

M. H. Martin, instituteur à la section préparatoire de l'école moyenne de de Tongres, est nommé surveillant à l'athénée de Hasselt, en remplacement de M. Craeninx, nommé professeur de 5^e au même athénée.

M. Roegiers, professeur de rhétorique à l'athénée de Louvain, est nommé préfet des études à l'athénée de Hasselt.

M. Goemans, professeur de seconde à l'athénée de Louvain, est nommé professeur de rhétorique au même établissement.

M. Otten, professeur de seconde à l'athénée de Hasselt, passe en la même qualité à celui de Louvain.

M. Meyer, professeur de cinquième à l'athénée de Hasselt, est nommé professeur de seconde au même établissement.

M. Pipers est nommé surveillant à l'athénée d'Anvers en remplacement de M. Biltris, appelé aux fonctions de professeur de sciences naturelles à l'athénée de Gand.

NÉCROLOGIE

Nous avons annoncé dans la livraison précédente la mort inopinée de M. Pierre Willems, professeur à l'université de Louvain.

M. Willems était un des rares savants belges dont la réputation s'étend au delà de nos frontières. Son *Droit public romain*, qui a eu sept éditions, était devenu un manuel classique non seulement en France mais en Italie. Son *Sénat de la République romaine*, précieux monument d'érudition, est resté le livre capital sur cet important sujet. Mommsen, qui a cru devoir en combattre longuement certaines théories, s'est plu à reconnaître qu'il lui avait été fort utile. M. Willems laisse inachevée une étude sur le *Sénat et l'ordre équestre sous l'Empire*, à laquelle il travaillait depuis de longues années; il ne lui a pas été permis non plus de mettre en œuvre les immenses matériaux qu'il avait amassés en vue d'un grand ouvrage sur les dialectes flamands.

Nous ne pouvons songer à retracer ici la carrière si bien remplie du défunt, mais nous avons tenu à exprimer les regrets que nous inspire cette mort prématurée.

L'Athénée royal de Liège vient de perdre l'un de ses plus distingués professeurs, M. Jacques Kuntziger, né à Seymerich, près d'Arlon, le 8 octobre 1849, décédé à Liège le 26 février 1898, après une très longue maladie.

La *Revue de l'Instruction publique*, qu'il honora de sa collaboration, doit un hommage spécial à sa mémoire. Publiciste et historien, Jacques Kuntziger se signala par de nombreuses publications. Nous rappelons les principales : *Essai historique sur la propagande des Encyclopédistes en Belgique* (Mémoires couronnés par l'Académie, t. XXX, 1879, 168 pp.). — *Febronius et le Febronianisme* (Mémoires couronnés par l'Académie, t. XLIV, 1889, 240 pp.). — *Notice sur trois manuscrits liégeois conservés aux archives de la cathédrale de Trèves* (Bulletins de la Commission royale d'histoire, 1892). — *Les conséquences sociales du dogme catholique* (Revue de Belgique, 1877). — *Nos luttes contre l'intolérance et le despotisme au XVI^e siècle* (Verviers, Gilon, 1879. 2^e édition, 1882). — *La censure en Belgique sous l'ancien régime* (Revue de Belgique, 1880). — *Polémique de l'abbé de Feller contre les réformes de Joseph II* (Revue de l'Instr. publ., 1880). — *La fin du Kultur-Kampf en Allemagne*. (Revue de Belgique, 1881). — *Le Landgrave de Turovopolje* (nouvelle Slave, traduite de l'allemand, Nouvelle Revue, Paris, 1877). — *Luther. Étude biographique* (Bruxelles, J. Lebègue, 1888). — *Comment l'Église catholique a vaincu le paganisme* (Revue de Belgique, 1888). — *Réponse à une critique de la Grammaire grecque de MM. Dübner et Hurdebise* (Rev. de l'Instr. publ., 1889). — *Les sources du Pentateuque* (Revue de Belgique, 1889). — *Note sur la prononciation du grec* (Ibidem, 1892); etc. J. Kuntziger laisse plusieurs travaux malheureusement inachevés.

L. M.

CORRESPONDANCE

Dans un compte rendu de notre opuscule ¹ (*Revue de l'Instr. publ.*, T. XL, 6^e livr.) M. Boisacq nous reproche d'avoir écrit son nom avec deux s, d'avoir orthographié Meckler (pour Mekler), Eustate (pour Eustathe) et d'avoir laissé subsister quelques autres fautes d'impression de même importance, qu'il a grand soin de mettre en note!

Tout en admirant la profondeur de cette critique ², nous eussions préféré la voir se déployer sur le terrain plus important de la philologie.

Ici, en effet, M. B. ne s'aventure pas fort loin et se borne à deux passages, dont le second, d'après Crusius, est un des plus contestés.

Voici le premier :

“ δειρον ἄχρις ἡ ψυχὴ αὐτοῦ ἐπὶ χειλέων μόνων ἢ κακῇ λειφθῇ, „
“ frappe-le seulement jusqu'à ce que sa méchante âme soit prise sur ses lèvres „. Nous avons justifié cette traduction par une note que M. B. ne reproduit pas. — L'âme était prise par le génie de la mort sur les lèvres du mourant.

M. B. en traduisant ce passage par : “ écorche-moi celui-ci, et ne cesse pas que sa méchante âme ne lui soit venue aux lèvres „, n'aurait-il pas, tout docteur en philosophie et lettres qu'il est, vu dans λειφθῇ l'aoriste passif de ἔρχομαι? N'eût-il pas été plus franc de reconnaître que la forme λειφθῇ exigeait une interprétation libre, ainsi que l'ont compris tous les traducteurs? (Crusius, Meister, Mekler, Dalmeyda, Ristelhüber, etc.).

Passons au second point :

“ Μὴ πρὸς τε κυσὸς φῆσι, „ “ pour que le greffier ne parle pas au trou „. M. B. semble ignorer que cette interprétation, qui n'est pas de nous, a été proposée par Crusius (*Untersuchungen*, pp. 32-33). Κυσός (ou ν?) La difficulté réside dans le mot κυσός qui n'est pas encore justifié comme neutre. Nous avons néanmoins préféré ici sacrifier le mot au sens, en traduisant cette forme, peut-être nouvelle, par un accusatif pour avoir l'expression exacte. Dans Pollux (VIII 113) et Athénée (II 43 F), il n'est question que des

¹ S. OLSCHESKY, *La langue et la métrique d'Hérodas*. Leide, Brill, 1897.

² Cfr. RISTELHÜBER, *Les mimes de Hérodas*, p. xvi, à propos de la traduction française du poète, publiée par M. Boisacq, à Liège, chez Vaillant Carmanne, 1893.

M. B. s'est mal renseigné sur notre compte. Nous avons fréquenté deux universités et ne sommes belge que par naturalisation, comme notre nom aurait dû, d'ailleurs, l'en avertir. (Cfr. S. Okolski, *Orbis Poloniae* (Cracovie 1643) etc.).

πρὸς ὕδωρ δικαί et de πρὸς ὕδωρ εἰπών. — Nous avons probablement chez Hérodas cette expression juridique travestie en πρὸς χυσός (ν?).

En aucun cas, nous n'admettons ici une tmèse, vu que le verbe πρόσφημι s'emploie rarement sans complément indirect et que πρὸς peut parfaitement se justifier ici comme adverbe et se traduire par " en outre ", si nous adoptons une autre leçon.

M. B. manque de loyauté quand il nous accuse *faussement* de ne pas avoir parlé de Ptolémée III Évergète dans la partie chronologique de notre ouvrage, car nous y disons ceci : " Un des personnages parle d'un βασιλεὺς , χρῆστος comme du roi vivant, qui ne peut-être que le successeur de , Ptolémée Philadelphie, à savoir Ptolémée III Évergète. " — Nous ajouterons que le critique n'a évidemment pas saisi toute l'importance chronologique du terme παιδες appliquée aux enfants de Praxitèle cités en même temps qu'Apelles.

N'insistons plus.

Voilà à quoi se réduit la critique de M. B. qui est presque une attaque personnelle dissimulant mal le but de son auteur.

SIMÉON OLSCHESKY.

Monsieur le Directeur,

M. Olschewsky s'imagine avoir réduit à néant mes critiques. Je voudrais me borner à déclarer que je maintiens tous les termes de mon appréciation, mais M. O. estime que j'ai craint de m'aventurer sur le terrain philologique; puis-je refuser de le satisfaire?

Et d'abord, admettons un instant que l'accentuation fantaisiste des mots grecs soit imputable à l'imprimeur; M. O. nous dira-t-il pourquoi, dans sa protestation, il accentue χρῆστος (comme d'ailleurs p. 8 de son mémoire) et εἰπών?

2° M. O. dit textuellement p. 63 : " δειδὼν ἄχρως λειψῶ, frappe-le seulement jusqu'à ce que sa méchante âme soit prise sur ses lèvres. Cfr. Anacréon 297 : κραδίη δὴ θινὸς ἄχρως ἀνέβαινε. Cfr. aussi Pétron (*sic*) : mihi animam in naso esse. L'âme s'échappait chez les mourants par les lèvres, plus souvent encore par le nez. " — *Il n'y a rien de plus.* N'est-il pas évident que M. O., bien qu'il s'en défende, a confondu λειψῶ (de λείπω) avec ληψῶ (de λαμβάνω)? En quoi la note qu'il me reproche de n'avoir pas reproduite justifie-t-elle sa traduction?

3° Pour l'interprétation de II 44, M. O. se croit couvert par l'autorité de Crusius; il n'en est rien. M. Crusius, dans ses *Untersuchungen* publiées peu de mois après l'édition *princeps*, se demande (p. 32-33) s'il faut traduire : " pour que le trou de la clepsydre ne parle pas en même temps ", ou : " pour que le greffier ne parle pas au trou. " — " Mais, observe-t-il, il n'y a pas d'exemple de τὸ χυσός, ou plutôt χυσόν¹; c'est donc la première inter-

¹ En effet, χυσός, oxyton, ne pourrait être neutre, mais M. O. l'ignore. La

prétation qui s'impose : *es bleibt also bei der ersten Deutung* ; et cette interprétation, M. Crusius la maintient p. 180 de son mémoire; le même savant (*Herondae mimiambi*, 1^e éd. 1892, p. 84) commente l'expression grecque par *ne podex interloquatur*; en 1893, M. Crusius traduit :

Und Du, Verehrtester, stopf der Wasseruhr
Das Loch, so lang' er liest, damit ihr Steiss nicht
Dazwischen schwätzt

Enfin M. Crusius se prononce pour la tmèse, quand il cite dans l'*index* de sa seconde édition (1894, p. 146) *πρόσφημι* en le faisant suivre de notre phrase. Mais il est bien entendu que M. O. en sait plus long que le professeur de Tubingue.

4^e J'ai manqué de loyauté, paraît-il, dans ma critique de l'in vraisemblable chronologie échafaudée par M. Olschewsky. Or, nous lisons, p. 7 et 8 de son travail :

" Un des personnages parle d'un *βασιλεὺς χρηστός* (sic) comme du roi vivant, qui ne peut être que le successeur¹ de Ptolémée Philadelphie, à savoir Ptolémée III Evergète (247 et 222 av. J.-C.) ; —

" ailleurs le poète mentionne le peintre Apelles et Praxitèle en des termes dont l'enthousiasme semble indiquer un contemporain (!) ; —

" Hérodas aura donc vécu sous les deux premiers Ptolémées. "

En d'autres termes, contemporain de Praxitèle, lequel est mort avant 332, Hérodas est né avant 332, — a vécu sous les deux premiers Ptolémées, c'est-à-dire entre 323 et 247, — et a composé après 247 son premier mime. Cette chronologie n'a rien qui déconcerte M. Olschewsky !

Mais ce n'est pas tout. La phrase qu'il m'accuse d'avoir omise est citée entre guillemets dans mon compte rendu; en outre, c'est moi qui ai fait remarquer à M. O. qu'Hérodas ne fait pas l'éloge de Praxitèle, mais des fils de celui-ci, et M. O. déclare que je n'ai " pas saisi toute l'importance chronologique du terme *παῖδες*! ", *Satin illi di sunt propitii* ?

5^e Quant à l'accusation formulée par M. O. dans la dernière phrase de sa lettre, elle serait bien grave, si elle pouvait établir autre chose que la fatuité de son auteur.

Agréez, Monsieur le Directeur, l'expression de mes sentiments tout dévoués.

ÉMILE BOISACQ.

présence du masculin *ὁ κνσός* dans Hérodas VIII 4 : *μέχρι σεν ἥλιος θάληψη [τὸν κ] πσὸν ἐσδύς* et fragm. 19 *ὁ τὸν κνσὸν τρωθεῖς* rend invraisemblable l'existence d'un *κνσος* neutre, qui au surplus serait propérispoméne : **κνσος*.

1 Il est à noter que Meister, p. 756, conclut " dass der *βασιλεὺς χρηστός* Ptolemäos II Philadelphos ist ", et que Crusius (*Die Mimiamben des H.*, p. XXV) écrit : " Das wackre König des Dichters ist danach nicht Ptolemäus Evergetes, sondern Ptolemäus Philadelphus. " — Le recueil tout entier se place vraisemblablement entre 280 et 270. Cf. *Rev. Instr. Publ.* 1894, p. 335 s.

PÉRIODIQUES

Bulletin de l'Académie Royale de Belgique (Classe des Lettres), 1898, n° 1. — Rapports de MM. Discailles, Stecher et Wilmotte (Théorie du vers rythmique par J. Guillaume). — Les Frisons en Flandre, par Ch. Piot. — 1598. Quelques notes sur les théories politiques et les États généraux aux Pays-Bas sous le règne des archiducs Albert et Isabelle, par V. Brants. — Théorie du vers rythmique, par Jules Guillaume.

N° 2. — Rapports de MM. Vanderkindere, Goblet d'Alviella et P. Willems (La légende de Deucalion, par M. Gittée). — Rapports de MM. Thomas, Vollgraff et P. Willems (Recherches sur la tradition manuscrite des lettres de l'empereur Julien, par MM. Bidez et Cumont).

Compte rendu des Séances de la Commission Royale d'Histoire. 5^e série, t. VII, 5^e bulletin. — G. Des Marez. Documents relatifs aux excès commis à Ypres par les iconoclastes en août 1566. — E. Van der Meynsbrugge. Un diplôme de l'Empereur Henri III conservé aux archives de M. le comte de Mérode-Westerloo. — E. Pouclet. Rapport sur les cartulaires et sur d'autres documents manuscrits se rapportant à la Belgique, qui se trouvent à Paris, Lille, Valenciennes, Douai, etc.

Eranos. Acta philologica Suecana. Vol. II (1897), fasc. 2. — V. Lundström, Emendationes in Columellam, III, IV. — V. Lundström, Magostudien. I. — V. Lundström, De Isidori Pelusiotae epistolis recensendis praelusiones.

Neue Jahrbücher für das klassische Altertum, Geschichte und deutsche Litteratur und für Pädagogik. 1898, 3^{tes} Heft. — I. G. Wissowa, Römische Götterbilder. — E. Schmidt, Cicero und Terentia. — R. Pöhlmann, Die sociale Dichtung der Griechen (Schluss). — E. Marcks, Das Hohenzollernjahrbuch. — II. F. Paulsen, Prüfungen. — J. Ziehen, Das Verhaeltniss der Realgymnasiums zum Gymnasium nach Frankfurter Lehrplan. — W. Vollbrecht, Aus Briefen Dr. Fr. Kohlrausch. — F. Fauth, Zur Paedagogischen Psychologie und Physiologie. — R. Richter, Lehrkunst und Lehrhandwerk.

Revue de l'Université de Bruxelles. 3^e année, n° 6. — H. Pergameni, L'évolution du théâtre français au XIX^e siècle. — Léon Devogel, Étude sur la latinité et le style de Paulin de Pella.

Revue des Universités du Midi. 1898, n° 1. — M. Clerc, De la condition des étrangers domiciliés dans les cités grecques. — L. Constans, Le

langage du roman de Troie. — E. Zyromski, De l'influence de la pensée allemande sur l'esprit français au XIX^e s. — G. Radet, Les débuts de l'école française d'Athènes : Correspondance d'Emmanuel Roux (1847), — Bulletin Hispanique : A. Vives, *Archéologie arabe*.

Zeitschrift für das Gymnasialwesen. 1898. Februar-März. — Aly, Universität und Gymnasium. — L. Weber, Der lateinische Unterricht. — J. Hengsbach, Der internationale Schülerbriefwechsel.

COMPTES RENDUS

P. ALLARD. *Le christianisme et l'empire romain*. Paris, Lecoffre, 1897. 296 pp. in-12. " Livre d'une lecture attachante, parfaitement au courant de la science, et d'une remarquable impartialité. ", R. Cagnat, *Rev. crit.*, 1898, n° 7.

ALEXANDRE BERTRAND. *Nos origines, la religion des Gaulois, les druides et le druidisme*. Paris, Leroux, 1897. IX-436 pp. gr. in-8°. " Les théories de l'auteur manquent souvent de preuves. ", H. Hubert, *Rev. crit.*, 1898, n° 7.

G. BERTRIN. *La question Homérique*. Paris, 1897. 330 pp. " A recommander. ", *Rothe, Wochenschrift für klassische Philologie*, 1898, n° 7.

FR. BEYER. *Französische Phonetik für Lehrer und Studierende*. 2^e Aufl. Cöthen, Schulze, 1897. 4 mk. 80. " Édition améliorée de cet ouvrage recommandable. ", Salverda de Grave, *Museum*, VI, n° 1.

G. J. BOEKENOOGEN. *De Zaaansche Volkstaal*. Leyde, Sijthoff, 1897. 9 flor. 60. " Modèle de monographie d'un dialecte populaire. L'auteur a conquis du premier coup une place honorable parmi les linguistes néerlandais. ", J. Verdam, *Museum*, VI, n° 1.

M. BRÉAL. *Essai de sémantique*. Paris, Hachette, 1897. 349 pp. in-8°. " Tout en s'adressant avant tout aux gens du métier, ce livre a été écrit de manière à pouvoir être lu de tout homme cultivé. Si M. B. critique les tendances actuelles de la linguistique, c'est qu'il se place surtout au point de vue des langues littéraires. ", A. Meillet, *Rev. crit.*, 1898, n° 8.

Catalogue sommaire des sculptures du moyen âge, de la Renaissance et des temps modernes. Paris, Musée du Louvre, 1897, in-12°. " Ce catalogue n'est qu'une réduction anticipée du grand catalogue scientifique que rêvait et préparait Courajod. ", Henry Lemonnier, *Rev. crit.*, 1898, n° 6.

L. JUNII MODERATI COLUMELLÆ *opera quae exstant*, recens. LUNDSTRÖM Fascic. 1. Upsal et Leipzig, 1897. 1 mk. 75. " C'est la première édition vraiment critique de Columelle; le texte, basé sur le *Sangermanensis* et l'*Ambrosianus*, a beaucoup gagné. ", S. G. de Vries, *Museum*, VI, n° 1.

E. R. DAENELL. *Geschichte der deutschen Hanse in der zweiten Hälfte des XIV Jahrhunderts*. Leipzig, Teubner, 1897. XI-210 pages in-8°. " Utile, mais écrit avec trop de sécheresse. ", R[euss], *Rev. crit.*, 1898, n° 11.

A. DAUZAT. *Études linguistiques sur la Basse-Auvergne : Phonétique historique du patois de Vinzelles (Puy-de-Dôme)*. Paris, Alcan, 1897. XII-175 pp. gr. in-8°. " Bonne méthode ", (le rp. présente des considérations

intéressantes sur la question des dialectes, " qu'on a peut-être voulu trop simplifier, en la réduisant à une question de géographie : il y faut, même pour éclairer le présent, toutes les lumières de l'histoire „). E. Bourciez. *Rev. crit.*, 1898, n° 8.

DEMOSTHENES. *Die Olynthischen und Philippischen Reden, nebst der Rede über den Frieden*. Herausg. v. H. WINDEL. Leipzig, Velhagen et Klasing, 1896. 1.80 m. " Excellente introduction, texte établi avec soin, commentaire bref mais contenant tout ce qui est nécessaire aux élèves „. E. Heydenreich, *Zeitschr. f. d. Gymn.-Wes.*, 1898, février-mars.

R. EBERSTADT. *Magisterium und Fraternitas. Eine verwaltungsgeschichtliche Darstellung der Entstehung des Zunftwesens*. Leipzig, Duncker und Humblot, 1897. 241 pp. in-8°. " L'auteur, dont la méthode prête à de graves objections, ne parvient pas à prouver que les métiers du moyen âge dérivent du droit domanial „. G. Des Marez, *Rev. crit.*, 1898, n° 8.

PH. FABIA. *Théâtre latin. Extraits des comiques*. Paris, Arm. Colin. 564 pp. in-18. 4 fr. 50. " Excellent. „ Em. Boisacq, *Revue de l'Université de Bruxelles*, 3^e année, n° 6.

PERCY GARDNER. *Sculptured tombs of Hellas*. Londres, Macmillan, 1896. XIX-259 pp. in-8°. " Travail de vulgarisation exécuté avec luxe. L'auteur s'occupe surtout des monuments funéraires de l'Attique. Dans l'interprétation des bas-reliefs funéraires, il insiste avec raison sur la survivance des types plastiques, qui, une fois fixés par la tradition, ont prêté à des explications différentes. „ S. R., *Rev. crit.*, 1898, n° 7.

F. GLOECKNER. *Homerische Partikeln mit neuen Bedeutungen*. Leipzig, Teubner, 1897. 1 m. 60. Mendes da Costa n'admet pas les principes sur lesquels s'appuie l'auteur. *Museum*, VI, n° 1.

G. HANOTAUX. *Histoire du cardinal de Richelieu*, t. II, Paris, F. Didot, 1897, in-8°. 5 fr. " Est digne du premier volume de cet ouvrage magistral. „ J. P. L. Krämer, *Museum*, VI, n° 1.

AMÉDÉE HAUVETTE. *Sur l'authenticité des épigrammes de Simonide*. Paris, Alcan, 1896. " Une discussion méthodique de questions très délicates aboutit à des résultats convaincants. „ Masqueray, *Revue des Univ. du midi*, 1898, n° 1.

O. HOFFMANN. *Die griechischen Dialekte. III : Der Ionische Dialekt. Quellen und Lautlehre*. Goettingue, Van den Hoeck et Ruprecht, 1898. X-626-20 pp. in-8°. 16 mk. " Remarquable par la richesse de la documentation. L'auteur a réalisé dans le domaine de l'ionisme tout ce qu'on était en droit d'attendre de lui d'après ses premiers travaux. „ V. Henry, *Rev. crit.*, 1898, n° 11.

HOMERI *Odyssee carmina*, edd. J. VAN LEEUWEN et MENDES DA COSTA. Ed. altera. Pars I : Carm. I-XII. Leyde, Sijthoff, 1897. XXVII-292 pp. in-8°. " Les éditeurs ont mis à profit les ouvrages récents. „ My, *Rev. crit.*, 1898, n° 9.

CH. V. LANGLOIS et CH. SEIGNOBOS. *Introduction aux études historiques*. Paris, Hachette, 1898. XVIII-308 pages in-8°. " Livre très original, mais où

règne une tension agaçante de pensée et de style. „ S. Reinach, *Rev. crit.*, 1898, n° 11.

G. LEUCHTENBERGER, *die Oden des Horaz für den Schulgebrauch disponiert*, 3^{te} Auflage, Berlin, Gaertner, 1898. 1 mk. " Ces recherches sur la suite des idées dans les poèmes d'Horace rendront des services, bien que l'auteur n'ait pas su se garder d'un excès de subtilité. „ O. Weissenfels, *Wochenschrift für klassische Philologie*, 1898, n° 7.

E. LIESEGANG, *Niederrheinisches Städtewesen vornehmlich in Mittelalter*. Breslau, 1897. 20 mk. " Témoigne d'une érudition sûre et d'une connaissance approfondie des multiples questions qui se rattachent à l'histoire des villes médiévales. „ H. Vander Linden, *Rev. crit.*, 1898, n° 7.

MAHAFFY, *A Survey of greek civilisation*. Londres, Macmillan 1897. VIII-337 pp. " Ce livre, rempli d'ailleurs d'intéressantes observations, est destiné aux gens du monde et n'est qu'une sorte de résumé des précédents ouvrages de M. „ My., *Rev. crit.*, 1898, n° 11.

P. MASSON, *Histoire du commerce français dans le Levant au XVII^e siècle*. Paris, Hachette, 1897. XXXIII-533 pp. in-8°. " Oeuvre copieuse et substantielle, mais dont les grandes lignes sont un peu obliérées parfois sous la trame serrée du récit „ B. Auerbach, *Rev. crit.*, 1898, n° 7.

JULES NICOLE, *Le Laboureur de Ménandre*. Genève, Georg, 1898. 3 fr. 50. " Publication méritoire, mais imparfaite. „ (Le rp. propose plusieurs corrections au texte de ces fragments inédits.) H. van Herwerden, *Museum*, VI, n° 1.

P. E. PAVOLINI, *Buddismo*. Milan, Hoepli, 1898. XV-163 pp. in-16. " Excellent résumé, fruit d'un grand travail. „ L. Feer, *Rev. crit.*, 1898, n° 10.

PINDARI *carmina*, ed. W. CHRIST. Teubner, 1896. 1 mk. " *Editio minor* d'un prix extraordinairement avantageux. „ Haeberlin, *Wochenschrift für klassische Philologie*, 1898, n° 7.

J. PIZZI, *Storia della Letteratura greca ad uso delle scuole*. Turin, Clausen, 1897. " Fourmille d'erreurs de tout genre „ Festa, *La Cultura*, 1898, 1-15 février.

PLATONS *Phaedon*, mit Einleit. und Kommentar herausgg. von J. STENDER. Halle, Buchh. des Waisenhauses, 1897. 1 mk. 50. " *Pratique*. „ S. J. Warren, *Museum*, VI, n° 1.

H. PRUTZ, *Aus des grossen Kurfürsten letzten Jahren*. Berlin, Reimer, 1897, in-8°, 7 mk. " Indique une réaction salubre contre l'admiration excessive que la plupart des historiens prussiens depuis Droysen ont professée à l'égard du Grand Électeur. „ P. L. Muller, *Museum*, VI, n° 1.

G. PULT, *Le Parler de Sent (Basse Engadine)*. Lausanne, Payot, 1897. 217 pp. in-8°. " Travail fort bien fait, rempli de considérations intéressantes. L'auteur a eu raison, dans son enquête, de ne point se faire citer de listes de mots, mais de noter ce qu'il entendait au courant de la conversation : en linguistique, il n'y a que la phrase qui soit vivante. „ E. Bourciez, *Rev. crit.*, 1898, n° 6.

P. REGNAUD, *Comment naissent les mythes*. Paris, Alcan, 1898. 250 pp.

in-12°. Fr. 2,50. " N'est pas de nature à réhabiliter l'école de Max Müller. ", Paul de Reul, *Revue de l'Université de Bruxelles*, 3^e année, n^o 4-5.

R. REITZENSTEIN. *Geschichte der griechischen Etymologia*. Leipzig, Teubner, 1897. X-408 pp. in-8°. " Importante contribution à l'histoire de la philologie grecque. ", My., *Rev. crit.*, 1898, n^o 9.

S. RICCI. *Epigrafi latina*. Milan, Hoepli, 1898. 447 pp. in-12. " Oeuvre personnelle, consciencieuse, pleine de renseignements, mais dont le plan laisse à désirer. ", R. Cagnat, *Rev. crit.*, 1898, n^o 11.

F. RICHENET. *Le patois de Petit-Noir (Jura)*. Dole, Bernin, 1896. VI-302 pp. in-8°. " La glossaire est la partie vraiment utile du livre. ", E. Bourciez, *Rev. crit.*, 1898, n^o 8.

L'abbé ROUSSELOT. *Principes de phonétique expérimentale*, 1^{re} partie. Paris, 1897. 320 pp. in-8°. " Ce livre contribuera puissamment au progrès de la linguistique. A noter surtout le chapitre consacré à la description des appareils inventés ou perfectionnés par l'auteur. ", A. Meillet, *Rev. crit.*, 1898, n^o 9.

G. RYDBERG. *Traitement de l'E français*. Upsal, 1897. " Étude consciencieuse, apportant beaucoup de neuf. ", E. Bourciez, *Rev. crit.*, 1898, n^o 7.

A. SCHULTEN. *Die Lex Manciana*. Berlin, Weidmann, 1897. 51 pp. in-4°. " Savante étude sur l'inscription d'Henrich Mettich [Cf. *Revue*, 1897, *Chronique*, n^o 181]; malheureusement la méthode suivie donne prise à de graves objections. ", J. Toutain, *Rev. crit.*, 1898, n^o 6.

TH. STANGL. *Tulliana*. Munich, Lindl, 1897. 59 pp. in-8°. " Peu commode à lire, mais renferme d'excellentes remarques de détail sur la critique des textes. ", E. T., *Rev. crit.*, 1898, n^o 7.

FR. THALMAYR. *Goethe und das klassische Alterthum*. Leipzig, Fock, 1897. 185 pp. in-8°. 3 mk. " Cette étude est un bon aperçu de la question, mais elle ne peut prétendre l'épuiser. ", G. Dalmeyda, *Rev. crit.*, 1898, n^o 10.

JOH. TÖPFFER. *Beiträge zur griechischen Alterthumswissenschaft*. Berlin, Weidmann, 1897. 10 mk. " Les morceaux réunis dans ce volume témoignent des éminentes qualités du savant dont la mort prématurée a inspiré de si vifs regrets. ", Van den Es, *Museum*, VI, n^o 1.

H. F. TOZER. *A history of ancient Geography*. Cambridge, 1897. VII-387 pp. in-8°. " Ouvrage de vulgarisation, clair et bien ordonné. L'auteur suit principalement Bunbury, Hugo Berger, Müllenhoff. » B. A., *Rev. crit.*, 1898, n^o 6.

WAGNER und KOBILINSKI. *Leitfaden der griechischen und römischen Alterthümer*. Avec 14 dessins dans le texte et 22 planches. Berlin, Weidmann, 1897, in-8°. 3 mk. " A recommander vivement aux élèves des classes supérieures. ", G. Sachse, *Zeitsch. f. d. Gymn. Wes.*, février-mars, 1898.

K. WALISZEWSKI. *Pierre le Grand : l'Éducation, l'Homme, l'Œuvre*. Paris, Plon, 1897. 633 pp. in-8°. " A utilisé un nombre énorme de documents, mais laisse à désirer sous le rapport de la critique. ", De Crue, *Rev. crit.*, 1898, n^o 10.

B. ZELLER. *La minorité de Louis XIII*, t. II. Paris, Hachette, 1897. in-8°. Fr. 7,50. " Trop de détails inutiles. ", F. J. L. Krämer, *Museum*, VI, n^o 1.

G. ZEUTHEN. *Geschichte der Mathematik im Alterthum und Mittelalter*. Copenhague, Høst. VII-344 pp. "A recommander à tous ceux qui s'intéressent à l'histoire des mathématiques." Günther, *Wochenschrift für klassische Philologie*, 1898, n° 6.

J. BASTIN. *Le verbe et les principaux adverbess de la langue française, étude historique. 2^e partie : Syntaxe*. Saint-Pétersbourg, Trenké et Fusnot, 1896. VII-208 pp. in-8°. Fr. 1,50. "Réagit contre le dogmatisme grammatical; la lecture de ce livre sera profitable." A. Lepitre, *Bulletin bibliographique du Musée Belge*, 1898, n° 2.

URSMER BERLIÈRE O. S. B. *Monasticon belge*, t. 1^{er} : *Provinces de Namur et de Hainaut*. Maredsous, 1897. 571 pp. in-4°. "Instrument de travail indispensable." A. Delescluse, *Bull. bibliogr. du Musée Belge*, 1898, n° 2.

Biographie Nationale, publiée par l'Académie royale de Belgique, t. XIV, 2^e fascicule. Bruxelles, 1897, 482-959 col. "Trop d'articles ont été confiés à des personnes incompétentes." Archives liégeoises, 1898, n° 2.

S. BORMANS et E. SCHOOLMEESTERS. *Cartulaire de l'Église S. Lambert de Liège*. III. Bruxelles, 1898. 721 pp. in-4°. (Publication de la Comm. Roy. d'Histoire). "Très important." Archives liégeoises, 1898, n° 2.

M. BRANTS. *Grammaire flamande. Premiers principes*. Tournai, autographie Vasseur frères, 1897. "S'adresse spécialement aux élèves wallons et leur épargnera bien des difficultés." A. Stals, *Bull. bibliogr. du Musée Belge*, 1898, n° 2.

JAN BROECKAERT. *Rederijkersgedichten der XVI^e eeuw*. Gand, Siffer, 1893. "Collection importante." A. Stals, *Bull. bibliogr. du Musée Belge*, 1898, n° 2.

L. CLOQUET. *Les grandes Cathédrales du monde catholique*. Lille, 1897, in-4°, 208 planches et figures. "Bon livre de vulgarisation mais où les erreurs de détail sont assez nombreuses." C. Eulart, *Le Moyen Age*, nov.-déc. 1897.

A. COURTOY. *Préceptes de composition littéraire*. Namur, Ballon-Vincent. Fr. 1,60. "Œuvre pratique." L. Molitor, *Bull. bibliogr. du Musée Belge*, 1898, n° 3.

J. CUVELIER et C. HUYSMANS. *Toponomysche studie over de oude en nieuwere plaatsnamen der gemeente Bilsen*. Gand, 1897. 314 pp. in-8°. (Publication de l'Académie royale flamande). "Excellente étude de toponymie." Archives liégeoises, 1898, n° 1.

H. DEMOULIN. *Les collegia juvenum dans l'empire romain*. Louvain, 1897. (Extrait du musée Belge, t. I). "Rostowzew attaque les conclusions de M. D., et il lui signale quelques fautes et quelques omissions." *Wochenschrift für klassische Philologie*, 1898, n° 6.

IWAN FONSNY. *Grammaire française*. Namur, Wesmael-Charlier, 1898. 74 pp. "L'auteur a tenté d'établir une méthode uniforme pour l'enseignement du français et des langues germaniques. Son essai est imparfait,

mais il y a là une idée neuve et pratique. , A. Doutrepoint, Bull. bibliogr. du Musée Belge, 1898, n° 1.

P. FREDERICQ. *Geschiedenis der Inquisitie in de Nederlanden tot aan hare herinrichting onder Keizer Karel V.* II. Gand, Vuylsteke, 1897. XVII-195 pp. in-8°. " Exact, consciencieux et d'une lecture très agréable. Les connaissances théologiques de l'auteur sont parfois insuffisantes. , Archives liégeoises, 1890, n° 1. — Nederlandsche Spectator, 1898, n° 8 (Knuttel). — " Écrit avec un soin de documentation scrupuleuse et la plus rigoureuse impartialité. , R[eu]ss, Rev. crit., 1898, n° 11.

LÉON HALKIN. *Les esclaves publics chez les Romains.* Bruxelles, 1897. (Biblioth. de la Fac. de philos. et lettres de l'Université de Liège, 1^{er} fasc.) 250 pp. in-8°. 5 fr. " Très exact et très complet. Excellente méthode. , H. Francotte, Bull. bibliogr. du Musée Belge, 1898, n° 3.

EUGÈNE HUBERT. *Bulletin historique, Belgique*, 1886-1895. Paris, Alcan, 1889. 66 pp. in-8°. " Fait avec beaucoup de soin et d'impartialité. , A. Cauchie, Bull. bibliogr. du Musée Belge, 1898, n° 2.

E. HUBERT. *La torture aux Pays-Bas Autrichiens pendant le XVIII^e siècle.* Bruxelles, J. Lebègue, 1897. " A utilisé excellemment une masse énorme de documents d'archives et d'imprimés. , A. W. Ward. English historical review. Janvier, 1898.

L. LECLEIRE. *Histoire contemporaine.* Bruxelles, Rozez, 1898. " Bon livre de vulgarisation. , Revue de l'Université de Bruxelles, 3^e année, n° 6.

L. MALLINGER. *Médée, étude de littérature comparée.* Louvain, Peeters, 1897. 5 fr. " Oeuvre de patience, de goût, d'érudition et de méthode. » F. Collard, Bull. bibliogr. du Musée Belge, 1898, n° 2.

Ch. MICHEL. *Recueil d'inscriptions grecques*, fasc. III. " Précieux et utile monument. , G. Radet, Revue des Univ. du Midi, 1898, n° 1.

J. J. MULDER. *De Uitvoering der geloofsplakaten en het stedelijk verzet tegen de Inquisitie te Antwerpen (1550-1566).* — J. FREDERICHS. *De Inquisitie in het Hertogdom Luxemburg.* Gand, Vuylsteke, 1897. 127 pp. in-8°. " Intéressants et neufs. , I. M. I. Hoog, Museum, VI, n° 1. — Cf. Strootman, Tydspiegel, février 1898.

H. PERGAMENI. *L'évolution du roman français au XIX^e siècle.* Bruxelles. Bruylant-Christophe, 1897. 31 pp. in-8°. Fr. 1,50. " Montre bien les rapports entre les phases littéraires et les phases politiques et sociales de la France. , J. Fleuriaux, Bull. bibliogr. du Musée Belge, 1898, n° 2.

REUSENS. *Éléments de paléographie.* I. Louvain, chez l'auteur, 1897. 184 pp. in-8°. " Très bon manuel. , M. Prou, Bibliothèque de l'École des Chartes, sept.-déc. 1897.

M. ROSE. *Cours de langue française.* Namur, Wesmael-Charlier, 1898. 3 fr. " Dénote un savoir peu commun dans l'art si difficile d'enseigner la langue française. , J. Foidart, Bull. bibliogr. du Musée Belge, 1898, n° 2.

LE THÉÂTRE GREC

D'APRÈS LES RECHERCHES DE MM. DÖRPFELD ET REISCH.

(Suite et fin.)

Que la théorie de M. Dörpfeld soit vraie ou fausse, il n'en reste pas moins acquis que ses arguments, irréfutés jusqu'aujourd'hui, infirment singulièrement la thèse de Vitruve. Les pierres parlent en sa faveur. Voyons s'il en est de même des drames qui nous sont restés. Ici commence la tâche de M. Reisch. Comme il le dit très bien, la question reste ouverte pour l'époque d'Eschyle et d'Euripide, car les constructions de pierre ne remontent pas plus haut que le IV^e siècle, de sorte qu'il lui restait à chercher jusqu'à quel point ce théâtre de pierre constituait un progrès sur le théâtre de bois du siècle précédent, en second lieu, si les constructions de Lycurgue pouvaient dériver sans effort du type primitif. Son premier soin a été de prouver que les acteurs et le chœur jouaient au même endroit, c'est-à-dire nécessairement dans l'*orchestra*. La démonstration est péremptoire au point que, jusqu'à l'époque hellénique, on ne peut admettre de scène surélevée sans tomber dans l'absurde. Les nécessités de l'exécution dramatique le prouvent surabondamment. C'est ainsi que les choristes pouvaient toucher non seulement le palais qui formait le mur de fond (Médée, 1293, Phénix, 274), mais encore les acteurs eux-mêmes (Rhésus, 684, Oed. Col., 826, etc.). Ils se trouvaient donc en contact immédiat. Autres preuves : Les acteurs adressent souvent la parole au chœur, c'est donc que celui-ci devait se trouver assez près d'eux pour les entendre. Parfois même une personne s'adresse à la fois à l'acteur et aux

choristes (Électre, 1441, etc.). Il est donc indéniable qu'ils jouaient au même endroit, car il est impossible d'admettre que dans tous les cas où il y a eu contact entre les choristes et les acteurs, les premiers aient dû monter sur la scène ou les derniers en descendre. Il faut ajouter que, dans certaines scènes, les figurants étaient tellement nombreux que la liberté des mouvements exigeait une place étendue que l'*orchestra* seule pouvait offrir. D'autre part, une scène sur laquelle les acteurs auraient joué, tandis que les choristes auraient occupé l'*orchestra* présente bien d'autres difficultés. Ici, c'est un cortège funèbre, après lequel les uns seraient sortis par les portes de la scène, les autres par les *parodoi* (Eur., Alc., 740); là, ce sont des acteurs et choristes qui, venant du même pays par les mêmes chemins, se seraient présentés par des entrées différentes et éloignées l'une de l'autre! Autre part (Agam., 489), les choristes voient de loin s'approcher un personnage; or, ils ne pouvaient voir à l'extérieur que par les *parodoi*: comment donc ce personnage aurait-il pu entrer par la scène? Au surplus, les preuves qu'on avait tirées des drames en faveur de la scène, n'avaient pas grande valeur. On avait remarqué tout d'abord, que, dans toute une série de passages, le chœur invité à entrer dans le palais, ne le faisait jamais et l'on s'expliquait cette particularité par la présence de l'escalier qui constituait, disait-on, une difficulté matérielle. En réalité, le motif qui l'empêchait d'entrer est d'un tout autre genre. C'est que l'*orchestra*, lieu de l'action, ne pouvait rester vide. D'autre part, on avait rassemblé tous les passages où quelqu'un, pendant l'action, devait monter ou descendre (*ἀναβαίνειν. καταβαίνειν*) afin d'en conclure tout naturellement qu'un escalier reliait la scène à l'orchestre; c'est là une conclusion fausse, car s'il ressort de ces passages que les personnages en question devaient monter ou descendre, un examen un peu attentif montre qu'il ne s'agit pas d'un escalier, ce qui souvent serait du plus haut comique. Ou bien il s'agit de la rampe formée par les *parodoi*, ou bien d'un décor spécialement établi pour le drame représenté. La vraie conclusion à tirer, c'est que l'*orchestra* s'étendait jusqu'aux bâtiments de la scène. Les acteurs entraient par les *parodoi* ou les portes du palais suivant l'endroit d'où ils venaient; le chœur, entrant toujours par les *parodoi*, se rangeait dans

l'orchestra suivant les besoins de l'action et de manière à ne pas gêner la vue des spectateurs. Comme nous le disions plus haut, cette démonstration est péremptoire pour le V^e siècle, abstraction faite des preuves tirées par M. Dörpfeld de l'état des ruines. M. Bethe, l'adversaire le plus déclaré des théories de M. Dörpfeld, le reconnaît lui-même (V. *Prolegomena z. d. Geschichte d. gr. Th. im Alterthum*. Leipzig, 1896, p. 70), mais là se borne son adhésion, et voici en résumé comment il reconstruit l'histoire du théâtre grec. Au début, les bâtiments de la scène se réduisaient à un petit baraquement où le chœur et les acteurs pouvaient revêtir leurs costumes; mais en 427 ou 426, — M. Bethe est très catégorique —, la machinerie mise en œuvre nécessita la construction d'une scène proprement dite, reliée à *l'orchestra* par quelques degrés larges et bas, de telle sorte que ceux-ci ne pouvaient empêcher les communications directes entre le chœur et les acteurs. Telle fut la disposition du théâtre grec jusqu'à l'époque hellénistique. A ce moment, dit M. Bethe, le chœur disparut et la scène revêtit l'aspect que Vitruve nous a fait connaître; l'escalier était devenu inutile puisqu'il n'y avait plus de chœur dans l'orchestre. Avant même que le livre de MM. Dörpfeld et Reisch eût paru, la critique s'était prononcée contre cette théorie (V. C. Robert, *Gött. gel. Anzeig.*, 1897, p. 27). En effet, rien ne prouve qu'on n'ait pas employé la machinerie dont parle M. Bethe avant 427 ou 426, puisqu'on trouve dans plusieurs drames d'Eschyle des apparitions aériennes de la divinité. En second lieu, la scène n'est en aucune façon un corollaire obligé de la machinerie employée. Enfin, la scène telle que l'a conçue M. Bethe ne résiste pas à l'examen. C'est ainsi qu'il l'a surmontée d'un velum destiné à cacher le maniement des machines. Si l'on songe que le *théatron* était construit en amphithéâtre jusqu'à une hauteur dépassant de beaucoup celle de la *skéné*, on se demande ce qu'auraient vu les spectateurs assis plus haut que le velum. Les degrés que M. Bethe a imaginés permettent, il est vrai, d'expliquer les expressions et les passages dont nous avons parlé, mais de quelle façon ils les expliquent! Dans un certain nombre de drames (Eurip. *Elect.* 489. *Ion* 727. *Id. Herc. Fur.* 119) les vieillards se plaignent de la rude montée qu'ils ont à gravir. Conçoit-on que " quelques degrés larges et bas „ puissent

motiver leurs gémissements? En réalité, cette théorie ressemble trop à une échappatoire. En ce qui concerne la scène de l'époque hellénistique, M. Bethe, avons-nous vu, veut supprimer l'escalier. Dès lors, il faut prouver qu'à cette époque, il n'y avait plus de chœur dans l'*orchestra*. Voyons donc. Les nouveaux drames, dit-il, ne comportèrent plus de chœur; quant aux drames classiques qui furent encore représentés, on confia le rôle du chœur à un seul chanteur placé lui-même sur la scène. A quoi l'on répond que le drame satyrique ne peut se concevoir sans chœur dansant et par conséquent sans *orchestra*. Celle-ci a donc été conservée et on l'a utilisée chaque fois qu'on représentait les pièces classiques, à moins qu'on n'eût pas les moyens nécessaires pour faire venir une troupe toute entière de choristes. D'autre part, des témoignages irrécusables nous montrent qu'on exécuta les chœurs des tragédies classiques jusqu'après Alexandre le Grand. Une inscription de Délos atteste qu'un chœur tragique joua au théâtre en 279 (*Bull. Corr. Hell.*, XIV, 396, pl. 83 : χορὴ τῇ γενομένῃ τοῖς κωμικοῖς καὶ τῇ τραγικῇ Δράκοντι.). En 170, un aulète, en reconnaissance de la victoire qu'il avait obtenue faisait exécuter à Delphes ἄσμα μετὰ χοροῦ Διόνυσον καὶ κιθάρισμα ἐκ Βαρχῶν Εὐρυπίδου (*Bull. Corr. Hell.*, XVIII, 85). Cf. Reisch, p. 259. Enfin, en adoptant cette théorie, M. Bethe se met en contradiction avec Pollux et Vitruve. Le premier dit formellement : IV, 123 : καὶ σκηνῇ μὲν ὑποκριτῶν ἰδίον, ἡ δὲ ὀρχήστρα τοῦ χοροῦ. Quant à Vitruve, voici comment il s'exprime : *tragici et comici actores in scaena peragunt, reliqui autem artifices suas per orchestram praestant actiones*. M. Bethe, qui a bien compris la difficulté, déclare que le texte de Pollux ne nous est parvenu que déformé par un abrégiateur et que les « *reliqui artifices* », de Vitruve ne sont pas autre chose que des comparses : aulètes, citharistes, trompettes, hérauts, etc. Ce sont là des arguments désespérés. Il est beaucoup plus juste de croire que les deux textes se complètent et se fortifient l'un par l'autre.

En discutant la théorie précédente, nous avons résumé par là même les principaux arguments de M. Reisch contre la scène, mais il nous a fallu laisser de côté toute une partie intéressante de son travail : nous voulons dire tout ce qui concerne le décor et la machinerie.

En thèse générale, on peut admettre que dans le théâtre grec, comme dans le théâtre moderne, on a fait une certaine part à la convention. Il n'en est pas moins vrai que, plus le drame réalisa de progrès au point de vue du fond et de la forme, plus le public réclama de réalité et de couleur locale dans les diverses parties de la scène. C'est ainsi qu'à l'origine, et vu la nature des drames exécutés, l'*orchestra* ne représentait pas un lieu bien déterminé, l'unique acteur ne différait en rien des choristes. Mais plus tard, quand les acteurs eurent à remplir un rôle essentiel, ils se distinguèrent du chœur par le costume, et chaque partie du théâtre fut affectée à un usage bien défini. Les *parodoi* notamment prirent une grande importance et la décoration fut appropriée à la scène représentée. Nous avons un point de repère à cet égard : c'est l'exécution de l'*Orestie* en 458. La première et la seconde pièce de la trilogie demandaient comme décor un palais : on eut un palais ; la troisième demandait un temple, et l'on eut un temple. Cependant il était coûteux et gênant de changer tout le décor dans une même trilogie ; on reconnut alors qu'il suffisait de donner à la façade de l'édifice l'aspect voulu sans changer pour cela sa disposition intérieure, et c'est ainsi que fut créé le *proskénion*. C'est aussi à la même époque, dit M. Reisch, qu'il faut rattacher les *paraskénia*¹. Ils pouvaient servir de salle d'habillemeut pour les acteurs ou de retrait pour les décors. Quant à l'édifice lui-même, on s'attacha moins à lui donner un caractère de réalité qu'à l'approprier aux nécessités dramatiques. Un palais ou un temple formaient le décor habituel de la tragédie. Dans la comédie, au contraire, ce dernier était représenté par une maison bourgeoise ; comme le palais dans la tragédie, elle était divisée en trois parties, à moins qu'on n'ait eu trois maisons différentes et juxtaposées. Elle présentait, semble-t-il, une image assez exacte de la réalité (étage, toit, fenêtres, etc.). Nous sommes malheureusement moins bien renseignés sur les pièces où l'action se passe en pleine campagne. Le décor doit représenter tantôt une caverne (Cycl. Philoct.), tantôt un rocher (Prometh.), ou bien un bosquet (Oed. Col.). Il est à présumer que la peinture a joué ici un certain rôle, mais il est impossible de

¹ M. Dörpfeld, avons-nous vu, les attribue à Lycurgue.

préciser davantage. Tout ce qu'on peut dire, c'est qu'à l'époque dont nous parlons, la peinture n'était guère capable de rendre un paysage d'une façon quelque peu réaliste. Ce n'est qu'au temps de Zeuxis et d'Apollodore que des tentatives intéressantes ont pu être faites dans cette direction. A l'origine, le même décor pouvait servir pour toute la trilogie ou représenter un autre endroit, au prix de légers changements; l'Ajax seul fait exception (tente, puis paysage boisé). D'un autre côté, dans la comédie, toutes les maisons étaient visibles depuis le commencement de la pièce et servaient chacune à leur tour. Enfin, un même palais pouvait, pendant le cours d'une même représentation, changer de destination ou d'habitants. Tout cela montre que les changements de décor étaient rares. C'est que la difficulté matérielle de pareils changements était grande; toutefois, ce qui les fit éviter surtout, c'est la crainte de briser l'illusion dramatique. On ne put jamais, du reste, s'en passer entièrement, et des transformations, comme nous l'avons vu, étaient souvent nécessaires. Aussi, il y a tout lieu de croire que les décors étaient d'étoffe pour pouvoir être enlevés facilement et que l'on fit un certain usage de la *scaena ductilis*. Dans les deux cas, on se servait des *paraskénia*.

A la question du décor se rattache étroitement celle de la machinerie. Et d'abord, en ce qui concerne les apparitions des dieux au milieu des airs, comment ces apparitions se présentaient-elles aux regards du public? Quels moyens employait-on pour les réaliser?

Tant que la tragédie, encore sous l'influence de l'épopée, admit des rapports directs entre la divinité et les hommes, pas ne fut besoin d'employer une machinerie spéciale : les dieux rencontraient les hommes et s'entretenaient avec eux comme de simples mortels. (Eum., 399. Ajax, 191), ou bien, ce qui ne rend pas le procédé très différent, on élevait un décor tel que les divinités amenées sur des chars ou des chevaux ailés, pouvaient dominer les acteurs et s'entretenir avec eux. Mais, à l'époque d'Euripide, on n'avait plus ces naïvetés, et les divinités devaient apparaître par des moyens donnant l'impression du surnaturel. Il fut alors de coutume de les faire apparaître au milieu des airs, au dessus du *proskénion*. Les apparitions pouvaient avoir lieu sur le toit même de ce dernier, ou bien sur une plate-forme séparée et

conventionnelle, élevée au dessus du toit; elles pouvaient enfin paraître planer dans les airs au dessus de la *skéné*. Dans certaines pièces, on ne peut les expliquer que de cette façon, et c'est là précisément que fut la difficulté. Trygée (*Paix*, 80) est enlevé de la cour de sa maison au ciel sur un escarbot. (V. encore Eur. *Belléroph.* dans Aristoph. *Ach.* 427. Eur. *Andromède Fragm.* 124 Nauck). Il faut donc supposer une sorte de machine aérienne sur laquelle les textes nous donnent quelques renseignements. On connaît les expressions souvent usitées : *θεὸς ἀπὸ μηχανῆς, μηχανὴν αἶρειν, θεὸν αἶρειν*. A elles seules, elles nous apprennent déjà que les divinités étaient soulevées de terre et portées par un moyen quelconque au milieu des airs. Mais d'autres textes viennent à notre aide. Nous lisons (Alexis, fr. 126 Kock) qu'un certain personnage, Aristonikos, fit porter une loi d'après laquelle les marchands de poisson ne pourraient plus vendre leur marchandise que " pendus à la machine " : *εἴτ' εἰς νέωτά φησι γράψειν κρεμαμένους (sc. πωλεῖν) καὶ θάττον ἀποπέμψουσι τοὺς ὠνούμενους, ἀπὸ μηχανῆς πωλοῦντες ὥστερ οἱ θεοί*. Par conséquent, les dieux, une fois soulevés de terre, étaient suspendus à la machine. Il n'est donc pas téméraire de reconstituer une sorte de grue à laquelle les personnages étaient attachés et qui, au moment voulu, les faisait apparaître dans l'espace. Les lexicographes nous donnent quelques renseignements sur plusieurs machines du V^e siècle (*κράδῃ* : Zénob. *Mill.* III, 156) (Plut. *Prov.* 116); *εὐώρημα* : Schol. Arist. *Acharn.* 80 (cf. Pollux IV, 128; IV, 131); (*γέρανος*. *Et. magn.* 228,2); mais à supposer qu'elles soient différentes, elles reposent toutes néanmoins sur le même principe, à savoir : une grue mobile à laquelle étaient attachés au moyen de cordes (*ἄρπαξ, ἀγκυρίς*), de liens (*λωστῆρες*), des personnes ou des objets qui étaient alors soulevés en l'air. Montée sur roues, la grue pouvait se mouvoir en avant, en arrière, rester immobile, de sorte que les dieux eux-mêmes pouvaient planer, avancer, reculer suivant les besoins de l'action.

La question de l'*ekkyklema* est du même genre, mais beaucoup plus difficile à résoudre parce que les sources anciennes, aussi bien que les savants modernes, sont d'avis différent. Pollux (IV, 128), et avec lui, beaucoup de commentateurs considèrent l'*ekkyklema* comme une plate-forme roulante

amenée devant les spectateurs pour représenter une scène qui se passait à l'intérieur du palais et que les convenances dramatiques auraient empêché de décrire; les autres, sans parler de machinerie spéciale, y voient une disposition scénique par laquelle ce qui se passait à l'intérieur du palais devenait visible au public. Là est la vérité, dit M. Reisch. La sens primitif de *εἰσκυλεῖν*, *ἐκκυλεῖν* n'était pas " amener sur un char ", mais, " faire tourner "; plus tard même, ces deux verbes ne signifiaient plus que *ἐκκαλύπτειν*. Dès lors, il suffit de supposer qu'au moment voulu, un mécanisme très simple faisait s'écarter le paresseau antérieur de la *σκηνή* pour comprendre comment la scène venait visible aux spectateurs. Cette théorie a l'avantage d'être simple et de supprimer les difficultés inhérentes à la traction d'une plate-forme pesamment chargée (V. Reisch, p. 244); toutefois, cet avantage est bien faible en comparaison des inconvénients qu'il entraîne. Qu'on jette en effet un coup d'œil sur le plan du théâtre grec, et l'on verra que placée à l'intérieur du palais, la scène représentée ne pouvait être aperçue ni des gradins supérieurs, ni des deux ailes du *théatron*. M. Robert, qui fait cette remarque (*Hermes*, 1897, p. 434), ajoute avec beaucoup de raison que si M. Reisch avait pensé à ce qu'était le char de Thespis, il n'aurait pas trouvé si monstrueuse au point de vue scénique, la conception d'une scène roulante. Au surplus, les difficultés matérielles qu'elle suppose n'étaient pas insurmontables pour des gens qui faisaient gravir la côte de l'Acropole au vaisseau des Panathénées.

Il nous reste à dire quelques mots des deux derniers chapitres de M. Reisch. C'est le souci d'être clair qui lui a inspiré d'écrire le ch. V, consacré à la définition des différentes parties du théâtre. On y trouvera l'histoire des sens que ces divers termes ont revêtus; chacun l'en remerciera, car c'est le moyen d'éviter plus d'un malentendu, et pour ceux qui cherchent à s'éclairer, c'est une collection précieuse de documents. Nous appellerons surtout l'attention sur le sens des mots *θυμέλη*, *σκηνή* et des dérivés de celui-ci *ὑποσκήμιον*, *ἐπισκήμιον*. Par la même occasion, M. Reisch a rencontré et expliqué plus d'un terme qu'on trouve dans les auteurs mais qui n'est pas généralement employé, ainsi : *ὀκρίβας* (Plat.

Banq. 194B) signifiant le théâtre dans son ensemble; *πρόσκιμα* (Wood, *Insc. of the great Th.* 46, n. 3), qui désigne la scène de l'époque romaine; *σίσυρα*, qui, comme *κονίστρα* a désigné l'*orchestra* restreinte de la même période.

L'étude des vases peints, objet du ch. VI, est d'une haute importance pour la connaissance du théâtre grec. Toutefois, il y a lieu de faire une observation générale : c'est que les peintres de vases n'ont jamais été des copistes, et qu'il faut toujours se demander jusqu'à quel point ils ont poussé la fidélité au modèle. On en tire d'ailleurs, à condition d'être prudent, une foule de renseignements sur le décor des tragédies, les costumes des acteurs et les accessoires dramatiques. Ceux qui représentent des drames satyriques ont une importance plus grande encore, en ce qu'ils nous donnent une idée du genre, juste au moins en ses grandes lignes. Par exemple nous connaissons la scène et le décor de ces représentations d'une façon assez exacte. Ils ne remplacent pas les textes, mais y suppléent dans une certaine mesure. Dans les peintures de Pompéi, une part très large a été faite à la fantaisie; les éléments en ont été empruntés au théâtre, mais l'imagination s'est donné carrière en les appliquant à la peinture murale. C'est donc uniquement des éléments primitifs, toujours assez difficiles à démêler, qu'on peut tirer quelques renseignements utiles.

Ce serait maintenant le lieu de nous prononcer sur la théorie de M. Dörpfeld. Il semble d'ailleurs, après ce que nous avons dit, qu'il n'y ait plus qu'à lui donner une adhésion formelle. La chose ne souffre en effet aucune difficulté jusqu'à l'époque hellénique, mais ici se dressent des textes qu'il nous paraît impossible de sacrifier. Celui de Vitruve tout d'abord, que l'on a lu plus haut (p. 7). L'architecte romain décrit le théâtre grec et il le connaît bien, car, abstraction faite du *logeion*, les fouilles ont confirmé ses renseignements jusque dans les moindres détails. N'est-ce pas qu'il avait sous les yeux des documents très sûrs, des plans, des descriptions qui rendaient impossible une erreur aussi grave que celle dont on l'accuse? Supposons que ces documents lui aient fait défaut, il faut donc qu'il ait visité un théâtre grec, sans quoi on ne trouverait point chez lui une précision aussi exacte des détails, et dès lors, il lui était facile, soit d'assister à une représentation,

soit de recueillir des renseignements certains à une source autorisée. D'autre part, sa description du théâtre grec est confirmée par d'autres témoignages, notamment par deux inscriptions du théâtre de Délos, l'une de 180, l'autre de 279, qui toutes deux, parlent d'un *λογεῖον τῆς σκηνῆς*. De fait, il s'agit bien, dit M. Dörpfeld, du toit du *proskénion*, comme dans Vitruve, mais ce n'était là qu'un *θεολογεῖον*; la désignation de *logeion* serait devenue usuelle par ce fait qu'indépendamment des dieux dans les représentations dramatiques, les orateurs, dans l'assemblée du peuple, avaient l'habitude de tenir là leurs discours. La réponse est plausible, avouons-le; pourtant, on s'étonnera que ce sens spécial du mot *logeion* apparaisse si tard dans les documents épigraphiques ou autres, attendu que l'usage devait remonter très haut.

Pollux (IV, 123) nomme le *λογεῖον* à côté du *προσκήνιον* et de *ὀρχήστρα*, comme une partie intégrante du théâtre, et plus loin, il précise l'endroit où il se trouvait : *τὸ δὲ ὑποσκήνιον κίοσι καὶ ἀγαλμαῖς κεκόσμητο πρὸς τὸ θέατρον τετραμμένοις ὑπὸ τὸ λογεῖον κείμενον*. Écoutons l'explication de M. Reisch. Pollux, dit-il, veut parler de la scène romaine, employée à son époque, et qu'à ce titre, il ne pouvait passer sous silence. Mais, quoi qu'il en dise, Pollux décrivait bien le théâtre grec, et dès lors on ne comprend pas la nécessité de faire intervenir la scène romaine, surtout sans avertir le lecteur. La preuve d'ailleurs qu'il parle du *λογεῖον* grec, c'est qu'il le place au dessus de *ὕποσκήνιον*, ou *προσκήνιον*, comme Vitruve. M. Reisch, pour rester conséquent, est obligé de supposer gratuitement une faute et de changer *ὑποσκήνιον* en *ὑπερσκήνιον*.

Enfin Plutarque, *Démétr.* 34, raconte de son héros le trait suivant : *κελεύσας εἰς τὸ θέατρον ἀθροισθῆναι πάντας ὄπλους μὲν συνέφραξε τὴν σκηνὴν καὶ δορυφόροις τὸ λογεῖον περιέλαβεν, αὐτὸς δὲ καταβάς, ὥσπερ οἱ τραγῳδοὶ, διὰ τῶν ἄνω παρόδων, ἔτι μᾶλλον ἐκπεπληγμένων τῶν Ἀθηναίων τὴν ἀρχὴν τοῦ λόγου πέρας ἐποιήσατο τοῦ δέους αὐτῶν*. Démétrius monta sur le *logeion* en passant par les *parodoi* supérieures, comme les acteurs tragiques. Or, selon M. Reisch, les *parodoi* supérieures signifieraient les portes donnant accès à la scène romaine. C'est le contrepied du texte, car ces portes ne sont ni *parodoi* ni supérieures (*ἄνω*). Quant au *logeion*, ce serait simplement

le $\beta\eta\mu\alpha$ placé au milieu de l'orchestre. On se demande alors quel effet Démétrius aurait pu faire en parlant *ex loco inferiore*.

En fait, il semble plutôt que ces témoignages, pour chacun desquels on peut trouver une explication différente et plus ou moins spécieuse, sont inséparables. Leurs indications concordent entre elles d'une façon frappante; or, on veut que le premier se soit trompé et que les deux autres soient ambigus. La vérité, c'est qu'ils s'éclairent l'un par l'autre et contredisent nettement la thèse de M. Dörpfeld.

M. Robert (*Hermes*, 1897, p. 448), après avoir fait valoir tous ces arguments en faveur de Vitruve, établit nettement le problème, tel qu'il se pose aujourd'hui. D'une part, la tradition a pour elle les témoignages de Vitruve, Pollux, Plutarque, témoignages solides et qui empruntent à leur concordance une force singulière. D'autre part, M. Dörpfeld a montré par des preuves " irréfutables ", qu'à l'époque hellénistique, on jouait dans l'*orchestra*, que la scène de Vitruve était incompatible avec la représentation d'une pièce classique. C'est une impasse dont il paraît impossible de sortir. Toutefois, il ne faut pas oublier que l'on n'a discuté jusqu'ici que des théories extrêmes. La vérité est probablement dans une solution intermédiaire, et c'est à ce titre que nous signalons la séduisante hypothèse de M. Robert (*l. c.*, p. 452), le *logeion* daterait de l'époque de Lycurgue, mais son emploi n'aurait pas été général, tant s'en faut. Les pièces classiques ou *παλαιά*, de même que la comédie Ménandrienne et le drame satyrique auraient été joués sur l'*orchestra*, comme par le passé. Au contraire, dans les pièces nouvelles ou *διεσκευασμένα*, les acteurs auraient déclamé en scène, tandis que le chœur, à peu près étranger à l'action, aurait chanté dans l'*orchestra*. Enfin, un moment serait venu où les auteurs de comédies n'auraient plus fait jouer leurs pièces que sur le *logeion*. Nous ne voyons rien qui contredise à un développement du théâtre ainsi conçu. Ce n'est qu'une hypothèse, il est vrai, mais étant donné le problème que nous avons dit, c'est le devoir de la science de ne négliger aucun moyen d'arriver à une solution. Ce sont là les derniers mots de M. Robert. Nous ne pourrions mieux conclure.

M. LAURENT.

THÉORIES NATURALISTES

DU MONDE, DE LA VIE ET DE L'INTELLIGENCE
DANS L'HYLOZOÏSME ANTIQUE

I.

D'**Anaximandre**, né comme **THALÈS**, à Milet, vers 612 avant notre ère, on a conservé cette phrase d'un livre sur la nature : " Là d'où elles sont venues à l'existence, les choses retournent *nécessairement* par la destruction; car elles expient ainsi la peine et le châtiment dus à l'injustice, suivant l'ordre du temps ¹. „ L'existence apparaît donc comme une injustice qui doit être expiée par la destruction ou le retour de ce qui existe à ce qui est éternellement. La cause, le principe même de l'univers est, pour **ANAXIMANDRE**, l'infini, matière indéterminée quant à la qualité, plus dense que l'air, plus subtile que l'eau, analogue au chaos des anciens théologiens grecs. Cet *ἄπειρον*, l'illimité, l'infini, est le *principe* et l'*élément* de tout ce qui est (*ἀρχὴν τε καὶ στοιχεῖον τῶν ὄντων*). De la matière infinie éternellement en mouvement (*κίνησιν αἰδίου*), conçue comme vivante, à la manière de l'ancien hylozoïsme, se sépareraient les contraires élémentaires, le chaud et le froid, le sec et l'humide, qui se disposent suivant leurs affinités naturelles : le froid et l'humide au centre, le sec et le chaud à la circonférence. Grâce au mouvement, qui emporte les éléments dans son cours éternel, naissent des mondes innombrables (*τοὺς οὐρανούς*), dieux et génies célestes pour le vulgaire, simple condensation ou raréfaction de la matière. Immobile, à égale

¹ *Fragmenta philos. graec.* (MULLACH), 2. *δίδοναι γὰρ αὐτὰ τίσις καὶ δίκην τῆς ἀδικίας κατὰ τὴν τοῦ χρόνου τάξιν.*

distance de tous les points de la voûte du ciel, est la terre. La chaleur du soleil a desséché la terre; ce qui a subsisté des eaux primordiales qui la couvraient tout entière, devenu salé et amer, s'est rassemblé dans le lit de l'Océan. Cette idée, commune à plusieurs philosophes grecs, a été rencontrée dans les cosmogonies de l'Asie : la mer est ce qui reste des eaux primordiales. D'abord à l'état de boue humide, la terre a spontanément créé les animaux, les poissons, les reptiles à carapaces épineuses, qui se sont modifiés avec les âges géologiques et ne sont arrivés à leur forme actuelle que grâce au desséchement progressif de la terre sous l'influence du soleil : " Les animaux sont nés de l'humide desséché et évaporé par le soleil. L'homme fut d'abord semblable à un autre animal, au poisson ,¹. Ainsi l'homme se développa d'un être pisciforme qui vivait dans l'eau; sur la terre émergée, cet être fut le premier anthropoïde. " Cette descendance de l'homme d'ancêtres animaux, qu'on a si souvent raillée, a écrit Preyer, est une des plus remarquables divinations de l'antiquité ,².

PARMÉNIDE semble avoir aussi enseigné que l'homme a été primitivement formé du limon de la terre émergée des eaux, sous l'influence de la chaleur solaire. Selon ANAXAGORE, pour qui " la lune était de la nature de la terre ,", c'est-à-dire comme une terre, et qui y voyait des " plaines et des vallées profondes ,",³, " les animaux sont nés, à l'origine, dans les eaux ,"; ensuite ils se sont propagés les uns des autres⁴. DÉMOCRITE fait sortir les hommes et les animaux du limon de la terre. Pour EMPÉDOCLE, les plantes sont sorties les premières de la terre, encore humide et vaseuse, avant même que celle-ci fût éclairée par le soleil; les poissons se sont formés

¹ τὰ δὲ ζῶα γίνεσθαι ἐξατμιζόμενα ὑπὸ τοῦ ἡλίου. Τὸν δὲ ἄνθρωπον ἐτέρῳ ζῳῳ γεγονέναι, τουτέστιν ἰχθυί, παραπλήσιον κατ' ἀρχάς. *Philosoph.* (HIPPOLYTE) I, v.

² W. PREYER. *Éléments de physiologie générale*. Trad. de l'allemand par Jules Soury. Paris, 1884, p. 27.

³ DÉMOCRITE regardait aussi la lune comme une sorte de terre; la figure qu'on y aperçoit était l'effet de l'ombre projetée par les montagnes. Sur la plupart des points d'astronomie, DÉMOCRITE suit l'opinion d'ANAXAGORE.

⁴ *Philosoph.*, I, vii.

ensuite; les différents membres et organes des animaux pul-
lulaient, isolés, yeux sans visage, bras sans corps, etc.; des
monstres apparurent; la nature s'essaya en créations infor-
mes; elle produisit des êtres à deux visages, à double poitrine,
des androgynes¹. Toutes les combinaisons organiques appar-
urent au sein des eaux et sur la terre, en cet immense champ
de carnage où, dans la lutte pour l'existence, les êtres les
mieux doués s'adaptèrent seuls et survécurent. Cette théorie
des origines du monde organique, UEBERWEG croyait qu'il
était légitime de la rapprocher de la philosophie de la nature
d'OKEN, de la théorie de la descendance de LAMARCK et de
DARWIN, et ZELLER lui-même prononce à ce sujet le nom du
grand naturaliste anglais.

Un fait considérable pour l'histoire des théories de la vie
se présente ici. Pour la première fois, les antiques conceptions
cosmogoniques prennent une forme scientifique et inaugurent
les doctrines transformistes. EMPÉDOCLE, ANAXAGORE, DÉMO-
CRITE ont soutenu ces doctrines : ANAXIMANDRE est peut-être
le premier qui les ait formulées. « Par l'idée de l'adaptation,
dit TEICHMÜLLER, ANAXIMANDRE pourrait passer pour un pré-
curseur de DARWIN; de même pour cette autre idée que les
plus anciens organismes ont dû vivre dans la mer, organismes
dont les animaux terrestres ne sont que des transformations.
Ce rapprochement devient plus frappant encore si l'on consi-
dère l'origine de l'homme selon ANAXIMANDRE : il soutient que
l'homme provient d'animaux de forme ou d'espèce différente.² »
Et en effet c'est bien de poissons ou d'animaux pisciformes
qu'ANAXIMANDRE fait descendre l'homme. Les premiers ani-
maux, nés spontanément dans l'eau, disait-il, étaient revêtus
d'une sorte de carapace épineuse, qu'on peut prendre, ce
semble, pour des écailles; mais, avec le progrès de l'âge, ces
animaux étant montés sur la terre qui peu à peu se desséchait,
leur carapace se rompit et « ils changèrent bientôt leur genre
de vie », en d'autres termes ils s'adaptèrent aux nouvelles

¹ *Fragmenta philos. graec.*, v. 313 sq. Μεμυγμένα τῇ μὲν ἀπ' ἀνδρῶν, —
τῇ δὲ γυναικῶν.

² G. TEICHMÜLLER, *Studien zur Geschichte der Begriffe. Anaximandros*,
Berlin, 1874, p. 64.

conditions du milieu. Que l'homme soit issu d'animaux de forme différente, et d'autres espèces, ANAXIMANDRE en voyait encore la raison, dit-on, dans cette circonstance que, de tous les animaux, il est le seul qui ne soit pas en état de se procurer sa nourriture après la naissance; qu'il a besoin d'être allaité de longs mois; si bien que, livré à lui-même à l'origine, il n'aurait pu vivre et se perpétuer ¹. Ce fut donc dans l'eau que l'homme se forma d'abord comme un poisson, issu qu'il était lui-même de ces vertébrés; et ce n'est que lorsqu'il fut devenu capable de lutter avec avantage dans la bataille pour la vie, de soutenir le combat pour l'existence, qu'il monta sur la terre, se métamorphosa en amphibie, s'habitua à la respiration aérienne et prit possession de son vaste domaine. Les Syriens, comme le rappelle PLUTARQUE ², et tous les peuples de même race, croyaient que tous les êtres étaient originaires de la mer. Ce qui apparaît assez clairement dans les idées d'ANAXIMANDRE sur l'origine des premiers êtres vivants, c'est qu'il les croyait nés spontanément dans les eaux de la mer, et que, grâce à l'évolution des êtres vivants et à la variabilité des formes organiques, l'homme était descendu d'animaux marins et comptait des poissons parmi ses lointains ancêtres. En ces termes, et pour être née peut-être inconsciemment de quelque mythe cosmogonique d'origine babylonienne, l'hypothèse d'ANAXIMANDRE mériterait de figurer dans l'introduction historique de l'*Origine des Espèces*. CH. LYELL avait appelé ANAXIMANDRE un précurseur de la doctrine moderne de l'évolution ³. CUVIER enfin songeait évidemment à LAMARCK et à E. GEOFFROY SAINT-HILAIRE lorsqu'il écrivait : " ANAXIMANDRE, ayant admis l'eau comme le second principe de la nature, prétendait que les hommes avaient primitivement été poissons, puis reptiles, puis mammifères, et, enfin, ce qu'ils sont maintenant. Nous retrouverons ce système dans des temps très rapprochés des nôtres, et même dans le dix-neuvième siècle ⁴. „

¹ EUS. *Praep. ev.*, I, 8. *Philos.* (MILLER), 11. CENSOR. 4.

² PLUT. *Symp. Quaest.*, VIII, 8, 4.

³ CH. LYELL. *Principles of geology*, I, ch. II, 16.

⁴ GEORGES CUVIER. *Histoire des sciences naturelles* (1841), I, 91.

II.

Xénophane, un Ionien du sixième siècle, écrit : " Tout vient de la terre et retourne à la terre. „ Ailleurs : " Nous sommes tous sortis de la terre et de l'eau „ ¹. Or, quoique le philosophe de Colophon, colonie ionienne de l'Asie-Mineure, semble avoir vu des premiers, avec une assez claire conscience, que l'univers doit rester pour nous une énigme, et qu'il est sans doute impossible de rien comprendre à rien, en dehors d'hypothèses " vraisemblables „, si bien que, " sur toutes choses, l'opinion est seule de mise " ², il ne laisse pas d'avoir été, comme il arrive, un observateur assez perspicace des phénomènes, voire des curiosités naturelles de ce monde, des premiers documents de la paléontologie³. Plus d'un naturaliste aurait des raisons d'envier la pénétration de ce philosophe, véritable ancêtre de la théorie de l'inconnaissable, ou du moins de l' " incompréhensibilité de toutes choses „.

XÉNOPHANE estimait donc qu'avec le temps la terre était dissoute par les eaux (*καὶ τῇ χρόνῳ ἀπὸ τοῦ ὕγρου λύεσθαι*). Mais il administrait des preuves, selon lui démonstratives (*ἀποδείξεις*), de ces révolutions géologiques. Ainsi, disait-il, " au milieu des terres et sur les montagnes on trouve des coquilles (*κόγχαι*), et, à Syracuse, dans les latomies (prison creusée dans le roc), on a trouvé les empreintes d'un poisson et de phoques (*τύπον ἰχθύος καὶ φωκῶν*) ; à Paros, la forme d'un petit poisson dans l'épaisseur du rocher (*ἐν τῇ βάρει τοῦ λίθου*) ; à Méliè, des pétrifications de toutes sortes d'êtres marins (*πλάκας συμπάντων θαλασσίων*) „. Cela provenait, continuait XÉNOPHANE, d'une époque reculée où tout avait été recouvert du limon des eaux. L'empreinte de ces êtres fossiles était demeurée " desséchée „ dans le limon durci. De cette observa-

¹ *Ἐκ γαίης γὰρ πάντα, καὶ εἰς γῆν πάντα τελευτᾷ.*

... *Πάντες γὰρ γαίης τε καὶ ὕδατος ἐκεγενόμεσθα.*

Fragm. philos. graec. (MALLACH). *Fragm.* 8 et 9; cf. *fragm.* 18.

² ... *δόκος δ' ἐπὶ πᾶσι τέτυκται.* *SEXTUS EMPIR.*, *adv. Math.*, VII, 48 et 110; VIII, 326. *Οὗτος γὰρ ἔφη πρῶτος ἀκαταληψίαν εἶναι πάντων.* *Philosophumena* (HIPPOLYTE) I, xi et X. *Dioe.* IX, 20. Cf. *Fragm.*, 15.

³ Cf. *HÉRODOTE*, II, xii.

tion, XÉNOPHANE avait cru pouvoir conclure que « tous les hommes étaient détruits, c'est-à-dire que l'espèce humaine périt tout entière, lorsque, entraînée dans la mer où elle s'affaisse, la terre se transformait en boue. »

Mais ces cataclysmes n'étaient pour XÉNOPHANE, comme les embrasements périodiques des mondes pour HÉRACLITE, qu'un moment de l'éternel devenir. La terre passait périodiquement de l'état liquide à l'état solide, et réciproquement. Avec la réapparition de la terre ferme, une génération nouvelle d'êtres vivants recommençait. Comme ANAXIMANDRE, de Milet, en effet, dont il a certainement subi l'influence, et peut-être été le disciple (THÉOPHRASTE), XÉNOPHANE admet que la terre et ses habitants sont produits par le dessèchement du limon primitif. L'univers, considéré dans sa substance, « n'a point de commencement, ; il est « éternel », et « impérissable », (*ἀγέννητον, καὶ αἰδιον καὶ ἄφθαρτον*) : mais le monde change continuellement d'état. Et ce qui est vrai de la terre est vrai pour tous les mondes, si XÉNOPHANE en a admis plusieurs. D'un but, d'une fin intelligente ou rationnelle de la nature et des êtres vivants, il n'y a pas plus de trace dans XÉNOPHANE, dans HÉRACLITE, ANAXIMANDRE ou DÉMOCRITE, qu'il ne saurait en exister dans l'esprit réfléchi d'un homme de notre temps.

« Le soleil, du haut du ciel, chauffe la terre, », disait XÉNOPHANE, et, comme tout vient de la terre et retourne à la terre, les êtres qui naissent à la vie sous l'influence fécondante de la chaleur solaire rentreront tôt ou tard dans la poussière. Aussi bien des catastrophes périodiques engloutissent sous les flots l'humanité avec les autres êtres vivants. Sortie de l'eau, la terre est de nouveau envahie par la mer, à certaines époques, et convertie en boue liquide. L'observation, cette fois, avait servi de fondement à l'hypothèse. Les coquillages marins trouvés dans le sein de la terre et sur les montagnes, les empreintes de poissons fossiles découvertes dans les carrières de Syracuse ou dans les marbres de Paros, conduisirent XÉNOPHANE à soutenir que ces pétrifications, que ces empreintes organiques dans le limon durci, attestaient que les eaux avaient autrefois séjourné sur ces parties du sol et au sommet de ces montagnes.

III.

Héraclite. Mais c'est HÉRACLITE le Physicien, comme on l'appelle quelquefois dans l'antiquité, qui a exprimé et fixé pour tous les siècles dans une image d'une profonde ironie la négation de toute téléologie de la nature. La lutte aveugle, la guerre éternelle des contraires, constitue, on le sait, pour ce philosophe, toute l'histoire du monde; c'est la pierre d'angle d'un édifice qui n'a point trop souffert des outrages du temps. " Il n'y a, dit HEGEL, aucune proposition d'HÉRACLITE, que je n'admette dans ma Logique „¹. La doctrine de l'identité des contraires tendant à la réalisation de leur unité essentielle, aussi bien dans le jeu des forces naturelles que dans le domaine de la vie morale, où, par exemple, le bien et le mal sont au fond la même chose (*τὸ ἀγαθὸν καὶ τὸ κακὸν ἐν ταύτῳ*), cette doctrine implique, ainsi que toute conception mécanique de l'univers, le néant des idées de finalité, de but ou de raison des mondes qui naissent et meurent périodiquement et ne viennent à l'existence que pour rentrer, vaines apparences, dans le creuset de la matière éternelle. La matière des anciens hylozoïstes ioniens n'est pas, à la vérité, celle des atomistes : l'être primordial, qu'il soit le feu, comme dans HÉRACLITE, l'eau ou l'air, comme pour THALÈS ou ANAXIMÈNE, sent et pense, car on n'a pas encore, à ces hautes époques, réalisé dans des mots les abstractions de corporel et d'incorporel, de matière, d'esprit et d'âme. Et les dieux meurent comme les hommes, les chevaux et les chênes. Mais le moyen d'attribuer quelque raison, au sens où l'homme entend ce mot, lorsqu'il se propose ou s'efforce d'agir en vue d'une fin qui lui paraît utile ou bonne, à cette activité incompréhensible de l'être qui, sans repos, avec nécessité, de périodes cosmiques en périodes cosmiques, ne construit des mondes que pour les anéantir? Ne dirait-on pas d'un enfant qui, sur le bord de la mer, s'amuse à faire avec le sable des ouvrages d'enfant pour les renverser bientôt, des pieds et des mains, en jouant? C'était là, chez les

¹ HEGEL, *Geschichte der Phil.*, Berlin, 1833, I, 328. Cf. J. BERNAYS, *Heraclitische Studien*, Rheinisches Museum f. Philol., 1850, VII, 90 sq.

Greco d'Ionie, une vieille image, car elle est dans l'*Iliade* (XV, 362 sq.). Or HÉRACLITE compare l'Être, c'est-à-dire le Feu, à un enfant qui, fatalement, sans plus de raison, passe l'éternité à faire et à défaire des tas de sable¹. Une autre image, d'une ironie également transcendante, de cette activité plastique et destructrice des processus cosmiques de l'univers, excluant également toute apparence de téléologie, toute finalité et toute raison intelligible du monde et de la destinée des êtres, représente ce jeu puéril de l'Être éternel sous la forme d'un enfant qui joue au trictrac, agitant et jetant les dés².

L'impression que les phénomènes célestes et terrestres ont faite sur les Hellènes, en particulier sur les Ioniens de l'Asie-Mineure et des îles, voilà l'origine de la première conception scientifique de l'univers. ZELLER remarque, à propos d'EMPÉDOCLE, qu'en établissant que les éléments étaient au nombre de quatre, ce qui a été si longtemps regardé comme un axiome, ce philosophe " a introduit dans les sciences naturelles le concept même de l'élément, et qu'il est devenu ainsi, avec LEUCIPPE, le fondateur de l'explication mécanique de la nature³ ". Un instinct sûr, une tendance invincible les porta tous à expliquer le monde par les propriétés de la matière éternellement en mouvement, d'une substance infinie, incréée, indestructible et vivante. L'eau, l'air, le feu, la terre furent tour à tour regardés par THALÈS, ANAXIMÈNE, HÉRACLITE, EMPÉDOCLE, comme le principe et la fin des choses. Mais cette

¹ PLUTARQUE. *De Ei Delphico*, XX. ... τοῦ ποιητικοῦ παιδός ... ἐκεῖνος ἐν τινι ψαμάθῳ συντιθεμένη καὶ διαχεομένη πάλιν ὑφ' ἑαυτοῦ παίζει παιδιὰν ... καὶ τὸν κόσμον οὐκ ὄντα πλάττων, εἴτ' ἀπολλύων γενόμενον.

² *Philosophumena* (HIPPOLYTE), Paris, 1860, IX, 1, 428. Ἡράκλειτος μὲν φησὶν... ὅτι δὲ ἐστὶ Παῖς τὸ πᾶν καὶ δι' αἰῶνος αἰώνιος βασιλεὺς τῶν ὅλων οὕτως λέγει· Αἰὼν Παῖς ἐστὶ παῖζων, πεττεύων. LUCIEN. *Vitar. Auctio*, 14. Τί γὰρ ὁ αἰὼν ἐστὶ; — Παῖς παῖζων, πεσσεύων, διαφερόμενος [συνδιαφερόμενος BERN.].

³ *Der Begründer der mechanischen Naturerklärung*, dit, à la lettre, Edouard ZELLER, d'EMPÉDOCLE (*Die Philos. d. Gr.*, I, 682), " le plus ancien précurseur de DARWIN ", comme il l'a appelé plus tard. D'HÉRACLITE, qu'il appelle " un des plus grands penseurs de tous les siècles ", W. PREYER a dit : " Déjà il exprime avec fermeté des idées que, 2,300 ans plus tard, la doctrine darwinienne de l'évolution et de la concurrence vitale présentera comme de nouveaux principes bionomiques ",

matière première, qu'elle consistât dans un ou plusieurs éléments, était animée; la matière dont était faite l'étoffe du monde sentait et pensait. L'infini d'ANAXIMANDRE, cause universelle de génération et de destruction, est conçu comme ayant en soi le mouvement et la vie. Tel était l'hylozoïsme antique. Le naturalisme, je ne connais pas de mot qui résume mieux cette conception de l'univers. Dans le vieux monde méditerranéen, où l'Égypte et la Phénicie n'avaient guère laissé derrière elles que des amulettes, des cultes sinistres, des carrières exploitées, des teintureries et des comptoirs d'échange, les Hellènes inventèrent les mathématiques, l'astronomie, la physique, ouvrirent l'ère de la science et de la réflexion philosophique: Au cinquième siècle, nos idées générales sur la nature étaient nées en Grèce, les principes fondamentaux de nos sciences avaient été posés, notre conception actuelle du monde avait été présentée. "Aucun des dieux ni des hommes n'a créé le monde, „ disait HÉRACLITE; il est éternel, considéré, naturellement, dans sa substance; car il change et devient sans cesse.

Quelle que soit la substance qui, par condensation et par dilatation ou raréfaction, a formé tout ce qui existe, que cette étoffe du monde soit l'eau (THALÈS), l'air (ANAXIMÈNE, DIOGÈNE d'Apollonie), le feu (HÉRACLITE), les éléments d'EMPÉDOCLE ou les atomes de LEUCIPPE et de DÉMOCRITE, etc., cette substance n'existe pas seulement: elle sent, elle perçoit et, sous la forme de vapeur chaude, selon HÉRACLITE, d'atomes ronds suivant DÉMOCRITE, du sang au témoignage d'EMPÉDOCLE, etc., elle connaît, elle est intelligente, elle pense; la raison et la pensée sont ainsi des propriétés de la matière ou, si l'on veut, de l'Être primordial, qui, pour les anciens hylozoïstes ioniens, est l'univers incréé, éternel, infini. Les idées d'esprit et de matière ne sont pas encore nées, si l'on entend par ces mots des signes de substances hétérogènes dont l'homme aurait la connaissance. Nos sens ne perçoivent que l'apparence fugitive, et non l'être: le "feu éternellement vivant „ par exemple, dont HÉRACLITE déduit la chaleur et le mouvement en général, leur demeure caché. Sans doute, les deux sens les plus nobles, et surtout l'œil¹, peuvent être mis au-dessus des

¹ *Fragm. 24. ὁφθαλμοὶ γὰρ τῶν ὄντων ἀκριβέστεροι μάρτυρες.*

autres, mais " les yeux et les oreilles sont de mauvais témoins quand ils sont au service d'âmes déraisonnables, " disait le philosophe d'Éphèse ¹. Or la plupart des hommes écoutent exclusivement ce témoignage.

HÉRACLITE partageait, avec les anciens Ioniens, l'hypothèse hylozoïste d'une substance primordiale qui engendre et détruit toutes les choses qui naissent pour mourir. Avec ANAXIMANDRE et ANAXIMÈNE, il admettait que le monde se forme et s'anéantit périodiquement. Peut-être, encore avec ANAXIMANDRE, estimait-il que l'existence de tous les êtres individuels, qui n'apparaît que pour disparaître à jamais dans l'éternel écoulement des choses, est une *injustice* qui doit être *expiée* par la mort ². Le feu était donc pour lui la substance de toutes choses; peut-être l'avait-il appelé l'"âme", ³. Mais nos idées sur l'illusion du monde des sens n'en avaient pas moins les plus profondes racines dans l'hylozoïsme antique. S'il n'est pas exact de répéter qu'HÉRACLITE a, pour la première fois, révoqué en doute la véracité des sens, il a entrevu que la perception ressemble au rêve, et que celui qui s'y livre agit et parle comme dans le sommeil (*Fragm.* 52, etc.).

" Y a-t-il pour les hommes quelque vérité dans la *vue* et dans l'*ouïe* (ὄψις καὶ ἀκοή), demande SOCRATE dans le *Phédon* (X, 65), ou bien faut-il croire, comme les poètes nous le répètent sans cesse, que nous n'entendons ni ne voyons rien de vrai (ὅτι οὐτ' ἀκούομεν ἀκριβὲς οὐδέν, οὐθ' ὁρῶμεν;)? " Peut-être PLATON songeait-il au vers célèbre d'ÉPICHARME de Cos, contemporain de XÉNOPHANE, que le poète comique a sans doute parodié, en mettant dans la bouche d'un de ses personnages : " C'est l'esprit qui voit, c'est l'esprit qui entend, tout le reste est sourd et aveugle. "

Νόος ὁρῇ καὶ νόος ἀκούει, τὰλλα κωφὰ καὶ τυφλὰ ⁴.

¹ *Fragm.* 23. Κακοὶ μάρτυρες ἀνθρώποισι ὀφθαλμοὶ καὶ ὅσα βαρβάρους ψυχὰς ἐχόντων.

² ANAXIMANDRE. *Fragm.* 2. Διδόναι γὰρ αὐτὰ τίσιν καὶ δίκην τῆς ἀδικίας κατὰ τὴν τοῦ χρόνου τάξιν ...

³ ARISTOTE. *De an.* I, 2. τὴν ἀρχὴν εἶναι φησι ψυχὴν, εἴπερ τὴν ἀναθυμίασιν, ἐξ ἧς τὰλλα συνίστησιν ...

⁴ EPICHRAMI *Fragmenta* (MULLACH), v. 253.

Le même poète fait certainement allusion à HÉRACLITE lorsque, par contraste avec la doctrine des Éléates, il montre l'individu soumis constamment au changement et ne persistant jamais un moment le même, au cours de son existence, de la naissance à la mort (v. 189 sq.). Peut-être le poète pythagoricien de l'époque d'HIÉRON fait-il encore allusion à une autre doctrine profonde du physicien d'Éphèse en rappelant que " le caractère de l'homme est son démon ", (*ἄθος γὰρ ἀνθρώπου δαίμων*), ce qui indique assez que les sentiments, les pensées et les actions de l'homme résultent avec nécessité de la crase de ses parties, comme s'exprimera le vieux PARMÉNIDE lui-même. Ce qui ne fait aucun doute, c'est qu'ÉPICHARME a fixé dans ce vers (v. 207) la pensée mère de l'hylozoïsme ionien :

ἀλλ' ὅσσα περ ζῆ, πάντα καὶ γνῶμαν ἔχει.

" Tout ce qui vit possède aussi de l'intelligence. „ Or celle-ci ne peut venir que du dehors dans les organismes vivants ¹.

Le feu de l'âme doit, pour se conserver, se nourrir du feu extérieur. L'âme des êtres animés est faite de feu, de vapeurs chaudes et sèches, matière des plus subtiles et la plus rapprochée de l'incorporéité, mais nullement incorporelle ni immatérielle, mot absolument dénué de sens pour un Hellène de ces hautes époques. L'*ἀναθυμίασις* ou " évaporation „ du texte d'ARISTOTE que nous avons cité est identique à ce qui est ailleurs appelé *πῦρ* ou " feu „. " L'âme la plus sèche est la plus sage et la meilleure „, disait HÉRACLITE ²; elle étincelle " à travers le corps comme l'éclair à travers le nuage. „ HÉRACLITE admettait ainsi que la raison, l'intelligence, identique au feu éternel, nous vient de l'atmosphère, de cette

¹ C'est cette doctrine qu'ENNIVS exprimait sans doute à sa manière, lorsqu'en parlant des œufs et des oiseaux, il disait :

Ova parire solet genu' pinnis condecoratum,
non animam; post inde venit divinitu' pullis
ipsa anima ...

Q. ENNI *Carminum reliquiae* (LUC. MUELLER). *Annales*, 122-4. Petropoli, 1884, p. 17. Cf. EPICHARMI *Fragm.* v. 208 sq. LUCRET. I, 112 sq.

² *Αὐτὴ ψυχὴ σοφωτάτη καὶ ἀρίστη. Fragm.* 72, 74.

ambiance qui nous environne, dénommée *περιέχον*. Elle entre dans l'homme par la *respiration* (*ἀναπνοή*) et par les *canaux des sens* (*πόρος*)¹. Si l'âme est souillée par l'humidité, la raison disparaît. C'est ainsi qu'HÉRACLITE explique le phénomène de l'ivresse : " Quand l'homme est ivre, dit-il, qu'un jeune garçon le conduit, titubant, ne sachant où il va, ayant une âme humide „ (*ὕγρην τὴν ψυχὴν ἔχων. Fragm. 70.*). Quand la nuit vient, que la respiration se ralentit et que les canaux des sens se ferment dans le sommeil, l'homme, et toute créature vivante, séparés du principe " commun „ (*ξυνόν*, comme *κοινόν*) qui l'environnait durant le jour, réduit à lui-même, c'est-à-dire aux imaginations subjectives du rêve², tombe dans l' " oubli „ et perd la " raison „. Celle-ci est en effet isolée de l'atmosphère sec et chaud où elle se renouvelle sans cesse. D'ailleurs la respiration s'est ralentie, et la respiration maintient et assure, dans cette hypothèse comme dans celle d'ANAXIMÈNE et de DIOGÈNE, la persistance des rapports de l'âme avec l'univers animé, vivant. De même pour les canaux des sens qui se ferment pendant la nuit³. Lorsqu'au réveil ils se rouvrent, le feu intérieur se rallume, l'homme recouvre la raison (*ἐμφρων*); mais il s'éteint pour toujours si l'homme cesse d'être en rapport avec le monde extérieur. Ces idées sur la nature et les rapports de la veille et du sommeil, de la vie et de la mort, avec le *περιέχον*, sont d'une authenticité absolue; elles reposent, comme sur une base inébranlable, sur les propres paroles d'HÉRACLITE. Toute cette théorie de la vie et de la mort, des organes des sens et de la sensibilité, des perceptions,

¹ SEXTUS EMP. *adv. Math.* VII, 127. δι' ἀναπνοῆς σπᾶσαντες νοεοὶ γινόμεθα, καὶ ἐν μὲν ὕπνοις ληθαῖοι, κατὰ δὲ ἔγερσιν πάλιν ἐμφρονες.

² " ARISTOTE dit quelque part : Quand nous veillons, nous avons un monde commun, mais quand nous rêvons, chacun a le sien propre. „ IMM. KANT. *Traume eines Geistersehers, erläutert durch Träume der Metaphysik.* Sämmtl. Werke, II, 349. Antikabbala.

³ SEXTUS EMP. *Ibid.* ἐν γὰρ τοῖς ὕπνοις μυσάντων τῶν αἰσθητικῶν πόρων χωρίζεται τῆς πρὸς τὸ περιέχον συμφυΐας ὁ ἐν ἡμῖν νοῦς, μόνῃς τῆς κατὰ ἀναπνοὴν πρὸς φύσεως σωζομένης οἰονεῖ τινος ῥίξης. Je pense avec ÉDOUARD ZELLER (I, 579), que SEXTUS reproduit ici exactement, dans son langage propre ou dans celui d'ÉNÉSIDÈME, des idées d'HÉRACLITE. Il nous semble donc vraisemblable que le mot *πόρος* a déjà été aussi employé par HÉRACLITE pour désigner les *organes des sens*,

de la mémoire, du sommeil et des rêves, de la nature et des conditions de la pensée, peut donc être appelée *héraclitéenne*.

IV.

Parménide. La pensée et l'être sont une seule et même chose, disait PARMÉNIDE ¹. Le réel est le plein (πλέον), ce qui remplit l'espace, le Tout, éternel. Les deux éléments de PARMÉNIDE sont la lumière ou le feu, la nuit et l'obscur ou la terre, qu'ARISTOTE interprète le chaud et le froid. PARMÉNIDE donne à l'élément igné les mêmes caractères qu'à l'Être; il le décrit comme parfaitement homogène ². Toutefois si, pour la raison, l'unité seule existe, la multiplicité des phénomènes s'impose aux sens. C'est ainsi que, au dire d'ARISTOTE, Parménide aurait été induit à supposer deux causes ou principes des phénomènes, le chaud et le froid, ou le feu et la terre, le premier étant l'être, le second le non-être ³. De même, pour expliquer le mouvement ou le mélange des substances, il imagina, comme dans les vieux poèmes cosmogoniques des Grecs, un personnage mythique, une déesse, qui, trônant au milieu du monde, gouverne le cours des choses ⁴. Eros, tel fut le premier né de cette déesse, sorte de force naturelle ou d'abstraction morale, que PARMÉNIDE appelle *δίκη, ἀνάγκη, κυβερνήτις*. ARISTOTE s'exprime ainsi à ce sujet : PARMÉNIDE, disciple, dit-on, de XÉNOPHANE, a pris l'Amour et le Désir pour principe universel des choses, et, voulant expliquer l'origine du monde, « il forma l'Amour avant les autres dieux. »

¹ PARMÉNIDE. *Carminum reliquiae* (MULLACH), v. 40 τὸ γὰρ αὐτὸ νοεῖν ἐστίν τε καὶ εἶναι. ZELLER traduit autrement ce vers, mais sans raison suffisante, selon nous, et contrairement à la tradition qui admet que, pour PARMÉNIDE, la pensée et l'être sont identiques.

² *Philosophumena sive haer. omnium Confut.* I, ix. ἐν μὲν τὸ πᾶν ... αἰδιόν τε καὶ ἀγέννητον ... πῦρ ... καὶ γῆν τὰς τοῦ παντός ἀρχάς, τὴν μὲν γῆν ὡς ἕλην, τὸ δὲ πῦρ ὡς αἴτιον καὶ ποιούν ... ὁ αὐτὸς δὲ εἶπεν αἰδιόν εἶναι τὸ πᾶν καὶ οὐ γενόμενον, καὶ σφαιροειδές καὶ ὁμοιον ... καὶ ἀκίνητον καὶ πεπερασμένον.

³ ARISTOTE. *Met.* I, v. Cf. III, iv.

⁴ V. 128. ἐν γὰρ μέσῳ τούτων Δαίμων ἢ πάντα κυβερνᾷ.

Quant aux fonctions de la vie psychique des êtres, à la nature de la perception et de la pensée, PARMÉNIDE les expliquait par celle du mélange de ses deux éléments dans le corps. Encore PARMÉNIDE, à qui toute distinction du corporel et de l'incorporel, du spirituel et du matériel est aussi étrangère qu'à toute l'antique philosophie naturaliste, n'a-t-il point distingué davantage la perception de la pensée, l'*αἴσθησις* de la *φρόνησις* : *sentir et penser sont la même chose* ¹. C'est donc de la crâse ou du mélange des deux éléments que résulte la nature de nos perceptions et, partant, de nos pensées : " Telle est pour chaque homme la crâse de ses membres flexibles, telle est la nature de son intelligence; car ce qui pense chez les hommes, dans tous et dans chacun, c'est la nature des membres : ce qui prédomine est la pensée " ². En d'autres termes, telle est pour chaque homme la crâse ou le mélange des parties de son corps, telle est la nature de son intelligence (*νόος*); ce qui pense (*φρονέει*) en nous, c'est l'assemblage des membres de notre corps ³. Le résultat, ou la pensée (*νόημα*), c'est l'élément qui prédomine (*πλέον*) dans le mélange. Ainsi que l'interprète THÉOPHRASTE, selon que l'un ou l'autre élément, le feu ou la terre, le chaud ou le froid, *τὸ θερμὸν ἢ τὸ ψυχρόν*, l'emporte dans la crâse, la pensée est modifiée, devient autre (*ἄλλην γίνεσθαι τὴν διάνοιαν*); celle qui résulte de la " prédominance de l'élément chaud, est meilleure et plus pure " ; encore faut-il quelque proportion dans le mélange. La *mémoire* (*μνήμη*) et l'*oubli* (*λήθη*) sont également des effets de la nature de cette crâse (*διὰ τῆς κράσεως*). " Mais, quand ces éléments seront également mélangés, la pensée en résultera-t-elle ou non, et de quelle nature sera-t-elle? Voilà, remarque THÉOPHRASTE, ce que PARMÉNIDE ne définit point. "

¹ THÉOPHRASTE. *De sensu*, 3 sq. *τὸ αἰσθάνεσθαι καὶ τὸ φρονεῖν ὡς ταὐτὸ λέγει*. Cf. ARISTOTE. *Met.*, IV, v.

² V. 146-9.

ὡς γὰρ ἐκάστῳ ἔχει κράσις μελέων πολυπλάγκτων (πολυκάμπτων ARIST.) τῶς νόος ἀνθρώποις παρέστηκεν τὸ γὰρ αὐτὸ ἔστιν ὅπερ φρονέει μελέων φύσις ἀνθρώποις καὶ πᾶσι καὶ παντί. τὸ γὰρ πλέον ἐστὶ νόημα.

³ MULLACH explique bien ainsi le sens du vers 148 : *membrorum compages est id ipsum quod sapit, sive νοῦς ipse.*

Mais il demeure acquis à l'histoire de l'intelligence humaine que, suivant PARMÉNIDE, les perceptions et les pensées sont telles ou telles, les souvenirs se conservent ou se perdent, selon que l'élément chaud ou l'élément froid prédomine dans le tempérament du corps. Il a cherché dans la chaleur le principe de la vie et de la raison. La diminution de la chaleur amène le sommeil et la vieillesse des organismes. Là même où la chaleur manque complètement, dans le cadavre, PARMÉNIDE admettait encore l'existence d'un certain degré de sensibilité; seulement cette sensibilité obscure devait se rapporter, non à la lumière et à la chaleur, mais uniquement au froid et à la terre. C'est que, pour PARMÉNIDE, " tout ce qui existe, d'une manière absolue, a quelque connaissance „ *καὶ ὅλως δὲ πᾶν τὸ ὄν ἔχειν τινὰ γνῶσιν* (THÉOPHR., 4), paroles d'une admirable profondeur, et qui sont bien dans l'esprit de l'hylozoïsme, d'après lequel tout ce qui existe, à quelque degré, sent et perçoit, peut-être pense, en tout cas connaît, sentir et penser étant même chose. THÉOPHRASTE compte PARMÉNIDE parmi ceux qui font naître la perception ou la connaissance de l'analogie de l'objet et du sujet, ou de l'homogénéité des parties qui sentent et connaissent et de ce qui est senti et connu, *γνώσις τοῦ ὁμοίου τῇ ὁμοίᾳ*. C'est à la raison (*λόγος*) qu'il appartient de juger des choses; les sens, qui nous les représentent sous la forme de la pluralité et du changement, de la naissance et de l'anéantissement, sont la cause de toutes nos erreurs. ZELLER a noté que PARMÉNIDE a ainsi préparé, de concert avec HÉRACLITE et XÉNOPHANE, une distinction dont l'importance grandira toujours avec le temps pour la théorie de la connaissance.

Ajoutons que PARMÉNIDE semble avoir aussi admis l'existence des pores (*πόροι*) dans les organes des sens pour expliquer les perceptions des sens ¹. ARISTOTE avait soumis cette théorie à un examen critique qui ne manque point de finesse. La voici. Parmi les philosophes, EMPÉDOCLE, par exemple, les uns pensent que, lorsqu'il y a passion (*πάσχειν*), l'agent qui produit l'effet pénètre par certains pores ou conduits (*διὰ τινων πόρων*): c'est ainsi, disent ces philosophes, que nous

¹ STOB. *Floril.* IV, 235.

voyons, que nous entendons, et que nous éprouvons toutes nos autres sensations, ainsi qu'on peut voir au travers de l'air, de l'eau et des choses diaphanes ¹. Ces pores, invisibles à cause de leur petitesse, sont d'ailleurs fort serrés et rangés dans un ordre régulier : πόρους ἀοράτους μὲν διὰ μικρότητα, πυκνοὺς δὲ καὶ κατὰ στοῖχον.

JULES SOURY.

Directeur adjoint à l'École pratique des Hautes Études (Sorbonne).

¹ ARISTOTE. *De gener. et corrupt.*, I, VIII, 1. καὶ τοῦτον τὸν τρόπον καὶ ὁρᾶν καὶ ἀκούειν ἡμῖς φασὶ καὶ τὰς ἄλλας αἰσθήσεις πάσας, ἔτι δὲ ὁρᾶσθαι διὰ τε αἶρος καὶ ὕδατος καὶ τῶν διαφανῶν ... 5. πάσχειν διὰ πόρων.

COMPTES RENDUS

V. ROSSEL. **Histoire de la littérature française hors de France.** 2^e édition. Paris, librairie Fischbacher, 1897.

C'est comme un monument que M. Rossel a dressé à la gloire des lettres françaises, dans son beau livre : *Histoire de la littérature française hors de France*. Avec un soin pieux, il a recueilli, un peu partout, en Suisse, en Belgique, au Canada, en Hollande, en Angleterre, en Suède, en Russie, ailleurs encore, les œuvres écrites en français soit par des étrangers, soit par des Français émigrés ou fils d'émigrés, qui ont conservé, hors de France, le souvenir du sol de la patrie.

Et ce n'est pas une simple et sèche nomenclature, une litanie de noms d'ouvrages et d'auteurs qu'on fait défiler devant nous : c'est pourtant là l'écueil de ces sortes de livres. Mais M. Rossel a su l'éviter. Il fait de l'histoire tout ensemble et de la critique : l'histoire des origines littéraires des différents peuples qu'il étudie, et la critique, raisonnée, généralement bienveillante pourtant, des tendances esthétiques des écrivains. Son livre, conçu dans un excellent esprit, abonde en documents intéressants, et témoigne d'une érudition copieuse et qui n'a rien de lourd ni de pédantesque. On lit ces 500 pages in-8° avec un plaisir évident. C'est l'ouvrage le plus complet qui ait été écrit sur ce sujet : Sayous, dans son tableau des littératures françaises à l'étranger, néglige les commencements, ne dit rien du Canada ni de l'Orient slave ou néo-latin, enfin ne parle pas des auteurs vivants. Il faut remercier M. Rossel d'avoir comblé cette lacune et le féliciter aussi d'avoir mené à bonne fin une œuvre plus hérissée qu'on ne croit de difficultés de toute sorte.

Nous n'analyserons pas en détail — l'espace nous est

mesuré — les pages si documentées que M. Rossel dédie à ces *petites France hors de France*, comme il dit, qui propagent au delà des frontières, avec plus ou moins d'éclat, le génie et l'influence de la mère-patrie. Et c'est dommage : tous les chapitres offrent un intérêt qui se renouvelle sans cesse.

Il y eût eu plaisir à suivre, avec M. Rossel, l'essor intellectuel de la Suisse, ce petit pays jusque là obscur et inconnu, que la Réforme a transformé si complètement et qui a donné à la France toute une pléiade de noms, dont plusieurs glorieux et universels : Théodore de Bèze, Henri Estienne, et plus tard, Rousseau, Laharpe, Necker, M^{me} de Staël, Benjamin Constant, Sismondi, Vinet, Juste Olivier, Töpffer, Amiel, et d'autres encore. Combien intéressante aussi l'esquisse — ou plutôt le tableau, si fidèle, si vivant, si amusant enfin, du mouvement intellectuel, particulièrement aux XVII^e et XVIII^e siècles, des colonies et des " Refuges ", français en Hollande, en Allemagne, en Angleterre ! A lire, notamment, les pages, abondamment fournies, où sont narrés, avec beaucoup de verve, les multiples épisodes des batailles philosophiques, littéraires, historiques auxquelles fut mêlé Bayle, ce précurseur que Sainte-Beuve appelait le père de l'incrédulité moderne. Nous aimerions encore parler du Canada, cette vaillante province de France, transplantée au delà des Océans, et dont la vie littéraire nous apparaît si curieuse, malgré les drôleries, parfois, de la langue appauvrie et corrompue qu'on parle là-bas, singularités qui disparaissent, il est vrai, quand surgit un artiste, épris de beauté, comme Fréchette, dont l'Académie en 1880, couronnait les *Fleurs boréales*.

Et la Belgique ? Ici on nous permettra d'être un peu moins bref. Aussi bien c'est le chapitre qui nous intéresse le plus, — un peu, comme il est naturel, parce qu'on y parle de " chez nous ", beaucoup, parce qu'on aime à voir, ramassé en une bonne centaine de pages, tout ce qui s'est écrit d'important, en langue française, dans notre pays, pendant plus de dix siècles. M. Rossel a écrit ce chapitre, comme les autres, du reste, en historien des mieux informés. Il remonte jusqu'au VIII^e siècle et juge, avec un grand sens critique, l'œuvre des nombreux chroniqueurs et poètes du Moyen Age ; il fait connaître, dans ses traits essentiels, l'époque bourguignonne et

celle, non moins brillante, de Marguerite d'Autriche; il constate la pauvreté intellectuelle des trois derniers siècles, où à peine trouve-t-on quelques noms à glaner; enfin, il salue le réveil des lettres belges au XIX^e siècle, discret d'abord, pendant " les cinquante années de liberté „, puis plus bruyant et enfiévré, depuis 1880 surtout.

Le tableau de la Belgique littéraire actuelle, où sont résumés les formules d'art, l'idéal particulier de chaque groupe, a de la couleur et du mouvement. L'auteur loue, comme ils le méritent, les précurseurs : Van Hasselt, De Coster, Pirmez, dont l'œuvre, celle, du moins, des deux premiers, a été si longtemps méconnue. Il ne cache pas non plus sa sympathie pour " cette littérature ardente, touffue, riche de sève et de talent, „ dont nous sommes dotés aujourd'hui, superbe floraison qui, après une longue nuit, a éclaté soudain, en pleine clarté, au grand soleil. Ce qui ne l'empêche pas, d'ailleurs, de donner quelques sages conseils aux jeunes générations dont il suit les efforts avec une curiosité bienveillante. C'est ainsi qu'il les met en garde contre la séduction de " l'article de Paris „, contre la manie, où donnent quelques jeunes, du rare, du précieux, de l'excentrique, contre le modernisme à outrance et le tortillage, en un mot, et le tarabiscotage de la pensée. Il ne faut pas, pour éviter les plaisanteries plus ou moins spirituelles de nos voisins du Sud, — belges comme des oies, savez-vous! — sur la façon d'écrire généralement quelconque de nos pères que nous tombions dans l'excès contraire et que sous prétexte d' " écriture artiste „, nous désarticulions la syntaxe et nous exprimions en un absurde charabia ... Ces choses-là sont très utiles à dire.

Nous permettra-t-on, maintenant, de relever, dans l'étude de M. Rossel sur la Belgique, deux idées qui nous paraissent pour le moins discutables? C'est, d'abord, à propos du rôle qu'il assigne à la littérature belge. D'après lui, nos écrivains, placés comme en sentinelle à la frontière de deux grands pays, devraient, avant tout, se vouer à la mission, toute naturelle, de surveiller, d'étudier, de juger, sans parti pris ni complaisance, les civilisations germanique et latine, de les faire se pénétrer, ou du moins, de les faire connaître en historiens désintéressés.

Certes, ce rôle n'est pas à dédaigner ; mais pourquoi limiter à cela, et à cela presque exclusivement, l'activité intellectuelle de nos écrivains ? Serait-ce — et M. Rossel est bien près de le croire — que le génie belge n'est pas créateur, manque d'invention, de spontanéité ? Mais il suffit de citer les noms de Lemonnier, de Rodenbach, de Maeterlinck, de Verhaeren, dont la manière a même suscité des imitations à Paris, pour faire crouler pareille hypothèse. La terre française aurait-elle seule le privilège de produire des romanciers originaux, des poètes à l'imagination magnifique ? Nous ne ferons pas à M. Rossel l'injure de lui prêter cette pensée.

Il y a, dans le chapitre consacré à la Belgique, une autre idée contre laquelle nous pensons devoir nous insurger.

M. Rossel n'aime pas que les Wallons parlent leur langue et il conteste qu'ils aient produit quelque chose littérairement.

Et les poésies de Defrecheux, si intimes, si humaines, d'un charme si prenant, et les comédies des Remouchamps, des Bovy, des Simon, de tant d'autres, ne sont-ce donc pas des jolis morceaux de littérature, et plus d'une fois, de purs bijoux ! Sans doute ces œuvres n'ont pas un pouvoir rayonnant considérable et leur influence, par delà la frontière, n'est pas énorme. — *Tâti l'perriqui* fut pourtant joué et avec quel succès ! on s'en souvient, à Paris. — Mais comme il serait dommage qu'elles n'eussent pas été écrites, et dans le savoureux patois qu'on parle au pays de Wallonie ! Et combien d'auteurs, qui eussent été charmants, peut-être, s'ils avaient écrit en wallon, sont devenus ridicules pour avoir arboré un français plus ou moins authentique, ce français dont aujourd'hui, encore, en France, on fait de temps en temps des gorges chaudes ! Non, “ à s'isoler, à se tourner vers les horizons bornés par l'amour du clocher „, la Belgique littéraire n'est pas condamnée à végéter, à se pétrifier infailliblement. Et l'on ne peut pas dire, en présence des choses vraiment belles réalisées par les ouvriers de Wallonie “ qu'une fois la culture française extirpée du sol wallon, la langue se dessèche, les lettres se meurent „. Il nous semble qu'aujourd'hui surtout, les lettres wallonnes sont très vivantes....

Signalons, pour finir, un oubli, non voulu, sans doute, et que

M. Rossel réparera facilement dans la prochaine édition de son beau livre. Nous n'avons pas, dans le tableau des " cinquante années de liberté ", rencontré le nom d'Antoine Clesse. Le Béranger belge méritait cependant une très honorable mention. Quelques noms, d'autre part, et c'était fatal, sont légèrement estropiés : Cottier, Braqueval, Descombriaux, l'*Académie* de Bruxelles, au lieu de : Cattier, Braquaval, Desombiaux, l'*Université* de Bruxelles.

Mais ce sont là des vétilles sur lesquelles nous aurions mauvaise grâce à insister. Et nous aimons mieux constater, une fois de plus, la réelle valeur de l'ouvrage de M. Rossel. Son *Histoire de la littérature française hors de France* est d'un laborieux et d'un érudit qui a du goût et la curiosité, sympathique et intelligente, des productions littéraires qui se manifestent dans les " petites France ". Et, ce qui ne gâte rien, c'est écrit très simplement, à la bonne franquette, sans aucune prétention.

J. VAN DOOREN.

Deutscher Liederhort. *Auswahl der vorzüglicheren deutschen Volkslieder nach Wort und Weise aus der Vorzeit und Gegenwart gesammelt und erläutert von LUDWIG ERK. Im Auftrage und mit Unterstützung der Königlich Preussischen Regierung nach Erk's handschriftlichem Nachlasse und auf Grund eigener Sammlung neubearbeitet und fortgesetzt von FRANZ M. BÖHME.* 3 Bände. Leipzig, Breitkopf et Härtel. Pr. : 36 M.

Depuis l'an 1805, où Achim d'Arnim et Clément Brentano publièrent *Le Cor magique de l'enfant*, le premier recueil de chansons populaires allemandes, l'intérêt pour la chanson populaire n'a pas languì en Allemagne. Rien n'est mieux de nature à nous faire saisir les progrès réalisés dans le courant de ce siècle par l'étude du *Volkslied* qu'une comparaison entre ce premier recueil et celui de Erk et de Böhme. Arnim et Brentano, comme tous les éditeurs de l'école romantique, ne connaissaient pas le soin scrupuleux de l'éditeur moderne à établir un texte authentique. Ils ne conservent que le squelette de la chanson populaire, qu'ils revêtent de chair à leur gré. Leurs remaniements prouvent qu'ils avaient une idée peu

exacte de l'essence du *Volkslied*. Uhland en fit le premier une étude approfondie et vraiment scientifique. Son ouvrage : *Abhandlung über die deutschen Volkslieder*, est resté jusqu'aujourd'hui le meilleur travail d'ensemble sur la chanson populaire allemande. Depuis Uhland les chercheurs se sont divisés le champ de travail. Les uns ont étudié un genre du *Volkslied*, les autres la chanson d'une époque déterminée, d'autres encore celle d'une région. Les travaux de détail et les recueils particuliers de *Volkslieder* se sont ainsi suivis et multipliés d'année en année. L. Erk consacra sa vie au travail colossal de les rassembler en un vaste recueil. Il fit paraître en 1856 le premier volume de son *Deutscher Liederhort*. La mort interrompit son travail. De son côté, Böhme publia en 1877 son *Altdeutsches Liederbuch*, un recueil des chansons populaires du XVI^e siècle.

L'œuvre posthume manuscrite de Erk, les matériaux pour le second volume de son *Liederhort*, furent acquis par la bibliothèque de l'école de musique de Berlin, dont Erk était le directeur. Le gouvernement allemand chargea Böhme d'achever l'œuvre de Erk. En 1893, dix ans après la mort de celui-ci, Böhme fit paraître le premier volume du *Deutscher Liederhort*, qui est maintenant complètement achevé en trois volumes de 800 pages chacun en moyenne.

Le *Deutscher Liederhort* est une œuvre unique en son genre. Il contient plus de 3000 *Volkslieder*, depuis le IX^e siècle jusqu'à nos jours. La seule énumération des sources : collections manuscrites et imprimées, éditions particulières, feuilles volantes, etc., comporte environ 50 pages de petit texte. Les éditeurs ne se sont pas contentés de la réimpression et de la classification des chansons déjà publiées : plus de la moitié des *lieder* de leur recueil sont inédits, recueillis de la bouche même du peuple. Semblable travail ne pouvait être mené à bonne fin que par deux hommes qui, aidés de nombreux collaborateurs, ont consacré leur vie entière à collectionner les chants populaires. Les éditeurs ont porté un soin extrême à n'accueillir dans leur collection que les *Volkslieder* vraiment authentiques ; les chansons de poètes connus devenues populaires dans la suite sont recueillies dans un quatrième volume supplémentaire. Erk et Böhme adoptent la seule classification

possible, celle par genres. L'immense richesse des sujets traités par le *Volkslied* les a obligés à distinguer 15 genres différents, dont plusieurs présentent encore de nombreuses subdivisions. En dedans de ces subdivisions les chansons se succèdent d'après leur âge. Pénétrés de l'idée que le texte et la mélodie ne font qu'un dans la chanson populaire, ils accompagnent le texte de l'air, chaque fois que celui-ci a pu être retrouvé. Leurs longues et patientes recherches ont laissé bien peu de textes privés de la mélodie correspondante. Un grand nombre d'airs inédits du moyen âge et du XVI^e siècle et les commentaires dont ils sont accompagnés rendent l'ouvrage aussi important et intéressant au point de vue musical qu'au point de vue historique, littéraire et folkloriste. Chaque chant est suivi d'une indication très complète des sources et, s'il y a lieu, des textes analogues tant dans la littérature allemande que dans les autres littératures germaniques, des variantes du texte et de la mélodie, de notes sur le fond et la forme, d'une explication des mots difficiles. Une bonne centaine d'anciens chants flamands reproduits par les éditeurs comme remplaçants de chansons allemandes perdues, ne font qu'ajouter à l'intérêt que leur travail présente pour nous; il est regrettable que plusieurs soient défigurés par des fautes d'impression. J'ai constaté aussi avec regret que pour certains textes du XV^e et XVI^e siècle, les éditeurs corrigent sans motif suffisant les formes archaïques et dialectales; leurs explications de mots laissent parfois à désirer au point de vue philologique. Reproduire à propos de chaque chant les commentaires le plus souvent insignifiants de Goethe me semble superflu. — Le corollaire nécessaire du magnifique recueil de Erk et de Böhme serait une étude d'ensemble approfondie sur la chanson populaire allemande. Böhme l'annonce dans sa préface; nous pouvons avec raison fonder de grandes espérances sur ce travail. — Je dirai en terminant avec Heine, appliquant ce qu'il écrit à propos du *Cor magique de l'enfant* au *Deutscher Liederhort*: " Je ne saurais trop louer ce livre; il renferme les fleurs les plus délicates de l'esprit allemand; et quiconque voudra connaître le peuple allemand sous son aspect aimable, que celui-là lise ce livre. Il est ouvert devant moi en ce moment et il me semble qu'il

me parfume de l'odeur de nos tilleuls du Nord.... Dans ces chansons, on sent les battements de cœur du peuple allemand. Là se révèle sa mélancolique sérénité, sa folle raison; on entend les roulements de la colère, les sifflements de la raillerie allemande; ici, l'amour allemand a déposé ses baisers, la sensibilité allemande ses pleurs. ,

H. BISCHOFF.

MICHEL BRÉAL. *Essai de Sémantique (Science des significations)*. Paris, Hachette, 1897. 349 pages in-8°.

Le livre de M. Bréal s'adresse à toutes les personnes, professeurs, étudiants ou lettrés, qui s'intéressent à l'histoire et à la philosophie de la plus merveilleuse des créations humaines, le langage. J'emprunte à l'auteur ces quelques lignes qui caractérisent l'esprit de son travail : « Pour qui sait l'interroger, le langage est plein de leçons, puisque depuis tant de siècles l'humanité y dépose les acquisitions de sa vie matérielle et morale, mais encore faut-il le prendre par le côté où il parle à l'intelligence. Si l'on se borne aux changements des voyelles et des consonnes, on réduit cette étude aux proportions d'une branche secondaire de l'acoustique et de la physiologie; si l'on se contente d'énumérer les pertes subies par le mécanisme grammatical, on donne l'illusion d'un édifice qui tombe en ruines; si l'on se retranche dans de vagues théories sur l'origine du langage, on ajoute, sans grand profit, un chapitre à l'histoire des systèmes. Il y a, ce me semble, autre chose à faire. Extraire de la linguistique ce qui en ressort comme aliment pour la réflexion et — je ne crains pas de l'ajouter — comme règle pour notre propre langage, puisque chacun de nous collabore pour sa part à l'évolution de la parole humaine, voilà ce qui mérite d'être mis en lumière, voilà ce que j'ai essayé de faire en ce volume. »

L'ouvrage se divise en trois parties : I. Les lois intellectuelles du langage. II. Comment s'est fixé le sens des mots. III. Comment s'est formée la syntaxe. Tout le monde comprend l'intérêt de ces questions; ajoutons que, pour s'y laisser initier par M. Bréal, il n'est nullement nécessaire d'être un polyglotte, terme qui — soit dit en passant — ne veut pas dire du tout la même chose que linguiste. Les lecteurs peuvent se passer du grec, à plus forte raison du sanscrit ou du gothique; tout au plus convient-il qu'ils aient retenu un peu de latin. Encore moins est-il nécessaire de connaître le jargon technique que les linguistes de ces trente dernières années ont compliqué d'une façon outrée, comme s'ils prenaient plaisir à rendre leurs études de plus en plus ésotériques

et abstruses. Un honnête homme, qui a fait dûment ses humanités, se trouve aussi ahuri devant une page de la Grammaire comparée de M. Brugmann qu'il le serait s'il essayait de comprendre un article sur les fonctions elliptiques. Or, dans le premier cas, c'est beaucoup moins du fonds même du sujet que de l'abus de la terminologie que provient la difficulté.

M. Bréal a le rare mérite d'avoir réussi à traiter d'ensemble les problèmes les plus difficiles de la linguistique, en débarrassant son exposé de tout appareil superflu d'érudition, et surtout en bannissant par principe les formules, les mots techniques, bref, toute cette terminologie commode certes pour les spécialistes, mais quelquefois aussi fallacieuse et funeste parce qu'elle permet de remplacer par des mots et par des signes la recherche des causes véritables.

Tous les professeurs de langues, vivantes ou anciennes, trouveront grand profit à lire et à méditer l'ouvrage de M. Bréal. Il est rempli de remarques de détails judicieuses, en même temps que de considérations d'une portée générale et philosophique. Des unes et des autres, les hommes d'enseignement pourront faire plus d'une fois dans leurs leçons une application féconde. Comme tout ce qui sort de la plume de l'auteur, l'exposé se distingue par la clarté, la limpidité, la finesse, l'agrément et la belle ordonnance. Ces qualités paraîtront particulièrement précieuses à ceux qui peuvent se rendre compte de la difficulté du sujet. Comme il nous serait impossible de faire passer dans une analyse de l'ouvrage les qualités qui font le charme de celui-ci, nous risquerions de lui nuire dans l'esprit de nos lecteurs, et nous aimons mieux nous borner à leur répéter que le livre de M. Bréal est de ceux que l'on doit lire et relire pour se pénétrer de son style et de son esprit.

L. PARMENTIER.

G. ARNAUD. *Anthologie des poètes latins, accompagnée d'études littéraires, de notes historiques et grammaticales, d'observations de métrique.* Marseille, Laffitte, 1897. xvi-694 pp. in-8°. Prix : 4 fr.

Le programme de 1895 pour l'enseignement secondaire en France a considérablement élargi le cercle des auteurs à expliquer ou à lire dans les lycées, et a ainsi provoqué la publication d'une foule de bons ouvrages. M. Arnaud se distingue par l'abondance de ses productions « conformes aux nouveaux programmes » ; dans ces deux dernières années, il a donné coup sur coup un recueil de versions latines, un recueil de compositions françaises, des extraits du théâtre latin, une anthologie des poètes latins.

L'anthologie est très complète : elle consiste en un fort volume de 694 pages, donnant des extraits qui permettent de se faire une idée assez complète du caractère et de la valeur de tous les poètes latins depuis les origines jusqu'au 6^e s. ap. J.-C. Un tableau d'ensemble de 86 pages en texte serré, range chaque poète « à sa place et à son époque, dans son milieu et dans son cadre naturels ». Chaque extrait est précédé d'une courte notice sur les circonstances qu'il est nécessaire de connaître pour comprendre la poésie; et l'intelligence du texte est facilitée par un bon nombre de notes explicatives au bas des pages¹.

A l'avantage de présenter un ensemble fort complet de la poésie latine, M. A. ajoute celui de permettre des rapprochements nombreux et des comparaisons fécondes, en renvoyant, pour chaque extrait qui le comporte, à d'autres poésies, latines ou françaises.

L'auteur a fort bien démontré², par des considérations historiques et littéraires, les avantages qu'il y a à faire lire des œuvres des poètes chrétiens; toutefois il néglige un motif important, c'est la nécessité de l'étude de la littérature chrétienne pour ceux qui veulent bien comprendre la décadence de la *langue* latine, et la formation de la langue française³. C'est en me plaçant à ce même point de vue que je voudrais voir dans les notes de M. A., surtout pour la dernière partie, plus d'explications de grammaire et de langue. Les moindres indices de la transformation du langage classique devraient être signalés.

M. A. annonce des observations de métrique; elles sont excessivement rares d'un bout à l'autre de l'ouvrage, tout à fait insuffisantes pour les auteurs chrétiens, et ne montrent nullement ni « par quelle série de transformations la poésie chrétienne s'est peu à peu dégagée des entraves du mètre pour prendre une allure plus simple et plus libre, pour substituer à une quantité minutieuse et devenue impopulaire la numération des syllabes et la rime », ni « tout ce que notre poésie française doit à la poésie latine rimée »⁴.

¹ Les poètes qui doivent être lus en entier ou en grande partie : Lucrèce, Virgile, Horace, Phèdre, Lucain, ne sont pas représentés ici.

² Certains pédagogues persistent à vouloir qu'une édition annotée donne séparément le texte et les explications; des essais de ce genre ont été tentés depuis longtemps, et l'expérience a démontré aux professeurs de l'enseignement moyen que les notes *explicatives* doivent être au bas des pages, que, rejetées à la fin du volume, elles sont ou inutiles ou nuisibles.

³ P. VIII à XIII.

⁴ Il est bien entendu qu'il ne faut commencer la lecture de ces auteurs qu'avec des élèves qui connaissent suffisamment le latin classique,

⁵ P. XI-XII.

Les indications sur la métrique, trop rares, sont parfois contradictoires¹, ou fort bizarres².

M. A. n'a visé à l'originalité ni pour le tableau de la poésie latine, ni pour la constitution du texte. Le tableau est presque exclusivement un résumé de Nageotte — que l'auteur a eu le plus grand tort de ne pas citer —, avec les nombreux défauts qu'amène nécessairement un résumé³. Le texte vaut celui des éditions employées par M. A. : pour un grand nombre de poètes, il ne connaît que les collections Lemaire et Panckoucke.

L'auteur affirme qu'il a cherché à ne « jamais altérer la candeur, ni alarmer la conscience de la jeunesse »; malheureusement sa sollicitude est parfois en défaut; on regrette de trouver dans son livre des vers tels que : *Gallias Caesar subegit, Nicomedes Caesarem*; des discussions sur la nature des rapports qui ont pu exister entre Ausone, sexagénaire, et sa captive, la toute jeune Sulpitilla Bissula; enfin quelques poésies trop libres : telle la pièce fescennine composée par Claudien en l'honneur du mariage d'Honorius.

L. PREUD'HOMME.

¹ P. 3. " Le vers saturnien est un composé d'iambes et de trochées „, p. 9. " Dans le vers saturnien il n'y avait en réalité ni brèves ni longues; on faisait vaguement(?) sentir le temps fort „, et plus loin : " le mètre (le vers dactylique) n'est pas basé sur l'accent comme le vers saturnien „.

² P. 9. " Les comiques latins avaient inventé(?) un vers métrique : l'iambe; mais le vers iambique permettait une foule de substitutions qui brouillaient la quantité. „ P. 577. " Mètre de cette pièce : *vers composés d'un dimètre dactylique catalectique* (- 00 | - 00 | -), et d'un *dimètre dactylique acatalectique* (- 00 | - 0) „. P. 601. " Mètre de cette pièce : *trimètres dactyliques hypercatalectiques* „ (au lieu de : *tétramètres dactyliques catalectiques in syllabam*).

³ Parfois trop de concision entraîne l'obscurité, l'inexactitude ou même l'erreur : p. 5. " La satura étant de plus en plus limitée par la loi, l'*Atellane* naquit „. Cf. Nageotte, p. 431 sq. — P. 8. " Le poème (la *Guerre Punique* de Naevius) comprend deux parties bien distinctes : 1^o récit de la fondation de Rome; 2^o puis, *par un brusque revirement*, récit de la première guerre punique „. Nageotte, p. 130, avait écrit : " Le livre I exposait toute cette histoire de Rome avant sa naissance,..... le livre se terminait avec l'histoire de Rome et des autres rois. Au livre II, Naevius racontait la période républicaine. Au III^e, il revenait sur ses pas, et disait l'origine de Carthage et son puissant développement..... P. 11. " Le chœur qui n'avait pas sa raison d'être dans une société aristocratique..... „. Cf. Nageotte, p. 73 sq., etc.

PIERRE DE NOLHAC. **Le Virgile du Vatican et ses peintures** (tiré des *Notices et Extraits des manuscrits etc.*, t. XXXV, 2^e partie). Paris, Imprimerie nationale; librairie C. Klincksieck, 1897. 111 pages in-4^o et une planche.

Le Virgile du Vatican (*Vat. lat.* 3225) est justement célèbre : ce beau manuscrit, dont malheureusement il ne reste plus que 75 feuillets avec cinquante miniatures, est un spécimen unique en son genre de l'« art du livre » dans l'antiquité. Il méritait assurément les honneurs d'une monographie, et il convient de féliciter M. P. de Nolhac de nous l'avoir donnée; nul n'était plus compétent que lui pour exécuter un pareil travail.

Son intéressant mémoire est divisé en cinq sections.

I. *Étude paléographique.* La conclusion de cette minutieuse étude est que certains indices peuvent faire supposer que le manuscrit appartient au IV^e siècle ap. J.-C.

II. *Étude des peintures.* Un examen attentif des peintures du manuscrit a amené M. de N. à reconnaître que trois artistes y ont successivement travaillé : l'un a illustré les deux livres conservés des *Georgiques* (peint. 1-9); l'autre, le début de l'*Énéide* jusqu'après IV, 583 (peint. 10-25); le troisième, le reste de l'*Énéide* (peint. 26-50). Le premier est de beaucoup supérieur aux deux autres; le deuxième est le moins habile; mais tous trois sont de la même école et du même temps. Les illustrateurs du *Vaticanus* ont le souci de rendre avec exactitude la pensée du poète, et cette exactitude donne à certaines parties des scènes la valeur de véritables scolies. « En résumé, dit M. de N. (p. 41), l'ensemble de ces peintures, dans l'état primitif du manuscrit, constituait un magnifique commentaire figuré de Virgile, et depuis lors, ni au moyen âge, ni à la Renaissance, quel qu'ait été le culte dont on ait entouré la mémoire du poète, aucune interprétation picturale plus complète n'a été tentée par un artiste. »

III. *Origine des peintures. Restitution du manuscrit primitif.* Les peintures du *Vaticanus* ont un caractère antique, bien différentes en cela de celles du *Romanus*, où tout indique une basse époque. Elles ont été faites d'après des originaux qui doivent remonter assez haut. Ce sont des copies, car dans les parties qui ont été confiées au second peintre et au troisième, il y a un contraste sensible entre la composition et l'exécution. Une autre preuve résulte de toute une série d'inductions et de calculs extrêmement ingénieux, par lesquels M. de N. restitue le manuscrit qui a servi de modèle au *Vaticanus* et les parties perdues du *Vaticanus* lui-même.

IV. *Description du manuscrit et des peintures.* Cette description est aussi complète et aussi précise qu'on peut le désirer.

V. *Histoire du manuscrit.* Nous ignorons la provenance du *Vaticanus*, et nous sommes réduits sur ce point à de pures hypothèses. Son histoire pendant tout le moyen âge n'est que celle des mutilations dont il a souffert. Au XV^e siècle, le manuscrit était à Naples chez Jean Jovien Pontanus. Il passa entre les mains du cardinal Bembo, et Raphaël, qui le connut alors, y fit des emprunts. A la mort de Bembo, en 1547, son fils Torquato en hérita; il le vendit en 1579 à Fulvio Orsini, qui le légua avec ses autres manuscrits à la Bibliothèque Vaticane. C'est là qu'il a été étudié par divers artistes et savants. M. de N. nous apprend en terminant que l'administration de la Bibliothèque Vaticane a entrepris la reproduction intégrale du précieux manuscrit.

P. T.

Abbé VINCENT. **Principes raisonnés de Littérature.** Paris, Ch. Poussielgue, 1897.

On étudiait autrefois la littérature par ses côtés extérieurs et l'on s'occupait presque exclusivement de l'élocution. A la suite de Marmontel et de La Harpe, l'on distinguait trois espèces de style : le simple, le tempéré, le sublime, et l'on avait soin d'examiner longuement les six qualités principales du style et ses douze qualités secondaires; les soixante-quatorze espèces de figures étaient soigneusement épinglées et étiquetées dans les traités; bref, la littérature était envisagée surtout par la surface. Ce procédé étrange que je signale ici comme un abus d'un autre âge, ne laisse-t-il pas encore des traces dans notre enseignement et n'accorde-t-on pas une importance trop grande à ces nomenclatures stériles et ennuyeuses? Sans doute, il n'est pas entièrement inutile de connaître les qualités du style ni même les figures les plus ordinaires. Mais faut-il perdre un temps précieux à les pourchasser dans les morceaux littéraires et n'y aurait-il pas tout profit à étudier les préceptes littéraires d'une manière plus philosophique et plus approfondie? L'auteur du présent manuel l'a cru et c'est pour répondre à ce besoin présent qu'il a écrit ce petit traité. Il a pensé qu'il y avait tout à gagner à initier les élèves des classes supérieures aux grands problèmes littéraires, « qu'un enseignement qui donne la raison des faits au lieu de simples recettes et parle à l'intelligence plutôt qu'à la mémoire ne saurait manquer d'être fécond et agréable. »

Comment l'abbé Vincent a-t-il réalisé cette pensée? D'une manière supérieure, à notre avis. Son livre est bien pensé, bien écrit et, surtout, il est jeune et intéressant.

Des quatre parties qui composent le livre, les deux premières sont

certainement les plus neuves. La première donne les notions générales; l'auteur y traite de la littérature et des littératures classiques, de la littérature et des arts, de l'idéal, des principales écoles artistiques et littéraires, de la moralité dans l'art, des règles et des principes. Ces quelques titres que je prends au hasard prouvent d'eux-mêmes l'intérêt que présentent ces chapitres.

La seconde partie traite des facultés littéraires : de l'intelligence, de la sensibilité, de l'imagination. Elle a comme complément deux chapitres : l'un sur le goût, l'autre sur le génie et le talent. On pourrait croire des l'abord qu'il n'y a pas moyen d'intéresser des jeunes gens avec des matières aussi abstraites; on est bientôt détrompé. Tout cela est si clair, si bien dit et rendu sensible au moyen d'exemples neufs qu'on n'éprouve aucune fatigue à cette lecture; mieux que cela, on y trouve un plaisir sans cesse grandissant : le plaisir de voir net et à fond. Ces chapitres seront peut-être les plus utiles du livre. Tous ceux qui s'occupent de l'éducation littéraire des jeunes gens savent toute la peine que l'on éprouve à leur faire comprendre le rôle de l'imagination et de la sensibilité dans le style, combien de fois l'on doit réagir contre les banalités courantes et la platitude. Eh bien, je crois qu'aucun traité, à ce point de vue, ne servira aussi bien le maître.

La troisième partie s'occupe de la disposition ou du plan de l'œuvre littéraire et aussi des procédés de développement. Elle sera lue avec plaisir et profit, même après les chapitres si nourris que Lanson a consacrés à cette question. C'est mieux distribué, moins touffu et moins abstrait.

Enfin une quatrième partie a pour objet l'élocution ou style. C'est la moins originale du travail et cependant elle n'est pas sans intérêt. L'abbé Vincent n'y suit pas toujours les routes battues et même en cette matière tant de fois traitée il a su faire œuvre personnelle. Pour ne citer qu'un exemple, il a prouvé d'une manière claire et péremptoire que la vieille distinction entre figures de mots et figures de pensée est complètement fausse; qu'au fond les prétendues figures de mots sont des figures de pensée, que cette distinction est fondée sur une équivoque, qu'elle sépare des figures de même espèce. Il maintient la division en figures d'imagination, de sensibilité, de raisonnement; mais il a soin de faire remarquer au préalable que cette classification est un peu flottante. Ainsi il n'est pas facile de dire si la périphrase est chose de raisonnement plutôt que d'imagination, ni si l'hyperbole n'est pas due autant à l'imagination qu'à la passion. L'auteur, comme on le voit, sait penser et fait penser.

La solidité, l'intérêt, l'originalité ne sont pas les seules qualités de ce manuel. Il témoigne aussi d'un sens pédagogique très sûr. L'auteur n'a pas oublié qu'un livre de classe exige de la méthode et de la clarté. Il

a visé à être didactique tout en tâchant d'éviter ce que ce terme emporte avec soi de sécheresse et d'ennui. Les définitions sont multipliées, les divisions et les subdivisions fortement marquées de façon à mettre en évidence le plan de l'ouvrage et de chaque chapitre; « les développements qui auraient pu émousser le relief des idées ont été rejetés en notes au bas des pages. »

Ajoutons que tous les exemples sont neufs et tirés généralement des meilleurs auteurs contemporains — ce qui plaira certainement aux maîtres et aux élèves — qu'à chaque page on trouve cité ce que les meilleurs critiques de notre temps ont écrit de plus profond, de plus délicat, de plus lumineux sur l'art d'écrire. Si nous ne nous trompons ces citations épargneront au professeur bien des recherches fatigantes, et volontiers nous dirions en terminant que ce livre sera aussi précieux pour le maître que pour les élèves.

J. Hocq.

Professeur au Petit Séminaire de Bonne Espérance
près de Binche.

Geschichte der deutschen Litteratur von den ältesten Zeiten bis zur Gegenwart, von F. VOGT und M. KOCH. Mit 126 Abbildungen im Text, 25 Tafeln in Farbendruck, Kupferstich und Holzschnitt, 2 Buchdruck- und 32 Facsimile-Beilagen. Leipzig und Wien, Bibliographisches Institut, 1897. 760 pp. gr. in-8°. Prix : 20 fr. relié.

Aux histoires déjà nombreuses de la littérature allemande, MM. Vogt et Koch, professeurs à l'université de Breslau, en ont ajouté encore une dans le courant de l'année 1897. Quelque valeur que puissent toujours avoir les anciennes, la nouvelle mérite un accueil favorable et ne pourra manquer de le trouver. Comme celles de Vilmar, Lindemann, Scherer, etc., elle s'adresse, non pas à un cercle restreint de germanistes, mais à la grande masse des lettrés qui veulent s'initier à l'histoire de la littérature allemande, telle que l'a établie la science contemporaine. Depuis qu'a paru celle de Scherer, la dernière qui possédât les qualités de fond et de forme requises, il a régné une grande activité scientifique dans le domaine de l'histoire de la littérature allemande. Il a été exploré dans tous les sens par une légion de savants. Ce travail multiple a eu pour conséquence de répandre la lumière sur nombre de points tant de détail que d'une portée plus générale, restés jusque-là dans l'ombre. Un ouvrage d'ensemble, en harmonie avec l'état actuel de la science, vient donc maintenant à son heure. Comme c'est un travail qui par la masse et l'étendue de la

matière à traiter dépasse aujourd'hui les forces d'un seul homme, MM. Vogt et Koch ont eu l'heureuse idée de s'associer, choisissant chacun la partie pour laquelle il était spécialement préparé, le premier, le moyen âge et la renaissance, le second l'époque moderne jusqu'à nos jours. Pour donner de l'unité à leur ouvrage les deux auteurs qui, d'après ce qu'ils assurent dans la préface, ont la même conception de l'histoire de la littérature, se sont entendus préalablement sur certains points importants de l'exécution. C'est ainsi qu'ils ont arrêté d'un commun accord les grandes lignes du plan; malgré leur conformité de vues en général, ils ont jugé utile de préciser les idées maîtresses, qu'ils se proposaient de mettre en lumière; pour ne pas augmenter outre mesure l'étendue de leur ouvrage, ils ont décidé que seulement les œuvres anciennes, écrites dans une langue différant beaucoup de celle d'aujourd'hui, seraient résumées d'une façon développée; que les œuvres plus modernes, le seraient d'une façon plus condensée, ou même, si elles étaient supposées connues, ne le seraient pas du tout.

Ils ont ainsi, grâce à leur collaboration, produit un ouvrage qui est certainement le meilleur qui existe aujourd'hui sur la matière. Ce qui le distingue des ouvrages antérieurs, c'est une abondance plus grande de faits de détail, qui donnent souvent à l'appréciation une base plus solide qu'elle n'a pu avoir autrefois. Les rapports de la littérature allemande avec les littératures étrangères sont exposées d'une façon bien plus approfondie; par là ont été évitées certaines erreurs traditionnelles d'appréciation, provenant de ce que la littérature allemande, qui, presque à toutes les époques, a subi considérablement des influences étrangères, a été longtemps considérée comme relevant pour ainsi dire d'elle seule. Les productions littéraires sont envisagées bien moins exclusivement d'un point de vue esthétique; leur dépendance des idées du temps auquel elles appartiennent, du milieu social d'où elles sont issues, est plus fréquemment mise en lumière. La conception historique contemporaine accorde une grande importance à l'élément social; elle se justifie non seulement pour l'histoire politique mais aussi pour l'histoire littéraire; MM. Vogt et Koch seront approuvés de l'avoir appliquée dans une plus large mesure que ne l'ont fait leurs devanciers.

On les approuvera certainement aussi d'avoir suivi un exemple fréquemment pratiqué dans les derniers temps pour les ouvrages historiques, et spécialement pour l'histoire de la littérature allemande par M. R. Koenig dans sa *Deutsche Literaturgeschichte* et par M. Koenneke dans son *Bilderatlas zur Geschichte der deutschen Literatur*. Pour donner à leurs lecteurs une idée plus vivante de certains faits, de certaines conditions de la vie littéraire d'autrefois, ils accompagnent leur texte de nombreuses illustrations, consistant, pour la période antérieure à l'invention de l'imprimerie surtout, dans des facsimile

des manuscrits les plus importants ou les plus artistiques; pour la période qui suit, dans des reproductions de la première page de certains ouvrages, des portraits et des échantillons d'écriture de beaucoup d'auteurs, etc. Ces illustrations sont exécutées avec le plus grand soin et ajoutent notablement par leur caractère instructif et décoratif à la valeur de l'ouvrage.

A. BLEY.

Publicazioni del R. Istituto di studi superiori pratici e di perfezionamento in Firenze. Sezione di Filosofia e Filologia.— DEMETRIO MARZI. **La Questione della riforma del calendario nel quinto concilio lateranense (1512-1517).** Un volume grand in-8° de x-263 pages. Firenze, Carnesecchi e figli, 1896.

L'Abbé B. COLOMER, *professeur d'écriture sainte et d'histoire ecclésiastique au séminaire de Perpignan.* **Nouvelle étude sur le calendrier grégorien, ses origines, son histoire et les éléments qui le composent.** Un volume in-12 de 206 pages. Perpignan, Ch. Latrobe, 1896.

La revision du calendrier par Grégoire XIII, en 1582, a suscité dès l'abord d'assez vives controverses. Son application a rencontré de nombreuses oppositions jusque dans les états catholiques; elle a même donné lieu à des émeutes populaires et à des luttes sanglantes entre catholiques et protestants. Aujourd'hui, à part la Grèce et la Russie, tous les pays chrétiens de l'Europe l'admettent. Si les érudits relèvent dans cette réforme quelques défauts, sans graves conséquences pratiques d'ailleurs, ils sont unanimes à en reconnaître les avantages. Mais aujourd'hui se figure-t-on encore combien cette question a préalablement préoccupé et passionné les esprits? N'oublie-t-on pas souvent les mérites des antécédents de Grégoire XIII et ceux des savants qui ont préparé les voies à l'œuvre de 1582? Il est vrai que généralement l'histoire de la revision grégorienne ne préoccupe guère les historiens ni même les chronologistes de profession.

Les premiers se contentent ordinairement de posséder les données pratiques, nécessaires pour s'orienter dans le dédale des dates médiévales; les seconds s'attachent principalement à les fournir. Cependant il convient de rechercher la part de mérite qui revient à chacun dans le travail de réforme; il est intéressant d'étudier cette question au point de vue du développement de la chronologie et des institutions liturgiques de l'Église aussi bien qu'au point de vue de l'histoire des sciences et du mouvement intellectuel à l'aurore des temps modernes.

Tel fut en ces derniers temps l'objet des recherches de M. F. KALTENBRUNNER, notamment dans son important article *Die Vorgeschichte der gregorianischen Kalenderreform*, publié à Vienne en 1876, dans les *Sitzungsberichte der ph.-hist. Classe der Akademie der Wissenschaften* (t. LXXXII). Cette étude offre toutefois des lacunes étendues et contient même des erreurs. M. Marzi vient de la compléter et de l'amender considérablement pour l'époque du cinquième concile de Latran (1512-1517). Malheureusement, à lire son travail seul, il n'est pas toujours aisé de discerner jusqu'à quel point il est neuf; car il a souvent négligé de citer Kaltenbrunner, soit qu'il utilise son œuvre, soit qu'il corrige ou complète ses renseignements.

Des observations judicieuses de M. Paoli, le savant professeur de paléographie à Florence, sur un bref de Léon X à la République de Florence, en date du 10 juillet 1516, ont fourni à l'auteur la division de son sujet en trois périodes chronologiques (v. p. 189) correspondant aux trois phases que la question du calendrier a traversées à l'époque du Concile. En réalité, cependant, l'auteur remonte beaucoup plus haut. Nous ne parlons pas de l'Introduction qui fait sommairement l'histoire du calendrier depuis les origines de l'Église, mais de la première partie où l'auteur commence son exposé à partir de la mort de Jean Müller de Königsberg (1476).

L'ensemble du travail porte moins sur les tentatives de revision *au concile* que sur les efforts de Léon X et les travaux parus *à l'époque et à l'occasion du Concile*. Quelles ont été les études et les discussions provoquées par ce pape et dirigées par Paul de Middelbourg soit au sein même de l'assemblée soit surtout au dehors? Voilà la question fondamentale que s'est posée M. Marzi. La partie essentielle de l'ouvrage consiste, en effet, d'un côté à montrer que Léon X n'a pas été seulement le protecteur des lettres et des arts, mais qu'il a grandement favorisé l'étude des sciences, d'autre part à passer en revue la vie et les œuvres de quantité de savants. Ce faisant, M. Marzi n'examine pas toujours tous les travaux d'un même personnage immédiatement après la notice qu'il leur a consacrée : il a préféré les étudier d'après l'ordre chronologique de leur apparition et dans leurs rapports avec les diverses phases de la question au concile. C'est justice : de cette façon, il est plus aisé de suivre l'évolution du mouvement réformateur.

Chaque écrit est l'objet d'une étude minutieuse : l'auteur les analyse, indique les circonstances de leur composition, il les apprécie, il marque la dépendance des écrivains les uns vis-à-vis des autres, le caractère original ou emprunté de leurs idées, il en établit l'importance dans le mouvement scientifique de l'époque. C'est ainsi qu'il étudie Pellegrino Prisciano, Antonio Dolciati, Andrea Stiborio, Giorgio Tanstetter, Jean Eck, Jean Stöffler, Raggio, Giovanni Tolosani (qu'il a fort judicieu-

sement identifié avec Lucido ¹), Basilio Lapi etc. Mais le plus célèbre de tous est incontestablement Paul de Middelbourg en Zélande ². Après la mort de Jean de Königsberg ce fut jusqu'à Copernic l'astronome le plus en vue. M. Marzi en donne une biographie assez développée et étudie au long ses œuvres : on le retrouve partout, et en définitive il fut l'âme de toutes les tentatives de Léon X et du concile pour aboutir à une solution. A ce point de vue, l'œuvre de M. Marzi est pour nous d'un grand prix. Elle nous intéresse d'autant plus que Paul de Middelbourg eut une controverse des plus acerbes avec Pierre de Rivo, professeur de l'Université de Louvain ³, où lui-même avait fait ses études et professé.

Toutefois, M. Marzi nous paraît avoir exagéré son importance. Il n'a pas remarqué qu'il est en grande partie responsable de l'insuccès des tentatives de réforme. Ainsi une des thèses capitales, sinon la principale, de son travail est incomplète et conséquemment partiellement erronée. P. de Middelbourg a bien compris et démontré la nécessité d'une réforme; mais caractère opiniâtre, esprit trop absolu, c'était sa réforme à lui qu'il voulait faire prévaloir. Il *voulait fixer l'équinoxe du printemps au 10 ou 11 mars*, au lieu d'admettre la suppression immédiate ou successive de 10 jours. Cette réforme eût bouleversé toute l'économie du calendrier ecclésiastique. Aussi, beaucoup de savants, beaucoup de membres du concile reculèrent devant cette révolution. Si Paul de Middelbourg s'était rallié au système de suppression, celui-ci n'eût plus guère rencontré d'opposition et, malgré d'autres obstacles, la réforme eût eu dès lors beaucoup de chances d'aboutir. Sur quelques autres points moins importants, Paul de Middelbourg se trompait ou proposait des réformes trop compliquées et qui rompaient trop brusquement avec les principes traditionnellement admis pour fixer la

¹ M. Marzi a poursuivi ses études sur G. Tolosani dans deux brochures intéressantes : 1°) Giovanni Maria Tolosani e Giovanni Lucido Samoteo 32 pages in-8°. Castelfiorentino, 1896. 2°) Giovanni Maria Tolosani, Alessandro Piccolomini et Luigi Giglio. 11 pages in-8°. Castelfiorentino, 1897.

² Après ses études à Bruges et à Louvain, il enseigna d'abord la dialectique et la théologie dans sa ville natale, mais ses concitoyens le chassèrent ou du moins le privèrent de tout emploi public parce qu'il flagellait trop vigoureusement leurs vices, spécialement leur ivrognerie.

³ Par ex. il lui reproche d'avoir exercé le commerce à Bruges et d'avoir ruiné grand nombre de pauvres; il multiplie les injures de ce genre : « *Vellem equidem, cuculorum cucule et calomniator invidere, ... responderes : ... tu es theologus an fiscus? Utrum tu es collegii cocys an theologorum simia? Utrum tu es mercator an es mercatorum proxeneta?* » Il le déclare aussi apte à la théologie *quantum asinus ad liram* etc.

fête de Pâques. Aussi les sympathies de M. Marzi pour ces idées ne nous paraissent pas justifiées.

Cela dit, il est juste de reconnaître que les travaux et l'activité de Paul de Middelbourg ont largement contribué à faire ou à provoquer la lumière sur bien des côtés de la question et qu'ils ont préparé la réforme grégorienne.

Quelques autres opinions de l'auteur ne nous semblent pas non plus suffisamment motivées. Il est trop sévère à l'égard de Paul de Middelbourg lorsqu'il lui reproche « d'avoir avili son talent par des prédictions astrologiques invraisemblables », alors qu'il ne s'agit que de l'influence *physique* des astres sur les phénomènes terrestres. — Malgré le renseignement emprunté à Molanus, il n'est pas bien prouvé que Pighius, alors professeur à l'Université de Louvain, n'ait pas rédigé de travail pour le Concile. — D'autre part, M. Marzi n'a pas des idées très nettes sur l'infailibilité doctrinale de l'Eglise et sur la question de la supériorité du Concile sur le pape. Enfin, lui qui a émis tant de conjectures sur des points minimes, il n'a pas pris la peine de préciser la participation bien affirmée de Copernic aux travaux de cette époque.

Au reste, la critique de l'auteur est généralement sûre et judicieuse, basée sur des informations abondantes dont il discerne fort bien le caractère et la valeur. Il a fouillé avec patience les archives et les bibliothèques; beaucoup de documents manuscrits et plusieurs imprimés, devenus si rares qu'ils ont le prix de l'inédit, ont été mis largement à contribution¹. M. Marzi s'est aussi donné beaucoup de peine pour les calculs et connaissances astronomiques. Il fait preuve d'une précision beaucoup moins rare en Italie qu'on ne le croit habituellement².

Si l'auteur est toujours précis, il est souvent trop sommaire dans ses références à des ouvrages qu'il a déjà cités précédemment, mais avec lesquels le lecteur est peu familiarisé.

Plusieurs textes imprimés au cours de l'exposé auraient pu être rejetés sans inconvénient soit dans les notes soit dans l'appendice; car s'ils sont utiles aux spécialistes, ils sont fatigants pour le lecteur :

¹ V. notamment en appendice une intéressante *Vita di Paolo di Middelburg scritta da Bernardino Baldi* et un *opuscolo latino di Giovanni Tolosanni sul Calendario*.

² L'auteur a généralement conservé ou indiqué la forme originale des noms propres. Mais p. 3 on est tout étonné de rencontrer *John de Holywood* sous le nom seulement de *Giovanni Sacrobosco o Sacrobusto*. Ailleurs certains mots latins ont reçu l'orthographe et l'accentuation italiennes p. ex. *si* pour *si*, *santa* pour *sancta*; mais ces lapsus sont rares; l'édition des textes est très soignée.

celui-ci ne trouve pas une compensation suffisante à la peine qu'il éprouve en les lisant dans l'exposé.

Disons aussi que l'auteur n'a pas toujours été assez sobre dans ses analyses ni assez philosophique dans la division et le groupement des divers points de son sujet. La succession d'idées similaires dans ses études très fouillées mais parfois un peu longues, la répétition des mêmes procédés d'exposition engendrent forcément la monotonie. M. Marzi n'a pas même pu s'empêcher de sortir de son sujet. Par exemple, il donne une description paléographique très soignée d'un édit de la République de Florence et, comme cet édit fut affiché en de nombreux endroits, l'auteur s'émerveille du développement de la *civiltà* dans sa patrie. Mais *quid ad rem*?

Ce n'empêche que dans l'ensemble c'est une page d'histoire importante, bien étudiée, bien comprise, bien exposée.

Nous pourrions adresser bien plus de reproches à la *Nouvelle étude* etc. de M. Colomer, mais nous ne pouvons lui accorder les mêmes éloges. Si l'auteur de ce travail a eu des prétentions scientifiques, il ne les a pas réalisées.

A. CAUCHIE.

L. LECLÈRE. **Histoire contemporaine, 1789-1897.** Bruxelles, Ch. Rozez, s. d., 430 pp. in-12. (*Fascicules 52-54 de la Bibliothèque belge des connaissances modernes*).

Ce petit livre, clair et sobre, est un excellent ouvrage de vulgarisation. En 400 pages, M. Leclère a su condenser, sans tomber dans la sécheresse, les grands événements de l'histoire contemporaine jusqu'en 1897. L'histoire politique n'a pas seule attiré son attention. Il a réservé leur place légitime aux transformations économiques, aux grands mouvements d'idées et aux institutions. Son travail n'est pas un traité didactique, mais un ouvrage d'orientation et de lecture courante que l'on peut recommander à ceux qui n'ont pas le loisir de lire le gros volume de M. Seignobos. Il faut regretter seulement que l'exécution typographique n'ait pas été plus soignée.

J. H.

ALF. JOURDAIN et L. VAN STALLE. **Dictionnaire encyclopédique de Géographie historique du Royaume de Belgique.** 2 vol. in-8°. 736-814 pp. Bruxelles, 1897.

Cette importante publication répondait à un véritable besoin. La première édition du *Dictionnaire encyclopédique* de M. Aug. Jourdain, date de 1874. Bien qu'elle rendit encore de grands services, il saute aux yeux qu'un livre qui est avant tout une œuvre de statistique, devait être fortement démodé au bout d'un quart de siècle.

Le plan de la nouvelle édition est resté le même que celui de la première. Il débute par un aperçu statistique sur le territoire, la population, l'état politique, intellectuel, financier, moral, religieux, militaire, commercial, agricole et industriel de la Belgique. Puis vient le dictionnaire proprement dit, où sont passées en revue les 2,607 communes dont se compose actuellement notre pays. Sur chacune d'elles sont fournis tous les renseignements désirables au point de vue de la géographie politique et physique, renseignements auxquels viennent s'en ajouter d'autres sur l'industrie, le commerce, l'enseignement, les foires et marchés, les dépendances, les édifices, les hommes célèbres et l'histoire locale. Pour mettre au point ces détails de nature si variée, les auteurs se sont adressés à plusieurs centaines de personnes, les mieux à même de combler les lacunes ou de rectifier les erreurs que pouvait contenir l'édition précédente. Une partie toute neuve dans ces articles est celle qui est consacrée au système défensif de la Belgique. Le baron El. de Heusch, capitaine d'artillerie retraité, s'est chargé de cette besogne. Sa description des forts de l'Escaut et de la Meuse est de plus accompagnée de croquis reproduisant leur tracé et leur armement. M. Walther de Heusch, major aux grenadiers, a, de son côté, fourni des descriptions étendues des dernières batailles livrées sur notre territoire.

Enfin, la troisième partie de l'ouvrage, une innovation elle aussi, est consacrée à la géographie du Congo. Elle est l'œuvre du baron El. de Heusch et présente plutôt l'aspect d'un manuel de classe; elle se termine par une série de longues notices biographiques sur les principaux agents qui se sont distingués dans la colonisation de Congo et dont la plupart ont succombé au cours de leur noble entreprise. C'est certes de loin la partie la plus intéressante de cette étude. Nous eussions toutefois désiré voir ranger ces biographies par ordre alphabétique.

L'ouvrage est orné de onze cartes figurant la Belgique, le Congo et les neuf provinces. Celles-ci ne portent d'autres subdivisions que les arrondissements administratifs. Les cartes de l'édition de 1874 portaient aussi les subdivisions en cantons. Il eût été bon de les

maintenir, les cantons étant très rarement indiqués sur nos cartes de Belgique.

N'oublions pas, avant de clore cette revue du *Dictionnaire encyclopédique*, de mentionner avec éloge, les 400 illustrations dues au crayon de Louis Titz, représentant les principaux monuments de notre pays.

Toute médaille a son revers Les notices historiques, qui accompagnent chaque article, ont été manifestement négligées.

Cette négligence se remarque dès le début de l'ouvrage. L'*Aperçu statistique* s'ouvre en effet par un « *Historique* » de la Belgique, dans lequel une demi-page est consacrée aux événements précédant 1830 et une page entière aux événements de cette année. Emprersons-nous d'ajouter que cet exposé renferme un grand nombre d'assertions fausses et d'expressions tapageuses, dont la naïveté fait sourire.

Dans un dictionnaire de *Géographie historique*, on s'attendait à voir exposer les vicissitudes par où a passé chaque région, l'étendue de nos anciennes provinces, etc. J'ai vainement cherché à quelle époque l'abbaye de Saint-Hubert a fait partie de la principauté de Liège. J'ai vainement cherché aussi les limites de l'ancien marquisat d'Anvers. Par contre, j'ai trouvé des affirmations de ce genre-ci : « La province d'Anvers comprend l'ancien marquisat d'Anvers et une partie de la seigneurie de Malines » — et rien de plus. Puis, je vois apparaître à Anvers les « Ambivarites, clients et alliés des Taxandriens, un des dix peuples principaux qui habitaient la Belgique du temps de Jules César !... » Et avec la même assurance on nous apprend que la seigneurie de Malines appartenait dès l'origine aux Ménapiens.

A l'article *Gand*, nous voyons Marie de Bourgogne apparaître au milieu des bourgeois armés pour implorer la grâce de ses ministres ; les Gantois chasser 24.000 Anglais de leur ville en 1297. A l'article *Bruges*, voici « Jean Breydel et Pierre de Koninck, faisant à la vie communale le sacrifice de leurs biens et de leur sang » ; voici Jacques de Châtillon, gouvernant en Flandre en même temps que Guy de Dampierre. A l'article *Flandre*, nous sommes quelque peu étonnés d'apprendre que « sous la maison d'Autriche et jusqu'à la réunion à la France, la Flandre fut divisée en Flandre Occidentale, Flandre Orientale et Flandre impériale ». A l'article *Courtrai* nous est fournie une théorie toute neuve sur la bataille de 1302, d'après laquelle les chevaliers commencent le combat et s'embourbent dans le grand fossé dès la première charge. Courtrai nous est aussi représenté comme étant « l'un des quatre membres du Franc de Bruges » !

Signalons, en terminant, l'énigme suivante : « Le Limbourg se composait d'une partie de la Hesbaye liégeoise, avec les villes de Saint-Trond et de Tongres, des comtés de Looz et de Hornes, de la ville de Maestricht (Limbourg Hollandais), des terres d'empire de Reckheim,

de Kessel et de Thorn; des cantons gueldrois de Ruremonde et de Venloo et des parcelles des terres d'Outre-Meuse, c'est-à-dire de la seigneurie de Fauquemont, de Rolduc (Hollande) et du comté de Dalhem (province de Liège) ». S'il s'agit de la province belge de Limbourg, l'énumération est trop longue; s'agit-il du Limbourg belge et du Limbourg hollandais réunis, elle l'est encore; s'agit-il de l'ancien duché de Limbourg, elle l'est encore davantage....

Je m'arrête. Pendant que MM. Jourdain et Van Stalle, consultaient les secrétaires d'évêchés, les curés, les bourgmestres, les archéologues, les archivistes, les officiers, etc., que n'ont-ils aussi soumis les épreuves des parties historiques à quelques historiens? De cette façon bien des erreurs auraient été rectifiées, et la place occupée par l'histoire de Pharamond et des forestiers de Flandre aurait été remplacée avantageusement par quelques aperçus sérieux sur le développement économique et politique de nos villes au moyen âge, dont les auteurs semblent se faire l'idée la plus fausse et surtout la plus nébuleuse.

Ils auraient dû aussi soumettre au moins à un élève d'une école primaire du premier village flamand venu, la « liste des noms de communes dont l'orthographe diffère dans les deux langues, avec indication de cette double orthographe ». Le tiers au moins des dénominations sont absurdes. Voici les six premières : « *Aelter, Aelst, Antwerpen, Aerlen, Aeth, Oudenaerde* ». Sur les six, il n'y en a qu'une bonne, c'est *Antwerpen*. Les autres datent de l'époque où l'on écrivait en français : « Le Roy s'estoit arresté à Lisle ». Nous savons que les noms de lieux qui figurent au *Moniteur belge* sont traduits de cette façon. Ce n'est pas une raison pour donner à ces sottises droit de cité dans un ouvrage qui devrait se piquer d'être scientifique.

Pour me résumer, je salue avec plaisir l'apparition de cette nouvelle édition du *Dictionnaire de géographie de la Belgique*, mais je regrette profondément qu'il mérite si peu son qualificatif d'*historique*. Il est triste de constater que trop souvent les auteurs belges qui publient des ouvrages historiques d'un caractère général, ne lisent ni les travaux originaux qui aident à édifier la science, ni même les comptes rendus qui leur sont consacrés dans les revues savantes du pays.

F.

Christian Weise, ein sächsischer Gymnasialrektor aus der Reformzeit des 17. Jahrhunderts von OTTO KAEMMEL.
Leipzig, Teubner, 1897.

On sait qu'au dix-septième siècle, il y eut un peu dans tous les pays, particulièrement en Allemagne, en Angleterre et en France, un mouvement tendant à modifier l'idéal pédagogique de l'humanisme. Les hommes les plus marquants de ce mouvement sont Ratke, Comenius, Lancelot (Port-Royal) et Locke. Différant d'ailleurs d'opinion sur des points essentiels, ils sont unanimes à réclamer une amélioration des méthodes employées, une étude sérieuse de la langue maternelle, négligée jusqu'alors, enfin une plus large part à faire aux connaissances réelles et utiles. En somme, ils exigeaient une application plus conséquente du précepte tant de fois répété : *Non scholae, sed vitae discendum est*.

Parmi ces réformateurs, Chrétien Weise (1642-1708), recteur du gymnase de Zittau en Lusace, occupe une place distincte, bien que secondaire. Il était surtout connu jusqu'ici par quelques romans satiriques ainsi que par ses innombrables drames scolaires. Ceux-ci ne devaient pas simplement continuer la tradition de la Renaissance, mais ils étaient destinés à servir à l'enseignement de la langue maternelle, dans laquelle ils sont rédigés, et à fournir des occasions de s'exercer dans cette langue. En effet, bien que Weise conservât en général le programme de ses devanciers, il avait trouvé le moyen de cultiver l'allemand à l'école et d'apprendre à ses élèves ce qu'il appelait l'éloquence allemande (*die deutsche Oratorie*). Le latin lui-même, qui restait la branche principale, il le traitait au point de vue des besoins de son époque, choisissant, par exemple, les sujets de rédaction et d'imitation moins dans le monde ancien que dans le monde chrétien et moderne. Ajoutez à cela l'histoire contemporaine et la géographie, qui étaient étudiées régulièrement dans des cours facultatifs créés à côté des cours obligatoires, puis le savoir-vivre et l'art des compliments, auxquels on attachait une grande importance, et vous aurez une idée à peu près exacte du but que ce recteur-poète se proposait. Pour parler son propre langage, il voulait former des hommes *politiques*, c'est-à-dire polis, civils, instruits, pratiques, capables de parler avec convenance et succès dans toutes les situations de la vie. Et voilà pourquoi son collège était recherché de préférence par la jeunesse aristocratique du pays et des contrées voisines.

M. Otto Kaemmel nous a fourni un tableau très fidèle et très attrayant de l'activité du pédagogue lusatien. Mettant à contribution les nombreux documents conservés à la bibliothèque de Zittau, il est

parvenu à constituer une jolie image d'ensemble et à jeter le jour sur maint point obscur. Son ouvrage, qui pourra sans doute être complété dans les détails, nous semble avoir fixé invariablement et pour toujours le caractère distinctif et le mérite particulier de ce réformateur du dix-septième siècle.

P. HOFFMANN.

OMER BUYSSE. La réorganisation des écoles moyennes de l'État. Bruxelles, Société belge de librairie, 1897.

Cette brochure est un fervent plaidoyer en faveur d'une orientation plus pratique des écoles moyennes, qui, selon l'avis de M. Buysse devraient cesser de former exclusivement des employés et de préparer les jeunes gens aux études supérieures. Nous croyons cette idée en général juste; mais l'auteur nous paraît en pousser l'application trop loin, et parfois il semble vouloir faire des écoles moyennes des écoles spéciales ou professionnelles.

Nous nous proposons d'étudier, dans un article à part, l'histoire de l'école moyenne en Belgique et la réorganisation que le Gouvernement vient de réaliser au mois de septembre de l'année passée; nous aurons alors l'occasion de revenir fréquemment sur le travail très intéressant et très suggestif de M. Buysse.

P. H.

CHRONIQUE

80. — Nous avons reçu les quatre fascicules parus de la *Revue des Humanités en Belgique*, publication trimestrielle à laquelle collaborent plusieurs des professeurs les plus distingués de notre enseignement moyen. Comme l'indique son titre, la nouvelle Revue traite surtout des questions de pédagogie, d'enseignement et d'éducation. Ces questions ont été trop longtemps chez nous laissées à l'incompétence des chambres et de la presse quotidienne. *Αισχρόν σιωπᾶν, βαρβάρους δ'εὖν λέγειν* : nous nous félicitons de voir éclore un nouvel organe où les professeurs pourront parler avec talent et autorité des choses qu'ils aiment, qu'ils pratiquent, et qu'ils sont seuls à connaître bien.

81. — M. Henen, professeur de rhétorique française à l'athénée royal de Namur, vient de faire paraître en brochure l'excellent article qu'il a publié dans la *Revue des Humanités* : " Les humanités modernes et les littératures anciennes „ Placé, comme il le dit lui-même, par la nature de ses fonctions au cœur de l'enseignement moderne, l'auteur parle de choses qu'il connaît à fond. Il se demande si nous possédons de vraies humanités modernes, et il indique quelques-uns des moyens qu'il croit propres à nous approcher de cet idéal. Nous admirons la chaleur, le talent et la conviction avec lesquels M. Henen traite ces questions, et nous sommes heureux de constater que nos propres idées sont d'accord avec celles d'un homme de sa compétence. A sa brochure, qui est à lire toute entière, nous n'ajouterions qu'un mot, un mot qui devrait être le *ceterum censeo* de tout article ou de tout discours relatif à notre enseignement public. C'est pour dire ce mot que l'auteur de ces lignes a accepté de prononcer devant le Ministre de l'Intérieur et de l'Instruction publique le discours publié l'année dernière dans cette Revue; c'est pour le dire que M. Godefroid Kurth a mis dans notre avant-dernier numéro un article qui est à la fois un cri d'alarme et de détresse. Préalablement à toute autre réforme, que le gouvernement aie l'énergie de soustraire les nominations des professeurs à l'influence immorale et dissolvante des politiciens! La dignité, la valeur et le salut de notre enseignement public sont à ce prix. — L. P.

82. — M. A. M. Desrousseaux, Directeur-adjoint à l'École pratique des Hautes Études, de Paris, vient de donner la première traduction de l'œuvre de Bacchylide : *Les Poèmes de Bacchylide de Céos* (Paris, Hachette, in-16, 3 fr.). Naturellement bien des passages prêtent à des divergences d'interprétation et ouvrent des discussions qui ne sont pas à la veille d'être closes. M. Desrousseaux s'est acquitté de sa tâche de traducteur en helléniste consommé, et il nous paraît avoir rendu avec bonheur le ton et le

mouvement de l'original. Beaucoup de personnes, qui sans être philologues sont curieuses des choses littéraires, auront plaisir à lire dans une traduction française le poète lyrique grec dont l'Égypte nous a si inopinément rendu les œuvres. Des notes placées à la fin du volume donnent les renseignements historiques et mythologiques propres à faciliter la lecture.

83. — Nous nous empressons de faire connaître également à nos lecteurs la publication toute récente d'une édition Teubner de Bacchylide (200 pp., prix 2 m. 40). C'est M. Fr. Blass qui l'a préparée avec sa science et son acribie bien connues. Le travail, terminé avec une surprenante rapidité, est comparable, pour la disposition, à l'édition que le même savant a donnée d'Hypéride. Le texte est précédé d'une préface de 65 pages où M. Blass étudie successivement le papyrus lui-même, le poète et son génie, la langue et la métrique, enfin les sujets des différents poèmes. Suit l'indication des articles, déjà fort nombreux, qui ont paru dans les différents pays sur le nouveau lyrique grec. Un *index vocabulorum* complet termine le volume.

84. — Pour compléter nos renseignements sur Bacchylide, signalons la publication de la quatrième édition (revue par J. Sitzler) du second volume de l'excellente *Anthologie aus den Lyrikern der Griechen* de Buchholz (Teubner, 1898. 210 pages. 2 m. 10). Parmi les pièces nouvelles de Bacchylide, le nouvel éditeur publie les numéros 2, 5, 18 et 17 de Kenyon, en les accompagnant d'un abondant commentaire.

Enfin, M. Alfred Croiset, dans le dernier fascicule de la *Revue des Études Grecques* (t. XI, p. 6 ss.), publie les pages qu'il consacrera à Bacchylide dans la deuxième édition, actuellement sous presse, du tome II de son *Histoire de la Littérature grecque*.

85. — M. Lewis Campbell, l'éditeur bien connu de Sophocle (Oxford, Clarendon Press), vient de publier dans la Parnassus Library of Greek and Latin texts (Londres, Macmillan) une ravissante édition d'Eschyle, imprimée dans ces jolis caractères grecs que la librairie Macmillan a mis à la mode en Angleterre. Sous le texte l'auteur a soigneusement noté les leçons du Mediceus quand il croit devoir s'en écarter, et dans son introduction, il discute les corrections les plus importantes.

Rappelons que l'*Eschyle* fait pendant à l'excellent *Sophocle* de M. R. Y. Tyrrell, paru naguère dans la même collection et dont l'amusante préface a excité l'ire de quelques philologues d'Outre-Rhin.

86. — Sous le titre *φρήν, φρένες in Omero*, M. Silvio Federici a fait paraître une brochure de 6 pages (Pérouse, 1898) dans laquelle il soutient qu'Homère emploie le singulier *φρήν*, lorsqu'il s'agit d'une émotion soit agréable, soit douloureuse, mais non violente, et le pluriel *φρένες* quand il est question de fortes préoccupations, de soucis, d'inquiétudes, de grands troubles de l'âme. Or, le diaphragme, qu'Homère regarde comme le siège de la pensée et du sentiment, comprend une partie centrale, blanche et mince, et une partie périphérique, rouge et beaucoup plus épaisse. Il est probable qu'Homère a mis le degré d'intensité des émotions en rapport avec la différence que présentent les deux parties de l'organe : *φρήν* désignerait la partie centrale et *φρένες* la partie périphérique.

87. — La Société Archéologique d'Athènes vient de mettre sérieusement en train les travaux de la restauration du Parthénon. Ces travaux sont surveillés par une commission internationale.

88. — Les fouilles que les Allemands ont reçu l'autorisation d'entreprendre à Milet commenceront cet automne sous la direction de M. Wiegand.

89. — Nous avons déjà annoncé (1897, *Chron.* 201) que l'Autriche, imitant l'exemple de la France et l'Allemagne, avait fondé sous la direction de M. Benndorf, un nouvel institut archéologique. La première livraison de la revue qui en sera l'organe (*Jahreshefte des österreichischen archäologischen Institutes in Wien*, Holder, 1898, 142, 87 pp.) vient de nous parvenir. Elle renferme une riche collection d'articles consacrés non seulement à l'archéologie et à l'épigraphie, mais encore à la philologie et à l'histoire littéraire. Un appendice imprimé en petit texte contient une série de notices variées de moindre importance. La valeur de ce premier fascicule, comme les noms des savants qui y ont collaboré, nous donne l'assurance que le nouveau périodique tiendra dignement son rang à côté du *Jahrbuch* de l'Institut allemand et du *Bulletin de Correspondance hellénique*. Il les surpassera tous deux par l'élégance de son impression, qui réalise tout ce qu'on pouvait attendre de la typographie viennoise.

90. — L'Institut Archéologique allemand vient de faire paraître le résultat des fouilles pratiquées à Hiérapolis, en Asie-Mineure, pendant l'année 1887 (*Jahrbuch des K. D. Arch. Instituts, Ergänzungsheft IV*. Berlin, Reimer, 1898, in-4°). Un beau volume de 200 pages, orné de 61 gravures et d'un grand plan, réunit les travaux de MM. Humann, Cichorius, Winter et Judeich, consacrés à la topographie, à l'architecture, à la sculpture, à l'histoire et aux inscriptions.

91. — M. Karl Buresch enlevé à trente-quatre ans par la phthisie, n'avait pas eu le temps de publier avant sa mort les résultats des longs voyages qu'il avait entrepris en Lydie et en Phrygie. Son maître M. Otto Ribbeck s'est acquitté du pieux devoir d'en faire connaître l'importance. Dans un volume d'une impression serrée (*Aus Lydien*, 226 pp. et une carte, Teubner) il a condensé une foule de documents recueillis par l'ardent explorateur, et de notes sur les contrées qu'il avait parcourues. Ce livre prendra place à côté de ceux de M. Ramsay dans la bibliothèque de tous ceux qui s'intéressent à l'histoire de l'Asie-Mineure.

92. — M. E. Babelon, conservateur du Cabinet des Médailles de la Bibliothèque Nationale, publie dans la *Revue Numismatique*, et en tirages à part, un important *Inventaire sommaire de la Collection Waddington*, acquise en 1897 par le gouvernement français (Paris, Rollin et Feuardent. Deux fascicules ont paru). On sait que cette collection de monnaies grecques et romaines de la plus haute importance a été cédée par les héritiers de Waddington pour 421,000 fr. quand le *British Museum* en offrait une somme beaucoup plus considérable. L'inventaire publié par M. Babelon est accompagné de fort belles planches en héliogravure qui reproduisent les spécimens les plus intéressants.

93. — Notre dernier numéro a déjà fait connaître (p. 138) divers travaux

qu'a provoqués la découverte de l'inscription d'Henchir Mettich. M. Cuq vient à son tour de s'en occuper dans une étude sur *le colonat partiaire dans l'Afrique romaine* (Mém. acad. Inscr. t. XI, 1^o p. 1897). En même temps paraissait un nouveau texte des plus intéressants pour l'histoire du colonat en Asie-Mineure. C'est une supplique adressée à l'empereur Philippe vers l'année 245 par les cultivateurs d'un domaine de la couronne situé à Tembrion en Phrygie, pour lui demander protection contre les rapines auxquelles ils étaient exposés de la part de leurs voisins. Ce curieux document, qui est rédigé en grec mais dont l'intitulé est latin, a été trouvé en 1897 par M. Anderson et publié par lui dans le *Journal of hellenic studies* (XVII, p. 418).

94. — La librairie Teubner annonce la publication prochaine d'un ouvrage de M. R. von Scala, professeur à l'Université d'Innsbruck, sur les *Traité publics dans l'Antiquité*.

95. — Les noms des pères au nombre de trois cents environ (le chiffre exact n'est pas connu) qui assistèrent au concile de Nicée ne nous sont parvenus en grec que par une tradition indirecte et corrompue. Nous en avons conservé une ou plutôt deux listes latines fort différentes, et de plus des traductions en copte, en arabe, en syriaque et en arménien, souvent interpolées, car les Orientaux ne se sont pas fait scrupule d'introduire sans titre dans l'auguste assemblée des évêques de leur pays. Tous ces documents viennent d'être réunis et édités avec soin par MM. Gelzer, Otto Cuntz et Hilgenfeld (*Patrum Nicaenorum nomina*, Teubner, 1898, 265 pp.) avec une substantielle introduction. C'est un précieux service rendu non seulement aux théologiens, et aux historiens mais aussi — je dirais presque surtout — aux géographes.

96. — M. Stampini, professeur de littérature latine à l'université de Turin, a publié dans le tome XXVI, fasc. 2, de la *Rivista di Filologia e d'Istruzione classica*, un article sur un manuscrit de Lucain du XII^e siècle conservé à la Bibliothèque nationale de Turin. Ce manuscrit est celui que D'Orville avait collationné au siècle dernier pour Oudendorp, et qu'on croyait perdu. Il se rattache à la famille de manuscrits que Francken, le dernier éditeur de Lucain, désigne par μ , et il fournit des leçons intéressantes.

97. — La Hollande est un des rares pays de l'Europe qui ont conservé la tradition et le goût de la belle latinité. Il y existe même un concours de poésie latine, le *Certamen poeticum Hoeufftianum*, dont les prix sont vivement disputés. M. J. J. Hartman, professeur à l'université de Leyde, l'un des lauréats ordinaires de ce concours, a remporté cette année la médaille d'or avec un petit poème intitulé *Laus Mitiae* (Mitia était le nom du chat du savant professeur). Cette bluette est très joliment tournée. Nous ne résistons pas au plaisir d'en transcrire le début :

*Dum fera bella canunt alii victriciæque arma
Heroum, ante foci residentes molliter ignem;
Sordida vel fumo spectantes tecta domorum
" Silvestrem tenui Musam meditantur avena ";
Dumque hic, cui lepida est proles dilectaque coniunx,*

*Saevitiam Veneris depingit carmine moesto;
 Illeque, quem iures felici sidere natum,
 Flebiliter mortem implorat finemque malorum,
 Obscuroque novos promit sermone dolores,
 Ignotos aliis, notos tamen haud magis ipsi;
 Longe denique materiem pars maxima vatam
 Dum studiosa petit, contemnens proxima quaeque,
 Carminis ipsa mihi praebet domus argumentum,
 Exiguum et parvum, grandi nec carmine dignum,
 Dilectum tamen et quo non mihi notius ullum.*

98. — Le premier Congrès des philologues néerlandais s'est tenu à Amsterdam, les 13 et 14 avril, sous la présidence du professeur S. A. Naber. Les membres présents étaient au nombre de 300 environ, professeurs d'universités et de gymnases, étudiants, etc.; on comptait même une vingtaine de dames. Le Congrès s'est divisé en cinq sections : 1. Philologie classique; 2. Philologie germanique et romane; 3. Linguistique; 4. Histoire et archéologie; 5. Pédagogie. Les discours qui ont été prononcés et les débats qui ont eu lieu tant dans les assemblées générales que dans les sections ont été extrêmement intéressants. Le succès de ce premier Congrès des philologues néerlandais a été complet; il prouve d'une manière éclatante la vitalité des études philologiques et historiques dans les Pays-Bas.

Le prochain Congrès se tiendra à Leyde, en 1900, sous la présidence du professeur Kern.

99. — On sait que M. J. B. Bury, professeur à l'Université de Dublin, a entrepris une nouvelle édition de l'ouvrage classique de Gibbon sur l'empire romain. Le quatrième volume vient de paraître (Londres, Methuen). Il s'arrête à la mort de Justinien. M. Bury a joint au texte des notes nouvelles, et il ajoute à chaque volume un appendice où sont exposés et discutés les principaux résultats des recherches modernes.

100. — La grande collection des " Régestes ", impériaux se poursuit régulièrement bien qu'avec une certaine lenteur, lenteur qu'expliquent facilement les énormes recherches qu'exige une publication de ce genre. M. O. Redlich vient de faire paraître le premier fascicule de la série 1273-1313 : Die Regesten des Kaiserreichs unter Rudolf, Adolf, Albrecht und Heinrich VII (Innsbruck, Wagner).

101. — M. G. Kurth rassemble et combine ingénieusement dans son étude sur *Le comte Immon* (Bull. de l'Académie de Belgique, 1898, p. 320 et suiv.) les maigres renseignements dont on dispose sur ce personnage qui a été l'un des seigneurs féodaux les plus puissants de la Lotharingie au X^e siècle. M. K. rejetant en partie, comme empruntés à la tradition populaire, les détails que Widukind nous fournit sur Immon, établit que celui-ci fut d'abord un des fidèles du duc Gislebert, qu'il se rallia à l'Empereur Otton I, après la mort de son maître, mais pour se révolter bientôt contre l'archevêque-duc Brunon. Il disparaît de l'histoire après 968. Il aurait été comte du Luithgau, c'est-à-dire du pays qu'on a appelé plus tard le duché de Limbourg.

102. — La librairie F. Schöning de Paderborn vient de mettre en vente une troisième édition de la *Kirchengeschichte* du Dr F. X. Funk, professeur à Tubingue (XVI-617 pages in-8°). C'est une œuvre de grande valeur, composée avec beaucoup de méthode. L'an dernier le même auteur a retouché et réuni divers articles approfondis sur des questions d'histoire religieuse sous le titre : *Kirchengeschichtliche Abhandlungen und Untersuchungen* (in-8° de 516 pages, F. Schöning, Paderborn). La plupart se rapportent à l'antiquité chrétienne, quelques-uns au moyen âge.

103. — Le rapport sur la situation des *Monumenta Germaniae historica* présenté le 28 avril dernier par M. E. Dümmler à l'Académie de Berlin annonce la publication d'une nouvelle série de sources, les *Gesta pontificum Romanorum*, qui débutera par une nouvelle édition du *Liber pontificalis* jusqu'en 715 par M. Mommsen. La série des *Auctores Antiquissimi*, comprenant 13 vol. in-4° est achevée. M. Mommsen, qui en a dirigé l'édition, a consacré au plan suivi par lui une note publiée en annexe au rapport de M. Dümmler.

104. — M. l'abbé L. Duchesne a réuni en volume sous le titre : « *Les premiers temps de l'État pontifical* » (Paris, Thorin, 224 pp. 4 fr.) les remarquables articles publiés par lui sur ce sujet dans la *Revue d'histoire et de littérature religieuses*. La polémique ne tient aucune place dans ce livre où l'auteur se borne à exposer avec sa clarté et, si l'on ose dire, avec sa cranîerie ordinaire, l'opinion qu'il s'est faite par la lecture de textes que personne ne connaît mieux que lui. C'en est assez pour assurer le succès de l'ouvrage.

105. — La *Deutsche Zeitschrift für Geschichtswissenschaft*, fondée par le Dr Quidde puis continuée sous la direction de MM. Buchholz, Marks, Lamprecht et Seeliger, a cessé de paraître ou plutôt vient de subir une nouvelle transformation. Elle prend désormais le titre de *Historische Vierteljahrsschrift* et paraît chez Teubner, à Leipzig. Le seul directeur en sera M. G. Seeliger, auquel M. le Dr Kötzschke est adjoint comme secrétaire de la rédaction. Rien d'essentiel n'est changé dans le plan général de la Revue. L'excellente *Bibliographie zur deutschen Geschichte*, de M. O. Masslow, continuera à paraître en appendice à chaque fascicule.

106. — Un nouveau volume des *Jahresberichte der Geschichtswissenschaft*, publiés sous les auspices de la Société historique de Berlin, vient de paraître. Il est consacré aux travaux parus pendant l'année 1896 et est dressé avec le soin et la conscience qui caractérisent ce précieux répertoire. Comme les années précédentes, M. E. Hubert a rendu compte des publications relatives à l'histoire de Belgique. Nous signalerons aux spécialistes le rapport de M. H. Breslau sur les études diplomatiques de 1893 à 1896, et à tous les historiens l'exposé très complet que M. Steinhausen a consacré à la « *Kulturgeschichte* ».

107. — Le 20^e fascicule du *Recueil des travaux publiés par la Faculté de philosophie et lettres de l'Université de Gand*, contient une très importante étude de M. G. Des Marez : *Étude sur la propriété foncière dans les villes du moyen âge et spécialement en Flandre* (XXV, 392 pp. in-8° avec trois plans). La Revue consacrera prochainement un compte rendu détaillé à cette étude de haute valeur sur un sujet aussi important qu'il est mal connu.

108. — L'Académie vient de mettre en distribution le t. II du remarquable mémoire de M. G. Kurth : *La frontière linguistique en Belgique et dans le Nord de la France* (Bruxelles, Hayez, 1898). La carte qui forme le complément indispensable de l'ouvrage paraîtra ultérieurement. La plus grande partie du présent volume est consacrée à l'histoire des langues française et flamande en Belgique depuis le moyen âge jusqu'à nos jours. M. Kurth y constate que le français s'est introduit en Flandre, il y a plus de six cents ans, par la force même des choses et sans le secours de la moindre compression. Il y était considéré " comme une seconde langue maternelle ou, si l'on veut, comme une seconde langue nationale, d'ordre plus relevé que la première et qui était considéré comme la vraie langue de la bonne société et des gens cultivés „ M. A. Houdremont, pour un territoire plus restreint, arrive à des résultats identiques dans son intéressante *Histoire de la langue française comme langue administrative du pays de Luxembourg* (Luxembourg, 1897, in-4°).

109. — Dans un voyage qu'il a fait récemment en Belgique, M. Karl Hampe a découvert, dans un manuscrit de la bibliothèque royale de Bruxelles, un rapport inédit sur le traité d'Andrinople entre Frédéric I et Isaac l'Ange (février 1190). Il vient de publier ce texte dans un article du *Neues Archiv der Gesellsch. für ältere Deutsche Geschichtskunde* 23 (1898), p. 398.

110. — Dans une étude de l'ouvrage de M. Hagenmeyer : *Der Brief des Kaisers Alexios I Kommenos an den Grafen Robert I von Flandern*, M. Gaston Paris (Revue de l'Orient Latin V [1897] p. 254) conteste que notre texte latin soit une traduction, même libre, de l'original grec; il croit que c'est un faux composé à l'occasion de l'ambassade envoyée par Alexis.

111. — Jusqu'ici n'avait encore paru aucun Atlas historique en anglais. Cette lacune va être comblée. M. Reginald Lane Pole, professeur à l'Université d'Oxford, a entrepris la publication d'un *Historical Atlas of Modern Europe from the decline of the Roman Empire*. L'ouvrage sera publié en une trentaine de fascicules, dont plus de la moitié a paru jusqu'ici, comprenant chacun trois cartes, accompagnées de notices historiques assez étendues. Le prix de chaque fascicule est de 3 sh..6. Le format est un peu plus petit que celui de l'atlas de Spruner-Menke. Destinées avant tout aux étudiants, les cartes du nouvel atlas ne sont pas trop surchargées; aussi sont-elles d'une netteté et d'une clarté vraiment anglaises. Bien que venant après les travaux de Spruner, Droysen, Foncin, Longnon, etc., l'atlas de M. Reginald Pole aura encore beaucoup d'originalité. D'abord, l'Angleterre sera représentée par dix-sept cartes et l'exécution des cartes des autres pays constituera en général aussi un progrès sur les atlas existants. M. Reginald Pole s'est attaché en effet une vingtaine de collaborateurs, tous plus ou moins spécialisés dans les diverses parties de l'histoire. Tous sont Anglais, excepté un seul, qui est Belge. C'est M. Jules Frederichs, professeur à l'athénée royal d'Ostende; il est chargé de l'exécution d'une carte des Pays-Bas (Belgique et Hollande) pendant l'époque moderne.

112. — A la suite du dernier Congrès Néerlandais tenu à Dordrecht au mois d'août 1897, une commission a été constituée dans le but de publier

un atlas historique détaillé et complet des Pays-Bas du Nord et du Sud. Jusqu'ici il n'existait guère en fait de travaux de ce genre que l'*Historische Atlas van Noord-Nederland* de Mees et encore ne commençait-il qu'au XVI^e siècle. La commission est composée comme suit : P. J. Blok, professeur à l'Université de Leide, J. Frederichs, professeur à l'Athénée royal d'Ostende, P. Fredericq, professeur à l'Université de Gand, J. H. Heeres, professeur à Delft, H. Vander Linden, professeur à l'Athénée royal d'Anvers, Niermeyer, professeur au gymnase de Rotterdam, J. C. Overvoorde, archiviste de la ville de Dordrecht, J. C. Ramaer, ingénieur du Waterstaat à Rotterdam, L. Willems, avocat à Gand.

113. — Le conseil de l'Université de Paris a décidé la création d'un nouveau doctorat se rapprochant de très près du modèle allemand. Pour la Faculté des lettres, les aspirants devront, s'ils sont Français, présenter le diplôme de licencié ès-lettres, la Faculté se réservant toutefois de les en dispenser en considération d'autres titres; s'il sont étrangers, des attestations d'études de la valeur desquelles la Faculté est juge. La durée de la scolarité est de quatre semestres au moins. Elle peut être accomplie, soit à la Faculté, soit en partie dans une université de France ou de l'étranger. La durée peut en être abrégée par décision de la Faculté. Les épreuves comprennent : 1^o la soutenance d'une thèse, écrite en français ou en latin; 2^o des interrogations sur des questions choisies par le candidat et agréées par la Faculté.

114. — Il a été souvent question dans la *Revue* de la numérotation décimale appliquée à la bibliographie par le bibliothécaire américain Dewey, et dont l'Office international de bibliographie de Bruxelles s'est constitué le champion. Nous lisons dans *Le bibliographe moderne*, t. II, p. 79, que ce système est aujourd'hui abandonné d'une façon presque générale en Amérique. Même au congrès de Philadelphie, en 1897, à l'occasion d'un projet international de bibliographie scientifique, il a été écarté à l'unanimité. Ce sont les Belges, ajoute non sans ironie la revue à laquelle nous empruntons ces détails, qui en sont devenus les uniques et zélés défenseurs!

115. — La Bibliothèque royale de Bruxelles vient de publier un nouveau *Catalogue des ouvrages périodiques* qu'elle possède, classé à la fois par matières et dans l'ordre alphabétique des titres (Bruxelles, A. Manceaux, 1897; in-8°, 78 pp.). Il serait à désirer que l'on publiât également une nouvelle édition du *Catalogue des ouvrages périodiques que reçoivent les principales bibliothèques de Belgique*. Ce petit inventaire a rendu et rend encore journellement des services nombreux, mais il date de 1881 et a grand besoin d'être soigneusement mis à jour.

116. — Nous avons annoncé la publication d'un mémoire de M. Gilliodts-Van Severen sur l'imprimeur brugeois Jean Breton ou Brito dans lequel cet archiviste veut voir l'inventeur de l'imprimerie. M. J. Weale a contesté à la fois la nationalité de Brito et sa qualité d'inventeur. En communiquant à l'Académie des inscriptions et des belles-lettres, dans sa séance du 25 février 1898, la note de M. Weale, publiée depuis dans la *Revue des bibliothèques*, M. Léopold Delisle s'est exprimé en ces termes : " L'édition du

Doctrinal de Jean de Person, qui a été publiée par Jean Breton, et dont le seul exemplaire connu est à la Bibliothèque nationale, n'est pas vraisemblablement antérieure à l'année 1475. La souscription en vers par laquelle se termine le petit volume ne peut pas être invoquée pour prouver que l'art typographique a été découvert par Jean Breton. Ce qu'on peut en tirer, c'est que Jean Breton, bourgeois de Bruges, a imprimé le *Doctrinal* de Jean de Person, sans avoir été initié par un maître aux secrets de l'art typographique. La thèse de M. Gilliodts a fait l'objet d'une discussion assez étendue à la société d'histoire et d'archéologie de Gand (bulletins des séances de février et d'avril 1898). — P. B.

117. — M. Éd. Biré fait paraître une nouvelle édition des *Mémoires* d'Outre-tombe de Chateaubriand, dont nous recevons le 1^{er} volume (Paris, Garnier, frères, un vol. in-18 de LV-484 pp., avec portraits; 3 fr. 50). L'ouvrage en aura six, dont le premier embrasse la période comprise entre la naissance de Chateaubriand (1768) et son retour d'Amérique en France (2 janvier 1792). Le savant éditeur a joint au texte sévèrement révisé des notes abondantes et d'importants appendices qui fournissent d'indispensables éclaircissements sur les principaux points de la vie de Chateaubriand. Ce sera l'édition définitive des *Mémoires* de l'illustre écrivain. Nous reviendrons sur cette intéressante publication.

118. — P. MONET. *Guide pratique d'analyse littéraire*. 4^e édition, revue, corrigée et augmentée. Bruges, 1898. 1 fr. 25. Il ne nous étonne pas — vu tout le bien que nous en avons écrit dans cette revue — que la 3^e édition de cet ouvrage ait été épuisée en moins d'une année. De la 4^e édition qu'il publie aujourd'hui, M. Monet a surtout fait la toilette matérielle; le format est devenu plus pratique et les fautes d'impression ont presque complètement disparu. Le fond lui-même a été légèrement épousseté, et l'auteur a tenu compte de certaines critiques de détail qui lui avaient été adressées. Le livre de M. Monet a ainsi gagné de toutes façons et nous le recommandons plus chaudement encore à nos jeunes gens. — O. P.

119. — La Revue parlera dans un de ses prochains numéros d'un ouvrage qui intéresse également l'enseignement du français et que viennent de publier deux professeurs de l'Athénée de Mons, MM. Fonsny et Waucomont : *Leçons de critique littéraire* (Namur, Wesmael-Charlier, 158 pages).

120. — M. Ch. Letourneau fera paraître prochainement un volume sur *l'Évolution de l'Éducation*. Sous ce titre : *L'éveil de l'esprit critique* (XV^e et XVI^e siècles), l'*Humanité nouvelle* (mars 1898) publie un extrait de cet ouvrage.

121. — On annonce la fondation, à Bruxelles, d'une ligue littéraire sous cette devise : " *Pour qu'on lise les livres belges.* ". Cette ligue se donne pour tâche de protéger et de propager les œuvres de nos écrivains nationaux. Chaque membre s'obligeant à verser annuellement une, ou s'il le préfère, plusieurs parts de 20 francs, recevra, en échange et à due concurrence, des livres de nos écrivains, à choisir par le souscripteur dans un catalogue qui sera dressé par le comité et qui sera constamment remanié et complété.

122. — La " *Collection des poètes français de l'étranger* ", publiée sous la direction de M. Georges Barral (Paris, Fischbacher), après avoir débuté par la *Nuit*, de M. Iwan Gilkin, a fait paraître la *Cithare*, de M. Valère Gille. Dans cette collection, ainsi que le dit M. Barral dans son avis au public, " peuvent prendre place tous ceux qu'on voit mettre au-dessus des préoccupations politiques et des controverses sociales le principe de l'art pour l'art, le culte de la forme, pure et sereine, et qui, tout en professant un amour profond pour leur nation d'origine, proclament se rattacher à la France par leur activité littéraire. Ce sont ses fils intellectuels „ — M. R.

123. — M. E. Faguet réunit en un fort intéressant volume, intitulé : *Drame ancien, Drame moderne* (Paris, Colin, pp. 276, in-12), une série d'études sur la *tragédie et l'esprit classique français, le théâtre et les arts, le drame grec, le drame moderne, la tragédie française, les trois systèmes*, précédées d'un avant-propos sur la *nature de l'émotion dramatique*.

124. — L'ouvrage de G. J. Boekenoogen sur le dialecte de la Zaan, si impatiemment attendu, a enfin paru sous le titre : *De Zaanse Volkstaal: bijdrage tot de kennis van den woordenschat in Noord-Holland* (Leyde, Sijthoff). Il renferme une phonétique et une morphologie avec des textes (100 pp.), une étude sur les noms propres (40 pp.) et un idioticon (636 pp.). C'est incontestablement l'étude la plus complète et la plus importante de dialectologie néerlandaise que nous possédions.

125. — M. A. Blyau, ancien étudiant de l'Université de Gand, actuellement professeur au collège de l'Union à Ypres, a réuni une collection d'environ deux cents chansons flamandes anciennes, inédites ou inconnues. Il n'a eu d'autre source que la tradition orale, telle qu'elle s'était conservée chez les vieilles dentelières d'Ypres et des environs. Cette collection sera sous peu éditée par J. Vuylsteke à Gand et donnera avec les textes annotés aussi les mélodies, grâce à l'aide intelligente que M. A. Blyau a trouvée chez M^r M. Tasseel, musicien-compositeur également à Ypres.

126. — Dans son *Oud-Nederlandsch Leesboek voor H. B. S. en Gymnasia* (Utrecht, Honig, 2 vol.), M. J. Vanden Bosch a donné un choix très judicieux avec notes et glossaire, embrassant toute la littérature néerlandaise du XIII^e au XVIII^e siècle, et a ainsi prouvé jusqu'à quel point les anciennes périodes de la langue maternelle peuvent se traiter dans les classes supérieures des établissements d'enseignement moyen.

127. — F. Dieter vient d'entreprendre la publication d'une *Laut-und Formenlehre der altgermanischen Dialekte* avec la collaboration de R. Bethge, O. Bremer, F. Hartmann et W. Schlüter (1^{re} moitié : phonétique. Leipzig, Reisland. 7 mk.). L'ouvrage est riche en indications bibliographiques, mais de même qu'on a pu se demander si la *Sammlung* de Streitberg ne fait pas double emploi avec celle de Braune, on peut se demander si le livre de Dieter est suffisamment neuf au point de vue de la méthode et des théories pour trouver place à côté des deux collections existantes. — J. V.

128. — *Geschichte der deutschen Litteratur bis zum Ausgange des Mittelalters*, von R. Kögel. Erster Band, *bis zur Mitte des elften Jahrhunderts*

Erster Teil : *die stabreimende Dichtung und die gotische Prosa*. 1894. Zweiter Teil : *die endreimende Dichtung und die Prosa der althochd. Zeit*. 1897. Strassbourg. Trübner. Prix : 1^{re} p. avec suppl. 11.80. mk., 2^e p. 16 mk. Après un intervalle de trois ans, M. K. a fait suivre, vers la fin de 1897 la seconde et dernière partie de son histoire de la première période de la littérature allemande qui s'étend jusque vers le milieu du XI^e siècle. C'est actuellement l'ouvrage de beaucoup le plus étendu, qui existe sur la matière. A parler strictement, on ne peut pas dire que ce soit une histoire dans le sens habituel du mot. C'est plutôt une série de dissertations sur les diverses productions de la période indiquée, qui rentrent dans le domaine de la littérature allemande, cette expression prise dans son acception la plus large. M. K. est un spécialiste dans toute la force du terme; comme tel, il a une compétence particulière pour exposer l'état actuel de la science dans le domaine restreint qui l'a occupé presque exclusivement. Ce n'est pourtant pas à cela qu'il se borne. Ayant fait des recherches personnelles sur la plupart des questions qu'il a eu à traiter, il apporte des résultats nouveaux et son livre marque sur les ouvrages antérieurs un progrès très sérieux. Celui-ci a été obtenu surtout grâce à la méthode pratiquée. L'historien de la première partie de la littérature allemande ne dispose relativement que de peu de documents directs : ceux-ci, dans bien des cas, ne fournissent pas assez d'éléments pour résoudre les questions que la science soulève. M. K. généralisant le procédé que d'autres savants avant lui n'avaient pratiqué que pour des cas particuliers, rattache continuellement la littérature allemande aux autres littératures contemporaines; ainsi les chroniques latines lui fournissent des renseignements précieux sur la légende héroïque; les littératures anglo-saxonne et norroise apportent des éclaircissements sur le vocabulaire, la métrique, le style de la poésie épique allemande. En agissant de la sorte, M. K. n'a fait que mettre en pratique une conception de l'histoire qui s'impose de plus en plus : c'est-à-dire, à quelque point de vue que l'on étudie l'histoire d'un peuple à une époque déterminée, au lieu de l'isoler, comme on faisait autrefois, il importe de la rattacher à celle des autres peuples avec lesquels il avait des rapports et dont la civilisation concordait plus ou moins avec la sienne. De cette façon la base des recherches est élargie et les résultats obtenus sont moins sujets à caution.

129. — *Jahresberichte für neuere deutsche Literaturgeschichte*. Sechster Band (Jahr 1895). Abteilung I u. II, 1897. Abteilung III, 1898. Leipzig. Götschen. (Prix du volume = 4 fasc. : 24 marks). On ne saurait décerner assez d'éloges à cette publication, produit de la collaboration de nombreux savants distingués. Très utile déjà en Allemagne à ceux qui s'occupent de l'histoire de la littérature allemande moderne, elle l'est encore infiniment plus en dehors de ce pays. Les travaux relatifs à ce domaine scientifique paraissant dans le cours d'une année, soit séparément, soit dans des revues périodiques ou d'autres publications, sont quasi innombrables. Il est difficile de les connaître assez complètement même quand on habite l'Allemagne, où grâce à l'organisation des bibliothèques universitaires, on dispose cependant de bien des ressources, mais c'est à peu près impossible à l'étranger, où les bibliothèques ne jouissent qu'exceptionnelle-

ment de crédits suffisants pour acquérir intégralement cette catégorie d'ouvrages. Il importe donc qu'il existe une publication où on puisse se renseigner sur tout ce qui a paru sur une question déterminée. A cet avantage, les *Jahresberichte* en ajoutent encore d'autres : ils fournissent sur chaque écrit une appréciation émanant d'un homme compétent et renseignant donc, en prévision d'acquisition, avec une grande chance d'exactitude ; ils donnent pour les ouvrages importants des analyses substantielles qui peuvent en tenir lieu jusqu'à un certain point ; enfin ils présentent un aperçu sur la marche de la science dans les domaines traités pendant l'année à laquelle les travaux examinés appartiennent. Nous regrettons de ne pouvoir donner, faute de place, la table des matières traitées dans les trois fascicules parus.

130. — *Parcival von Wolfram von Eschenbach, neu bearbeitet von W. Herz*. 2^e éd. Stuttgart, Cotta. Prix : 8 mrks.

La première édition de cet ouvrage, publiée à la fin de 1897, fut épuisée au lendemain de son apparition. C'est probablement la première fois qu'une traduction ou adaptation d'un auteur allemand du moyen âge a trouvé un accueil si favorable. W. v. E. passe à juste titre pour le plus grand poète de la première période classique de la littérature allemande, et son œuvre capitale, le *Parcival*, est à tous égards digne d'être présentée au public lettré d'aujourd'hui. Avant M. H. d'autres, comme Simrock, San-Marte, ont déjà essayé de le faire, sans cependant réussir. C'est qu'ils ont voulu le lui présenter en entier et avec une exactitude absolue. Pareille tentative ne pouvait aboutir. Le *Parcival* reproduit ainsi rebutez infailliblement le lecteur d'aujourd'hui par sa longueur démesurée — il compte environ 25,000 vers, et par son style souvent obscur et baroque. Pour être lu, il faut qu'il soit adapté au goût d'aujourd'hui ; c'est ce que M. H. a tenté de faire. Il en a d'abord réduit l'étendue environ d'un tiers, en supprimant par-ci par-là des détails et surtout en élaguant nombre d'épisodes qui ne se rattachaient que faiblement à l'action principale, à l'effet de laquelle ils nuisaient même et qui n'avaient d'autre raison d'être que le désir du poète de satisfaire le goût que son public avait pour les récits d'aventures. Ensuite M. H. conçoit tout autrement que ses devanciers sa tâche de traducteur. Ce qu'il a surtout en vue, c'est de rendre l'originalité de la pensée de W. Pour cela, il ne s'évertue pas à l'instar de Simrock à reproduire minutieusement la forme que celle-ci revêt, mais à en créer une nouvelle conforme au génie de l'allemand moderne. Ce à quoi il a parfaitement réussi ; c'est ce qui fait le mérite principal de son travail. Son *Parcival* pourrait passer pour l'œuvre d'un poète contemporain, si par la façon de sentir et de penser qu'il reflète il n'indiquait pas qu'il n'est qu'une adaptation d'un original appartenant à un autre âge. — A. B.

131. — Nous signalons aux sémitisants et en général aux linguistes l'excellente *Vergleichende Grammatik der semitischen Sprachen* de H. Zimmern. Elemente der Laut- und Formenlehre. 1 vol. in-8^o, XII-194 pp. Prix : 5,50 M. (Berlin, Reuther).

ACTES OFFICIELS

ADMINISTRATION DE L'ENSEIGNEMENT MOYEN

Par arrêtés royaux des 24 et 31 mars, 15 et 18 avril 1898, sont nommés définitivement à leurs fonctions respectives :

MM. Gallet (R.-F.-J.), professeur agrégé de l'enseignement moyen du degré supérieur, professeur à titre provisoire de rhétorique latine à l'athénée royal de Charleroi; Wittmann (V.-A.), docteur en philosophie et lettres, professeur à titre provisoire de 3^e latine à l'athénée royal de Mons; Depaifve (E.), dispensé du diplôme légal par arrêté royal du 1^{er} mai 1888, professeur à titre provisoire de 4^e latine à l'athénée royal de Mons; Smeets (C.-E.-R.), gradué en lettres, surveillant à titre provisoire à l'athénée royal de Mons; Jacques (V.-J.-P.), professeur agrégé de l'enseignement moyen du degré supérieur, professeur à titre provisoire de langues allemande et flamande à l'athénée royal de Liège; Plessers (J.-L.), candidat en philosophie et lettres, surveillant à titre provisoire à l'athénée royal d'Anvers; Staes (E.-M.-L.), candidat en philosophie et lettres, surveillant à titre provisoire à l'athénée royal de Bruxelles; Sosset (F.), docteur en philosophie et lettres, surveillant à titre provisoire à l'athénée royal d'Ixelles; Laureys (J.-E.), porteur du diplôme de capacité pour l'enseignement du dessin dans la section professionnelle des athénées et des collèges, professeur de dessin à titre provisoire à l'athénée royal de Charleroi; Pasteyns (F.-F.-G.), docteur en philosophie et lettres, surveillant à titre provisoire à l'athénée royal de Malines; Deneef (R.-E.), docteur en philosophie et lettres, professeur à titre provisoire de langue flamande à l'athénée royal de Malines; Aubert (J.-A.), professeur agrégé de l'enseignement moyen du degré supérieur, professeur à titre provisoire d'histoire et de géographie à l'athénée royal de Louvain; Bormans (H.-A.), docteur en philosophie et lettres, professeur à titre provisoire de sixième et de septième professionnelle à l'athénée royal de Louvain; Loots (C.-M.-F.-X.), candidat en philosophie et lettres, surveillant à titre provisoire à l'athénée royal d'Anvers; Noirfalise (C.-A.-J.), professeur agrégé de l'enseignement moyen du degré supérieur, professeur à titre provisoire de septième latine à l'athénée royal de Huy.

Par arrêté royal du 25 mars 1898, la démission offerte par M. Dumont (P.), professeur en disponibilité pour cause de maladie, de l'athénée royal de Tournai, est acceptée.

Il est autorisé à faire valoir ses droits à la pension pour cause d'infirmité.

Par arrêté royal du 16 avril 1898, il est accordé à M. Wets (Georges), préfet des études à l'athénée royal, à Tongres, une augmentation exceptionnelle de 400 francs l'an, et à MM. Delville (Édouard), professeur à l'athénée royal, à Tournai; Sobry (Jules), professeur à l'athénée royal, à Anvers; Nitschké (Pierre), professeur à l'athénée royal, à Anvers; Lallemand (Alexis), professeur à l'athénée royal, à Bruxelles; Quoidbach (Théophile), professeur à l'athénée royal, à Malines, et Magin (Joseph), professeur à l'athénée royal, à Mons, une augmentation exceptionnelle de 300 francs l'an (art. 9 de l'arrêté royal du 14 juillet 1875).

DÉCORATION CIVIQUE

Par arrêté royal du 20 mai 1898, la croix de 1^{re} classe est accordée à :

MM. Jopken (E.), préfet des études de l'athénée royal de Tournai; Beguin (A.-L.-J.), professeur à l'athénée royal d'Arlon; Meurice (O.), professeur à l'athénée royal de Namur; Leroy (A.-L.), professeur honoraire à l'athénée royal de Charleroi;

Et la médaille de 1^{re} classe à :

MM. Tilman (C.), chargé des fonctions d'inspecteur général de l'enseignement moyen de l'État; Crombez (E.), inspecteur de l'enseignement moyen de l'État; Fosséprez (A.), inspecteur de la gymnastique; Kirsch (G.), professeur à la section normale moyenne de l'État, à Gand; Struman (L.), préfet des études de l'athénée royal de Liège; Boonen (H.), professeur à l'athénée royal de Lonvain; Dekkers (A.), professeur à l'athénée royal de Charleroi; Leprince (J.-J.), professeur à l'athénée royal de Chimay; Thomas (A.), professeur à l'athénée royal de Tournai; De Moor (F.), professeur à l'athénée royal de Liège; Anthéunis (J.), professeur à l'athénée royal de Liège; Bels (E.), professeur à l'athénée royal de Verviers.

NÉCROLOGIE

Avec M. Alphonse Wauters, décédé à Bruxelles le 2 mai dernier, a disparu le représentant le plus caractéristique de l'école historique belge qui s'est formée immédiatement après la révolution de 1830. Comme Gachard, et comme presque tous les érudits de cette époque dans notre pays, Wauters était un autodidacte. Comme Gachard encore, comme A. Henne, comme Kervyn de Lettenhove, il n'a jamais enseigné, au sens technique du mot, et n'a pas formé d'élèves. Mais il laisse comme eux une œuvre considérable, et l'on peut dire que ses ouvrages resteront pendant longtemps indispensables à tous ceux qui aborderont l'étude de notre moyen âge. Il nous est impossible de donner ici, même en raccourci, un aperçu de sa bibliographie, qui comprend plus de 200 numéros et où sont représentées côte à côte l'histoire locale, l'histoire des institutions, l'histoire politique, l'histoire de l'art et la diplomatique. Nous citerons parmi ses principaux travaux : l'*Histoire de Bruxelles*, en collaboration avec A. Henne (1843-45), l'*Histoire des environs de Bruxelles* (1850-57), la *Géographie et histoire des communes belges* (1859-1887 inachevé), l'*Histoire des libertés communales* (1869-1878), la *Table des chartes et diplômes imprimés concernant l'histoire de la Belgique* (1866-1896). L'ignorance où l'on a été pendant longtemps en Belgique des méthodes de l'érudition allemande explique que l'on ait adopté pour cet ouvrage monumental le plan de la *Table* de Bréquigny au lieu de celui des *Régestes* de Böhmer. Mais tel qu'il est, et malgré des imperfections inévitables qui ont été trop durement reprochées à l'auteur, il rend aux érudits les services les plus précieux.

Comme tous les historiens belges de sa génération, Wauters appartenait à l'école qu'ont illustrée en France les Augustin Thierry et les Guizot. Comme eux, il voyait dans le Tiers-État ou pour mieux dire dans la bourgeoisie, le facteur essentiel de la civilisation moderne. Il meurt au moment où des idées nouvelles transforment la conception historique et où une méthode plus sévère d'investigation donne à l'érudition un caractère plus scientifique. Mais son œuvre reste imposante et nous avons tenu à apporter à ce vétéran qui travailla jusqu'à son dernier jour, l'hommage de notre reconnaissance et de notre respect.

PÉRIODIQUES

Bulletin de l'Académie royale des sciences, des lettres et des beaux-arts de Belgique. 1898, n° 3. — Corrections au texte des lettres de Sénèque à Lucilius (seconde série), par P. Thomas. — Le comte Immon, par G. Kurth.

Byzantinische Zeitschrift, t. VII (1898), 2^e Heft. — Pierre Battifol, Sozomène et Sabinos. — J. Bidez, Une copie de la chronique de Georges le Moine conservée à la bibliothèque de Patmos. — P. Parageorgiu, Zu Photios. — Spyr. Lambros, Tavia, eine verkannte mittelgriechische Stadt. — O. Wulff, Die sieben Wunder von Byzanz und die Apostelkirche nach Konstantinos Rhodios. — Meliopoulos, *Ἐξέλεγξις βυζαντινῶν τινῶν ἐπιγραφῶν καὶ προσθήκαι*. — P. Parageorgiu, Die Inschrift aus der Terra d'Otranto. — I. Hilberg, Ein accentgesetz der byzantinischen Lambographen. — H. Christensen, Die Sprache des byzantinischen Alexandergedichtes. — P. Kretschmer, Lateinische und romanische Lehnwörter im Neugriechischen. — W. Schmid, Vulgärgriechisch-Romanisches aus einer Spanischen Handschrift.

Eranos. Acta philologica Suecana. Vol. II (1897), fasc. 3 et 4. — V. Lundström, Zur Geschichte des Reims in Klassischer Zeit. — A. Heisenberg, Zwei wiedergefundene Handschriften des Georgios Akropolites. — Miscellanea: Ueber den Ursprung des Asklepioskultes. Eine Erwiderung von L. Kjellberg. — In Lucretium III, 14-27 scripsit J. Paulson. — *Appendix critica*.

Neue Jahrbücher für das Klassische Altertum, Geschichte und deutsche Litteratur und für Pädagogik. 1898, 4^{te} Heft. — I. Hermann Lipsius, Die neuentdeckten Gedichte des Bakchylides. — E. Bruhn, Eine neue Auffassung der Antigone. — E. Schulze, Die Anlage des obergermanischen Limes und das Römerkastell Saalburg. — Valentin, Zur aesthetik des Tragischen. — II. Münch, Die Bedeutung des Vorbildes in der Schulerziehung. — Vollbrecht, Aus Briefen des Dr. F. Kohlrausch (fin). — Landmann, Die Behandlung von Goethes Faust in den oberen Klassen höh. Schulen. — Sorgenfrey, Hilfsmittel für den Unterricht in der alten Geschichte. — W. Ruge, Ueber Ules Lehrbuch der Erdkunde.

Revue des Humanités en Belgique, t. I (avril 1898), n° 4. — O. Pecqueur, Études de style. — M. Henen, Les humanités modernes et les littératures anciennes. — A. Bocquet, Leçons pratiques de grammaire grecque.

Degré de comparaison des adjectifs. — C. Gelders, La composition française et la conception du plan. — J. Hocq, L'étude de la rythmique française dans les collèges. — L. Dony, De la répartition de la matière grammaticale et des devoirs de rédaction dans les classes de français des humanités anciennes. — A. Bovy, L'éducation de la parole dans l'enseignement moyen.

Revue de l'Université de Bruxelles. 3^e année, n^o 7. — C^{te} Goblet d'Alviella, La théorie du sacrifice et les recherches de Robertson Smith. — Léon Devogel, Étude sur la latinité et le style de Paulin de Pella (suite et fin). — n^o 8. — Paul de Reul, Les Sorcières de "Macbeth".

Rivista di filologia e d'istruzione classica, T. XXVI (1898), fasc. 2. — Cantarelli, Origine degli Annales Maximi. — Stampini, Alcune osservazioni sui carmi trionfali latini. — Al. Olivieri, Sul mito di Oreste nella letteratura classica. — Stampini, Il codice Torinese di Lucano del secolo XII.

Zeitschrift für das Gymnasialwesen. 1898. April. — Sachse, Bemerkungen über den Unterricht im Hebräischen. — Bericht über die Versammlung deutscher Philologen und Schulmänner in Dresden (suite). — Jahresberichte des philologischen Vereins zu Berlin (Homer, Sallust).

COMPTES RENDUS

Δισχόλου δράματα, éd. N. WECKLEIN et E. ZOMARIDIS (avec notes en grec). Tomes II et III, 1. Athènes et Leipzig, Harrassowitz, 1896 et 1897, 798 pp. " Les introductions sont aussi complètes qu'on peut le désirer; les notes critiques renferment tout ou presque tout ce qui est indispensable à connaître pour l'histoire du texte, et le texte lui-même est publié avec la même rigueur, la même science et le même soin que celui des deux drames déjà parus. ", My., Rev. crit., 1898, n^o 7.

AMATUCCI *Manuale di archeologia ed antichità greche et romane*. Turin, Clausen, 310 pp. " L'ensemble est bon malgré quelques inexactitudes de détail. Sera utile aux professeurs de gymnases. ", Rizzo, Rivista di filologia, 1898.

L. APULEI *Metamorphoseon libri XI*, rec. J. vander Vliet. Leipzig, Teubner, 1897 (Bibl. Teubneriana). XXIII-292 pp. 3 mk. " Le travail critique présente des lacunes, mais il faut savoir gré à l'éditeur d'avoir réuni d'utiles matériaux. Le texte, constitué avec hardiesse, contient une quantité considérable de corrections personnelles. ", P. L., Rev. crit., 1898, n^o 15.

S. AMEROSII *opera*, ed. C. SCHENKL. Vienne, Tempsky, 1897. " Bonne édition critique. ", Petschenig, Wochenschr. f. klass. Philol., 1898, n^o 11.

SANCTI AURELI AUGUSTINI *Confessionum libri XIII*, rec. P. Knoell (t. XLIII, sect. 1, pars 1 du *Corpus scriptorum ecclesiasticorum latinorum*). Vienne et Prague, Tempsky; Leipzig, Freytag, 1896. XXXIV-396 pp. in-8^o. " Cette édition a pour principal mérite de nous faire connaître dans le détail les plus anciens mss. des *Confessions*. Kn. attache une importance exagérée au *Sessorianus*. ", Paul Lejay, Rev. crit., 1898, n^o 12.

E. BIRÉ. *Journal d'un bourgeois de Paris pendant la Terreur*. V. Paris,

Perrin, 460 pp. in-8°. 3 fr. 50. " Appartient à un genre hybride et bâtard. „ A. C[huquet], *Rev. crit.*, 1898, n° 14.

FRIED. BLASS. *Grammatik des neutestamentlichen Griechisch*. Goettingue, Vandenhoeck et Ruprecht, 1896. 5 mk. 40. " Ouvrage de grande valeur, renfermant des observations très importantes. Toutefois il ne rend pas inutile la grammaire de Winer, conçue d'après des principes différents. „ W. H. vande Sande Bakhuyzen, *Museum*, VI, n° 2.

H. BOOS. *Geschichte der rheinischen Städtekultur von ihren Anfängen bis zur Gegenwart mit besonderer Berücksichtigung der Stadt Worms*. II. Berlin, Stargard, 1897. XII, 549 pp. in-4°. " Exposé lucide et sans prétention de la civilisation des villes rhénanes jusqu'au XV^e siècle. „ R[euß]. *Rev. crit.*, 1898, n° 17.

COLINGE et BARDIAUX, *Exercices de langage et de rédaction*. Namur, Wesmael-Charlier, 1897. Livre du maître : fr. 2.50. Livre de l'élève : 3 parties à fr. 0.40; 0.50; 0.40. " Peut être utilisé dans les classes inférieures des athénées. „ J. Fleuriaux, *Bull. bibliogr. du Musée belge*, 1798, n° 4.

W. DE VREESE. *Gabriel Meurier* (Extrait de la Biographie nationale, t. XIV, 1897). " Très soigné. „ C. Lecoutere, *Bull. bibliogr. du Musée belge*, 1898, n° 4.

M. DEWALQUE. *Grammaire latine*. Namur, Wesmael-Charlier. " Offre de nombreux et graves défauts. „ C. Gelders, *Revue des Humanités en Belgique*. I. *Bull. bibliogr.* p. 85.

Le P. ALFRED DUMONT S. J. *Cours d'histoire moderne*. Namur, Wesmael-Charlier, 1897. 2 fr. " Bon manuel classique. „ Fr. Van Caeneghem, *Bull. bibliogr. du Musée belge*, 1898, n° 5.

P. FREDERICQ. *De secten der Geeselaars en der dansers in de Nederlanden tijdens de XVI^e eeuw*. Bruxelles, Hayez, 1897. 62 pp. in-4°. (Mém. de l'Acad., t. LIII). " Par les détails qu'elle renferme, ainsi que par le soin avec lequel elle a été écrite, cette monographie paraît avoir épuisé tout ce qu'il y avait à dire sur les sectes des Flagellants et des Danseurs. „ Ch. Molinier, *Revue historique*, 1898, mai-juin.

ERNEST GOSSART. *Notes pour servir à l'histoire du règne de Charles-Quint*. Bruxelles, Hayez, 1897. iv-120 pp. fr. 2.50. " Étude intéressante et bien documentée, dont les historiens devront tenir compte. „ A. Dutron, *Bull. bibliogr. du Musée belge*, 1898, n° 4.

LÉON HALKIN. *Lettres inédites du baron G. de Crassier, archéologue liégeois, à Bernard de Montfaucon*. Louvain, Peeters, 1897. 78 pp. in-8°. " Documents intéressants et bien édités. „ Alph. Roersch, *Rev. crit.*, 1898, n° 14.

Q. HORATHI FLACCI *opera*, éd. A. HUBERT. 2 vol. Namur, Wesmael-Charlier. " N'est pas au courant de la science, mais a des mérites pédagogiques. „ G. Gérard, *Revue des Humanités en Belgique*. I. *Bull. bibliogr.* p. 91.

E. HUBERT. *La torture aux Pays-Bas Autrichiens pendant le XVIII^e siècle*. Bruxelles, J. Lebègue, 1897. " Très clair et très complet. „ P. Haake, *Deutsche Zeitschrift für Geschichtswissenschaft*, 1898, fév.-mars.

R. LAPAILLE. *La Grammaire française et la Critique grammaticale en Belgique*. Liège, Demarteau. 32 pp. in-8°. " Cet examen critique de la grammaire classique de Clédât contient beaucoup d'observations justes et il intéresserait tous ceux qui enseignent le français, si le ton n'était par trop personnel. M. L. accuse notamment M. Clédât de lui avoir emprunté, sans le dire, les changements apportés par celui-ci à certaines parties de sa *Grammaire raisonnée*. „ J. P. Waltzing, Bull. bibliogr. du Musée belge, 1898, n° 4. — Dans le n° 5 du même recueil, M. Clédât réfute l'accusation de M. L. et déclare que celui-ci " n'a pas la moindre idée de l'histoire de notre langue. „

H. LONCHAY. *La rivalité de la France et de l'Espagne aux Pays-Bas* (1635-1700). Bruxelles, Hayez, 1896. 367 pp. in-8°. (Mémoire couronné de l'Acad. t. LIV). " Remarquable tant par la variété et l'abondance des informations que par la sagacité des aperçus. „ E. Hubert, Revue historique, 1898, mai-juin.

L. MALLINGER. *Médée, étude de littérature comparée*. Louvain, Peeters. " Excellent. „ V. Carlier, Rev. des Hum. en Belgique. I. Bull. bibliogr. p. 84.

CH. MICHEL. *Recueil d'inscriptions grecques*, fasc. I et II. " Rendra d'éminents services. Les textes sont bien choisis et édités avec le plus grand soin. L'auteur a fouillé la littérature épigraphique jusque dans ses moindres recoins. „ (Le rp. fournit de nombreuses remarques critiques sur les textes). Adolf Wilhelm, Göttingische gelehrte Anzeigen, 1898, n° III (mars). — *Id.*, fasc. I-III. Bruxelles, Lamartin, 1897-1898. " Le meilleur des recueils de ce genre qui existe actuellement : donne toutes les inscriptions importantes, une bibliographie complète, un texte sûr. Il est à souhaiter que cet ouvrage se répande le plus possible en Allemagne. „ O. Schulthess, Woch. für Klass. Philol., 1898, n° 23.

H. PIRENNE. *Le livre de l'abbé Guillaume de Ryckel (1249-1272). Polyptyque et comptes de l'abbaye de S. Trond au milieu du XIII^e siècle*. Gand, 1896, 440 pp. in-8°. " Documents d'un rare intérêt pour l'histoire économique. „ (Le rp. trouve que l'éditeur aurait dû augmenter le nombre des tables). R. Kotzshke, Deutsche Zeitschr. f. Geschichtswissenschaft, 1898, fév.-mars. — " Publication d'un grand intérêt. „ F. Keutgen, Historische Zeitschrift, 1898, n° 3.

PLATON, *Phédon*, éd. CH. BONNY. Gand, 1898. " Avec quelques remaniements, pourrait devenir excellent. „ G. Meyer, Revue des Humanités en Belgique. I. Bull. bibliogr. p. 81.

P. POULLET. *Quelques notes sur l'esprit public en Belgique pendant la domination française (1795-1814)*. Gand, Vander Haeghen, 1896. " Très intéressants documents. „ E. Hubert, Deutsche Zeitschrift f. Geschichtswissenschaft, 1898, fév.-mars.

L'abbé TIMMERMANS. *Histoire romaine*. Gand, Siffer, 1898. 440 pp. " Sans valeur scientifique. „ J. P. Waltzing, Bull. bibliogr. du Musée belge, 1898, n° 5.

A PROPOS DES RÉCITATIONS RHAPSODIQUES

A l'époque historique, l'Iliade et l'Odyssée faisaient l'objet de récitations publiques dans la plupart des cités grecques, à Sparte comme à Athènes, en Crète comme dans les colonies ioniennes. Ces concours poétiques auxquels prenaient part les rhapsodes de différentes villes, servaient à rehausser l'éclat de fêtes solennelles telles que les Panathénées; un jury composé de citoyens était chargé d'apprécier l'art de la récitation, la beauté des morceaux épiques et de décerner la palme au rhapsode vainqueur.

Les concurrents eurent d'abord la faculté de choisir dans les poèmes homériques les passages qui leur convenaient le mieux et de les réciter dans l'ordre qui leur plaisait. Mais bientôt, pour permettre au public attentif de saisir l'œuvre homérique tout entière, le législateur athénien décida que l'Iliade et l'Odyssée seraient récitées de telle sorte que chaque rhapsode commencerait au point où le précédent aurait fini; on assurait ainsi la succession régulière des morceaux.

Diogène Laërce, qui nous rapporte ce règlement, en attribue l'institution à Solon tandis que, suivant une autre tradition, Hipparque, fils de Pisistrate en serait l'auteur ¹.

Il n'est pas certain qu'il y ait contradiction entre les deux textes : Solon a pu appliquer le règlement des récitations

¹ Diogène Laërce, *Vies des Philosophes*, I, 2, 9 (§ 57) (Σόλων) τὰ τε Ὅμηρου ἐξ ὑποβολῆς γέγραφε ραψωδεῖσθαι, οἷον, ὅπου ὁ πρῶτος ἐληξεν, ἐκείθεν ἀρχεσθαι τὸν ἐχόμενον. Cf. Suidas s. v. ὑποβολή.

Pseudo-Platon., *Hipparque*, p. 228 B. : (Ἱππαρχος) τὰ Ὅμηρου πρῶτος ἐκόμενεν εἰς τὴν γῆν ταυτηνὶ καὶ ἡνάγκασε τοὺς ραψωδοὺς Παναθηναίοις ἐξ ὑπολήψεως ἐφεξῆς αὐτὰ διέναι ὥσπερ νῦν ἐτι οἶδε ποιοῦσιν.

rhapsodiques à un exemplaire incomplet des poèmes homériques, tandis qu'Hipparque l'étendait à l'ouvrage entier, après la recension qui en fut faite sous les auspices de son père¹. Nous croyons pourtant qu'en cette matière il n'y a eu qu'une ordonnance, celle d'Hipparque et que les deux traditions sont des versions différentes d'un seul et même fait².

Le souci de grandir le rôle de Solon, que l'on remarque dans de nombreuses traditions, rapportées par Diogène Laërce d'après le compilateur Hermippe de Smyrne, lui aura fait attribuer la mesure d'un législateur postérieur.

D'ailleurs, cette contradiction entre les deux auteurs, si contradiction il y a, n'a pas influé sur l'explication qu'ils nous donnent des expressions servant à caractériser les concours de rhapsodes. L'un et l'autre s'accordent à y reconnaître la succession de personnages venant réciter dans l'ordre traditionnel les différents chants de l'épopée homérique. (Voir les textes cités plus haut). Mais, d'après l'auteur du dialogue platonicien, ce mode de récitation était désigné par les mots *ἐξ ὑπολήψεως*, tandis que Diogène Laërce emploie l'expression *ἐξ ὑποβολῆς*.

La signification du terme *ὑπόληψις* n'est pas douteuse; conformément à son étymologie, il indique la " reprise ", de la récitation, une réplique. Chaque rhapsode répond au précédent. Une récitation faite *ἐξ ὑπολήψεως* est donc une récitation " par reprise " ou " par réplique " ³. Si ce sens a généralement été admis, les opinions sont fort partagées sur

¹ Ritschl, *Opusc.* I, 56 s. — Remarquons que, contrairement à la tradition du dialogue platonicien, les poèmes homériques furent connus à Athènes avant Hipparque.

² Le règlement d'Hipparque fut une conséquence du travail scientifique dirigé par Pisistrate. Cf. de Wilamowitz, *Homerische Untersuchungen*, Berlin 1884, p. 263, et P. Cauer, *Grundfragen der Homerkritik*, Leipzig, 1895, p. 95 s.

³ Le verbe *ὑπολαμβάνειν* avec ou sans *λόγον* signifie : " prendre la parole après un autre. " Il est vrai que *ὑπολαμβάνειν* employé absolument, signifie : succéder, suivre : *ἡ ναυμαχία ὑπολαβοῦσα*, Hérod., 6, 27 = le combat naval qui suivit. L'expression *ἐξ ὑπολήψεως* peut donc signifier " par succession ", sens dérivé de l'interprétation que nous proposons. La traduction : " par alternance ", moins précise, sert aussi pour *ἐξ ὑποβολῆς*.

celui de l'expression *ἐξ ὑποβολῆς*. Au début de ce siècle, une longue polémique s'éleva à ce sujet entre A. Boeckh et G. Hermann ¹.

Boeckh prétendait que les deux locutions étaient synonymes; Hermann, d'accord avec Boeckh sur la signification des mots *ἐξ ὑπόληψεως*, voulait appliquer l'expression *ἐξ ὑποβολῆς* à une récitation faite d'après un texte qu'un souffleur (*ὑποβολεύς*) rappelait au rhapsode. Sans doute, le verbe *ὑποβάλλειν* a quelquefois le sens de " suggérer „ et plus particulièrement celui de " souffler „; mais, à première vue, l'interprétation d'Hermann paraît étrange; elle contredit l'explication de Diogène Laërce ² (... οἷον, ὅπου ὁ πρῶτος ἔληξεν, ἐκείθεν ἄρχεσθαι τὸν ἐχόμενον.) et elle supprime, du moins en partie, l'objet même du concours où la mémoire devait jouer le premier rôle; enfin, c'est imaginer un expédient bien moderne que d'introduire ainsi un personnage destiné à parer aux défaillances de concurrents qui doivent précisément montrer la virtuosité de leur mémoire. Aussi, l'opinion de Boeckh, plus rationnelle, a-t-elle été approuvée par la plupart des critiques modernes; elle n'est cependant pas entièrement satisfaisante parce qu'elle n'explique pas comment les auteurs anciens ont pu employer deux mots aussi différents que *ὑπόληψις* et *ὑποβολή* pour désigner le même mode de récitation. Ceux qui l'ont admise, Nietzsche, de Wilamowitz, P. Cauer et d'autres, ne nous ont pas davantage donné cette explication ³. C'est ce que nous voudrions essayer ici.

Pour résoudre la question, il suffit de songer à la forme des représentations rhapsodiques et à la composition des mots *ὑπόληψις* et *ὑποβολή*. Le concours de rhapsodes consiste en une succession de personnages venant réciter devant le peuple

¹ *Corpus Inscript. Graec.* n° 3088 (II^e vol. p. 674-678); G. Hermann, *Opuscula* V, pp. 300 ss.; VII, pp. 65 ss.

² M. Croiset, *Histoire de la littér. grecq.* I (1887), p. 416 n. 1, a proposé du texte de Diogène Laërce une interprétation qui éviterait cette contradiction, mais en donnant au mot *ὑποβολή* le sens de " texte écrit. „

³ Nietzsche, *Rhein. Mus.* XXV (1870), p. 529 ss. et XXVIII, p. 211 ss.; de Wilamowitz, *Homerische Unters.*, p. 265; P. Cauer, *Grundfragen der Homerkr.*, pp. 95-96.

des passages plus ou moins longs des poèmes homériques. Si de cette série de récitateurs nous en abstrayons deux qui se suivent immédiatement, on pourra caractériser leur rôle respectif en disant que le premier jette (*ὑποβάλλει*) le dernier vers de sa récitation au rhapsode suivant et que celui-ci reprend (*ὑπολαμβάνει*) la récitation à l'endroit où son partenaire l'avait laissée. En d'autres termes, l'un est *ὑποβάλλον*, l'autre est *ὑπολαμβάνων*. La récitation du premier est une récitation *ἐξ ὑποβολῆς*; celle du second, une récitation *ἐξ ὑπολήψεως*. Mais le premier de ces deux concurrents reprend la récitation du rhapsode précédent; sa récitation *ἐξ ὑποβολῆς* est donc aussi une récitation *ἐξ ὑπολήψεως*. De même le second joue vis-à-vis de celui qui le suit, le rôle que le premier avait joué à son égard. Il est *ὑποβάλλον*. Sa récitation *ἐξ ὑπολήψεως* est donc aussi une récitation *ἐξ ὑποβολῆς*.

Nous devons naturellement excepter le premier et le dernier rhapsode de la série : la récitation du premier n'est qu'une récitation *ἐξ ὑποβολῆς*, puisqu'il ne reprend pas la récitation d'un autre ¹ et la récitation du dernier n'est qu'une récitation *ἐξ ὑπολήψεως* puisqu'il n'y a plus de concurrent à qui il puisse adresser les derniers vers de sa récitation.

En résumé, la récitation de chaque rhapsode est faite " par reprise, " *ἐξ ὑπολήψεως*, à l'égard du précédent et " par envoi, " *ἐξ ὑποβολῆς*, à l'égard du suivant. L'expression complète pour désigner les concours de rhapsodes serait *ἀγῶνες ἐξ ὑπολήψεως καὶ ἐξ ὑποβολῆς*. Mais comme de ces deux termes l'un ne va pas sans l'autre, chaque concurrent étant *ὑπολαμβάνων* et *ὑποβάλλον*, les auteurs anciens ont pu, au lieu de les réunir, employer tantôt le premier, *ἐξ ὑπολήψεως*, tantôt le second, *ἐξ ὑποβολῆς*.

Ainsi se trouve expliqué l'emploi simultanément de deux locutions différentes pour désigner les récitations par alternance.

Le sens spécial de *ἐξ ὑποβολῆς* apparaît clairement dans les concours moins solennels qu'on organisait dans les écoles de la Grèce.

¹ Le juge du concours qui indiquait au premier rhapsode l'endroit où il devait commencer sa récitation, était en quelque sorte *ὑποβάλλον* et le rhapsode, *ὑπολαμβάνων*.

Une inscription de Téos (*Corp. Inscr. Graec.* 3088) nous a conservé une liste de jeunes gens vainqueurs " par envoi ", *ὑποβολῆς* et d'autres, vainqueurs " par réponse à l'envoi ", *ὑποβολῆς ἀνταποδόσεως*¹. Ici les morceaux déclamés étaient plus courts que dans les grandes récitations de rhapsodes et le concours avait un caractère particulier.

Comme M. de Wilamowitz le suppose², on choisissait sans doute un poème classique que les élèves étaient censés connaître de mémoire; puis, l'un d'eux adressait au hasard un vers à un de ses condisciples et celui-ci devait, après quelques instants, réciter le vers suivant. Cet exercice était renouvelé un certain nombre de fois; si le premier avait réussi à embarasser son partenaire, il était proclamé vainqueur *ὑποβολῆς*; si, au contraire, le second avait su reprendre chaque fois la récitation, il recevait le titre de vainqueur *ὑποβολῆς ἀνταποδόσεως*, autrement dit *ὑπολήψεως*.

Nous retrouvons le même genre de récitation dans l'exposé d'un concours fictif entre Homère et Hésiode³. Le poète d'Ascrea " adresse " (*ὑποβάλλει*) au chancre ionien le commencement de certaines sentences poétiques et Homère les " reprend " (*ὑπολαμβάνει*) pour les achever. Mais, comme le rhéteur Alcidas n'a utilisé la tradition de ce concours entre les deux grands poètes épiques que pour appuyer sur un exemple illustre ses propres idées relativement à la composition littéraire, il a supposé naturellement que l'un et l'autre improvisaient leurs demandes et leurs répliques.

HUBERT DEMOULIN.

¹ Cf. *C. I. G.* 2214 (à Chios) 2^d vol. p. 201 et 3059 2^d vol. pp. 644 s.

² *Homer. Unt.* pp. 265 s. L'auteur décrit des jeux de société semblables encore en usage en Allemagne (tellerdrehen).

³ Reproduit généralement à la suite des œuvres d'Hésiode. Cf. Nietzsche, *Rhein. Mus.* ll. cc.

LA TRADITION MANUSCRITE
DU
DISCOURS VIII DE L'EMPEREUR JULIEN

D'APRÈS DEUX MANUSCRITS DE LA BIBLIOTHÈQUE DE CHALCÉ

Hertlein, le dernier éditeur des œuvres de l'empereur Julien (Leipzig, Teubner, 2 vol. 1875 et 1876), a fait faire au texte des discours et des lettres de grands progrès. La collation très exacte du *Vossianus* 77 dont il s'est servi, lui a permis d'écarter un bon nombre de fautes que ses devanciers Petau et Spanheim n'avaient pas soupçonnées¹. Il lui est arrivé cependant de corriger en plus d'un endroit des leçons qu'il aurait dû respecter. De plus — et ce défaut est visible surtout dans les lettres² — il n'a pas pris la peine de classer ses manuscrits. Le philologue qui entreprendra la prochaine édition des œuvres de Julien devra donc reprendre à peu près complètement l'étude de la tradition manuscrite. C'est à lui faciliter sa tâche pour le discours VIII que je voudrais réussir dans cette courte notice.

M. Papadopoulos Kerameus a découvert dans la bibliothèque de l'ancien couvent de la Mère de Dieu, aujourd'hui l'école des Commerçants Grecs, à Chalcé (Halki, près de Constantinople), un manuscrit important pour ce discours de Julien. Il en a donné la description complète, qu'il est inutile

¹ L'édition de Petau a été publiée à Paris, chez Cramoisy, en 1630; celle de Spanheim, à Leipzig, chez Weidmann en 1696.

² Il donne en même temps que les variantes du *Parisinus* 2131 et du *Monacensis* 490, celles du *Palatinus* 134 et de l'*Ottobonianus* 90, copies des deux premiers manuscrits.

de reproduire ici ¹. Rappelons seulement que c'est un volume (n° 157 du catalogue) de 21 cent. de haut sur 15 de large, comprenant 338 feuillets, relié au XV^e siècle d'après M. Papadopoulos ². Il est formé de la réunion de plusieurs manuscrits — la plupart incomplets ou mutilés — de divers auteurs et de diverse provenance. Deux d'entre eux (feuillets 245 — 265 = X, 273 — 277 = Y) contiennent des lettres de Libanius et de Julien, avec le discours VIII de Julien (*τοῦ αὐτοῦ παραμυθητικός εἰς ἐαυτὸν ἐπὶ τῇ ἐξόδῳ Σαλουστίου*). Une collation de ces feuillets à été publiée par M. Papadopoulos Kerameus pp. 15-20 et 33-34 de l'article cité; mais une photographie que M. Boyens, professeur à l'école commerciale, a eu l'obligeance de faire exécuter à la demande de M. Cumont, m'a permis de voir que pour le discours VIII cette collation est loin d'être exacte ³. Elle est à refaire complètement. On doit d'ailleurs à M. Papadopoulos Kerameus trop de communications importantes sur les bibliothèques les moins accessibles de l'Orient hellénique, pour lui reprocher la hâte avec laquelle il fait connaître les manuscrits précieux qu'il lui arrive de découvrir presque à chaque instant.

Les deux manuscrits offrent de grandes analogies; l'écriture de Y est plus petite que celle de X, mais, à part cette différence, on croirait que tous deux sont d'une seule et même main : est-ce à dire que l'un d'eux n'est qu'une copie de l'autre ? — Il est entendu que nous poserons la question uniquement pour le discours VIII, sans tenir compte de la série de lettres donnée par chacun des manuscrits : la tradition du discours VIII peut en effet être indépendante de

¹ Voyez *Ὁ ἐν Κωνσταντινουπόλει ἑλληνικὸς φιλολογικὸς σύλλογος. Παλαιογραφικὸν δελτίον, παράρτημα τοῦ 15^{ου} τόμου. Ἐν Κωνσταντινουπόλει 1885*, pp. 9-35.

² La reliure ne paraît cependant pas remonter plus haut que l'année 1381, car le dernier feuillet porte la date et la signature suivante : † *ῥωζ (= 1381) νοεμ. 15^η χεῖρ Γεωργίου Θύτου Κρητός*. art. cité, p. 15.

³ Ainsi p. 317,6 (éd. Hertlein) *ἡ φήμη* donné comme omis dans X s'y trouve; 318,1 l'omission de *τὸ ἴσον* dans X et Y n'est pas signalée; 320, 16-18 les mots *ὅταν ἡ τῶν ὁρῶν ... μεταβάλλουσιν* ne manquent pas dans Y comme le prétend M. Papadopoulos. Plusieurs fois il lit *τυχεῖν* au lieu de *τυχόν*; etc., etc.

celle des épîtres. — On peut affirmer à coup sûr que X ne dérive pas de Y : le texte de ce dernier manuscrit est considérablement abrégé ¹, et comprend moins de la moitié de celui de X. Il est beaucoup plus difficile de se prononcer sur la provenance de Y. D'une façon générale, Y suit de si près le texte de X qu'il semble en dériver directement; il a cependant deux bonnes leçons que X ne lui donnait pas :

314,19 *σωκρά* X, *σωκράτην* Y — 320,17 *ὀρῶν* X, *ὥρῶν* Y.

Mais ce sont là des indices et non des preuves, car il faut remarquer qu'Y porte plus d'une trace de revision. Quelques leçons propres à ce manuscrit sont évidemment des corrections :

314,17-18 *δοίη ... ἀπαλλαττόμενος*] om. X, *στερηθεὶς* Y. Sans doute le copiste de Y a voulu combler la lacune en suppléant le participe qui manquait : conjecture assez heureuse du reste, *στερηθεὶς* n'étant pas loin, pour le sens, de *ἀπαλλαττόμενος*.

321,20 *παραληψόμεθα*] *παραλειψόμεθα* XY, mais Y écrit η en surcharge sur ει.

323,23 *καθιεργμένον*] *καθήμενον* Y. La leçon de Y semble empruntée au passage de l'Odyssée que Julien imite ici (Od. V, 82-85) :

*ἀλλ' ὃ γ' ἐπ' ἀκτῆς κλαῖε καθήμενος, ἔνθα πάρος περ,
δάκρυσι καὶ στοναχῇσι καὶ ἄλγεσι θυμὸν ἐρέχθων
πόντον ἐπ' ἀτρύγετον δερκέσκετο δάκρυα λείβων.*

323,22 *ἐπεὶ*] *ἐπεὶ τοι* Y. Cf. cependant 324,8 et 312,10 *ἐπεὶ τοι* X.

Quelques autres leçons de Y sont fautives :

315,11 *εὖνονν* om. Y — 320,12 *Ἀθήνηθεν*] *Ἀθήνησιν* Y — 320,13 *Ἰωνία*] *Ἰονία* Y — 320,23 *ταύτην*] *ταύτης* Y — 327,20 *θεοὶ*] *θεὸς* Y.

¹ Passages omis par Y seul : 311, l. 1-13; ibid. 18 *πάθη* — 312,5 *καταστή-
σονται*; 312,7 *τῶν* — ibid. 12 *δημιουργόν*; ibid. 20 *οὐκοῦν* — 313,4 *οἴκοι*;
313,11 *πρὸς δὲ* — ibid., 23 *πάθη*; ibid. 25 *ὅθεν* — 314,2 *φροντίδος*; 314,5 *ἦν*
— ibid. 15 *μελήσει*; ibid. 20, *ἐξ* — 315,2 *Ἄθω*; 315,4 *ἐμοὶ* — ibid. 10 *καρδίαν*;
ibid. 18 *ἀλλὰ* — 317,7 *πλέον*; 318,1 *ἀλλὰ* — ibid. 24 *πρῶτως*; 322,18 *ὁμοίως* —
ibid. 24 *πίτσεως*; 323,15 *τίνα* — ibid. 22 *λύπης*; 324,7 *οὐ γὰρ* — 326,17 *ἐπεὶ*;
326,18 *ἀλλ' ὥς* — 327,7 *ἀφείσθω*.

Ces dernières leçons exceptées, ainsi que les omissions signalées plus haut, le texte de Y coïncide parfaitement avec celui de X; il suffira donc, pour les variantes qu'il nous reste à examiner, de citer X, le plus complet des deux manuscrits.

Avant la découverte de M. Papadopoulos, on n'avait pour le texte du discours VIII que deux sources, le *Vossianus* 77 = V, et le *Marcianus* 366 = M. Le *Vossianus* est de beaucoup le plus important de tous les manuscrits de Julien que nous possédons. Primitivement complet, ou du moins comprenant la presque totalité de ce qui nous reste des œuvres de l'empereur, et remontant probablement au XII^e ou au XIII^e siècle, il est pour tous ces écrits l'instrument le plus indispensable de n'importe quel travail de revision et d'émendation du texte. Le *Marcianus* 366 est beaucoup moins correct, et aussi plus récent (XV^e siècle?) que le *Vossianus*; mais on ne peut s'en passer, tant parce qu'il appartient à une recension différente de celle de V, que parce que ce dernier manuscrit est devenu illisible en maint passage, à cause des ravages du temps et de l'humidité.

Pour en revenir à nos manuscrits de Chalcé, leurs leçons s'accordent avec celles de V dans un très grand nombre de cas où ces dernières semblent préférables au texte de M, ou du moins tout aussi acceptables :

311,4 εἰ μὴ καὶ VX, εἰ καὶ μὴ M — 312,10 δριμυτάτης πόας VX, δριμυτάτης φασὶ πόας M (φασὶ est inutile, cf. l. 8) — 313,3 τὸν VX, om. M — 314,11 τὰντὰ VX, ταῦτα M — 315,19 ἐκαρπώσαμην VX, ἐκαρπώσαμεθα M — 316,8 δὴ VX, om. M — ibid. 13 αὐτοὺς VX, αὐτοὺς M — 317,20 ἐστὶν VX, εἰσὶν M — 319,23 προσβάλλει VX, προβάλλει M, cf. 321,17-18 — 320,22 ἔπεται VX, ἐπιγίνεται M : cet emploi figuré d'ἔπεσθαι est très fréquent, cf. Xen. Cyr. I, 2,7: Ἐπεσθαι δὲ δοκεῖ μάλιστα τῇ ἀχαριστίᾳ καὶ ἡ ἀναισχυντία etc. — 324,19 παρέσται VX, παρίσταται M : il faut le futur, et c'est aussi le texte que nous donne Suidas au mot ἄκκλητος — ibid. 16 προσγένοιτο VX, προσγίνοιτο M — 325,5-6 ἢ τοῖς Πηλέως ἐκείνος VX, ἢ τοῖς Πηλέως ἐκείνοις M — 326,15 γένοιτο VX, γίνοιτο M — ibid. 19 γένοιτο VX, γίνοιτο M — ibid. 19 ἀπορραθυμήτως VX, ἀπαρραθυμήτως M : ἡ ἀπαρραθυμία : ἀπορραθυμήτως est préférable comme *lectio difficilior*; et cette leçon a de plus sur ἀπαρραθυμήτως l'avantage de n'être pas aussi voisine, pour le sens, de ἀψυχαγωγίως (l. 20).

Les variantes qui vont suivre, où l'accord de V et de XY maintient même pour un texte fautif, nous montrent d'une manière bien plus évidente encore la parenté de ces manuscrits :

314,14 ἡ M, ἡ τι VX — 315,19 ὄφελος M, τὸ ὄνειδος VX — 320,7 χρώμενον M, χρώμενος VX — ibid. 20 οὐκουν M, οὐκοῦν VX — 321,18 φαντάσματα M, τὰ φαντάσματα VX — 324,2 φόβων M, φόνων VX : Hertlein propose πόνων, d'après d'autres passages de Julien où l'on retrouve πόνοι καὶ κίνδυνοι. Mais une alliance de mots aussi naturelle que φόβοι καὶ κίνδυνοι peut apparaître facilement sous la plume de Julien, qui la rencontrait d'ailleurs chez ses auteurs favoris (Plat. Rép. 570 B; Théétète, 173 A, etc.) — ibid. 6 τῆς M om. VX — 325,3 τοῖς M, τοὺς VX : ἡγάπα ayant le sens de " se contenter de " (cf. ἡρκεῖτο l. 4), le datif τοῖς est admissible (voir 326,1 τοῖς παροῦσιν ἀγαπῶντες); d'ailleurs le masculin τοὺς ne peut se justifier — ibid. 16 τῶ M, τῶν VX — 326,12 πόθος M, ἐρως VX — ibid. 23 τῶν M, om. VX; il semble qu'en général Julien emploie l'article devant Ἕλληνες (cf. 561,23; 582,3; 592,18; 609,20) — 327,14 ἐταῖρον M, ἑτέρου VX : il est difficile d'admettre qu'une faute aussi grossière que la confusion de ἐταῖρον et ἑτέρου, ait pu se glisser dans des manuscrits aussi corrects que V et X, surtout dans ce dernier qui, comme nous le verrons, n'est pas moins revisé que Y. Leur accord ne paraît pas venir ici d'une coïncidence, mais doit bien être la preuve évidente de leur commune origine. Rien ne peut mieux nous montrer que V forme avec X et Y une seule et même tradition, et que M reste seul pour nous représenter l'autre. — 327,20 οὐλλέ M, οὐλλέ VX.

A ces exemples, déjà plus que suffisants pour établir notre thèse, ajoutons une dernière série de cas où l'accord VX se maintient contre M seul; ce sont des variantes qu'on peut qualifier d'indifférentes, parce qu'il est bien difficile parfois de trancher entre elles, et de fixer son choix.

315,5 μόνον ἔνεκα VX, ἔνεκα μόνον M — 316,4 ζαμόξιδος VX, ζαλμόξιδος M — ibid. 11 φησὶν VX, φησὶν ὁ ποιητῆς M — 316,22, 317,5, 318,5, 10 λέλιος VX, λαίλιος M — 318,8 τῇ πατρίδι φέρων VX, φέρων τῇ πατρίδι M — ibid. 23, ἔφερον ὡς ἀνὴρ ἔμφορον VX, ἔμφορον ὡς ἀνὴρ ἔφερε M — ibid. ἀγνοίαν VX,

ἀνοιαν M (les deux leçons sont admissibles; d'ailleurs la confusion des deux mots est fréquente dans les manuscrits) — 319,11 τραχύτερον VX, τραχύτερος M (les deux formes sont usitées) — 321,14 ἡμῖν ἐν καιρῷ VX, ἐν καιρῷ ἡμῖν M — 326,9-10 εἰς Θοῤῥακας M, Θοῤῥακας VX — ibid. 13-14 ταῖς ψυχαῖς ἐναπολέλειπται VX, ἐναπολέλειπται ταῖς ψυχαῖς M.

Cette énumération suffit pour nous montrer que les deux manuscrits de Chalcé ont avec le *Vossianus* une indéniable affinité, et que M est aussi loin d'eux que de V lui-même. Nous pouvons dès à présent considérer comme acquis que nos manuscrits doivent se partager en deux groupes, l'un ne comprenant que M, et l'autre se composant de V et des deux *codices* de Chalcé.

On pourrait opposer à ce classement les cas où le manuscrit de Chalcé donne des leçons qui ne se retrouvent pas dans V, mais bien dans le *Marcianus*. Dans ce nombre, il faut citer en première ligne les passages où le *Vossianus*, altéré par l'humidité ou d'autres causes, n'est plus lisible, et où, par conséquent, le témoignage de X est d'autant plus précieux que, pour ces passages, M était notre seule autorité :

312,20,21 ἐπεμελήθησαν ὥς μὴ παμπονήρως MX, ἐπεμελήθησαν ω.....πονήρως V — 314,12 τοσοῦτον δέω λέγειν MX, τοσοῦτον'γειν V — 315,24 νοῶν MX, .οῶν V — 316,2 χρηὶ διανοηθέντα MX, χρηὶ V — 317,18 μόνον MX, μ.... V — 318,1 μετέχεις MX, μ...εις V — 321,5,6 στέρνα τε ἐξεικασμένα MX, tache dans V — 322,21,22 τέρας ἦδη MX ... ἦδη V — ibid. 23 τῶν ἱπταμένων ὀρνίθων MX, τῶ ὀρνίθων V — 324,7 ἔχαιρεν MX, ἔχαι ... V — ibid. 8 ἀγαπᾶσθαι MX, ἀγαπ V — 326,2,3 στέργομεν μὲν MX, στερ V — ibid. 4 γεγονώς MX, γεγον .. V.

On ne peut rien tirer de ces passages pour nier la parenté entre V et X, puisqu'ici on ignore le texte de V. On ne pourra pas davantage puiser des arguments dans les autres cas où V seul s'oppose à l'accord MX : presque toujours V ne se sépare de X que parce qu'il s'éloigne du texte véritable tel qu'il nous est attesté par M et par X.

313,2 ἔξω MX, ἔξω V — 315,10 δέδηγμαi MX, δέδηγμαi V — 320,11 ὅταν αἰῆξῃ MX, ὅτ' ἀναῖξῃ V — 320,13 Ἰωνία MX, Ἰωνία V — 323,12 οὐ γὰρ MX, οὐδὲ γὰρ V — 326,4 τοὺς λόγους MX, μὴ τοὺς λόγους V : c'est le seul cas où nous puissions consta-

ter une faute commune à M et à X; mais, comme nous le verrons plus loin, X semble avoir subi ici (l. 4-6) un remaniement arbitraire — 327,8 *ὅποι* MX, *ὅπου* V.

Pour compléter cette étude, il nous reste à examiner les leçons propres au manuscrit de Chalcé. Les omissions de X sont d'origine assez diverse, dues parfois à un remaniement, parfois à une négligence :

311,10 *τε* om. X — 314,14 *κοινῇ* om. X — ibid. 17-18 *δοίη ... ἀπαλλαττόμενος* om. X — ibid. 21 *δὲ* om. X — 315,4 *οὐδὲ]* *οὐ* X — 317,13 *λέγων ... ἐαντιῇ* om. X — 318,1 *τὸ ἴσον* om. X — ibid. 5-7 *ἐπειδὴ ... λαλῶν* om. X : faute par *ὁμοιοτέλετον* — ibid. 11 *δὲ* om. X — 318,24 *καὶ γὰρ ...* 319,3 *λογιζόμενος* om. X : on ne s'explique pas le motif de cette omission; on comprendrait beaucoup mieux une suppression de *ἀκούειν ... αὐτοῦ* — 319,14 *μὲν* om. X — ibid. 23 *ὥσπερ* om. X — 321,13 *καὶ νόμων* VM *νόμων* X — 322,14 *τοι* om. X — 323,20 *χερὶ* om. X — ibid. 22 *ἐστὶ* om. X — 324,7 *δι' ἧνπερ* M *δι' ἣν εἶπερ* V *δι' ἧν* X : nouvelle preuve de la parenté de V et de X; c'est sans doute la faute *εἶπερ* de V qui a amené la correction dans le manuscrit de Chalcé — 325,14 *τοιαῦτα* om. X — ibid. 18 *ὥστε ... ἄλλους* om. X : correction arbitraire; le copiste a supprimé un bout de phrase inachevé qui encombrait la période — 326,6 *μόνον* om. X.

Ces omissions nous montrent, à côté de fautes réelles, des tentatives de correction venues d'une revision assez sérieuse et parfois subtile du texte : nous pourrions en voir plus loin d'autres exemples. Pour le moment, il nous faut passer en revue les fautes évidentes autres que les omissions. Des fautes véritables qui altèrent le texte :

312,8 *τῇ νοῦν* VM, *τῶν λόγων* X — 314,7 *τὴν χρεῖαν* VM, *τὴν σὴν χρεῖαν* X — 316,14 *αὐτοῖς* VM, *αὐτοῖς* corrigé en *αὐτῆς* X — ibid. 16 *ἀφαιροῦσιν* VM, *ἀφαιρεῖται* X : accord fautif avec *τὸ προσκορὲς* ou *φάρμακα* — ibid. 19 *δέον* VM, *ἐλαττον* X — 317,10 *τὴν]* *τοῦ* X — 318,24 *ἐγκρατῶς]* *ἡμέρως* X — 320,21 *εὐνοῖαν* V, *διάνοιαν* M, *ἐννοῖαν* X : il faut admettre *εὐνοῖαν* puisqu'il s'agit de sentiments (cf. *ἀγαπᾶν καὶ στέργειν*); c'est probablement *ἀμβλυτέραν* qui a amené la faute dans M et dans X — 322,26 *ὁ δαίμων* VM, *θεός* X : peut-être avons-nous ici une réminiscence d'Aristophane, Chevaliers 85,86 :

... μὰ Δι', ἀλλ' ἄκρατον οἶνον ἀγαθοῦ δαίμονος,
ἵσως γὰρ ἂν χρηστόν τι βουλευσαίμεθα.

324,15 ἐσσί] ἐστί X — 325,15 ἔτι] ἐστί X — 326,16,17 ἀπο-
λέλοιπας ἐνθάδε] ἐνθάδε ἀπέλιπες X.

Beaucoup moins importantes sont les fautes d'orthographe :

311,16 ἐξεύροι] ἐξεύρει X — 312,11 Ὑμητὸν X — ibid. 23
ἀνδρίαν X — 316,20 ὑστάτιον] ὕστατον X — 317,10 αὐτὸν ἐξ
αὐτοῦ] αὐτὸν ἐξ αὐτοῦ X — 319,8 ἐπιτάττη] ἐπιτάττοι X —
320,17 ὠρῶν M, ὠρῶν V, ὄρῶν X — 323,24 ὀδυρώμενον X —
325,17 ἐλάττων] ἔλαττον X — ibid. 20 ἀνδρίας X — 327,21 ἐς]
εἰς X.

Dans les leçons qui vont suivre, il semble bien qu'on ait affaire parfois à des corrections, mais le texte revisé ne vaut ni plus ni moins que celui qu'il prétend améliorer; on s'en tiendra donc au texte traditionnel, qui se fonde presque chaque fois sur l'accord de V et de M :

312,10 ἐπεὶ] ἐπεὶ τοι X — 313,23 πάθῃ VM πάθοι X —
316,13-14 ἐκ φιλοσοφίας] ἐκ τῆς φιλοσοφίας X — 317,17 τὰ
φίλων VM τὰ τῶν φίλων X : on trouve le proverbe sous les
deux formes — ibid. 20 ταῦτα τοῦ πεισθέντος] τοῦ πεισθέν-
τος ταῦτα X ταῦτα om. M — 318,21 πρὸς τὰς μάχας] ἐν ταῖς
μάχαις X — 319,7 ἐπειδὴ] ἐπειδὴ καὶ X — 321,7 ταῖς] ἐν ταῖς
X : ἐμφαίνεσθαι admet les deux constructions — ibid. 17 ἰνδάλ-
μασι προσέξομεν V, προσέξομεν ἰνδάλμασι X, ἰνδάλμασι om. M
— 322,8 τούτων οἶοι] τούτων οἱ X — 323,6 εἶπετό τοι] εἶπετό
τις X — ibid. 13 πρὸς] εἰς X — ibid. 18 τάττεσθαι μερίδι]
μερίδι τάττεσθαι X — 324,17 ἐαυτοῦ] αὐτοῦ X — 325,4 ἤρχει-
το τοῖς δοθεῖσι] τοῖς δοθεῖσιν ἤρχειτο X — 326,6 φίλοι V,
φίλοις M, φίλον X : de plus, X donne comme les autres manus-
crits ὁμολογεῖν, mais il omet μόνον. Il n'apporte donc pour ce
passage difficile qu'un remaniement peu intéressant. La con-
jecture de Cobet (ὁμολογῶν pour ὁμολογεῖν) paraît assez heu-
reuse, et au lieu de traduire comme Petau (qui le premier
corrige φίλον en φίλῃν) : *Porro satis habemus profiteri nos-
tram amicitiam : in caeteris, iis qui initiantur a Pythagora, ero
taciturnior*, je traduirais : *Satis autem habemus vel si nos
(praeco) diligere profitetur, in caeteris, iis qui initiantur a Py-
thagora taciturnior* — 327,14 καὶ φιλοῦ πιστοῦ κοινωνίαν VM
κοινωνίαν ἢ τοῦ πιστοῦ σοι φίλον X.

D'autres corrections, si ce sont vraiment des corrections,

sont beaucoup plus heureuses, et mériteraient d'entrer dans le texte :

312,7 ἀλλήλαις VM, ἀλλήλοις X — ibid. 18 νοσηλευόμενοις M, νοσηλευόμενοι V, νοσηλευόμενον X — 313,12 Ὀδυσσεύς VM, Ὀδυσσεύς X — 316,5 καὶ τὰς ... ἐπιδάς VM καὶ αἱ ... ἐπιδάι X : une faute comme l'accusatif τὰς ἐπιδάς ne peut se trouver à la fois dans M et dans V par un effet du hasard; si elle remonte à leur archétype commun, X devait aussi l'avoir dans le sien et c'est la revision dont nous avons déjà retrouvé des traces ailleurs qui l'a écartée — 321,24 ἀποφυγόντα VM, διαφυγόντα X : peut-être pour éviter une répétition, cf. l. 21 — 326,8 μοι VM, με X : la construction avec l'accusatif paraît bien préférable.

L'importance du manuscrit de Chalcé ressort encore mieux des leçons suivantes. Il ne peut plus être question ici de revision; X nous donne un texte incontestablement préférable à celui de V et de M.

311,12 καινὸν VM, κοινὸν X : leçon évidemment meilleure, cf. l. 9 κοινωνήσαντας. On ne pourrait affirmer sans parti pris que le reviseur de X eût songé à substituer κοινὸν à καινὸν, s'il avait trouvé cette dernière leçon dans son archétype — 314,15 ἀλλήλοις VM, ἄλλοις X. Cette leçon s'impose si bien que déjà Horkelius l'avait rétablie. Mais X n'a-t-il pas pu faire la même conjecture que ce savant? — Non, car dans X le mot κοινῇ qui s'oppose très bien à ἄλλοις, mais rend impossible la leçon ἀλλήλοις, manque à la ligne 14. Κοινῇ étant omis, le contresens est à peine visible et la correction ἄλλοις plus que difficile à soupçonner — 321,15 στρεφόμενοι V, τρεφόμενοι M, ἐνστρεφόμενοι X — 321,17-18 προσβάλλει M, προσβάλλει V, προσβαλεῖ X : le futur avait été rétabli déjà par Reiske et Cobet — 322,25 ἀφαιρεῖται VM, ἀφαιρήσεται X : le futur est évidemment préférable au présent, mais celui-ci n'est pas assez choquant pour qu'on suppose que la leçon de X vient d'une conjecture — 325,1 αἶαντας V, αἶαντα M, αἶαντε X — 325,20 ... οὔσα V, ἀνανδουσα M, νεύουσα X : la conjecture ῥέπουσα de Spanheim s'approchait donc beaucoup de la vérité.

Après ces passages où le texte de X doit certainement être adopté, personne n'hésitera, je pense, à lui donner également raison dans les cas suivants :

321,12 θνητὰ VM, θεία X — 326,1 ἐκείνη VM, αὐτῇ X : —

327,7 ἤδη γὰρ ἄξιον VM, γὰρ ἄξιον ἤδη X — ibid. 17 παρασκευάζοι M, παρασκευάσοι V, παρασκευάσαι γε X¹.

Ce ne sont pas les seuls endroits où le texte traditionnel devra être modifié. Il faut y ajouter tous ceux où Hertlein s'éloigne sans raison des données des manuscrits :

311,13 παιωνικὸν MX, παιονικὸν V, παιώνιον Hertlein : on se demande pourquoi les copistes eussent changé un mot très connu en un mot très rare comme παιωνικὸν qui peut avoir absolument le même sens — 313,9 ῥώμης les manuscrits; ὀρμῆς Cobet et Hertlein : on ne voit pas la nécessité de cette conjecture, si séduisante soit elle — 314,22 Χαλεπώτερον les ms., Χαλεπώτατον Hertlein (cf. vol. II. p. VI). Personne ne voudra croire qu'il faille passer par dessus l'accord des manuscrits avec le texte cité par Julien, pour mettre un superlatif qui n'est nullement nécessaire — 316,17 αἰτία προστιθεμένη les ms., ἐνια προστιθέμενα Reiske et Hertlein : on se rapprocherait davantage du texte des manuscrits en lisant ἅττα au lieu de ἐνια — 320,2 λεγομένων les ms., γενομένων Hertlein : pourquoi changer un passage dont toutes les obscurités avaient déjà été élucidées par Petau (p. 455) : *Iis ipsis quae ante pedes, ut aiunt, et ob oculos positae sunt evidentius ostendit.* — 325,7 τὸ les ms., τοῦτο Hertlein — 327,13,15 ποθήσεις, ἀποφίγαι les ms., ποθήσεας, ἀποφίγεις Hertlein; etc. etc.

On le voit, l'édition Hertlein est loin d'offrir un texte sûr. Le futur éditeur des œuvres de Julien aura tout d'abord à revenir à la tradition manuscrite, et à la suivre plus fidèlement que son devancier. Pour le discours VIII, il pourra le faire avec d'autant plus de confiance que, grâce à la découverte des manuscrits de Chalcé, plus d'un des passages que le *Vossianus* et le *Marcianus* laissaient obscurs semblent élucidés. En tout cas la critique aura à tenir compte de ces manuscrits, et on ne niera pas l'utilité qu'il y avait à en faire remarquer l'importance et à en signaler les leçons.

JOSEPH MANSION.

¹ Toutes les leçons de X qui diffèrent de celles du *Vossianus* ou du *Marcianus* ont été signalées; remarquons cependant qu'on y trouve plus d'élisions que dans ces manuscrits : 313,20 τοῦτ' — 314,13 ὥστ' οὐδ' — ibid. μετ' — ibid. 15 τοῦτ' — 316,2 ποτ' — 323,25 δ' — 324,2 τοῦτ' — ibid. 12 πράγματ' — 326,7 τᾶλλα — ibid. 23 κατ' — 327,6 ποτ' — ibid. 13 δ' — ibid. 15 τᾶλλα.

ARCHIVES ET ARCHIVISTES

L'administration des Archives de l'État est peu connue.

Ce n'est guère qu'à la mort ou à la mise à la retraite d'un archiviste, lorsque les journaux consacrent de longues colonnes à l'énumération des *travaux* de celui qui s'en va, et ne tarissent pas sur la part importante qu'il a prise à la construction de l'édifice historique, à l'évocation du glorieux passé de notre pays, que le public entend prononcer le mot *Archives* et daigne quelquefois s'informer des attributions d'un archiviste. Au moment où les Archives du Royaume se trouvent sans chef supérieur, où la mise à la pension, accomplie ou prochaine, de différents fonctionnaires des Archives de l'État dans les provinces devra forcément renouveler et rajeunir les couches de cette administration, un aperçu des différents éléments qui la composent, des améliorations qui y ont été introduites au cours de ces dernières années et de ce qu'il y aurait encore à faire dans cette voie, présentera peut-être quelque intérêt pour les lecteurs de cette *Revue*.

Depuis la création du dépôt des Archives de l'État à Anvers (1896), chaque chef-lieu de province est pourvu d'un dépôt où sont conservés tous les anciens documents, appartenant à l'État, qui concernent les localités situées dans les limites de cette province. L'administration centrale est établie à Bruxelles, où, en dehors des Archives de la province de Brabant, on a la garde des anciens titres provenant des fonds généraux et des institutions centrales du pays.

Les Archives générales du Royaume ont à leur tête l'Archiviste Général du Royaume — le chef suprême de l'administration — assisté de trois chefs de section, trois sous-chefs, un

secrétaire de l'administration, sept ou huit employés de 1^{re} et de 2^{de} classe et quelques gens de service.

Les Archives de l'État dans les Provinces sont divisées en trois classes.

Dans la première classe sont rangés les dépôts de :

Gand, avec un conservateur, un cons.-adjoint, 2 employés et un garçon de bureau; — Mons, avec un conservateur, un cons.-adjoint, 2 employés et un garçon de bureau; — Liège, avec un conservateur, un cons.-adjoint, 1 employé et un garçon de bureau.

Dans la 2^{de} classe les dépôts de :

Bruges, avec un conservateur, un cons.-adjoint, un employé et un garçon de bureau; — Namur, avec un conservateur, un cons.-adjoint, (pas d'employé), et un garçon de bureau; — Anvers, avec un conservateur, (ni cons.-adjoint, ni employé), et un garçon de bureau.

Dans la 3^e classe, enfin, les dépôts de Hasselt et d'Arlon n'ayant chacun qu'un conservateur des archives.

L'*Almanach Royal* publie annuellement les noms des fonctionnaires attachés à chaque dépôt, ainsi que la liste des principales collections que celui-ci contient.

Tous ces dépôts sont ouverts au public tous les jours de la semaine, excepté le dimanche et les jours fériés de 9 à 3 heures. Les fonctionnaires et employés y trient, classent et inventorient les documents confiés à leurs soins et dressent des tables des noms de chaque registre, de chaque liasse, afin de faciliter les recherches du public.

Ce public se compose, en général de trois catégories de personnes.

1^o *Les historiens*. Sous ce nom nous comprenons les professeurs d'universités, d'athénées et de collèges, les particuliers s'adonnant à des recherches historiques, les étudiants préparant leurs thèses de doctorat, en un mot, tous ceux dont les investigations présentent le caractère strictement désintéressé des travaux d'érudition.

2^o *Les généalogistes*, se subdivisant eux-mêmes en professionnels et en amateurs. Toute personne qui voudra rechercher ses titres de noblesse, son affinité avec telle ou telle famille, ses droits par parenté à une bourse d'études ou à un héritage,

devra nécessairement avoir recours aux Archives. C'est là seulement qu'elle parviendra à reconstituer sa filiation.

3° *Les avocats, notaires et plaideurs de tout genre* qui recherchent les anciens actes leur donnant la clef des difficiles questions de mitoyenneté et de servitudes, des titres de propriété et autres matières à procès.

Tel est le public, telles sont les occupations des Archivistes.

Les différents dépôts d'Archives de l'État dans les provinces n'ont pas été institués partout en même temps. Ainsi, comme nous le rappelions plus haut, la création du dépôt d'Anvers ne remonte qu'à l'année 1896; celle du dépôt de Hasselt date de 1869, etc. Pendant longtemps aucune condition de capacité n'a été requise pour les nominations aux emplois dans les Archives. Le Ministre choisissait comme archivistes des personnes qui s'occupaient en amateurs du dépouillement des vieilles paperasses. C'étaient généralement des gens à qui leur situation de fortune donnait des loisirs et qui les consacraient — ceci soit dit à leur honneur — à l'étude de l'histoire nationale.

Jusqu'à ce jour le corps des archivistes belges a joui dans son ensemble de la réputation la plus flatteuse. C'est assez dire que les différents gouvernements qui se sont succédé ont eu généralement la main heureuse. Mais on comprend néanmoins que quelques savants, soucieux de l'avenir d'une administration aussi importante pour les sciences historiques, aient cherché à la mettre à l'abri du péril toujours possible des nominations dues à des influences politiques et à introduire quelques garanties de capacité pour les jeunes gens qui y cherchent une place. Cette sollicitude, où perce également — comme on le verra — le louable désir d'assurer un avenir aux jeunes docteurs en histoire, nous a valu l'excellent arrêté royal du 14 juin 1895 dont voici les dispositions principales :

“ Ne peuvent être nommés en qualité de fonctionnaires ou employés aux Archives générales du Royaume et aux dépôts des Archives de l'État dans les provinces, que ceux qui auront subi avec succès un examen théorique et pratique sur les matières désignées ci-après :

A) *Épreuve théorique.*

Histoire politique du moyen âge.

Histoire politique moderne.

Histoire politique interne de la Belgique.

Institutions du moyen âge et des temps modernes.

b) *Épreuve pratique.*

Paléographie et diplomatique avec les notions de chronologie, de sigillographie et d'héraldique que cette étude comporte.

Latin du moyen âge.

Vieux français ou vieux flamand (les récipiendaires peuvent se faire interroger à la fois sur le vieux français et le vieux flamand; dans ce cas il en sera fait mention au diplôme).

Flamand moderne.

Une des langues allemande, anglaise, espagnole ou italienne au choix des récipiendaires.

Seront dispensés de l'épreuve théorique les candidats porteurs d'un diplôme régulier de docteur en philosophie et lettres (section d'histoire) „.

Cet arrêté royal a été commenté en des termes trop élogieux ici même (voyez t. XXXIX, 3^e livraison, p. 169) et dans un article de l'*Indépendance Belge* du 26 août 1897, pour que nous songions à insister encore sur l'excellence de cette mesure.

Rappelons seulement qu'en Allemagne le gouvernement a quelque temps après institué un examen analogue, et qu'en France on exige depuis longtemps le diplôme d'archiviste-paléographe, c'est-à-dire des études complètes à l'École des Chartes, pour la nomination aux fonctions d'archiviste. En fait, il n'y aura plus que des docteurs en histoire qui se présenteront avec quelque chance de succès à l'examen de candidat-archiviste. De tous les récipiendaires ne possédant point le grade en question qui ont été examinés jusqu'à ce jour, il n'y en a qu'un seul qui ait réussi, et c'était à la première session. Cette communauté d'origine des professeurs d'histoire et des archivistes ne peut produire que de bons résultats. Formés à la même école, ils auront la même méthode de travail, ils appliqueront dans leurs investigations des règles identiques et ainsi, insensiblement, nous arriverons à avoir dans les publications scientifiques belges l'unité que nous admirons tant dans les écoles allemande et française.

Le grand pas a donc été franchi. Le gouvernement conserve le choix dans les nominations, mais il ne pourra choisir qu'entre postulants capables de remplir leurs fonctions. Les candidats sans autres mérites que des titres politiques ou de belles relations doivent abandonner tout espoir d'être nommés.

Est-ce à dire que tout soit désormais parfait dans l'administration des archives et qu'il n'y ait plus d'améliorations à introduire dans ce service?

Loin de là. Et le but de cet article est précisément de signaler les principaux *desiderata* du corps des archivistes.

Pour commencer par une mesure d'ordre intérieur, disons que la répartition des documents entre les différents dépôts d'Archives n'a pas été assez soigneusement faite dans les premiers temps. Il y a aux Archives du Royaume à Bruxelles une énorme quantité de documents qui devraient figurer dans les archives provinciales de l'État. Ainsi, pour ne citer qu'un couple d'exemples, les cartulaires de l'abbaye de St Trond sont conservés aux archives générales, alors qu'en toute équité ils devraient se trouver à Hasselt; des documents importants de l'église St Sauveur de Haerlebeke reposent au même dépôt central, alors qu'ils ont leur place tout indiquée aux Archives de l'État à Bruges; des cartulaires de l'abbaye de Stavelot sont à Bruxelles et tout le reste des archives de cette même abbaye se trouve à Liège, etc., etc. Par contre il serait nécessaire de retourner à Bruxelles quelques documents d'un intérêt plus général et qui ont rapport à l'administration générale du pays.

Nous avons appris avec le plus vif plaisir que M. Goovaerts, l'archiviste-adjoint du Royaume f.f. d'Archiviste général, a demandé à M. le Ministre de l'Intérieur l'autorisation de prendre cette mesure de juste répartition qui entre dans les vœux de tous les archivistes.

Une seconde modification à introduire serait l'interdiction absolue ou à de rarissimes exceptions près, du prêt au dehors des archives. La plupart de ces documents sont très précieux et uniques. La moindre négligence peut causer des pertes irréparables, et puisque tous les dépôts sont publics, il est loisible à chacun de s'y transporter et d'y consulter les documents dont il a besoin. Si nous n'admettons pas le prêt

direct aux particuliers, nous sommes cependant d'avis qu'il convient de faciliter le plus possible le transfert des pièces d'un dépôt à l'autre. Il arrive fréquemment que des personnes ont besoin de consulter longuement des documents reposant dans les archives d'une autre ville où elles pourraient difficilement faire un long séjour. Pour celles-là, il est non seulement utile, mais nécessaire qu'elles puissent étudier ces documents au dépôt d'archives de leur propre ville. Ces déplacements-là peuvent se faire aisément et sans danger.

Enfin, dans ce même ordre d'idées, une nouvelle inspection des archives communales serait nécessaire. Depuis les premières inspections qui se sont faites, de nombreuses communes sont revenues de leurs erreurs : elles ne cacheraient plus aujourd'hui leurs archives comme des trésors qu'on veut leur dérober. Elles savent que leurs locaux sont insuffisants pour abriter leurs anciens titres ; elles se sont aperçues que les rats et les souris n'avaient pas pour leurs paperasses le même respect que les secrétaires communaux ; que tous ces documents, même s'ils sont à l'abri des rongeurs et de l'humidité, restent entassés sans la moindre utilité pour personne, tandis qu'au dépôt provincial de l'État, ils sont classés et inventoriés, qu'un double des inventaires leur est remis, et qui plus est, qu'ils restent, si les communes le désirent, leur pleine propriété et ne sont confiés à l'État qu'à titre de dépôt. Il est bien certain que quelques circulaires habilement rédigées et des visites sur les lieux dispenseraient le gouvernement de prendre des mesures de rigueur, telles que l'envoi de commissaires spéciaux.

(*A suivre*).

JOSEPH CUVELIER.

COMPTES RENDUS

Syntaxe latine, suivie d'un résumé de versification latine, par
O. WEISSENFELS, docteur en philosophie, professeur au Col-
lège royal français de Berlin. Seconde édition. Berlin, librairie
Weidmann, 1897. vi-214 pages in-8°.

La syntaxe latine de M. Weissenfels est en grande partie conçue sur le même plan et d'après les mêmes principes que celle de Seyffert ¹, qui est encore aujourd'hui fort répandue en Prusse. L'auteur toutefois a mis à profit les publications grammaticales récentes et s'est écarté de son modèle quand il l'a jugé utile ou nécessaire. Il a cherché et il a réussi à éviter le double écueil d'une trop grande brièveté et d'une longueur fastidieuse; son ouvrage est en général clair et méthodique, et les règles sont formulées avec précision. Ce sont là des qualités sérieuses qui justifient le succès du livre de M. W. Néanmoins ce livre pourrait être encore amélioré, et nous croyons bien faire en signalant ici les défauts que nous y avons remarqués.

D'abord il est aisé de constater des lacunes. Nous reconnaissons volontiers qu'une grammaire à l'usage des classes ne peut embrasser toutes les particularités de la syntaxe. Mais ne convenait-il pas de mentionner le datif dit de sentiment (*dativus ethicus*)? de parler des formes passives à sens réfléchi? de noter l'emploi de l'imparfait et du plus-que-parfait du subjonctif pour exprimer, sous la forme d'un ordre donné d'une

¹ *Ellendt's lateinische Grammatik bearbeitet von Moritz Seyffert* (nombreuses éditions). — La syntaxe a été rédigée par Seyffert. V. la préface de la 5^e édition.

² Ce point important, sur lequel les élèves ont besoin d'être éclairés, n'a pas été négligé par Riemann : v. sa *Syntaxe latine*, § 133.

façon rétrospective, un regret sur ce que telle ou telle chose n'a pas eu lieu (*conjunctivus jussivus*)?

La classification de l'emploi des cas laisse à désirer. Ainsi les différentes fonctions de l'ablatif (§§ 52-66) sont énumérées un peu au hasard. Pourquoi l'accusatif d'étendue et de distance et, d'une façon générale, les rapports d'espace, de lieu et de temps sont-ils rejetés après les prépositions? M. W. pouvait résumer les questions de lieu et de temps dans une espèce de tableau synoptique, sans disloquer la théorie des cas.

A force de viser à la simplicité et à la brièveté, M. W. en vient à formuler des règles trop absolues et par conséquent fausses ou inexactes.

Exemples. § 32 : " Le datif sert de complément à des adjectifs et à des verbes, mais non à des substantifs. „ Et pourtant l'élève peut lire dans Tite-Live (XXIII, 35,7); *Ne qua EXPROBATIO CUIQUAM veteris fortunae discordiam inter ordines sereret*, et dans Cicéron (De leg., I, 15,42) : *Justitia est OBTEMPERATIO LEGIBUS INSTITUTISQUE populorum*. — § 89, rem. 1 : " Les noms de peuples sont adjectifs en latin. On doit donc dire au singulier *homo Romanus*, *homo Thebanus*. Ce n'est qu'en apposition qu'on les emploie substantivement : *Themistocles Atheniensis*. „ Au singulier, dans le sens collectif, les noms de peuples s'emploient très bien substantivement : *Romanus*, etc. — § 101 : " Dans certains cas, ce serait même un solécisme que d'ajouter le pronom possessif : *Vestem mutavit*; *animum induxit*; etc. „ Térence, le poète au pur langage, a donc commis des solécismes en écrivant : *quom ita animum inducti TUUM* (Andr. 883), *sic animum induco MEUM* (Ad. 68), *animum induxi MEUM* (Ad. 597), etc.? — § 252, rem. 2 : " Dans d'autres verbes déponents ou semi-déponents, le participe passé a la signification du participe présent : *fishus*, *confisus*, etc. „ Il serait plus prudent de dire : " PEUT avoir la signification du participe présent. „ V. Riemann, *Syntaxe latine*, § 155, rem. 1. — § 256, rem. 3 : " Le participe futur ne se rencontre jamais à l'ablatif absolu. „ Cependant Tite-Live ne se fait pas faute de l'employer de cette façon. M. W. a eu tort de laisser de côté la sage restriction de Seyffert : " in der mustergültigen Prosa. „ — § 288, rem. : " On dit toujours *nemo (nihil, nullus) unquam* ou *usquam*. „ Nous trouvons dans Térence *nunquam quisquam* (Eun. 678; Hec. 861, Ad. 855) et *nunquam quicquam* (Eun. 1002, Hec. 486, Ad. 528).

Parfois les exemples cités ne correspondent pas à la règle, ou bien l'auteur n'établit pas une distinction assez nette entre les exemples qu'il cite à l'appui d'une règle et ceux qu'il cite seulement à titre de rapprochement.

Ainsi § 83 : " Les langues modernes abondent en substantifs abstraits qu'on traduit en latin par les substantifs concrets correspondants : ... *In eis, quibus invidemus* ... (dans l'objet de son envie ...). „ Où est le substantif

concret dans *eis, quibus invidemus?* — § 216, a : " La défense s'exprime, à la DEUXIÈME personne, etc. . . *Nunquam desinat patriae consulere. Ne maneant in urbe.* " — § 255,3, rem. 2 (p. 159) : " Souvent on rend le participe par le substantif correspondant PRÉCÉDÉ D'UNE PRÉPOSITION : *veritus* (de crainte), *sperans* (dans l'espérance) ... „ *Angebant Hannibalem Sicilia Sardiniaque amissae* (la perte de la Sicile et de la Sardaigne attristait Annibal). „ Où est la préposition dans ce dernier exemple¹? — § 263, 1 : " Le génitif du gérondif sert de complément aux substantifs ... Il tient lieu alors d'un génitif subjectif ou objectif ... *Triste est nomen ipsum carenti.* „ *Carenti* n'est ni un génitif subjectif ni un génitif objectif, mais un génitif explicatif². — § 274, rem. 1 : " Quand le premier terme est négatif, on continue, non par *et* ou *et - et*, mais par *aut* (*ve*), *aut - aut*, *neque - neque* : *Quid est maius aut difficilius quam etc.*? „ L'élève sera embarrassé de découvrir dans cet exemple un premier terme négatif. — § 293 : " L'apposition ... se place, en général, après le mot qu'elle détermine : *Cicerone consule.* „ *Cicerone consule* étant vraisemblablement un ablatif absolu, *consule* n'est pas une apposition, mais un prédicat.

Parfois aussi M. W. mêle des choses de nature différente.

Ainsi, § 43, rem. 1, les verbes *transduco*, *traicio*, *transporto*, dont le simple est transitif, figurent dans le même paragraphe que les verbes intransitifs qui deviennent transitifs lorsqu'ils sont composés. — § 61, *docere* est placé parmi les verbes qui signifient " acheter „, " vendre „, " coûter „, " louer „, " affermer „ et " échanger „, parce qu'on dit *mercede docere*. Pourquoi ne pas mettre alors dans la même catégorie les verbes *figere* et *refigere* (*fixit leges pretio atque refixit*), *prodere* (*prodebas caput et salutem meam una mercede provinciae*), *minuere* (*pretio atque mercede minuisti maiestatem rei publicae*), et vingt autres? — § 141, les parfaits *vixerunt*, " ils ne sont plus „, *habui*, " je n'ai plus „, ne devaient pas être jetés pêle-mêle avec les parfaits *mortui sunt*, *perierunt*, *novi*, etc. — § 172, la remarque 2 est mal placée : *cum interim* (*interea*) n'a rien de commun avec *cum* explicatif. — A quel titre les particules négatives (§§ 285-288) sont-elles rangées dans le chapitre des conjonctions?

Nous avons rencontré quelques inexactitudes.

§ 105 et § 247,3, l'emploi des cas obliques de *ipse* dans des propositions subordonnées pour renvoyer au sujet de la principale, n'a nullement pour but d'éviter une ambiguïté : Riemann a fait justice de cette erreur, que les grammairiens se transmettent pieusement depuis Laurent Valla. — § 158,3, rem. 2 : " Les écrivains postérieurs à Cicéron emploient fréquemment *non dubito*, " je ne doute pas „, avec l'accusatif et l'infinitif. „ Cela est vrai, mais Cornelius Nepos, qui a vécu du temps de Cicéron, l'emploie aussi. — § 220 :

¹ Ajoutons que les constructions comme *Sicilia Sardiniaque amissae* auraient dû faire l'objet d'une remarque spéciale.

² M. W. fait, bien mal à propos, du génitif explicatif une variété du génitif subjectif; v. § 19, rem. 2.

“ Les trois temps de l'infinif ... indiquent l'époque de l'action ... par rapport au verbe principal. „ A rectifier d'après Riemann, *Syntaxe*, § 154. — § 222, il est douteux que l'irrél *veniret* devienne, au style indirect, *venturum esse*. V. Riemann, p. 436, note 2 (3^e édition). — § 255,3, rem. 1 : “ Quand l'événement exprimé par le participe est LA CONTINUATION directe et naturelle de l'événement principal, on traduit le participe, non par une proposition subordonnée, mais par une proposition coordonnée à la principale : *Celeriter aggressus Pompeianos ex vallo deturbavit* (il les attaqua et les débusqua du retranchement). „ Comment l'action exprimée par *aggressus* peut-elle être la continuation de l'action exprimée par *deturbavit* ? — § 256, rem. 4 : “ Quelquefois le sujet de l'ablatif absolu n'est pas exprimé : *audito, cognito*, etc. „ Le sujet de ces ablatifs est exprimé par une proposition subordonnée. — § 269 : “ Le second supin en *u*, qui offre un sens PASSIF ... , (!). — § 297,3 : “ *Ipse*, joint à un AUTRE pronom personnel ... „ *Ipse* n'est pas, que nous sachions, un pronom personnel.

Certains passages (nous nous plaisons d'ailleurs à déclarer qu'ils ne sont pas nombreux) sont rédigés d'une façon obscure ou incorrecte.

§ 66, nous ne dirions pas que l'ablatif de relation (*ablativus limitationis*) sert “ à restreindre LE SENS DU SUJET ou à y ajouter certaines circonstances. „ — § 103,2 : “ On considère comme propositions subordonnées complétives ... les propositions finales. „ Or il y a des propositions finales complétives et non complétives, comme M. W. l'indique lui-même plus loin (§ 159). — § 178, que signifie “ afin qu'on ne vint pas porter d'AVANCE du secours ... „ ? — § 201 (p. 126-127) : “ le DÉSIR de chercher, de VOULOIR connaître „ est une négligence de style. — § 229 : “ L'accusatif avec l'infinif est la construction que veulent en latin toutes les propositions dépendantes qui sont l'expression d'un jugement. „ Cette phrase n'est pas claire. — § 261, b, M. W., voulant expliquer comment on remplace le gérondif par l'adjectif verbal en *-ndus*, nous apprend que “ le complément du gérondif se met au cas qu'AURAIT EXIGÉ LE GÉRONDIF, etc. „ Il a voulu dire : “ au cas où le gérondif aurait dû être mis. „ — § 263, rem. 3, comment débrouiller ceci : “ La terminaison *di* du *gerundivum* reste invariable avec les génitifs des pronoms personnels *mei, tui, sui, nostri, vestri*, même quand le pronom est au pluriel ou au féminin „ ?

Dans plusieurs paragraphes, des additions seraient désirables.

§ 17, ajouter que “ on ne ... pas „ se rend souvent en latin par *nemo*. — § 55, faire remarquer que les verbes *interire, laborare*, etc., équivalent à des verbes passifs. — § 98, parmi les différentes manières de renforcer le superlatif, citer l'emploi de *unus* (M. W. donne lui-même un exemple de cet emploi : *Eloquentia res est una omnium difficillima*). — § 126, à compléter par l'observation de Riemann, § 18, à la fin. — § 148,1, faire remarquer que le parfait du subjonctif sert à rendre non seulement le parfait, mais encore l'imparfait de l'indicatif (v. Riemann, § 139, rem. I). — § 157, rem., expliquer

quin (sans interrogation) avec l'impératif. — § 181, dire que *non quin* = *non quod non*. — § 216, ajouter une remarque sur la tournure familière *ne fac*. — § 220, 2, faire remarquer que le parfait de l'infinitif sert à rendre non seulement le parfait, mais encore l'imparfait de l'indicatif (v. Riemann, § 154, rem. IV). — § 228, rem. 2, faire remarquer que les verbes *monere*, etc., se construisent couramment avec l'infinitif, même à l'époque classique, quand ils ont pour sujet un nom de chose. — § 230, rem. 3, ne pas oublier la construction de *licet* avec le subjonctif. — § 250, la remarque est insuffisante (v. Riemann, § 265). — Au chapitre du gérondif, il serait bon d'expliquer les tournures comme *cantando rumpitur anguis, ne fando quidem audivi*, etc. (v. Riemann, § 248, a, rem.).

M. W. aurait bien fait, à notre avis, de multiplier les renvois d'un paragraphe à un autre; son exposé aurait ainsi gagné en cohésion.

Les notions de versification latine qui sont à la fin du volume pourraient donner lieu à de petites observations.

Le § 315 renferme des inexactitudes : il n'y a pas de CONTRACTION dans *pono* pour **posino*, dans *es* (de *esse*, " manger „); *humanus* ne peut être contracté de **homimanus*. — § 326, le tableau des pieds contient des choses superflues : à quoi bon parler aux élèves du molosse, de l'amphibraque, de l'antispaste? — § 335, ajouter que, dans l'hexamètre dactylique, le spondée est admis au 5^e pied pour les noms grecs. — § 337, rem., la césure bucolique ne rentre pas dans la définition de la césure donnée au § 330.

L'exécution typographique est élégante, mais il s'est glissé dans le texte quelques fautes d'impression assez fâcheuses ¹.

En somme, sans être comparable au chef-d'œuvre de Riemann, la syntaxe latine de M. W. occupe un rang honorable parmi les ouvrages analogues écrits en français, et il mérite d'attirer l'attention de nos professeurs de l'enseignement moyen.

P. THOMAS.

¹ § 47 (p. 26) : *fūgio*. — § 88 (p. 52) : " pronoms „ pour " prénoms „. — § 136, rem. 2 (p. 73) : " deux soldats „ pour " les deux soldats „. — § 212 (p. 133) : *legite* pour *legito*. — § 262, rem. (p. 162) : *patior* pour *potior*. — § 266, rem. (p. 165) : " proposition „ pour " préposition „. — § 312 (p. 183) : *vehemeter* pour *vehementer*. — Nous soupçonnons une faute d'impression § 309 (p. 180) : " des substantifs „ (du moins cela nous paraît inintelligible).

F. FUNCK-BRENTANO. **Philippe le Bel en Flandre**. Paris, Champion, 1897. xxxiv-707 pages.

Le remarquable ouvrage que M. F. Funck-Brentano a consacré à l'intervention de Philippe le Bel en Flandre a fait sensation parmi ceux qui étudient notre histoire nationale; il ne manquera pas d'intéresser le public lettré en général non seulement en raison de la haute importance du sujet traité par un écrivain aussi compétent, mais encore de l'originalité des vues qu'il expose et de la nouveauté des résultats auxquels il est parvenu. La lutte des communes flamandes — ou plutôt des métiers flamands — contre Philippe le Bel a été fertile en conséquences pour l'avenir de la Flandre et par contre-coup pour celui de la nationalité belge. La résistance opposée par le comte Gui de Dampierre à la politique envahissante du roi de France fut continuée par les métiers, bien qu'elle se transformât surtout, entre leurs mains, en une résistance au régime aristocratique et féodal dont le roi était en quelque sorte l'incarnation. Ce furent ces tendances séparatistes qui empêchèrent naturellement l'incorporation du comté de Flandre au grand État qui était en train de se former à la fin du XIII^e siècle sous l'action de la royauté française. Elles amenèrent peu à peu l'indépendance de cette partie importante des Pays-Bas, dont les destinées eussent été singulièrement compromises si les projets annexionnistes de Philippe le Bel avaient réussi.

Ce ne sont là cependant que des effets indirects, des conséquences lointaines de l'attitude des métiers flamands vis-à-vis de ce roi et de ses successeurs. Aussi M. F.-B. a-t-il raison d'adresser des reproches à la plupart des historiens qui se sont occupés jusqu'à présent de la question et qui ont eu le tort d'identifier ces conséquences avec le but poursuivi par les Flamands révoltés contre le roi de France. La signification qu'ils ont donnée aux événements a été faussée par leur manière de les envisager à un point de vue tout moderne et de "prêter aux hommes du moyen âge les idées et les tendances des siècles postérieurs et même de notre siècle. »

Le livre de M. F.-B. est divisé en cinq parties : 1) la Flandre à la fin du XIII^e siècle; 2) l'alliance anglaise; 3) les métiers de Bruges; 4) la paix d'Athis; 5) le transport de Flandre.

L'auteur commence par tracer un tableau de la Flandre au XIII^e siècle. Il fait ressortir les rapports nombreux de ce comté avec le roi de France et avec la France en général : rapports politiques, économiques, linguistiques, moraux, etc., qui prouvent l'extension croissante de l'influence française au cours du XIII^e siècle. D'autre part, l'auteur établit qu'il n'y avait pas d'antagonisme de race entre Français et Flamands, mais que, bien au contraire, ils étaient souvent unis par la communauté de sentiments hostiles aux Anglais. Ce dernier point mériterait toutefois d'être mieux mis en lumière; je ne sais si les pirateries commises par les Anglais dans la mer du Nord ont pu exciter dans toute la Flandre une véritable inimitié contre les Anglo-Saxons, ainsi que le pense M. F.-B.

La prospérité matérielle de la Flandre a tourné au profit des grandes villes qui exercent la prédominance sur le reste du comté et concentrent le commerce en gros et la grande industrie, c'est-à-dire l'industrie drapière. Ces villes elles-mêmes sont exclusivement dirigées et administrées par des aristocraties marchandes, les patriciats, orgueilleux et égoïstes, qui s'entendent surtout à développer le particularisme municipal et à sauvegarder leurs privilèges. Dans chaque ville il s'établit une profonde démarcation entre le patriciat, d'un côté, et le commun peuple, de l'autre, comprenant les boutiquiers et la foule immense des artisans. Ce patriciat monopolise non seulement les fonctions communales, laissant ainsi les petits bourgeois dans une situation d'infériorité politique manifeste, il empiète en outre sur les pouvoirs du comte et tend à transformer les villes en républiques aristocratiques en empêchant tout contrôle de la part du prince. On verra que pour contrebalancer l'influence des grands bourgeois, le comte cherchera et obtiendra l'appui des gens de métier, tandis que les patriciens se tourneront vers le roi dont ils connaissent le désir de miner l'autorité de son puissant vassal dans un but de centralisation monarchique.

Dans la deuxième partie de son livre (l'alliance anglaise), M. F.-B. montre Gui de Dampierre en butte aux attaques des magistrats des villes et particulièrement des XXXIX de Gand. Ces derniers recoururent au roi et au Parlement de Paris et obtinrent pleine satisfaction. L'affaire aboutit à une humilia-

tion pour le comte, qui dut permettre aux agents du roi d'assister aux délibérations du tribunal comtal. Aussi lorsque le roi d'Angleterre Edouard I^{er}, qui avait également à se plaindre de l'immixtion de Philippe le Bel dans ses fiefs français, fit briller aux yeux de Gui de Dampierre l'espoir de recouvrer son prestige et d'assurer son autorité menacée, une entente s'établit entre les deux vassaux mécontents de leur suzerain. Ils décidèrent de sceller leur union par le mariage de Philippine de Flandre avec le prince de Galles. Le comte Gui se rendit coupable de félonie en ne demandant pas le consentement de son suzerain pour le mariage de sa fille. Telle est l'origine du conflit qui surgit entre Gui de Dampierre et Philippe le Bel et qui aboutit à une guerre ouverte. Elle présente donc au début un caractère essentiellement féodal : le comte de Flandre s'est rendu coupable de trahison envers son suzerain. Il en résulte que l'on ne peut pas, me semble-t-il, — comme le fait M. F.-B. — attribuer toutes les causes de la guerre de Flandre à des phénomènes sociaux.

En ce qui concerne la politique de Philippe le Bel, il est assez curieux de constater que, au moment où son vassal se rend coupable de félonie, il semble d'abord lui faire quelques concessions ou du moins renoncer à ses anciennes exigences. Mais le roi ne recule que provisoirement, pour reprendre d'autant mieux l'avantage dans la suite et rentrer avec plus d'assurance dans la voie qu'il avait abandonnée un instant. Les moyens qu'il emploie et que M. F.-B. qualifie d'« administratifs », pour être « pacifiques », n'en étaient pas moins vexatoires et humiliants pour le comte. Ils blessaient au vif son amour-propre et attaquaient sa dignité : telle, par exemple, la citation à comparaître devant le Parlement de Paris en présence des députés des bonnes villes de Flandre (p. 183). C'est ce que M. F.-B. semble avoir plus ou moins méconnu en appréciant les caractères et les politiques respectives des deux adversaires. Il oppose à l'intelligence, la souplesse, la finesse d'esprit et la patience de Philippe le Bel, la brusquerie, l'indécision et la violence de Gui de Dampierre. Or les faits cités par l'auteur en faveur de sa manière de voir ne sont pas toujours probants. La politique hésitante du comte s'explique et se justifie en grande partie — comme le montre d'ailleurs

M. F.-B. pour celle de Robert de Béthune (p. 621) — par les embarras que lui créa sa situation de vassal révolté et par les nombreuses difficultés qu'il eut à surmonter à l'intérieur de sa principauté. Son attitude énergique à l'égard des patriciens urbains lui aliéna évidemment les sympathies de ceux-ci, mais pas nécessairement celles de l'ensemble des populations urbaines, ainsi que l'auteur croit pouvoir le prouver (p. 224) par les exemples de Bruges¹ et de Gand. La suite des événements le prouve d'ailleurs d'une manière péremptoire. D'une façon générale l'auteur présente les événements sous une forme défavorable à Gui de Dampierre et aux Flamands révoltés. Il reproche au comte son manque de droiture (p. 202) et son caractère avocassier (p. 212 n. 4). Il critique sa conduite lorsqu'il en appelle à la Cour des Pairs, au moment où le roi le cite à comparaître devant le Parlement de Paris. M. F.-B. affirme à ce propos (p. 188) que Philippe le Bel avait remis le comte en possession de ses bonnes villes en s'appuyant sur un texte des *Olim* qu'il cite lui-même (p. 185), mais d'où il résulte que le roi " retient par devers lui „ la ville de Gand en se réservant en outre la faculté de placer dans chacune des cinq bonnes villes un de ses agents pour surveiller le comte, ce qui revenait à prononcer non pas la confiscation officielle mais la confiscation effective de la principauté. Philippe le Bel invoque le droit et emploie ses juristes et ses diplomates pour établir la culpabilité du comte, mais pendant ce temps il maintient de fait l'occupation du comté; on ne doit donc pas s'étonner de voir Gui de Dampierre recourir à des exceptions de procédure pour se justifier et retarder autant que possible la ruine de son autorité. M. F.-B. a sans doute été plus ou moins prévenu contre la personnalité du comte et contre ses partisans à cause des tendances nettement françaises qu'il accuse à plusieurs endroits de son livre².

¹ La répression des mouvements populaires à Bruges en 1280-81 — répression qui fut dirigée par Robert de Béthune — aboutit à une sorte de rapprochement entre les métiers et le comte Guy, qui fit droit en partie aux griefs qu'ils avaient contre les patriciens, en refusant de rendre à ceux-ci leurs privilèges.

² Cf. la conclusion de son livre, où il dit entre autres que ce ne furent pas les vaincus qui firent dans les fossés de Courtrai la chute la plus profonde.

Quoi qu'il en soit, l'œuvre de M. F.-B. contribuera à réhabiliter le caractère de Philippe le Bel. La figure de ce prince, telle qu'elle nous apparaît à la lumière des documents mis au jour et étudiés par M. F.-B., ne manque pas de noblesse et de grandeur. On admire l'énergie et la perspicacité, la fermeté et l'intelligence politique dont Philippe le Bel a fait preuve dans sa lutte contre les plus puissants de ses vassaux et contre les imposantes masses des métiers flamands. D'après M. F.-B., il semble avoir eu aussi une conception assez exacte de l'État moderne de sorte qu'il avançait sur son temps (p.218). Mais on trouvera sans doute que l'auteur va trop loin lorsqu'il reconnaît au héros de son livre un caractère essentiellement modéré et conciliant. Si plusieurs historiens ont exagéré précédemment les défauts de Philippe le Bel en lui imputant des crimes imaginaires, tels que les mauvais traitements qu'il aurait infligés à Philippine de Flandre, ou des actes que justifie pleinement l'organisation économique de l'époque, tels que l'altération des monnaies (qui n'était qu'une des formes de l'impôt), on doit se garder d'exalter outre mesure le caractère de ce prince. Je ne saurais mettre sur le compte de sa modération, par exemple, les concessions qu'il fait à chaque moment à ses adversaires pour les leur retirer aussitôt après¹. Les confiscations qu'il fit opérer en Flandre à l'instar du comte et les fameuses ordonnances monétaires qui entravèrent si fortement le mouvement d'affaires dans la Flandre ne prouvent pas précisément non plus en faveur de l'esprit conciliant de Philippe le Bel. Si l'on doit reconnaître que le monarque français ne comprit pas les exigences créées par le développement économique et social du comté, il n'en est pas moins vrai que ses agissements ne furent pas toujours marqués au coin d'une sage modération. Pourquoi permet-il entre autres à un "représentant du monde vieilli de la société féodale", qui

¹ Cf. la conduite de Philippe le Bel au début de sa querelle avec Gui de Dampierre: il suspend parfois ses ordonnances sur les monnaies en Flandre pour les remettre après de nouveau en vigueur (!); etc. ... Les concessions qu'il fera à la plupart des villes flamandes après le Traité d'Athis auront essentiellement pour but d'isoler la ville de Bruges et de restreindre ainsi la lutte entre cette ville et le roi.

se distinguait par son caractère violent, Gautier de Châtillon, de gouverner la Flandre?

Je regrette que l'étendue nécessairement restreinte d'un compte rendu ne me permette pas d'entrer dans de plus amples détails et de faire ressortir, à côté des défauts minimes, les hautes qualités que présente l'œuvre de M. F.-B. Le récit très circonstancié de la guerre offre maint point de vue nouveau et intéressant ¹. Il en est de même pour celui des péripéties de la fameuse lutte entre les patriciens et les métiers, lutte sociale qui fut la véritable cause de la résistance prolongée des métiers flamands contre le roi. Les patriciens cherchèrent en effet la sauvegarde de leurs privilèges dans leur soumission à la royauté. Ce fut Guillaume de Juliers, petit-fils de Gui de Dampierre, qui se mit à la tête du mouvement démocratique dont De Coninc et Breydel furent considérés par beaucoup d'historiens comme les seuls promoteurs. Ces deux tribuns populaires jouèrent dans ces luttes un rôle considérable, mais le principal héros en fut sans contredit Guillaume de Juliers. Il commanda les milices des artisans à la bataille de Courtrai, qui aboutit à l'écrasement des patriciens et de leurs alliés et qui procura à la commune de Bruges l'hégémonie sur la Flandre.

Après le désastre de Mons-en-Pevèle et surtout après la conclusion de la paix d'Athis (1305) une violente réaction se produisit en Flandre contre les métiers et contre la domination de Bruges. Cette ville se trouva bientôt complètement réduite à ses seules forces. Le traité de Paris (1309) permit aux villes flamandes, sauf à Bruges, de garder leurs murailles.

Finalement Philippe le Bel obtint du comte Robert de Béthune la cession des villes de Lille, Douai et Orchies (traité de Pontoise, 1312) moyennant la remise de 10,000 livres de rente (transport de Flandre). Les détails de toutes les négociations et des événements qui précédèrent la conclusion de ces différents traités sont très instructifs : Philippe le Bel tenta, par exemple, vers la fin de sa vie, un rapprochement avec

¹ M. F.-B. ne fournit cependant pas d'arguments nouveaux en faveur de son opinion concernant la cause de la victoire, c'est-à-dire la trahison des Flamands à Courtrai. Cette opinion a été réfutée par M. Pirenne.

les métiers, cette force sociale qu'il n'était jamais parvenu à dompter.

Dans un chapitre final, M. F.-B. déplore les conséquences fâcheuses qui résultèrent pour la Flandre des luttes multiples dont elle fut le théâtre et surtout des tendances qu'elle affecta de sortir de plus en plus de l'orbite de la France. Il insiste sur l'influence heureuse exercée pendant le XII^e et le XIII^e siècle sur le développement du comté par la royauté française : les rois de France auraient joué, d'après lui, le rôle de pacificateurs dans les luttes intestines et Philippe le Bel aurait été appelé de par ses hautes fonctions " à intervenir en " juge de paix „ pour faire régner la concorde „¹. Mais on pourrait objecter que les prédécesseurs de Philippe le Bel n'eurent pas à se préoccuper de la question sociale telle qu'elle se posait en Flandre à la fin du XIII^e siècle et que par conséquent leur rôle pacificateur fut sinon nul du moins très restreint. Quant à Philippe le Bel, M. F.-B. avoue lui-même à plusieurs reprises qu'il ne fut pas à la hauteur de la mission qu'il s'était imposée : ses tendances féodales l'empêchèrent de comprendre dans leurs exigences et dans leurs besoins les forces sociales qui se manifestaient en Flandre à cette époque.

Ce contraste entre la situation sociale de la Flandre et celle des principautés soumises directement à l'autorité du roi n'est qu'un des nombreux indices de l'évolution toute particulière, toute spontanée, que ce pays a suivie au cours des XII^e et XIII^e siècles. Il a contribué, à côté des différences de mœurs, de langue, de culture intellectuelle, à la formation de l'indépendance de la Flandre et surtout au développement d'une civilisation nationale, ce qui n'eût évidemment pas été le cas si le comté avait été incorporé — comme l'eût voulu Philippe le Bel — d'une manière intime et complète aux territoires immédiats de la Couronne.

H. VANDER LINDEN.

¹ P. 677.

CH. SEIGNOBOS. **Histoire politique de l'Europe contemporaine.** *Évolution des partis et des formes politiques. 1814-1896.* Paris, A. Colin, 1897, in-8°, xii-814 pp.

Nous ne cacherons pas, avouons-le dès le début de cet article, notre sincère admiration pour le livre de M. Seignobos. Nous l'admirons pour la somme énorme de travail condensé qu'il représente, pour la façon magistrale dont l'auteur a vaincu les difficultés inhérentes à sa tâche, et pour les services que son ouvrage va rendre à tous ceux qui tiennent à connaître l'histoire de notre siècle et de notre époque, et à se faire ainsi une opinion raisonnée sur les choses et les gens au milieu desquels ils vivent, en situant les événements qui se déroulent sous leurs yeux.

Rien qu'à ce dernier point de vue, il a droit à l'attention ; car il servira certainement, de la façon dont il a été composé et présenté au lecteur, à éclairer bien des esprits sur la signification et la valeur exactes des mouvements politiques et sociaux actuels par l'examen de l'évolution qui les a préparés et les dirigera dans l'avenir. Or, à notre époque, où chacun, étant électeur, influe en un certain point sur la marche générale des affaires publiques, il nous paraît de première nécessité de connaître le passé éloigné ou récent des *partis* et l'évolution de leurs formes, pour savoir d'où l'on vient, où l'on est et où l'on croit aller, et de la sorte émettre un vote conscient. Taine n'avait-il pas en vue pareil résultat, en composant ses *Origines de la France contemporaine* à l'usage de ses compatriotes ? Qu'on relise sa Préface, au tome I. Seulement l'illustre historien n'avait guère de chance d'atteindre son but, parce que son œuvre respira peu à peu le parti pris et s'alourdit de plus en plus dans le détail.

Dans l'ouvrage de M. Seignobos, nous trouvons au contraire une matière bien délimitée et présentant un tout complet et achevé ; le lecteur y est mis en face de faits généraux connus de tous les contemporains et admis sans aucune contestation ; de plus l'auteur a renoncé à toute polémique ou discussion de textes, à toute recherche d'érudition sur les événements particuliers sujets à controverse ; surtout il a fait preuve d'une " impartialité politique et nationale „

d'une impassibilité qu'il faut admirer sans réserves, parce qu'elle est rarissime et fort difficile à observer dans une histoire contemporaine. A la fin, quand on a fermé le livre, on sent bien que l'auteur, comme il a eu soin du reste de nous le déclarer franchement dans sa préface, a des préférences pour un régime " libéral, laïque, démocratique et occidental ". Mais cette impression, vous auriez beaucoup de peine à la justifier par tel ou tel fragment des 800 pages dont se compose l'ouvrage, et tout lecteur de bonne foi devra reconnaître que notre historien " ayant adopté le ton d'un traité de science ", n'a jamais manifesté de sentiments personnels, pour un parti ou pour une nation, ne s'est point laissé " entraîner à décrire inexactement ou à négliger " les phénomènes qu'il savait lui être " antipathiques ". Il a donc bien compris son devoir de savant et d'éducateur, et quoiqu'il en repousse par avance le mérite, c'est bien là le plus grand éloge qu'on puisse déjà lui décerner.

Mais l'*Histoire politique de l'Europe contemporaine* a d'autres qualités, relatives à la *méthode* et à la *forme* d'exposition.

Il s'agissait, en présence de la multitude énorme de faits à relater, de savoir de quelle manière il fallait les présenter. Il y a pour cela trois ordres bien distincts qui ont leurs avantages respectifs : l'*ordre logique* qui étudie l'organisation politique de tous les États à la fois, en examinant tour à tour les rouages différents qui la composent, et a pour effet de faire ressortir les traits communs à toutes les nations de l'Europe et ceux qui sont particuliers à l'une ou à l'autre; l'*ordre chronologique* procédant par périodes déterminées et étudiant, pour chacune de celles-ci, les événements d'ordre général et l'action réciproque des États (c'est le système d'exposition qui a été le plus souvent adopté); l'*ordre géographique*, enfin, qui passe d'un pays à l'autre et épuise toute l'histoire de chacun.

Quel ordre suivre? L'un à l'exclusion des autres? C'eût été courir le risque ou de paraître n'envisager les événements de ce siècle que sous un certain jour ou de ne laisser voir que confusément les caractères qui sont particuliers à l'histoire dite moderne. Aussi M. Seignobos a-t-il cru devoir adopter à la fois les trois ordres, et a-t-il groupé les faits de trois façons différentes et successives.

Ainsi la première partie de son livre traite de l'histoire intérieure et de l'évolution interne des partis de chacun des États européens, en commençant par l'Angleterre, la France, la Belgique et la Suisse, les premiers arrivés à la vie parlementaire organisée, pour finir par le groupe des empires ottoman et russe. C'est ici l'ordre géographique qui a été suivi, et l'on a " une série d'histoires nationales juxtaposées et entièrement indépendantes „ où l'on aperçoit plus aisément " la structure nationale de chaque peuple et les événements qui ont dominé son évolution politique „ (p. 10-638),

Cette revue faite, nous étudions avec l'auteur les faits d'ordre général qui ont eu leur part importante d'influence sur la destinée particulière des nations, tels les inventions matérielles, les nouveaux moyens de destruction et de communication, la transformation de la population et de la vie économique, ainsi que l'accroissement de la richesse publique, d'où résultaient finalement des modifications profondes dans les " conditions matérielles „ de la vie au sein de toutes les sociétés européennes; telle l'action des partis internationaux, comme le parti catholique ultramontain et le parti révolutionnaire international. C'est l'ordre logique que nous voyons adopté ici (p. 638-709).

L'ordre chronologique, enfin, trouve son application dans l'étude des relations extérieures entre les États, non pas précisément l'étude détaillée des moindres actions militaires ou diplomatiques (les ouvrages spéciaux devront remplir cet office), mais l'examen des " traits capitaux de la politique extérieure des principaux gouvernements „, ce qui permet d'expliquer les transformations des rapports des nations entre elles et de faire en quelque sorte l'histoire territoriale de l'Europe actuelle. Nous passons ainsi successivement de l'Europe sous le " régime Metternich „ (1815-1830), aux périodes caractérisées par la rivalité de la Russie et de l'Angleterre (1830-1854), par la prépondérance française et les guerres nationales (1854-1870), et enfin, par la prépondérance allemande et la paix armée (p. 710-791).

M. Seignobos, ayant ainsi classé les monceaux de faits au milieu desquels il devait évoluer et trouver, pour son lecteur, de véritables fils conducteurs, a tenu à adopter également un

style, une forme de nature à rendre la lecture de son texte facile et accessible à tous. Il nous confie ses scrupules et ses peines à ce sujet (v. la préface) : il a tout fait pour tendre à la clarté, à la précision et à la concision, et il a pleinement réussi. Le moindre passage de son livre le prouve immédiatement, et nous devons le croire, quand il nous dit : “ Le lecteur ne se doutera pas du temps que j’ai dépensé à chercher l’expression qui devait exiger de lui le moins d’effort. „ Il est de fait que rarement matière aussi copieuse se lit avec autant de facilité et d’agrément que celle qui constitue l’*Histoire politique de l’Europe contemporaine*.

Une dernière question se pose, non plus relative au plan ou au style, mais à la méthode critique d’utilisation des documents. Ici encore les difficultés étaient nombreuses. L’auteur ne pouvait tout lire, des vies entières d’hommes étant nécessaires pour prendre simplement connaissance des documents officiels d’un pays pour la période de 1814 à 1897; d’autre part il ne pouvait publier ses preuves, à raison encore de l’abondance écrasante des sources de toute nature; en troisième lieu il aurait fallu un volume spécial, rien que pour dresser scientifiquement une bibliographie de l’histoire contemporaine.

M. Seignobos nous dit comment il a fait face à cette triple difficulté. Quant au premier point (étude directe des documents), il a pris pour base ordinaire les monographies, histoires spéciales, recueils annuels, ouvrages de première main. Les extraits et analyses de sources que ces ouvrages contiennent peuvent dispenser de recourir à celles-ci; l’authenticité et l’exactitude propres aux documents contemporains peuvent abrégier les discussions critiques; enfin ces dernières, éventuellement, peuvent être singulièrement facilitées par l’unité des résultats obtenus sur telle ou telle question controversée par les savants de pays différents.

Pour le second point (citation des documents), notre auteur s’est borné, dans des appendices aux chapitres, à indiquer les ouvrages où des acquisitions certaines et irréfutables de la science sont consignées, où les *faits généraux* sont établis avec évidence.

Pour la bibliographie, enfin, il a eu recours également à un

expédient pratique : il indique simplement les bibliographies et histoires générales faites sur travaux de détail, les recueils de documents et les monographies " les plus sûres et les plus commodes ", sur chaque question.

Nous venons de faire connaître le plan, le style et les sources de l'*Histoire politique de l'Europe contemporaine*. Il nous faut dire aussi, en quelques mots, le caractère particulier de l'œuvre. L'écrivain n'a entendu composer ni une histoire narrative, ni une histoire purement érudite : il a voulu faire une *histoire explicative*. Son but essentiel, comme l'indique le sous-titre du livre, a été d'éclairer la vie politique de l'Europe au XIX^e siècle par le tableau de l'évolution qu'ont suivie pendant une période de quatre-vingts ans les organismes gouvernementaux, en même temps que les partis qui voulaient maintenir ceux-ci ou les modifier ou les supprimer. De là vient que M. Seignobos s'en est tenu aux *faits généraux* incontestés, parce que, dit-il très justement, ce sont précisément eux qui forment la matière de l'histoire politique. En rapprochant ces faits, restés épars et parfois peu appréciés, il pense avoir atteint son but et amené des conclusions souvent nouvelles.

Nous ne pouvons songer à examiner, même dans ses grandes lignes, l'immense matière traitée par M. Seignobos : ce serait le répéter. Il appartiendra du reste aux critiques de chaque pays de formuler un jugement sur les parties du livre les intéressant respectivement.

Nous avons préféré insister sur la valeur générale, pratique et scientifique, de la belle œuvre signalée ici, et surtout sur la *méthode* employée. Car les résultats vaudront ce que vaut la méthode. Or, quant à celle-ci, nous pensons qu'on n'aurait guère su faire mieux que M. Seignobos, et nous serions bien étonné si son œuvre n'avait pas tout le succès que nous lui souhaitons et que nous estimons qu'elle mérite. A ceux qui nous liront, ou plutôt qui liront M. Seignobos, de juger. En tout cas, avec l'*Histoire générale* de Lavis et Rambaud, arrivée dans sa publication à la période contemporaine, et l'*Histoire politique de l'Europe contemporaine*, on peut dire que les gens d'étude en général et les professeurs d'histoire en particulier auront désormais toutes les facilités désirables pour acquérir des connaissances sûres et abondantes sur une

période que chaque homme éclairé devrait posséder à fond, mais qu'on ignore ou connaît mal généralement.

Serait-ce, comme l'observe finement M. Seignobos, parce que les savants ont trop de moyens de la connaître ?

F. MAGNETTE.

English Schools at the Reformation, 1546-1548, by ARTHUR F. LEACH M. A.-F. S. A., *late fellow of All Souls' College Oxford*. Westminster, Archibald Constable & Co. 1896. Prix : 12 sh:

“ Si l'on demandait à la moyenne des gens instruits, à qui nous devons notre système d'enseignement moyen, et qui fut le fondateur de la plupart des écoles de grammaire, qui en sont la base, la réponse serait certainement : Édouard VI. „ Voilà le début de l'auteur. Ce qu'il prouvera, c'est que “ jamais renommée ne fut gagnée plus facilement et moins méritée. „

Le lecteur sait donc de suite à quoi s'en tenir. L'auteur, qui s'occupe depuis longtemps de l'histoire des écoles anglaises, a été amené à cette conclusion hardie en étudiant les documents officiels et inédits des années 1546 et 1548. L'an 37 du règne de Henri VIII, et l'an 1 de celui d'Édouard VI, le Parlement vota deux Actes, corollaires logiques de la suppression des couvents, et dont l'influence, ni voulue ni prévue, fut aussi durable que néfaste pour la plupart des écoles secondaires. Ces deux documents (*Chantries*¹ *Acts*) forment le noyau d'où est sorti le travail de M. Leach. Nous devons donc les examiner.

Depuis que le roi Henri VIII, suivant des précédents approuvés par le Pape lui-même, avait confisqué en gros les biens des couvents, son auguste exemple avait trouvé des imitateurs. Il paraît que les seigneurs, grands et petits, faisaient main basse sur les revenus et propriétés des bénéfices

¹ *Chantry* = *Cantaria*, que Ducange (II, 109) définit : *Beneficium Ecclesiasticum, Missis decantandis addictum, et cui deserviant, qui alias Capellani dicuntur*. Plus loin, il parle de ceux qui donnent *praedia, resve alias Aedi religiosae.... sub conditione divini alicujus servitii annui, aut lampadas accendendi, aut pauperes pascendi*.

et des fondations confiés à leur patronage. Pressé d'argent, comme de coutume, le roi jugea que cet argent serait mieux dans son trésor, pour le bien commun, que dans la poche des particuliers. Un vote du Parlement décida donc que les collèges, chapelles, chanteries, hospices, confréries, guildes et services, qui avaient été illégalement supprimés ou détournés de leur destination, entre le 4 février 1535 et le 25 décembre 1545, appartiendraient désormais au roi. Quant aux collèges qui restaient, ainsi qu'aux chanteries, etc., soumis au paiement des premiers fruits et de la dime, l'Acte disait que le roi pouvait, *de son vivant*, prendre ce qu'il voulait. Il n'avait qu'à nommer une commission investie du droit d'examen et de confiscation, à condition de signer lui-même l'arrêté et de le munir de son Grand sceau. La distinction entre les collèges d'une part, les chanteries payant la dime d'autre part, signifiait que les hospices laïques, non astreints au paiement de cette dime, étaient exemptés de l'Acte, tandis que les collèges universitaires d'Oxford et de Cambridge, qui dix ans auparavant avaient échappé à la confiscation, succombaient à leur tour. Les commissions furent nommées le 14 février 1546. Elles s'adressèrent aux autorités locales et aux personnes compétentes. A l'aide des renseignements qu'on leur retourna (*returns*), elles rédigèrent leurs rapports au roi (*certificates*). Ces rapports forment la première espèce de documents que l'auteur a consultés et imprimés à la suite de son étude. La plupart, et les plus intéressants, tels que ceux des universités, sont malheureusement perdus.

Pour comprendre en quoi cette loi toucha à l'enseignement, il faut se rappeler que presque toutes les institutions mentionnées comprenaient une école comme but unique ou accessoire, prescrit par l'acte de fondation ou par des donations ultérieures. Cependant Henri n'était pas un prince ennemi des lettres et de l'instruction. Nous savons, par ses actes autant que par ses paroles, qu'il voulait refonder après avoir aboli. Il voulait employer plus judicieusement, en dotations éclairées, des richesses que le hasard avait semées de ci de là sans discernement. Il paraît qu'il congédia le Parlement dans un discours où il affirmait son désir de réformer les chanteries, non de les détruire. Toujours est-il que peu tombèrent, et

comme le roi mourut en janvier suivant, l'Acte cessa de sortir ses effets, limités à la vie du souverain.

Une des premières mesures d'Édouard VI, ou plus exactement, de son oncle, le duc de Somerset, fut un nouveau *Chantries Act*. La cause était autre : le gouvernement protestant voyait dans ces bénéfices un abus et une superstition. Le but était le même : il s'agissait de les convertir à de meilleurs et pieux usages, en les faisant servir à la fondation d'écoles de grammaire, à l'amélioration des universités et à l'assistance des pauvres. En conséquence, à partir de Pâques 1548, la Couronne était investie de la propriété de tous les collèges, chapelles et chantries. Rien ne fut oublié. Même les terres données pour messes anniversaires, pour l'entretien de lampes, etc., y étaient comprises. Les seules exceptions étaient les collèges académiques, d'autres comme Eton et Winchester, les hospices, les églises succursales ne possédant que le cimetière et une petite maison, puis les cathédrales. Si les commissaires royaux trouvaient une école, spécifiée dans l'acte de fondation, et en activité depuis la St Michel 1547, ils avaient le droit, entre autres, d'assigner au maître des terres pour le maintien à perpétuité de l'école. Ils devaient, d'après une échelle déterminée, allouer des pensions aux titulaires dont le bénéfice était supprimé. Leurs rapports, ou certificats, devaient être rentrés pour le 31 mai.

Le 20 juin, le roi nomma une commission de deux membres, Walter Mildmay et Robert Kelway, qui furent chargés de tout régler.

M. Leach a joint à son dossier le texte très long et prolixe de cet arrêté passé inaperçu jusqu'ici. Le roi fixe l'échelle des pensions; les deux commissaires feront dresser, dans chaque comté, par un "inspecteur des terres", ou un conseiller de la "Cour des augmentations de la Couronne", la liste des écoles et le total des sommes affectées à la bienfaisance; au reçu de ces listes, ils feront des propositions au roi, qui leur fera connaître quelles écoles seront fondées ou continuées; aux commissaires alors de rédiger, au nom du roi, les arrêtés (*warrants*) définitifs.

Le sort des écoles anglaises dépendait donc principalement du zèle d'un fonctionnaire local du service des eaux et forêts,

Si, dans son bulletin, il oubliait quelque chose, cet oubli avait chance de durer toujours.

Les intentions du roi de dix ans étaient excellentes, mais une disposition finale gâta tout. " En attendant qu'une décision pût être prise „, le roi ordonnait que toutes les écoles destinées à survivre continuassent à toucher jusqu'à nouvel ordre la somme qu'elles percevaient auparavant comme revenus, et enjoignait à Mildmay et Kelway d'expédier rapidement les *warrants* requis. En un mois ce fut fait. A partir de 1550, sur des réclamations réitérées, quatorze écoles furent refondées et bien dotées, dont les *warrants* sont également imprimés ici. Mais, par suite de querelles intestines, de guerres, d'embarras d'argent, le nouvel ordre ne vint jamais pour la grande majorité. Le subsidie que ces dernières touchaient au lieu de leurs revenus confisqués, resta le même et devint ridiculement insuffisant à la longue; les biens des autres acquirent avec le temps une plus-value considérable ¹.

Heureuses les écoles échappées à la tendre sollicitude d'Édouard, s'écrie à la fin de son livre l'auteur indigné. Et il ajoute que ce prince, loin d'être le père du système des écoles secondaires anglaises, peut se vanter d'avoir eu une occasion unique de réorganiser l'enseignement national du sommet à la base, sans frais nouveaux pour le peuple, et de l'avoir négligée.

Nous avons voulu faire ressortir les traits saillants du présent ouvrage. Son importance saute aux yeux. Il contient une foule d'autres détails sur l'histoire de certaines écoles, les espèces d'écoles existant en Angleterre au XVI^e siècle, leur fréquentation, etc. Tout cela est extrait des documents, qui constituent le corps de l'ouvrage. L'auteur les a imprimés, d'abord parce qu'ils étaient presque tous inédits, puis pour permettre à chacun de voir par ses propres yeux. Le procédé

¹ Exemples : Sherborne avait en 1550 comme revenu £ 20, Birmingham £ 21, Macclesfield £ 21 et 4 s., Stourbridge £ 17, 10 s. et 8 d. Aujourd'hui ces écoles ont respectivement £ 1270, £ 30,000, £ 1600 et £ 900 de revenu. Ceux de Birmingham servent à entretenir une demi-douzaine d'écoles, grâce à ce fait exceptionnel que les terrains sont situés au centre de la ville.

mérite des éloges. Et quand nous aurons ajouté que la partie descriptive est méthodiquement divisée en une vingtaine de chapitres, que des tables permettent de retrouver tous les noms, et de voir ce qu'est devenue chaque école citée dans les documents, nous avons dit du livre de M. Leach tout le bien qu'il mérite.

Bruxelles.

G. DUFLOU.

Die Elegien des Sextus Propertius, erklärt von MAX ROTHSTEIN. Berlin, Weidmann, 1898. 2 vol. in-8° de XLVIII-376 et 384 pp. Prix : 12 mk.

Cette édition est, à notre avis, l'une des meilleures de la collection, justement estimée, de classiques grecs et latins avec notes allemandes que publie depuis de longues années déjà la librairie Weidmann.

L'introduction est excellente : claire, précise, intéressante, elle se distingue surtout par une réserve et une circonspection, en matière d'hypothèses, qu'on n'est guère habitué à rencontrer dans l'école philologique contemporaine. Tranquillement, mais résolument, M. R. écarte les conjectures téméraires et les combinaisons aventureuses qui foisonnent au sujet de la vie et des œuvres de Propertius. Il indique nettement ce qu'on doit considérer comme certain, comme vraisemblable ou comme simplement possible, et sait pratiquer, quand il le faut, l'*ars nesciendi*.

Le même esprit sobre et judicieux se remarque dans la constitution du texte et dans le commentaire. La tâche de l'éditeur était rude, car Propertius est un des auteurs latins les plus difficiles à comprendre et à interpréter : M. R. s'en est acquitté à son honneur. On sera frappé entre autres du soin qu'il met à montrer la suite des idées dans chacune des élégies, chose d'autant plus nécessaire que le poète se soucie peu de l'enchaînement logique des phrases et néglige volontiers les termes intermédiaires, au point que son allure paraît souvent capricieuse et décousue. Profondément versé dans toutes les questions relatives à Propertius, M. R., tout en utilisant les recherches de ses prédécesseurs, a largement contribué à l'intelligence de l'œuvre de ce génie étrange, inégal, mais vigoureux, et le plus poétique peut-être que Rome ait possédé. Que son commentaire présente çà et là des lacunes et des explications contestables, que le choix de telle ou telle leçon ne semble pas heureux, ce sont là des défauts qu'il n'était pas possible d'éviter et qui sont amplement rachetés par d'éminentes qualités.

Voici, pour finir, quelques observations sur les deux derniers livres, que nous avons spécialement étudiés.

III, 1, 4 : nous préférons l'interprétation citée dans l'appendice à celle que M. R. a adoptée. De même, III, 9, 54. — Ibid., 22 : *opus* ne correspond pas à *invida turba*. Pourquoi ne pas lire *honos* (avec *h* minuscule)? *honos* est opposé à *invida turba* = *invidia*. Une construction comme *honos reddet quod mihi detraxerit invida turba* (i. e. *honorem*) n'est pas sans exemple chez Properce; v. Postgate, *Select elegies of Propertius*, Introduction, p. LXVII-LXVIII. — Nous ne pouvons approuver les savants modernes qui, avec Muret et Scaliger, réunissent les deux premières élégies du III^e livre en une seule¹. 1^o Si les vers 39-40 formaient une transition, et non une conclusion, Properce devrait, dans la partie qui suit, revenir à la poésie amoureuse (*gaudeat in solito tacta puella sono*); or il n'en est rien : dans les vers 41-64 il traite un sujet analogue à celui des vers 1-40, il parle du pouvoir de la poésie et se promet l'immortalité. 2^o Il est inadmissible qu'il ait juxtaposé dans une même élégie deux sujets analogues, qu'il s'y promette deux fois une gloire durable ou immortelle (v. 21-22 ... 35; v. 55 et suiv.) et s'y vante deux fois de ses succès (v. 9 et suiv.; v. 47-48). 3^o Les vers 41 et suiv. sont tout à fait dans la manière des débuts de Properce; cf. I, 3, 1 et suiv.; II, 6, 1 et suiv.; 14, 1 et suiv. 4^o Les vers 35-38 indiquent bien que la pièce va se terminer : la pensée du poète se porte vers la gloire qui l'attend après sa mort; des réflexions de ce genre sont propres à donner une impression finale, et il serait contraire à l'art d'y rattacher un nouveau développement. 5^o La mauvaise coupure des manuscrits est un indice qui n'est pas à négliger; le titre de la deuxième élégie aura été omis, puis rétabli en marge, mais placé par erreur deux lignes trop haut. — III, 3, 35-36 : *carmina nervis aptat* n'est pas exactement interprété; pour bien comprendre cette expression, il faut se rappeler que, dans le chant strophique, la mélodie était souveraine et que le poète l'arrêtait définitivement avant de procéder à la versification du morceau; v. Gevaert, *Rev. de l'Instr. Publ.*, t. XXXIX (1896), p. 225-226. — III, 9, 16 : l'explication que Palmer donne de *vindicat* (« le marbre pentélique revendique Praxitèle comme son sculpteur » : avec *vindicat*, sous-ent. *sibi*) nous sourit plus que celle que donne M. R. d'après Postgate et d'autres (*vindicat*, sous-ent. *ab oblivione*); la pensée que Palmer prête à Properce est assurément plus ingénieuse. — Ibid., 48 : il manque une note sur *Phlegraeis iugis*. — IV, 2, 19 : la leçon

¹ Dans les meilleurs manuscrits, la seconde élégie commence au vers 39. Les éditeurs qui la font commencer au v. 41 : *Orphea, etc.*, sont, suivant nous, dans le vrai.

adoptée par M. R. (*Mendax fama, nocens aliis mihi nominis index*) est bien peu naturelle. — Ib., 56 : M. R. n'a pas saisi la valeur de *togata*, qui signifie ici « en paix », et qui est le mot essentiel de la phrase : Vertumne souhaite que la ville de Rome ne soit plus jamais menacée par l'ennemi (*toga* s'oppose à *bellum, tumultus*), et que les citoyens puissent vaquer tranquillement à leurs affaires ; les vers 55-56 sont en rapport étroit avec les vers 51-54, où il est question de l'attaque de Rome par les Sabins.

P. THOMAS.

P. Ovidii Nasonis Amores. Les Amours d'Ovide, traduction littérale en vers français, avec un texte revu, un commentaire explicatif et archéologique, une notice et un index, par PH. MARTINON, Professeur au Lycée d'Alger, Lauréat de l'Académie française. Paris, Fontemoing, 1897. xxxvi-440 pages in-8°. Prix : 10 fr.

Nous avons rendu compte il y a trois ans ¹ de la traduction en vers de Tibulle par M. Martinon. A nos éloges nous avons cru devoir mêler quelques critiques. Le nouveau volume publié par M. M. marque un sensible progrès sur le précédent, et, nous sommes heureux de le constater, la part de la critique doit être ici restreinte au profit de celle de l'éloge.

Pour ce qui concerne la partie principale de l'œuvre, la traduction, l'auteur se montre beaucoup plus maître de la forme poétique que dans sa traduction de Tibulle : il ne fait que se rendre justice en estimant (*Préface*, p. II) que le tour en est plus libre et les rimes plus riches. Souvent, très souvent, il a su joindre l'élégance à la fidélité la plus littérale et rendre, sans effort apparent, Ovide vers pour vers. On peut juger de son habileté par ces deux courts échantillons :

Oui, la haine et l'amour s'arrachent tout mon être,
Et dans ce dur combat l'amour vaincra peut-être.
Haïssons, s'il se peut ; sinon, résignons-nous :
Ainsi les bœufs sans les aimer portent les jougs.
Je fuis ta perfidie et ta grâce m'enchaîne ;
Je hais ton âme, mais ton corps détruit ma haine.
Ainsi je ne puis vivre avec toi ni sans toi,
Et j'ai l'air d'ignorer ce que je veux. Dis-moi,
Ne peux-tu devenir moins belle, ou moins traîtresse ?
Tant de beauté sied mal à ta scélératesse.

¹ V. *Revue*, t. XXXVIII (1895), p. 253-256.

L'une appelle la haine, et l'autre l'amitié;
 Malheur! c'est la beauté qui l'emporte. Ah! pitié!
 Par nos amours, épargne-moi, je t'en conjure,
 Par le ciel qui souvent toléra ton parjure,
 Par ton visage qui te fait égale aux dieux,
 Par tes beaux yeux enfin qui captivent mes yeux!
 Puisque en tout cas je dois t'aimer, choisis toi-même :
 Est-ce à regret ou de bon cœur qu'il faut que j'aime?
 Allons, au gré du vent laissons-nous emporter,
 Et puisqu'il faut aimer, aimons sans résister.

(L. III, él. XI b.)

Cherche un nouveau poète, ô mère des Amours :
 Aux vers légers je fais mes adieux pour toujours,
 Jeux charmants qui de moi ne furent pas indignes.
 Ils sont l'œuvre d'un fils des campagnes Pélignes,
 Qui tient de ses aïeux son rang de chevalier,
 Et ne l'a pas conquis naguère à batailler.
 Si Catulle et Virgile ont illustré Vérone
 Et Mantoue, à mon tour j'illustrerai Sulmone,
 Qui pour de justes droits jadis dut s'insurger,
 Le jour où l'Italie a mis Rome en danger.
 Plus tard on entendra le voyageur qui passe
 Dire en voyant ces murs où tient si peu d'espace :
 « Oui, ces murs sont étroits, mais ils sont grands aussi,
 Puisque un si grand poète a vu le jour ici. »
 Aimable amour, et toi, Cythérée, ô déesse,
 Je quitte vos drapeaux chéris : Bacchus me presse
 De traiter des sujets plus graves et plus beaux ;
 Un champ plus vaste s'ouvre à mes nobles chevaux.
 Adieu, molle Élégie, adieu, mon petit livre :
 La Muse des Amours t'a fait pour me survivre.

La notice et le commentaire témoignent d'une étude consciencieuse du texte et des travaux philologiques dont il a été l'objet.

A vrai dire, j'attache peu de créance au roman des amours d'Ovide et de Corinne tel que M. M. essaie de le reconstituer dans sa notice. De pareilles tentatives me laissent défiant et j'adhère complètement aux paroles si sages de M. Rothstein à ce sujet¹. Abstraction faite de la

¹ *Die Elegien des Sextus Propertius*, Einleit., p. XXV : " Für die poetische Absicht ist es gleichgültig, ob das Liebesverhältnis, das der Dichter der lyrischen Aeusserung seiner Empfindung zu Grunde legt, und die einzelnen Situationen, die nach seiner Darstellung die besondere Stimmung des einzelnen Gedichtes hervorrufen, wirklich einmal bestanden haben, oder so bestanden haben, wie er sie darstellt. Es ist freilich die bequemste, aber sicher auch die verkehrteste Auffassungsweise, alle in diesen Gedichten

question de principe, je reconnais volontiers que M. M. déploie, dans la défense de sa thèse, les ressources d'un esprit subtil et ingénieux.

Le commentaire, en grande partie original, est travaillé avec soin et mérite d'être consulté même par les philologues. L'archéologie y tient, et à bon droit, une place considérable.

Les amateurs de beaux livres et de belle littérature qui possèdent déjà le *Tibulle* de M. M., ne se repentiront certes pas d'y joindre les *Amours d'Ovide*.

P. THOMAS.

R. WÜNSCH. *Sethianische Verfluchungstafeln aus Rom*. Leipzig, Teubner, 1898. 123 pp.

Il y a quelque cinquante ans on mit au jour à Rome, près de la *via Appia*, un grand nombre de feuilles de plomb couvertes de caractères et de dessins étranges tracés à la pointe. Sauf une seule, publiée par M. de Rossi, elles restèrent inédites et reposaient oubliées au musée Kircher, lorsque M. Wünsch, dont nous avons déjà signalé le travail sur les *Tabellae Defixionum* (Berlin, 1897), entreprit leur déchiffrement. Ces lamelles oxydées lui réservaient des découvertes surprenantes. Elles portent, à côté d'images de dieux, les figures d'auriges du cirque, enchaînés et des invocations magiques destinées à empêcher la victoire aux courses de chars des *agitatores* de factions rivales. Or, les noms de ces mêmes cochers sont mentionnés sur les médaillons contorniates, et l'on peut ainsi fixer la date de ces talismans aux premières années du V^e siècle. Ils ont été rédigés par des enchanteurs de la secte gnostique des Séthiens qui comptait donc encore des adeptes à cette époque tardive. Tels sont en deux mots les résultats des recherches de M. W. Son excellent commentaire fait valoir toute l'importance de sa trouvaille pour notre connaissance de la paléographie et de la grammaire grecque et latine — car ses textes sont en deux langues — pour celle des antiquités et de la religion antiques. En passant il nous donne une explication nouvelle et très plausible du célèbre *graffito* chrétien du Palatin, qui serait, non pas une caricature, mais l'expression naïve de

erzählten Ereignisse und dargestellten Stimmungen als einfache Wirklichkeit hinzunehmen; gerade darüber lehren die Gedichte zunächst gar nichts, und die Analogie poetischer Produktionen, deren thatsächliche Grundlage uns besser bekannt ist, auf der einen, auf der anderen Seite die Erinnerung an die Bedeutung, die gerade die Alten selbst in der prosaischen Geschichtsschreibung dem Stilistischen gegenüber dem Thatsächlichen beilegen, können wenigstens zur Vorsicht mahnen. „

l'*onolatrie* des Séthiens. Ces petits rouleaux montrent combien le paganisme était encore vivace à Rome vers l'an 400 de notre ère, et ils font mieux comprendre les origines de la réaction que tenta vers la même date le sénateur Eugène ¹.

F. C.

ROBERT ARNOLD. *Repertorium Germanicum. Regesten aus den päpstlichen Archiven zur Geschichte des deutschen Reichs und seiner Territorien im XIV und XV Jahrhundert.* Pontificat Eugens IV. I. Berlin, A. Bath, 1897. LXXIX et 677 pp. in-8°.

L'Institut historique allemand à Rome a décidé de publier sous forme de régestes l'inventaire des actes conservés dans les archives pontificales depuis le commencement du grand schisme en 1378 jusqu'à la mort d'Eugène IV en 1447, pour autant que ces actes se rapportent à l'histoire d'Allemagne. Sous le nom d'Allemagne, les directeurs de l'entreprise ont compris non seulement tous les territoires qui font aujourd'hui partie de l'Empire allemand mais encore tous ceux où est parlée la langue allemande, ainsi qu'un certain nombre des provinces ecclésiastiques qui étaient comprises jadis dans le Saint-Empire Romain. Il en résulte qu'ils ont fait rentrer dans le cadre du *Repertorium Germanicum*, outre l'Allemagne proprement dite, les provinces baltiques de la Russie, la portion de la monarchie austro-hongroise qu'on désigne sous le nom de Cisleithanie, la Suisse, la Belgique et les Pays-Bas.

Le premier volume de la collection se rapporte au pontificat d'Eugène IV dont il comprend les deux premières années (1431-1432). Il a été publié par M. R. Arnold avec le concours de MM. J. Haller, J. Kaufmann et J. Lulvès. Ces savants ont droit à toute notre reconnaissance et à toutes nos félicitations. La longue préface par laquelle s'ouvre le volume témoigne du soin avec lequel ils se sont acquittés de l'énorme travail de dépouillement qu'ils ont entrepris. On y trouvera la description détaillée et fort instructive des diverses séries de registres sur lesquelles ont porté leurs recherches, ainsi que des détails très

¹ La *νέα Βαβυλών* mentionnée p. 32, pl. 22, l. 15, n'est autre que Rome; cf. pl. 49, l. 57 *ἱπικὸν Πώμης*. L'emploi de ce nom symbolique chez les chrétiens est bien connu. Cf. Renan, *L'Antéchrist*, p. 122, n. 2. — P. 68. L'habitude chez les cochers du cirque de recourir à la magie pour s'assurer la victoire est signalée encore à l'époque de Théodoric; cf. Cassiod. *Variar.* III 51, 2 (p. 105 Mommsen) et Godefroid au *Cod. Théod.* IX, 16, 11.

intéressants sur le fonctionnement des bureaux, de la chancellerie, de la daterie, de la chambre apostolique etc. Quelques textes publiés in-extenso fournissent le type des divers actes qui se rencontrent dans les registres d'Eugène IV. Pour les analyses, l'élégance a été avec raison sacrifiée à la précision et à la clarté. Chaque régeste reproduit en entier l'analyse de l'acte, dont il fournit également l'incipit et la date originale. Le résumé de l'acte est naturellement rédigé en allemand, mais on a conservé le latin pour tous les noms propres. La disposition typographique est très claire. A gauche de chaque page les dates réduites en style moderne sont imprimées en manchettes; le numéro d'ordre de chaque régeste se trouve imprimé à droite en caractères gras. Les actes émanés du pape sont marqués d'un astérique. Un excellent index des noms propres d'hommes et de localités termine le volume.

C'est naturellement à l'histoire locale que le *Repertorium Germanicum* rendra les plus grands services. J'ai pu m'apercevoir en le parcourant que les provinces ecclésiastiques de Liège, de Tournai et d'Utrecht y étaient particulièrement bien représentées. Mais il sera aussi une source d'informations indispensable pour tous ceux qui voudront étudier le fonctionnement du gouvernement pontifical à la fin du moyen âge. Pour donner tous les résultats qu'on est en droit d'en attendre, l'entreprise à laquelle M. Arnold s'est consacré doit avancer rapidement. On peut calculer que huit volumes environ seront nécessaires pour contenir le dépouillement des registres d'Eugène IV et que la collection complète projetée par l'Institut allemand en comprendra une trentaine. Puisse l'avenir favoriser les efforts de ceux qui ont eu le courage de se vouer à une besogne aussi colossale et leur accorder de la mener sans encombre à bonne fin!

H. PIRENNE.

CHRONIQUE

132. — Il vient de se fonder en Hollande une revue de l'instruction publique sous le titre de *Tijdschrift voor Onderwijs en Opvoeding*. Elle a pour but de contribuer au perfectionnement de l'enseignement moyen et de l'enseignement supérieur. Nous souhaitons la bienvenue à notre "con-sœur".

133. — Dans un article paru dans le dernier numéro de la Revue des Humanités en Belgique (*Une réforme administrative dans l'enseignement moyen*), M. L. Molitor signale les défauts de l'institution des préfets des études, et il propose diverses modifications au système de direction actuellement en vigueur dans nos athénées. L'auteur traite cette délicate question avec beaucoup de tact, de raison, de courage et de compétence. Son article, dont le style ne mérite pas moins d'éloge que les idées elles-mêmes, hâtera sans doute le moment où l'on entreprendra une réforme sérieuse de l'organisation administrative des athénées. Nous souhaitons que cette réforme, quelle qu'elle doive être, ne soit pas appliquée d'un seul coup par voie de règlement à tous les établissements, mais qu'elle ne soit généralisée qu'après avoir été éprouvée avec succès dans un ou deux athénées pris comme terrains d'expérience.

134. — Un professeur de langues anciennes au Lycée de Strassbourg, M. K. Gneisse, a eu l'idée d'étudier comparativement la valeur des travaux mathématiques et philologiques pour la formation de l'esprit chez les élèves (*Ueber den Wert der mathematischen und sprachlichen Aufgaben für die Ausbildung des Geistes*. Berlin, Weidmann, 63 pp. 1 m. 20). On pourrait tout d'abord objecter à sa comparaison qu'il en a pris les éléments dans des circonstances différentes. Pour les mathématiques, il étudie quatre questions soumises aux élèves dans un *examen de maturité*, et il démontre que la part de travail personnel et nouveau chez les candidats a été en somme fort peu importante. A cet exemple, il oppose la dépense de réflexion et d'effort qui est exigée de la part des élèves dans telle ou telle *leçon* de grec ou de latin. Si, au lieu de leçons, il avait pris des questions d'examen bien choisies, n'aurait-il pas apparu qu'ici encore le travail des élèves consiste surtout à faire l'application de règles et de procédés déjà connus? Il est toujours intéressant et utile de constater la différence de travail qu'exigent les diverses branches d'études. C'est un moyen de mieux se rendre compte de la façon dont il convient d'ordonner le programme général en vue de la formation de l'esprit. Mais il faut se garder d'exagérer le rôle de l'enseignement que l'on manie le mieux soi-même aux dépens de celui d'autrui. Si les mathématiques constituent pour l'intelligence une

discipline différente de celle qui est obtenue par les langues, ce n'est pas une raison pour conseiller, comme le fait M. Gneisse, de restreindre considérablement l'importance de cet enseignement. M. Gneisse se trompe grandement, lorsque, pour finir, il met ses idées sous le patronage des Grecs, en opposant ceux-ci aux Romains. C'est chez les rhéteurs de l'empire et non dans la patrie de Platon qu'il doit chercher des parrains pour son système.

135. — Sous le titre "*Ex oriente lux*", (Leipzig, Hinrichs, 1898, 16 pp.), M. F. Delitzsch vient de résumer l'histoire des fouilles entreprises en Mésopotamie depuis 1820 jusqu'à nos jours. L'auteur décrit les principales œuvres d'art retrouvées, et il fait ressortir l'importance des découvertes pour l'histoire de la civilisation, spécialement pour l'intelligence de l'Ancien Testament. La brochure a pour objet d'intéresser le public d'Outre-Rhin à l'œuvre de la "*Société orientale allemande*", dont nous avons annoncé la création dans une de nos précédentes chroniques (n° 48). L'Allemagne veut désormais avoir sa part des trésors artistiques qui, jusqu'à présent, allaient enrichir les musées de Londres et de Paris. Parmi les souscripteurs de l'entreprise allemande, on remarque les noms de grands capitalistes, comme M. Krupp d'Essen, qui s'est inscrit pour 3000 marks par an. MM. Sachau, professeur, et Koldewey, architecte, ont été envoyés en Orient dès le mois d'octobre 1897 pour préparer une première expédition. Celle-ci partira aussitôt après leur retour, et les premières fouilles pourront sans doute commencer dès l'automne de cette année.

136. — On regrette depuis longtemps en Allemagne l'absence de toute revue consacrée spécialement à la science des religions. Cette lacune vient d'être comblée par la librairie Mohr de Fribourg-en-Brisgau, qui publie les deux premiers numéros d'un *Archiv für Religionswissenschaft*, pour lequel elle s'est assurée la collaboration de la plupart des spécialistes allemands, et qui paraît conçu dans un esprit de parfaite impartialité scientifique. Signalons parmi les premiers articles : *Was ist Religionswissenschaft?* par M. E. Hardy, professeur à l'Université de Fribourg (Suisse), *Ueber den gegenwärtigen Stand der Forschung auf dem Gebiet der griechischen Mythologie und die Bedeutung der Pan*, par M. W. Roscher, *Der Gott Rudra im Rig-Veda*, par M. E. Siecke, et *Charon*, par M. Waser.

137. — Depuis les recherches de M. W. Reichel sur les *Cultes préhelléniques* (Vienne 1897), on cherche de plus en plus à tirer des antiquités mycéniennes des indications relatives aux croyances et aux idées du peuple qui nous les a léguées. Dans la séance d'avril de la *Société archéologique de Berlin*, M. Hub. Schmidt a fait une intéressante communication sur les idoles d'argile mycéniennes. Il essaie de dégager la signification de quelques types de figures, en partant de l'idée que la symbolique des *motifs* était constante. Ainsi, les bras levés de certaines statuettes seraient un geste d'adoration. Dans un autre type, la main gauche est ramenée sur le sein, la droite tombe sur la partie inférieure du corps. M. Schmidt émet l'hypothèse assez hardie que nous avons là le prototype de l'Aphrodite hellénique. Les idoles de ce genre seraient les reproductions d'une statue

du culte qui existait à l'époque mycénienne. Cette hypothèse viendrait à l'encontre des résultats auxquels M. Reichel a été conduit par ses savantes recherches. En raison des rapports étroits de la culture mycénienne avec l'Orient où il existait depuis si longtemps des statues de la grande déesse de la nature, M. Schmidt croit qu'il faut se représenter comme extrêmement ancienne l'époque où l'on dut faire, en Grèce des images semblables.

138. — Tous nos lecteurs connaissent le grand *Handbuch der klassischen Altertumswissenschaft* (Munich, Beck) par M. I. von Müller, et savent que le succès de plusieurs de ces volumes a été tel qu'il a fallu en publier de nouvelles éditions avant l'achèvement de l'ouvrage. C'est notamment le cas pour les Institutions religieuses de la Grèce (*Griechische Kultusaltertümer*) de M. P. Stengel, dont on vient de mettre en vente une seconde édition soigneusement mise au courant des nouvelles découvertes et notablement augmentée. L'histoire de la littérature grecque de M. W. Christ paraît en troisième édition; nous reviendrons sur ce dernier ouvrage, qui ne nous semble pas avoir reçu les améliorations qu'on était en droit d'attendre, bien que le nombre des pages ait été porté de 790 à 944.

139. — Le premier volume des *Kleine Schriften* de H. Brunn, qui vient de paraître par les soins de MM. H. Brunn, son fils, et H. Bulle (Leipzig, Teubner, prix 10 marks), contient les articles relatifs à l'archéologie romaine et étrusque. Le second volume sera consacré à l'histoire de l'art grec, le troisième réunira les notices consacrées par l'archéologue de Munich à l'interprétation des monuments et à la critique des sources. C'est avec raison qu'on ne réimprimera pas, comme on le fait trop souvent dans des cas analogues, les travaux qui ont paru en volumes séparés. Le premier volume est orné d'un portrait de Brunn, et de 65 gravures en général excellentes.

140. — A l'occasion du quatre-vingtième anniversaire de la naissance de M. H. Weil, on réunit sous le titre de *Mélanges de Littérature et d'Histoire grecques* (Paris, Fontemoing), une série d'articles dus à une trentaine de philologues français et étrangers. Le volume sera offert le 28 août à l'éminent helléniste.

141. — Empédocle nous a laissé, comme on sait, deux ouvrages d'un caractère si différent que Renan avait défini leur auteur " *un Newton doublé d'un Cagliostro* ". Auquel de ces deux poèmes faut-il attribuer la priorité? La question soulevée par notre collaborateur M. Bidez dans sa *Biographie d'Empédocle*, vient d'être discutée de nouveau par M. Diels (*Sitzungsb. d. Berl. Ak.*, 1898). Le philosophe d'Agrigente a-t-il aspiré d'abord à jouer parmi ses contemporains enthousiasmés le rôle de réformateur et de prophète puis, assagi par le malheur, a-t-il communiqué à ses derniers disciples les résultats de ses recherches et de son expérience? Ou bien s'est-il dans sa jeunesse appliqué sérieusement aux études scientifiques, pour se jeter plus tard dans le mysticisme et finir en charlatan? La première hypothèse avait été soutenue par M. Bidez, la seconde paraît plus probable à M. Diels quoiqu'il reconnaisse la valeur de l'argumentation de son adversaire.

142. — En même temps que paraissait la jolie édition de Sophocle de M. R. Y. Tyrrell (voir plus haut, *Chronique*, n° 85), l'*University Press* de Cambridge a publié en un volume élégant et commode le texte du même poète d'après la recension de M. R. C. Jebb (*Sophocles. The text of the seven plays*, edited with an introduction by R. C. Jebb. Cambridge, 1897. xlv-364 pp. Prix : 5 sh.). Celui-ci, qui vient de terminer sa monumentale édition (Cambridge, University Press, 7 volumes in-8°), nous donne ici un texte soigneusement revu avec un choix très discrètement fait des leçons les plus importantes. Dans une intéressante préface, l'éminent éditeur nous fait connaître les principaux manuscrits, leur place dans l'histoire du texte, les recueils de scholies, leur valeur, et les éditions jusqu'à celle d'Elmsley (1825), qui le premier a reconnu toute la valeur du fameux *Codex Laurentianus*. On peut regretter que l'histoire des éditions n'ait pas été menée jusqu'à nos jours, mais il faut savoir gré à M. R. C. Jebb de nous avoir donné le substantiel résumé des admirables travaux qu'il a consacrés au texte de Sophocle. Son beau volume mérite de se trouver bientôt dans les mains de tous les admirateurs du poète.

L'apparition simultanée des éditions de MM. Jebb et Tyrrell fait vraiment honneur à l'Angleterre. Là au moins il y a encore un public qui, lisant dans l'original les chefs-d'œuvre de la Grèce, veut les avoir imprimés sur bon papier, en beaux caractères, et élégamment reliés. Il faut féliciter ces lettrés de ne pouvoir se contenter des réimpressions de la librairie continentale.

143. — *The Medea of Euripides, edited with introduction and notes by Clinton E. S. Headlam*. Cambridge, University Press, 1897, xxvi-124 pp., prix : 2 sh. 6 d.

Cette édition de la Médée d'Euripide est excellemment conçue et parfaitement exécutée : c'est une des meilleures éditions scolaires que nous connaissions. Le texte a été constitué avec soin et prudence ; on ne voit pas l'auteur céder à la tentation de corriger les leçons reçues : au contraire, dans un grand nombre de cas, il revient sagement au texte des manuscrits que les éditeurs récents avaient abandonné à tort. M. Headlam a pris pour base l'édition de Kirchhoff, qui, comme on sait, est conservatrice, et a noté toutes les fois où il s'en écarte (la liste qu'il a dressée de ces divergences, p. 110 s., n'est cependant pas complète). Le commentaire a profité naturellement des travaux antérieurs, mais l'éditeur apporte sa contribution personnelle à l'exégèse et le fait généralement avec autant de mesure que de goût. L'introduction littéraire est un peu écourtée, et nous aurions voulu y trouver une analyse détaillée de l'action dramatique : celle-ci était d'autant plus nécessaire que le commentaire s'en tient presque exclusivement à l'interprétation verbale.

144. — La librairie Teubner vient de publier une nouvelle édition de l'ouvrage que M. A. Mommsen avait consacré il y a trente-cinq ans aux fêtes religieuses de l'Attique, sous le titre de *Heortologie*. Le nouvel ouvrage est intitulé : *Die Feste der Stadt Athen im Altertum. Umarbeitung der 1864 erschienenen Heortologie*.

145. — Les travaux récents de M. G. Meyer et d'autres savants sur le vocabulaire néo-grec sont loin d'avoir confirmé la théorie, jadis si en faveur, de l'influence slave sur la Grèce. C'est tout au plus s'il se trouve en néo-grec 66 mots slaves qui soient d'un usage courant, et encore beaucoup de ces mots sont entrés dans le grec par l'intermédiaire d'une autre langue. L'influence slave est de beaucoup inférieure à celles de l'italien et du turc. Quant aux mots empruntés aux Albanais, dont l'action sur la Grèce a succédé à celle des Slaves, M. G. Meyer n'a pu en relever que 64 dans le grec actuel.

146. — Tous les philologues, tous les paléographes et tous les amateurs de beaux livres connaissent la splendide collection des *Codices Graeci et Latini photographice depicti* publiée à Leyde, chez A. W. Sijthoff, sous la direction de M. S. De Vries, l'éminent paléographe. Deux volumes ont paru jusqu'ici : le *Codex Sarravianus-Colbertinus* de l'Ancien Testament en grec, avec une préface de M. H. Omont, et le *Codex Bernensis 363* (renfermant entre autres les *Carmina* d'Horace), avec une préface de M. H. Hagen. Le troisième volume est en préparation : il contiendra la reproduction du *Codex Oxoniensis Clarkianus 39* de Platon, avec une préface de M. Thomas W. Allen. Ce volume paraîtra en deux parties : la première sera publiée dans le courant de cette année, la seconde au commencement de l'année prochaine. L'importance du *Codex Oxoniensis* de Platon, au point de vue de la critique et de la paléographie, est reconnue par tous les savants. C'est un des rares manuscrits grecs du IX^e siècle qui sont datés (il est de 895). Le spécimen de planches que nous avons sous les yeux est admirablement exécuté et nous est garant que le nouveau volume ne le cédera en rien à ses aînés. Le prix élevé de la publication (chaque partie du 3^e volume coûtera 120 florins) n'en permet malheureusement l'acquisition qu'à quelques privilégiés, en dehors des sociétés savantes et des bibliothèques publiques. Nous espérons que la grande et utile entreprise pour laquelle l'éditeur, M. Sijthoff, s'impose tant de sacrifices, trouvera auprès de tous ceux qui sont à même de la soutenir le concours nécessaire pour la mener à bien.

147. — Jusqu'à présent, tous nos ouvrages historiques modernes faisaient pénétrer Annibal et son armée en Italie par le Mont Saint-Bernard. Un professeur de gymnase allemand, M. W. Osiander, publie depuis deux ans brochure sur brochure (en dernier lieu, *Der Montcenis bei den Alten*) pour démontrer que c'est par le Mont Cenis que s'est fait ce fameux passage des Alpes. Il prétend que les témoignages anciens de Polybe, de Tite-Live, de Varron et de Strabon seraient tous en faveur de la traversée par la Maurienne et le Mont Cenis. Nul doute que cette thèse, présentée par M. Osiander avec de très solides arguments, ne donne lieu à une polémique qui sera intéressante.

148. — M. Richard Fisch, professeur à l'*Andreas-Realgymnasium* de Berlin, a publié récemment une brochure d'aspect très savant, intitulée : *Tarracina-Anzur und Kaiser Galba im Romane des Petronius Arbiter* (Berlin, Gaertner, 1898), dans laquelle il prétend que le Trimalchion de

Pétrone ne serait autre que ... Galba. M. Émile Thomas (*Rev. crit.*, 1898, n° 21) a fait justice de cette hypothèse baroque. Les lignes suivantes, qui terminent l'article de M. Thomas, sont bonnes à méditer : « Les prétendues découvertes des savants des derniers siècles nous semblaient jadis autant de divagations pour lesquelles nous n'avions que du dédain. Il nous faudra désormais être moins sévères, puisque notre temps, si fier de ses méthodes, vient de produire des fruits tout semblables. »

149. — Nous signalons parmi les derniers volumes parus dans la *Bibliotheca scriptorum Graecorum et Romanorum Teubneriana* :

1° *M. Valerii Martialis epigrammaton libri, recognovit* WALTHER GILBERT, *editio stereotypa emendatio*, 1896. XL-408 pp. (Prix : 2 mk. 70). Le texte de cette seconde édition s'écarte de celui de la première (1885) en 42 passages. M. Gilbert a tenu compte des travaux sur Martial qui ont été publiés de 1885 à 1896, et notamment, comme il était naturel, de la savante édition de M. Friedländer. Les changements qu'il a introduits dans le texte et dans les notes critiques seront généralement approuvés. En plus d'un endroit la leçon des manuscrits a été rétablie et bien défendue, par ex. X, 83,9 : *Vis tu — fateri?* La correction *armis quos* (XII, 3, 4) est ingénieuse sans être tout à fait convaincante.

2° *Eclogae poetarum Latinorum, in usum gymnasiorum composuit* SAMUEL BRANDT, *editio altera emendata*, 1898. x-136 pp. (Prix : 1 mk.). La chrestomathie poétique de M. Brandt contient : quelques fragments d'Ennius et de Lucilius, six extraits de Lucrèce, 18 pièces de Catulle, des élégies de Tibulle (6), de Propertius (15) et d'Ovide (6), 45 épigrammes de Martial et une satire de Juvénal (la 4^e). Les morceaux de Lucrèce sont moins nombreux dans la 2^e édition que dans la 1^{re} ; en revanche, une part plus large a été faite à Catulle (M. Brandt ne s'est pas fait scrupule d'ajouter des pièces un peu sensuelles, comme le *Vivamus, mea Lesbia*, et le *Miser Catulle, desinas ineptire* — la jeunesse allemande étant apparemment moins inflammable que la nôtre) ; la 5^e élégie du livre II de Tibulle a été remplacée par la 2^e du même livre ; la 10^e élégie du livre III de Propertius a été supprimée. Au petit lexique des noms propres et des mots rares qui figurait dans la 1^{re} édition M. B. a substitué, sous le titre de *Adiumenta interpretationis*, un commentaire très concis, mais qui sera fort utile aux élèves : c'est là une véritable amélioration dont il convient de le féliciter. Pour le texte comme pour le commentaire, il a consulté et mis à profit les publications les plus récentes. Nous ne doutons pas que la 2^e édition des *Eclogae poetarum Latinorum* ne reçoive le meilleur accueil.

150. — La vie de St Séverin par son contemporain Egippius est, on ne l'ignore pas, un document fort important pour l'histoire du V^e siècle. Elle trace un tableau saisissant de la situation morale et politique de la province du Norique à l'époque où les dernières garnisons romaines du Danube tenaient encore, quoique menacées de toutes parts par les barbares. Le texte de cette biographie qui avait paru dans les *Monumenta Germaniae*, vient d'être republié séparément dans un format plus maniable *in usum scholarum* (Berlin, Weidmann, 60 pp. in-8°). Le nom de l'auteur de cette édition critique, M. Mommsen, nous dispense d'insister sur ses mérites.

151. — Nous recevons la première partie d'un inventaire illustré des monuments lapidaires romains trouvés dans le Wurtemberg (*Die Römischen Inschriften und Bildwerke Württembergs*. Stuttgart, Kohlhammer, 1898), dont la rédaction a été confiée à deux spécialistes connus MM. F. Haug et G. Sixt. Les monuments sont classés par ordre géographique : leur description est suivie d'une bonne bibliographie et souvent accompagnée d'une figure. L'*Altertumsverein* du Wurtemberg, en entreprenant ce catalogue, a donné un exemple qui mériterait d'être suivi dans d'autres pays de l'ancienne Gaule.

152. — M. P. LADUZE vient de publier chez Van Linthout à Louvain une *Étude sur le cénobitisme pachômien pendant le IV^e siècle et la première moitié du V^e* (ix-390 pages in-8°). L'auteur a surtout utilisé les documents coptes et arabes récemment publiés par M. Amélineau ; mais il combat généralement les conclusions de ce savant, bien que celles-ci aient été récemment reprises en Allemagne par M. Grützmacher. La première partie du travail est consacrée à l'examen critique des sources, la seconde à l'histoire externe et interne du monachisme pachômien, la troisième à son organisation. — A remarquer que c'est la première fois que paraissent en Belgique des textes imprimés en caractères coptes. — A. C.

153. — M. Godefroid Kurth publie dans le *Bulletin de la Commission royale d'Histoire* une longue étude sur *Les premiers siècles de l'abbaye de S^t Hubert*. Il y débarrasse avec l'ingéniosité dont il a déjà donné tant de preuves dans cette sorte de questions, l'histoire primitive de l'abbaye de " l'épaisse végétation de légendes dont quelques unes sont devenues célèbres et qui a pris la place des témoignages authentiques malheureusement disparus „. L'étude de M. K. peut-être considérée comme une sorte d'avant-propos à l'édition des chartes de S^t Hubert dont il a été chargé par la Commission d'Histoire.

154. — MM. G. von Below et F. Meinecke se proposent de faire paraître chez Oldenburg à Munich et à Leipzig, un *Handbuch der mittelalterlichen und neueren Geschichte*, dont le plan est conçu dans ses grandes lignes sur le modèle du *Handbuch der klassischen Alterthumswissenschaft* de M. I. von Müller. L'ouvrage, pour lequel les directeurs se sont déjà assuré la collaboration d'un grand nombre d'historiens comprendra cinq parties : 1^o Partie générale : histoire de l'historiographie et encyclopédie ; 2^o Sciences auxiliaires ; 3^o Institutions, droit, histoire économique ; 4^o Histoire politique ; 5^o Antiquités. Ce plan paraît excellent, mais le manuel de MM. von Below et Meinecke ne sera à proprement parler qu'un Manuel d'histoire du moyen âge et d'histoire moderne de l'Allemagne. Le mot *deutschen* manque au titre. Ce n'est pas là la faute des auteurs, mais celle du sujet et plus encore celle de la division des travailleurs, du manque d'entente entre les historiens des divers pays. Les antipathies sinon les haines nationales retarderont encore longtemps le moment où l'on pourra composer pour l'Europe du moyen âge et des temps modernes un *Handbuch* aussi complet que celui d'I. v. Müller l'est pour l'antiquité.

155. — L'étude récente de M. J. Hansen : *Der Malleus Maleficarum*,

seine Druckausgaben und die gefälschte Kölner Approbation vom Jahre 1487 (Westdeutsche Zeitschrift, 1898), arrive à des résultats très intéressants concernant le fameux traité qui a été pour ainsi dire le manuel des persécuteurs de sorcières depuis la fin du moyen âge. M. Hansen prouve que le *Malleus* n'a pas vu le jour à Cologne, mais dans la région du Haut-Rhin, que Jacob Sprenger n'a pris qu'une part restreinte à sa composition, et enfin qu'il est faux que l'Université de Cologne en ait approuvé les doctrines.

156. — M. Léopold Devillers, le savant archiviste de l'État à Mons, vient de publier en facsimilé les deux chartes célèbres données au Hainaut en 1200 par Baudouin de Constantinople (Mons, Duquesne-Masquillier et fils. Publication extraordinaire du cercle archéologique de Mons). On remarquera avec intérêt que les deux actes ont été dressés en forme de chirographes. M. Devillers a joint à la transcription des textes une traduction française.

157. — Le *Bulletin historique et philologique* de France pour 1897 contient d'importants *Documents inédits sur l'invasion anglaise et les États au temps de Philippe VI et de Jean le Bon*, publiés par M. A. Guesnon, auquel on doit déjà une longue série de publications relatives à l'Artois (Tirage à part, Paris, Imprimerie Nationale, 1898). La part prise par la Flandre aux événements militaires et diplomatiques qui ont marqué les premières années de la guerre de Cent ans, rend cette publication presque aussi intéressante pour la Belgique que pour la France. On y trouve entre autres, dans un curieux extrait des comptes des receveurs du domaine d'Artois, les seules paroles de Jacques Van Artevelde qui, jusqu'aujourd'hui, nous soient connues par une source contemporaine et qui puissent passer vraisemblablement pour authentiques : "A une espie pour aler à Bruges et à Gant pour ce que on rapportoit de jour en jour que Jaques d'Artevelde avoit fait serement qu'il verroit vir Callais et osteroit le mais ni, ce disoit, de chiaus qui roboient les marchans et mettoient à mort „.

158. — M. le Dr Schlitter a publié dans les *Festgaben für Büdinger* et fait tirer à part (Innsbruck, Wagner) une étude sur l'organisation politique et administrative des provinces belges à l'avènement de Joseph II (*Verfassung und Verwaltung der belgischen Provinzen beim Regierungsantritt Joseph's II*). C'est un résumé intéressant des travaux des historiens belges sur nos institutions du XVIII^e siècle. L'auteur annonce que son article constitue le premier chapitre d'un ouvrage en préparation sur le gouvernement de Joseph II dans les Pays-Bas.

159. — M. Abel Lefranc, dont le nom est bien connu des lecteurs de cette Revue, vient de faire tirer à part les remarquables articles qu'il a publiés dans le Bulletin de l'histoire du Protestantisme français sur *Les idées religieuses de Marguerite de Navarre d'après son œuvre poétique* (Paris, Fischbacher, 1898). Il arrive par une pénétrante analyse des poésies de la reine à la conclusion que celle-ci a été sûrement protestante, mais "à sa manière", et en sauvegardant l'indépendance de sa pensée, comme en tenant compte, dans la manifestation de ses sentiments intimes des ménagements

que lui imposait sa double qualité de reine et de fille du sang de France, sœur du Roi très chrétien. Le travail de M. Lefranc présente le plus vif intérêt pour l'histoire religieuse comme pour l'histoire littéraire de la Renaissance. Il faut signaler particulièrement à ce dernier point de vue le § VII où l'auteur établit très ingénieusement que le personnage mystérieux que Marguerite fait parler dans sa " Complainte pour un détenu prisonnier ", n'est autre que Clément Marot.

160. — On sait que l'État hollandais se désintéresse complètement des recherches d'érudition historique, qu'il abandonne à l'initiative des sociétés savantes. Malgré toute leur activité, ces dernières ne peuvent rivaliser avec les commissions chargées officiellement par les gouvernements des autres pays de recueillir et de publier les sources de l'histoire nationale. Ne jouissant pas de revenus suffisants, elles ne peuvent se permettre les grandes entreprises. Le dernier rapport présenté à l'*Historisch Genootschap* d'Utrecht, la plus importante des sociétés historiques hollandaises, reconnaît que la création d'une *commission d'histoire* largement subventionnée par l'État s'impose. Le rapport contient sur la composition et les attributions éventuelles de cette commission, des observations très intéressantes. D'après le projet en question, la commission historique hollandaise ressemblerait tout à fait à notre *Commission royale d'Histoire*. Elle en différerait toutefois par le secrétaire, qui devrait être un jeune savant chargé de faire dans les bibliothèques et les archives du pays et de l'étranger les travaux de toute sorte que nécessiteraient les éditions entreprises. Les auteurs du projet constatent tristement que la situation faite par la loi à l'enseignement de l'histoire dans les Universités hollandaises ne permet guère de trouver en Hollande même un jeune homme présentant les connaissances scientifiques suffisantes pour s'acquitter d'une manière satisfaisante des fonctions délicates qui lui incomberaient. Ils avouent avoir songé sérieusement à s'assurer la collaboration d'un érudit allemand ou belge. Il nous a semblé intéressant de relever ce dernier point. C'est une preuve significative, qui d'ailleurs n'est pas isolée, de la considération dont notre jeune école historique jouit aujourd'hui à l'étranger.

161. — M. Ulysse Robert publie, dans la Collection de la Société des anciens textes français, *Li Abrejançe de l'ordre de chevalerie* de Jean Priorat, de Besançon, ainsi que la traduction française du *De re militari* de Végèce, faite en 1284 par Jean de Meun, sous le titre d'*Art de chevalerie*, et dont le poème de Priorat n'est que la mise en vers. La version de Jean de Meun est loin d'être fidèle, et elle nous montre, une fois de plus, comment le moyen âge travestissait l'antiquité; le titre seul indique que le traducteur n'a vu dans le *De re militari* qu'un traité de *chevalerie*: le *miles* est le *chevalier*; les *tirones*, les jeunes écuyers et les bacheliers, et ainsi de suite. Sauf de rares exceptions, le rapport entre le poème de Priorat et le texte de Jean de Meun est aussi étroit que possible. Aussi le premier permet-il de déterminer " la part qui revient à Jean de Meun dans les différences constatées entre sa traduction et le texte latin, et celle qui doit être attribuée aux interpolateurs de son *Art de chevalerie*. " L'œuvre de Priorat, qui est

de très peu postérieure à celle de Jean de Meun, est intéressante, d'autre part, par les renseignements qu'elle fournit sur la langue de Besançon à la fin du XIII^e siècle, et qui ont déjà été relevés dans une bonne thèse de M. Fritz Wendelhorn (Bonn, 1887); elle contient, notamment, un certain nombre d'idiotismes qui se sont conservés jusqu'à nos jours dans le patois de l'ancienne Franche-Comté. Les deux volumes édités par les soins de M. Ul. Robert sont munis de glossaires complets et détaillés, qui constituent une contribution importante à la lexicographie du français du moyen âge.

162. — On vient de faire paraître des *Tables générales des mémoires de l'Académie royale des sciences, des lettres et des beaux-arts de Belgique, 1772-1897* (Bruxelles, Hayez, mai 1898, in-8°, [vi]-260 pp.). Cet index, dont la publication était bien nécessaire, est divisé en deux parties, consacrées respectivement aux mémoires de l'Académie impériale et royale des sciences et belles lettres de Bruxelles (1772-1794) et à ceux de l'Académie royale des sciences et belles lettres de Bruxelles (1816-1845), devenue, en 1845, Académie royale des sciences, des lettres et des beaux arts de Belgique (1845-1897). La première partie comprend 222 mémoires, la seconde, 1063; chacune d'elles contient la liste des mémoires par volume, une table analytique par ordre alphabétique des matières, et une table alphabétique des auteurs. — P. B.

163. — Nous signalions plus haut (voir n° 123) un récent volume de M. E. Faguet sur le drame. Voici un nouveau livre du même écrivain, qui n'est pas appelé à un moindre succès. Sous le titre de *Politiques et moralistes du XIX^e siècle*. Deuxième série (Paris, Lecène et Oudin, 1 vol. in-12, fr. 3.50), l'auteur réunit sept études brillantes et profondes consacrées à Saint-Simon, Fourier, Lamennais, Ballanche, Edgar Quinet, V. Cousin, A. Comte pour faire suite à un recueil du même genre qu'il avait publié en 1891 sur J. de Maistre, De Bonald, M^{me} de Stael, Benjamin Constant, Royer-Collard et Guizot.

164. — M. Léon Pineau vient de faire paraître le premier volume d'un grand ouvrage sur l'ancienne poésie norroise (*Les vieux chants populaires scandinaves. Étude de littérature comparée. I. Époque sauvage, les chants de Magie*. Paris, Bouillon, 1898). L'auteur, qu'un long séjour dans les pays du Nord a mis parfaitement au courant des langues et des littératures des pays scandinaves nous révèle tout un monde de grande poésie qui était à peine connu en France. Cet ouvrage remarquable sera complété par deux volumes qui doivent paraître bientôt : tome II, Époque Barbare. Les chants des Dieux et des Héros; tome III, Moyen Âge. Les chants de Chevalerie.

165. — Une sixième édition, corrigée et augmentée, de l'excellent *Etymologisches Wörterbuch der deutschen Sprache* de M. F. Kluge est en cours de publication. La nouvelle édition paraîtra en 8 livraisons au prix d'un mark chacune. La première livraison a paru en juin et l'ouvrage doit être entièrement publié au mois de novembre de cette année (Strasbourg, Trübner).

ACTES OFFICIELS

ADMINISTRATION DE L'ENSEIGNEMENT MOYEN

Par arrêtés royaux du 20 mai 1898, sont nommés définitivement à leurs fonctions respectives :

MM. Landrain (F.-X.), porteur du diplôme de capacité pour l'enseignement de la gymnastique dans les établissements d'instruction moyenne, professeur de gymnastique à titre provisoire à l'athénée royal d'Anvers; Lonfils (L.-L.), docteur en sciences naturelles, professeur de sciences naturelles à titre provisoire à l'athénée royal de Charleroi; Knops (A.), ingénieur civil des mines, ancien professeur au ci-devant collège communal d'Ath, professeur de mathématiques inférieures à titre provisoire à l'athénée royal de Huy.

Par arrêté royal du 7 juillet 1898, M. Vasseur (C.-E.-T.), 2^e professeur, spécialement chargé des cours inférieurs de sciences naturelles, avec le titre de régent, à l'athénée royal de Namur, est dispensé de la condition du diplôme légal et est nommé définitivement à ses fonctions actuelles, avec le titre de professeur.

COMMISSION ROYALE D'HISTOIRE

Par arrêté royal du 23 mai 1898, M. Kurth (G.), professeur à l'université de Liège, membre suppléant de la commission royale d'histoire, est nommé membre effectif de la dite commission, en remplacement de M. Wauters, décédé.

ACADÉMIE ROYALE DES LETTRES, DES SCIENCES ET DES BEAUX-ARTS DE BELGIQUE

Par arrêté royal du 23 mai 1898, est approuvée l'élection faite par la classe des lettres, dans sa séance du 9 du même mois, de M. Duvivier (C.), déjà correspondant, en qualité de membre titulaire de la dite classe.

ACADÉMIE ROYALE FLAMANDE

Par arrêtés royaux du 17 mai et 1^{er} juillet 1898, est approuvée l'élection de M. Janssens (Alphonse), précédemment membre correspondant, en qualité de membre effectif, en remplacement de M. Willems (P.), décédé; de M. De Koninck (L.), en qualité de membre correspondant, en remplacement de M. Janssens (Alph.), nommé membre effectif; et de M. Martin (E.), en qualité de membre honoraire étranger, en remplacement de M. Arnold (Th.-J.-J.), nommé membre effectif.

NÉCROLOGIE

Il y a quelques semaines, M. Jean Peltier, préfet des études honoraire de l'Athénée royal de Huy, succombait à la maladie qui le minait depuis longtemps.

Né à Dolhain-Limbourg le 1^{er} mai 1841, M. Peltier fit ses études au Collège Saint-Servais et à l'Université de Liège. Il obtint le grade de docteur en philosophie et lettres en 1861. Il fut successivement professeur au Collège communal de Huy, à celui de Malines, à l'Athénée de Namur et à l'Athénée de Bruxelles. En 1890, il fut nommé préfet des études de l'Athénée royal de Huy, mais la maladie l'obligea à résigner ces fonctions peu d'années après.

Affable, modeste et dévoué à ses devoirs, M. Peltier jouissait de l'estime générale. Il possédait une instruction très solide et très variée. Il avait publié en 1872 une édition de l'*Epitome historiae sacrae*, à laquelle la Société pour le progrès des études philologiques et historiques décerna en 1874 une médaille d'or.

Il laisse le souvenir d'un homme de bien et d'un professeur de mérite.

Le pays a perdu l'un de ses fonctionnaires les plus éminents et l'Académie royale de Belgique l'un de ses membres les plus distingués en la personne de M. Émile Banning, directeur général au Ministère des Affaires Étrangères, décédé à Ixelles, le 13 juillet.

M. Banning était né à Liège le 12 octobre 1836.

Il prit une part importante à la création de l'État du Congo : il était, dès 1876, secrétaire de l'Association internationale africaine; il fut délégué de Belgique à la Conférence de Berlin (1884-1885) et plénipotentiaire à la Conférence de Bruxelles (1889-1890). On lui doit des travaux estimés sur l'œuvre congolaise et sur les questions de politique africaine : *L'Afrique et la Conférence géographique de Bruxelles*, Bruxelles, 1877; 2^e éd., 1878 (trad. en anglais); *L'Association Internationale africaine et le Comité d'études du Haut-Congo*, Bruxelles, 1882 (trad. en anglais); *Mémoire sur les droits et les prétentions du Portugal à la souveraineté de certains territoires de la côte occidentale d'Afrique*, Paris, 1883 (trad. en anglais); *Le partage politique de l'Afrique, d'après les transactions internationales les plus récentes*, Bruxelles, 1888 (trad. en allemand); etc.

Il publia aussi divers essais très remarquables sur notre politique intérieure,

notamment une brochure intitulée *La Revision : vue générale d'une réforme constitutionnelle*, Bruxelles, 1892, qui témoigne d'un patriotisme éclairé et d'une rare vigueur de pensée.

M. Banning s'était préparé à la carrière administrative et diplomatique par de fortes études littéraires et historiques. Docteur en philosophie et lettres, auteur d'un mémoire sur *Le Sénat romain sous l'Empire*, il fut chargé par le gouvernement d'une mission scientifique en Allemagne : son *Rapport sur l'organisation et l'enseignement de l'université de Berlin*, qui parut dans les *Annales des Universités de Belgique*, en 1863, est l'œuvre d'un observateur sagace et a suggéré plusieurs des perfectionnements qui ont été apportés à notre instruction supérieure. Indépendamment de nombreux articles insérés dans les journaux et les revues scientifiques et politiques, M. Banning a écrit, pour la *Patria Belgica*, l'*Histoire des relations extérieures de la Belgique, de 1830 à 1870* (en collaboration avec S. Vande Weyer) et l'*Histoire parlementaire de la Belgique, de 1830 à 1870*.

C'était un grand esprit et un noble caractère, et sa mort laisse un vide qui ne sera pas aisément comblé.

Au moment de mettre sous presse, nous apprenons la mort inopinée de M. Alphonse Rivier, consul général de la Confédération suisse, professeur à l'Université libre de Bruxelles, membre de l'Académie royale de Belgique, du Conseil supérieur de l'État indépendant du Congo, de l'Institut de droit international, etc.

Né à Lausanne le 9 novembre 1835, M. Rivier, après avoir professé à Berlin et Berne, fut nommé en 1867 professeur de droit romain à l'Université libre de Bruxelles; il exerça le rectorat en 1874-1875, et fut chargé en 1884 du cours de droit des gens.

Non seulement il était profondément versé dans le droit romain, mais encore il faisait autorité en matière de droit international; il avait été tout récemment choisi comme arbitre dans un différend entre la Russie et l'Angleterre. Il est l'auteur de nombreux ouvrages qui lui ont valu une haute réputation.

Aux qualités du savant il joignait celles du parfait homme du monde. Son esprit très fin, très original et très cultivé donnait infiniment de charme à sa conversation.

La perte de cet homme si affable et si distingué causera d'unanimes regrets.

CORRESPONDANCE

Gosselies, le 7 juin 1898.

MONSIEUR LE DIRECTEUR,

M. Fris a publié dans la *Revue* une critique très hostile de mon étude historique sur *J. van Artevelde*. D'autre part, M. N. de Pauw, le juge par excellence en la question, m'a fait l'honneur de m'écrire sur le même objet une lettre extrêmement élogieuse. Qu'il me soit donc permis d'examiner ici les objections formulées.

M. Fris a cherché sans succès de quoi Artevelde avait libéré la Flandre, et il n'entend pas que j'appelle "révolution" le grand mouvement gantois : le lecteur jugera.

Pour un minuscule détail de l'introduction, il me reproche de n'avoir pas lu le *Philippe le Bel* de M. Funck-Brentano. Comment l'aurais-je fait puisqu'il n'était pas né ? M. Funck a-t-il d'ailleurs vraiment disculpé l'homme des Templiers, de la mort de Philippine de Flandre ? Enfin ce détail infime valait-il l'honneur d'une mention ?

M. Fris entre dans la question avec les événements de la Biloke (28 décembre 1337). J'ai, dit-il, préféré le récit de Meyer à celui de Froissart, en invoquant la vraisemblance pour toute critique. — N'aurait-il pas lu le témoignage, cité par moi, des comptes de Gand, qui confirment Meyer en signalant une prise d'armes des métiers le jour du mémorable meeting, et m'ont permis en outre de corriger le chroniqueur en montrant que le "Sénat", de la ville s'était rallié au pouvoir nouveau ?

M. Fris ne rencontre de même qu'un seul de mes arguments contre le prétendu convent de Vilvorde, en juillet 1340 : c'est l'absence de frais portés aux comptes de Gand pour une ambassade d'Artevelde à Vilvorde, et sa critique est d'une brièveté toute laconique : « C'est insuffisant. » — Mais en quoi ? Qu'il montre le défaut de l'argument. J'attends — sous l'orme — une explication de ce silence des comptes. Le moindre déplacement de tout magistrat est défrayé par la ville : pourquoi n'aurait-elle pas indemnisé les ambassadeurs de Vilvorde ? Mais à cette raison d'une portée si claire, j'ai ajouté l'in vraisemblance d'un conseil de guerre tenu par Édouard en Brabant quand l'armée anglaise se trouvait à Gand. J'ai signalé l'assemblée présidée par lui à l'Écluse où Van Artevelde se rendit le 1^{er} juillet ; ses lettres de Bruges (9 juillet) montrant que le plan de campagne était dressé ;

et le départ, dès le 12 juillet, des magistrats gantois qui allaient participer à l'expédition de Saint-Omer. Que M. Fris réfute tout cela !

L'honorable critique produit enfin — pour le bouquet — une erreur proprement dite, même " assez grave ". J'aurais fixé au 8 septembre 1345 un arrêté d'Édouard, relatif aux monnaies, qui serait en réalité du 10 octobre et je n'aurais mentionné que deux ambassadeurs sur trois. — Voilà certes une perle fine ! M. Fris invoque des documents qu'il n'a point lus ! C'est bizarre mais très évident. J'ai cité fort exactement le décret du 8 septembre, et qui prendra la peine de le parcourir s'émerveillera que M. Fris y ait pu découvrir une " promulgation de traité ". Quant à l'acte du 10 octobre, il n'a rien de commun avec la question des monnaies. Édouard, adjoignant un troisième seigneur aux délégués du 8 septembre, les charge de négocier " avec tous et chacun, religieux, ecclésiastiques et laïcs ", de Flandre, la reconnaissance de sa suzeraineté royale, toujours méconnue par la majorité de la noblesse et du clergé, et menacée dans les villes par la mort du tribun.

Concluons. Où sont les erreurs dont parle M. Fris et au sujet des quelles il a joué de la férule, avec une virtuosité si remarquable ? La loyauté ne lui permettra certes pas de maintenir le mot.

Il ajoute, à l'occasion de certains chapitres, qu'il ne s'y trouve rien de nouveau : c'est une seconde injustice qu'il regrettera quant il aura comparé mon texte aux travaux antérieurs. Il déclare que j'énumère dans mon introduction les seuls ouvrages dont je me sois servi : un critique doit-il risquer des affirmations pareilles ! Je n'avais connaissance, paraît-il, ni de Luce, ni de l'Istore et Croniques de Flandre, ni de l'étude Pirenne sur la *Rijmkronijk*, etc. Respectueux de la vérité, M. Fris s'empressera de rayer toutes ces évidences (!) de ses papiers. — Voudra-t-il me signaler une modification à mon texte que l'emploi de Luce eût entraînée ? — Son zèle consciencieux à trouver malgré tout des critiques l'entraîne parfois dans des situations un peu plaisantes : il me reproche de renvoyer à *Rijmer* dans les mêmes termes que lui ! (Voir t. XLI de la Revue, p. 144).

Aux appréciations de M. Fris, j'opposerai celles de M. de Pauw déclarant que mon étude atteste la connaissance des sources, une critique sérieuse et qu'il en admet toutes les conclusions à la réserve de quelques détails. Je m'empresse d'ajouter que maintes de ces conclusions avaient été formulées déjà par l'éminent historien, dans un article, que je n'avais point lu, de la Grande Encyclopédie de Paris.

A un autre point de vue, M. Fris m'impute des idées préconçues, une préoccupation obsédante de faire d'Artevelde " un héros immaculé ". J'aurais donc tronqué les textes avec une partialité choquante et dissimulé les " crimes ", d'Artevelde. Voyons les preuves.

Citant Meyer pour une intervention sanglante des Gantois à Bruges, j'ai " escamoté ", *missi ab Artevelde* (ils étaient envoyés par Artevelde). Cela n'a l'air de rien, mais c'est capital ! Évidemment l'on n'a supprimé le " missi ", que pour laver van Artevelde du sang versé ! — Pourtant, qui donc n'aura pas compris que si des milices gantoises vont à Bruges c'est sur l'ordre du capitaine général ? Ensuite, Artevelde absent est-il responsable du conflit de Bruges ? Dès lors importait-il si fort de taire son nom ?

Il y a mieux : M. Fris perd de vue que je tends à identifier cette expédition avec celle du 13 juillet 1339, où *Van Artevelde* et les autres capitaines allèrent à Bruges rétablir l'ordre " *manu militari* ". Il voudra bien me concéder que cette hypothèse en impliquant la présence d'Artevelde au combat de Bruges, renforce étrangement sa responsabilité : singulière partialité on en conviendra ! J'ajouterai qu'une faute de copie a substitué dans ce passage le nom de Meyer à celui de son traducteur Despars, ce qui explique sans tant de machiavélisme l'absence du *missi* et les autres particularités de traduction relevées. (Despars, II, 328). Voilà pour les textes tronqués.

Ensuite, j'ai prudemment laissé sous le boisseau les crimes du " tyran ", accusé d'avoir tué, même de sa main, Volkaert de Rode en présence du comte (1338) et P. Lammins d'Ardenbourg (1342), et d'avoir fait périr cinq échevins de cette ville en 1338.

D'abord, la discussion des événements d'Ardenbourg en 1342, rentrait-elle dans l'étude de l'œuvre politique accomplie par Artevelde de 1337 à 1340 ?

Ensuite le meurtre de Volkaert de Rode doit-il lui être imputé ? D'après les comptes de la ville, ce sont les deux fils aînés du capitaine général, Jean et Jacques, qui payèrent de ce chef la composition en 1349 ; en toutes circonstances d'ailleurs nous voyons J. van Artevelde faire poursuivre les fauteurs de troubles par les juges légaux.

L'affaire des échevins d'Ardenbourg n'est pas plus claire. Meyer la fait précéder d'une énumération de concessions royales qui datent pour la plupart de 1339 et de 1340 ; il la fait suivre de la réconciliation dite de Male (d'Orscamp en réalité) en 1338. Cette confusion révèle chez le chroniqueur une connaissance insuffisante des faits et dès lors une grande défiance s'impose. Qu'il y ait eu des chocs sanglants, c'est indéniable, à preuve les événements de Bergues en février 1339, dont les victimes ne furent pas les adversaires d'Artevelde.

Quoi qu'il en soit d'ailleurs, si j'ai manifesté — en la motivant — ma profonde admiration pour le plus grand génie politique de la Flandre, où m'a-t-on vu en proposer la béatification ? Ai-je " escamoté ", les accusations de Le Bel et de Froissart contre sa " tyrannie ", ? N'ai-je pas détaillé les enquêtes approfondies, prises d'otages, destructions de remparts, toutes les mesures énergiques destinées à maintenir le bon ordre ? N'ai-je pas écrit moi-même du " héros immaculé ", " qu'il ne nous apparaît pas avec le reflet de grandeur morale qui illumine les noms des Épaminondas et des saint Louis, qu'il se ressent du caractère violent de son époque et semble avoir dû au sentiment de son immense supériorité un esprit autoritaire et absolu ? " (p. 169). Mais j'ai cru équitable aussi d'ajouter que l'on n'avait pu établir *formellement*, à la charge de l'admirable homme d'état flamand, aucun de ces actes de cruauté si fréquents de son temps, et dont le comte avait donné le plus épouvantable exemple en 1328.

Agréez, Monsieur le Directeur, l'expression de ma considération distinguée.

V. DEPREZ.

Gand, le 11 juillet 1898.

MONSIEUR LE DIRECTEUR,

Je n'ai qu'un mot à répondre à M. Deprez en ce qui concerne les sentiments d'*hostilité* qu'il me prête à son égard : je n'ai point l'honneur de connaître l'auteur du livre que j'ai examiné dans votre *Revue*, il y a quelques mois, et je lui suis tout à fait inconnu.

Quant aux critiques mêmes que j'ai formulées, je n'en retire aucune : il est aujourd'hui reçu qu'avant d'entamer une œuvre historique, on se donne la peine de scruter la *valeur* des sources que l'on emploie, de citer l'appareil bibliographique le plus exactement possible, et qu'on s'abstient d'employer des ouvrages qu'une saine critique a condamnés.

S'appuyer ici sur Meyer et ailleurs rejeter son témoignage, invoquer Froissart et puis le mettre en suspicion, telle est la méthode de M. Deprez, et je me suis permis de la trouver mauvaise.

Le fait que M. de Pauw a écrit au sujet de cet ouvrage une lettre des plus élogieuses à son auteur n'infirmes en rien mes dires ; si le livre en question n'eût pas eu certaines qualités, que je me suis plu à reconnaître, la *Revue* n'en aurait point parlé du tout.

Veuillez recevoir, Monsieur le Directeur, l'expression de ma haute considération.

V. FRIS.

PÉRIODIQUES

Eranos. Acta philologica Suecana. Vol. III (1898), fasc. 1. — E. Janzon, Ad libellum qui est *περι ὕψους* animadversiones Reskianae. — K. Ahlenius, Die älteste geographische Kenntniss von Skandinavien. — Lundström, Ad Statii Silv. 5,3,88. — Appendix critica.

Neue Jahrbücher für das Klassische Altertum, Geschichte und deutsche Litteratur und für Pädagogik. 1898, 5^{te} Heft. — I. A. Hausrath, Das Problem der äsopischen Fabel. — H. Graeven, Italienische Fundberichte. — Wuttke, Die Besiedelung Sachsens. — Fries, Schiller und Plutarch. — Anzeigen und Mitteilungen. — II. Immisch, Die Klassische Philologie als Schulwissenschaft. — Jäger, Wie sind die Vorbildung und die Prüfung der Geschichtslehren an den Mittelschulen zu gestalten? — Vogel, Aus der Litteratur zum deutschen Unterricht.

Revue des Humanités en Belgique, t. II (juillet 1898), n° 1. — A. Roegiers, La question du stage professoral. — C. Bonny, A propos de la polémique engagée entre M. Verest et M. Guillaume. — I. Fonsny, Pourquoi n'étudie-t-on plus la Grammaire française dans les classes supérieures des Humanités latines. — A. Salmon, De l'analyse littéraire dans l'Enseignement moyen. — L. Wouters, Méthodologie de l'Enseignement des sciences naturelles. — V. Wittmann, L'interprétation des classiques de l'antiquité. — L. Mallinger, Quelques réflexions sur la lecture privée. — J. Fleuriaux, Alcoolisme et enseignement. — L. Molitor, Une réforme administrative dans l'Enseignement moyen.

Revue de l'Université de Bruxelles, 3^e année, n° 9. — Eugène Monseur, L'Inde et l'Occident.

Revue des Universités du Midi, t. IV, n° 2. — Clerc, De la condition des étrangers domiciliés dans les cités grecques. — Granat, Une académie de province au XVII^e siècle. — Vianey, Les poèmes d'Alfred de Vigny. — Bulletin hispanique : S. R. Mélida, Archéologie ibérique et romaine.

Rivista di filologia e d'istruzione classica, XXVI, 1898, fasc. 1. — Zuretti, L'attività letteraria dei due Dionisii di Siracusa (2). — Pascal, Questionum Ennianarum part. III. — Valmaggi, De casuum syntaxi apud Herodam. — G. Curcio, Grazio poeta didattico. — Fraccaroli, Bacchilide. — Valmaggi, Per la storia del circo massimo. — Bassi, Notizie dei codici Greci nelle biblioteche italiane (Psellus). — Sabbadini, Varia (Ilias Latina,

Quinte-Curce, Pétrone, inscriptions). — Cerrato, Dell' utilità di luoghi paralleli nell' interpretazione dei classici (Pindare, Sapho, Catulle, Alcée). — Zuretti, Spigolature Bacchilidee.

Zeitschrift für das Gymnasialwesen, 1898. Mai. — Middendorf, Die Auswahl der in Prima zu lesenden Reden des Demosthenes. — Litterarische Berichte. — Jahresbericht des litterarischen Vereins zu Berlin (Tacitus).

Juni. — Loeber, Was heisst " im Anschluss an Gelesenen ", in Bezug auf lateinischen Uebungen? — Litterarische Berichte. — Jahresbericht des litterarischen Vereins zu Berlin (Cicero's Briefe).

COMPTES RENDUS

AMBROISE. *L'Estoire de la guerre sainte* (1190-1192), publiée par G. Paris. Paris, 1897, in-4°. (Collection des documents inédits sur l'histoire de France). " Édition modèle d'un des plus anciens textes d'histoire contemporaine écrits en français. ", A. Jeanroy, *Rev. crit.*, 1898, n° 25.

ANTHOLOGIA *lyrica. Post Bergkium quartum ed.* ED. HILLER. *Exemplar emendavit et ... auxit* O. CRUSIUS. Leipzig, Teubner, 1897. LXXVIII-387 pp. (Bibl. Teubneriana). " Bonne réédition; annotation précieuse. ", My, *Rev. crit.*, 1898, n° 27.

ARISTOPHANIS *Equites*, rec. AD. VON VELSEN. Ed. altera cur. K. ZACHER. Leipzig, Teubner, 1897. XXII-110 pp. in-8°. — *Ἀριστοφάνους Εἰρήνη*, recogn. et adnot. HENR. VAN HERWERDEN. Leyde, Sijthoff, 1897. 2 vol. de XL-112 et 245 pp. " La valeur de l'édition de von Velsen s'est encore accrue grâce aux soins de Z. L'édition de van Herwerden marque un progrès; le commentaire contient de nombreuses remarques sur la langue des comiques; les corrections au texte des scholies sont très bonnes. ", Albert Martin, *Rev. crit.*, 1898, n° 24. — *Ἀριστοφάνους Εἰρήνη*, ed. VAN HERWERDEN. " Cette édition, qui renferme beaucoup de remarques instructives, sera accueillie avec reconnaissance. ", J. van Leeuwen, *Museum*, VI, n° 5.

F. A. AULARD. *Recueil des actes du Comité de salut public*, t. X. Paris, 1897. 834 pp. in-8°. " Rempli de documents importants publiés avec le soin et la compétence que l'on connaît à l'éditeur. ", A. C[huquet], *Rev. crit.*, 1898, n° 24.

E. BERNEKER. *Die preussische Sprache*. Strasbourg, Trübner, 1896. 8 mk. " Méritoire. ", C. C. Uhlenbeck, *Museum* VI, n° 4.

Biblical quotations in old English Prose-writers ed. by ALBERT S. COOK. Londres, Macmillan, 1898. LXXX-330 pp. gr. in-8°. 17 sh. " Fournit aux philologues d'utiles matériaux. ", Casimir Stryienski, *Rev. crit.*, 1898, n° 27.

J. W. BIERMA. *Quaestiones de Plautina Pseudolo*. Groningue, Scholtens, 1897. 153 pp. gr. in-8°. " Témoigne d'un véritable sens littéraire. ", Émile Thomas, *Rev. crit.*, 1898, n° 21.

BART. BORGHESI. *Œuvres complètes*, t. X: *Les préfets du prétoire*. Paris, Imprimerie nationale, 1897. 735 pp. in-4°. " Publication importante appelée à rendre les plus grands services aux historiens de l'empire romain. La

part des éditeurs français (MM. Cuq, Héron de Villefosse et Waddington) dans cette œuvre est très considérable. „ J. Toutain, *Rev. crit.*, 1898, n° 25.

L. BORSARI. *Topografia di Roma antica*. Milan, 1897. 434 pp. in-12 (Coll. des manuels Hoepli). „ Utile. „ R. Cagnat, *Rev. crit.*, 1898, n° 15.

EUGÈNE BOUVY. *Voltaire et l'Italie*. Paris, Hachette, 1898. vii-368 pp. in-8°. „ Livre curieux et même amusant dans le détail. L'auteur connaît à fond son sujet. On regrette seulement qu'il n'ait pas suffisamment défini la nature de la révolution morale que Voltaire a faite en Italie. „ Charles Dejob, *Rev. crit.*, 1898, n° 23.

G. BRANDES. *Die Litteratur des Neunzehnten Jahrhunderts in ihren Hauptstroemungen*, t. III. Leipzig, 347 pp. in-8°. „ Ce volume est consacré à *La Réaction en France*. D'après B., l'œuvre de Voltaire a été détruite à peu près complètement par celle de Rousseau, qui a apporté, en dépit de ses tendances, le plus puissant appui à la Restauration et au catholicisme. „ P. Gautier, *Rev. crit.*, 1898, n° 16.

M. BRÉAL. *Essai de sémantique*. Paris, Hachette, 1897. 350 pp. in-8°. 7 fr. 50. „ On retrouve dans ce livre les qualités maitresses de M. Bréal : l'élégance et la clarté de la forme, la pleine possession du sujet traité. C'est de l'excellente vulgarisation. „ (Le rp. fait ses réserves quant aux théories de l'auteur). Émile Boisacq, *Revue de l'Université de Bruxelles*, 3^e année, n° 7.

MICHEL BRÉAL. *Deux études sur Gæthe*. (Un officier de l'Ancienne France. — Les personnages originaux de la *Fille naturelle*). Paris, Hachette, 1898. 199 pp. in-12. 3 fr. „ L'auteur a heureusement reconstitué la physionomie du comte de Thorenc. L'étude sur la *Fille naturelle* est pleine de finesse et de sagacité. „ A. C(huquet), *Rev. crit.*, 1898, n° 28.

FÉRD. BRUNETIÈRE. *Manuel de l'Histoire de la littérature française*. Paris, Delagrave, 1898. viii-531 pp. in-12. Très soigné. „ Plan nouveau et des plus heureux ; mais certaines lacunes voulues (M^{me} de Sévigné, Saint-Simon) sont regrettables. Un des traits caractéristiques de ce *Manuel*, c'est la sourdine que M. B. a su mettre à son violon. „ Casimir Stryienski, *Rev. crit.*, 1898, n° 28.

Ivo BRUNS. *Das literarische Porträt der Griechen*. Berlin, Hertz, 1896. x-594 pp. in-8°. „ Série d'études contenant des observations justes, délicates et souvent nouvelles ; mais l'ensemble de l'ouvrage manque d'une suite rigoureuse et d'une conclusion claire. „ Am. Hauvette, *Rev. crit.*, 1898, n° 22.

G. BUSOLT. *Griechische Geschichte bis zur Schlacht bei Chaeroneia*. Bd. III, Th. 1 : Die Pentekontaetie. Gotha, Perthes, 1897. xxii-592 pp. in-8°. „ Ce volume est en réalité une seconde édition, mais il présente des additions et des changements considérables. M. B. a voulu donner de la période qu'il traite un tableau complet. Son ouvrage est un instrument de travail absolument indispensable. „ Albert Martin, *Rev. crit.*, 1898, n° 25.

CAESARIS *Belli civilis libri III*, rec. A. HOLDER. Leipzig, Teubner, 1898. 10 mk. „ Donne une reproduction trop minutieuse des meilleurs manuscrits. „ Müller, *Wochenschr. f. Klass. Philol.*, 1898, n° 29.

C. JULII CAESARIS *commentarii*, rec. BEER. KUBLER. Vol. III, pars altera : *Commentarius de bello Hispaniensi. Fragmenta*. Leipzig, Teubner, 1897. 266 pp. (Bibl. Teubneriana.) " Edition très commode et tout à fait mise au courant. „ É(mile) T(homas), *Rev. crit.*, 1898, n° 21.

CALLIMACHI *Hymni et Epigrammata*, iterum ed. U. de Wilamowitz-Moellendorf. Berlin, Weidmann, 1897. 68 pp. in-8°. " Cette édition ne diffère pas sensiblement de la première. Elle donne, sous une forme très sobre, tout ce qui est essentiel pour la critique du texte. „ My, *Rev. crit.*, 1898, n° 21. — " La critique de l'éditeur est très conservatrice. „ K. Kuiper, *Museum*, VI, n° 5.

CARRA DE VAUX. *Le génie sémitique et le génie arien dans l'Islam*. Paris, Champion, 1898. 232 pp. pet. in-8°. " Ce livre écrit dans un style sobre et élégant, est surtout un résumé de l'histoire philosophique de l'Islam. „ J.-B. Chabot, *Rev. crit.* 1898, n° 24.

CASSII DIONIS COCCIANI *Historiarum Romanarum quae supersunt*, ed. U. PH. BOISSEVAIN. Vol. II. Berlin, Weidmann, 1898. 28 mk. " Cette édition, modèle d'exactitude et de correction, fait le plus grand honneur à M. B. et à la philologie néerlandaise. „ H. van Herwerden, *Museum*, VI, n° 4.

CARTAULT. *Étude sur les Bucoliques de Virgile*. Paris, Colin, 1897. " Étude érudite et ingénieuse sur la formation du talent de Virgile. „ Rasi, *Rivista di filologia*, 1898.

G. CAVAYGAC. *La formation de la Prusse contemporaine*, II (1808-1813). Paris, Hachette, 1898, in-8°. 7 fr. 50. " Très consciencieux et très instructif; montre comment l'influence française se manifeste dans toute l'œuvre de Hardenberg. La rédaction est quelque peu embarrassée. „ A. C[huquet]. *Rev. crit.*, 1898, n° 14.

V. DE CHALAMBERT. *Histoire de la Ligue sous les règnes de Henri III et de Henri IV*; nouvelle édit. par A. de Chalmert. Paris, Didot, 1898, LXVIII-504 pp. in-8°. " Ce livre, qui a paru en 1854, est republié sans changements ni corrections. C'est une œuvre de parti, absolument nulle comme valeur scientifique. „ H. Hausser, *Rev. crit.*, 1898, n° 18.

P. D. CHANTEPIE DE LA SAUSSAYE. *Lehrbuch der Religionsgeschichte*, 2^e Aug. Fribourg et Leipzig, Mohr, 1897. 20 mk. " La seconde édition de cet excellent ouvrage renferme des améliorations considérables. „ C. P. Tiele, *Museum*, VI, n° 5.

CICERONIS *Oratio in Verrem de suppliciis*, texte accompagné d'une introduction, d'un commentaire explicatif et de notes critiques, par PASCAL MONET. Paris, Colin, 1897, 177 pp. " Utilise avec discernement tous les travaux antérieurs. „ Weissenfels, *Wochenschr. f. Klass. Philol.*, 1898, n° 8.

CICERONIS *Somnium Scipionis*, für den Schulgebrauch erklärt von C. MEISSNER, 4^{te} Aufl. Leipzig, Teubner, 1897. Mk. 0,45. " Les éditions de Meissner sont parmi les meilleures que nous possédions. „ Weissenfels, *Wochenschr. f. Klass. Philol.*, 1898, n° 10.

R. S. CONWAY. *The italic dialects*, edited with a grammar and a glossary. Cambridge, University Press, 1897. 686 pp. " Œuvre des plus utiles. „ Mazari, *Rivista di filologia*, 1898.

CROZIER. *History of Intellectual Development, on the lines of modern Evolution*. Vol. I. Londres, Longmans, 1897. 538 pp. " Dans cette histoire du développement de la pensée humaine, l'auteur a étudié avec une science étendue et une profonde pénétration les principaux facteurs du progrès social. „ Virgili, La Cultura, 1898, 1 mai.

Q. CURTI RUFII *historiarum Alexandri Magni Macedonis libri qui supersunt*, ed. P. H. DAMSTÉ. Groningue, Wolters, 1897. 1 fl. 50. " Édition bien conçue. „ C. H. Baale, Museum, VI, n° 5.

DANIELSSON. *Zur metrischen Dehnung im älteren griechischen Epos*. Upsal et Leipzig, Harrassowitz, 1897. 74 pp. " D. soutient que les cas d'allongement d'une syllabe brève, dans l'ancienne poésie héroïque grecque, n'ont d'autre raison qu'une nécessité métrique. Mais il a dû y avoir, en dehors du mètre, un phénomène quelconque qui a sollicité l'allongement. „ My, Rev. crit., 1898, n° 24.

J. DE CROZALS. *L'Unité italienne (1815-1870)*. Paris, May, 1898. 284 pp. in-8°. " Vivant, solide et excellemment composé. „ C. Dejob, Rev. crit., 1898, n° 22.

E. DEMOLINS. *A quoi tient la supériorité des Anglo-Saxons*. Paris, Didot, s. d. iv-412 pp. in-12. " Production puérile, dépourvue de réflexion, de critique et de connaissance, dont le succès de presse est un scandale „ Ch. Seignobos, Rev. crit., 1898, n° 19.

CH. DE RIBBE. *La société provençale à la fin du moyen âge*. Paris, Perrin et C^{ie}, 1898, in-8°. " Sous ce titre un peu trop ambitieux, l'auteur a habilement groupé des détails empruntés à un très intéressant *livre de raison* de la fin du XV^e siècle. „ R. Rosières, Rev. crit., 1898, n° 22.

A. DE RIDDER. *De l'idée de la mort en Grèce à l'époque classique*. Paris, Hachette, 1897. " Se recommande par l'importance du sujet qu'il traite. „ Dürrbach, Rev. des univ. du Midi, 1898.

FERD. DIETER. *Lautlehre der Altgermanischen Dialekte*. Leipzig, Reissland, 1898. xxxv-343 pp. 7 mk. " Excellent. Rien n'a été ménagé pour rendre cet ouvrage aussi commode à la consultation qu'il est instructif et attrayant à la lecture. „ V. Henry, Rev. crit., 1898, n° 17.

N. D. DOEDES. *De Nederlanders, een schets onzer Vaderlandsche en Koloniale Geschiedenis*. 2^e druk. Leeuwarden, Meijer en Schaafsma, 1897. 1 fl. 95. " Grands défauts à côté d'éminentes qualités. Ce livre devrait être refondu pour pouvoir servir à l'enseignement. „ W. A. A. Hecker, Museum, VI, n° 5.

V. DOMAIER. *Die Päpste als Richter über die deutschen Könige von der Mitte des XI bis zum Ausgang des XIII Jahrhunderts*. Breslau, Koebner, 1897, in-8°. " Travail consciencieux et utile. „ H. C. Rogge, Museum, 1898, n° 4.

RENÉ DOUMIC. *Études sur la littérature française*, 2^e série. Paris, Perrin, 1898. " A recommander — non peut-être à ceux qui veulent s'instruire exactement, — mais à tous ceux qui aiment à savourer de jolies choses. „ Raoul Rosières, Rev. crit., 1898, n° 18.

EDM. DREYFUS-BRISAC. *L'Éducation nouvelle*. Paris, Masson, 1897. " Réqui-

sitoire contre l'administration de l'enseignement dont tous les pays, hélas peuvent faire leur profit. , Gamberale, La Cultura, 1898, 15 avril.

H. DRUON. *Histoire de l'éducation des princes dans la maison des Bourbons de France*. Paris, Lethielleux, 1897. 2 vol. in-8°. G. Lacour-Gayet, présente plusieurs rectifications et additions. Rev. crit., 1898, n° 20.

A. ENGEL et R. SERRURE. *Traité de Numismatique moderne et contemporaine*. III. Époque moderne. Paris, Leroux, 1897, in-8°. " Description analytique et méthodique d'une utilité incontestable. , A. de Barthélemy, Rev. crit., 1898, n° 23.

E. ERMATINGER. *Die attische Autochthonensage bis auf Euripides*. Berlin, Mayer et Müller, 1897. 3 mk. 60. " Résultats très incertains. , E. O. Houtsma, Museum, VI, n° 4.

EUDOCIAE Augustae, PROCLI Lycii, CLAUDIANI carminum Graecorum Graecorum reliquiae. etc., rec. A. LUDWICH. Leipzig, Teubner, 1897, vi-241 pp. (Bibl. Teubneriana). " Texte soigneusement revu, accompagné de notes critiques abondantes. , My, Rev. crit., 1898, n° 26.

EURIPIDE MEDEA con introduzione e commento di G. B. CAMOZZI. Imola, Galeati, 1897. 133 pp. Grands éloges. Cima, Rivista di filologia, 1898.

Eyrbyggja Saga, herausgg. v. HUGO GERING. Halle, Niemeyer, 1897. xxxii-264 pp. in-8°. 8 mk. — Zwei Islaender-Geschichten, herausgg. v. ANDREAS HEUSLER. Berlin, Weidmann, 1897, lxiv-164 pp. in-8°. 4 mk. 50. " Le texte publié par Gering est plein d'intérêt. Le petit livre de Heusler est excellent : ceux qui abordent l'étude des langues scandinaves y trouveront un guide sûr. , V. H., Rev. crit., 1898, n° 27.

G. FAGNIEZ. *Documents relatifs à l'histoire de l'industrie et du commerce en France*. I. Paris, Picard, 1898, in-8°. " Utile, mais le choix des documents est souvent contestable. , H. Hauser, Rev. crit., 1898, n° 24.

ÉMILE FAGUET. *Drame ancien, drame moderne*. Paris, A. Colin, 1898, 274 pp. in-12. " Livre souvent profond, remarquable par la finesse des aperçus et par la force du style. , Charles Dejob, Rev. crit., 1898, n° 25.

SANCTI FILASTRII episcopi Brixiensis diversarum hereseon liber, rec. FR. MARX. Vienne et Prague, Tempsky ; Leipzig, Freytag, xlii-274 pp. in-8°. 10 mk. (Corpus script. eccl. Lat.). " Soigné ; l'index est utile pour l'étude du latin de la décadence. , Paul Lejay, Rev. crit., 1898, n° 27.

FLAVII JOSEPHI opera ex versione latina antiqua, ed. CAR. BOYSEN, pars VI (t. XXXVII du Corpus script. eccl. Lat.). Vienne et Prague, Tempsky ; Leipzig, Freytag, 1898. liv-142 pp. in-8°. 5 mk. 50. " Travail solide et soigné ; mais certains points de critique restent obscurs. , Paul Lejay, Rev. crit., 1898, n° 13.

N. FRITSCH. *Horaz für den Schulgebrauch*. Erklärung der in demselben Verlage erschienenen " ausgewählten Gedichte. , Münster i. W., Aschendorff, 1898. 1 mk. 20. " Introductions excellentes. , W. Hirschfelder, Wochenschrift für klass. Philol., 1898, n° 20.

J. FUCHS. *Hannibals Alpenübergang*. Vienne, Konegen, 1897. 3 mk. 40.

" Très attrayant et très solide. L'auteur prouve qu'il n'y a pas de contradiction entre le récit de Tite-Live et celui de Polybe. Hannibal a marché le long de l'Isère, puis, au sud, le long du Drac et de la Durance, pour déboucher par la vallée de la Dora Riparia. „ H. F. Th. Ringnald, Museum, VI, n° 5.

FR. FÜGNER. *Lexicon Livianum*, fasc. VIII (audacia-bustum). Leipzig, Teubner, 1897. 2 mk. 40. " Entreprise à encourager. „ Heraeus, Wochenschr. f. klass. Philol., 1898, n° 9.

W. GABLER. *Ludwig XVII*. Prag, Fr. Rivnác, 1897. 4 mk. " Encore la question Naundorf! „ I. Mendels, Museum, 1898. n° 5.

RICHARD GARNETT. *A history of Italian Literature*. Londres, Heinemann, 1898. xii-431 pp. in-8°. „ L'auteur est généralement bien informé, mais ses jugements sont assez singuliers, et il y a chez lui comme un parti-pris d'ignorer la France. „ H. Hauvette, Rev. crit., 1898, n° 25.

L. GAUTIER. *Bibliographie des chansons de geste*. Paris, Welter, 1897, in-8°. " En dépit de certains gaspillages de place et de temps, le plan de cet ouvrage est très bien conçu et en général très bien rempli. „ A. Jeanroy, Rev. crit., 1898, n° 23.

A. GEFFROY. *L'Islande avant le Christianisme*. Paris, Leroux, 1897. 199 pp. " Volume précieux et intéressant à plus d'un titre. „ Calisse, La Cultura, 1898, 15 mai.

LUDWIG GEIGER. *Dichter und Frauen*. Berlin, Paetel, 1898. 384 pp. in-8°. " Ce recueil d'essais est à recommander. „ A. C., Rev. crit., 1898, n° 24.

ÉDM. GOSSE. *A short history of Modern English Literature*. Londres, Heinemann, 1897. 416 pp. " Le mérite de l'auteur est moins dans le tracé de l'évolution que dans la finesse des jugements littéraires. „ E. L., Rev. crit., 1898, n° 27.

P. GUILLON. *La mort de Louis XIII*. Étude médicale. Paris, Fontemoing, 1897. 181 pp. in-8°. " Rien de nouveau. „ G. Lacour-Gayet, Rev. crit., 1898, n° 13.

G. HANOTAUX. *Tableau de la France en 1614*. Paris, Didot, 1898. iv-406 pp. in-18. " Synthèse brillante et ingénieuse mais qui appelle une infinité de critiques de détail. „ H. Hauser, Rev. crit., 1898, n° 23.

RENÉ HARMAND. *De Valerio Flacco Apollonii Rhodii imitatore*. Nancy, 1898. 138 pp. in-8°. " Étude intéressante; conclusions acceptables. L'auteur n'a malheureusement pas assez tenu compte des recherches de ses prédécesseurs. „ A. Cartault, Rev. crit., 1898, n° 18.

ÉDOUARD HERRIOT. *Philon le Juif*. Paris, Hachette, 1898. xix-366 pp. in-8°. " Renferme de bons chapitres, mais manque de solidité en certains endroits. „ A. L., Rev. crit., 1898, n° 14.

D. C. HESSELING. *Charos, ein Beitrag zur Kenntniss des neugriechischen Volksglauben*. Leyde, van Doesburgh, et Leipzig, Harrassowitz. 1897. 1 fl. 25. " Importante monographie, qui donne plus que n'annonce le titre. „ A. H. G. P. van den Es. Museum, VI, n° 4.

HILLER VON GAERTRINGEN. *Die archaische Kultur der Insel Thera*. Berlin, Reimer, 1897, 33 pp. " Agréable et instructif. ", My, Rev. crit., 1898, n° 20.

HORATIUS' *Werke: Oden und Epoden*, her. von O. Henke. Brême, Heinsius, 1898. 3 mk. 60. " Excellent; les notices placées en tête de chaque morceau seront très utiles aux maîtres et aux élèves. ", Hirschfelder, Wochenschr. f. Klass. Philol., 1898, n° 23.

JANNARIS. *An historical greek grammar, etc.* Londres, Macmillan, 1897. xxxviii-737 pp. " Œuvre d'ensemble où l'auteur a voulu montrer l'évolution du grec depuis l'époque classique jusque dans les temps modernes en notant ce qui subsiste encore aujourd'hui et ce qui s'est perdu. Les résultats obtenus sont exposés, la plupart du temps, avec sûreté et compétence. Malgré des imperfections de détail, ce livre sera d'une incontestable utilité. ", My, Rev. crit., 1898, n° 24.

A. JEANROY et H. GUY. *Chansons et dits artésiens du XIII^e siècle*. Bordeaux, 1898. 165 pp. in-8°. " Poèmes de circonstance sans grand intérêt littéraire, mais où l'Arras du moyen âge revit presque tout entier. ", E. Bourciez, Rev. crit., 1898, n° 26. — Cf. Salverda de Grave, Museum, 1898, n° 5.

C. JULIAN. *Extraits des historiens français du XIX^e siècle*. Paris, Hachette, 1897. cxxviii-684 pp. in-16. fr. 2,50. " A recommander hautement. ", Menkel, La Cultura, 1898, 1^{er} juin.

JUNG. *Grundriss der Geographie von Italien und dem orbis romanus*, 2^e ed. Munich, Beck. 1897. 178 pp. " Résumé et condense toute une littérature. ", Costanzi, Rivista di filologia 1898.

F. X. KRAUS. *Geschichte der christlichen Kunst*. Fribourg, Herder, 1896-1897. 2 vol. in-8° (t. I et II, 1^{re} partie). " Excellent ouvrage, mais dont l'illustration est défectueuse. ", A. Pératé, Rev. crit., 1898, n° 20.

R. LANCIANI. *The ruins and excavations of ancient Rom*. Londres, Macmillan, 1897. 631 pp. in-8°. " Mine de renseignements précieux. De tous les travaux généraux sur la topographie de Rome, c'est celui qui donne, sur toutes les questions importantes, les réponses les plus complètes et les plus claires. ", R. Cagnat, Rev. crit., 1898, n° 15.

W. LANG. *Graf Reinhard, ein deutsch-französisches Lebensbild*, 1761-1837. Bamberg, 1896. x-164 pp. in-8°. " L'auteur a peut-être trop insisté sur le côté allemand de ce personnage dont la France de la révolution était devenue la patrie d'adoption et où il a joué un si grand rôle, mais par là même il complète excellemment ce que l'on savait déjà sur lui par les Français. ", A. C[huquet]. Rev. crit., 1898, n° 26.

JOANNIS LAURENTII LYDI *liber de Ostentis et Calendaria Graeca omnia*, iter. ed. CURTIUS WACHSMUTH. Leipzig, Teubner, 1897. lxxii-366 pp. (Bibl. Teubneriana). " Constitue un progrès indiscutable. ", My, Rev. crit., 1898, n° 28.

Laurin und der Kleine Rosengarten, herausgg. v. GEORG HOLZ. Halle a. S., Max Niemeyer, 1897. 7 mk. " Très soigné. ", R. C. Boer, Museum, VI, n° 4.

C. M. LEWIS. *The foreign sources of Modern English Versification*. Berlin, 1898. 104 pp. " Met en lumière quelques traits importants d'une question complexe et difficile. „ Émile Legouis, *Rev. crit.*, 1898, n° 28.

LINDSAY. *Die lateinische Sprache*. Deutsche Uebersetzung von H. Nohl. Leipzig, Hirzel, 1897. xvi-747 pp. " Travail excellent sous tous les rapports et qui devrait se trouver entre les mains des savants comme dans celles des étudiants. „ Polacco, *La Cultura*. 1898, 15 mai.

LUCANI *Pharsalia cum comment. critico*, ed. FRANCKEN, vol. II. Leyde, Sijthoff. " Très défectueux. „ R. Helm, *Woch. für Klass. Philol.*, 1898, n° 17.

LUCRETI *de rerum natura libri VI*, ed. C. GUISSANI, tome III. Turin, Loescher, 1897. " Met trop d'ingéniosité à défendre les leçons des manuscrits. „ Fr. Susemihl, *Wochenschrift für klass. Philol.*, 1898, n° 15.

PAUL MARMOTTAN. *Élisa Bonaparte*. Paris, Champion, 1898. 317 pp. in-8°. 3 fr. 50. " La seconde partie renferme un curieux tableau de la société du Consulat. „ A. C[huquet], *Rev. crit.*, 1898, n° 28.

PH. MARTINON. *Les élégies de Tibulle, Lygdamus et Sulpicia*, avec une traduction littérale en vers et un commentaire critique et explicatif. Paris, Thorin, 1895. 10 fr. " La traduction, qui heureusement n'est pas littérale, est seule à recommander. „ Belling, *Wochenschr. f. Klass. Phil.*, 1898, n° 13.

MICHAELIS et PASSY. *Dictionnaire phonétique de la langue française*. Hannovre, 1897. xvi-320 pp. in-8°. 5 fr. " Les auteurs ne paraissent pas à la hauteur de leur tâche. „ Koschwitz, *Zeitschr. f. Gymn.-W.*, 1898, Mai.

H. MORITZ. *Die Zunamen bei den byzantinischen Historikern und Chronisten*. 1. Teil. Landshut, 1896 (Programm). " Étude très utile au point de vue linguistique et historique. „ A. Fick, *Byzant. Zeitschr.*, VII, p. 449.

EUGÈNE MÜNTZ. *Les arts à la cour des papes Innocent VIII, Alexandre VI, Pie III (1484-1503)*. Paris, Leroux, 1898, gr. in-8°. " Ample collection de documents et de faits nouveaux. „ E. Bertaux, *Rev. crit.*, 1898, n° 16.

MURET-SANDERS. *Encyclopädisches Wörterbuch der englischen und deutschen Sprache*. Berlin, Langenscheidt, 1891-1897. Teil I (compl.) : 36 mk. Teil II, Liefer. 1-3 : 1 mk. 50 par livr. " Très utile et très pratique. „ P. Roorda, *Museum*, VI, n° 2.

Mythographi Graeci, vol. III, fasc. 1 : *Pseudo-Eratosthenis Catasterismi*, rec. A. OLIVIERI. Leipzig, Teubner, 1897. 1 mk. 20. " L'éditeur a utilisé de nouveaux mss.; son travail est très recommandable. „ E. O. Houtsma, *Museum*, VI, n° 2.

C. NEUMANN. *Die Weltstellung des Byzantinischen Reiches vor den Kreuzzügen*. Heidelberg, 1894. " Tient une place éminente parmi les dernières publications relatives à l'histoire byzantine. „ A. Heisenberg, *Byzant. Zeitschr.*, VII, p. 442.

BEN. NIESE. *Grundriss der römischen Geschichte nebst Quellenkunde*. 2° éd. Munich, Beck, 1897. viii-265 pp. in-8°. 5 mk. (Extrait du *Handbuch der Klassischen Alterthumswissenschaft* d'Iwan Müller). " Cette 2° éd. marque un progrès notable sur la précédente : ce n'est plus seulement un

abrégé d'histoire romaine, c'est un véritable manuel scientifique. , Ch. Seignobos, *Rev. crit.*, 1898, n° 27.

OVIDII *Metamorphoses*. Auswahl für den Schulgebrauch mit sachlicher Einleitung, erläuternden Anmerkungen, etc., von J. MEUSER, 6^e Aufl. besorgt von A. EGEN. Paderborn, Schöningh., 1896. 1 Mk. 60. * Recommandable. , H. Belling, *Wochenschr. für Klass. Philol.*, 1898, n° 19.

PALLADII RUTILII TAURI AEMILIANI *v. inl. opus agriculturae*, rec. J. C. SCHMITT. Leipzig, Teubner, 1898. xiii-269 pp. 5 mk. 20. (Bibl. Teubneriana.) * Fournit pour la première fois une base un peu solide au texte par la collation des principaux manuscrits. , Paul Lejay, *Rev. crit.*, 1898, n° 25.

G. PATRONI. *La ceramica antica nell' Italia meridionale*. Naples, 1897. xi-181 pp. in-4°, avec 122 gravures dans le texte. * L'auteur, qui connaît à fond son sujet, a réussi à formuler quelques conclusions importantes pour la détermination des principaux centres de production. Mais il reste encore à faire. , L. Mariani, *La Cultura*, 1898, 1 mai.

Paulys *Realencyclopädie der Klassischen Alterthumswissenschaft*, neue bearbeitung, V^{er} Halbband. Stuttgart, Metzler, 1897. 15 Mk. * Vaut les volumes précédents. , Harder, *Wochenschr. f. Klass. Philol.*, 1898, n° 20.

HERMANN PETER. *Die geschichtliche Literatur über die römische Kaiserzeit bis Theodosius*. Leipzig, Teubner, 1897. 2 vol. in-8°. * Œuvre fondamentale pour les études historiques et littéraires sur l'époque impériale. , Costanzi, *Rivista di filologia*, 1898.

L. PETIT DE JULLEVILLE. *Histoire de la langue et de la littérature françaises*. Tomes IV et V : Dix-septième siècle. Paris, A. Colin, 1897-1898. 2 vol. de 798 et 822 pp. in-8°. * Toutes ces études sont intéressantes, quelques-unes vraiment bien faites. , E. Bourciez, *Rev. crit.*, 1898, n° 24.

ALR. PFISTER. *Aus dem Lager der Verbündeten (1814-1815)*. Stuttgart, Deutsche Verlags-Anstalt, 1897. xii-480 pp. 9 mk. * Offre des longueurs, mais témoigne de longues recherches et ne manque pas d'agrément. , A. C(huquet), *Rev. crit.*, 1898, n° 28.

Philologisch-historische Beiträge Curt Wachsmuth zum sechzigsten Geburtstag überreicht. Leipzig, Teubner, 1897. 8 Mk. Analyse par J. C. Vollgraff, *Museum*, VI, n° 3.

JOANNIS PHILOPONI *de opificio mundi*, rec. G. REICHARDT. Leipzig, Teubner, 1897. xvi-342 pp. * Texte amélioré, mais qui pourrait l'être encore. , My, *Rev. crit.*, 1898, n° 27.

PLAUTI *Captivi*, *erkl. von J. BRIX*. 5^e Aufl. bearb. v. MAX NIEMEYER. Leipzig, Teubner, 1897. 1 mk. * Texte et commentaire ont gagné à la révision de N. , J. S. Speyer, *Museum*, VI, n° 4.

PLINI *naturalis historiae* vol. V, libri *xxi-xxxvii. Post Ludovici Jani obitum* rec. et ed. C. MAYHOFF. Leipzig, Teubner, 1897. 6 mk. * Excellent. , Müller, *Wochenschr. f. Klass. Philol.*, 1898, n° 12.

ÉD. POTTIER. *La peinture industrielle chez les Grecs*. Paris, May, s. d. 64 pp. in-16. * Résume ce qu'il est essentiel de savoir des vases peints grecs.

L'auteur a parlé en athénien de choses attiques. C'est exquis. , T. R., Rev. crit., 1898, n° 13.

PONS DE L'HÉRAULT. *Souvenirs et anecdotes de l'île d'Elbe*, publ. par L. G. PELISSIER. Paris, Plon, 1897. XLIII-406 pp. in-8°. 7 fr. 50. " Ont une grande valeur. , A. C[huquet]. Rev. crit., 1898, n° 14.

Praeparationen für die Schullektüre griechischer und lateinischer Klassiker. Herausg. von KRAFFT und RANKE. Heft 27: *Platons Kriton* von H. GAUMITZ. Hanovre, Goedel, 1897. Mk. 0,50. " Commentaire sûr et complet, vocabulaire surchargé. , Wochenschr. f. Klass. Philol., 1898, n° 10.

SEXTI PROPERTI *Carmina*, recogn. J. P. POSTGATE. Londres, Bell, 1894. 3 sh. 6 d. — J. P. POSTGATE, *On certain Manuscripts of Propertius*. Londres, 1894. 3 sh. 6 d. " L'étude sur certains mss. de Propertius est très importante. L'édition ne répond pas à ce qu'on était en droit d'attendre d'un savant comme P. , J. H. Gunning, Museum, VI, n° 2.

Die Elegien des SEXTUS PROPERTIUS, erkl. v. ROTHSTEIN. 2 vol. Berlin, Weidmann, 1898. 12 marks. " Connaissance approfondie du sujet, étude délicate du style de l'auteur, mesure très louable dans la polémique contre les opinions différentes. Ouvrage de valeur durable. , Schultze, Zeitschr. f. d. Gymn. Wes., 1898, avril.

FELICE RAMORINO. *Cornelio Tacito nella storia della cultura*. Milan, Hoepli, 1898. 111 pp. in-8°. " Exposé clair, intéressant, complet et, sur certains points, original. , Émile Thomas, Rev. crit., 1898, n° 21.

Recueil des Historiens des Croisades, publié par les soins de l'Académie des inscriptions et belles lettres. Historiens occidentaux, t. V. Paris, 1895. Longue analyse des documents publiés. H. Hagenmeyer, Byzant. Zeitsch., VII, p. 408-442.

C. RITTER. *Plato's Gesetze. Darstellung des Inhaltes — Commentar zum Griechischen Text*. Leipzig, Teubner, 1896. 162 et 416 pp. " Se distingue par l'étendue de l'érudition comme par la profondeur des pensées. , Fraccaroli, Rev. di filologia, 1898.

E. ROHDE. *Psyche*, 2^e Aufl. Fribourg, Mohr, 1898. 20 mk. " Réédition, enrichie de notes nouvelles, d'une œuvre où il n'y avait presque rien à corriger, et où, hélas! la science et le talent merveilleux d'E. Rohde se seront montrés pour la dernière fois. , Stengel, Wochenschr. f. Klass. Philol., 1898, n° 27.

GREGOR SARRAZIN. *William Shakespeares Lehrjahre*. Weimar, Felber, 1897. 4 mk. 50. " La thèse de l'auteur, prise en général, est juste (le génie de Shakespeare s'est développé graduellement), mais ses arguments ne sont pas tous solides. , H. Logeman, Museum, VI, n° 3.

Scenicae Romanorum poesis fragmenta, tertiis curis recogn. O. RIBBECK. Vol. II: *Comicorum fragmenta*. Leipzig, Teubner, 1898. 392 pp. in-12. " Excellent. , Émile Thomas, Rev. crit., 1898, n° 22.

K. SCHENKL. *Deutsch-griechisches Schulwörterbuch*, 5^e édit. Leipzig, Teubner, 1897. 9 mk. " Destiné aux étudiants, rendra service surtout aux professeurs. , Kohl, Wochenschr. f. Klass. Philol., 1898, n° 12.

D. F. SCHEURLEER. *De Souterliedekens*. Leyde, Brill, 1898. 7 fl. 50. " Intéressant pour l'histoire de la littérature néerlandaise. ", J. W. G. van Haarst, Museum, VI, n° 5.

SCHILLERS *Werke*, herausgg. von L. Bellermann. XIV^{er} Band. Leipzig et Vienne, Bibliographisches Institut. 540 pp. in-8°. " Contient les *Kleinere historische Aufsätze*. Le travail de critique et d'interprétation a été fait avec goût et conscience. ", A. C[huquet], Rev. crit., 1898, n° 24.

A. E. SCHÖNBACH. *Das Christenthum in der altdutschen Heldendichtung*. Graz, Universitäts-Buchhandlung, 1897. 6 mk. " Intéressant non seulement pour l'étude de l'influence exercée par le christianisme sur l'épopée germanique, mais aussi pour celle de la formation des poèmes épiques en général. ", B. Symons, Museum, 1898, n° 5.

J. SEGEBADE et ERN. LOMMATZSCH. *Lexicon Petronianum*. Leipzig, Teubner, 1898. 274 pp. in-4°. " Très complet et très exact. ", Émile Thomas, Rev. crit., 1898, n° 21.

SOPHOCLES. *The text of the seven plays*, edited with an introduction by JEBB. Cambridge, University Press, 1897. " L'apparat critique est trop écourté. ", H. G., Wochenschr. f. Klass. Philol., 1898, n° 20.

Specimens of the Pre-Shakspearean Drama, with an Introduction, etc., by J. M. MANLY, 1^{er} vol. Boston, 1897. xiv-618 pp. " Recueil des plus utiles. ", E. L., Rev. crit., 1898, n° 26.

A. STERN. *Geschichte Europa's seit den Verträgen von 1815 bis zum Frankfurter Frieden von 1871*. Berlin, 1897. II^{er} Band, xvi-572 pp. in-8°. 9 mk. " Le 2^d vol. de cette remarquable publication est digne du 1^{er}. Il faut souhaiter que l'auteur puisse mener son entreprise à bonne fin. Le volume s'arrête en 1830. ", Stützer, Zeitschr. f. Gymn.-W., 1898, juin.

F. STROWSKI. *Saint François de Sales*. Paris, Plon, 1898. viii-424 pp. in-8°. " Neuf et pénétrant. ", Charles Dejob, Rev. crit., 1898, n° 28.

SUETONI *Vita Claudii comment. instruxit* H. SMILDA. Groningue, Wolters, 1896. " Excellent. ", Wolff, Wochenschr. f. Klass. Philol., 1898, n° 17.

P. TARENTI *AFRI comoediae*, iterum rec. ALFR. FLECKEISEN. Leipzig, Teubner, 1898. 310 pp. 2 m. 10 (Bibl. Teubneriana.) " Le texte a été revu très consciencieusement, mais parfois modifié avec trop peu de prudence. L'apparat critique manque de clarté. ", E(mile) T(homas) Rev. crit., 1898, n° 21.

H. THÉDÉNAT. *Le forum romain et les forums impériaux*. Paris, Hachette, 1898. 403 pp. in-18. 3 fr. 50. " Professeurs et étudiants trouveront grand profit à lire ce livre. Le texte est savant, sans être touffu; les notes, abondantes et pleines de choses. Seule, l'illustration laisse à désirer en quelques points. ", R. Cagnat, Rev. crit., 1898, n° 15.

THEOPHRASTS *Charaktere*, her., erkl. und übers. von der philol. Gesell. schaft zu Leipzig, Teubner, 1897. 6 mk. " Les huit collaborateurs ont réussi à faire une œuvre qui porte la marque d'un seul esprit, et où tout, presque, a droit à des éloges. ", Zingerle, Wochens. f. Klass. Philol., 1898, n° 24.

A. THOMAS. *Essais de philologie française*. Paris, Bouillon, 1898. viii-441 pp. in-12. " On éprouvera le plus vif plaisir à lire ces pages, pour peu qu'on s'intéresse à l'histoire de la langue française, et on en tirera en même temps grand profit. „ E. Bourciez, *Rev. crit.*, 1898, n° 26.

THUCYDIDIS *libri I-IV*, rec. HUDÉ. Teubner, Leipzig, 1898. 10 mk. " Les collations reproduites dans l'apparat critique rendront des services, mais les principes d'après lesquels le texte a été constitué sont très critiquables. „ J. Steup, *Wochenschr. f. Klass. Philol.*, 1898, n° 21.

Extraits de THUCYDIDE, texte revu et annoté par A. HAUVERTE. Paris, Delagrave, 1898. 2 fr. 75. " A recommander. „ Harder, *Wochenschr. f. Klass. Philol.*, 1898, n° 22.

H. USENER. *Der Stoff des griechischen Epos*. Vienne, 1897. " Ce petit travail de 63 pages est plus suggestif que bien des *Volumina*. „ L. Kjellberg, *Eranos*, 1897, fasc. III-IV.

PAUL VIOLLET. *Histoire des institutions politiques et administratives de la France*, I, II. Paris, Larose et Forcel, 1890-98. 2 vol. in-8°. viii-468 et 470 pp. 16 fr. " Œuvre consciencieuse et personnelle. M. V. a cherché à trouver les lois du développement du droit public français. „ F. Funck-Brentano, *Rev. crit.*, 1898, n° 17.

C^{te} DE VIGIER. *Davout, maréchal d'Empire (1770-1823)*. Paris, Ollendorff, 1898. 2 vol. de xiv-296 et 408 pp. " Contient des documents précieux, notamment le mémoire du maréchal sur les Cent-Jours. „ A. C(huquet), *Rev. crit.*, 1899, n° 28.

H. WEIL. *Études sur le drame antique*. Paris, Hachette, 1897. " Dans ce remarquable volume, M. Weil montre une fois de plus qu'il sait unir la méthode scientifique des savants allemands à la grâce merveilleuse de l'esprit français. „ Mancini, *La Cultura*, 1898, 1-15 mars.

WILCKEN. *Griechische Papyri*. Berlin, Reimer, 1897. 59 pp. " Excellent aperçu sur la " *papyrographie* „ qui a ouvert de nouvelles voies aux études antiques. „ Zuretti, *Rivista di filologia*, 1898.

M. TULLII CICERONIS *Oratio pro Milone*, par J. et A. WAGENER. 3^e éd. Bruxelles, Société belge d'éditions, 1898. xlviii-186 pp. in-18. " Cette nouvelle édition d'un livre justement apprécié renferme d'heureuses modifications. „ Léon Halkin, *Bull. bibliogr. du Musée belge*, 1898, n° 7.

J. CUVELIER et C. HUYSMANS. *Toponymische studie over de oude en nieuwe plaatsnamen der Gemeente Bilsen*. Gand, Siffer, 1897. 314 pp. in-8°. (Publications de l'Académie royale flamande, 3^e série, n° 4). " La meilleure et la plus complète étude toponymique que nous possédions en Belgique. „ H. Bischoff, *Bull. bibliogr. du Musée belge*, 1898, n° 6.

Abbé DE PRATERE. *Histoire du moyen âge*, 1895; *Histoire de l'Orient et de la Grèce*, 1897; *Histoire romaine*, 1897. Gand, Siffer, 3 vol. de 240, 124 et 165 pp. " Bons livres d'enseignement. „ Fr. Van Caeneghem, *Bull. bibliogr. du Musée belge*, 1898, n° 7.

LÉON HALKIN. *Les esclaves publics chez les Romains*. Bruxelles, 1897. A part la critique de la division de l'ouvrage en deux sections, appréciation élogieuse. G. Keiffer, Rev. des Hum. en Belgique, II. Bull. bibliogr. p. 24.

E. HUBERT. *La torture aux Pays-Bas autrichiens pendant le XVIII^e siècle*. Bruxelles, 1897, in-4°. (Mém. Acad. t. LV). " Très instructif. ", L. Günther, Deutsche Literaturzeitung, 1898, n° 23.

J. KREKELBERG. *Du rôle des beaux-arts dans l'instruction et l'éducation*. Tournai, Decallonne-Liagre, 1897. fr. 0,50. " La lecture de cette brochure est à recommander aux professeurs. ", F. Collard, Bull. bibliogr. du Musée belge, 1898, n° 6.

R. LAPAILLE. *La Grammaire française et la Critique grammaticale en Belgique*. Réponse de M. Lapaille à l'article de M. Clédat. A part quelques points de la conjugaison, M. L. maintient ce qu'il a avancé dans son dernier travail. Bull. bibliogr. du Musée belge, 1898, n° 6.

P. MONET. *Guide pratique d'analyse littéraire*. 4^e éd. Bruges, 1898. 1 fr. 25. " A obtenu un succès mérité. ", L. Molitor, Bull. bibliogr. du Musée belge, 1898, n° 6.

DOM G. MORIN. *Sti Hieronymi qui deperditi hactenus putabantur commentarioli in Psalmos*. — *Sti Hieronymi Tractatus sive homiliae in Psalmos, in Marci evangelium, etc.* (Anecdota Maredsolana t. III). Oxford, Parker, 1896-1897. Le rp. discute la question d'authenticité. " Le résultat est tout favorable à la thèse du savant bénédictin. ", Cirot, Rev. des univ. du Midi, 1898.

ALPH. ROEGIERS. *La question du stage professoral* (Rev. des Humanités, II, 1). " Les arguments que l'auteur présente contre le stage ne tiennent pas. ", J. P. Waltzing, Bull. bibliogr. du Musée belge, 1898, n° 7.

M. ROSE. *Cours de langue française*. Namur, Wesmael-Charlier, 1898. 3 fr. " Œuvre de recherches et de goût. ", A. Masson, Rev. des Hum. en Belgique. II. Bull. bibliogr. p. 20.

A. SALMON. *Pour les jeunes cœurs et pour les cœurs jeunes : Nouvelles et légendes*. Namur, Godenne, 1898. 2 fr. " Excellent petit livre à donner en prix. ", A. Masson, Rev. des Hum. en Belgique. II. Bull. bibliogr. p. 20.

E. VANDER MYNSBRUGGE. *Un diplôme de l'empereur Henri III conservé aux archives de M. le comte de Mérode-Westerloo à Bruxelles*. Bruxelles, Hayez, 1897. 25 pp. in-8°. 1 fr. 50. (Extrait des comptes rendus de la Commission royale d'histoire.) " Texte très exact; la notice qui l'accompagne est de tous points remarquable. ", H. Van Houtte, Bull. bibliogr. du Musée belge, 1898, n° 6.

J. VEREST. *Un dernier mot dans le débat sur les humanités*. Bruxelles, Société belge de librairie, 1898. 54 pp. " Ce *Dernier mot* n'ajoute rien d'important à la *Question des humanités*. ", J. P. Waltzing, Bull. bibliogr. du Musée belge, 1898, n° 7.

ARCHIVES ET ARCHIVISTES

(Suite et fin)

On sait que chaque dépôt d'archives est pourvu d'une bibliothèque d'imprimés qui renferme ou qui est censée renfermer la plupart des revues et des ouvrages historiques publiés dans notre pays. Ces livres sont d'une utilité incontestable non seulement au personnel des Archives, mais encore aux visiteurs des dépôts. Il est donc dans l'intérêt du gouvernement de réunir dans cette petite académie historique de chaque province le plus grand nombre possible de bons ouvrages. Toutes les monographies sur des institutions politiques ou religieuses de la province, toutes les publications de documents se rattachant à l'histoire locale, y ont leur place marquée. Il est difficile de comprendre par exemple que des publications d'un caractère quasi-officiel, telles que les *Mémoires couronnés de l'Académie royale de Belgique* et d'autres encore fassent défaut dans les bibliothèques des Archives. Et il est tout aussi étrange que des bureaux chargés de fournir des renseignements héraldiques soient dépourvus d'ouvrages comme l'*Armorial Général* de Rietstap et le *Dictionnaire des figures héraldiques* du comte Théodore de Renesse.

Tout en signalant ces regrettables lacunes, nous nous empressons de constater qu'ici encore des améliorations ont été tout récemment introduites. La première, c'est qu'une partie du crédit de fin d'année pourra être affectée désormais à l'achat de livres à désigner par les archivistes. La seconde, c'est que M. le Ministre consulte depuis quelque temps les conservateurs des archives sur la valeur scientifique des livres pour lesquels on sollicite une souscription de son département. C'est là une excellente innovation dont il con-

vient de féliciter hautement le ministre. Il est bien certain que personne n'est mieux placé pour juger de la valeur d'un livre d'histoire que l'archiviste de la province à laquelle ce livre se rapporte.

Puisque nous parlons livres, nous ne pouvons passer sous silence les mesures que nous voudrions voir prendre au sujet des échanges internationaux. Les pays voisins font paraître de nombreux inventaires de leurs archives; en Belgique le nombre d'inventaires imprimés est moindre, principalement à cause de l'insuffisance du personnel sur laquelle nous aurons à revenir. Mais il serait à souhaiter que l'administration centrale (ou l'office des échanges internationaux) tint l'œil ouvert sur toutes les publications nouvelles et provoquât des échanges avec nos inventaires. L'histoire de notre pays est si intimement liée à celle des pays environnants, les nombreuses guerres et invasions dont nous avons eu à souffrir ont enlevé à notre patrie tant de documents qui lui appartiennent, que nous avons le plus haut intérêt à connaître les fonds d'archives de nos voisins. Muni d'une collection complète des inventaires imprimés à l'étranger, chaque archiviste pourra dire au savant qui viendra faire dans son dépôt des recherches sur l'une ou l'autre institution : " Voici ce que nous possédons, mais dans telle ville de Hollande, de France ou d'Allemagne vous trouverez encore tels documents qui vous intéresseront. „ L'échange des inventaires d'archives publiés à l'étranger avec les nôtres est le seul moyen, en attendant que la question des échanges d'archives entre les différents pays soit réglée, de donner pleine et entière satisfaction aux travailleurs de nos dépôts.

Nous arrivons à la question de la division de nos dépôts d'archives en différentes classes. Nous ne sommes jamais parvenu à bien saisir le motif de cette distinction. Écartons tout d'abord la question de mérite. Jamais, en effet, nous n'avons entendu prétendre qu'il fallait avoir plus de capacités pour se trouver à la tête d'un dépôt de 1^{re} classe qu'à celle d'un autre dépôt. Les seules raisons qu'on pourrait invoquer avec quelque chance de succès sont : 1^o que la vie est plus chère dans certaines villes que dans d'autres; 2^o que tel dépôt renferme plus d'archives que tel autre.

Nous allons démontrer que non seulement aucune de ces deux raisons ne tient devant un examen attentif, qu'il n'y a donc aucun motif sérieux pour maintenir la différence de classes actuellement établie, mais qu'il y a un danger sérieux tant au point de vue de l'avenir de l'administration qu'à celui des fonctionnaires, à conserver cet état de choses suranné.

Tout le monde sait que la ville provinciale de la Belgique où les conditions de la vie sont les plus coûteuses, c'est Anvers. Or le dépôt des Archives de l'État à Anvers appartient à la 2^{de} classe, alors que ceux de Gand et de Mons, villes de moindre importance, sont rangés dans la 1^{re} classe. Voilà justice faite du premier argument.

Le second ne tient pas davantage. Nous connaissons plus d'un dépôt — celui de Liège, par exemple — où des chefs vigilants sont parvenus à doubler, à tripler même les collections confiées à leurs soins, depuis l'institution des dépôts. Le dépôt de Bruges mériterait certes, sous ce rapport, d'être rangé depuis longtemps dans la première classe. Mais il y a mieux. Lors de la création du dépôt des archives de Hasselt, celui-ci fut rangé dans la 2^{de} classe. Or, il se fit que la personne désignée pour remplir les fonctions d'archiviste occupait déjà une position salariée. Comme le cumul de deux fonctions était interdit à un conservateur de 2^{de} classe, et que d'autre part on ne trouvait aucune autre personne capable de remplir dignement ces dernières fonctions, on résolut d'abaisser la classe du dépôt d'archives de Hasselt afin de permettre au conservateur d'occuper ses deux postes, ce qu'il fit, d'ailleurs, avec un zèle et une distinction exemplaires. Depuis lors l'archiviste a accru considérablement son dépôt, il s'est démis de toutes ses fonctions sauf de celle de conservateur des Archives de l'État et le dépôt de Hasselt est resté de 3^e classe!

Ce n'est donc ni la cherté de la vie, ni l'importance des collections qui déterminent la classe d'un dépôt d'archives.

Nous avons dit qu'il y a un danger sérieux dans le maintien de ces différentes classes.

Et tout d'abord dans le système actuel les déplacements sont trop nombreux. Pendant les quatre dernières années, il y a eu trois promotions dans l'administration des archives : un employé de Liège a été nommé archiviste-adjoint à Mons,

un conservateur-adjoint de Bruges a été nommé conservateur à Anvers, et un autre employé de Liège l'a remplacé à Bruges. Ainsi, aucune promotion ne s'est faite sur place. Or, pour qui connaît la besogne de l'archiviste, pour qui sait au prix de quels efforts et de quelle somme de travail il parvient à se familiariser avec la langue, les us, coutumes et institutions d'une région du pays, à connaître les fonds différents et nombreux d'un dépôt, ces continuels déplacements sont des plus néfastes au point de vue de l'administration. L'histoire et les institutions de la principauté de Liège diffèrent essentiellement de celles des comtés de Hainaut et de Flandre, celles de Bruges ne sont pas celles d'Anvers, et le fonctionnaire arrivant dans des parages nouveaux est complètement désorienté.

Pourquoi ces fréquents changements se font-ils, si ce n'est parce que les fonctionnaires n'ont pas un avancement suffisant à espérer à moins de changer de résidence? Une place d'adjoint devient vacante dans un dépôt: c'est une véritable chasse à courre de la part des employés des autres dépôts pour l'obtenir. Le même fait se présente si une place de chef devient vacante dans un dépôt de 1^{re} classe; de tous côtés on voit surgir des candidatures de chefs de dépôts d'une classe inférieure. Et le plus souvent ces demandes se produisent au moment où le candidat commence à connaître son dépôt et pourrait y rendre de véritables services. S'il change de ville, sa période d'apprentissage recommencera au grand dam du public. Nous ne prétendons pas que *jamaïs* des déplacements ne devraient se faire, mais il serait à souhaiter qu'ils ne fussent que l'exception. On n'y arrivera qu'en mettant tous les employés, tous les conservateurs-adjoints et tous les conservateurs sur le même pied, en déterminant leur avancement d'après les mêmes règles, suivant leurs mérites et leurs années de service. C'est d'ailleurs le régime en usage dans la plupart des autres pays.

En Hollande il n'existe pas de classes différentes dans les dépôts d'archives. En Prusse, à l'exception d'une couple de petits dépôts d'archives de district, tous les autres appartiennent à la même classe. En France les classes n'existent pas davantage. Mais comme les archives y sont une institution

départementale, il arrive que tel département paie mieux ses archivistes qu'un autre. Rien que cette inégalité y produit des résultats désastreux au dire de tous les archivistes et des savants qui fréquentent leurs bureaux. Chaque fois qu'une place devient vacante dans un département qui paie bien, le conseil départemental est assailli de demandes de la part des archivistes d'autres départements, qui abandonnent ainsi des dépôts qu'ils connaissaient à fond.

La différence de rémunération étant la seule qui s'attache à la différence des classes, il va de soi que l'unification des traitements marchera de pair avec l'unification des classes d'archives. Deux principes nous guideront ici dans l'exposé de nos revendications. Le premier c'est la nécessité de remédier à l'insuffisance absolue du traitement initial des employés des archives. Il est navrant de voir des docteurs en histoire jugés aptes à professer un cours à l'athénée et immédiatement payés à ce titre à raison de 3300 francs au minimum, entrer dans l'administration des archives — après avoir passé en outre le difficile examen de candidat-archiviste — en qualité d'employés à 1200 fr.!

Le second sera la combinaison des traitements des conservateurs-adjoints de 1^{re} et de 2^{de} classe de façon à arriver à un juste milieu sans aggraver de ce côté-là les charges budgétaires. Mais avant de déterminer l'échelle des traitements telle que nous voudrions qu'elle fût établie en Belgique (et personne ne s'avisera certainement de taxer nos prétentions d'exagérées), nous jetterons un rapide coup d'œil sur la situation des archivistes chez nos voisins.

La Hollande n'est pas encore entrée dans les voies démocratiques suivies dans les autres pays. Ainsi les employés des archives ne peuvent arriver qu'à un traitement de 2000 fr. Les archivistes-adjoints (commies-chartermeesters) ont des traitements variant entre 3200 et 4000 fr.; les archivistes ont de 4000 à 6000 fr. En France les traitements sont de 2000 fr. au minimum et vont également jusqu'à 6000 fr. En Prusse enfin les employés (Assistenten und Hilfsarbeiter) sont payés à raison de 2100 mark; les archivistes-adjoints ont de 2700 à 5100 Mark et la moitié d'entre eux reçoit annuellement une gratification (Funktionszulage) de 900 Mark; les archivistes reçoivent de 4800 à 7200 Mark.

Nous fondant sur les exemples de nos voisins et aussi quelque peu sur les traitements accordés au personnel des bibliothèques de l'État (Voir *Moniteur Belge*, du 11 septembre 1897) nous désirerions voir établir l'échelle suivante uniforme pour tous les employés et fonctionnaires des archives de l'État dans les provinces¹.

Garçons de bureau	1000 à 1600 fr.
Employés	1800 à 2400 „
Archivistes-adjoints	2500 à 4000 „
Archivistes	4500 à 6000 „

Une indemnité de logement pourrait en outre être donnée aux archivistes des grandes villes.

Pour ce qui concerne les pensions, il serait à souhaiter que les archivistes fussent mis sur le même pied que les professeurs d'Athénée. Les quatre années d'études à l'Université ou à l'École normale entrent en ligne de compte pour la pension des membres du corps enseignant. Puisqu'on exige que dorénavant les archivistes fassent les mêmes études, il n'est que juste qu'ils soient appelés à jouir des mêmes avantages.

Dans certaines administrations, comme l'enregistrement, les contributions, les postes, etc., on ne procède généralement à des examens-concours que pour autant qu'il y ait des places vacantes. Ce système a l'avantage de ne pas créer une nouvelle catégorie de déclassés, de diplômés sans emploi. Dans une administration où le nombre de places est aussi limité que dans celle des archives, il y aurait un danger réel à provoquer de continuelles sessions d'examens sans nécessité. Les candidats-archivistes risqueraient de partager le sort de la nuée de candidats-notaires qui s'est abattue sur le pays, c'est-à-dire de rester candidats toute leur vie, avec cette infériorité par rapport à leurs camarades, qu'ils ne trouveront nulle part des archivistes qui les payeront de leur poche pour les travaux qu'ils exécuteront en attendant qu'ils soient nommés dans un dépôt d'archives. Jusqu'ici il y a eu deux sessions d'examens. Le nombre de ceux qui ont réussi n'est pas fort grand et cependant il reste quatre jeunes gens à

¹ Ces traitements ne seront pas applicables aux fonctionnaires et employés des archives générales du Royaume.

placer. Si le gouvernement n'augmente pas le personnel des archives, il s'écoulera encore bien du temps avant que le dernier de ces quatre candidats-archivistes soit placé, et il n'y aura pas lieu de procéder à de nouveaux examens.

Nous ne saurions terminer cet article sans adresser un appel aux archivistes mêmes. Nous voudrions que chaque année les fonctionnaires et employés des Archives provinciales de l'État se réunissent pendant un jour au moins à Bruxelles afin de délibérer sur les intérêts tant matériels qu'intellectuels de la corporation et de développer les sentiments de confraternité qui doivent régner dans une administration comme celle des archives. Ces réunions seraient des plus profitables à chacun. Les anciens y apporteraient le fruit de leur longue expérience en matière de classement d'archives, d'aménagement de locaux et d'affaires administratives. Les jeunes y exposeraient leurs idées, développeraient leurs propositions. On discuterait, chacun ferait part de sa méthode, de ses découvertes, de ses voyages, de ses études et il en résulterait le plus grand bien pour tout le monde.

* * *

En résumé : les documents devraient être mieux répartis entre les divers dépôts, ils ne devraient plus qu'exceptionnellement être remis entre les mains de particuliers, mais il faudrait que le transfert d'un dépôt à l'autre fût facilité. De nouvelles inspections d'archives dans les communes seraient hautement désirables. Les bibliothèques des dépôts pourraient être mieux tenues au courant, notamment par l'acquisition de tous les inventaires d'archives publiés dans les pays voisins. Tous les dépôts d'archives devraient être mis sur le même pied et les traitements des fonctionnaires et employés unifiés. Pour ce qui regarde les pensions, il serait à souhaiter que les archivistes fussent assimilés aux professeurs d'Athénée. L'augmentation du personnel des archives est de toute nécessité ainsi qu'un changement dans le mode de nomination. Enfin la création d'une association des archivistes belges s'impose : eux-mêmes, leur administration et le monde savant en retireraient les plus grands avantages.

JOSEPH CUVELIER.

NOTICES ÉPIGRAPHIQUES

V.

INSCRIPTIONS DE MACÉDOINE

Au mois d'avril dernier j'ai profité d'une occasion favorable, qui s'offrait, pour visiter un coin de la Macédoine et explorer surtout le Bounar-Dagh — l'ancien Mont Pangée, — et ses alentours. Cette région offre à un double point de vue un intérêt archéologique considérable puisqu'elle est bornée d'un côté par la vallée du Strymon, où s'élevait la célèbre colonie athénienne d'Amphipolis, de l'autre par la plaine historique de Philippes. Réservant pour plus tard la communication des autres résultats de mon voyage, je me bornerai à publier ici quelques inscriptions inédites recueillies dans ce pays. J'ai tenu à les faire connaître sans retard afin de les mettre à la disposition de tous ceux qu'elles pourraient intéresser, et cette bonne volonté me servira d'excuse si, dans la lecture ou l'interprétation de ces documents, j'ai commis certaines erreurs qu'une plus longue application m'aurait peut-être permis d'éviter. Je réclame également l'indulgence, si l'un ou l'autre des monuments que je crois inconnus, avait à mon insu été déjà signalé soit en Orient, soit même en Europe ¹.

¹ Les inscriptions parues dans d'anciennes publications, dont la plus importante est l'*Exploration* de M. Heuzey, ont été réunies par M. Dimitsas, *Ἡ Μακεδονία ἐν λήθοις* etc. Athènes, 1896, surtout p. 690 ss. L'auteur n'a pas eu connaissance d'une utile monographie consacrée à la région du mont

On remarquera le nombre de textes latins que comprend notre petite collection. Il est certain que les Romains établis à Philippes par César et par Auguste formèrent dès lors une portion considérable de la population du pays, jusqu'à une grande distance de l'agglomération urbaine¹, tout au moins vers le nord. Une exploration complète du territoire de cette cité enrichirait certainement l'épigraphie latine de plus d'un morceau intéressant. Mon court séjour dans ce pays m'a convaincu que celui qui, choisissant pour centre d'opérations Drama, parcourrait méthodiquement tous les villages et tous les *tchifliks* des environs, y ferait encore une abondante récolte, s'il prenait le temps et les moyens de vaincre la défiance instinctive du paysan chrétien ou musulman pour l'étranger qui passe.

1. **Galepsos?** KARIAN. La plupart des inscriptions copiées en 1894 par M. Perdrizet (cf. *Bull. corr. hell.*, p. 440), ont été emportées par ordre des autorités turques. Je n'ai trouvé, comme nouveau texte, qu'une borne de date tardive. — Bloc de marbre blanc [H. 0^m37, L. 0^m26].

Ω Ρ Ω ξ

ᾠρως est évidemment pour ὕρως.

Amphipolis. — 2. NÉOCHORI [turc : Yéni-Keuï]. Outre les inscriptions signalées par MM. Perdrizet et Munro, j'ai trouvé dans l'église de Néochori et publié dans les *Jahreshefte des archäol. Institutes in Wien*, t. I, un décret de la ville d'Amphipolis en l'honneur d'un gymnasiarque. Un paysan du village m'apporta encore l'építaphe suivante : Partie supérieure d'une stèle de marbre grisâtre [H. 0^m37, L. 0^m26].

Pangée : Asterios Gouzos, *Ἡ κατὰ τὸ Παγγαῖον χώρα, Λακκοβιχίων τοπογραφία* etc. ἐν Λευσίᾳ (en réalité à Serres, chez Sotérios), 1894. De nouveaux textes de ce pays ont été communiqués dans les articles de M. Paul Perdrizet, *Bull. corr. hell.*, t. XVIII, p. 416 ss. et t. XIX, p. 109 ss. et de MM. Arthur et Munro, *Journal of hellenic studies*, t. XVI, 1896, p. 311 ss.

¹ M. Perdrizet veut bien m'informer qu'il publiera prochainement un article sur les limites de la colonie de Philippes, et cette question y sera sans doute traitée.

ΘΕΟΠΡΟΠΙΔΗΣ	Θεοπροπίδης
ΘΕΩΝΟΣ	Θέωνος
ΧΑΛΚΙΔΕΥΣ	Χαλκιδεύς

Chalcis, d'où le défunt était originaire, est probablement la ville d'Eubée longtemps soumise à Athènes. Les caractères sont irréguliers et négligés mais de bonne époque. L'inscription remonte sans doute au commencement du III^e siècle.

PROVISTA. Les inscriptions qui existent dans ce village, ont été publiées par MM. Perdrizet (*Bull. hell.*, 1895, p. 111 sqq.) et Munro (*Journ. of hell. stud.*, XVI, 1896, p. 315). Je reproduirai l'une d'entre elles, dont les mots martelés ont été restitués de diverses façons :

3. Dans la cour de l'église grecque. Piédestal rond de marbre grisâtre [H 1^m02 circonf. 1^m27] — Cf. Gouzius, p. 13; Dimitsas, n° 866 p. 706; Perdrizet, *l. c.* 1895; p. 111. Munro, *l. c.* p. 315 n° 10.

ΑΓΑΘΗΤΥΧΗ	Ἀγαθὴ τύχη
ΑΥΤΟΚΡΑΤΟΡΙΚΑΙΣΑΡΙ	Αὐτοκράτορι Καίσαρι
ΛΣΕΠΤΙΜΙΩΣΣΕΟΥΗΡΩ	Α(ουκίῳ) Σεπτιμίῳ Σεουήρῳ
ΕΥΣΕΒΕΙΠΕΡΤΙΝΑΚΙ	εὐσεβεῖ περτίνακι
ΣΕΒΑΣΤΩΑΡΑΒΙΚΩ	σεβαστῷ Ἀραβικῷ
ΑΔΙΑΒΗΝΙΚΩΠΑΡΘΙΚΩ	Ἀδιαβηνικῷ Παρθικῷ
ΜΕΓΙΣΤΩΚΑΙΜΑΥΡΗΛΙΩ	μεγίστῳ καὶ Μ. Αὐρηλίῳ
ΑΝΤΩΝΕΙΝΩΣΕΒΑΣΤΩ	Ἀντωνεῖνῳ Σεβαστῷ
//////////ΩΣΕΠΤΙΜΙΩ	[καὶ Ποπλί]ῳ Σεπτιμίῳ
//////////ΚΑΙΣΑΡΙΝΑΜΦΙΠΟ	[Γέτῃ] Καίσαρι ἡ Ἀμφιπο-
ΛΕΙΤΩΝΠΟΛΙΣ	λειτῶν πόλις

Le nom de Géta a été martelé après le meurtre de ce prince

(212 ap. J.-C.). On voit clairement l. 9, à la fin du martelage, un ω . La restitution *Ποπλίω* est donc certaine.

L'inscription a été gravée entre les années 199, où Septime Sévère reçut le titre de *Parthicus Maximus*, et 210, où celui de *Britannicus* lui fut décerné. Il est probable que l'empereur traversa Amphipolis en 202, lorsqu'il rentra de Syrie à Rome (cf. De Ceuleneer, *Septime Sévère*, p. 131), et qu'à cette occasion la ville lui éleva une statue ainsi qu'à ses fils.

4. J'ai découvert en outre à Provista un bout de texte qui a échappé à mes prédécesseurs. Il est gravé sur une grande plaque de marbre (L. env. 1 m.), encastrée dans le mur de l'église. Elle est placée au fond du chœur, dans une niche à gauche de l'autel, et son extrémité dépasse seule la maçonnerie où elle est engagée.

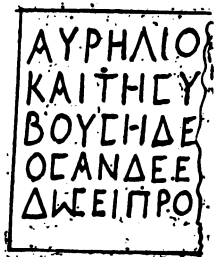
ΚΟΥΝΔΙΛΛΗΡΟ

(Ὁ)νδίκιος α.. [Σε]
κουνδίλλα. ἦρ[ως χαῖρε?

Építaphe d'époque romaine. Le nom de Secundilla se retrouve dans une inscription de Philippes (Dimitsas n° 989 = CIL, III, n° 684).

5. **Domeros?** RADOLIVOS. Une bourgade antique d'une certaine importance devait exister en cet endroit. On remarque sur le flanc d'une colline, située à l'est du village, des tombes nombreuses creusées dans le rocher et qui forment parfois des souterrains de grandes dimensions. On aurait exhumé non loin de là, il y a quelques années, une tête de Jupiter *κερασφόρος*, qui aurait été transportée au musée de Constantinople. C'est sans doute en ce lieu qu'il faut chercher l'emplacement de *Domeros*, où, d'après l'Itinéraire de Jérusalem, se trouvait une *mutatio*, à 17 milles de Philippes et à 13 milles d'Amphipolis (*Itiner. Hierosol.* 604, p. 204 Parthey).

Plaque de marbre blanc [H. 0^m63, L. 0^m67] dans le mur extérieur de l'église, à gauche de l'abside. Brisée à droite [H. des lettres 65 mill.] publiée d'après une copie imparfaite de M. Couve par Perdrizet, *Bull. corr. hell.*, 1895, p. 112, n° 3.



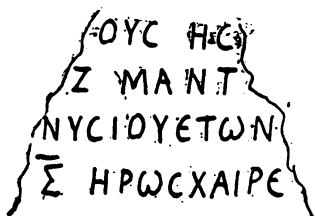
*Αὐρήλιο[ς] . . . ἐαυτῷ
 καὶ τῇ συ[μβίῳ] . . .
 βουσῇ δε
 Ὅς ἂν δὲ ἐ[τερον] τινὰ ἐνθάψῃ]
 δώσει προ[στίμου] δηνάγια . . .*

6. Dans la cour d'une maison turque. Plaque de pierre calcaire [H. 0^m44, L. 0^m69]. Caractères irréguliers et mal gravés.

ΕΤΟΥΣ ΣΙΣΜΗΝΟCΑΡΤ Ἔτους Σισ' μηνὸς Ἀρτ-
 ΕΜΕCΙΟΥ ΚΗ ΜΑΝΤΑC ΜΕ εμεσίου καὶ ΜαντάC Με[ν]-
 ΕΤΟΥ ΕΤΩΝ ΜΕ ἐτον ἔτων με'.
 ΗΡΩC ΧΑΙΡΕ ἩρώC χαῖρε.

Σ a coté de Γ doit signifier Σ'. Le 28 du mois Artémisios de l'année 216 de l'ère Macédonienne correspond au 21 avril 69 ap. J.-C.

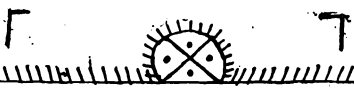
7. A côté de la précédente; pierre semblable brisée des deux côtés [H. 0^m33, L. 0^m50].



*Ἔτους ης' [μηνὸς] . .
 ζ' Μαντ[άς?] Διο-
 νυσίου ἔτων
 .Σ' (?) ἩρώC χαῖρε.*

Année 208 de l'ère Macédonienne
= 60-61 ap. J.-C.

8. ΚΑΡΡΑΚΑΒΑΚ (à 2 h. au S.-O. de Drama). Plaque de calcaire [H. env. 2^m, L. 0^m68, E. 0^m05], autrefois chez Hadji Halil-effendi, maintenant posée près de la fontaine du village. Sur la surface irrégulière de la pierre, sous un dessin grossier, on lit en caractères mal gravés l'épitaphe :



VITALIS·C·LAVI·FAVSTI
 SER·IDEM·F·VERNA·DOMO
 NATVS·HICSITVS·EST·VIXIT
 ANNOS·XVI·INSTITOR·TABERNAS
 APRIANAS·A·POPULO·ACCEPTVS
 IDEM·AB·DIBVS·EREPTVS·ROGO
 VOS·VIATORES·SI·QVID·MINVS
 DEDI·MESVRA·VT·PATRI·MEO·ADICERE
 IGNOSCATIS·ROGO·PER·SVPEROS
 ET·INFEROS·VT·PATREM·ET·MATRE
 COMMENDATOS·AB·EATIS
 ·ET·VALE·

Vitalis C. Lavi Fausti/
ser(vus), idem f(ilius), verna
domo/ natus, hic situs est,
vixit annos XVI, institor
tabernas/ aprianas? a po-
pulo acceptus, idem ab
dibus ereptus. Rogo/ vos
viatores si quid minus/ dedi
me(n)sura ut patri meo adi-
cere/ ignoscatis, rogo per
superos/ et inferos ut pa-
trem et matre(m) commen-
datos (h)abeatis, et vale.

Je ne sais ce que représente le dessin que surmonte la pierre, il a sans doute quelque signification religieuse. — L. 4 *aprianas* est un mot inconnu. Peut-être faut-il lire : *institor tabernas* (pour *tabernarum*) *a pri[v]a[ti]s*, *a populo acceptus*, a moins qu'*acceptus* n'ait été considéré comme un participe déponent "ayant reçu du peuple comme gérant des boutiques en plein vent?" — L. 5, *dibus* pour *diis* est formé par analogie de *deabus*.

Cet esclave, fils de son maître, qui est mis avant l'âge de seize ans à la tête d'une épicerie ou d'un cabaret, se fait bien venir du client et le trompe, est un type original de petit marchand romain.

9. **Drabeskos.** DRAMA. Plaque de pierre calcaire (H. 0^m54 L. 1^m17) conservée dans le jardin de Agiah-bey, fils de Mechmet-bey, à l'obligeance duquel je dois d'avoir pu l'étudier à loisir. La partie supérieure est occupée par un bas relief assez endommagé. Une femme voilée est assise sur un siège, et derrière elle, un enfant porte une corbeille. En face, un homme est couché sur un lit, devant lequel est dressée une table à

trois pieds chargée de mets. A droite de la table, un second enfant est debout. Au dessous de cette représentation, une inscription très effacée est gravée en caractères irréguliers. Je n'ai réussi à déchiffrer, ni sur la pierre, ni sur mon estampe autre chose que ce qui suit :

ΑΛΛΟΥΠΟΙΙΣ	Τ Η' Ε Δ	Ἄλλ' οὐ πο[ι ε]ῖς ?
ΗΡΩΣ ΑΙ		. . ἥρωσ ?
ΥΙΟΣ ΠΕΙ	Η ΖΕΙΔΟΣ ΚΕΙΜ	υἱός ... ηζείδος ... κ]εῖμ[αι
ΤΥΜΒΩΙ ΕΝ ΠΡΩΤΙΑΣ ΗΔΙ		τύμβωι ε[ῖ]ν ἰ[ε]ρῇ
ΙΙΙ ΝΩΜ	ΕΙΚΟΣΙΑ	 εἴκοσι ν
Π ΟΙ ΝΟΣ ΑΜΟΡΟΣ		 μόρος
ΤΑΛΑΣ ΑΛΛΟΥΠΟΡΙΣ ΕΙΜΙΚΑΘΑ		τάλας, ἀλλ' οὐ πορίσειμι (?) καθ' Ἀ-
ΔΗΝ ΑΙΕΙ ΔΕΙΛΑΙΩ ΠΟΤΜΟΝ Α		δην Αἰεὶ δειλαίρ πότμον ἄωρον
ΩΡΟΝ ΕΜΟΝ		έμόν.

Inscription funéraire en mauvais vers d'un jeune homme de vingt ans.

Je m'aperçois que cette pierre a été déjà signalée par M. Mertzidès (cf. *Dimitsas* p. 811 n° 1070), qui lit les deux premiers mots *Γνώμη πολιτών*, les deux derniers *δῶρον ἔμον*, et prend le texte pour un décret public. Ma revision aura du moins permis de rectifier cette erreur.

10. — Plaque de pierre calcaire [H. 0^m95 L. 0^m65], encastrée au-dessus d'une porte de l'école attenante à l'église métropolitaine. A la partie inférieure, on voit, sculptée en relief, une croix à deux branches transversales dressée sur un soubassement de trois degrés. Sur celui-ci, se tient de chaque côté une colombe, au dessus de laquelle se recourbe une grande palme. Au-dessus de cette représentation, on lit une inscription, déjà publiée imparfaitement par M. Giannopoulos (cf. *Rev. des ét. gr.*, t. V, p. 360; *Dimitsas, op. cit.* n° 1108).

† ΤΗΝ ΤΗΧΙΡΚ ΠΕΡΥΚΕΝ ΚΟΥΡΟΠΑΛΑΤΟ
 ΑΛΕΥ ΟΤΕ ΦΗΜΗ ΤΩ ΜΑΝΙΑΚΗ
 ΦΥΗΚΗΣ ΔΙΑΒΑΦΗ ΤΟΝ ΤΥΠΟΝ Π
 ΑΝΗΛΑ ΔΕ ΣΤΟΙΝΑ ΣΤΡΙΑΝ ΕΙΣ
 ΕΝΤΩ Η ΜΥΣΤΩ ΤΗΝΙ ΕΝ ΤΩ ΜΑΝΙΑΚΗ

Αὕτη χάρις πέφνηκεν Κουροπαλάτου
 Ἀλεξίου τε φήμη τοῦ Μανιάκη
 φέρη καὶ τῇ(ς) σῆς διαγραφῆς τὸν τύπον π-
 αναγῆα Δέσποινα εἰς σωτηρίαν, μηνὶ Ἰ-
 ουνίῳ ἡ' (Ἰνδικτιῶνος) ἡ' ἔτους
 ΞΧγγ' ἐπὶ τῇ βασιλείᾳ Μανουὶλ Κομνηνοῦ.

L'année du monde 6553 correspond à l'année 1145 ap. J.-C., la troisième du règne de Manuel 1^{er} Comnène. Cette année a comme chiffre d'indiction 8; c'est donc ἡ' et non α' qu'il faut lire à la ligne 5.

11. **Philippes.** Bloc de pierre sur la route de Drama à Kalambaka. Copie communiquée par M. Koléas de Drama.

AR // // // // // LDAMAI DEV
 VRRETIAE · PHILIPPICAE · SOCRA
 IIIII VIRAVG

Urretiae Philippicae Socra[tes] (se)vir aug(ustalis).

Fragment de l'épithaphe de la femme ou la fille d'un augustale. — Philippes, colonie romaine, est une des rares villes d'Orient où l'augustalité existât (Cf. Mourlot, *Histoire de l'augustalité*, 1895, p. 59).

KALAMBAK, village à deux lieues environ au sud de Drama, dans la plaine. La carte autrichienne le place trop à l'ouest. L'inscription n° 11 prouve qu'il est situé sur l'ancien territoire de Philippes.

12. — Place du village. Fragment d'une plaque de marbre blanc [H. 0^m64, L. 0^m32].

ΑΜΕΜ
 ΟΝΟΥΕΛΛΟ
 ΙΟΝΜΑΣΙΜΟ
 ΤΟΝΑΡΙΣΤΟΝΑ
 ΠΙΤΟΡΟΤΕΜΝΑ

Α(ούκιον) Μέμ[μιον]
 ονονελλο[ν]
 ιον Μάξιμον
 τὸν ἄριστον μ[. . . καὶ]
 ἔγγορ[α] . ο . μνα

Ce Memmius orateur ne paraît pas être connu.

13. — Chez un paysan. Fragment de marbre blanc [H. 0^m33, L. 0^m53].

ΤΑΤΟCΔΗΜΟCΤΗC
ΕΙCΕΑΥΤΟΝΕΥΝΟ
ΑCΚΑΙΠΙCΤΕΟCΟC
ΙCΚΑ

τατος δῆμος [... τῆς
εἰς ἐαυτὸν εὐνο[ίας καὶ ...
ας καὶ πίστεος οσ]... ε
ν]κα.

Leurs dimensions empêchent de supposer que les deux morceaux précédents appartiennent au même monument.

14. — Dans la cour du *tchiflik* de Mustapha-bey, fils de Tahir-pacha. Piédestal de marbre blanc, brisé du bas [H. 0^m81, L. 0^m28].

C VALER
FORTVN
TVSCVM
MRRONIA
EVTYCHIA
VXQRESVA
V S L A
IDEMDEDI
CAVITSV
SACTIT
SYMPH

C. Valer(ius)/ Fortun[a]/tus cum
Marronia/ Eutychia/ uxore sua/ v(o-
tum) s(olrit) l(ibens) a(nimo)/ Idem
dedicavit su[b] sac(erdote) Tit[io] Sym-
ph[oro].

Pour l'expression *sub sacerdote* ...
cf. p. ex. CIRh. 313 = Wilmans 70.

15. — Dans le cimetière musulman. Pierre funéraire enfoncée dans le sol. [H. plus de 1^m60, L. 0^m40]. Caractères de 10 cent. de haut, écartés de 25 cent.

X I M V

Ma]ximu[s

C'est évidemment un fragment d'architrave avec un bout de dédicace.

16. — Dans le même cimetière. Bloc de marbre blanc, fiché en terre [H. plus de 1^m70, L. 0^m40]. Lettres de 11 cent. de hauteur.

{ΕΥΤΥΧΙΓΑΡΚΑΡΙCΑΡΓΕΝ
NΕΝΘΑΔΕΚΕΙΤΕ

εὐτυχὶ γὰρ . . .
ἐνθαδὲ κεῖτε.

Fragment d'építaphe.

17. — Sarcophage déposé près d'un puits situé à côté du même cimetière. [L. 2^m10; H. 0^m,46; Pr. 1 m.].

C · VALERIO · C · F · PRISCO · N II I
SERRANA · SEX · F · SECVNDA · VIVA · F · C ·

*C. Valerio G(a)ii f(ilio) Prisco m(arito et sibi)?
Serrana Sex(ti) f(ilia) Secunda viva f(aciendum) c(uravit)*

18. DOKZAT (Δοξάτος). Autel de marbre blanc [H. plus de 0^m90, L. 0^m33]; soutient une poutre dans la grange d'un *tchiftik* à l'est du village. J'ai transcrit l'inscription à la lueur d'une chandelle. Frottis.

VALERIA
SEVERAAN
TISTESDEANE
CASZORIAEPI
TITVASANCT
SIMOORDINE
ETDECRETOD
JOINACINENE
MSIPI-ETATARC
ACMEONEPOT
SVO L · P

*Valeria
Severa an-
tistes Deane.
Caszoria Epi-
titu(a) a sancti-
simo ordine
et decreto . . .
. . . . et Atiar(i)o
Acmeo nepoti
suo l(ibens) p(osuit)*

L. 3 *Caszoria* est sans doute un nom thrace. — L. 6 *A sanctissimo ordine* semble être l'équivalent de *clarissima femina* cf. Serv. *ad Aen.* I, 426 : *senatus sanctissimus ordo dicitur*. — La l. 7 est très endommagée et je ne réponds pas de ma lecture. On corrigerait facilement *d[e]o i[m]a[g]ine[m]*, mais le contexte paraît s'opposer à cette restitution.

19. Un paysan turc de Dokzat avait encore dans sa cour

une belle inscription qui servait de margelle à son puits, mais il refusa de me la laisser copier. Les arguments les plus sonores ne purent vaincre son obstination. Je réussis cependant à constater qu'elle se terminait par les mots :

NEPOTI ET LIB(ertis) COL(onia) PHILIPP(ensium).

20. BOJRAN. Dans la cour d'une maison turque abandonnée, près du puits. Bloc de pierre calcaire [H. 1^m29, L. 0^m73, E. 0^m22]. A la partie supérieure se trouve un bas relief effacé, au-dessous l'inscription que voici est gravée en beaux caractères [H. 6 cent.] :

MAGIA·L·F·S	<i>Magia, L(ucii) f(ilia), S[ec]u-</i>
DA SIBI·ET·C	<i>nda sibi et C. A[e]</i>
LIO·C·L·P[hil]·ARGI	<i>lio, C(aii) l(iberto), P[hil]argio</i>
VIRO·SVO·ET·L·MAG	<i>viro suo, et L. Magi(o),</i>
L·F·VET·LEG·XIII·PATRI	<i>L(ucii) f(ilio), vet(erano) leg(ionis)</i>
SVO·ET·M·VESONIO	<i>XIII, patri/ suo, et M. Vesonio</i>
M·F·REPENTINO·FRA	<i>M(arci) f(ilio) Repentino, fra-</i>
TRI·SVO·ET·ANINIAE	<i>tri suo, et Aninia</i>
CLPDI·VIVA·SIBI·ET	<i>[El]pidi viva sibi et</i>
.....	

L'inscription paraît dater du milieu du II^e siècle. La légion XIII se trouvait en Dacie depuis la conquête de cette province par Trajan.

21. Stèle de pierre calcaire [L. 0^m47, Ep. 0^m28] dressée dans le fossé à droite de la route qui conduit de Drama à Kavala, à une heure environ au-delà des ruines de Philippes, non loin d'un cimetière turc. Le bas de la pierre est encore enfoncé dans le sol. La partie supérieure est occupée par un bas relief : Cavalier thrace galopant vers un arbre placé à droite; sous le poitrail du cheval, un chien court dans le même sens. Au-dessous de cette représentation, on lit l'épithaphe suivante (copie et frottis) :

ΜΑΝΤΑΙΔΙΪΕΚΝΩ
 ΣΟΥΔΙΩΠΑΙΒΙΛΑΕ
 ΤΩΝΚΕΜΗΜΕΧΑΡΙΝ
 ΚΑΤΑΛΣΙΠΩΔΕΚΟΥ
 ΣΤΙΑΣΙΝΚΛΠΑΠΟΥ
 ΡΕΙΤΑΣΧΡΝΠΑΡΑ
 ΛΥΣΟΥΣΙΝΔΕΑΠΛ
 ΟΥΣΤΟΥΣΡΟΔΟΙΣ

Μάντα ἰδίῳ τέχνῳ / Σουδιωπαιβί-
 λα ἔ/των κς' μνήμης χάριν. /
 Καταλ[ε]πω δὲ κου/τιασιν καλπα-
 που/ρειτας? (δηγάρια) ρν'. παρα/λύ-
 σουσιν δὲ ἀπλ/οῦς τοὺς ῥόδοις

Cette inscription est intéressante, car elle montre que les *vici* qui entouraient la colonie de Philippes, avaient conservé en partie leur vieille population indigène : Mantas est un nom fréquent en Thrace (cf. *supra* nos 6, 7 et Tomaschek, *Die alten Thraker*, II, 1. Vienne, 1894, p. 23). Je n'ose donc lire *Μανταῖδιῳ* qui serait un dérivé nouveau. Soudiopaibilas était inconnu, mais on a *Sudios*, *Sudicentius* (Tomaschek, p. 44). — Je ne comprends pas les lignes 5-6. — Les dernières disent en mauvais grec que toute la somme léguée doit être employée à orner le tombeau de roses. Sur ces *rosalia*, qu'on trouve mentionnés dans une inscription latine de Philippes (Dimitsas 1056 = CIL III 707), cf. Kraus, *Realenc. der christl. Altertümer*, t. II, 701.

NOTE ADDITIONNELLE SUR LE VOYAGE DE VINCHANT (*supra* p. 91).

Je saisis cette occasion pour revenir sur la liste de statues antiques que François Vinchant a insérée dans la description de Rome. M. A. Michaelis, grâce à sa connaissance toute spéciale des anciennes collections et publications d'antiques, a pu déterminer l'origine des connaissances archéologiques de Vinchant, et il a bien voulu nous faire part de sa découverte. Comme pour ses inscriptions, le voyageur montois emprunte tous ses renseignements à des livres italiens; il semble qu'il ne se soit pas même donné la peine de combiner ici plusieurs sources, mais se soit borné à reproduire, avec son inexactitude ordinaire, ce qu'il trouvait dans un ouvrage unique, les *Antiquarum statuarum urbis Romae icones* qui parurent en 1584 *ex typis Laurentii Vaccarii* (Lorenzo della Vaccaria). — Voici ce que nous écrit M. Michaelis. « A une seule exception près, toutes les statues mentionnées par Vinchant se retrouvent chez Vaccarius, dont les légendes se reconnaissent à travers leurs traductions françaises. Ainsi *Dirces et Zeto et Amphione .. alligatae*

marmoreum stupendi operis simulacrum — in aedibus de Capite ferri (= *Capodiferro*) — *in aedibus Maximorum* (= « des Maximes » au lieu de *Massimi*) — *in banchis*. (= dans la rue des Banchis) — *in aedibus Vallensibus* (= des Vallerces, [*palazzo della Valle*]) — *Marsie simulacrum* (de là le féminin *Marsia* [pour *Marsyas*], on dirait que V. n'a regardé que la légende et non la figure). La traduction d'*episcopi Aquinatis* par *sénéchal d'Aquin* est étrange. Une autre erreur a été commise à propos de la Flore que Vinchant transporte dans la villa Médicis. Chez Vaccaria, la Flore Farnèse bien connue est gravée deux fois, *in aedibus Card. Farnesii* et *in aedibus Farnesianis*. La seule statue que je ne trouve pas chez Vaccaria est le Cupidon de Jean-Baptiste Lugari¹; mais il est donné par les *Antiquarum statuarum urbis Romae tertius et quartus liber Io. Baptista de Cavalleriis auctore*, 1594, Pl. 61 : *Cupido puer in aedibus Io. Baptistae Luragi* (sic). Il est peu probable que pour cet unique morceau, Vinchant ait utilisé une autre source : son Vaccarius aura probablement contenu aussi cette figure. Presque tous les exemplaires de ce volume que je connais, diffèrent par quelques planches, et on en trouverait difficilement un tout-à-fait complet. Il se peut aussi que quelques feuilles de Cavalieri aient été reliés avec la série de Vaccarius, comme c'est précisément le cas pour mon exemplaire de cet ouvrage où, entre autres, le Cupidon Lugari a été ajouté de cette façon. »

FRANZ CUMONT.

Au moment de donner le bon à tirer de notre article, nous recevons de M. Paul Foucart, à qui nous l'avions communiqué, une observation importante. Notre ὄρος de Galepsos (n° 1) doit être reporté au V^e siècle avant J. C.. Il est écrit en effet au moyen de l'alphabet en usage à cette époque dans les îles de Paros, de Siphnos et de Thasos. C'est ce qui ressort de la forme des lettres en général, qui rappellent absolument celles du fameux bas-relief de Thasos conservé au Louvre (Roehl., *Inscr. gr. antiquiss.* n° 379; Roberts, *Introduction to gr. Ep.* n° 22; Rayet, *Mon. de l'art ant.* I pl. 20). On y trouve pareillement l'omicron remplacé par l'oméga et vice-versa. Notre texte est une preuve nouvelle de l'influence exercée par Thasos sur la côte voisine de Thrace, influence que Kirchhoff (*Studien zur Gesch. d. gr. Alph.*, 4^e ed, Gütersloh., 1887, p. 83) avait déjà constatée sur les monnaies de Lété, des *Orrescii* et des *Bisaltæ* (cf. Head. *Hist. Num.* p. 174, 177, 179). Cette borne vient donc corroborer le témoignage de Thucydide (IV, 107) suivant lequel Galepsos était une colonie de Thasos.

¹ Cf. sur cette statue Michaelis, *Arch. Zeitung*, 1880, p. 170 sqq.

NOTES CRITIQUES SUR L'ÉPITAPHIOS D'HYPÉRIDE

Le codex désigné par A³ dans l'édition de Blass, le seul que nous possédions pour constituer le texte de l'Épitaphios, a été copié, comme il est facile de le constater, par un homme assez inattentif : d'où des dittographies et des haplographies fréquentes. Mais il ne porte pas de trace de remaniements arbitraires. C'est donc en somme un bon manuscrit, et il convient de ne s'en écarter qu'avec la plus grande prudence : on nous paraît l'avoir quelquefois oublié ; aussi proposerons-nous dans un certain nombre de cas de revenir aux leçons de A³.

Nous supposons que le lecteur a sous les yeux l'édition de Blass dont nous reproduisons les sigles.

§ 6. ἄρχωμαι[ι λέγων] S. C. Blass; λέγειν Cb. Bb¹. — On pourrait aussi restituer λόγων : ἀρχομαι λόγου est une expression assez fréquente. Cf. Dém. XVIII, 3 : οὐ βούλομαι δὲ δυσχερὲς εἰπεῖν ἀρχόμενος τοῦ λόγου. Epist. I, 1 : παντὸς ἀρχομένην σπουδαίου καὶ λόγον καὶ ἔργον ἀπὸ τῶν θεῶν ὑπολαμβάνω προσήκειν πρῶτον ἀρχεσθαι. Ici λόγων reprendrait le τοὺς λόγους ποιήσομαι qui précède immédiatement.

ἢ τίνας πρῶτον μνησθῶ] Cb. Blass; πρῶτον A³. On corrige d'après Dém. XVIII, 129, Isocr. XV, 147, ce qui est parfaitement inutile. Puisque πρῶτον se comprend, bornons-nous à constater qu'Hypéride ne conserve pas les mêmes expressions que ses devanciers.

§ 7. τὸν μὲν γὰρ ἄλλους] Sch. Bb. S. Blass; τὸν μὲν ἄλλους A³ Cp. C. Le γὰρ n'est pas nécessaire et la liaison entre les idées pouvait n'être indiquée que dans le débit.

§ 8. ἅπερ εἰώθασιν παιδεύειν] Blass; ὅπερ A³. Le leçon ὅπερ doit être conservée. L'éducation tend à une seule chose énoncée deux lignes plus loin : ἵνα ἄνδρες ἀγαθοὶ γένωνται.

§ 20. καὶ τί ἂν συμβῆναι νομίζομεν μὴ κατὰ τρόπον τούτων ἀγωνισαμένων] K. Cb. S. Blass; νομίζοιμεν A³.

§ 22. ὥστε ὅση δεινότερα τὰ προσδοκώμεν ἂν γενέσθαι κρίνομεν, τοσούτῃ μειζόνων ἐπαίνων τοὺς τετελευτηκότας ἀξίους χρὴ νομίζειν] K. Cb. Blass; κρίνοιμεν A³. On a corrigé l'optatif dans les deux exemples que nous rapprochons, parce qu'il manquait ἂν. Mais on peut dire que le ἂν dans les deux cas porte en même temps sur les deux verbes, sur συμβῆναι aussi bien que sur νομίζοιμεν, sur γενέσθαι et κρίνοιμεν à la fois. La difficulté serait alors que le ἂν servirait avec l'infinitif à donner une nuance irréaliste, tandis qu'avec le verbe à un mode personnel, il présenterait la nuance potentielle. Mais notons que le cas se représente deux fois à peu de distance dans le manuscrit et qu'alors il est bien difficile d'admettre deux fautes semblables du copiste à si peu d'intervalle.

La prudence conseillerait de se borner à constater cet emploi nouveau de ἂν dans Hypéride.

D'ailleurs si l'on nie que le ἂν puisse être ainsi employé ἀπὸ κοινοῦ, on pourrait peut-être répondre que cette particule manque parfois avec l'optatif employé pour donner à l'expression un caractère moins tranchant : Isocr. Panath. p. 258 C : οὐ γὰρ ἀποκρύψαιμι τὰ ληθές. Plat. leg. 777 C : πρὸς ἃ τις ἅπαντα βλέψας διαπορίσεις, τί χρὴ δρᾶν. Isocr. Panath. p. 241 D. Xénoph. Hiér. 11, 13; etc.

Hypéride peut très bien avoir fait la même chose pour éviter la répétition de ἂν à très peu de distance.

§ 20. ὥστε μῆτε γυναικῶν μῆτε παρθένων μῆτε παίδων ὕβρεις ἀνεκλείπτους ἐκάστοις καθεστάναι] F. Blass; μηδὲ A³. Il faut, semble-t-il, conserver μηδὲ parce qu'il marque la gradation. Comparez Plat. Prot. 327 C : οἷς μῆτε παιδεία ἐστὶ μῆτε δικαστήρια μῆτε νόμοι μηδὲ ἀνάγκη.

On a aussi cherché de toutes les manières à corriger ἀνεκλείπτους : la négation contenue dans ce mot semble faire dire à la phrase le contraire de ce que l'on attendrait. Pour nous, il n'est pas nécessaire de corriger ni de supposer avec Blass qu'il y a une lacune dans le texte.

Il y a eu ici une espèce d'attraction : au lieu d'avoir ἐκλείπτους, nous nous trouvons en présence de ἀνεκλείπτους, parce que les négations répétées contenues dans la phrase en ap-

pellent une autre, tellement l'idée négative est présente à l'esprit de l'orateur.

C'est un exemple de plus à ajouter à la liste des passages comme Soph. Ant. 4 : οὐδὲν γὰρ οὐτ' ἀλγεινὸν οὐτ' ἄτης ἄτερ, et Soph. El. 495 :

πρὸ τῶνδ' ἐ τοι μ' ἔχει
* * * μίποθ' ἡμῖν
ἀψεγὲς πελᾶν τέρας.

§ 22. ὅπου δὲ τὰ πρὸς θεοὺς ὅσια ἀνήρηται, τί τὰ πρὸς τοὺς ἀνθρώπους δίκαια χρη νομίζειν;] F. Blass; ἀνθρώπους χρη A3. Il paraît inutile d'ajouter δίκαια. L'idée qu'on veut introduire est contenue dans ὅσια et se sous-entend très facilement.

§ 23. πλείους δὲ μάχας ἡγωνίσθαι διὰ μιᾶς στρατείας ἢ τοὺς ἄλλους πάντας συμβαίνει ἐν τῇ παρεληλυθότι χρόνῳ] Blass; πάντας πληγὰς λαμβάνειν A3. La leçon du manuscrit introduit évidemment une exagération de mauvais goût qu'on se résout difficilement à attribuer à Hypéride. D'autre part, il semble assez audacieux de faire disparaître avec Cobet πληγὰς λαμβάνειν. Enfin si l'on admet συμβαίνει avec Blass, on ne peut avec lui supprimer πληγὰς en y voyant une dittographie de πάντας.

On pourrait lire : ἢ τοὺς ἄλλους πάντας Ἑλλήνας συμβαίνει. Mh. change πληγὰς en πολίτας, mais Hypéride aurait-il opposé Léosthène et ses compagnons à leurs concitoyens?

§ 25. φέρει γὰρ πᾶσαν εὐδαιμονίαν ἄνευ τῆς αὐτονομίας] Blass; αυτονομεινας A3, ce qui est évidemment pour αὐτονομίας. Le passage est incompréhensible. Sans reprendre les diverses corrections proposées, je lirais : φέρει γὰρ πᾶσαν εὐδαιμονίαν ἢ αὐτονομία, ce qui va assez bien avec la suite du passage : οὐ γὰρ ἀνδρὸς ἀπειλήν, ἀλλὰ νόμου φωνὴν κυριεύειν δεῖ τῶν εὐδαιμόνων Voici comment on expliquerait la corruption du texte : il y aura d'abord eu dittographie de αν, puis le scribe se reportant au αν de πᾶσαν aura repris le ευ de εὐδαιμονίαν. Le ἄνευ ainsi formé appelait nécessairement le changement du nominatif εὐδαιμονία en génitif.

§ 29. καὶ τότε μὲν ἐν πολλῷ χρόνῳ καὶ διὰ πολλῶν κινδύνων τὴν ἀρετὴν ἀπεδείξαντο] Bb. Blass; πολλῶν χρόνῳ A3. On suppose qu'il y a eu haplographie de ἐν à cause du μὲν qui

précède. Mais la faute du manuscrit, qui porte πολλῶν, paraît montrer que ἐν n'était pas dans le texte. Le datif seul se comprend facilement, et je conserverais πολλῇ χρόνῳ sans chercher à introduire de la symétrie avec διὰ πολλῶν κινδύνων.

ἀπεδείξαντο] Cb. Blass; ἀπέδειξαν A3. C'est là une correction inutile. L'actif est parfaitement employé dans ce sens. On peut le voir dans l'Épitaïphios de Lysias au § 58, où Hirschig a aussi voulu corriger ἐπέδειξαν, qui possède à peu près le même sens, en ἐπεδείξαντο.

§ 34. δι' ἀμφοτέρω γὰρ ε..... περὶ Λεωσθένους καὶ τῶν τελευτησάντων ἐν τῇ πολέμῳ. Je restituerais : δι' ἀμφοτέρω γὰρ ἔπαινον ποιῆσθαι περὶ Λεωσθένους ἔξεστι, d'après l'expression λόγον, λόγους ποιῆσθαι, assez fréquente chez Hypéride. Cf. II, 11; III, 5, 20, 23, 31; VI, 7.

Εἰ δὲ [ὠφελείας ἐνε]κεν ἡ τοια[ύτη μνήμη] γίνεται, τίς ἂν λόγος ὠφελήσειεν μᾶλλον τὰς τῶν ἀκουόντων ψυχὰς τοῦ τὴν ἀρετὴν ἐγκωμιάζοντος] S. Cb. K. Blass; ἀκουσόντων ἐγκωμιάζοντος A3. Ces corrections semblent hasardées. On pourrait à la rigueur supposer que le copiste s'est trompé pour un des participes; mais admettre deux fautes semblables dans la même phrase semble assez difficile.

Le participe futur se comprend parce que l'idée de futur est contenue dans toute la phrase, dans μνήμη comme dans ὠφελήσειεν.

§ 39. οὐθένας A3. Blass se montre ici trop conservateur en gardant cette forme. Il faut une règle fixe pour l'orthographe d'un texte classique et ne pas avoir deux formes οὐδένας et οὐθένας pour un même mot. S'il conserve οὐθένας, pourquoi change-t-il οἰκία § 38 (iotacisme pour οἰκία) en οἰκία?

§ 41. ἡ φύσις ἐκάστων... τὸν ὀρισμὸν ἔχει τοῦ λυπεῖσθαι] S. Blass; ὀρισμὸν libri. Il est toujours assez délicat d'ajouter un article, la nuance étant souvent très petite. Je n'en ajouterais pas ici : nous nous trouvons en présence d'une phrase énonçant une pensée très générale. Ne peut-on pas traduire : "C'est la nature de chacun qui donne une borne à la douleur,"?

PAUL GRAINDOR.

DE L'ESPRIT MODERNE DANS LES HUMANITÉS ANCIENNES

Les réformes pédagogiques qui s'accomplissent sous nos yeux depuis un siècle ont leur point de départ dans la psychologie. Renonçant enfin aux hypothèses préconçues sur les rapports de l'âme et du corps, cette science est entrée résolument dans une voie expérimentale et a étudié minutieusement l'évolution normale et régulière de nos facultés dans l'ordre chronologique. La pédagogie a dû suivre ce mouvement et l'organisation des établissements d'instruction, tant publics que privés, a reçu et recevra sans doute encore de profondes modifications. Les plus importantes sont celles qui se sont accomplies dans l'enseignement primaire et dans l'enseignement moyen du second degré. Faire appel dès le principe à l'initiative individuelle, transformer l'action pédagogique en une influence morale qui suscite l'intelligence au lieu de la comprimer, ménager les forces naissantes par des alternatives habiles de travail et de repos, créer ainsi d'une manière efficace la collaboration du maître et de l'élève, tels sont les principes qui ont réformé nos écoles et qui ont permis d'en étendre le programme et de lui donner un caractère plus pratique, sans dépasser la somme d'efforts qu'on peut exiger de l'enfance.

Notre but n'est pas de nous appesantir sur les transformations qui se sont produites dans ce domaine ni d'indiquer les points sur lesquels les régénérateurs de l'enseignement primaire et de l'enseignement moyen du second degré ont peut-être dépassé la mesure. Nous nous proposons seulement d'étudier de près l'esprit nouveau qui doit présider aux

humanités anciennes, si elles veulent se conformer aux tendances qui prévalent de nos jours en matière d'éducation.

Les humanités anciennes ont été créées au XVI^e siècle par les Jésuites à l'usage des classes élevées de la société et elles ont renouvelé la culture littéraire que le moyen âge avait laissée dans le marasme le plus complet. A une époque où les langues nationales étaient encore en voie de formation, cette culture littéraire consista essentiellement dans une sorte de résurrection factice de la langue latine et de la langue grecque, de la première surtout, qui n'avait pas cessé un seul instant d'être la langue savante de l'Europe. Ce caractère des humanités anciennes au XVI^e siècle est la conséquence fatale de l'état de choses en présence duquel se trouvèrent placés les collèges des Jésuites. La Renaissance venait de remettre les lettres anciennes en honneur et un mouvement irrésistible entraînait les esprits vers l'étude des chefs-d'œuvre de l'antiquité. Les Jésuites subirent cette impulsion et créèrent un système d'éducation basé sur l'union des lettres anciennes avec l'esprit chrétien. Leur but principal était d'initier les jeunes générations à toutes les délicatesses de la littérature classique en tempérant par l'esprit chrétien les tendances naturalistes dont cette littérature est imprégnée. Les collèges des Jésuites ont été au XVI^e siècle ce qu'ils pouvaient et ce qu'ils devaient être : une sorte de synthèse entre l'esprit classique et l'esprit chrétien.

Les choses restèrent à peu près dans le même état jusqu'à la fin du siècle dernier, avec cette réserve toutefois que divers essais de réformes furent tentés de loin en loin afin de donner à l'enseignement classique un caractère plus moderne. Citons seulement les Petites-Écoles de Port Royal au XVII^e siècle et les Collèges de l'université de Paris au XVIII^e, qui assignèrent dans les programmes d'études une modeste place à la langue maternelle, à la littérature nationale et aux études historiques. Toutefois ce mouvement réformateur demeura renfermé dans des limites étroites jusqu'au jour où l'État se chargea lui-même de créer et d'organiser l'éducation nationale. Nous passerons sous silence les vicissitudes par lesquelles passa l'enseignement moyen du second degré à partir de la fin du siècle dernier, et nous nous bornerons à constater

qu'elles aboutirent dans toute l'Europe à la création d'un double enseignement moyen du second degré : d'une part la section des humanités anciennes avec un programme rajeuni et augmenté; d'autre part un enseignement plus pratique et professionnel auquel on a donné en Belgique la qualification d'humanités modernes.

Cette réforme importante est la conséquence inévitable des tendances actuelles en matière d'éducation et d'instruction. Les démocraties modernes réclament la diffusion des lumières dans toutes les classes de la société et elles ne peuvent, par conséquent, se contenter de la culture purement littéraire et raffinée qui avait suffi jadis à l'aristocratie et à la bourgeoisie riche.

On peut dire qu'il y a sur ce point chose jugée et bien jugée. Les conditions de la vie moderne et les difficultés toujours grandissantes de la lutte pour l'existence exigent absolument que le jeune homme soit mis en mesure de se suffire à lui-même le plus tôt possible par une éducation à la fois scientifique et professionnelle. L'éducation purement classique des anciens collèges est impuissante à atteindre ce but et ne peut donc plus être regardée comme une sorte de discipline universelle par laquelle doivent passer tous ceux qui s'élèvent au-dessus du niveau de l'instruction primaire.

Tous les penseurs sont à peu près d'accord sur ce dernier point et le désaccord ne commence que lorsqu'on se demande si les exigences de la vie moderne ne réclament pas la suppression complète des vieilles humanités classiques et s'il ne vaut pas mieux la provoquer tout d'un coup que de lutter sans espoir de succès pour une cause condamnée d'avance.

Nous n'hésitons pas à repousser cette solution radicale et nous réclamons pour l'élite de la jeunesse le maintien des humanités classiques sauf à en modifier l'esprit et les allures générales dans un sens que nous indiquerons plus loin.

Écartons d'abord certains arguments de second ordre qui ont été fréquemment invoqués et tout d'abord celui qui consiste à soutenir qu'il est impossible de saisir le génie de la langue française, si on ne possède pas une connaissance approfondie de la langue latine. La langue française est certainement issue de la corruption du bas latin et elle a conservé

en grand nombre les radicaux latins. Nul doute que pour bien connaître le sens de ces radicaux et comprendre la filiation des diverses significations des mots qui en sont dérivés, il ne soit éminemment utile de remonter à la langue originale. Cela est surtout vrai en ce qui concerne le français du XVI^e, du XVII^e et du XVIII^e siècle. Mais les éléments latins qui sont entrés dans la formation de notre langue se sont fusionnés avec de nombreux éléments étrangers, et la connaissance de tous les idiomes auxquels ces éléments étrangers sont empruntés a aussi une incontestable utilité. Est-ce une raison pour déclarer que cette connaissance est indispensable et peut-on soutenir raisonnablement qu'il faut, pour connaître à fond une langue et en apprécier les beautés, débiter par l'étude savante et approfondie de toutes celles, mortes ou vivantes, qui ont contribué à la former? L'argument que nous signalons ici appartient à la classe de ceux qui prouvent trop. Son insuffisance est surtout manifeste, si l'on considère que notre langue va s'éloignant de plus en plus de la période classique et que ses affinités avec la langue latine s'effacent sous la poussée d'une évolution qui est produite elle-même par le mouvement des idées modernes, et qui est au surplus la loi commune de tout ce qui vit.

Quant à la gymnastique intellectuelle qui résulte de l'étude simultanée des langues anciennes et du français, il est à peine nécessaire de faire remarquer que l'étude des langues vivantes nous offre les mêmes avantages et qu'elle met de plus entre nos mains des moyens puissants de communication avec les peuples voisins.

Laissons donc de côté ces arguments vieilliss et démodés qui ont pu tromper d'excellents esprits à une époque où le latin était la langue universelle de la science, et abordons le seul argument solide qu'on puisse invoquer en faveur du maintien des humanités classiques pour les jeunes gens destinés à former plus tard l'élite intellectuelle de la nation.

La science moderne n'a pas résolu le grave problème des rapports de la civilisation grecque avec celles de l'Orient et les incertitudes de la chronologie ne nous permettent guère d'espérer qu'une lumière complète se fasse jamais sur ce point. Mais, quelle que soit l'opinion vers laquelle on incline, il

semble établi que la civilisation grecque s'est assimilée les éléments étrangers sans rien perdre de sa puissante et vigoureuse originalité. L'histoire de la philosophie, de la littérature et des institutions politiques de la Grèce nous offre un développement absolument logique des doctrines philosophiques, des genres littéraires et des formes de gouvernement, et ce phénomène ne s'est pas reproduit depuis. La puissance romaine subit, après la prise de Corinthe, l'influence du génie grec et cette influence ne tarda pas à s'étendre sur tout le monde civilisé. On peut dire que l'éclosion du génie artistique, littéraire et scientifique des Grecs et sa diffusion au dehors, facilitée par la conquête romaine, est l'événement capital des temps anciens.

Lorsque, plus tard, le christianisme se répandit dans le monde romain et devint sous Constantin la religion officielle de l'empire, celui-ci ne tarda pas à succomber sous les assauts réitérés des peuples barbares, et le culte des lettres et des sciences subit une éclipse de plusieurs siècles. La Renaissance les remit en honneur et c'est sous les auspices des lettres anciennes épurées par les idées chrétiennes, que les littératures nationales prirent leur essor. Tels sont les deux grands facteurs qui ont concouru à former la civilisation au milieu de laquelle nous vivons aujourd'hui.

Il importe donc que ceux qui aspirent à posséder une instruction supérieure et qui veulent voir de haut la marche de la civilisation, étudient de près les éléments divers de notre vie intellectuelle. C'est la vraie raison pour laquelle la connaissance de l'antiquité nous paraît indispensable à toute éducation vraiment supérieure. Il faut pour cela étudier les monuments de sa littérature qui ont survécu, afin de nous pénétrer de l'esprit des anciens et d'apprécier avec sûreté les différences qui nous séparent d'eux. Or une pareille étude ne peut se faire d'une manière solide que dans les langues originales. L'âme d'un peuple s'exprime dans sa langue ; c'est donc celle-ci qu'il faut interroger tout d'abord.

Les anciens concevaient tout autrement que nous les rapports de l'individu avec la société et subordonnaient complètement le citoyen à la puissance publique. Cette idée domine l'antiquité tout entière et toutes les institutions publiques s'en

inspirent. L'État est le centre vers lequel tout converge; c'est une vaste famille dont le chef exerce un pouvoir aussi exorbitant que celui du père de famille sur ses enfants et ses esclaves.

Les peuples modernes entrèrent dans une voie bien différente. Sous l'influence des idées chrétiennes, l'esclavage s'adoucit et finit par disparaître, l'autorité paternelle prit un caractère plus humain et les droits de l'individu cessèrent d'être absorbés par l'action toute-puissante de l'État. Cet adoucissement des mœurs se manifeste déjà chez les écrivains du commencement de l'empire romain, et il ne fait que s'accroître à mesure qu'on avance vers les temps modernes. Les premiers littérateurs romains sont imbus au plus haut degré de cette idée maîtresse que tout doit plier devant la puissance romaine, qu'elle a reçu des dieux une mission providentielle et que tous les peuples du monde ne doivent être entre ses mains que des instruments passifs. Tel est bien certainement l'esprit qui anime Tite-Live et Virgile et que l'on trouve aussi exprimé en termes magnifiques dans certains passages pompeux d'Horace. Mais, à partir de Tacite et de Plin, on voit s'éteindre cette foi ardente dans la toute-puissance de l'État et s'accomplir peu à peu la lente évolution des mœurs modernes.

L'évolution dont nous parlons est l'événement le plus important de l'histoire universelle; elle nous montre la transformation de l'esprit ancien et l'éclosion des sociétés modernes qui tendent de plus en plus à rendre à l'individu la liberté et l'initiative que l'antiquité lui avait ravies. Cette différence profonde, sur laquelle nous insistons ici et qui résume en deux mots l'histoire du monde, demande, pour être bien comprise, une étude minutieuse et comparative des mœurs anciennes et des mœurs modernes, et cette étude de psychologie sociale n'est possible que par l'étude des littératures anciennes.

L'antiquité classique a donné aux peuples barbares qui ont envahi l'empire romain et dont nous sommes issus, sa philosophie, son amour et son culte de la beauté artistique et littéraire, sa puissante organisation administrative, que Charlemagne lui a empruntée toute faite. Les peuples modernes ont sans doute agrandi et amélioré cet héritage, ils ont ouvert à

la science des horizons nouveaux, ils ont conçu un idéal de la vie humaine plus élevé et plus pur que celui des anciens et ils ont entrevu la fraternité universelle des peuples. Mais les emprunts qu'ils ont faits à l'antiquité sont assez importants pour qu'on doive considérer le monde ancien et le monde moderne comme faisant partie d'une seule et même évolution. On ne peut bien comprendre le second qu'à la condition d'avoir fait une étude approfondie du premier. Ceux qui ne connaissent que la civilisation moderne n'en saisissent pas les origines, le sens profond des choses leur échappe; ils ne font que jouir du parfum de la fleur sans avoir étudié les mystères de sa germination. On ne peut avoir une vue d'ensemble sur l'histoire de l'humanité et considérer de haut les vicissitudes par lesquelles elle a passé que si on étudie dans l'antiquité les antécédents de l'esprit moderne.

L'argument que nous venons d'esquisser à grands traits pourrait recevoir de grands développements et il serait aisé d'en montrer la portée en insistant sur les heureux effets qu'une connaissance approfondie de l'antiquité peut exercer sur les études littéraires, historiques et juridiques. Mais les lecteurs habituels de la *Revue de l'instruction publique* sont trop familiarisés avec ces matières pour qu'il soit nécessaire d'entrer dans de plus grands détails.

C'est pour le même motif que nous jugeons inutile de discuter à fond la question des humanités chrétiennes grecques et latines qui a été soulevée au commencement de ce siècle et qui a été reprise de nos jours par d'excellents esprits. Il y a, sans aucun doute, dans l'ancienne littérature chrétienne des ouvrages d'une rare élévation; mais il ne faut pas oublier que le véritable but des études humanitaires est de nous initier aux idées et aux mœurs de l'antiquité et de montrer les étapes qui ont précédé l'ère moderne. Les ouvrages dont nous parlons sont imbus au plus haut degré de l'esprit chrétien, c'est-à-dire de l'esprit même qui anime nos littératures nationales, et il n'est pas nécessaire de s'adresser à des langues mortes, si nous ne devons y retrouver que l'expression des idées modernes. La question des humanités chrétiennes nous semble jugée sans appel. Les études de ce genre ne peuvent intéresser que les érudits.

Nous pouvons résumer toutes les considérations qui précèdent en disant qu'il est désormais impossible de faire des langues anciennes la base universelle de toute éducation, que la généralité des citoyens a le droit de réclamer une éducation professionnelle et scientifique; mais que la haute culture intellectuelle, celle qui forme les penseurs et les savants, celle qui fournit des hommes d'élite aux classes dirigeantes exige de plus grands efforts et que l'esprit n'acquiert sa maturité complète que par la connaissance des états sociaux dont la succession nous a faits ce que nous sommes. A défaut de cette culture supérieure, on pourra certainement donner une instruction technique qui formera des praticiens habiles capables de rendre des services dans l'exercice des professions les plus élevées; mais il est douteux qu'ils acquièrent les vues d'ensemble qui font les penseurs et le coup d'œil du maître qui pressent l'avenir.

Nous nous hâtons d'ajouter que, pour atteindre le but que nous venons d'indiquer, les humanités anciennes doivent s'inspirer d'un esprit nouveau et ne pas s'obstiner dans la vieille tradition qui remonte au XVI^e siècle. Il faut se dire une bonne fois que l'on n'étudie plus la langue grecque et la langue latine pour les écrire et les parler, mais uniquement pour les comprendre et pour se familiariser avec le génie des écrivains anciens. Le latin en particulier n'est plus la langue savante d'il y a trois siècles; les langues nationales ont pris sa place à mesure que les classes populaires se sont émancipées; les lettres anciennes, après avoir été un milieu factice dans lequel les Jésuites du XVI^e siècle élevaient la jeunesse aristocratique et la jeunesse bourgeoise, ne sont plus qu'un dépôt précieux où la sagesse antique se trouve condensée, et il n'est plus nécessaire aujourd'hui d'écrire ni de parler les langues classiques. Il importe, au contraire, si l'on veut désarmer les adversaires des études classiques, d'imprimer à celles-ci un caractère plus moderne en assignant la place d'honneur à la langue nationale et en ne voyant dans l'étude des langues mortes que le moyen le plus sûr de puiser à pleines mains dans le trésor du passé.

De là découlent des réformes inévitables dans l'enseignement des langues anciennes. Les exercices de composition littéraire,

soit en prose, soit en vers, doivent disparaître ; ils n'ont jamais été que des travaux factices qui sentent l'imitation servile, qui s'inspirent du culte exclusif de la forme pour la forme et qui paralysent plutôt qu'ils ne suscitent l'initiative individuelle. Le thème peut-être maintenu, mais à la condition expresse que l'on se borne à des thèmes purement grammaticaux destinés à fixer dans la mémoire les éléments essentiels de la lexicologie et à faire comprendre, par l'application des principales règles de la syntaxe, la structure générale de la phrase latine. Si on le pousse plus loin, le thème devient un exercice qui dépasse le but, comme la composition latine. Quant aux vers latins, il suffira évidemment d'en connaître le mécanisme, afin que l'oreille en saisisse le rythme et l'harmonie. N'oublions pas cependant que la prééminence que nous réclamons pour la version doit s'allier à une intelligence véritable des textes, qu'il faut se garder des traductions approximatives et que l'élève doit pouvoir rendre compte du sens et du rôle des moindres mots. L'usage modéré du thème est indispensable pour atteindre ce résultat.

Il faut aussi renoncer une fois pour toutes dans l'enseignement humanitaire à toutes les discussions relatives à la constitution des textes.

Le travail critique qui a été commencé au XVI^e siècle a été absolument indispensable ; il a fallu comparer les manuscrits et déterminer, parmi les nombreuses variantes, les leçons les plus sûres. Mais les jeunes gens de nos collèges n'ont aucun intérêt à s'initier à ces travaux délicats de critique, qui sont du ressort de la haute philologie. Risquons-nous même à dire à ce propos qu'il serait peut-être de l'intérêt de la haute philologie elle-même de terminer au plus tôt ce travail critique qui dure depuis bientôt quatre siècles et de s'en tenir une bonne fois au texte des meilleurs manuscrits, sauf à y apporter les corrections indispensables. La continuation indéfinie de ce travail prête des armes aux adversaires de la philologie ancienne.

On ne doit pas non plus perdre de vue que le but des études classiques est de faire connaître le véritable esprit de l'antiquité et, pour ainsi dire, l'état d'âme des écrivains anciens. Les observations purement grammaticales doivent être rédui-

tes à leur strict minimum, puisqu'elles ne sont que des moyens pour atteindre un but plus élevé; il faut savoir éviter l'érudition pure, négliger les détails minuscules et faire naître peu à peu dans les esprits des vues d'ensemble sur les grandes œuvres littéraires de l'antiquité. Il est certain, par exemple, qu'un professeur intelligent peut choisir les parties principales d'une œuvre telle que l'*Énéide*, s'appesantir sur celles qui ont une valeur littéraire de premier ordre, passer rapidement sur certaines autres et remplacer par quelques explications destinées à servir de transition toutes celles qu'il juge à propos de laisser de côté. Tout travail qui n'aboutit pas à des vues générales court le risque de manquer d'intérêt et de rester stérile.

Si l'on se décidait à entrer une bonne fois dans cette voie, les études classiques deviendraient vraiment fécondes, parce qu'elles prépareraient le jeune homme à l'étude du monde moderne vers lequel le poussent les courants irrésistibles qui nous entraînent tous. L'antiquité ne doit pas être seulement pour lui le poème du passé, mais la préface des temps actuels.

Ajoutons encore que la réforme que nous recommandons ici permettrait de gagner du temps, et c'est là une nécessité absolue. On ne peut plus laisser de côté aujourd'hui ni l'histoire ni les langues modernes, et un esprit cultivé doit aussi connaître les grandes conquêtes que les sciences d'observation ont accumulées depuis trois siècles. Si l'enseignement des langues anciennes était débarrassé de la végétation parasite qui l'encombre encore, on pourrait diminuer quelque peu le nombre d'heures qui lui est consacré et remédier à la pléthore dont souffrent tous nos programmes. La chose serait surtout réalisable, si on s'efforçait de simplifier les programmes en ce qui concerne certaines branches nouvelles qui ont successivement réclamé une place dans l'enseignement des collèges. L'étude de l'histoire, par exemple, ouvre incontestablement l'esprit et il s'en dégage une sorte de moralité supérieure; mais on se demande en vain quel intérêt peuvent présenter certaines périodes obscures sur lesquelles on insiste trop. On devrait se borner au récit des événements qui ont exercé une influence décisive sur la marche de la civilisation et surtout

renfermer dans de justes bornes cette éternelle histoire stratégique qui encombre nos meilleurs manuels.

Nous n'entrerons pas à ce sujet dans de plus longs détails et nous n'avons pas la prétention d'exposer un programme complet de l'enseignement humanitaire. Notre intention a été seulement de signaler le danger qui menace les vieilles études classiques et d'indiquer à grands traits comment on peut le conjurer. Ce danger est certain et le dernier assaut est peut-être plus prochain qu'on ne pense. Malgré quelques réformes timides qui ont été faites dans ces derniers temps, l'organisation actuelle des humanités classiques prête le flanc à des critiques fondées. Il est indispensable de la rajeunir en lui imprimant un caractère plus moderne, de renoncer au plan d'études qui avait prévalu au XVI^e siècle et qui était le seul possible à cette époque, de ne plus voir dans les écrivains anciens que les précurseurs des idées modernes, de renoncer au vieux formalisme des anciennes humanités classiques, d'attribuer à l'étude de la langue maternelle la place à laquelle elle a droit, d'adjoindre aux anciens programmes les branches nouvelles que l'éducation moderne ne peut négliger sous peine de faillir à sa mission, de former en un mot des hommes préparés à vivre dans le milieu scientifique de notre époque.

Si les partisans des humanités classiques ne se décident pas à entrer dans cette voie nouvelle et féconde, s'ils s'attardent dans la vieille routine et ne font point aux nécessités modernes des concessions légitimes, le mouvement de réaction qui date du commencement de ce siècle ne fera que s'accroître, et les partis nouveaux tiendront à honneur de battre en brèche un système d'éducation qui compte quatre siècles d'existence. Les résistances obstinées provoqueront, comme toujours, les violences des novateurs, et il suffira d'une explosion d'ochlocratie pour balayer jusqu'aux derniers débris de la vieille éducation classique. Il sera trop tard alors.

O. MERTEN.

COMPTES RENDUS

Charos. *Ein Beitrag zur Kenntnis des neugriechischen Volksglaubens*, von D. C. HESSELING. Leiden, van Doesburgh. Leipzig, Harrassowitz. VIII-64 pp. Prix : 2 m.

Les Hellènes, en passant au Christianisme, n'ont pas oublié complètement les dieux et les héros qui occupaient une si grande place dans leur littérature, dans leur art et jusque dans leur existence de tous les jours. Les ouvrages de Bernhard Schmidt sur la littérature et les croyances populaires de la Grèce moderne ¹, sont venus démontrer que maint dieu antique vivait encore, quoique sous un autre nom, dans la mémoire du peuple grec actuel, que de nombreux épisodes des mythes ont trouvé un abri dans les contes et légendes.

Schmidt avait signalé une transformation très curieuse, celle de Charon, le nautonier des Enfers, devenu, dans les croyances populaires modernes, une divinité complètement différente. Mais Schmidt, écrivant en 1871, n'avait pas encore du moyen âge grec la connaissance que nous en possédons. Or, la littérature et l'histoire de cette période peuvent seules donner la clef du folklore néo-hellénique.

M. Hesseling s'est hasardé à éclaircir la question soulevée par Schmidt. Sous quelles influences la figure du nocher des Enfers est-elle devenue *Charos*, le dieu de la mort qui intervient si souvent dans les chants populaires des Grecs modernes pour arracher en personne l'âme aux mortels?

Après avoir résumé ce qui a été écrit sur cette question

¹ *Das Volksleben der Neugriechen und das hellenische Alterthum*, 1871. — *Griechische Märchen, Sagen und Volkslieder*, 1877. — Leipzig, B. G. Teubner.

depuis 1837, M. Hesseling précise le caractère de Charon chez les anciens. Celui-ci n'a jamais eu dans l'art ni dans la littérature un aspect horrible, contrairement à l'opinion émise par M. Sittl, ni un aspect burlesque, comme le veut M. de Wilamowitz. Ces deux manières de voir ne sont pas non plus d'accord avec le développement ultérieur du type artistique de Charon.

Lucien continue encore la tradition classique : Charon, chez lui, n'est jamais un être méchant ; il n'est que grossier et rude, et strict à exiger son droit. Mais plus tard, chez les auteurs qui représentent le courant populaire, Charon n'est plus simplement le batelier des Enfers ; il est devenu une divinité qui inspire de la terreur : il s'est identifié avec le dieu de la mort, réunissant ainsi les fonctions de Hadès, de Hermès et de Thanatos. Les auteurs latins ont encore accentué ce qu'il y avait de terrifiant dans le type de Charon, peut-être, selon la conjecture de M. Hesseling, sous l'influence des idées qui s'attachaient au *Charon* étrusque.

Déjà chez Hérodote, le nom de Hadès ne désigne plus qu'un lieu : le dieu " Hadès ", meurt, " le Hadès ", devient le séjour des morts. Charon, comme la personnalité la plus en vue dans les conceptions funèbres de la Grèce, aurait, d'après M. Hesseling, hérité du rôle de Hadès, et serait ainsi devenu lui-même le dieu de la mort.

Restait à expliquer, à la suite de quelles influences l'imagination populaire est arrivée à se représenter Charos comme un cavalier, luttant avec l'homme, ainsi que le mentionnent si souvent les chansons modernes. On s'attendrait à trouver des documents précieux pour l'évolution du Charon antique dans les " Descentes aux Enfers ", du moyen âge grec. Celles de *Timarion* et de *Mazari*, publiées par Ellissen, ne sont que des imitations de la Nécymancie de Lucien.

L'épopée byzantine, l'histoire de *Digenis Akritas*, donne plus d'informations.

Elle existe dans quatre rédactions, qui remontent, la plus ancienne au XII^e siècle, la seconde au XVI^e siècle, enfin les troisième et quatrième au XVII^e siècle. Les trois premiers ont la confusion de Charon avec Thanatos, telle qu'elle se présente déjà dans le drame antique. Quant à la dernière, la plus

récente, elle diffère sensiblement des autres : tandis que celles-ci parlent encore de Charon, le dieu de la mort dans la quatrième s'appelle Charos ou Charontas, et y possède le caractère et les attributs que lui prête la poésie populaire moderne; il y apparaît luttant avec Digenis. Cet élément se trouve également dans différents autres romans grecs du moyen âge, notamment dans le roman de *Kallimachos*, plus ancien de plusieurs siècles, ainsi que dans l'*Achilléis*.

Plusieurs poèmes, entre autres la descente aux enfers de *Pikatoros*, qui appartient au XV^e siècle, représentent Charos sous la figure d'un cavalier; il monte un cheval noir, porte sur le poing un faucon et est armé de flèches et d'un arc.

Le poème de *Pikatoros* donne une description des Enfers et mentionne, outre beaucoup d'horreurs, le pont que tous, d'après les croyances populaires modernes également, doivent traverser. Charos y figure comme un instrument aveugle dans la main de Dieu, frappant indifféremment grands et petits, jeunes et vieux. L'influence biblique se trahit de plus dans l'*Achilléis* par une paraphrase détaillée et délayée de l'origine du péché d'après la Genèse : voilà encore pourquoi les vertueux n'ont rien à craindre sur le pont. Le monstre qui ferme l'entrée est général dans les conceptions populaires au sujet de l'Enfer en Occident.

Dans la figure de Charos se réunissent trois éléments : 1^o la conception d'un dieu de la mort cruel et sanguinaire, laquelle ne semble pas, contrairement à ce que dit M. Hesselring, p. 30, être " uralt „, mais découle plutôt de la conception antique de Charon, comme un développement " tout naturel „¹; 2^o celle de l'ange de la mort, envoyé par Dieu, due à l'influence de la Bible; 3^o celle du chasseur, portant le faucon, un symbolisme fréquent dans les poèmes moyens-grecs.

De là à représenter Charos comme un cavalier, armé d'un arc et de flèches, il n'y a qu'un pas. M. Hesselring, en cherchant à retracer l'origine de cet élément, fait preuve d'une perspicacité remarquable.

¹ Le mot est de Schmidt : " Es liegt in der Natur der Sache, dass diesem Todesgott vorherrschend ein rauher, gefühlloser, unerbittlich strenger Sinn beigelegt wird „ (*Volksleben*, p. 233).

Il est probable que les chansons populaires qui mentionnent Charon comme chasseur funèbre remontent bien au delà du poème de Pikatoros (15^e s.), mais c'est là une assertion qu'aucun document ne vient étayer. Ce qui est certain, c'est qu'il n'y a trace de cette conception ni dans l'art chrétien ancien, ni dans l'art byzantin. C'est pourquoi M. Hesseling a tourné ses yeux d'un autre côté, et croit pouvoir conclure à une influence de l'art occidental. Il faut songer aux *danses macabres* si communes en France et en Flandre. Au XIII^e et au XIV^e siècle les sujets des danses macabres se sont répandus de là dans d'autres pays. La mort est souvent représentée à cheval, sinon dans les danses macabres elles-mêmes, du moins dans les œuvres d'art qui ont été inspirées par celles-ci. Cette conception paraît avoir été particulièrement populaire en Italie, où il subsiste encore aujourd'hui de nombreuses représentations de la mort sous cette forme : la mort à cheval y apparaît même ordinairement armée d'un arc et de flèches, armes typiques du chasseur. Un relief votif de Naples de 1361 — c'est le document le plus ancien que l'on connaisse — la représente avec un épervier sur le poing. Il y a, on le voit, une ressemblance frappante entre cette œuvre d'art et la conception de la mort dans le roman de Pikatoros d'un côté, dans les chansons populaires de l'autre. Est-ce là l'effet du pur hasard? C'est peu probable. Les nombreuses relations qui existaient au moyen âge entre l'Italie et la Grèce, nous autorisent à conclure que l'art occidental a influé sur l'imagination populaire en Grèce.

Les idées de l'Occident pouvaient facilement se communiquer à l'Orient par l'intermédiaire d'îles telles que Rhodes et la Crète qui s'étaient trouvées pendant des siècles sous la domination des Occidentaux. Ainsi, pour ce qui concerne les images funèbres, nous savons que Rhodes, au commencement du XVI^e siècle, connaissait la conception d'un dieu de la mort à cheval. Un poème de Rhodes de cette époque parle de Charos "à cheval sur Cerbère", et lui donne comme attributs la faux et "toutes sortes d'armes". D'autres poèmes de la même époque le mentionnent comme chasseur et lui attribuent un arc et des flèches. Cette faus spécialement a été ramenée à des influences italiennes déjà par Schmidt. On peut

y joindre la conception funèbre du squelette, laquelle, pour être surtout répandue dans les pays du nord, n'était pas inconnue en Italie.

M. Hesseling cite pour la Grèce un exemple curieux. Un auteur grec, traduisant une tragédie italienne, remplace par Charos représenté comme squelette armé d'une faux, le personnage anonyme de l'original : ce qui prouve que c'était bien là une idée familière au public.

Malgré le nombre de témoignages fournis par la littérature, la conception de Charos comme squelette n'a guère de racines dans les idées populaires modernes. Les chansons ne la mentionnent qu'exceptionnellement. Néanmoins, des locutions grecques semblent prouver que la faux était auparavant plus répandue comme symbole de la mort que de nos jours.

Déjà le Charon des lécythes attiques était un homme barbu, offrant le type populaire de l'Athénien¹ et devrait rendre l'imagination grecque hostile à la figure décharnée des tableaux italiens.

Le Charos de la poésie néo-hellénique serait ainsi un composé de trois éléments : païen, biblique et occidental. M. Hesseling me semble avoir raison sur toute la ligne. Son travail fait la part de chacun avec une lucidité parfaite et montre tout le parti que peut tirer du moyen âge hellénique celui qui veut se rendre compte de la fusion des mythes grecs avec les idées nouvelles.

Il est donc, d'après ses recherches, très probables que le type du cavalier funèbre dans les chants populaires de la Grèce moderne est dû à des influences occidentales, plus spécialement italiennes.

Il ne serait pas impossible toutefois — et ceci est moins une objection à l'adresse de M. Hesseling qu'une remarque par laquelle je voudrais compléter son travail — que le cavalier funèbre des chants populaires grecs eût dans les veines un peu de sang germanique.

Le dieu de la mort chez les Germains était *Wodan*, appelé *Odin* chez les Scandinaves. Ce nom se rattacherait, d'après Golther², au qualificatif *wôdaz*, furieux, enragé. *Wodan* serait

¹ Collignon, *Mythologie figurée de la Grèce*, p. 301.

² W. Golther, *Handbuch der german. Mythologie*, (1895) p. 285.

donc à l'origine la tempête, conçue sous une forme humaine. Il ressort des nombreux traits éparpillés dans les légendes que les Germains se l'imaginaient comme *cavalier*, monté tantôt sur un cheval *noir*¹, tantôt sur un cheval blanc; il était vêtu d'un ample manteau et d'un chapeau à large bord. Les âmes, d'après les conceptions des Germains, étaient portées par le vent : de là Wodan devint le dieu des morts, connu dans tout le domaine germanique comme le *Chasseur Sauvage* : aussi dans les légendes fait-il parfois la chasse aux mortels². *Valhöll*, où il réunit les âmes, est donc le séjour souterrain des morts, l'Enfer des Germains, et les descriptions de *Valhöll* mentionnent parfois le *fleuve impétueux* qui l'entoure³.

Il y a dans ces conceptions qu'on peut considérer comme "*gemeingermanisch*"⁴, plus d'un détail par lequel le Charos néo-hellénique se rapproche du Wodan germanique : le dieu de la mort cavalier, le cheval noir, la chasse aux mortels. Les hordes barbares des Germains d'abord, les Normands ensuite, ont pu contribuer à répandre au loin ces croyances, étrangères à l'Italie et à la Grèce. Il me semble même très probable qu'elles doivent intervenir pour quelques chose dans l'origine des œuvres d'art, que M. Hesselring veut considérer comme la source du type artistique dont l'imagination hellénique a revêtu le dieu de la mort.

AUG. GITTÉE.

Nouvelle Chrestomathie grecque, par A. GRÉGOIRE et A. MATHIEU, précédée d'un avant-propos par L. PARMENTIER, Liège, Dessain, 1898. 242 pages.

L'*Uebungsbuch* allemand que MM. Grégoire et Mathieu mettent à la portée de nos élèves d'athénée, est bien choisi. Il a cet avantage sur beaucoup d'autres, qu'il groupe fréquemment les mots des vocabulaires en familles étymologiques. Il en existe peut-être de meilleurs pour le

¹ *Ibid.*, p. 285.

² *Ibid.*, pp. 287-288.

³ *Ibid.*, p. 290.

⁴ Mogk, dans le *Grundriss der German. Philologie* de Paul, I, p. 1073.

choix des exemples. Mais précisément MM. Grégoire et Mathieu se sont attachés avec succès à atténuer la banalité des phrases dans les thèmes et les versions, et à y introduire le plus tôt possible des morceaux suivis. De plus, ils ont eu l'heureuse idée de mettre leur chrestomathie en rapport avec la grammaire de MM. Roersch et Thomas, à présent la plus répandue. Bref c'est un livre excellent qu'il faut vivement recommander à tous les professeurs. Il leur facilitera leur tâche, et rendra plus solide la connaissance du grec dans les humanités.

Les auteurs expriment le vœu que leur chrestomathie — faite spécialement pour les classes inférieures — ne soit pas abandonnée même en rhétorique. Ils auraient pu, je pense, montrer plus de confiance dans la valeur pédagogique de leur manuel : il est trop bon pour ne pas réussir, dès la troisième, à se rendre inutile aux élèves, les laissant donner désormais tout leur temps à la lecture des textes littéraires.

L'impression du volume est soignée; le choix des caractères et celui du papier le rendent agréable à manier. Il y est resté peu de fautes d'impression. Les auteurs trouveront ci-dessous celles que j'ai relevées¹. Puisse un succès mérité et une réimpression devenue bientôt nécessaire leur donner l'occasion de les corriger sans retard ! J. BIDEZ.

GIOVANNI PASCOLI. **Lyra Romana ad uso delle scuole classiche**. Livourne, Giusti, 1895. civ-328 pp. in-12. Prix : 3 fr.

GIUSEPPE KIRCHER. **Manuale di letteratura latina ad uso delle scuole classiche**. Vol. I: *Letteratura arcaica*. Livourne, Giusti, 1896. xx-470 pp. in-12. Prix : 4 fr.

Il est un peu tard pour rendre compte de ces deux volumes; mais nous ne voulons pas tirer des circonstances qui nous ont empêché d'en parler plus tôt une excuse pour n'en point parler du tout.

L'ouvrage de M. Pascoli est inspiré par le désir de vivifier les études classiques, de faire entrer dans l'école un peu plus d'air et de lumière, de réagir contre le rigorisme pédagogique qui se confine trop volontiers dans l'interprétation, surtout grammaticale, d'un petit nombre d'auteurs « canoniques ».

¹ Page 3, ligne 31, lire *ὁ ἥλιος* — p. 4 *πλουσιάζω* est une forme rare qu'il eût mieux valu ne pas mentionner. — p. 5, l. 40, il eût été plus conséquent d'imprimer : [c'est] de la violence des passions [que viennent] les soucis de l'âme. — p. 8, l. 9, lire *ἐνεκα*. — p. 9, l. 32, lire *ψάμμος*. — p. 16, je n'ai pu deviner pour quelle raison *ἐμπόριον* et *ἐμπορεύομαι* sont séparés de *ἐμπορος*. — p. 18 *δυσχωρία*, *difficulté d'un lieu*, est une traduction peu heureuse.

M. P. prend le terme de « poésie lyrique » dans un sens très large : il fait rentrer sous cette dénomination la poésie légère avec toutes ses variétés. Il présente aux élèves des spécimens de la vieille poésie latine depuis le chant des Saliens et celui des Frères Arvales jusqu'à l'époque de Sylla, puis des pièces choisies de Catulle, des fragments des poètes de la fin de la république, quelques extraits du *Catalepton* et des *Priapea*, enfin les épodes et les odes d'Horace, dans un ordre tout différent de l'ordre traditionnel. Le tout est précédé d'une histoire de la poésie lyrique à Rome jusqu'à la mort d'Horace, et d'un tableau des mètres lyriques employés par les poètes romains. Le texte est éclairci par un copieux commentaire.

M. P. possède des connaissances étendues et généralement sûres ; il les répand avec un peu de profusion peut-être, mais son érudition est aimable et n'a rien de pédantesque.

Le manuel de littérature latine de M. Kircher est essentiellement une chrestomathie, mais cette chrestomathie est disposée de manière à donner aux élèves une idée assez complète de l'évolution de la langue et de la littérature latines. Les textes sont accompagnés de notices et de notes, et reliés entre eux, quand il y a lieu, par des analyses. Notices, notes et analyses sont fort exactes et fort bien rédigées. Le choix des morceaux est riche, varié, et mérite tous les éloges. Nous connaissons peu d'ouvrages qui, pour un prix aussi modique et sous une forme aussi commode, puissent rendre autant de services aux jeunes latinistes.

P. T.

J. BASTIN. Chrestomathie littéraire. Morceaux de lecture ou exercices de conversation, de narration et de mémoire. 9^e édition. Saint-Petersbourg, 1898.

Notre compatriote M. Bastin — dont on connaît les fines études grammaticales et qui s'est créé une situation très enviable dans l'Enseignement en Russie — vient de publier la 9^e édition de sa *Chrestomathie littéraire* à l'usage des jeunes Russes qui veulent se perfectionner dans l'étude du français. L'ouvrage se divise en deux parties : Extraits en prose (4 séries), extraits en vers (2 séries), suivis d'un vocabulaire franco-russe et d'une table des verbes irréguliers français. Les deux premières séries se composent d'anecdotes, de bons mots, de réparties plaisantes (*Mieux que ça, Une mémoire étonnante, Présence d'esprit, Trait de sagesse d'un prince*) qui, pour être parfois d'un style assez lâche et d'un intérêt littéraire médiocre, ont au moins le mérite de la bonne humeur et de la variété. La 3^e série comprend des descriptions et des extraits historiques plus développés d'auteurs français con-

nus, ou d'écrivains russes traduits. L'auteur y mêle quelques exercices grammaticaux sur les verbes, l'emploi du subjonctif et de ses temps, du participe passé, etc. La 4^e série range dans l'ordre chronologique des morceaux empruntés le plus souvent [aux classiques, Molière, M^{me} de Sévigné, Fénelon, Lesage, M^{me} de Staël, Michelet, Dumas père, Thiers, Fr. Coppée (*Le morceau de pain*), Claretie (*Boum-Boum*).

La 2^e partie débute par un choix de petites poésies : madrigaux, fables, quatrains, d'auteurs parfois fort ignorés et d'une inspiration toute relative; elle se termine par une série de poèmes de plus longue haleine et pour la plupart très connus de Corneille, Molière, Racine, la Fontaine, Boileau, Florian, C. Delavigne, Lamartine, Musset, V. Hugo.

Certes on trouverait matière à plus d'une critique dans la disposition de l'ouvrage, on pourrait demander compte à l'auteur de bien des choix et de bien des oublis, on voudrait surtout discuter la valeur littéraire de cette Chrestomathie. M. Bastin nous répondrait sans doute que ses visées ne vont pas si haut et que le succès de son livre prouve que les jeunes Russes continuent à y apprendre le français — fort agréablement. Nous aurions mauvaise grâce de nous montrer plus exigeant.

OSCAR PECQUEUR.

FRANÇOIS CAREZ. **Auteurs contemporains.** *Études littéraires.* Liège, Demarteau, éditeur. 1897. Prix : 3 fr. 50.

Ce volume de 331 pages, l'auteur le dédie à M. F. Brunetière « en témoignage d'une profonde sympathie et d'une sincère admiration. »

La forme a de l'élégance; le style est travaillé, sans en avoir l'air : ce qui est un grand mérite. Seulement, il y a un peu trop de répétitions de mots et quelques assonances désagréables¹.

Dans cet ouvrage, M. Carez étudie successivement P. Verlaine, A. France, A. Theuriet, M. Maeterlinck et P. Déroulède. Et il donne des extraits de chaque écrivain, extraits qui servent de confirmation à ses idées.

L'étude la plus longue est consacrée à A. France : tout en le combattant, M. Carez n'hésite pas à reconnaître en lui un admirable styliste. Il nous le montre successivement poète, romancier, conteur et critique.

A peu près aussi longue, et non moins documentée, est son étude sur M. Maeterlinck, qu'il a minutieusement disséqué. Nous croyons qu'il a

¹ Ainsi, p. 187 : « des ors éteints, teintes flétries »; p. 195 : « ce poète exquis, qui ».

même dépassé la mesure, en omettant ce qu'il y a de bon chez l'écrivain gantois.

Disons pour finir que l'impression du volume a été très soignée et souhaitons que M. Carez ne s'arrête pas dans cette voie.

J. FLEURIAUX.

ADRIEN HOCK. **Études sur quelques campagnes de Jules César dans la Gaule Belgique.** *Avec vue d'après nature, carte et plans.* Namur 1897. 200 pages in-8°.

M. Hock a tenté une fois de plus l'identification de certains endroits cités par César. Une étude attentive du terrain l'amène aux conclusions suivantes : l'oppidum des Aduatiques se trouvait au Mont Falise, près de Huy; Aduatuca à Amberloup, près de l'Ourthe occidentale; le camp de Cicéron à Sosoye (canton de Fosses) et le camp de Labiénus à Létanne, près de Pouilly, sur la rive gauche de la Meuse (département des Ardennes).

Les démonstrations de M. Hock semblent très convaincantes; elles n'ont toutefois qu'un valeur subjective comme toutes les discussions de ce genre : toutes ces identifications ont le tort de n'être *jamais* absolument certaines, puisqu'elles n'ont guère de bases historiques : on peut les admettre en attendant mieux.

Si j'ai un reproche à faire à M. Hock, ce n'est pas tant à raison de sa foi dans les identifications susmentionnées, que de l'assurance avec laquelle il identifie beaucoup d'autres citations de César, comme si toutes ces identifications étaient choses démontrées et universellement admises, et il a tort de prendre parfois de ces hypothèses toutes gratuites comme prémisses de son raisonnement. Nul ne contestera que les Condruzes habitaient le Condroz et les Pémanes la Famenne, mais je crois que de tous les peuples de notre pays, ce sont les seuls sur l'emplacement desquels tous les savants soient d'accord.

Sans rien prouver, sans même citer les autorités sur lesquelles il s'appuie, M. Hock nous définit minutieusement les limites des Trévires, déclare que les Sègnes habitaient la rive droite de l'Amblève, que le Wahal séparait les Éburons des Ménapiens, que les Grudiens occupaient le pays de Thuin et les Centrons celui de Couvin, etc. Et toujours, avec la même assurance, il vous raconte que Labiénus se rend à « Dordrecht, dans les îles d'Ysselmonde, de Beyerland, de Voorne », que Trébouius explore « l'Éburonie centrale depuis le Rhin jusqu'aux bassins du Geer et de la Meuhaigne, ainsi que la région entre le Wahal et le nord du Démer », qu'enfin César « se réserve le vaste amas d'îles

enlacé dans les méandres des branches de l'Escaut, notamment les îles de Beveland et d'Overflakkee », et à tout moment nous voyons les armées romaines, gauloises ou germaniques défilier par Mons, Bruxelles, Anvers, Gorcum, ou bien par Euskirchen, Blankenheim, Saint-Vith, Houffalize, ou encore par Anvers, Malines, Bruxelles, Namur, Charleville, Mouzon, Carignan. Décidément, il faut que César soit devenu bien limpide.

Nous ne pouvons encourager cette manière cavalière de tout expliquer, surtout quand nous voyons l'auteur identifier le Rubicon avec le Garigliano. Voilà certes une fantaisie qui donne à réfléchir.

F.

LOUIS NAVEZ. Courtrai ou la bataille des Éperons d'Or (11 juillet 1302). Avec une carte topographique des environs de Courtrai. Bruxelles, 1897, in-8°. 54 pages.

L'auteur, se basant sur l'état actuel du terrain qui entoure Courtrai, n'admet pas l'existence du ruisseau de Groeningue et n'admet pas non plus la possibilité du mouvement tournant dont parle Guiart. Pour lui, l'armée flamande se trouvait rangée en ordre de bataille dès le principe au S-O du plateau de Groeningue devant le Klakkaertsbeek qui existe encore.

La base du raisonnement de M. Navez consiste à dire que le relief du sol ne s'étant pas modifié depuis 1302, les récits des chroniqueurs ne peuvent être admis que pour autant qu'ils se concilient avec cet état de choses. Nous le voulons bien, mais nous ne voyons aucun inconvénient à admettre l'existence du ruisseau qui coulait au N-E du couvent des Nonnes Grises et que Velthem nous décrit comme suit :

Onder dien cloester vanden Nonnen
Daer een gracht comt geronnen
Vander Leye ter wege werd.

(Liv. IV, ch. XXXI, p. 252, éd. Le Long).

D'un autre côté, puisque Guiart nous parle du mouvement tournant sans avoir aucun motif pour travestir ici la vérité, son témoignage ne suffit-il pas, surtout qu'à notre avis l'armée flamande, même si elle était fort nombreuse, avait assez de place pour l'exécuter ?

L'auteur aurait voulu plus de témoignages. Il se préoccupe d'ailleurs fort peu des règles de la critique historique et des historiens en général : il ne connaît les sources que de seconde main et quant aux travaux modernes, il les a consultés d'une façon souvent distraite.

Nous regrettons aussi que son récit soit entrecoupé de nombreux renvois au bas des pages, d'une longueur souvent démesurée. La carte topographique des environs de Courtrai est certes très utile; elle

gagnerait toutefois à être agrandie, car il est des endroits dont l'auteur parle dans sa brochure et que nous n'y voyons pas indiqués.

F.

Le développement mental chez l'enfant et dans la race,

par J. M. BALDWIN, professeur à l'Université de Princeton (États-Unis). — Traduction française de M. Nourry. —

Préface de M. Léon Marillier. Paris, Alcan. 1897, un vol. in-8°. Prix : fr. 7,50.

L'ouvrage que M. Nourry présente au public français est un essai remarquable de psychologie génétique. Physiologiste et psychologue, expérimentateur et penseur, M. Baldwin s'efforce de tirer de l'étude des faits les lois qui régissent l'évolution de l'esprit. Quelles sont les formes rudimentaires, apparues déjà dans le protoplasme, qui par perfectionnements graduels deviendront les facultés supérieures des êtres pensants ? Quelles lois gouvernent et expliquent ces transformations progressives ?

L'ouvrage du professeur de Princeton comprend une introduction et quatre parties d'inégale étendue.

Dans l'*introduction* l'auteur esquisse à grands traits les phases caractéristiques que traverse l'esprit de l'enfant. Au début le pur réflexe suit toute stimulation sensorielle. Puis apparaissent des perceptions simples, l'attention spontanée s'éveille, l'instinct se manifeste. Plus tard se produit la coordination des données conscientes, l'apparition de la mémoire et de l'imitation. Enfin paraît l'intelligence.

L'enfant traverse successivement les phases de développement des espèces animales. Sa psychologie est d'abord celle des insectes et des animaux inférieurs ; puis celle des vertébrés inférieurs, ensuite celle des vertébrés supérieurs ; enfin elle dépasse la psychologie animale : la dernière phase du développement mental n'apparaît que dans l'espèce humaine.

La psychologie infantile est infiniment précieuse pour l'intelligence de la psychologie de l'adulte ; elle est fort difficile à faire. Il faut observer les enfants et les soumettre à l'expérimentation scientifique.

M. Baldwin expose la méthode qu'il a suivie : observation patiente, constante et précise. Expérimentation aussi peu compliquée que possible ; mesure des mouvements les plus spontanés et les plus simples.

La *première partie* de l'ouvrage traite « *des bases expérimentales* ». L'auteur a fait de nombreuses expériences sur les mouvements rudimentaires que déterminent chez les enfants les sensations visuelles. Lorsqu'on présente à des enfants des objets colorés diversement et

situés à des distances variables, on constate que les couleurs différentes, et les mêmes couleurs situées à des distances différentes, stimulent diversement l'attention, comme le prouvent les mouvements des mains.

Tout au début de la vie, l'enfant ne fait aucun effort pour s'emparer des objets qu'il regarde. Vers l'âge de six semaines, il essaie de prendre les objets distants de 10 pouces ou moins; si l'on présente des objets situés à des distances croissantes, à mesure que la distance augmente, les efforts diminuent. Durant les premiers mois, l'enfant tend de préférence les deux mains à la fois, plus tard il se sert indifféremment de la main droite seule ou de la main gauche seule, vers l'âge de huit mois la main droite agit de préférence. Même alors : « La distance facile à » atteindre provoque l'usage de l'une quelconque des deux mains, par- » fois des deux; la distance difficile à atteindre détermine l'usage de la » main droite; la distance inatteignable ne détermine aucune préhen- » sion; mais une répulsion qui se traduit par le geste et la physio- » nomie » (p. 71).

L'auteur a étudié les mouvements d'imitation graphique chez les enfants. Il note le rôle des images visuelles de l'objet à reproduire, l'intervention des images musculaires produites par les mouvements tâtonnants de la main, mouvements qui se précisent peu à peu et se fixent dans la mémoire; enfin le rôle des images visuelles engendrées par la reproduction elle-même.

Le reste de la première partie est consacré à l'étude de la suggestion.

M. Baldwin la définit : « L'invasion soudaine de la conscience par une idée, une image, une vague impression qui tend à produire les effets musculaires ou même volontaires qu'elle produit habituellement ». Au début de la vie, l'enfant n'a pas encore de représentations, par conséquent pas d'images suggestives; la suggestion est alors purement physiologique. Le jeune enfant est extrêmement suggestible. L'auteur cite différents exemples, un entre autres très intéressant (pp. 102 et 103). La suggestion psychologique, c'est-à-dire celle qui débute par une image ou représentation consciente apparaît en même temps que l'imitation persistante.

Le mécanisme général de la suggestion s'explique par la loi de dynamogénie : « Toute représentation d'un mouvement est déjà ce » mouvement qui commence ».

La deuxième partie du traité s'occupe de « *l'évolution biologique* ». L'auteur expose les théories modernes de l'évolution. Tout perfectionnement des individus et des espèces résulte de deux facteurs : *l'habitude, l'accommodation*. Pour vivre, se développer, avoir de nombreux rejetons, l'animal doit s'adapter à son milieu, se modifier parallèlement à lui. Les races inadaptables s'éteignent, les races adaptables

se développent. Quelle est l'origine de l'adaptation? Dans les organismes les plus primitifs doués des mouvements les plus rudimentaires, l'adaptation existe. Quel est son mécanisme? Toute stimulation venue du dehors, chaleur, lumière etc. se convertit dans l'organisme en mouvement. Dans un être rudimentaire les stimulations fusent indifféremment par toutes les voies motrices et déterminent une explosion de mouvements diffus. Parmi ces mouvements l'un ou l'autre se trouve par hasard adapté au milieu. Ce mouvement accidentellement adapté détermine une impression agréable. (On voit que l'auteur admet une vague conscience hédonique dans les êtres les plus simples). Tout mouvement qui procure du plaisir tend à reproduire les conditions qui assurent sa répétition. C'est ainsi, pour ne citer qu'un exemple, que l'animal se dilate, se gonfle sous l'action d'une chaleur bienfaisante; or ce mouvement réflexe, suite de la stimulation agréable, a pour résultat d'augmenter la surface exposée à la source de chaleur, donc d'assurer la répétition et l'accroissement de la stimulation. La sensation de froid nous fait nous replier de façon à exposer le moins de surface possible au stimulant que nous déplaît. Les mouvements agréables à l'organisme tendent à se répéter; voilà de véritables processus circulaires qui sont l'origine de l'*habitude*. Plus haut dans l'échelle des êtres, quand apparaît la conscience, le processus circulaire revêt sa forme la plus parfaite dans l'imitation. L'*habitude* est « la tendance de l'organisme à acquérir et à perpétuer les excitations vitales ». Elle résulte des processus circulaires et des imitations, lesquelles créent des voies de moindre résistance par où s'écoule l'énergie nerveuse.

Après avoir étudié dans un chapitre assez étendu les origines des attitudes et des expressions émotionnelles en tenant compte de l'habitude, de l'accommodation et de la loi de dynamogénie, l'auteur traite de l'imitation organique, base de l'imitation consciente.

La troisième partie de l'ouvrage de M. Baldwin est consacrée à « l'évolution psychologique ». L'auteur tâche de nous montrer « la présence de l'imitation dans toutes les phases du développement de la conscience ». L'imitation apparaît à l'origine de la mémoire et de l'association des idées; qui dit mémoire, dit assimilation; celle-ci « résulte de la tendance des nouveaux processus sensoriels à s'exprimer par les réactions motrices déjà formées ». L'imitation joue un rôle prépondérant dans la formation des concepts; nous ne croyons aux choses que pour autant qu'elles concordent avec nos connaissances antérieures, c'est-à-dire pour autant que la nouvelle conception *imite* les anciennes. La volonté à l'origine, c'est l'imitation persistante.

L'auteur consacre un long chapitre à l'étude des origines de la volonté. Par des preuves tirées de l'observation (la volonté gagne en proportion de la persistance du modèle à imiter), des données cliniques,

de l'ordre dans lequel apparaissent les voies nerveuses cérébrales, il s'efforce de montrer comment la première volition se relie aux réactions circulaires du type imitatif. Enfin, après une esquisse du mécanisme du langage et du chant intérieur, l'auteur explique l'origine de l'attention. Vue du côté de l'organisme, l'attention est essentiellement une attitude caractérisée par la contraction des muscles et spécialement de certains muscles. Il existe une attention primaire, suite réflexe des stimulations sensorielles, dont l'attention consciente n'est que le développement. L'attention ne se traduit pas dans tous les organismes sous une forme constante. Comme pour l'imagination et la mémoire, il existe pour l'attention des types visuel et auditif, etc. Le cheval, par exemple, a une mémoire auditive et une attention auditive. « Il manifeste ses craintes, ses espérances, ses attentes, ses curiosités, ses inquiétudes, tous ses sentiments enfin, par des mouvements d'oreilles » (p. 432). Le résultat de l'attention, c'est la restauration de l'image du modèle qui détermine la réaction imitative.

La quatrième partie de l'ouvrage que nous analysons est consacrée à « *la synthèse générale* ».

Tous les progrès accomplis par une espèce sont dus à l'accommodation; celle-ci est le résultat des adaptations individuelles. Le plus important de tous les facteurs d'adaptation est l'intelligence.

En vertu de la loi d'habitude, l'individu tend à conserver les réactions réflexes ou voulues qui lui sont utiles; en vertu de la loi d'accommodation, il tend à modifier ses habitudes suivant les variations du milieu ambiant; habitude et accommodation se limitent. L'adaptation détermine des mouvements nouveaux; mais l'habitude les rend aussi semblables que possible aux mouvements acquis.

L'ouvrage de M. Baldwin renferme des idées neuves et des théories connues exposées de façon originale. L'auteur étudie les faits avec quelque parti pris, mais c'est un esprit souple, hardi, perspicace, qui sait observer et déduire.

Son livre se recommande aux pédagogues et aux penseurs.

J. J. VAN BIERVLIET.

CHRONIQUE

166. — Dans un discours académique prononcé récemment à Berlin, et intitulé *Volk, Staat, Sprache*, M. de Wilamowitz étudie avec une grande hauteur de vue quelques-uns des problèmes qui intéressent l'avenir de sa nation. Son discours renferme des considérations bonnes à méditer pour d'autres pays où l'on tend quelquefois aussi à confondre les idées de langue et de nationalité. M. de Wilamowitz montre que tout le développement de l'histoire témoigne de la fausseté de cette doctrine. Sa vogue récente est due en partie aux études et aux découvertes linguistiques de ce siècle. En fait, c'est, bien plus que la langue, l'intensité de leur culture et les grands souvenirs de leur passé qui ont constitué l'Italie et l'Allemagne moderne et leur domaine politique ne coïncide aucunement avec le domaine linguistique de la race. Pour les copartageants de la Pologne, pour Napoléon, pour les diplomates du Congrès de Vienne, les arguments tirés de la langue ne jouent encore aucun rôle. La suprématie de la France, à la fin du dernier siècle, est due uniquement à son gouvernement centralisé et à la supériorité de sa civilisation. Son influence rayonnait, sans qu'elle eût besoin d'employer la force contre les langues étrangères. La négligence de toute considération linguistique dans la formation du Royaume-Uni de Grande-Bretagne et d'Irlande est démontrée rien que par son nom. Ce n'est pas pour défendre leur langage, mais pour conquérir la liberté religieuse que les Hollandais se sont constitués en État séparé. Les États Islamiques actuels, pas plus qu'autrefois l'Église et l'Empire, ne connaissent de nationalité fondée sur la langue : les Chrétiens et les Musulmans qui s'exterminent aujourd'hui en Crète, parlent la même langue et sont de même origine. Faute de culture propre et malgré la possession d'une langue distincte, beaucoup de peuples ne sont jamais parvenus à se constituer en nation : Lithuaniens, Basques, Albanais, etc. Au contraire, des peuples qui avaient dû adopter une langue étrangère, ont pu développer une civilisation originale et où se reconnaît parfaitement le génie intime de la race : Celtes Français ou Anglais, Ibères Espagnols, Asiatiques Hellènes, etc.

La conclusion de M. de Wilamowitz est qu'une langue peut, il est vrai, être un appui invincible pour une nation, mais à la condition d'être l'interprète d'une civilisation élevée et originale. A elle seule cependant, une telle langue n'a pas la force de fonder ou de maintenir l'indépendance politique d'une nation. Au contraire, un peuple qui montre par l'action son droit à

l'existence et qui sait conquérir son indépendance, se créera aussi une civilisation individuelle, même s'il ne possède pas de langue propre. Quant aux peuples privés de culture digne de ce nom, l'histoire ne leur reconnaît aucun droit à une existence individuelle, pas plus qu'à leur langue.

167. — La campagne de fouilles entreprise par les Allemands dans l'île de Paros vient de se terminer. Des sanctuaires d'Asklépios, d'Aphrodite et d'Eilithyia ont été remis au jour, en même temps qu'un grand nombre d'inscriptions. Une base archaïque de statue porte le nom de Mikkiades, sans doute l'artiste célèbre qui vivait à Chios au VI^e siècle. La trouvaille la plus intéressante est celle d'une de ces statues archaïques de jeune homme dans lesquelles on a l'habitude de voir des représentations d'Apollon. Il ne manque que les pieds et la tête est assez bien conservée. La bouche offre le sourire si caractéristique de ces œuvres anciennes; après l'Apollon de Ténée, c'est, paraît-il, un des meilleurs spécimens du genre. Jusqu'à présent, on n'a pu retrouver l'emplacement du temple de Déméter dont l'existence est prouvée par des inscriptions. La commune de Paros a institué un Musée où sont conservées les antiquités découvertes.

168. — M. Salomon Reinach vient d'émettre une nouvelle et intéressante hypothèse au sujet de la Vénus de Milo. En même temps que la célèbre statue, on avait trouvé une inscription votive portant le nom de Théodoridas. Or le même Théodoridas paraît avoir consacré la statue de Poseidon trouvée à Mélos en 1877, et actuellement au musée d'Athènes. Des indices épigraphiques montrent qu'il a vécu en 370 avant J.-C. Nous savons par Philochore qu'il y avait à Mélos deux statues colossales de Poseidon et d'Amphitrite. De là M. Reinach conclut que la fameuse Vénus de Milo est une Amphitrite et qu'elle était placée, en même temps que le Poseidon trouvé en 1877, dans un sanctuaire consacré par Théodoridas vers 370 avant J.-C. La main gauche de la statue devait tenir un trident ou un sceptre, tandis que la droite soutenait le vêtement. La main du Louvre, qui tient une pomme, de même que l'inscription avec le nom d'Agésander, n'aurait donc rien à voir avec l'œuvre. Les deux statues appartiennent à l'école attique qui vint immédiatement après l'époque de Phidias.

169. — La pierre, le bronze et les textes littéraires nous ont conservé un grand nombre de traités politiques de l'antiquité. Jusqu'à présent, ils n'avaient pas encore été tous rassemblés dans un recueil unique. C'est la tâche dont M. R. von Scala vient de mener à bonne fin la première partie (*Die Staatsverträge des Altertums*. Erster Teil. Leipzig, Teubner. 226 pp. 8 marks). A l'exemple de M. Ed. Meyer, l'auteur a voulu embrasser l'antiquité dans le sens le plus vaste. Les traités assyriens, égyptiens, syriens, etc., sont étudiés au même titre que ceux des Grecs et des Romains. La première partie s'étend jusqu'en 338 avant J.-C.; la seconde s'arrêtera à l'année 476 de notre ère. L'ouvrage est divisé en quatre sections; dans la première sont rangés tous les traités dont l'époque est sûrement établie; ceux dont la date est douteuse composeront la seconde partie; la troisième comprendra les traités d'une authenticité suspecte; les fragments seront relégués dans une quatrième partie. Des notes concises accompagnent les

textes et un appendice étudiera les traités tant au point de vue du fond que de la forme. Nous reviendrons sur cet important ouvrage quand il sera plus avancé. Dès maintenant on peut demander à l'auteur de surveiller la correction de ses épreuves (voir le n° 140 où il laisse passer sept fois *Μέθυμνα* au lieu de *Μήθυμνα* qui est sur le marbre). La bibliographie est assez soignée et rendra de grands services, quoiqu'elle présente les lacunes ordinaires des ouvrages scientifiques allemands à l'égard des publications étrangères : l'excellent ouvrage d'Egger sur les *Traité publics dans l'antiquité* ne devait pas être systématiquement passé sous silence. Celui de Barbeyrac est-il vraiment si vieilli qu'il ne mérite pas même une mention?

C. M.

170. — Les *Mélanges Henri Weil*, dédiés à l'éminent helléniste français à l'occasion de son 80^e anniversaire, ont paru au mois d'août dernier (Paris, Fontemoing, 1898. 465 pp. 15 fr.). Les mémoires imprimés dans ce recueil concernent tous l'histoire et la littérature grecques. Voici les noms des 39 collaborateurs, avec les titres de leurs articles : L. Benloew, Vers antiques et vers modernes. F. Blass, Ad Aeschyli Agamemnonem. L. Campbell, Le point culminant dans la tragédie grecque. D. Comparetti, Les dithyrambes de Bacchylide. † A. Couat, Notes sur la division du chœur dans les comédies d'Aristophane. A. Croiset, L'affranchissement des esclaves pour faits de guerre. M. Croiset, Les origines du récit relatif à Méléagre dans l'ode V de Bacchylide. O. Crusius, Sur un fragment poétique dans les papyrus Grenfell. G. Dalmeida, Un fragment de tragédie antique de Goethe : Elpénor. R. Dareste, Le Persan de Plaute. P. Decharme, Note sur un fragment des *Daedala* de Plutarque. H. Derenbourg, Les traducteurs arabes d'auteurs grecs et l'auteur musulman des Aphorismes des philosophes. H. Diels, Symbola Empedoclea. P. Girard, Remarques sur Pratinos. Th. Gomperz, Hérodote et Sophocle. B. Haussoullier, Le culte de Zeus à Didymé, la *Bonnyia*. A. Hauvette, Les *Éleusiniens* d'Eschyle et l'institution du discours funèbre à Athènes. H. van Herwerden, Ad tragicorum graecorum fragmenta. M. Holleaux, Ἀπόλλων Σπόδιος. Th. Homolle, Les offrandes delphiques des fils de Deinoménès et l'épigramme de Simonide. R. Jebb, Bacchylidea. F. Kenyon, Fragments d'exercices de rhétorique conservés sur papyrus. H. Lechat, Les grands frontons en tuf de l'Acropole d'Athènes. A. Martin, Les jeux pythiques d'après l'*Électre* de Sophocle. P. Masqueray, De la symétrie dans les parties épisodiques de la tragédie grecque. J. Nicole, L'aventure de Zeus et de Lédæ, fragment d'un épisode épique. P. de Nolhac, Le premier travail français sur Euripide : la traduction de François Tissard. H. Omont, Inventaire du Trésor et de la Bibliothèque du monastère de Stroumnitza. J. Oppert, Hérodote et l'Orient antique. L. Parmentier, Une scène de l'*Électre* de Sophocle. G. Perrot, La sculpture dans le temple grec. E. Pottier, L'agrafe du manteau d'Ulysse. A. Puech, Sur le λόγος παρασκευτικός attribué à Justin. S. Reinach, Buste inédit d'Homère, terre cuite de Smyrne. Th. Reinach, Deux fragments d'hyporchèmes anonymes. J. Sandys, La statue de Démosthène à Knole Park, Sevenoaks, comté de Kent. D. Sémitélos, Διορθωτικὰ εἰς Πίνδαρον καὶ Σοφοκλέα.

L. Vernier, *Εἰς Ἑρμῶν Οὐσίλιον*. U. von Wilamowitz-Moellendorff, *De versu phalaeceo*.

171. — A l'occasion du quatre-vingtième anniversaire de M. Kiepert, un groupe d'amis et admirateurs de l'illustre octogénaire ont publié sous le titre de *Beiträge zur alten Geschichte und Geographie* (Berlin, Reimer [Vohsen] 1898, 355 pp.) un luxueux volume orné de nombreuses cartes et gravures. La presque totalité des vingt-huit articles qui composent cet ouvrage, se rapporte à la géographie antique; celui-ci échappe ainsi au reproche, que méritent la plupart des *Mélanges* de cette espèce, de former une *olla podrida* confuse de productions disparates.

172. — Le nom de la patrie de Ducetius, le chef des Sicules qui combattit au V^e siècle les colons grecs de Sicile, est diversement orthographié dans le passage de Diodore (XI, 88,6) qui seul la mentionne. M. Sorrentino (*Ménai, la patria di Ducenzio*, Palerme, Reber, 1898) montre que le *codex Patmiacus* a conservé la meilleure leçon, et que cette bourgade, dont l'emplacement reste inconnu, s'appelait *Ménai*.

173. — A notre époque portée particulièrement vers l'étude des questions économiques, beaucoup d'esprits ne manqueront pas de s'intéresser à la monographie que M. G. Billeter vient de consacrer à l'histoire du taux de l'intérêt dans l'antiquité: *Geschichte des Zinsfusses im griechisch-römischen Altertum bis auf Justinian* (Leipzig, Teubner, 381 pp. 12 m.). L'ouvrage se divise en cinq parties: la Grèce et l'Asie-Mineure depuis Solon jusqu'en 250 après J.-C.; l'Égypte sous les Ptolémées; Rome jusqu'à Auguste; l'empire romain avant Justinien; l'époque de Justinien. Nous reviendrons sur cette publication importante.

174. — La seconde partie du troisième volume du grand ouvrage de Blass, *die attische Beredsamkeit*, consacrée aux orateurs contemporains de Démosthène vient de paraître en seconde édition (Leipzig, Teubner, 422 pp. 12 m.). L'auteur a donc entièrement terminé la seconde édition qu'il avait commencée en 1887.

175. — La grande édition critique des Fables de Babrius, publiée chez Teubner par M. O. Crusius avec des prolégomènes étendus et des *indices sermonis et rerum*, vient de paraître sans ces dernières additions, mais toujours accompagnée de son appareil critique. Grâce au prix modique de cette *editio minor* (4 marks), la maison Teubner met le texte le mieux constitué du fabuliste grec à la portée de tous les philologues.

176. — Ceux de nos lecteurs qui se sont intéressés à la querelle faite à notre savant collaborateur M. Boisacq à propos de son compte rendu du livre de M. Olschewsky (*La langue et la métrique d'Hérodas*), sont priés de lire l'appréciation qui est donnée du même ouvrage par M. R. Herzog dans la *Berliner philologische Wochenschrift* (8 octobre 1898, n° 41). Voici la conclusion de M. Herzog: " Nous ne pouvons que conseiller à l'auteur, s'il veut à l'avenir s'occuper encore d'un poète grec, de bien vouloir commencer par apprendre les premiers éléments de la langue grecque, et puis d'essayer de lire le poète avec intelligence, au lieu de servir au lecteur, sans les avoir digérés, les travaux d'autrui. En Allemagne, il paraîtrait presque incroyable

qu'un travail aussi peu mûri et aussi négligé pût sortir des presses. „ Quant à la critique de M. Boisacq, M. Herzog déclare que “ si elle ne renferme pas de plus grands reproches que ceux que M. O. combat comme les seuls importants, elle lui paraît beaucoup trop indulgente. „

177. — En construisant les fondements du monument de Victor Emmanuel, qui doit s'élever à Rome sur le Capitole, on découvrit, en 1892, une base de marbre, portant une inscription datée du 13 novembre 259 et consacrée à une prêtresse de la *Virga Caelestis*. La déesse carthaginoise y porte l'épithète de *praesentissimum numen loci montis Tarpei*. M. Gatti a commenté cette curieuse dédicace dans les *Dissertazioni della Pontificia Accademia romana di archeologia* (Sér. II, t. VI). Il montre que la divinité punique est devenue, sans doute au deuxième siècle, la protectrice de la vieille citadelle romaine, par une confusion avec Junon, et trouve dans ce fait l'origine de la dénomination tant discutée d'*Ora Caeli* donnée à cette partie du Capitole.

178. — Peu de saints ont été l'objet d'un culte aussi étendu que les martyrs Nazaire et Celse de Milan, qui furent mis en honneur par S^t Ambroise. La plus ancienne recension de leurs actes, qui paraît avoir été rédigée en Afrique au V^e siècle, avait été publiée par Mombricitus. Une passion grecque, traduite du latin, mais qui contient des épisodes nouveaux vient d'être éditée avec une étude sur la légende des deux saints par M. F. Savio (Extr. des *Ambrosiana, Scritti vari pel XV centenario di S. Ambrogio*, Milan, 1897).

179. — On sait que M. K. Krumbacher, après avoir fondé la *Byzantinische Zeitschrift*, a su en faire depuis sept années le moniteur et l'organe des études byzantines, comprises dans le sens le plus vaste. Mais le cadre nécessairement restreint d'une revue l'obligeait souvent à refuser, à cause de leur étendue, des articles d'une grande valeur. Afin de pouvoir accueillir des travaux de ce genre, M. Krumbacher s'est entendu avec la maison Teubner pour la publication d'un *Byzantinisches Archiv* qu'il dirigera et où pourront paraître des études d'une étendue considérable. Le premier fascicule contiendra un mémoire de M. K. Dieterich, *Untersuchungen zur Geschichte der griechischen Sprache von der hellenistischen Zeit bis zum 10 Jahrh. n. Chr.* L'*Archiv* sera une sorte de complément de la *Byzantinische Zeitschrift*; grâce à l'initiative de M. Krumbacher, les travaux byzantins continueront ainsi à échapper à l'éparpillement qui est le fléau de tant d'autres branches d'études.

180. — La collection Teubner ne contenait pas jusqu'à présent d'édition des *Confessions* de S^t Augustin que l'on pût placer à côté du *De Civitate Dei* publié par Dombart (2^{me} éd., 1877). Cette lacune vient d'être comblée par M. P. Knöll de la manière la plus satisfaisante (*S. Aureli Augustini Confessionum libri tredecim. Ex recognitione P. Knöll*, Leipzig, Teubner, 1898; prix : 2,70 m.). Le texte soigneusement établi d'après la grande édition de Vienne (1896) est accompagné de notes critiques donnant les variantes du Sessorianus et du Parisinus avec les leçons des éditions des Bénédictins de S^t Maur (Paris, 1679 s.) et de Pusey (Oxford, 1838). L'éditeur s'est efforcé de

développer les notes consacrées à l'indication des passages de l'Ancien et du Nouveau Testament qu'on retrouve dans le texte. Le volume est terminé par une liste de ces passages et un index des noms propres.

181. — On est revenu dans ces derniers temps sur divers épisodes de l'histoire de Clovis. Dans la *Revue Historique* (janvier-février, 1898), M. Lièvre a réédité son opinion de 1873 sur le champ de bataille de *Vocladum*, qu'il place contre toute vraisemblance à Saint-Cyr sur le Clain. M. Lièvre, qui, je ne sais pour quelle raison, est de très mauvaise humeur contre moi, m'a forcé à lui répondre dans la *Revue des Questions historiques* (juillet 1898), où j'ai montré la faiblesse de sa critique et l'insuffisance de sa méthode. En même temps, dans le *Bulletin de la Faculté des Lettres de Poitiers*, M. A. Richard rompt une nouvelle lance en faveur de Vouillé et prouvait par une démonstration des plus solides qu'il n'y a pas lieu de contester des conclusions acquises depuis les travaux de M. Longnon. Enfin, M. Lièvre vient d'être désavoué dans la *Revue* même qui avait accueilli son mémoire, car M. G. Monod vient d'y déclarer (juillet-août) que les professeurs d'histoire peuvent continuer, en toute sécurité, à enseigner que la victoire de Clovis sur les Visigoths a été remportée à Vouillé. Voilà donc une question définitivement vidée.

Sous ce titre : *Zur Geschichte des Frankenkönigs Chlodovich*, M. W. Levison vient de donner dans les *Bonner Jahrbücher*, fascicule 103, un intéressant mémoire qui ne tend à rien moins qu'à une revision totale de l'histoire du baptême de Clovis. Si je ne me trompe, l'idée première de ce travail lui a été suggérée par la Vie de St Solein de Chartres, dont il publie en appendice un texte critique soigneusement établi, et pour laquelle il revendique, non seulement une assez haute antiquité (il la croit antérieure au milieu du IX^e siècle) mais encore une autorité considérable. Or, selon cette vie, Clovis aurait fait avant son baptême une expédition contre les Visigoths, et, à son retour, il aurait reçu le baptême des mains de S. Solein, qui lui avait promis la victoire. Pour faire adopter cette nouvelle version, M. Levison s'attache à prouver, à la suite de Hauck, que le récit de Grégoire de Tours, tel que nous le possédons, est contradictoire et repose sur la contamination de deux versions différentes, desquelles l'une ignorerait totalement le rapport entre la conversion et le vœu fait sur le champ de bataille en présence des Alamans. Selon M. Levison, c'est cette version que confirme le témoignage de S. Nicetius de Trèves, le plus ancien de nos témoins et un quasi-contemporain de Clovis. L'auteur déploie beaucoup d'érudition et d'ingéniosité dans la défense de sa thèse, mais je ne crois pas qu'elle rallie beaucoup de suffrages. En somme, les paroles de S. Nicetius de Trèves ne prouvent d'aucune manière contre le récit de Grégoire de Tours, et, d'autre part il est dangereux de substituer à l'autorité d'un témoin qui, lui aussi, est presque un contemporain, celle d'un écrit anonyme fort postérieur et qui n'est, de l'aveu de M. Levison lui-même, qu'un simple amplification de lieux communs hagiographiques. — G. K.

182. — La *Notice sur les archives communales d'Ypres* (Ypres, Callewaert-De Meulenaere, 1898) que vient de publier l'excellent archiviste

de la ville, M. Émile De Sagher, sera accueillie avec joie par les érudits qui s'occupent de l'histoire de Flandre. Le volume se divise en deux parties. Dans la première, M. D. S. expose l'historique du beau dépôt dont il a la garde, et qui est aujourd'hui, avec celui de Tournai, le plus riche en documents municipaux du XIII^e siècle que possède la Belgique. Ce n'est pas pourtant qu'il ne présente d'immenses lacunes, dues bien plus au vandalisme contemporain qu'à celui des hommes de la Révolution qu'il est de mode de rendre responsables de toutes les pertes subies par les archives depuis la fin du dernier siècle. M. D. S. nous apprend que jusque vers 1860, les plus belles feuilles de papier de l'immense tas d'archives amoncelé au beffroi étaient, les jours de foire, vendues aux marchands ambulants pour leur servir à envelopper les produits qu'ils débitaient. Le classement des archives d'Ypres est aujourd'hui encore très loin d'être complet. M. D. S. a procédé à la revision attentive des diverses séries de documents dont elles se composent dans le but de préparer un inventaire complet qu'il se propose de faire paraître ultérieurement. Ce premier travail lui a fait découvrir une foule de pièces du plus haut intérêt : chartes, lettres missives, etc. du XIII^e au XVI^e siècle, qu'il a soit analysées, soit publiées in-extenso dans sa notice, en les accompagnant, en cas de besoin, d'un commentaire. — La seconde partie de l'ouvrage constitue un " aperçu sommaire des diverses collections composant les archives communales d'Ypres „. M. D. S. y a suivi avec raison la division adoptée par M. V. Vander Haeghen dans son catalogue méthodique général des archives de la ville de Gand. Nous possédons ainsi désormais pour deux des villes les plus importantes de la Flandre, une sorte de tableau en raccourci des richesses contenues dans leurs archives ; c'est par là qu'il aurait fallu partout commencer. Les inventaires détaillés de fonds spéciaux, doivent, en bonne logique, ne paraître qu'après la confection de ces inventaires sommaires dont Gand et Ypres nous fournissent aujourd'hui le modèle. Espérons que non seulement les autres grandes villes de Belgique, mais aussi les dépôts d'archives de l'État suivront l'exemple donné par MM. Vander Haeghen et De Sagher, et auront à cœur de faire connaître le plus tôt possible, aux travailleurs, les diverses séries de documents qu'ils possèdent. — H. P.

183. — M. Bekaert, inspecteur près du Ministère des Beaux Arts à Bruxelles, a découvert aux archives de Florence des pièces établissant l'existence à Florence au moins depuis 1420 d'une Gilde flamande dont faisaient partie des Flamands, des Hollandais et des Bas-Allemands. Cette Gilde avait S^{te} Barbe pour patronne et son siège dans l'église de la *Santissima Annunziata*. Elle fut supprimée par le Grand Duc en même temps que toutes les autres Gildes en 1785. Une Gilde flamande analogue existait à Venise au moins depuis 1383. — A. D. C.

184. — D'une notice de M. A. de la Grange, publiée dans la 2^e livraison du tome I, 5^e série, des *Annales de l'Académie royale d'archéologie de Belgique* (Anvers, 1898), il résulte que le célèbre peintre du XV^e siècle, Roger Vander Weyden, doit définitivement être considéré comme d'origine tournaissienne, ainsi que l'avaient déjà dit P. Génard et A. Pinchart, et contrairement à

l'opinion d'Alph. Wauters, qui avait revendiqué pour Bruxelles l'honneur d'avoir donné le jour à cet artiste. Son nom véritable est *Roger de la Pasture*, forme employée dans des actes dont l'authenticité est établie. — P. B.

185. On a trouvé dans les livres baptismaux du baptistère de Florence que Amerigo Vespucci y fut baptisé le 18 mars 1452 et M. Carveci a découvert dans l'église d'Ognissanti de Florence derrière le tableau de l'autel une fresque de Ghirlandajo représentant la Descente de la Croix et au-dessus la Madone de la Miséricorde couvrant de son manteau les membres agnouillés de la famille Vespucci et entre autres le célèbre navigateur. Cette fresque qui date de 1472 nous donne un portrait authentique de Vespucci à l'âge de vingt ans.

186. — M. Fritz Pichler cherche à prouver dans un article paru dans les *Mittheilungen* de la Société géographique de Vienne que la Noreia de la Table de Peutinger, placée dans la Styrie supérieure, n'a rien de commun avec la célèbre ville Noreia où le consul Carbo fut défait par les Cimbres en 113 av. J.-C. D'après M. Pichler les Romains changèrent le nom de Noreia en Virunum ; par conséquent Noreia aurait été située non loin de Klagenfurt dans la vallée de la Glan.

187. — M. d'Arbois de Jubainville a publié une intéressante étude dans l'*Anthropologie* (1898, p. 36) sur les noms de Meuse et Moselle qui n'est qu'au dominatif de Mosa. La Moselle, qui actuellement se réunit à la Meurthe près de Trouard, se jetait jadis dans la Meuse à Pagny sur Meuse. Elle était alors la vraie Meuse, et ce ne fut que lorsqu'elle eut changé son cours que son nom a changé aussi, et elle fut dite alors la petite Meuse. Le mot Mosa est de beaucoup plus ancien que celui de Mosella.

188. — On a commencé au printemps de 1898 les travaux du canal qui reliera la Baltique à la mer Noire. On compte que les travaux seront achevés en cinq ans. Le canal commence près de Riga. On emploie d'abord le Duna jusqu'à la ville de Dunaberg. De Dunaberg on creusera un canal jusqu'à la ville de Lepel sur la Bérésina, dont on se servira jusqu'à son confluent avec le Dnjepr, lequel sera employé jusqu'à son embouchure dans la mer Noire près de Kherson. Sur un parcours de 1600 kilom. on n'aura à creuser un canal que sur 200. On estime les frais à 200 millions de roubles, et avec des steamers ayant une vitesse de 6 nœuds on pourra effectuer la traversée en 6 jours.

189. — En 1897 le Dr Seiroku Honda de Tokio a le premier fait l'ascension du mont Morrison dans l'île de Formose. D'après ses observations il n'est pas de nature volcanique, et son altitude est de 4370 m., et non de 3910, comme on l'admettait jusqu'ici. Ce n'est pas un glacier : M. Honda ne rencontra nulle part de la neige ; seulement le quartz blanc de certaines parties a pu donner lieu à cette erreur qui était communément répandue.

A. D. C.

ACTES OFFICIELS

CONCOURS GÉNÉRAL DE L'ENSEIGNEMENT MOYEN DU 1^{er} DEGRÉ (1898).

Rhétorique grecque-latine.

VERSION GRECQUE (sans dictionnaire).

Lorsque Socrate eut été condamné à mort, il démontra en ces termes son innocence et l'impiété de ses accusateurs.

Ἄλλ', ὦ ἄνδρες, τοὺς μὲν διδάσκοντας τοὺς μάρτυρας ὡς χρηὴ ἐπινοκούντας καταψευδομαρτυρεῖν ἐμοῦ καὶ τοὺς πειθομένους τούτοις ἀνάγκη ἐστὶ πολλὴν ἑαυτοῖς συνειδέναι ἀσέβειαν καὶ ἀδικίαν· ἐμοὶ δὲ τί προσήκει νῦν μείον φρονεῖν ἢ πρὶν κατακριθῆναι, μηδὲν ἐλεγχέντι ὡς πεποίηκά τι ὦν ἐγράψατο με; Οὔτε γὰρ ἔγωγε ἀντὶ Διὸς καὶ Ἥρας καὶ τῶν σὺν τούτοις θεῶν τισὶ καινοῖς δαίμοσιν, οὔτε ὁμνῶς οὔτε νομίζων ἄλλους θεοὺς ἀναπέφηνα. Τούς γε μὴν νέους πῶς ἂν διαφθείροιμι, καρτερίαν καὶ εὐτέλειαν προσεθίζων; Ἐφ' οἷς γε μὴν ἔργοις κεῖται θάνατος ἢ ζημία, ἱεροσυλία, τοιχωρυχία, ἀνδραποδίσει, πόλεως προδοσία, οὐδ' αὐτοὶ οἱ ἀντίδικοι τούτων πράξαι τι κατ' ἐμοῦ φασιν· ὥστε θαναταστὸν ἔμοιγε δοκεῖ εἶναι ὅπως ποτὲ ἐφάνη ὑμῖν τοῦ θανάτου ἔργον ἄξιον ἐμοὶ εἰργασμένον. Ἄλλ' οὐδὲ μέντοι ὅτι ἀδίκως ἀποθνήσκω, διὰ τοῦτο μείον φρονητέον. Οὐ γὰρ ἐμοὶ, ἀλλὰ τοῖς καταγνοῦσι, τοῦτο αἰσχρόν ἐστι. Οἶδ' ὅτι καὶ ἐμοὶ μαρτυρήσεται ἐπὶ τε τοῦ ἐπύοντος καὶ ὑπὸ τοῦ παρελθυθότος χρόνον ὅτι ἠδίκησα μὲν οὐδένα πώποτε οὐδὲ πονηρότερον ἐποίησα, εὐεργέτην δὲ τοὺς ἐμοὶ διαλεγόμενους προῖκα διδάσκων ὅ, τι ἐδυνάμην ἀγαθόν.

Sens des mots espacés : profanation des temples; vol avec effraction; gratis, sans rétribution.

Rhétorique des Humanités anciennes.

THÈME LATIN (sans dictionnaire).

Les gens qui n'ont point de principes dans les affaires et qui n'ont point le vrai discernement des esprits, vont toujours comme à tâtons. C'est un hasard quand ils ne se trompent pas. Ils ne savent pas même précisément ce qu'ils cherchent ni à quoi ils doivent tendre; ils ne savent que se défier, et se défient plutôt des honnêtes gens qui les contredisent que des trompeurs qui les flattent. Au contraire, ceux qui ont des principes pour le gouvernement et qui se connaissent en hommes, savent ce qu'ils doivent chercher en eux et les moyens d'y parvenir; ils reconnaissent assez, du moins en gros, si les gens dont ils se servent sont des instruments propres à

leurs desseins et s'ils entrent dans leurs vues pour tendre au but qu'ils se proposent. D'ailleurs, comme ils ne se jettent point dans des détails accablants, ils ont l'esprit plus libre pour envisager d'une seule vue le gros de l'ouvrage et pour observer s'il s'avance vers la fin principale. S'ils sont trompés, du moins ils ne le sont guère dans l'essentiel. D'ailleurs ils sont au dessus des petites jalousies qui marquent un esprit borné et une âme basse ; ils comprennent qu'on ne peut éviter d'être trompé dans les grandes affaires, puisqu'il faut s'y servir des hommes, qui sont si souvent trompeurs. On perd plus dans l'irrésolution où jette la défiance qu'on ne perdrait à se laisser un peu tromper. On est trop heureux quand on n'est trompé que dans des choses médiocres ; les grandes ne laissent pas de s'acheminer, et c'est la seule chose dont un grand homme doit être en peine. Il faut réprimer sévèrement la tromperie, quand on la découvre ; mais il faut compter sur quelque tromperie, si l'on ne veut point être véritablement trompé.

VERSION LATINE (sans dictionnaire).

Mis au courant des imputations de ceux qui enviaient ses immenses richesses, et remarquant le refroidissement de Néron à son égard, Sénèque demande sa retraite :

Quartusdecimus annus est, Cæsar, ex quo spei tuæ admotus sum, octavus ut imperium obtines : medio temporis tantum honorum atque opum in me cumulasti ut nihil felicitati meæ desit, nisi moderatio ejus. Ego quid aliud munificentiae tuæ adhibere potui quam studia, ut sic dixerim, in umbra educata, et quibus claritudo venit quod juventæ tuæ rudimentis adfuisse videor, grande hujus rei pretium ? At tu gratiam immensam, innumeram pecuniam circumdedisti, adeo ut plerumque intra me ipse volvam : " Egone, equestri et provinciali loco ortus, proceribus civitatis annumeror ? Inter nobiles et longa decora præferentes novitas mea enituit ? Ubi est animus ille modicis contentus ? ", Una defensio occurrit quod muneribus tuis obniti non debui. Sed uterque mensuram implevimus, et tu quantum princeps tribuere amico posset, et ego quantum amicus a principe accipere. Cetera invidiam augent : quæ quidem, ut omnia mortalia, infra tuam magnitudinem jacent ; sed mihi incumbunt. Mihi subveniendum est. Quomodo in militia aut via fessus adminiculum orarem, ita in hoc itinere vitæ, senex et levissimis quoque curis impar, quum opes meas ultra sustinere non possim, praesidium peto. Jube eas per procuratores tuos administrari, in tuam fortunam recipi. Nec me in paupertatem ipse detrudam ; sed, traditis quorum fulgore perstringor, quod temporis hortorum aut villarum curæ seponitur, in animum revocabo. Superest tibi robur et tot per annos nixum fastigii regimen ; possumus seniores amici quiete respondere. Hoc quoque in tuam gloriam cedet eos ad summa vexisse qui et modica tolerarent.

Troisième des Humanités anciennes.

THÈME LATIN (avec dictionnaire).

On frémit encore en voyant dans les histoires la triste fermeté du consul

Brutus, lorsqu'il fit mourir à ses yeux ses deux enfants, qui s'étaient laissés entraîner aux sourdes pratiques que les Tarquins faisaient dans Rome pour y rétablir leur domination. Combien fut affermi dans l'amour de la liberté un peuple qui voyait ce consul sévère immoler à la liberté sa propre famille! Il ne faut plus s'étonner si on méprisa dans Rome les efforts des peuples voisins, qui entreprirent de rétablir les Tarquins bannis. Ce fut en vain que le roi Porsenna les prit en sa protection. Les Romains, presque affamés, lui firent connaître par leur fermeté qu'ils voulaient du moins mourir libres. Le peuple fut encore plus ferme que le sénat; et Rome entière fit dire à ce roi puissant, qui venait de la réduire à l'extrémité, qu'il cessât d'intercéder pour les Tarquins, puisque, résolue de tout hasarder pour sa liberté, elle recevrait plutôt ses ennemis que ses tyrans. Porsenna, étonné de la fierté de ce peuple et de la hardiesse plus qu'humaine de quelques particuliers, résolut de laisser les Romains jouir en paix d'une liberté qu'il savaient si bien défendre. La liberté leur était donc un trésor qu'ils préféraient à toutes les richesses de l'univers. Aussi avez-vous vu que, dans leurs commencements et même bien avant dans leurs progrès, la pauvreté n'était pas un mal pour eux; au contraire, ils la regardaient comme un moyen de garder leur liberté plus entière, n'y ayant rien de plus libre ni de plus indépendant qu'un homme qui sait vivre de peu et qui, sans rien attendre de la protection ou de la libéralité d'autrui, ne fonde sa subsistance que sur son industrie et sur son travail.

VERSION LATINE (avec dictionnaire).

De la flatterie.

Habent hoc in se naturale blanditiæ: etiam quum rejiciuntur, placent: sæpe exclusæ, novissime recipiuntur. Hoc enim ipsum imputant quod repelluntur, et subigi ne contumelia quidem possunt. Ea maxime quisque patet qua petitur; fortasse enim quia patet, petitur. Alius adulatione clam utetur parce, alius ex aperto, palam rusticitate simulata, quasi simplicitas illa, non ars sit. Quidam ex istis hominibus aiebat non esse occulte nec ex dissimulato blandiendum. Plurimum adulator, quum deprehensus est, proficit; plus etiamnum si objurgatus est, si erubuit. Itaque *Crispus Passienus* sæpe dicebat adulationi nos opponere, non claudere ostium: quæ si impulit, grata est; gratior, si effregit. *Demetrium*, egregium virum, meminî dicere cuidam libertino *potenti*, facilem sibi esse ad divitias viam quo die poenitisset bonæ mentis. "Nec invidebo, inquit, vobis hanc artem, sed docebo eos quibus quæsito opus est, quemadmodum non dubiam fortunam maris, non emendi vendendique aleam subeant, non incertam fidem ruris, incertiores fori tentent, quemadmodum non solum facili, sed etiam hilari via pecuniam faciant gaudentesque dispolient. Te, inquit, longiorem *Fido Annæo* jurabo, quamvis pumilionis staturam habeas. Hominem quidem non esse ullum liberaliorem non mentiar, quum possis videri omnibus donasse quidquid dereliquisti. Ita est, quo apertior est adulatio, quo improbius, quo magis frontem suam perfricuit, cecidit alienam, hoc citius expugnat. Eo enim jam dementiae venimus ut qui parce adulatur, pro maligno sit.

Sens des mots soulignés :

Crispus : orateur distingué. — Demetrius : philosophe, banni de Rome sous Vespasien. — Potenti : c'était alors le règne des affranchis. — Fidus Annæus : homme d'une grande taille.

Quatrième grecque-latine.

I. EXERCICES SUR LA LANGUE GRECQUE (sans dictionnaire).

1. Comment se forme le datif pluriel de *λέων* (lion) et de *χαρίεις* (gracieux)?
2. Comment se forme le comparatif de *ἡδύς* (agréable)?
3. Qu'appelle-t-on dérivation des mots? Citez deux exemples.
4. Quelles sont les règles de la contraction dans les verbes en *οω*?
5. Qu'appelle-t-on temps seconds? Qu'est-ce qui les caractérise? Citez deux exemples.
6. Expliquez les désinences de l'impératif au présent et à l'aoriste actif des verbes *ἵστημι*, *τίθημι*, *δίδωμι*.

II. VERSION GRECQUE (sans dictionnaire).

Le consul Marcellus vient de s'emparer de la ville de Syracuse. Mort d'Archimède.

Ἐτυχε μὲν Ἀρχιμήδης τι καθ' ἑαυτὸν ἀνασκοπῶν ἐπὶ διαγράμματος, καὶ τῇ θεωρίᾳ δεδωκώς ἅμα τὴν τε διάνοιαν καὶ τὴν πρόσοψιν, οὐ προήσθετο τὴν καταδρομὴν τῶν Ῥωμαίων οὐδὲ τὴν ἄλωσιν τῆς πόλεως. Ἀφνω δὲ ἐπιστάντος αὐτῷ στρατιώτου καὶ κελεύοντος ἀκολουθεῖν πρὸς Μάρκελλον, οὐκ ἐβούλετο πρὶν ἢ τελέσαι τὸ πρόβλημα καὶ καταστήσαι πρὸς τὴν ἀπόδειξιν. Ὅ δὲ ὀργισθεὶς καὶ σπασάμενος τὸ ξίφος ἀνεῖλεν αὐτόν.

Ἐτεροὶ μὲν λέγουσιν ἐπιστῆναι μὲν εὐθὺς ὡς ἀποκτενοῦντα ξιφῆρ τὸν Ῥωμαῖον, ἐκείνων δ' ἰδόντα δεῖσθαι καὶ ἀντιβολεῖν ἀναμείναι βραχὺν χρόνον, ὡς μὴ καταλίπη τὸ ζητούμενον ἀτελὲς καὶ ἀθεώρητον, τὸν δὲ οὐ φροντίσαντα διαχρήσασθαι.

Καὶ τρίτος ἐστὶ λόγος, ὡς κομίζοντι πρὸς Μάρκελλον αὐτῷ τῶν μαθηματικῶν ὀργάνων σκιόθηρα καὶ σφαίρας καὶ γωνίας, αἷς ἐναρμόττει τὸ τοῦ ἡλίου μέγεθος πρὸς τὴν ὅψιν, στρατιῶται περιτυχόντες καὶ χροσίον ἐν τῷ τεύχει δόξαντες φέρειν ἀπέκτειναν.

Rhétorique des humanités anciennes et modernes.

COMPOSITION FRANÇAISE.

I. Conseils de Pasteur à la jeunesse (Discours de son 70^e anniversaire, décembre 1892) : " Jeunes gens, jeunes gens, ne vous laissez pas atteindre par le scepticisme dénigrant et stérile... Dites-vous d'abord : Qu'ai-je fait pour mon pays? Jusqu'au moment où vous aurez peut-être cet immense bonheur de penser que vous avez contribué en quelque chose au progrès et au bien de l'humanité. Mais, que les efforts soient plus ou moins favorisés par la vie, il faut, quand on approche du grand but, être en droit de se dire : J'ai fait ce que j'ai pu. ,

Seconde des humanités anciennes.**COMPOSITION FRANÇAISE.**

Il est bon de voyager quelquefois : cela étend les idées et rabat l'amour-propre (Sainte-Beuve). L'univers est une espèce de livre dont on n'a lu que la première page quand on n'a vu que son pays (Stendhal).

Troisième des humanités modernes.**COMPOSITION FRANÇAISE.**

Donnez le sens de la maxime anglaise : *Time is money*, et décrivez-en la portée.

Rhétorique des humanités anciennes et modernes (Sections réunies).**COMPOSITION FLAMANDE OU ALLEMANDE (sans dictionnaire).**

De mensch is vaak zelve zijn grootste vijand.

Der Mensch ist oft selbst sein groszter Feind.

Rhétorique des humanités modernes (Sections réunies).**COMPOSITION ALLEMANDE OU FLAMANDE (sans dictionnaire).**

Eisenbahnen bringen mehr Nutzen als Schaden.

Spoorwegen brengen meer nut dan schade bij.

Rhétorique des humanités modernes (Section industrielle et commerciale).**COMPOSITION EN ANGLAIS (sans dictionnaire).**

Resist the beginnings of evil.

Seconde des humanités modernes (Sections réunies).**COMPOSITION ALLEMANDE OU FLAMANDE (sans dictionnaire).**

Trunk, die traurigen Folgen desselben.

De dronkenschap, hare droevige gevolgen.

Seconde des humanités modernes (Sections réunies).**COMPOSITION FLAMANDE OU ALLEMANDE (sans dictionnaire).**

De natuur is een zeer leerrijk boek.

Die Natur ist ein sehr lehrreiches Buch.

Quatrième des humanités anciennes (Sections réunies).**RÉDACTION FLAMANDE OU ALLEMANDE (sans dictionnaire).**

Aankomst der lente.

Des Fruhlings Ankunft.

Rhétorique des humanités anciennes (Section latine) et **Rhétorique des humanités modernes** (Section scientifique).

HISTOIRE ET GÉOGRAPHIE.

I. Qu'était-ce que la " Sainte Alliance ? ", Faites connaître dans quelles circonstances s'est signalée son intervention.

II. Rappelez les circonstances qui ont successivement enlevé, puis rendu et définitivement enlevé l'Artois à la Belgique.

III. Quelles étaient les institutions politiques de la Belgique sous Charles-Quint ?

IV. Faites ressortir les conditions dans lesquelles se trouve la Belgique comme pays de transit international.

V. Si vous partagez la Terre suivant : 1° le méridien de l'île de Fer; 2° suivant l'équateur; 3° suivant l'horizon rationnel de Paris; que constatez-vous quant à la composition de chaque hémisphère ?

Seconde des Humanités anciennes et des Humanités modernes.

HISTOIRE ET GÉOGRAPHIE.

I. Exposez le rôle de Wallenstein dans la guerre de Trente ans.

II. Qu'était-ce que l'Édit de Nantes ? Quelles en furent les stipulations ? Comment, dans la suite, cet Édit fut-il modifié, puis supprimé ? Quelles furent les conséquences de sa suppression ?

III. Exposez les faits relatifs au Grand Schisme d'Occident.

IV. Tracez la carte physique et politique de la Colombie, du Vénézuëla et des Guyanes.

Concours universitaire pour 1896-1898. — Résultats définitifs.

A. — *Question de philologie classique.*

M. Sonnevile, Émile, né à Zarren, ancien élève de l'université de Gand, reçu docteur en philosophie et lettre (groupe : philologie classique) le 13 octobre 1896, ayant obtenu dans les deux épreuves réunies du concours 70 points sur 100 et au moins les trois cinquièmes du maximum des points attribués par le jury à chacune de ces épreuves, a été proclamé premier en philologie classique.

B. — *Questions de philologie germanique.*

1° M. De Reul, Paul-Jean-Jules-Maximilien, né à Boom, ancien élève de l'université de Gand, reçu docteur en philosophie et lettres (groupe : philologie germanique) le 14 octobre 1897, ayant obtenu dans les deux épreuves réunies du concours 115 points sur 135 et au moins les trois cinquièmes du maximum des points attribués par le jury à chacune de ces épreuves, a été proclamé premier en philologie germanique;

2° M. Witmeur, Émile-Thomas-René, né à Jupille, ancien élève de l'université de Liège, reçu docteur en philosophie et lettres (groupe : philologie germanique) le 30 octobre 1896, ayant obtenu dans les deux épreuves réunies du concours 100 points sur 135 et au moins les trois cinquièmes du maxi-

mum des points attribués par le jury à chacune de ces épreuves, a obtenu une mention honorable en philologie germanique.

Le jury a proposé l'impression au frais de l'État du mémoire rédigé à domicile par M. De Reul.

Concours universitaire pour 1898-1900 (délai dix-huit mois).

QUESTIONS A TRAITER A DOMICILE

FACULTÉ DE PHILOSOPHIE ET LETTRES.

1^{er} GROUPE. — *Philologie classique.*

- 1° Comparer les lettres de Synésius avec celles de Sidoine Apollinaire;
- 2° Les esclaves et les affranchis de l'empereur. Faire, d'après les auteurs et les inscriptions, une étude sur l'organisation de la maison privée des empereurs romains depuis Auguste jusqu'à Hadrien inclusivement;
- 3° Faire une étude critique et littéraire de l'œuvre de Bacchylide;
- 4° Étudier, d'après les inscriptions, la *præfectura fabrum*, dans les institutions romaines.

2^e GROUPE. — *Philologie orientale.*

- 1° Exposer, d'après les sources, les *sōḍaṣamārga* (cf. *Madhyamakavṛtti*, chap. XXIV, éd. de la Buddhist Text Society, p. 175; *Dharmasaṃgraha...*);
- 2° Exposer et expliquer les dispositions du droit musulman relatives à l'esclavage;
- 3° Étudier Savitor et Pûshan dans le *Rigveda*.

3^e GROUPE. — *Philologie romane.*

- 1° Faire une étude littéraire sur les frères de Goncourt;
- 2° Quel est le rapport entre les versions du *Gral* de Crestien de Troies, de Robert de Boron et du livre en prose de Perceval (éd. Potvin)? Faire l'historique de la question et exposer ensuite vos vues propres;
- 3° Étudier, au point de vue de la phonétique et de la morphologie, le dialecte wallon namurois;
- 4° Étude sur le poème de Gilles de Chin et les légendes relatives à ce personnage.

4^e GROUPE. — *Philologie germanique.*

- 1° Faire une étude grammaticale d'un dialecte brabançon en tenant compte de son développement depuis le XVI^e siècle;
- 2° Faire une étude sur la langue de Chamisso;
- 3° Étudier, au point de vue de la phonétique et de la morphologie, le dialecte flamand de la région bruxelloise;
- 4° L'influence des littératures étrangères sur la littérature flamande au XVII^e siècle.

5^e GROUPE. — *Philosophie et droit naturel.*

- 1° La théorie des passions dans David Hume;
- 2° Faire une étude critique sur les doctrines philosophiques d'Herbert Spencer, sans négliger sa théorie de l'inconnaissable;
- 3° La personnalité civile des associations est-elle de droit naturel?
- 4° Étudier la loi de Weber au point de vue de l'objectivité de nos sensations.

6^e GROUPE. — *Histoire.*

1^o Faire l'histoire de la découverte des Açores et rechercher l'origine de la dénomination d'îles flamandes, qui leur a été appliquée;

2^o Faire une étude critique sur Lambert-le-Bègue;

3^o Faire l'histoire critique des ducs de Lotharingie depuis la division du duché par Brunon jusqu'à l'avènement de la maison de Louvain (953-1106);

4^o Faire une étude critique des bases juridiques des persécutions contre les Chrétiens jusqu'à l'Édit de Milan.

ADMINISTRATION CENTRALE. — PERSONNEL.

Par arrêtés royaux du 2 septembre 1898, sont nommés :

Directeurs généraux : MM. Van Overbergh (Cyr.) et Emond (J.-B.), directeurs;

Inspecteur général de l'enseignement moyen : M. Tilman (Ch.), inspecteur.

ADMINISTRATION DE L'ENSEIGNEMENT MOYEN. — PERSONNEL.

Par arrêtés royaux des 25 et 30 juillet, 16 et 23 août 1898, sont nommés définitivement à leurs fonctions respectives :

M. Ernotte (J.-J.), porteur des diplômes de capacité pour l'enseignement du dessin dans la section professionnelle et dans la section des humanités des athénées et collèges, professeur de dessin à titre provisoire à l'athénée royal d'Ixelles;

M. Brabants (F.-L.), docteur en philosophie et lettres, professeur de flamand, d'histoire et de géographie à l'athénée royal d'Ostende;

M. Dumoulin (L.-J.-A.), gradué en lettres, surveillant à titre provisoire à l'athénée royal d'Ostende;

M. Craninx (E.), docteur en philosophie et lettres, professeur de 5^e latine à titre provisoire à l'athénée royal de Hasselt;

M. Maes (J.-B.), porteur d'un certificat d'études complètes d'humanités, surveillant à titre provisoire à l'athénée royal de Hasselt.

M. Biltris (A.-N.-H.), docteur en sciences naturelles, professeur à titre provisoire de physique, de chimie et d'histoire naturelle à l'athénée royal de Gand.

M. Shaw (A.-M.-J.), docteur en sciences naturelles, régent à titre provisoire de physique, de chimie et d'histoire naturelle à la section latine annexée à l'école moyenne de l'État pour garçons, à Thuin;

M. Couturiaux (H.-C.), docteur en sciences physiques et mathématiques, professeur à titre provisoire de sciences naturelles à l'athénée royal d'Anvers;

M. Pipers (P.-L.), porteur d'un certificat d'études complètes d'humanités, surveillant à titre provisoire à l'athénée royal d'Anvers;

M. De Meyere (J.-F.), docteur en philosophie et lettres, professeur à titre provisoire de troisième latine à l'athénée royal de Bruges.

Par arrêté royal du 2 septembre 1898, M. Demeuse (A.-J.), est déchargé, sur sa demande, de ses fonctions de préfet des études de l'athénée royal

d'Arlon, avec autorisation d'en conserver le titre honorifique. Il est admis à faire valoir ses droits à la pension.

Par arrêté royal du 15 juillet 1898, la démission offerte par M. Waroquiers (D.) de ses fonctions de professeur de gymnastique à l'athénée royal de Malines, est acceptée. Il est autorisé à faire valoir ses droits à la pension pour cause d'infirmité et à conserver le titre honorifique de ses fonctions.

UNIVERSITÉS DE GAND ET DE LIÈGE. — NOMINATION DES SECRÉTAIRES
DU CONSEIL ACADÉMIQUE POUR L'ANNÉE 1898-1899.

Par arrêtés royaux du 3 août 1898, MM. Boulvin, ingénieur principal de la marine, détaché à l'université de Gand avec le rang de professeur ordinaire dans la faculté des sciences, et Habets, professeur ordinaire à la faculté technique de l'université de Liège, sont nommés secrétaires du conseil académique de ces universités respectives pour l'année 1898-1899.

ARCHIVES GÉNÉRALES DU ROYAUME. — PERSONNEL.

Par arrêté royal du 2 août 1898, M. Goovaerts (A.-J.-M.-A.), archiviste adjoint, est nommé archiviste général du royaume, en remplacement de M. Piot, admis à la pension.

Par arrêté royal du 22 septembre 1898, M. Gaillard (Arthur), docteur en droit et en sciences politiques et administratives, chef de section aux archives générales du royaume, est nommé archiviste adjoint, à titre personnel.

M. Vander Haeghe (Henri), sous-chef de section, est promu au grade de chef de section.

ARCHIVES GÉNÉRALES DU ROYAUME. — HEURES D'OUVERTURE.

En vertu d'un arrêté ministériel du 29 septembre, la salle du public est ouverte tous les jours aux archives générales du royaume, de 9 heures à 18 heures, excepté les dimanches et les jours ci-après indiqués :

Le jour de l'an. — Le lundi de Pâques. — Le 9 avril (anniversaire de la naissance du Roi). — Le jour de l'Ascension. — Le lundi de la Pentecôte. — Le 21 juillet (anniversaire de l'inauguration de S. M. Léopold 1^{er}) et le 23 juillet à l'occasion des Fêtes nationales. — Le jour de l'Assomption. — Le jour de la Toussaint et le lendemain. — Le 15 novembre, jour de la fête du Roi. — Le jour de la Noël et le lendemain.

Elle est fermée à partir de 12 heures :

Le 2 janvier. — Le mardi-gras. — Le jeudi-saint. — Le jour de la Fête-Dieu. — Le mardi et le jeudi de la Fête communale de Bruxelles. — Le 22 juillet, à l'occasion des Fêtes nationales. — Le 22 août, anniversaire du mariage du Roi. — Le jour de l'ouverture solennelle des Chambres législatives.

ARCHIVES DE L'ÉTAT A MONS

Par arrêté royal du 3 août 1898, la démission offerte par M. Devillers

(Léopold), de ses fonctions de conservateur du dépôt des archives de l'Etat, à Mons, est acceptée.

Il est autorisé à conserver le titre honorifique de son emploi et à faire valoir ses droits à la pension.

Par arrêté royal du 22 septembre 1898, M. Poncelet (Édouard), conservateur adjoint du dépôt des archives de l'Etat à Mons, est nommé conservateur de ce dépôt, en remplacement de M. Devillers, admis à faire valoir ses droits à la retraite.

M. Prud'homme (Émile), employé au même dépôt, est nommé conservateur adjoint, en remplacement de M. Poncelet, prénommé.

NOUVELLES ET INFORMATIONS

M. Gaye, professeur du 5^e latine à l'athénée de Bruxelles, est nommé préfet des études à l'athénée d'Arlon, en remplacement de M. Demeuse, pensionné.

M. Bocksruith, 2^d professeur de français à l'athénée d'Anvers, rentre à l'athénée de Bruxelles où il remplace M. Gaye à la chaire de 5^e latine.

M. Raes, professeur de 5^e latine à l'athénée de Louvain, est nommé 2^d professeur de français à l'athénée d'Anvers.

M. Weemaes, professeur à l'École des cadets à Namur, est nommé professeur de 5^e latine à l'athénée de Louvain.

M. Pigeolet, professeur agrégé, surveillant à l'athénée d'Anvers, est nommé professeur de français et d'arithmétique à l'athénée d'Ostende.

M. Mallinger, docteur en philosophie et lettres, est nommé surveillant à l'athénée d'Anvers.

M. Pee, professeur de néerlandais à l'athénée de Hasselt, est nommé professeur d'allemand à l'athénée de Bruges.

M. Roger De Goey, professeur de langues germaniques à l'athénée de Chimay, est nommé professeur de néerlandais à l'athénée de Hasselt.

M. Biltris, docteur en philologie germanique, est nommé professeur de langues germaniques à l'athénée de Chimay.

M. Baujot, professeur agrégé, professeur au collège communal de Dinant, est nommé professeur de langues germaniques à l'athénée de Namur.

M. Riquire, professeur de 6^e latine à l'athénée de Gand, et M. Justice, professeur de 6^e latine à l'athénée de Verviers, ont permuté.

M. Martinot, surveillant à l'athénée de Huy, est nommé surveillant à l'athénée de Liège.

M. Leclère, docteur en philosophie et lettres, est nommé surveillant à l'athénée de Huy.

M. Hubert, docteur en philosophie et lettres, est nommé surveillant à l'athénée de Tournai.

M. Sonnevile, docteur en philosophie et lettres, est nommé régent spécial de latin à l'école moyenne de Schaerbeek.

M. Robbën, surveillant à l'athénée de Hasselt, est nommé 2^d professeur de français au même établissement.

M. Bertrand, professeur de 5^e latine à l'athénée de Malines, est nommé 2^d professeur de français à l'athénée de Mons.

M. Fonsny, 2^d professeur de français à l'athénée de Mons, est nommé professeur de rhétorique française à l'athénée de Verviers.

M. Bovy, docteur en philosophie et lettres, est nommé professeur intérimaire de rhétorique française à l'athénée d'Anvers.

M. Feytmans, docteur en philosophie et lettres, est nommé surveillant à l'athénée de Bruges.

M. De Gronckel, professeur à l'athénée de Bruges, est nommé professeur de 5^e latine à l'athénée de Malines.

M. Th. Louis, docteur en philosophie et lettres, est nommé surveillant à l'athénée de Tournai, en remplacement de M. Dovillée, pensionné.

M. Paulus, professeur de 3^e au collège communal de Nivelles, est nommé professeur de 5^e latine à l'athénée de Bruges.

M. Legrand, professeur à l'athénée de Liège, est nommé professeur à l'école des Cadets, à Namur.

M. Cavens, professeur d'histoire et de géographie au collège communal de Tirlemont, est nommé 2^d professeur de français à l'athénée de Hasselt.

M. Lepage, docteur en philosophie et lettres, est nommé professeur à l'école moyenne (section d'athénée) de Thuin.

M. Ballet, surveillant à l'athénée de Bruxelles, passe en la même qualité à l'athénée de Louvain.

M. Biltris, régent d'école moyenne, est nommé surveillant à l'athénée de Bruxelles.

M. Van Ryckelen, 2^d professeur de français à l'athénée de Hasselt, est nommé en la même qualité à l'athénée de Louvain.

CORRESPONDANCE

A Monsieur le Directeur de la Revue de l'Instruction publique en Belgique.

MONSIEUR LE DIRECTEUR,

L'année dernière, M. A. Cauchie a fait paraître dans votre *Revue* (pp. 267-277) un compte-rendu de mon recueil de documents, *Jérôme Aléandre et la Principauté de Liège* (Paris, Ricard, 1896, in-8°). Je m'excuse de répondre un peu tard à cet article; mais, pendant plusieurs mois, je n'ai pu prendre connaissance des revues belges. Il est vrai que vous l'aviez envoyé à mon éditeur, ce dont je vous remercie; mais des changements de domicile ont fait qu'il ne m'est parvenu qu'assez longtemps après.

J'aurais plaisir à promener vos lecteurs à travers les aménités du long compte-rendu de M. A. Cauchie; pour ne pas abuser de votre complaisance, je me bornerai à y relever deux courts passages, l'un pour prouver la bonne foi de l'auteur de l'article, et l'autre, sa bonne éducation (a).

1° P. 263, ligne 11. " Est-il question de la division de l'Empire en Cercles? L'auteur nous invite (p. 51, n. 3) à " les voir dans Sprünner, *Atlas hist.*, n° 43, „ etc., etc. „

Or, voici la note 3 de ma page 51: " Pour les appels à la chambre impériale, voir Polain, *Ordonnances de Liège*, III^e série, I, Préface, et surtout pp. xxix et suiv.; II^e série, I, pp. 22 et suiv., les diplômes de Maximilien et de Charles-Quint qui restreignent le nombre de ces appels. On sait que pour l'administration de la justice, etc., Maximilien avait divisé l'empire en dix cercles (les voir dans Sprünner, *Atlas hist.*, n. 43), Liège faisait partie du cercle de Westphalie. Voir Janssen, *L'Allemagne à la fin du Moyen Age*, p. 536; Daris, *Liège au XV^e siècle*, p. 622; Crahay, *Coutumes de Looz*, Préface. „

Sur cette question de l'administration de la justice à Liège, comme sur beaucoup d'autres, j'aurais pu me dispenser de toute annotation, puisque mon recueil avait pour objet principal *Aléander et ses relations avec Liège*. Toutefois, dans la note visée, je cite cinq ouvrages, trois recueils de sources et deux histoires, dont l'une est très estimée en Allemagne, et l'autre très estimée à Liège. Puis, par surabondance, *entre parenthèses*, j'indique Sprünner.

C'est cette seule parenthèse qu'a voulu lire M. A. Cauchie. N'est-il pas vrai qu'il a fidèlement rendu la physionomie de ma note? — Et avec plus de raison que lui, je pourrais ajouter moi aussi: " etc. etc. (b) „

2^o P. 275, ligne 27^e. “ *A supposer ces assertions exactes, rien n'obligeait M. l'abbé Paquier à traiter un sujet sans posséder les instruments de travail nécessaires. De plus, il a consulté, comme il le déclare, “ les archives de Bruxelles et la bibliothèque de Bourgogne „ sans rien y trouver.... „* ”

Je déclare deux choses à M. A. Cauchie : la première, c'est qu'on ne lance pas d'insinuations de ce genre sans pouvoir les prouver; la seconde, c'est que le 2, le 3 et le 4 août 1894, je suis allé à Liège et à Bruxelles. On peut avoir trois jours pour constater l'absence de documents manuscrits, et ne pas avoir trois mois pour consulter des imprimés (c).

Pendant ces trois jours, je me suis enquis ce que pouvait renfermer pour mon sujet les bibliothèques et archives de Liège et de Bruxelles, et je n'ai rien à retrancher à ce que j'ai dit sur ce point dans la préface de ma publication (p. XIX). De nouveau, je suis heureux de constater ici l'amabilité de M.M. les bibliothécaires, archivistes et autres savants belges auxquels jè me suis alors adressé.

Pour M. A. Cauchie, je n'ai pas l'honneur de le connaître, ni de l'avoir jamais vu. Mais les dix pages de son compte-rendu me montrent avec évidence qu'il doit être sujet à des accès de vivacité, et que, chez lui, la publication de mon ouvrage a déterminé une crise (d). J'ai pourtant encore trouvé sur Liège d'autres documents que je publierais sans doute bientôt; j'espère qu'en le lui annonçant à l'avance, j'éviterai à M. A. Cauchie toute surprise fâcheuse. Du reste, je lui dirai en terminant que, désormais, il peut écrire contre moi tout ce qu'il lui plaira; je le laisserai parfaitement tranquille. Nos lecteurs sont suffisamment renseignés sur ses procédés *scientifiques* pour pouvoir juger sa prose, passée et à venir (e).

Recevez, Monsieur le Directeur, toutes mes salutations.

J. PAQUIER,

Werne, près Münster, Westphalie,
le 27 juillet 1898.

(a) Dans le travail de M. l'abbé Paquier, nous avons signalé au moins *septante erreurs ou vices de méthode au point de vue strictement scientifique*. M. Paquier se borne à relever “ deux courts passages „ et se place à un point de vue qui n'a rien de scientifique. Nous prions les lecteurs de la *Revue* de revoir notre compte-rendu et de le comparer, pour le fond et pour le ton, avec la lettre de M. Paquier.

(b) Nous avons reproché à M. Paquier de se contenter de travaux de deuxième ou de troisième main et même de moindre valeur encore, alors qu'il avait à sa disposition les ouvrages de premier ordre. Entre bien d'autres exemples, nous avons invoqué ce fait qu'après avoir mentionné la division de l'Empire en dix cercles par Maximilien I, il nous invite à les voir dans l'atlas de Sprünner. La manière défectueuse dont M. Paquier cite ordinairement la littérature de son sujet, nous a fait croire qu'ici il se basait uniquement sur Sprünner pour la division de l'Empire en dix cercles et que les autres ouvrages signalés dans cette note étaient invoqués touchant l'administration de la justice. En quoi notre bonne foi est-elle en cause? —

Et quant aux autres exemples qui prouvent ce vice de méthode, que répond M. Paquier ?

(c) Dans ce passage que M. Paquier reproduit d'une manière incomplète, je n'insinue rien ; mais : 1^o je déclare que, contrairement aux assertions de M. Paquier, beaucoup de livres qu'il n'a pu se procurer ou consulter, existent encore en librairie et que plusieurs même se trouvent à Rome dans les bibliothèques publiques. Est-ce vrai ou non ? 2^o J'affirme que rien d'ailleurs ne l'obligeait à traiter un sujet sans posséder les instruments de travail nécessaires. Est-ce aller à l'encontre des exigences de la méthode ? 3^o J'estime enfin qu'il aurait pu profiter de son séjour à Bruxelles pour faire connaissance avec les imprimés utiles à son sujet. Est-ce ma faute si le temps lui a manqué ? Est-ce là un motif suffisant pour justifier l'insuffisance de son outillage bibliographique ?

(d) N'est-ce pas plutôt notre compte-rendu qui a provoqué une crise chez M. Paquier ?

(e) Les lecteurs seront bien mieux renseignés, s'ils veulent me faire l'honneur de relire mon compte-rendu. Tout en relevant les mérites du travail de M. Paquier, j'en ai critiqué les multiples défauts. Tout ce que celui-ci juge bon de reprendre, ce sont "deux courts passages", et cela pour juger du passé et de l'*avenir* ! Je n'ai pas à examiner si, comme il le prétend, M. Paquier est un bon devin et un bon prophète : restons sur le terrain scientifique. J'ai reproché à M. Paquier d'avoir manqué de netteté et de précision dans la conception de son sujet. Qu'a répondu M. Paquier ? Rien. — J'ai signalé plusieurs défauts de son plan. Qu'a répondu M. Paquier ? Rien. — J'ai critiqué sa méthode de références, les erreurs de son annotation. Qu'a répondu M. Paquier ? Rien. — J'ai relevé vingt-deux erreurs chronologiques. Qu'a répondu M. Paquier ? Rien. Etc. — Aussi nous n'avons rien à retrancher à notre conclusion : "M. l'abbé Paquier a publié de très bons documents ; mais sa manière de les éditer laisse beaucoup à désirer." Nous nous sommes d'ailleurs rencontré sur ce point avec la *Revue critique d'histoire et de littérature*, une des revues les plus autorisées en Europe. Nous y trouvons (2^e série, t. XLIV, p. 25) le jugement suivant : "*L'édition de M. l'abbé P. n'est malheureusement pas irréprochable ; loin de là.*" (A. C.)

PÉRIODIQUES

Byzantinische Zeitschrift, VII, 3^e et 4^e livraisons. — Sickel, Das byzantinische Krönungsrecht bis zum 10 Jahrhundert. — Ferrini, Edizione critica del νόμος γεωργικός. — Patzig, Ueber die Quelle des Anonymus Valesii. — Lambros, zu einigen Stellen des Michael Glykas. — Kubitschek, Κεφαλικός. — Praechter, Zur vulgären Paraphrase des Konstantinos Manasses. — Petit, Notes d'histoire littéraire. — Boll, Psellus und das grosse Jahr. — Mordtmann, Byzantinische Glasstempel.

Le Muséon et la Revue des religions, juin-août 1898. — De la conjugaison négative ainsi que de l'interrogative et de la dubitative, par R. de la Grasserie. — Les diverses recensions de la vie de S. Pakhôme et leur dépendance mutuelle, par P. Ladeuze.

Neue Jahrbücher für das Klassische Altertum, Geschichte und deutsche Litteratur und für Pädagogik. 1898, 6-7^{tes} Heft. — I. Studniczka, Die Siegesgöttin. — Ziehen, Zur Geschichte der Lehrdichtung in der spätrömischen Litteratur. — Fries, Schiller und Plutarch. — Boetticher, Neue Deutsche Litteraturgeschichten. — Steinhausen, Freytag, Burckhardt, Riehl und ihre Auffassung der Kulturgeschichte. — von Petersdorff, H. von Treitschke und seine Vorlesungen über Politik. — Anzeigen und Mittheilungen. — II. Ziegler, Ueber das höhere Lehramt. — H. Peter, Gymnasial- und Universitätsbildung. — Baldamus, Moderne Forderungen an den Geschichtsunterricht. — J. Ziehen, Ueber die Behandlung der Realien im französischen Unterricht. — Gast, Beiträge zur lateinischen Schulgrammatik. — Anzeigen.

8^{tes} Heft. — 1, Hirt, Sprachwissenschaft und Geschichte. — A. Fick, Zur ionischen Mundart und Dichtersprache. — L. Cohn, Philo von Alexandria. — Diestel, Der grosse Kurfürst. — Anzeigen und Mittheilungen. — II. Rüdiger, Petrus Angelicus Bargaeus. — Schwabe, Die Fürstenschule zu S^t Afra und das Jahre 1848. — Siebourg, Ueber eine halbjährige Studienreise in Italien. — W. Ruge, Anordnung des Lehrstoffes und Zeichen im geographischen Unterricht. — Anzeigen und Mittheilungen.

Revue des universités du Midi, t. IV, n^o 3. — M. Clerc, De la condition des étrangers domiciliés dans les différentes cités grecques (3^e art.). — G. Milhaud, Notes sur Kant. — G. Radet, Les débuts de l'école française d'Athènes; Correspondance d'Emmanuel Roul (2^e série). — Bulletin Hispanique, par G. Cirot et J. A. Brutails.

Rivista di filologia e d'istruzione classica, XXVI, 3 (Juglio, 1898). — Domenico Bassi, Sette epigrammi greci inediti. — Pietro Rasi, Sugli acrostici dell' *Ilias* latina. — Amatucci, D'un pretese poema di Virgilio sulle geste di Augusto. — Vivona, Sul IV libro dell' *Eneide* (appunti). — P. Rasi, A proposito di un facsimile di parte del codice Bernensis 363. — Costanzi, De bello lucanico quod Dionysius minor composuerit. — Fraccaroli, Un nuovo papiro omerico (Brit. Mus. pap. 732).

Zeitschrift für das Gymnasialwesen, 1898. Juni. — Loeber, Was heisst "im Anschluss an Gelesenen", in Bezug auf den lateinischen Uebungen? — Litterarische Berichte. — Jahresberichte des philologischen Vereins zu Berlin.

Juli. — Lincke, Sokrates und seine Apologeten. — Münch, Die Bedeutung der neueren Sprachen im Lehrplan der preussischen Gymnasien. — Litterarische Berichte.

August-September. — Sachse, Einige Bemerkungen zu den Vorschriften über die mündliche Reifeprüfung in den alten Sprachen. — Sorof, Induktives Lehrverfahren im lateinischen und griechischen Unterricht. — Schmidt, Die Arrianlectüre in Sekunda. — Litterarische Berichte.

COMPTE RENDUS.

Anthologia latina, ed. FR. BUECHELER et A. RIESE. Pars posterior. Carmina latina epigraphica conl. Fr. Buecheler. 2 vol., Leipzig, Teubner, 1895 et 1897. — "Autant on admire le travail et le talent de l'éditeur, autant on est déçu par le peu d'intérêt des morceaux qu'il avait à publier.", Rothstein, *Wochenschr. für Klass. Philol.*, 1898, n° 38.

Antigone, tragédie van Sophocles metrisch vertaald door J. van LEEUWEN Jr. Leyde, A. W. Sijthoff, 1897. 0 fl. 60. "Traduction appropriée à la scène.", A. H. G. P. Van den Es, *Museum*, VI, n° 6-7.

ARISTOFANE. *I Cavalieri tradotti in versi italiani da* AUGUSTO FRANCHETTI, con introduzione e note di DOMENICO COMPARETTI. Città di Castello, S. Lapi, 1899. L-110 pp. "Traduction élégante reposant sur une étude sérieuse du texte; introduction et notes utiles et sobres.", C. O. Zuretti, *Bollettino di filologia classica*, V, n° 2.

B. APOSTOLIDÈS. *Essai sur l'Hellénisme égyptien*. T. I : *L'Hellénisme sous l'Ancien et le Moyen Empire*. 1^{re} fascicule. Paris, Welter, 1898. XLVIII-62 p. "Fait bien augurer du reste.", *My, Rev. crit.*, 1898, n° 31.

ARISTOTELIS *de arte poetica liber*, recogn. I. BYWATER. Oxford, Clarendon Press, 1898. vi-51 pp. "Édition essentiellement conservatrice; on ne pourra juger de sa valeur que lorsque le commentaire annoncé aura paru.", *My, Rev. crit.*, n° 38-39.

BABRII *fabulae Aesopeae*, ed. O. CRUSIUS. IGNATI et aliorum *tetrasticha iambica*, ed. C. F. Mueller. Editio maior. Leipzig, Teubner, 1897. 8 mk. 40. "Édition modèle, fruit de longues et patientes études.", *J. van Leeuwen Jr., Museum*, VI, n° 6-7.

HENRI BECKER. *Un humaniste au XVI^e siècle. Loys Le Roy (Regius)*,

Paris, Lecène, 1896. 409 pp. in 8°. « L'auteur s'est beaucoup exagéré la valeur de son héros, qui ne fut qu'un humaniste très ordinaire. » J. Flach, *Rev. crit.* 1898, n° 36-37.

LOUIS BERTRAND. *La fin du classicisme et le retour à l'antique dans la seconde moitié du XVIII^e siècle et les premières années du XIX^e siècle en France.* Paris, Hachette, 1897. « L'auteur détruit lui-même sa théorie par les faits qu'il accumule : on voit clairement que le XVIII^e siècle n'avait plus rien à tirer des formules conventionnelles du XVII^e et qu'il demanda aux littératures antiques comme à celles de l'Angleterre et de l'Allemagne le secret de se dégager de ces formules; le romantisme fut le résultat de ce mouvement d'émancipation. Si chez M. B. le théoricien est pris en faute, l'historien est de grande valeur. » Raoul Rosières, *Rev. crit.*, 1898, n° 34-35.

MICHEL BRÉAL. *Essai de sémantique.* Paris, Hachette, 1897. « Fruit d'une expérience reposée; c'est le livre d'un savant et d'un artiste. » Masqueray, *Rev. des Univ. du Midi*.

K. BRUGMANN. *Vergleichende Laut-, Stammbildungs- und Flexionslehre der indogermanischen Sprachen.* Zweite Bearbeitung. Erster Band : Einleitung und Lautlehre. Strassbourg, Trübner, 1897, 28 mk. « Le livre est renouvelé et considérablement augmenté; il est inutile de faire l'éloge d'une œuvre dont personne ne songe à contester les grands mérites. » Bartholomae, *Wochenschr. f. klass. Philol.*, 1898, n° 39.

W. CHRIST. *Geschichte der griechischen Litteratur bis auf die Zeit Justinians.* 3^e Auflage. Munich, Beck, 1898. 16 mk. 50 M. Maas fait voir l'importance des additions et des changements introduits dans cette troisième édition. *Wochenschr. f. klass. Philol.*, 1898, n° 38.

M. TULLII CICERONIS. *Somnium Scipionis*, erkl. v. MEISSNER, 4^e Aufl. Leipzig, Teubner, 1897. IV — 32 pp. « Hautement recommandable. » V. Brugnola, *Bollettino di filologia classica*, V, n° 1.

W. CUNNINGHAM. *An essay on Western Civilization in its economic aspects* (Ancient times). Cambridge, 1898. XII—220 pp. in-8°. « Décrit avec prudence et souvent avec bonheur la vie économique de sociétés qui ont pratiqué l'économie politique comme M. Jourdain faisait de la prose. » B. A., *Rev. Crit.*, 1898, n° 31.

A. DEBIDOUR. *Histoire des rapports de l'Église et de l'État en France de 1789 à 1870.* Paris, Alcan, 1898. II-740 pp. in-8°. « Ouvrage exact et instructif, écrit dans un esprit vraiment scientifique sous une forme déclamatoire. » Ch. Seignobos, *Rev. crit.* 1898, n° 31

ARMIN DITTMAR. *Studien zur lateinischen Moduslehre.* Leipzig, Teubner, 1897. XII-346 pp. « La théorie de l'auteur prête à de graves objections, mais son livre rendra des services par l'abondance des matériaux. » V., *Bollettino di filologia classica*, V, n° 2.

ENGELBERT DRERUP. *Ueber die bei den Attischen Rednern eingelegten Urkunden.* Leipzig, Teubner, 1898. 142 pp. « Apporte de nouveaux éléments à la solution de cette question difficile; les conclusions de l'auteur, contrairement à l'opinion dominante, s'appuient sur des arguments solides. » C. O. Zuretti, *Bollettino di filologia classica*, V, n° 2.

ANNIE CROSBY EMERY. *The historical present in early Latin*. Ellsworth (Maine), Hencock County publishing Company, 1897. 120 pp. "Travail fait avec soin et qui peut servir à préciser les points restés dans l'ombre." Paul Lejay, *Rev. crit.*, 1898, n° 31.

F. FUNCK-BRENTANO. *Légendes et archives de la Bastille*. Paris, Hachette, 1898. XLVIII-275 pp. in-8°. "Tout, ou à peu près tout, est curieux et neuf dans les sept études, d'une forme brillante et spirituelle, dont se compose ce volume." A. C[huquet], *Rev. crit.*, 1898, n° 29.

E. A. GARDNER. *A Handbook of greek Sculpture*. London, Macmillan, 1896. "Livres non pas seulement à consulter mais aussi à lire." Fraccaroli, *Riv. di filolog. class.*, 1898, 3.

ED. HAHN. *Demeter und Baubo*. Berlin, Max Schmidt, 1897. 78 pp., in-8°. "À côté de choses bizarres, renferme des choses excellentes sur les origines de l'agriculture." Salomon Reinach, *Rev. crit.*, n° 38-39.

RENÉ HARMAND. *Essai sur la vie et les œuvres de Georges de Brébeuf*. Paris, Société française d'imprimerie et de librairie, 1897. "Ne garde pas la mesure voulue dans la réhabilitation du poète; c'est d'ailleurs une étude très complète et très minutieuse." Raoul Rosières, *Rev. crit.*, 1898, n° 36-37.

ALBERT HARRENT. *Les Écoles d'Antioche*. Paris, Fontemoing, 1898. 288 pp. "Cet ouvrage, qu'on ne lit pas sans intérêt, ne justifie point son titre. Le tableau du savoir en Orient au IV^e siècle est bien imparfait." J. B. Ch[abot], *Rev. crit.*, 1898, n° 29.

J. HIDÉN. *De casuum syntaxi Lucretiana*, I. Helsingfors (Berlin, Mayer et Müller), 1896. 2 mk. "Défectueux; manque de méthode et d'exactitude." J. Woltjer, *Museum*, VI, n° 6-7.

OTTO HOFFMANN. *Die griechischen Dialekte*. Bd. III : *Der ionische Dialekt*. Goettingue, Vandenhoeck et Ruprecht, 1898. 16 mk. "Ce volume est aussi soigné que les précédents et apporte des résultats nouveaux. On peut regretter que l'auteur se soit borné à l'étude de la phonétique." H. van Herwerden, *Museum*, VI, n° 6-7.

HORATIUS FLACCUS, erklärt von A. Kiessling. *Briefe*, 2^e Aufl., besorgt von R. Heinze. Berlin, Weidmann, 1898. 312 pp.; 3 mk. "Heinze a trop pieusement conservé des interprétations que Kiessling lui-même n'eût sans doute pas maintenues." Weissenfels, *Wochenschr. f. klass. Philol.*, 1898, n° 32.

M. IMMICH. *Zur Vorgeschichte des Orléanischen Krieges*. Nuntiaturberichte aus Wien und Paris. Heidelberg, Winter, 1898. xxiii-388 pp. in-8°. "Documents intéressants sur la guerre du Palatinat." R[euss]. *Rev. crit.*, 1898, n° 34-35.

A. N. JANNARIS, *An historical Greek Grammar*. Londres, Macmillan, 1897. xxxviii-737 pp. in-8°. "Cette grammaire, remarquable par l'abondance des matériaux mis en œuvre, embrasse à la fois le grec ancien et le grec moderne considérés dans leur développement historique." L. V[almaggi], *Bollettino di filologia classica*, V, n° 1.

KALBFLEISCH. *Ueber Galens Einleitung in die Logik*. Leipzig, Teubner,

1897. " Démonstre victorieusement l'authenticité de cet ouvrage „ My, Rev. crit., 1898, n° 34-35.

G. KRÜGER, *Geschichte der altchristlichen Litteratur in den ersten drei Jahrhunderten*. Nachträge. Mohr; Fribourg, Leipzig et Tubingue, 1897. 32 pages. " Apporte des additions ou des corrections à presque tous les paragraphes de l'ouvrage. „ Dräseke, Wochensch. f. klass. Philol., 1898, n° 33-34.

I. ATISCHEV, *Recueil d'inscriptions grecques chrétiennes de la Russie méridionale*, publié par la Société archéol. imp. Russe. St Pétersbourg. 143 pp. (en russe). " Travail extrêmement utile; commentaire et indices excellents. „ Semenov, Byz. Zeitsch., VII, p. 614.

HENRI LICHTENBERGER, *Richard Wagner poète et penseur*. Paris, Alcan, 1898. 498 pp. 10 fr. " Très clair et très intéressant. „ A. Ehrhard, Rev. crit., 1898, n° 30.

HENRI LICHTENBERGER. *La philosophie de Nietzsche*. Paris, Alcan, 1898. 186 pp. 2 fr. 50. " Exposé clair et impartial. „ A. Ehrhard, Rev. crit., n° 38-39.

BERTHOLD LITZMANN. *Das deutsche Drama in den litterarischen Bewegungen der Gegenwart*. Hambourg et Leipzig, Leopold Voss, 1896. 240 pp. " Étude personnelle et vues suggestives. „ A. C(huquet), Rev. crit., 1898, n° 32-33.

TITI LIVI *ab urbe condita liber III* ed. P. DI LAURO. Turin, Paravia, 1898. 166 pp. Le commentaire est loué par Cocchia, Riv. di filol., 1898, 3.

E. MARTIN et H. LIENHART, *Woerterbuch der Elsaessischen Mundarten*, III. Strasbourg, Trübner, 1898. 160 pp. (305-464). 4 mk. " Excellente publication. „ Critiques de détail. V. Henry, Rev. crit., 1898, n° 32-33. Cf. n° 5.

PH. MARTINON, *Les Amours d'Ovide*. Paris, Fontemoing, 1898. " Le commentaire sera plus utile que la traduction en vers. „ Waltz, Revue des Univ. du Midi.

GEORGE MELVILLE BOLLING, *The participle in Hesiod*. Washington, 1897. " Superficiel. „ My, Rev. crit., 1898, n° 36-37.

L. A. MILANI, *Museo topografico dell' Etruria*. Florence-Rome, Bencini, 1898. xvi-176 pp. " Cette vue d'ensemble sera la bienvenue. „ S. Reinach, Rev. crit., 1898, n° 31.

Mythographi Graeci, vol. III, fasc. I : *Pseudo-Eratosthenis Catasterismi*, rec. ALEX. OLIVIERI. Leipzig, Teubner, 1897. xviii-76 pp. " Nouvel apparat critique; heureuses rectifications. „ My, Rev. crit., 1898, n° 30.

ETTORE PAIS, *Storia di Roma*, Vol. I, Pars I. Critica delle tradizioni sino alla caduta del Decemvirato. Turin, Clausen, 1898. 629 pp. " La critique radicale de l'auteur rencontrera beaucoup d'opposition, mais ses résultats finiront par s'imposer. „ Costanzi, Riv. di filol. 1898, 3.

PALLADII *opus agriculturæ*, rec. J. C. SCHMITT. Leipzig, Teubner, 1898. 5 mk. 20. " Œuvre de patience, de jugement et de bon goût. Il est regrettable seulement que l'éditeur ne se soit pas servi du texte des *Geoponica* qui ressemble en plus d'un endroit d'une manière frappante à celui de Palladius. „ Gemoll, Wochenschr. f. Klass. Philol., 1898, n° 35.

PARADOPULOS-KERAMEUS, *Sanctissimi Patriarchae Photii, archiepiscopi Constantinopoleos, epistolae XLV e codicibus montis Atho nunc primum editae*. Petropoli, 130 p. " Parmi ces prétendues lettres de Photius, 24 sont déjà connues comme étant d'Isidore de Péluse; les 21 autres, inédites, appartiennent à Photius. „ Ehrhard, *Byz. Zeitschr.*, VII, p. 612.

GASTON PARIS. *Le poète Guillaume Coquillart*. Reims, 1898. 13 pp. " Résultats nouveaux. „ A. Jeanroy, *Rev. crit.*, 1898, n° 30.

LÉON PINEAU. *Les vieux chants populaires scandinaves. I. Époque sauvage. Les chants de magie*. Paris, Bouillon, 1898. xiv-336 pp. " Malgré des erreurs et des exagérations dues à l'influence d'And. Lang, ce livre est l'œuvre d'un folkloriste distingué et d'un homme de goût. „ V. Henry, *Rev. crit.*, 1898, n° 31.

GIOVANNI PINZA. *La conservazione delle teste umane e le idee ed i costumi coi quali si connette*. Roma, 1898. 190 pp. " Étude sur les superstitions relatives à la conservation des crânes humains ou des têtes momifiées; contribution importante à l'ethnographie et à la psychologie comparée. „ S. Reinach, *Rev. critique*, 1898, nos 34-35.

Scenicae Romanorum poesis fragmenta tertiis curis rec. OTTO RIBBECK. Vol. II. *Comicorum praeter Plautum et Syri quae feruntur sententias fragmenta*. Leipzig, Teubner, 1898. 5 mk. Lezius approuve Ribbeck d'avoir mis ses vers latins à la place du texte, et le texte des fragments dans l'apparat critique. *Wochenschr. f. Klass. Philol.*, 1898, n° 39.

G. SCHMID, *De Archestrati Gelsenis et Q. Ennii fragmentis quibusdam*. — ID., *De C. Lucilio et Archestrato, etc.* — ID., *De aquila, quae apud Horatium carm. IV, 4, etc.* St-Petersbourg, Ricker, 1896, 1897, 1898. 19, 33 et 29 pp. " Dissertations qui ne manquent pas d'intérêt sur des noms de poissons et d'oiseaux qui se rencontrent chez les auteurs anciens. L'auteur met à contribution l'ichthyologie et l'ornithologie pour résoudre certaines questions philologiques. „ My, *Rev. crit.*, 1898, nos 34-35, et V. Brugnola, *Bollettino di filologia classica*, V, n° 2.

J. SEGEBADE et ERN. LOMMATZSCH, *Lexicon Petronianum*. Leipzig, Teubner, 1898. ix-274 pp. " Satisfait pleinement à toutes les exigences de la science. „ Pietro Rasi, *Bollettino di filologia classica*, V, n° 2.

Sethianische Verfluchungstafeln aus Rom, herausgg. v. RICHARD WÜNSCH. Leipzig, Teubner, 1898. 124 pp. " Cette publication est une mine précieuse pour l'étude des sectes et des superstitions du IV^e et du V^e siècle. Bonne méthode et science rigoureuse. „ Camille Jullian, *Rev. crit.*, 1898, nos 32-33.

PAUL STAPPER, *La Grande prédication chrétienne. Bossuet, Adolphe Monod*. Paris, Fischbacher, 1898. " Œuvre originale d'un moraliste, mais comparé à Bossuet Monod s'effondre. „ Le Breton et Zyrowski, *Rev. des Univ. du Midi*.

TORQUATO TASSO. *Le Rime*, ed. critica a cura di ANGELO SOLERTI, Vol. I: *Bibliografia*. Vol. II: *Rime d'Amore*. Bologne, Romagnoli-Dall'Acqua, 1898. xvi-512 et 526 pp. in-8°. " Publication de la plus haute importance, faite avec infiniment de soin. „ P. de Nolhac, *Rev. crit.*, nos 38-39.

THEOPHRASTS *Charaktere*, herausggb. erkl. und übers. von der philologischen Gesellschaft zu Leipzig. Leipzig, Teubner, 1897. Lxiv-277 pp. " Le texte est établi avec soin; le commentaire est une source abondante de renseignements philologiques et archéologiques. ", My, Rev. crit., 1898, n° 32-33. — " Excellente édition. ", Le compte rendu donne des variantes tirées de quatre *Ambrosiani* inconnus. Bassi, Riv. di filol., 1898, 3.

THUCYDIDE. — EDM. LANGE, *Die Arbeiten zu Thukydides seit 1890* (extrait du *Philologus*, t. 56). Leipzig, Dieterich, 1897. 55 pp. — FRANZ MÜLLER, *Zu Thukydides* (notes tirées des papiers de L. Herbst, 1^e. Th. Leipzig, Teubner, 1898. 34 pp. — *Thucydidis historiae*, rec. D. C. HUDE. T. I : lib. I-IV. Leipzig, 1898. xiv-352 pp. " Les deux premières publications sont un hommage à la mémoire de L. Herbst. Le rapport de Lange est d'ailleurs très impartial. L'édition critique de Hude, fondée sur une recension complète et nouvelle des principaux manuscrits, sera désormais la base de toutes les discussions sur le texte de Thucydide. ", Am. Hauvette, Rev. crit., 1898, n° 32-33.

FR. UTZIG, *Handlexikon der Römischen Literaturgeschichte*. Brunswick, Wissmann, 1898. iv-87 pp. " Dessein louable, mal exécuté. ", V., Bollettino di filologia classica, V, n° 2.

J. VAN LEEUWEN, *Enchiridium dictionis epicae*. Leyde, Sijthoff, 1892-1894, 2 vol. 14 mk. 25. — *Homeri Iliadis carmina cum apparatu critico* ed. J. VAN LEEUWEN et M. B. MENDES DA COSTA. Editio altera; 2 vol. Leyde, Sijthoff, 1895-1896. 6 mk. " L'*Enchiridium* méritera la gratitude des spécialistes, mais les artifices employés pour uniformiser le dialecte de l'Iliade sont le plus souvent inadmissibles, et les principes des éditeurs renferment une exagération. ", Peppmüller, Wochenschr. f. Klass. Philol., 1898, n° 35.

M. TERENTI VARRONIS *Antiquitatum; Rerum divinarum libri I, XIV, XV, XVI; praemissae sunt Quaestiones Varronianae auctore REISCH. AGARD*. Leipzig, Teubner, 1898. 381 pp. 9 mk. 20. " Témoigne d'un grand travail et d'une compétence incontestable. ", Paul Lejay, Rev. crit., 1898, n° 32-33. — " Conscientieux. ", Samter, Wochenschr. f. Klass. Philol., 1898, n° 38.

DOMENICO VASSI, *Mitologia classica*. Vol. I : *Mitologia greca*. Milan, Vallardi, 1898. xii-188 pp. in-8°. " Excellent ouvrage de vulgarisation. ", L. V(almaggi), Bollettino di filologia classica, V, n° 1.

E. VEYSSIER, *De la méthode pour l'enseignement scolaire des langues vivantes*. Paris, Belin, 1898. 204 pp. in-8°. " Contient de sages remarques, fruits de l'expérience professionnelle de l'auteur, mais laisse en suspens la question essentielle de savoir si l'enseignement des langues vivantes doit avoir un but pratique ou un but éducatif. ", L. Roustan, Rev. crit., 1898, n° 29.

W. WARREN, *A study of conjunctive temporal clauses in Thukydides*. Berlin, Unger, 1897. 79 pp. " Bonne dissertation. ", My, Rev. crit., n° 38-39.

STAN. WITKOWSKI, *Prodromus grammaticae papyrorum graecarum aetatis Lagidarum*. Cracovie, Société de librairie polonaise, 1897. 65 pp. " Cette étude sera la bienvenue. ", My, Rev. crit., n° 38-39.

B. ZELLER. *Louis XIII. Marie de Médicis chef du conseil, 1614-1616*. Paris, Hachette, 1898. xii-398 pp. in-12. " Livre minutieux, scrupuleux, instructif, et où ne manque pas ce qui peut-être manqua ailleurs au même historien : l'intérêt dramatique. „ G. Syveton, *Rev. crit.*, 1898, n° 30.

G. DES MAREZ. *Étude sur la propriété foncière dans les villes du moyen âge et spécialement en Flandre*. Gand, Engelcke, 1898. xxv-392 pp. in-8°. " Le rp., tout en critiquant les idées de l'auteur sur la formation des villes du moyen âge reconnaît que son livre tiendra une place des plus distinguées parmi les nombreux travaux des érudits qui s'occupent de la question tant controversée de l'origine des institutions municipales. „ F. Funck-Brentano, *Rev. crit.*, 1898, n°s 38-39.

E. DISCAILLES. *Charles Rogier*. Bruxelles, Lebègue, 1892-1895. 4 vol. in-8°. " Ouvrage indispensable et très bien écrit, mais tournant parfois au panégyrique. „ M. de Vreese, *Museum*, VI, n° 6-7.

P. FREDERICQ. *Geschiedenis der Inquisitie in de Nederlanden (1025-1520)*, t. I, II, 1892-1897. Gand, 114 et 193 pp. in-8°. " Exposé complet et précis. „ J. Hansen, *Deutsche Literaturzeitung*, 1898, n° 27.

P. L. MULLER et ALPH. DIEGERICK, *Documents concernant les relations entre le duc d'Anjou et les Pays-Bas (1576-1584)*, t. IV. La Haye, Nijhoff, 1898, xiv-576 pp. in-8°. " Le choix des documents n'est pas toujours à l'abri de toute critique, mais le recueil est infiniment précieux pour l'étude de la misérable politique du duc d'Anjou. „ R[eu]ss, *Rev. crit.*, 1898, n°s 36-37.

L'OPINION DE L'HISTORIEN ÉDOUARD GIBBON

SUR LES ÉTUDES CLASSIQUES

Édouard Gibbon, l'auteur de *l'Histoire de la décadence et de la chute de l'empire romain* (1737-1794), reçut une instruction assez irrégulière. A cause de sa constitution faible et de sa santé délicate, tantôt il fut confié à des précepteurs particuliers, tantôt il fréquenta l'école, mais toujours avec des interruptions plus ou moins longues. Il se forma surtout par la lecture de traductions des auteurs grecs et latins, parmi lesquels il préféra de plus en plus les historiens, et finalement s'éprit d'une véritable passion pour l'histoire, dévorant avec avidité tous les livres qui lui tombaient entre les mains.

Vers l'âge de quinze ans, il fut mis par son père au collège de la Madeleine à Oxford, où il arriva, comme il le dit lui-même, " avec un fonds d'érudition capable d'embarrasser un docteur et un degré d'ignorance dont un petit écolier aurait eu honte " ¹. Sa préparation scientifique étant absolument

¹ *Mémoires de Gibbon*, trad. française, Paris, an V, I, p. 41 (p. 63 M.). — Les mémoires de Gibbon suivis d'ouvrages posthumes et de la correspondance de l'auteur ont été publiés sous le titre de *Miscellaneous Works* par son ami Lord Sheffield en 1796 et, d'une manière plus complète, en 1814. N'ayant pu me procurer aucune de ces publications, je citerai les mémoires d'après la réimpression qui en a été faite par les soins de Henri Morley en 1891 chez George Routledge and Sons à Londres (*Memoirs of Edward Gibbon written by himself and a selection from his letters*). Mais comme j'ai pris le parti de mettre souvent sous les yeux du lecteur une traduction de passages originaux et qu'en général, sauf certaines corrections de détail, j'ai suivi celle de l'édition française en deux volumes, dont l'auteur a préféré rester inconnu, j'indiquerai toujours d'abord les pages de cette édition et j'ajouterai entre parenthèses le renvoi au texte de Morley.

insuffisante et ses maîtres ou répétiteurs, ni trop zélés ni trop habiles pour le conduire, il ne fit guère de progrès et s'adonna aux amusements de la jeunesse; mais dégoûté après quelque temps de l'oisiveté, " il se jeta sans armure dans le labyrinthe dangereux de la controverse „. Le résultat de ces nouvelles lectures fut la conversion de Gibbon à la religion catholique romaine (1753). Par cet acte, le retour au collège de la Madeleine lui fut fermé à jamais, et pour le ramener à la foi protestante, son père l'envoya alors à Lausanne auprès du pasteur Pavilliard. Il y resta environ cinq ans (1753-1758). C'est ici que le futur historien, qui abjura le catholicisme déjà à la Noël de l'année 1754, a reçu sa véritable éducation, dirigé d'abord par les leçons de Pavilliard, puis abandonné de plus en plus à lui-même et étudiant dans son cabinet l'histoire, la géographie, les classiques latins et français, les éléments du grec et les principes de la philosophie. Pour les mathématiques seules, il a suivi pendant deux hivers les cours d'un professeur de l'Académie de Lausanne.

Comme on le voit par cette notice biographique, Gibbon est en général autodidacte. La méthode qu'il a suivie, il l'a exposée plus tard dans ses mémoires, dans lesquels il nous communique également ses procédés de composition. Le traducteur français estime que ces mémoires enseignent non seulement comment l'on écrit et l'on compose, mais encore comment on doit étudier et même comment on doit lire¹. Gibbon les a d'ailleurs écrits en partie avec l'intention d'être utiles aux étudiants². De plus, dès que, son instruction finie, il fut revenu en Angleterre, il publia en français un *Essai sur l'étude de la littérature*, où il entreprit de " faire valoir l'objet de ses études favorites „. C'est dans ces deux ouvrages, dans l'*Essai* et dans les *Mémoires*, qu'il a consigné les idées qu'il s'était formées sur la valeur éducative et sur l'enseignement des langues et des littératures classiques, et je vais tâcher d'en rendre compte en parlant d'abord de la manière dont ces choses devraient être étudiées, pour m'élever ensuite à la considération des raisons qui semblent justifier cette étude.

¹ L. c., I p. VII. — ² Cf. I, p. 87, 95, 121/2 (p. 90, 96, 112 M.); II, p. 1 et suiv.

I.

Gibbon est partisan de l'éducation publique. Il y voit, d'un point de vue anglais, il est vrai, les mêmes avantages littéraires, moraux et civils sur lesquels les pédagogues ont appelé tant de fois l'attention. " Je serai toujours porté „, dit-il, " à me réunir à l'opinion commune; savoir, que nos écoles publiques, qui ont produit tant de personnages éminents, sont les mieux adaptées au génie et à la constitution du peuple anglais. Un jeune homme spirituel y acquiert une expérience préalable et pratique du monde; et ses camarades deviennent les amis futurs de son cœur ou de la carrière politique qu'il embrasse. Dans les rapports libres avec ses égaux, les habitudes de confiance, de fermeté et de prudence se mûrissent; la naissance et les richesses s'y apprécient d'après le mérite personnel, et on y a vu plus d'une imitation bouffonne de rébellion représenter sous leurs véritables couleurs les ministres et les patriotes de la génération naissante. Nos séminaires d'instruction ne correspondent pas exactement à ce précepte d'un roi de Sparte " que l'enfant doit être élevé dans les arts qui seront utiles à l'homme „, puisqu'il peut sortir de Westminster ¹ et d'Eton un savant accompli, profondément ignorant des affaires et du ton de société que doit posséder à la fin du XVIII^e siècle un Anglais homme du monde. Mais ces écoles peuvent prétendre au mérite d'apprendre ce qu'elles se proposent d'enseigner, le latin et le grec. Elles mettent dans les mains du disciple les clefs de deux importants magasins, et il n'a pas à se plaindre si par sa faute ensuite il les perd ou les néglige. La nécessité de faire marcher ensemble des capacités et des applications de degrés inégaux, prolonge de huit ou dix ans les études de jeunesse, qui pourraient être terminées dans la moitié de ce temps par le maître habile d'un seul disciple; mais un exercice répété et l'exactitude de la discipline contribuent à fixer dans l'esprit vide encore la science verbale de la grammaire et de la prosodie, et celui qui n'a fait que des études particulières ou qui s'est élevé lui-même et qui possède le sens et

¹ Gibbon avait fréquenté cette école pendant quelques années.

l'esprit des classiques, peut choquer par une fausse quantité l'oreille délicate d'un critique bien fustigé au collège „¹.

Un seul avantage important de l'éducation publique paraît manquer dans cette apologie, celui qui résulte de l'émulation. Mais Gibbon le connaissait et l'appréciait très bien. A l'âge de dix-neuf ans, il se détermina à apprendre le grec; il y fut initié par les leçons de Pavilliard; après que celui-ci l'eut laissé à lui-même, il continua pendant un certain temps, cherchant à interpréter l'Iliade, Xénophon et Hérodote. “ Mais privée d'aide et d'émulation „, écrit-il dans ses mémoires, „ mon ardeur se refroidit par degrés, et du travail stérile de chercher des mots dans un dictionnaire, je revins à la conversation libre et familière de Virgile et de Tacite „². L'aveu venant d'un esprit aussi actif, studieux et persévérant, possède une autorité tout à fait supérieure. Si le même résultat ne s'est pas produit pour le latin, c'est qu'il était déjà plus avancé dans cette matière, lorsqu'il arriva à Lausanne, et qu'il trouva un compagnon d'études dans son ami Deyverdun, avec lequel il avait formé le plan de repasser tous les classiques latins³.

Gibbon est d'avis que l'enseignement des langues doit commencer par celui des langues anciennes. Car il condamne “ la méthode détestable „ des professeurs de son temps, “ qui en enseignant d'abord les langues mères arriveraient avec tant de facilité et de clarté à l'origine et aux étymologies des idiomes dérivés „⁴. Comme premiers auteurs à mettre entre les mains des élèves, il recommande Cornélius Népos et Phèdre. Voici ses raisons : “ Les vies de Cornélius Népos, l'ami d'Atticus et de Cicéron, sont écrites du style de l'âge le plus pur : sa simplicité est élégante, sa brièveté abondante. Il peint les hommes et les mœurs, et avec tels éclaircissements, que tout pédant n'est pas à la vérité propre à donner, ce biographe classique peut initier un jeune écolier à l'histoire de la Grèce et de Rome.

“ L'usage des fables et des apologues a eu l'approbation de tous les âges depuis l'Inde ancienne jusqu'à l'Europe moderne. Ils offrent sous des images familières les vérités de la morale

¹ *L. c.*, I, p. 33 (p. 59 M.). — ² *L. c.*, I, p. 91 (p. 93 M.). — ³ *L. c.*, I, p. 90 (p. 92 M.). — ⁴ *Ibid.*, p. 91 (p. 93 M.).

et de la prudence; et l'entendement le moins avancé (pour prendre en considération les scrupules de Rousseau) ne supposera ni que les bêtes parlent ni que les hommes mentent. La fable représente le véritable caractère des animaux; et un habile maître peut tirer de Pline et de Buffon plusieurs agréables leçons d'histoire naturelle : science bien adaptée au goût et à la capacité des enfants.

„ La latinité de Phèdre n'est pas exempte de quelque alliage de l'âge d'argent; mais sa manière est concise, polie et sentencieuse. L'esclave thrace respire avec discrétion le souffle de la liberté, et quand le texte n'est pas corrompu, le style est clair „¹.

En considérant ces raisons de près, on constate qu'elles sont tirées autant du fond que de la forme des ouvrages recommandés. Pour le fond, l'histoire, les règles de la morale et de la prudence semblent fournir les principaux motifs de choix, sans que les sciences naturelles soient écartées. Ces mêmes considérations, y compris l'esprit de liberté, reviennent dans ce que Gibbon dit de Cicéron et des modèles de style : “ Je lus avec plaisir et attention *toutes* les épitres, *toutes* les oraisons et les plus importants traités de rhétorique et de philosophie, et à mesure que je lisais, j'applaudissais à cette observation de Quintilien : que tout homme qui étudie peut juger de ses progrès par le plaisir que lui fait éprouver l'orateur romain. Je goûtai les beautés du langage; je respirai l'esprit de liberté, et ses exemples et ses préceptes me pénétrèrent des sentiments publics et privés qui conviennent à un homme.

„ Cicéron chez les Latins, Xénophon chez les Grecs sont en effet les deux anciens que je proposerais les premiers pour modèles à l'homme de lettres d'un esprit élevé, non seulement à cause du mérite de leur style et de leurs sentiments, mais en outre pour les admirables leçons, applicables à presque toutes les situations de la vie publique et privée, qu'on y trouve „².

La méthode que Gibbon avait adoptée pour s'approprier la forme et le fond des auteurs classiques, est excessivement simple, mais d'une efficacité parfaite. Elle comprend en somme

¹ L. c., I, p. 26 (p. 55 M.). — ² L. c., I, p. 88 (p. 91 M.).

trois parties : 1) les versions et les rétroversions; 2) l'interprétation et la lecture répétée; 3) les analyses ou extraits et les dissertations.

Sa manière de traduire les auteurs est décrite par lui en ces termes : " J'adoptai pour mes traductions françaises et latines une méthode excellente, que, d'après ses succès, je recommande volontiers à l'imitation de ceux qui étudient. Je fis choix de quelques écrivains classiques, tels que Cicéron et Vertot, les plus estimés pour la pureté et l'élégance du style. Je traduais, par exemple, en français une épître de Cicéron, et la laissant de côté, jusqu'à ce que les mots et les phrases fussent effacés de ma mémoire, je rétablissais de mon mieux le français en latin et comparais ensuite chaque phrase de ma version imparfaite avec l'aisance, la grâce, l'exactitude de l'orateur romain. Pareille expérience fut faite sur plusieurs pages des Révolutions de Vertot. Je les mettais en latin, les remettais en français après un intervalle suffisant et recherchais de même avec soin la ressemblance ou la différence entre les copies et l'original. Peu à peu j'eus moins à rougir, je fus plus content de moi, et je poursuivis la pratique de ces doubles versions, qui remplirent plusieurs volumes, jusqu'à ce que j'eusse acquis la connaissance des deux idiomes et l'habitude au moins d'un style correct " ¹.

Cet exercice était accompagné et suivi de la lecture des meilleurs auteurs, en premier lieu de Cicéron. Après avoir achevé l'étude de celui-ci, le jeune homme de dix-huit ans forma et mit " presque à exécution " pendant son séjour à Lausanne le plan de repasser les classiques latins sous les quatre divisions : " 1) d'historiens; 2) de poètes; 3) d'orateurs et 4) de philosophes, d'après un ordre chronologique à dater de Plaute et de Salluste jusqu'à la décadence de la langue et de l'empire de Rome " ². Cette revue rapide ne fut cependant pas superficielle. Il se livra " à une seconde et même à une troisième lecture de Térence, Virgile, Horace, Tacite, etc., et il n'abandonnait jamais un passage difficile ou corrompu qu'il ne l'eût retourné sous tous les aspects dont il était susceptible „

¹ *L. c.*, I, p. 87 (p. 90 M.). — ² *L. c.*, I, p. 89 (p. 92 M.).

Ce qui prouve le mieux combien ces interprétations et ces lectures étaient sérieuses et approfondies, c'est que Gibbon faisait en français les extraits raisonnés de tous les ouvrages qu'il lisait, et qu'il ajoutait sur les points obscurs ou controversés des observations qui " s'étendirent quelquefois jusqu'à devenir des essais particuliers „. " Je puis lire encore sans rougir „, dit-il dans ses mémoires, " une dissertation de huit pages in-folio sur huit vers (287-294) du quatrième livre des Géorgiques de Virgile „¹. Plusieurs de ces extraits et de ces dissertations ont d'ailleurs été publiés par lord Sheffield dans les œuvres posthumes.

Quel coup d'œil juste ! quelle ardeur ! quelle persévérance ! On ne saurait en effet douter que le jeune Anglais n'ait trouvé comme par intuition la bonne voie pour se pénétrer de l'esprit et du goût des classiques, et peut-être aujourd'hui même pouvons-nous apprendre à cette école. Nous avons bien les versions et les thèmes d'imitation et de reproduction, que Rollin avait du reste déjà recommandés, mais, du moins dans notre pays, nous ne les rattachons ni assez régulièrement ni assez intimement aux auteurs ; nous semblons négliger plus ou moins la répétition assidue des classiques expliqués, ce qui permettrait une véritable lecture ou traduction cursive, et nous n'avons guère recours au moyen si utile des analyses et des extraits raisonnés.

(*A suivre.*)

P. HOFFMANN.

¹ *L. c.*, I. p. 90 (p. 92 M.).

LA GÉOGRAPHIE

DANS L'ENSEIGNEMENT SUPÉRIEUR EN BELGIQUE

D'après les prescriptions de la loi de 1890, l'enseignement de la géographie à l'Université a été fractionné, réparti entre diverses facultés et comme noyé dans d'autres branches ; aucun lien ne réunit les divers cours consacrés à l'étude de cette science, et pour ainsi dire chacun de ces cours s'adresse à des catégories d'élèves très variées.

C'est ainsi que les candidats en philosophie et lettres se destinant au doctorat en philosophie et lettres ont des *exercices sur la géographie*. Les docteurs en philosophie et lettres du groupe B (histoire) suivent des leçons de *géographie* et d'*histoire de la géographie*. Les candidats en histoire naturelle ont un cours de *notions élémentaires de géographie physique*. Les docteurs en sciences naturelles du groupe des sciences minérales doivent suivre des leçons de *géographie physique*. Pour les grades d'ingénieur des mines et d'ingénieur industriel, le programme porte : *géographie industrielle et commerciale*. Enfin de nouvelles dispositions prescrivent pour ceux qui se destinent aux carrières consulaires, l'enseignement de la *géographie physique, politique, industrielle et commerciale*.

De tous ces cours, ceux du doctorat en philosophie et lettres ouvrent seuls aux élèves universitaires une carrière pour l'enseignement de la géographie dans les athénées et les collèges : c'est parmi ces docteurs seuls que se recrutent les professeurs de l'enseignement moyen chargés de donner cette branche simultanément avec l'histoire.

Pour nous rendre compte de la part faite à la géographie dans l'enseignement universitaire, nous aurons à nous guider par les programmes des cours suivis par ces futurs professeurs de géographie.

Reproduisons donc le programme des cours de l'Université de Gand pendant l'année académique 1896-1897, pour ce qui concerne les études en question ¹.

B. — HISTOIRE.	JOURS ET HEURES.	
	PREMIER SEMESTRE	SECOND SEMESTRE
Encyclopédie de l'histoire.	Mardi, 9 à 10 h.; jeudi 11 à 12 h.	Jedi, 9 à 10 h.
Histoire de la philosophie (cours de 2 ans).	Lundi, mercredi, 8 à 9 h.; samedi, 9 à 10 h.	
Géographie et histoire de la géographie (en flamand) (cours de 2 ans).		Lundi, mardi, jeudi, vendredi, 8 à 9 h.
Institutions grecques et institutions romaines (cours de 2 ans).	Mercredi, jeudi et vendredi, 10 à 11 h.	
Institutions du moyen âge et des temps modernes (cours de 2 ans).	Mardi, mercredi, jeudi, 9 à 10 h.	
Critique historique et application à une période de l'histoire.	Mercredi, 3 à 5 h.	Vendredi, 3 à 5 h.
	Vendredi, 9 à 10 h.	Vendredi, 9 à 10 h.
	Mercredi, 3 à 5 h.	Mercredi, 3 à 5 h.
	Lundi, 3 à 5 h.	Lundi, 3 à 5 h.
	Vendredi, 4 à 6 h.	Vendredi, 4 à 6 h.
Épigraphie grecque et latine (en flamand).	Lundi, 9 à 10 h.	Jedi, 10 à 11 h.
Paléographie du moyen âge (en flamand).	Mardi, 11 à 12 h.	Mardi, 11 à 12 h.
Diplomatique.		Mardi, 9 à 10 h.
Histoire de la littérature grecque et de la littérature latine (cours de 2 ans).	Mardi, 10 à 11 h.; mercredi, 9 à 10 h.	Mercredi, 8 à 9 h.; samedi, 10 à 11 h.
Histoire des littératures modernes (cours de 2 ans) (en flamand).	Samedi, 10 à 11 h.	
Histoire de la pédagogie et méthodologie.		Mardi, mercredi, jeudi, vendredi, 7 à 8 h.

¹ Rappelons, pour ne plus y revenir, que les candidats en philosophie et lettres consacrent une heure par semaine à des exercices pratiques sur la géographie; les exercices pratiques sur l'histoire pour les élèves de la même catégorie sont de quatre heures par semaine.

Complétons ce tableau en disant que parmi les matières du doctorat en philosophie dont il s'agit ici, figurent comme branches *facultatives*, non comprises dans les examens et se rattachant à l'enseignement donné à ces docteurs, un cours de *cosmographie* et un cours de *géographie physique*. Ils se font en flamand et ont une durée de deux ans; les jours et heures de ces leçons ne sont pas déterminés au programme. Depuis quelques années déjà, ces cours n'ont pas été donnés.

Si nous nous en rapportons au tableau qui précède et qui indique à la fois les matières et l'horaire de l'enseignement spécial donné aux élèves se destinant à devenir professeurs d'histoire et de géographie, nous constatons que, durant le premier semestre, 24 heures par semaine sont consacrées aux sciences historiques proprement dites, tandis que rien n'est accordé à la géographie; durant le second semestre, 16 heures par semaine sont attribuées à l'étude de l'histoire et 4 heures seulement à celle de la géographie. En prenant donc pour base d'évaluation le nombre de leçons de l'année académique 1896-1897, nous trouvons approximativement 620 heures pour l'enseignement des sciences historiques et 54 heures pour la géographie. Le rapport des leçons d'histoire à celle de géographie est donc de 11,5 à 1 et cette distribution des matières est maintenue pendant deux années, durée normale des cours dont il s'agit.

Faisons remarquer aussi que neuf professeurs se partagent la tâche de former les futurs historiens, tandis qu'un seul professeur est chargé de la branche qui nous occupe, et que ce savant est obligé de donner, en outre, des cours d'histoire politique de l'antiquité, de critique historique et d'histoire de l'art.

Il est évident qu'il n'y a pas de parité entre l'histoire et la géographie; cela ressort de ce qu'on vient de lire. Pourtant, s'il est démontré que l'histoire doit prendre les neuf dixièmes du temps des jeunes docteurs pour les mettre à même d'apprendre et d'enseigner cette science, il n'y a rien à dire; mais si l'on pense qu'avec le programme que nous venons de mettre sous les yeux du lecteur, il sera possible de former de savants géographes et de bons professeurs de géographie, on se trompe. Il n'est de doute pour aucun de ceux qui ont étudié cette

science et qui en ont suivi les progrès qu'elle est trop vaste, trop complexe, pour qu'il soit possible d'en effleurer toutes les parties durant le temps que lui consacre ce programme.

Notons bien que c'est avec cette préparation très sommaire, que le jeune professeur de géographie se trouvera devant ses élèves et se verra forcé de donner ses leçons. Encore si la géographie se restreignait à l'histoire de cette science et à la géographie politique, n'aurait-on pas d'objection aussi grave à formuler contre le programme que nous discutons; mais ce n'est là qu'une faible fraction de la géographie moderne, dont le domaine touche à la fois aux sciences mathématiques, à l'astronomie, à la physique, à la géologie, à la zoologie, à la botanique, à l'anthropologie, etc.

A ce que nous venons de constater pour l'enseignement donné à nos futurs professeurs de géographie et pour leur préparation pédagogique, je vais opposer ce qui se fait dans les universités de langue allemande. Je choisis comme point de comparaison un Institut géographique bien outillé : celui de l'Université de Vienne.

Je ne m'arrêterai pas à décrire en détail l'organisation de cette école célèbre de géographie, à la tête de laquelle se trouvent en ce moment MM. Penck et Tomaschek. Je me bornerai à indiquer les grandes lignes du plan d'études et des exercices auxquels les élèves se livrent. ¹

Tout étant à créer chez nous, il me paraît utile de montrer ce que nous devons imiter si nous voulons établir notre enseignement géographique sur des bases vraiment scientifiques et rationnelles.

¹ Je renvoie pour une description plus complète au travail publié par M. Penck sur l'Institut géographique de Vienne. *Geogr. Abhandlungen herausgegeben von Prof. A. Penck*, V. I, 1891. Poirel, *Revue internationale de l'Enseignement*, 1889, p. 54. Voir aussi la notice : *La Géographie dans l'enseignement supérieur en Belgique*, qui a paru dans le T XI du *Bulletin de la Société belge de géologie*, 1897, p. 221-250. Depuis cette publication M. de Martonne a donné dans sa note sur *l'Enseignement de la Géographie dans les universités allemandes*, *Revue internationale de l'Enseignement supérieur*, 1898, p. 251, des renseignements intéressants sur les Instituts géographiques dans ces universités, et en particulier sur celui de l'université de Vienne.

Il est inutile d'insister sur l'importance des Instituts annexés aux cours universitaires; on sait que c'est à leur création, en ces dernières années, que sont dus en grande partie les progrès réalisés dans l'étude des sciences. Les travaux exécutés par les élèves dans ces laboratoires les conduisent par le plus court chemin aux observations personnelles, ils les font profiter du savoir et de l'expérience du maître, ils leur apprennent la technique et les manipulations propres à chaque branche.

C'est surtout à M. Penck qu'on doit d'avoir organisé l'Institut géographique de Vienne. Ce qu'il a tenté de réaliser, c'est l'installation d'un *laboratoire de géographie* dans le vrai sens du mot, où les élèves se livrent sous l'œil du professeur à des recherches pratiques, et où la division du travail est poussée aussi loin qu'il est nécessaire. L'enseignement oral et pratique y est donné par des hommes de haute réputation, dont les noms sont universellement connus.

En Autriche, comme aussi en Allemagne, l'enseignement universitaire complet de la géographie est de quatre années. Il comprend une série de leçons réparties sur les trois premières années; la quatrième est consacrée plus spécialement à la préparation de la dissertation inaugurale exigée pour l'obtention du grade de docteur.

A l'Institut de Vienne, la géographie physique occupe le premier rang. M. Penck consacre à cette branche cinq heures de leçons par semaine durant toute l'année académique. Quant à la géographie politique, trois heures par semaine lui sont consacrées.

Les cours dont nous venons de parler sont les cours fondamentaux, considérés comme ceux de géographie proprement dite. Quant aux cours facultatifs, suivis généralement par les étudiants qui se destinent d'une manière spéciale à la géographie, signalons ceux sur l'éthnographie, sur l'anthropogéographie, sur l'histoire de la géographie, sur la géographie mathématique, sur la météorologie, et surtout sur la géologie. Ajoutons que tous les élèves qui se destinent à l'enseignement suivent un cours de pédagogie d'une heure par semaine pendant un semestre.

Cette simple énumération des cours ainsi que leur durée

relative témoignent en faveur d'une tendance prononcée à rapprocher la géographie des sciences exactes et naturelles. On constate, en particulier, la large part faite à la géologie; la raison s'en trouve dans les rapports qui unissent ces deux branches d'une manière tellement intime qu'il est souvent presque impossible de tracer les limites qui les séparent.

Pour répondre aux nécessités de l'enseignement géographique M. Penck a créé ses cours pratiques; il a atteint ainsi le but de l'enseignement supérieur : faire connaître l'ensemble des vérités scientifiques avec leur physionomie actuelle, fournir à ceux qui veulent se livrer au culte désintéressé de la science les connaissances exigées pour aborder les études approfondies, donner à ceux qui se destinent à l'enseignement les notions scientifiques nécessaires et la formation pédagogique indispensables pour remplir leur mission.

Les exercices auxquels ces jeunes gens se livrent se rapportent aux projections, aux constructions géographiques, à la géographie générale; ils dressent des cartes régionales, ils cherchent à fixer avec plus d'exactitude l'orientation des lignes de volcans, à tracer la marche des tremblements de terre, à déterminer la densité de la population, à établir la bathymétrie de certains lacs et le débit des cours d'eaux par des données nouvelles; ils complètent ou corrigent les isobathes des océans, ils reportent sur des cartes l'extension et la marche des glaciers, ils calculent des moyennes d'altitude pour une région donnée, ils déterminent la quantité de chaleur qu'elle reçoit, la répartition des pluies, la marche de l'érosion, etc. En un mot, les élèves se livrent pratiquement à l'étude de tous les problèmes que comporte la science de la terre envisagée au point de vue géographique. Le professeur est présent à l'Institut, plusieurs heures chaque jour, dirigeant les travaux, enregistrant les résultats et guidant les recherches, comme le ferait un chef de travaux dans un laboratoire de chimie.

Les résultats obtenus par ces exercices pratiques et ceux qu'amènent les recherches géographiques les plus récentes sont le sujet de conférences que les élèves se donnent entre eux, sous la présidence de M. Penck.

Quoique l'Institut de M. Penck soit une admirable école pour la formation des jeunes professeurs et que le but pédagogique ne soit jamais perdu de vue, tout y est mis en œuvre aussi pour permettre aux élèves de se livrer à des études approfondies de géographie. C'est pour cette raison qu'on a réuni dans la bibliothèque non seulement tous les manuels scolaires et les ouvrages pédagogiques relatifs à notre science, mais toutes les grandes publications géographiques. Cette bibliothèque est installée à demeure à l'Institut même; elle constitue une collection précieuse de plusieurs milliers de volumes exclusivement consacrés, peut-on dire, à la géographie et aux sciences qui s'y rattachent. Mais le département le plus riche et le plus remarquable de cette bibliothèque est sans contredit celui de la cartographie; la collection s'élève à *environ cinq mille cartes* auxquelles il faut ajouter *près d'une centaine d'atlas*.

L'enseignement oral confié à des maîtres éminents, les exercices pratiques, les conférences hebdomadaires, les riches collections de photographies et de cartes, la bibliothèque, sont des moyens incomparables d'acquérir la science, ce sont des sources où l'on peut puiser à pleines mains des connaissances géographiques approfondies; mais si l'enseignement oral et pratique donné à l'Institut de Vienne se bornait à ces leçons et à ces exercices, il se différencierait à peine de ce qui se fait ailleurs : tout au plus serait-il caractérisé par des développements plus grands donnés aux cours, et par des travaux pratiques parfaitement conduits et fréquentés avec une assiduité remarquable. J'ajoute même que toutes les méthodes suivies dans cet établissement géographique et dont nous avons parlé jusqu'ici se rapprochent beaucoup des méthodes de recherches historiques où l'observation directe de la nature ne trouve qu'une place très restreinte. Or, comme tout montre que c'est au groupe des sciences naturelles que la géographie, entendue dans son sens le plus large, se rattache, elle doit adopter les méthodes de recherches qui sont propres à ces sciences.

Il faut aujourd'hui pour faire des géographes des hommes qui sachent interroger la nature et qui, la voyant face à face,

comprennent ses manifestations. Ils doivent pouvoir se repérer, construire les cartes de leurs voyages, observer et noter les phénomènes naturels, reconnaître la nature du sol, celle de la faune et de la flore, déterminer l'altitude, le climat d'une région, etc.

C'est pour donner à son enseignement le caractère qui convient aux sciences naturelles auxquelles il rattache sa science, que M. Penck a organisé des *excursions géographiques*. Ces courses scientifiques, durant lesquelles il met ses élèves en contact direct avec la nature, sont le trait propre de ses leçons. Durant ces excursions, les élèves s'exercent, sous sa conduite, à résoudre les problèmes géographiques que présentent les régions alpines ou les environs immédiats de Vienne, la Bohême, etc. On comprend aisément quels avantages considérables les élèves doivent retirer de ces courses scientifiques. Le professeur les habitue à discerner les traits caractéristiques du sol, attire leur attention sur la végétation et sur ses rapports avec la nature des terres et des roches; il leur analyse les éléments du paysage topographique. On relève à la boussole la route parcourue, on prend la direction et l'inclinaison des couches de terrain, on réunit les données et les matériaux qui doivent servir aux exercices pratiques. Des mesures d'altitude et de température sont notées durant toute la course; on se livre, en un mot, aux observations qu'on ferait dans un voyage d'exploration en pays inconnu.¹

Telles sont, en résumé, l'organisation de cet Institut et l'énumération des ressources mises à la disposition de la jeunesse studieuse : hâtons-nous d'ajouter qu'elle les utilise avec zèle.

Les élèves et les anciens élèves de l'Institut ont fondé une *Association des géographes de l'Université de Vienne* qui publie

¹ Pour permettre à des jeunes gens peu fortunés de suivre ces excursions, des bourses qui montent jusqu'à 30 florins leur sont accordées. Outre ces courses géographiques, les élèves suivent généralement celles dirigées par les professeurs de géologie. C'est ainsi qu'ils ont fait cette année des excursions géologiques aux environs de Vienne et jusque dans le bassin silurien de Bohême.

ses bulletins contenant des articles bien faits, écrits uniquement par ceux qui ont fréquenté les cours de cette école; les membres de cette association se réunissent tous les quinze jours. Ceci prouve combien l'impression donnée est profonde : les anciens élèves demeurent attachés à la science qui leur a été enseignée, et en continuant à s'y livrer, ils complètent leur instruction et suivent les progrès de la géographie.

Une preuve non moins évidente de l'importance des résultats obtenus par cet enseignement nous est fournie par les travaux sortis de l'Institut de Vienne et qui ont été publiés par les élèves. Ces mémoires sont nombreux et plusieurs d'entre eux portent le caractère d'œuvres vraiment scientifiques. Ils sont relatifs à l'orométrie, à la morphologie de la surface du globe, à la météorologie envisagée dans ses rapports avec la géographie, aux variations du niveau de certains lacs et de celui de la mer, à la densité de la population, à la température des fleuves de l'Europe centrale, etc.

Un grand nombre de ces jeunes gens occupent aujourd'hui des chaires de professeur dans l'enseignement moyen et, grâce à leur formation et à leurs connaissances, on doit s'attendre à voir les sciences géographiques cultivées dans les gymnases autrichiens comme elles ne le sont peut-être dans aucun autre pays. J'ajoute que la réputation de l'Institut géographique de Vienne s'est bien vite étendue et qu'elle est universelle aujourd'hui; aussi voit-on des élèves étrangers venir de toutes parts y suivre les cours et les exercices pratiques.

(A suivre.)

A. F. RENARD.

COMPTES RENDUS

EDUARD NORDEN. **Die antike Kunst prosa vom VI Jahrhundert v. Chr. bis in die Zeit der Renaissance.** 2 vol. Leipzig, Teubner, 1898. XVIII-969 pp. 28 marks.

D'autres risqueraient sans doute le terme de " prose d'art ", ou même de " prose artiste ", pour rendre en français ce composé *Kunstprosa* qui désigne l'objet des études de M. Norden. Je le traduirai tout simplement par " prose littéraire, " ce terme distinguant suffisamment l'*écriture* savante du langage ordinaire de M. Jourdain. Sans doute, en un certain sens, " tout ce qui n'est point prose est vers, et tout ce qui n'est point vers est prose ". Mais le terme de prose éveillant déjà par lui-même une idée littéraire, M. Jourdain a raison de s'étonner qu'on décore de ce nom son langage, quand il dit " comme l'on parle " : " Nicole, apportez-moi mes pantouffles, et me donnez mon bonnet de nuit. " Au contraire, c'est de la prose, et même de la prose littéraire qu'il fait à sa manière, lorsqu'il veut mettre dans un billet : " Belle marquise, vos beaux yeux me font mourir d'amour. " Lui " qui n'a point étudié et qui fait cela tout du premier coup, " il emploie inconsciemment un certain nombre des moyens artistiques qui sont devenus vulgaires au cours des siècles. Sa phrase vise à avoir du nombre : c'est un hexamètre avec une élision fautive après le premier et le troisième pied. Elle offre des assonances : belle-beau, mourir-amour. Elle renferme une grosse métaphore. Le Maître de philosophie, qui est le Gorgias de ce Strepsiade, achève de tourner l'image à la mode, en la traduisant : " Les feux de ses yeux réduisent votre cœur en cendres. "

Nombre et cadence, assonances et jeux de mots, métaphores

et termes poétiques, ajoutez l'antithèse et quelques autres figures, voilà les principaux moyens de style dont l'emploi conscient distingue la prose littéraire du langage familier. Ces moyens, de même que les éléments de tous les arts, sont extrêmement anciens, et ont leur origine dans la nature même de notre esprit; par exemple, le nombre et l'assonance dans le discours sont des tendances populaires et universelles d'où sont sorties à la fois la poésie et la prose littéraire. Mais en tant que constituant un art séparé, les procédés du style ont été découverts, analysés, définis et catalogués par les Grecs qui sont les créateurs de la prose véritable. Poursuivre l'histoire de la prose ainsi entendue depuis le premier emploi raisonné des éléments qui en font un art, c'est-à-dire depuis Thrasymaque et Gorgias (V^e siècle avant J.-C.), jusqu'à l'époque de la Renaissance, tel est l'objet de l'ouvrage de M. Norden. C'est donc toute l'histoire de la prose antique, grecque et latine, jusqu'à l'apparition de la prose moderne, qu'il s'est donné pour tâche de retracer. Il convient d'indiquer brièvement les divisions de l'ouvrage afin de montrer la richesse et la variété du sujet parcouru.

Le premier livre (656 p.), consacré à l'antiquité proprement dite, comprend une première partie qui traite de la prose grecque et romaine jusqu'à l'Empire; la seconde partie étudie la période impériale en deux grands chapitres, l'un qui va d'Auguste à Trajan, l'autre d'Hadrien jusqu'à la fin de l'Empire.

En général, avant d'examiner dans les œuvres mêmes le style de chaque genre et de chaque époque, la *pratique*, l'auteur expose la *théorie*, telle qu'elle était comprise et énoncée par les contemporains, et en citant leurs propres témoignages. Cette disposition originale nous permet de suivre le développement du style antique selon l'esprit que les anciens eux-mêmes apportaient dans les questions relatives à l'art d'écrire.

Pour la période classique de la prose grecque, l'auteur a pu s'épargner beaucoup de développements, le sujet ayant déjà été traité par M. Blass dans son grand ouvrage sur l'*Éloquence attique*. Néanmoins cette partie de l'ouvrage est à lire, parce que les faits y acquièrent une lumière nouvelle,

en apparaissant rangés selon leur importance relative pour l'évolution générale. Ils sont aussi poursuivis jusqu'à leurs origines d'une façon beaucoup plus pénétrante que chez M. Blass. L'importance du rythme de la prose, dès avant Thrasymaque, nous est montrée comme toute naturelle et évidente dans cette langue grecque où l'élément musical intervenait à un degré inconnu des idiomes modernes. Pareillement, M. Norden fait très bien voir que, si Gorgias est en quelque sorte l'ordonnateur des figures qui portent son nom, antithèses, jeux de mots, style poétique, il n'en est point l'inventeur, et qu'on les rencontre déjà çà et là chez Empédocle, Héraclite, Hérodote, les Éléates, etc. Gorgias n'a fait qu'ériger en système des modes d'expression en faveur de son temps, et qui avaient leur origine dans le tour particulier de la pensée grecque elle-même. Bien mieux que les termes de "langue de *si*," ou de "langue de *ja*," ne caractérisent tel ou tel idiome moderne, le nom de "langue de *μὲν* et de *δὲ*," définirait le grec dans sa physionomie la plus spéciale. Or, ce n'est pas Gorgias qui a inventé ces particules, pas plus que l'aptitude éminemment hellénique d'apercevoir d'un seul coup chaque objet sous deux aspects antithétiques. Mais on peut dire que cette aptitude, précieuse en soi, Gorgias l'a exploitée et poussée jusqu'à la manie, et qu'il a ainsi inoculé à la prose antique le germe d'un poison qui devait finalement la corrompre.

Avec la fin de la période attique (après 300), commence la décadence de la prose grecque. Il y a là un tournant important dans le développement de la prose. Il est analogue, à beaucoup d'égards, à celui que l'auteur indique au début de l'Empire, et qu'il caractérise d'une façon sommaire sous les rubriques suivantes : Séparation de la littérature et de la vie, Individualisme. Décadence de l'éloquence publique. Floraison de l'éloquence d'école. On aimerait de lire de même quelques considérations générales au début de la période inaugurée par Démétrius de Phalère. Ceci est à peine un reproche; il va de soi qu'en raison de son extrême étendue, le sujet ne pouvait être parcouru sans entraîner certaines inégalités dans les développements.

Il faut insister sur ce chapitre consacré à Démétrius de

Phalère et à l'éloquence Asiatique. Il est d'une importance capitale pour la théorie qui est l'idée maîtresse du livre de M. Norden. C'est alors en effet qu'apparaissent nettement les deux grands courants littéraires dont la marche et les rapports constitueront à ses yeux toute l'histoire ultérieure de la prose. L'un de ces courants est l'Asianisme, l'autre l'Atticisme. Le premier cherche à renouveler sans cesse le style par l'emploi hardi des figures de Gorgias. Par réaction contre cette tendance, l'Atticisme érige en règle l'imitation savante de classiques consacrés. En un certain sens, l'Asianisme représente l'esprit des temps nouveaux et il introduit dans le style un principe de changement et de vie. C'est pourquoi M. Norden l'appelle le style moderne ou le nouveau style, tandis que l'Atticisme ou le classicisme est le style ancien ou archaïque, condamné à ne recevoir que des formes momifiées, incapable de transformer la langue suivant les nécessités changeantes de chaque époque. Pendant tous les siècles qui suivent, l'histoire de la prose nous est présentée par M. Norden comme la lutte entre le style ancien et le style nouveau, tels que nous venons, après lui, de les définir.

L'une et l'autre tendance se continuent également dans les proses latine et grecque de l'Empire. De même que, chez les Grecs, les modèles des conservateurs littéraires sont les Attiques, les autorités de leurs congénères Romains sont Cicéron, Salluste, Tite-Live. Aux Hyperatticistes qui poussent à l'extrême la superstition classique, correspondent chez les Latins Fronton et ses disciples. Entre les deux écoles, se trouvent quelques esprits modérés, comme Quintilien, qui essaient un compromis. La même classification des écrivains se répète après Hadrien, pendant l'époque de la seconde sophistique dont le beau livre d'Erwin Rohde sur le " Roman grec ", avait déjà fait connaître les principaux caractères.

Avant de passer de la littérature païenne à la littérature chrétienne, M. Norden a cru utile de placer un certain nombre de remarques générales sur les conditions nouvelles où vont se produire les ouvrages d'esprit. Ces pages sont parmi les plus intéressantes que l'on puisse lire sur ce sujet tant de fois débattu.

Parmi les oppositions de principe qui séparent les deux

littératures, M. Norden distingue et développe particulièrement les suivantes : 1° Disparition de l'individualisme antique. Tandis que l'homme antique ne reconnaissait pas d'autorité sur sa pensée, même à ses dieux, le christianisme apportait une religion révélée et des dogmes qu'il fallait accepter comme la vérité absolue. " *Πίστευσον* est chrétien, *μέμνασο ἀπιστεῖν* est hellénique „ Pour ce cas de même que pour les suivants, M. Norden fait bien voir comment l'idéal païen est redevenu en honneur à la Renaissance. 2° Disparition de la sérénité antique. " Le moine chrétien veut être *sponte miser, ne miser esse queat*, tandis que la parole du païen vulgaire est plutôt *θάγωμεν καὶ πλώμεν, αὐτίκον γὰρ ἀποθνήσκομεν*, celle du philosophe *aequam memento*, etc. 3° Disparition de l'exclusivisme national et de l'exclusivisme social de l'antiquité. La littérature des Chrétiens, comme leur religion, a une tendance internationale, et en même temps elle s'adresse à toutes les classes de la société. 4° Disparition de la beauté de la forme.

Si, malgré ces antinomies fondamentales, il put s'établir entre l'hellénisme et le christianisme un compromis, c'est qu'il fut préparé et facilité par des tendances secondaires qui, dans le monde païen finissant, étaient en harmonie avec l'esprit de la nouvelle religion. L'individualisme et la liberté étaient en décadence. Comme fatiguée de tant de siècles de recherche, la pensée antique cherchait le repos dans l'acceptation d'autorités doctrinales. Les différentes sectes de philosophie s'en rapportaient à la parole du fondateur du système. Porphyre avait même voulu ériger les oracles au rang d'une sorte de révélation païenne. D'autre part, malgré son caractère général de joyeuse sérénité, la littérature antique avait de tout temps, et surtout vers sa fin, présenté des ombres et des tristesses : que l'on songe à Sénèque et à Épictète. Enfin, surtout à partir d'Alexandre et avec les Stoïciens, l'hellénisme s'était internationalisé, et il avait proclamé l'égalité des droits entre les hommes. Quant à la beauté de la forme, bien qu'elle s'y déclarât indifférente en principe, la littérature chrétienne allait bientôt s'efforcer de s'approprier les procédés du style antique. Tous les moyens de la rhétorique des sophistes, utilisés au profit des idées

nouvelles, se retrouveront dans l'homélie chrétienne : c'est la démonstration de cette continuité qui prête ici une vie et un attrait particuliers aux études de M. Norden.

Les écrits du christianisme primitif n'appartiennent point à l'histoire littéraire proprement dite. Parmi les trois évangiles synoptiques, celui de Luc, comme l'avait déjà remarqué S^t Jérôme, offre relativement le meilleur style. M. Norden soumet ce style à une analyse pénétrante et féconde en résultats, de même que celui des Actes des Apôtres et des Lettres de S^t Paul.

Dans la théorie, les auteurs chrétiens ont souvent affecté de proclamer qu'il fallait écrire sans préoccupation de l'effet artistique, mais leur pratique s'est inspirée de principes tout différents. Dans la masse encore si peu ordonnée des sermons des premiers siècles, M. Norden a su, pour la première fois, introduire un classement d'après un ordre à la fois chronologique et générique. C'est surtout à partir du quatrième siècle que l'on voit le style chrétien recourir à tous les artifices de l'ancienne rhétorique sophistique. Les principaux orateurs de la chaire sont alors formés à l'école des rhéteurs anciens, et ils ont commencé par enseigner eux-mêmes l'art de la parole. Basile et Grégoire de Nazianze ont étudié à Athènes sous les célèbres professeurs Himérius et Prohaeresius; Chrysostome est l'élève de Libanius, qui l'aurait choisi entre tous pour son successeur, " si les Chrétiens ne le lui avaient pas volé „. Les hommes instruits allaient alors au sermon comme à un régal littéraire, et Chrysostome doit s'élever expressément plus d'une fois contre l'habitude d'applaudir la parole sacrée dans les églises.

Dans les circonstances solennelles, la forme du sermon reproduit celle du Panégyrique ancien; pour les sujets didactiques, il revêt la forme de la *Diatribé*. Le style des Atticistes impliquait à la fois un respect de l'antiquité païenne et une sorte de sénilité impuissante qui n'étaient guère compatibles avec les hardiesses et les ambitions d'une religion jeune et pleine de vie. Tout naturellement, la rhétorique chrétienne s'engagea dans le courant de l'Asianisme. Les discours de Grégoire de Nazianze sont remplis de concettis à la Gorgias, de termes poétiques, et d'antithèses distribuées sous la forme

ordinaire des *isokola* (membres égaux) et des homoiotéleutes (assonances finales); la phrase est hachée et découpée en petits membres fortement rythmiques. M. Norden arrête au triumvirat formé par Grégoire, Basile et Chrysostome ses études sur la prose grecque. Avec l'aide de l'Histoire de la littérature Byzantine de M. Krumbacher, il ne serait pas difficile de continuer dans le même esprit l'examen et le classement des œuvres de l'époque Byzantine proprement dite.

La ligne de style que M. Norden fait partir de Gorgias se retrouve également en Occident jusqu'à la fin de la littérature latine. C'est ici que se place le style que l'on a appelé le latin d'Afrique. Avec une grande force d'arguments, M. Norden prend parti contre ceux qui ont imaginé la distinction d'un style africain proprement dit. Le *tumor Africus*, la splendeur orientale, le parallélisme sémitique, les survivances puniques, tous les caractères que l'on a voulu reconnaître dans ce style, n'ont rien de particulier à l'Afrique. La phrase emphatique, bizarre et maniérée des Africains n'est rien autre que l'Asianisme grec sous un vêtement latin. Entre le style des rhéteurs antérieurs formés à l'école des Grecs comme Valère Maxime et Pline (Panégyrique), et celui de Florus, d'Apulée et de Tertullien, il n'y a qu'une différence de degré ou de quantité, aucun différence de principe ou de qualité. D'ailleurs, on verra le même style fleurir dans les diverses provinces, et spécialement en Gaule (Sidoine Apollinaire, Ennodius, Grégoire de Tours, etc.), à mesure qu'elles se succèdent dans la suprématie littéraire.

Pour Tertullien en particulier, M. Norden montre fort bien la continuité de l'ancien courant sophistique. Au point de vue du style, il est un digne successeur de Gorgias et d'Hégésias. L'antithèse est le signe distinctif de sa manière, de même que les jeux de mots, le parallélisme des membres, les homoiotéleutes, et les clausules rythmiques. En passant. M. Norden s'arrête à signaler l'importance historique des constructions grecques introduites dans la langue latine par Tertullien: " S'il s'est conservé, dit-il (p. 610), dans les langues romanes, des constructions grecques, la cause en est, en dernière analyse, à Tertullien dont la pratique s'accorde avec celle des plus anciennes traductions de la Bible, par exemple

φιλεῖν ἔχω, amare habeo, io amerò, οἶδ' οὐτι, scio quod (quia), io sò che. „ Je me permettrai de dire que pour ces constructions en particulier, j'aurais besoin d'une démonstration plus convaincante pour admettre qu'elles sont dues à l'influence de Tertullien plutôt qu'à une transformation spontanée et populaire du latin.

Le second livre du grand ouvrage de M. Norden étudie d'une façon générale dans une première partie la tradition antique au moyen âge et pendant la période de l'humanisme. Une seconde partie est consacrée spécialement au style de la prose latine tour à tour pendant ces deux époques.

L'importance du moyen âge, au point de vue littéraire, consiste dans son rôle d'intermédiaire entre la culture antique et les temps modernes. M. Norden montre que jamais l'état de la civilisation générale n'a été plus bas au moyen âge qu'aux époques d'abandon complet de l'antiquité, jamais plus élevé que dans les siècles où rois et empereurs favorisaient de tous leurs efforts le retour aux sources anciennes. La première partie du second livre constitue ainsi une étude préliminaire destinée à éclairer l'histoire des vicissitudes du style. Tour à tour, M. Norden passe en revue les pays où la civilisation trouva un asile après les invasions des barbares : l'Irlande, la Grande-Bretagne, la Gaule avec la Renaissance Carolingienne qui fit par la suite de Paris le centre des études. Viennent ensuite la lutte entre les *auctores* et les *artes* dans l'éducation, et le triomphe de la scholastique qui marque un profond abaissement dans l'étude des auteurs classiques, enfin l'humanisme et la renaissance des lettres.

La seconde partie étudie la prose latine du moyen âge au même point de vue que la prose antique, successivement dans sa tendance classique et dans sa tendance moderne. Ici encore, c'est le style moderne qui représente la véritable vie : s'il est bizarre, fantastique, barbare, entortillé, il est bien ainsi l'expression du goût de l'époque. Ce latin du moyen âge était encore à certains égards une langue vivante, capable de transformations de toute espèce. Le coup de mort fut donné au latin par ces mêmes humanistes qui crurent, en le ramenant à la norme classique, l'appeler à une vie indéfinie et l'élever au rang de langue internationale de la

civilisation. Ils ne réussirent qu'à le momifier définitivement et à ouvrir la voie aux développements des langues modernes.

M. Norden consacre ses derniers et intéressants chapitres au latin des humanistes, à la lutte du Cicéronianisme et de ses adversaires et à l'influence de cette lutte sur les langues modernes. Les historiens des littératures modernes cherchent d'ordinaire à établir quelle nation est responsable de l'invention du style de mauvais goût qui sévit vers le même temps en Italie (Marino), en Espagne (Gongora) et en France. En réalité, la source commune est l'imitation de mauvais modèles anciens. Il en est de même du style infecté de la manie de l'antithèse qui corrompt au seizième siècle toute la littérature européenne. En Angleterre, John Lyly, le créateur de l'Euphuisme, ne faisait qu'imiter le style de l'Espagnol Guevara, comme l'ont déjà démontré des savants Anglais. M. Norden, poussant plus loin ses recherches, essaie de découvrir les origines du même style en Espagne. Là encore, le style antithétique, le parallélisme des phrases, s'expliquent, en dernière analyse, par l'influence de Gorgias dont les figures sont transmises par l'intermédiaire des écrivains anciens. M. Gomperz, qui avait reconnu la similitude entre le style espagnol et celui de Gorgias, semblait croire que l'identité des conditions historiques avait produit, à deux mille ans d'intervalle, les mêmes phénomènes littéraires. Après une enquête approfondie sur les études de Guevara et les tendances de ses contemporains, M. Norden arrive à la conclusion que cet Espagnol dont la manière servit un moment de modèle à toute l'Europe, ne faisait qu'outrer un goût commun à beaucoup d'humanistes de son temps qui croyaient imiter les côtés les plus brillants du style d'Isocrate et de Cicéron. Ainsi, jusque dans les premiers essais des littératures modernes, se manifeste la persistance des recettes captieuses imaginées, deux mille ans auparavant, par le subtil rhéteur de la Sicile.

J'ai essayé d'exposer aux lecteurs simplement l'idée fondamentale du livre de M. Norden. Dans tous ses détails et ses développements, l'ouvrage est une mine trop riche d'aperçus nouveaux et de trouvailles ingénieuses pour qu'il soit possible d'en apprécier la valeur autrement que par une lecture per-

sonnelle. A titre d'exemple d'une question spéciale étudiée à la fin de l'ouvrage, je me bornerai à signaler les résultats inattendus auxquels M. Norden a été conduit par ses recherches sur l'histoire de la rime. Dans la poésie des peuples modernes, la rime est un emprunt au style des hymnes latins, et chez ceux-ci, la rime n'est elle-même, en dernière analyse, que l'homoiotéleute des rhéteurs qui, au cours des temps, était devenu le signe caractéristique de la prose élevée. C'est de la prose raffinée des rhéteurs, composée de membres rythmiques et rimés, que la rime a passé dans le style des sermons et dans les hymnes chantés. De la poésie hymnique latine, elle a passé depuis le neuvième siècle dans les langues populaires. Un appendice consacré à une question connexe, celle de la clausule rythmique, donne de l'histoire de ce phénomène une esquisse qui corrige et complète les résultats déjà acquis par les travaux de MM. Blass, Duchesne, L. Havet et W. Meyer sur le même sujet.

Le livre de M. Norden est un modèle de l'application d'une saine méthode historique à ces questions de style et de rhétorique que l'on continue encore trop à étudier d'après un point de vue purement théorique et dogmatique. Il a exigé une somme de lectures et de recherches véritablement prodigieuse. Outre les écrivains et les théoriciens de l'antiquité, du moyen âge et de la Renaissance. M. Norden a mis à profit tous les travaux modernes importants qui ont vu le jour en Allemagne et à l'étranger. Partant de l'observation très juste que le secret de la prose littéraire s'était transmis des Latins aux peuples romans et particulièrement aux Français, il a fait une étude approfondie des théories de style enseignées par les maîtres français surtout aux deux derniers siècles, et il a retiré de son commerce avec eux un sens littéraire et un goût de la forme que l'on rencontre rarement chez ses compatriotes.

Il est à peine besoin d'indiquer au lecteur combien la théorie maîtresse de l'ouvrage est d'une application générale et féconde. Le point de vue de M. Norden peut servir à éclairer l'histoire de chaque littérature moderne, et même l'histoire de tous les arts. Pour rester dans le domaine littéraire, tout le monde a déjà songé à la querelle des anciens et

des modernes, à la lutte des classiques et des romantiques, aux batailles bruyantes de nos écoles actuelles qui, sous des noms changeants, ne font que continuer le vieil antagonisme entre la tradition et l'innovation. Pendant que le style " africain ", crépite sous la plume d'un Goncourt, le fantôme classique continue à hanter les lettres sous les traits d'un Nisard ou d'un Brunetière.

Pour l'un ou l'autre des critiques français qui perpétuent dans un esprit plus moderne la tradition des fins lettrés du 17^e et du 18^e siècle, ce serait une belle tâche de se pénétrer de l'esprit du livre de M. Norden, et d'élargir infiniment son horizon en étudiant avec lui, à partir des origines, l'histoire des procédés du style. Il pourrait continuer en quelque sorte l'ouvrage du savant allemand en appliquant sa méthode à cette prose française qui peut se dire, à tant de titres, l'héritière des deux grandes proses antiques. Il verrait alors qu'il n'est pas mauvais, pour un historien des lettres, d'avoir appris le latin, et même le grec, afin de comprendre pourquoi la prose française n'est pas simplement le " comme l'on parle ",

L. PARMENTIER.

Cours de Grammaire historique de la langue française,
par ARSÈNE DARMESTETER. Paris, Delagrave, 1897, 4 vol.

Cette grammaire est née d'un cours professé par M. A. Darmesteter à l'École Normale des filles de Sèvres (1881 à 1888). L'ouvrage publié aujourd'hui a été mis au courant des derniers travaux philologiques par les soins de MM. Ernest Muret et Léop. Sudre.

On aurait vite résumé l'impression qui résulte de l'étude des trois premières parties de ce livre en disant qu'elles sont d'une lecture extrêmement intéressante et contiennent bien des pages dont la méditation s'impose à tous ceux qui, auteurs ou professeurs, — s'occupent de grammaire française — historique ou didactique.

C'est plaisir de suivre, éclairé par le guide scrupuleux qu'est Darmesteter, les mots français sortis du parler vulgaire et de voir comment le peuple forme sa langue, réellement pour satisfaire l'oreille, d'après la loi du moindre effort des organes émetteurs, l'accent latin étant pour ainsi dire la seule in-

fluence qui persiste. Mais il faut, — rapidement toutefois, — parcourir l'ouvrage, ce qui nous permettra de voir, de ci, de là, l'auteur escarmouchant contre les subtilités et le pédantisme, sabrant la routine et le fatras grammatical, — entreprise qui est d'un beau courage.

Dans l'*histoire externe* du français, l'auteur montre comment les façons de parler propres à la foule dominèrent exclusivement. Il trace les limites géographiques du latin et, dans ce territoire, fait la part de la *lingua romana* pour arriver au bas-latin, puis au gallo-romain. L'*histoire interne* du français fait suite à ce chapitre. Les indications y sont nécessairement sommaires, dans la partie relative au gallo-romain. Mais elles le sont bien autrement encore dans l'étude de l'ancien français. Réduits à si peu de chose, les renseignements peuvent même passer pour à peu près inutiles. Rien de précis, surtout en ce qui concerne le vocabulaire. Et pourtant, l'étude de cette période où les monuments ne font pas défaut, aurait dû reposer sur de nombreux exemples.

Le *moyen français* tient peu de place dans l'œuvre de M. Darmesteter et certaines affirmations vagues sont, à coup sûr, insuffisantes. Sans doute, ce n'est qu'un coup d'œil général. Mais le lecteur eût gagné à être éclairé sur ces formes archaïques.

Le *français moderne* fait décidément abandonner à l'auteur son véritable champ d'exploration. Il se lance dans la critique littéraire, dans l'appréciation " des qualités du style „ de Balzac, de Massillon, de La Bruyère, de J. J. Rousseau, de Bernardin de St Pierre, etc., tous jugés en une phrase! Il faut bien tolérer, — ne pouvant faire autrement, puisque ces écœurantes banalités sont reçues sous le titre de " Cours de littérature „ dans nos universités, il faut bien tolérer, disons-nous, cette revue rapide et médiocrement utile dans lesdits " Cours de littérature „. Mais ici? Quel rapport ces jugements de style ont-ils avec le but de l'ouvrage: *grammaire* historique de la *langue* française? Le livre contient suffisamment de choses sérieuses et véritablement intéressantes pour qu'il ne soit nullement nécessaire de recourir au remplissage.

Que l'auteur dise que " du grand effort tenté par Ronsard

et ses disciples sortit une langue plus capable de mouvement ¹ „, soit. Qu'il ajoute que " c'est cette langue singulièrement enrichie que trouva Malherbe „, rien de mieux. Mais qu'il nous montre comment elle s'est enrichie, qu'il s'étende sur les réformes grammaticales de ces deux novateurs, voilà des développements dont nul ne pourra se plaindre. Et tout cela n'y est pas, tandis que des pages sont consacrées à des énumérations d'auteurs et à des considérations très générales sur leurs qualités ².

L'étude des sons ³, qui constitue le réel commencement du cours de *grammaire historique*, est sérieusement menée. En général, ce n'est pas sans appréhension que l'on ouvre les livres qui traitent de phonétique; car on y rencontre presque inévitablement de la prétendue physiologie — absolument inapplicable d'ailleurs, — des renseignements ridiculement minutieux, sur la position des organes phonateurs. Il est même des auteurs qui ont poussé le comique jusqu'à déterminer l'intensité et la température du souffle nécessaire à l'émission d'un *a* (chaud et faible), d'un *o* (tiède et modéré)! C'est du plaisant digne de Molière, mais ce n'est pas de la grammaire historique utile.

Ici rien de pareil : l'étude est, nous le répétons, complète et sérieuse. Le rôle de l'accent latin est l'objet d'observations très rigoureuses. L'action des consonnes est scrupuleusement notée, et toute remarque est appuyée de nombreux exemples : méthode, enfin, claire et facile. Voilà des qualités qui recommandent ce volume comme un guide précieux à ceux qui veulent s'initier à l'étude de la philologie française, étude dont la seconde étape est marquée par la *Morphologie* (vol. II).

Dans cette seconde partie ⁴, le lecteur aborde l'examen des règles à travers les âges et s'intéresse aux actions troublantes et aux phénomènes de toute espèce expliqués avec beaucoup de méthode. Chemin faisant, l'on n'est pas fâché de voir décocher, à certains grammairiens de profession, quelques traits de la valeur de celui-ci ⁵ : " Faut-il former le pluriel

¹ P. 60. — ² p. 52, 53, 54, 55.

³ *Phonétique*, publiée par les soins de M. E. Muret.

⁴ *La morphologie* (T. II), publiée par les soins de M. L. Sudre.

⁵ P. 73-74.

„ des noms d'origine étrangère d'après l'usage français ou
 „ d'après l'usage que suit la langue étrangère? L'Académie suit
 „ l'usage français quand le mot a fini par se naturaliser.
 „ Dans le cas contraire, elle suit les règles grammaticales de
 „ la langue étrangère, du moins quand il s'agit de langues
 „ assez connues comme le latin, l'italien, l'anglais. Nos gram-
 „ mairiens ne poussent pas la rigueur de la logique jusqu'à
 „ imposer le pluriel de la langue originelle quand il s'agit
 „ par exemple de l'allemand, de l'espagnol, du grec, de
 „ l'hébreu et surtout de l'arabe qui a donné tant de mots au
 „ français. On ne se préoccupe pas, dans ces cas, des pluriels
 „ indigènes.

„ N'est-ce pas avouer, au fond, que les discussions des
 „ grammairiens ne sont, dans cette affaire, qu'une question de
 „ pédantisme? On impose aux noms étrangers le pluriel des
 „ langues d'où ils sont tirés, quand on connaît ces langues!
 „ C'est là un principe artificiel et peu sûr. La vérité serait
 „ de suivre la *tradition française* qui francisait toujours les
 „ noms étrangers, qu'ils fussent ou non adoptés par l'usage. „

C'est surtout dans la *Syntaxe* qu'il faudra signaler des pages dont la lecture serait extrêmement profitable tant à ceux qui font des grammaires d'après d'autres grammaires, sans se préoccuper d'ailleurs des écrivains, — qu'à ceux qui sont chargés de l'enseignement de cette branche importante.

Mais n'anticipons pas et passons au 3^e volume, si intéressant, consacré à la *formation des mots*¹. L'auteur y fait voir d'abord les deux procédés de formation populaire : *composition* par juxtaposition, par particules, composition elliptique; et *dérivation* : dérivation impropre ou sans suffixes et dérivation propre, avec suffixes. Exposé à la fois très élémentaire et très scientifique, dans lequel un développement particulièrement remarquable par la méthode est accordé aux particules² et aux suffixes³ : deux chapitres d'une science bien sûre et bien suffisante. J'étendrai volontiers l'éloge à tout ce qui concerne la dérivation.

Voici qui est plus important : la vie des mots, la filia-

¹ *Formation des mots et vie des mots*, publiée par M. Sudre.

² § 294 p. 25. — ³ § 316 p. 70 et surtout § 322 p. 96.

tion des sens, les conditions logiques des changements de sens, les causes historiques, les conditions philologiques de ces changements. Lecture au plus haut point utile à ceux qui veulent apprendre sérieusement la langue; utile surtout à ceux qui, riches de quelques bribes, sont tentés de faire de l'étymologie intrépide, veulent tout trancher par l'étymologie, sans tenir compte d'ailleurs de la vie du mot et de la génération des sens. Ils ont, — ils finiraient bien par le persuader — la clé de tout savoir!

Il est vraiment trop grand le nombre des professeurs pour qui l'étymologie fait le tout de l'explication des textes. Beaucoup s'en servent, soyez-en sûr, moins pour apprendre à leurs élèves au prix de quel dur et incessant labeur on finirait par connaître l'origine d'une partie des mots de la langue, que pour faire étalage d'érudition, pour le prestige. L'élève admire et conclut que son maître est un fameux sorcier.

On ne saurait trop combattre l'abus en cette matière dans les classes.

De science sûre, on n'expliquerait pas l'étymologie du huitième des mots français, sans s'être livré à l'étude de quantité d'éléments d'information autres que le grec et le latin, éléments historiques, éléments de langues totalement étrangères, éléments que ne peuvent fournir les études moyennes.

L'étymologie — qui ne rend d'ailleurs pas compte de tout — ne peut être présentée aux élèves ni comme *absolument* indispensable, ni comme science aisée, ni comme divinatoire. Elle veut être abordée sérieusement, patiemment, et demande une préparation solide; sinon, elle est non avenue.

Elle n'est *qu'une partie* de la vaste enquête qui a pour but de poursuivre dans leur développement historique toutes les formes de la langue.

„ Jadis, cette recherche n'était le plus souvent qu'un jeu d'esprit plus ou moins ingénieux et savant qui se proposait de déterminer non d'où venait le mot, mais d'où il pourrait bien venir. Aujourd'hui c'est une science sérieuse. Elle doit être uniquement fondée sur des preuves tirées de l'histoire de la langue et il faut que l'étymologie ainsi trouvée n'ait contre elle ni les lois de la phonétique, ni celles de la formation générale des mots, qu'elle réponde exactement à la signification

première des termes en question, qu'elle concorde avec le développement de la langue. L'apparition d'un mot est un fait historique qui doit être constaté par des preuves historiques. »

Cette étude est donc une œuvre de haute science, où l'imagination doit céder la place à une critique rigoureuse aidée d'une information sûre et étendue. Une lecture infiniment abondante des anciens textes, la connaissance des langues étrangères qui ont pu agir sur la nôtre, la science approfondie des langues romanes jusque dans leurs patois les plus obscurs, un esprit de comparaison qui sait, à défaut de documents directs s'aider de rapprochements avec ces langues et ces patois, voilà ce que la science réclame de quiconque veut faire de l'étymologie sérieuse.

Dès le commencement du 4^e volume¹, l'auteur fait ressortir la nécessité — hélas ! méconnue de beaucoup de nos grammairiens qui n'observent que les grammaires antérieures — de suivre la langue dans ses développements. C'est, en effet, faute de considérer les habitudes de la langue qu'il est résulté toutes sortes de difficultés au milieu desquelles les grammairiens se débattent en vain.

Certes, bien des contradictions avaient été observées dans l'usage, bien des illogismes avaient été remarqués dans les grammaires, bien des " nuances délicates ", inventées par les pédants, avaient été relevées avant Darmesteter; et il suffit d'ouvrir Littré pour y voir combattre déjà cette tendance à établir des distinctions subtiles. Mais tous les faiseurs de grammaires ne consultent pas Littré ! Quoi que l'on puisse penser de la nouveauté de la remarque de Darmesteter, je ne puis me refuser le plaisir de citer cet alinéa sur les illogismes d'accord².

" D'après la théorie nouvelle, les noms propres d'individus ou de famille sont invariables au pluriel. Toutefois, ils prennent la marque du pluriel, s'ils sont communs à une famille. On dirait donc : les *Corneilles étaient de race bourgeoise*. Pourquoi dit-on alors : *Les deux Corneille étaient frères* ? A partir de quel nombre d'individus doit-on mettre le pluriel ?

¹ *Syntaxe*, publiée par les soins de M. Sudre.

² Vol. IV, p. 5.

„ D'autre part, il faut, pour qu'on mette *s*, que la famille soit royale, ou illustre : *Les Gracques*, les *Césars*. Mais à quel degré d'illustration commence la règle ? On écrit en effet : *les Bonaparte*. „

Voilà de quoi être perplexe au point de recourir, comme Caboussat, aux pâtes d'encre !

L'auteur signale d'autres bizarreries : *gardes-chasse*, *gardes-malades*, où le verbe transformé en substantif prend *s* sous prétexte qu'il désigne une personne, un *gardien*; tandis qu'il reste verbe quand il désigne un objet : des *garde-rob*es.

L'Académie écrit *couvre-pied* sans *s*. L'auteur omet un cas peut-être encore plus remarquable : c'est *entr'acte*, et tous les mots composés de *entre* où le substantif devrait logiquement être mis au pluriel; car pour être *entre*, il faut au moins *deux* choses.

Voilà des manques de logique; voici des subtilités :

Qui de nous n'a lu, dans des grammaires, des " nuances „ entre : *je suis tout à vous* — et *toute à vous*, l'orthographe passant, au dire de tels grammairiens, pour indiquer des états d'âmes différents de M^{me} de Sévigné? Darmesteter fait voir, par des exemples, qu'il y avait là simple hésitation et qu'en réalité, comme dans la scène du *Quoi qu'on die*, " M^{me} de Sévigné ne pensait pas y mettre tant d'esprit. „

Un peu plus loin¹, il déclare, preuves à l'appui, que " la distinction entre le superlatif neutre *le plus* et le superlatif masculin ou féminin, est l'œuvre des grammairiens du XVII^e siècle et que cette distinction est loin d'être observée par tous les écrivains! „ Encore une idole de renversée!

Ces grammairiens du XVII^e siècle — dont il cite de bien extravagantes décisions, discutèrent aussi à perte de vue sur les prépositions. Malgré ce que les grammairiens de notre siècle ont voulu nous conserver de tout cela, on dit *indifféremment* „ continuer, demander — à et *de*, s'occuper à — *de*, „ etc. C'est ce qu'avait déjà formulé Littré aux mots *aimer*, *commencer*, etc. Brachet et Dussouchet, pour ne citer qu'eux, continuent, dans leur édition de 1889, à distinguer „ *commencer* à, action qui aura du progrès, de *commencer de*, qui indique

¹ T. IV, § 377, p. 26.

seulement point de départ. „ Tout cela, dis-je, en dépit de Littré, qui, d'après des autorités, déclare que “ des grammairiens *ont essayé* de distinguer... et que cette distinction subtile n'est pas justifiée par l'usage ¹. „ Qu'ils y voient réellement une différence, c'est bien possible, et loin de moi la pensée de suspecter leur bonne foi. Mais l'histoire de la langue n'impose pas ces nuances, tout est là!

Voilà ce qui nous semblait bon à rappeler ici pour faire voir combien la lecture de Darmesteter sera profitable à ceux qui, ne connaissant qu'une tournure, s'empressent de crier : ceci, cela n'est pas français — ce qui veut dire : cela n'est pas de *leur* français; — ou qui, autre misère, s'ingénient à trouver des finesses là où il n'y en a aucune.

Quoique Darmesteter ne soit pas toujours neuf, on voit qu'il y aurait encore quelque profit à tirer de cette lecture. Et voici encore une découverte très vieille, sans doute, mais non universellement connue.

À propos de l'analyse logique, nos grammaires — ne citons que Van Hollebeke, si vous voulez — reproduisant en cela le texte de Brachet, de Chassang et d'autres, ramènent tous les verbes à une proposition formée du verbe *être*, dit verbe substantif et d'un participe présent, ne “ reconnaissant ainsi qu'un verbe² qui, par son essence, affirme l'existence du rapport entre le sujet et l'attribut. „

“ Cette théorie est fausse³. Elle est en effet contredite par le développement historique des langues et par l'analyse des faits... Voyons la valeur de cette analyse. Est-il exact de dire que *le soleil brille* est l'équivalent de : *le soleil est brillant* ? — Ou *brillant* est adjectif qualificatif — ou il est participe présent. Si *brillant* est adjectif, il exprime une *qualité* et non un *acte*; *le soleil est brillant* dit donc tout autre chose que *le soleil brille*. Si *brillant* est participe présent et marque l'action, *le soleil brillant*, en ce *moment*, d'où vient cette propriété du participe présent de marquer *l'action* sinon de ce que ce participe

¹ V. commencer, imposer, fâcher, demander, dépouiller, désirer, deux (rem. ²), échapper (rem. ⁵), s'efforcer, eh!, etc.

² V. Hollebeke, p. 23, § 148.

³ T. IV, p. 90.

sort lui même d'un verbe? C'est faire un cercle vicieux que d'analyser *brille* en un verbe d'affirmation *est* et un participe d'action qui n'a de valeur que parce qu'il sort du verbe. »

Il faudrait parler encore ici des verbes *pronominaux*, terme qu'il substitue pour d'excellentes raisons à celui de verbes *réfléchis*, et il faudrait faire voir en quoi l'explication logique des verbes *intransitifs pronominaux* renverse nombre d'erreurs grammaticales accrédités dans nos manuels.

Mais il est temps de conclure.

Il est difficile de rendre abordable à des lecteurs qui ne savent pas grand' chose en philologie française, des éléments et des problèmes de linguistique sans les vulgariser, sans les rabaisser au point de les rendre fastidieux aux initiés. Cet idéal, on peut pourtant dire que la grammaire historique de Darmesteter le réalise.

Si l'ouvrage présente quelques légères imperfections, indications trop sommaires, affirmations un peu catégoriques, ce n'est que l'exception très rare dans ce volumineux travail, et l'on doit reconnaître que l'abondance des preuves, la précision des remarques, la clarté de l'exposition sont, au contraire, les qualités qu'il possède au plus haut degré.

L'ouvrage se recommande à tous ceux qui veulent s'initier à la connaissance approfondie du français. Quiconque, chargé de l'enseignement des humanités, le consultera, trouvera quantité de renseignements précieux qu'il n'aura qu'à distribuer habilement dans ses cours pour y apporter une érudition sérieuse et tout aimable. Enfin, la lecture de cet ouvrage s'impose — lecture prophylactique ou curative — à tous ceux qui, aveuglés de la manie des nuances, des subtilités, de la manie étymologique, se trouvent en gestation de quelque grammaire.

P. MONET.

ARTHUR CHUQUET. **La jeunesse de Napoléon. I. Brieenne, II. La Révolution.** Paris, Armand Colin, 1897-1898. 2 vol. in-8° de VII-494 et VI-388 pages. Prix : fr. 7,50 le vol.

Parmi les historiens français de ce temps, M. A. Chuquet s'est fait de bonne heure une place particulière par son talent d'écrivain et plus encore par l'originalité de sa méthode. Je

ne pense pas que personne pousse plus loin que lui la défiance à l'égard des généralités vagues et de ces soi-disant vues d'ensemble qui ne servent trop souvent qu'à donner le change sur la précipitation ou l'ignorance de l'auteur. Il ne prend ses sujets que parmi ceux qu'il est possible de connaître à fond et il ne les abandonne que lorsqu'il les a pénétrés dans toutes leurs parties et, pour ainsi dire, épuisés jusqu'au moindre détail. Il n'écrit pas une phrase qu'il ne puisse appuyer d'une note, il n'emploie pas un adjectif qu'il ne puisse justifier par un texte. Il se défie de l'imagination, il hait l'hypothèse autant qu'il aime le fait précis et, là où celui-ci vient à manquer, il ne se croit pas en droit d'y rien substituer. Ainsi fait, on comprend aisément que M. Chuquet se soit adonné exclusivement à l'histoire contemporaine. Elle seule, en effet, présente des documents assez abondants et assez circonstanciés pour satisfaire son besoin d'exactitude. N'étant pas fort éloignés de nous, les hommes qui y ont joué un rôle nous sont facilement accessibles. Nous n'avons pas à nous imposer, pour nous les représenter agissants et pensants, ces efforts si passionnants mais si périlleux qu'exige un passé plus lointain. Ils viennent à peine de disparaître et il nous semble les voir encore, tant les souvenirs qu'ils ont laissés nous restent présents. Nous retrouvons leur tour d'esprit, leur langage, leurs idées maîtresses et leurs préjugés chez des vieillards que nous avons connus, nous avons vu leurs portraits et des spécimens de leur écriture, leurs descendants vivent encore au milieu de nous.

Ce sont, je pense, ces raisons qui ont déterminé M. Chuquet dans le choix de ses études. Il n'a pas été poussé, comme tant d'autres, vers l'histoire contemporaine par le désir d'y chercher la raison des phénomènes de l'heure présente ou des leçons pour notre temps. Il est venu à elle par scrupule d'historien, parce qu'il a jugé qu'elle seule fournissait des sources assez abondantes à sa soif de documentation. Les préoccupations ou les passions contemporaines lui sont absolument étrangères. Je ne sais rien de plus objectif que ses ouvrages et cette objectivité éclate d'autant plus que les sujets qu'il traite sont plus émouvants.

Tous les lecteurs de cette Revue connaissent, au moins de

nom, les belles études que M. Chuquet a consacrées aux guerres de la Révolution, depuis la première invasion prussienne jusqu'à la bataille de Hondschoote. Ceux d'entre eux qui ont lu *Jemappes et la conquête de la Belgique*, *La trahison de Dumouriez* ou *Hondschoote* auront pu apprécier, en admirant l'aisance et la facilité avec lesquelles l'auteur se meut au milieu des hommes et des choses de notre pays, la sûreté et la richesse de son information. Ce sont les mêmes qualités que l'on retrouve dans les deux volumes où il vient de retracer la jeunesse de Napoléon. Les vingt-trois premières années de la vie de l'Empereur (1769-1792) en font le sujet. M. Chuquet ne dit pas, mais on sait suffisamment, combien ces vingt-trois années étaient jusqu'ici obscurcies ou défigurées par la légende. Nous en possédons désormais un récit aussi fidèle qu'il est abondant et après lequel il semble qu'il ne restera rien à glaner. Le livre de M. Chuquet produit d'un bout à l'autre l'impression du définitif et du complet. Il n'a rien négligé et rien dédaigné. Il n'est personnage si mince qui ait été en rapport avec Napoléon pendant ces années de jeunesse, dont on ne trouve dans l'ouvrage le portrait ou du moins l'esquisse. Officiers, professeurs d'école militaire, camarades d'études, amis de garnison, relations mondaines ou politiques, bref, tous ceux que Napoléon a connus ou seulement entrevus à Brienne, à Paris, à Valence ou à Ajaccio, défilent sous les yeux du lecteur. En certains endroits, l'ouvrage produit presque l'impression d'un dictionnaire de biographie¹, et il est certain que le héros principal y est parfois perdu de vue. Il faut reconnaître du reste qu'il n'en pouvait être autrement. Napoléon, en effet, n'a pas joué un rôle assez marquant pendant sa jeunesse, pour que le regard soit toujours nécessairement attiré vers lui. M. Chuquet s'est bien gardé de le surfaire. Il a voulu le représenter tel qu'il a été dans son milieu vrai. Ce qui résulte clairement du livre, c'est que pendant toute la première partie de sa vie, Napoléon a été corse de cœur et d'âme. A l'école de Brienne, comme plus tard à l'école militaire de Paris et dans ses diverses garnisons, il est

¹ On s'étonnera que M. Chuquet ne l'ait pas pourvu d'un index des noms propres qui eût rendu de grands services.

“ paoliste „ enthousiaste et rêve de mériter un jour l'honneur d'affranchir sa patrie. Lorsque éclate la Révolution, c'est en Corse qu'il vient chercher à jouer un rôle. Mais à peine a-t-il obtenu à force d'intrigues le commandement d'un bataillon de volontaires, sa nature éclate avec une violence inouïe. Sans se préoccuper de la loi, sans hésiter sur le choix des moyens, il cherche à s'emparer d'Ajaccio et de sa citadelle. “ Cet épisode de l'histoire de Napoléon, dit M. Chuquet, a quelque chose de saisissant et de tragique. On sent que, dans l'emportement de l'ambition, ce jeune homme de vingt-trois ans ne reculera plus devant rien... Le futur général Bonaparte commence à se dessiner, et l'émeute de Pâques révèle un Napoléon qui n'a pas eu l'occasion de se manifester encore, l'homme d'action et de combat, doué d'un caractère énergique, de ce caractère solidement trempé qu'il attribue aux Ajacciens, plein, de même que le Sambucuccio des *Lettres* sur la Corse, de ces sentiments qui portent à tout entreprendre et à braver tous les dangers. C'est la première fois qu'il exerce le commandement, et il a comme une sorte d'ivresse, il semble se complaire à lancer, à déchaîner la force dont il dispose. Mais à sa fougue imprudente, il joint des qualités peu communes. Quelle infatigable activité et que de facultés, que de ressources il déploie dans ces journées de trouble et de conflit, mêlant l'audace à la ruse et la violence à l'adresse, essayant de tromper Maillard (le commandant de la citadelle) et de débaucher la garnison de la citadelle, effrayant les Ajacciens, nouant des intelligences de tous côtés, écrivant à son frère, à Coti, aux administrateurs de la ville, au commandant de place, entraînant son collègue Quenza et, malgré sa jeunesse, contenant et maintenant tant bien que mal la cohue des volontaires et des gardes nationaux ! „

C'est à ce moment où “ Napoléon perce sous Bonaparte „ que M. Chuquet abandonne son héros. Mais la jeunesse de Napoléon ne se clôt pas avec l'émeute d'Ajaccio; elle fournira encore à son historien, nous n'en doutons pas, quelque volume aussi neuf et aussi plein de choses que ceux qu'il vient de nous donner.

H. PIRENNE.

G. J. Caesaris de bello Gallico liber II. *The war with the Belgae edited with notes and vocabulary for beginners by E. S. SHUCKBURGH.* Cambridge, at the University press, 1897. Prix : 1 sch. 6 d.

Cette petite édition, extrêmement soignée au point de vue typographique, donne aux commençants, auxquels elle est destinée, toutes les facilités désirables. Une introduction de 17 pages fournit d'une façon claire et précise des renseignements sur la personne de César, les provinces qu'il eut à administrer, les événements qui précédèrent l'attaque de la Belgique, des notions générales sur ce qu'on entend par province, enfin des indications concernant l'armée. Puis vient le texte, qui est correct. Les notes sont rejetées à la fin, selon le système généralement suivi en Angleterre, mais qui n'est guère à approuver pour une édition destinée à des commençants. Ces notes sont claires, abondantes sans excès. Nous ferons cependant un tout petit reproche à l'auteur : c'est d'avoir donné trop de traductions, alors que le commentaire doit moins résoudre la difficulté que mettre l'élève à même d'en venir facilement à bout. L'idée de terminer par un vocabulaire est excellente et justifiée dans la préface : « The vocabulary is meant to supply him with a Dictionary until he is able to use with profit a larger und better one ».

L'édition contient en outre une carte et quelques figures.

PAUL GRAINDOR.

Le Traité du Quadrant de Maître Robert Anglès (Montpellier, XIII^e siècle), *texte latin et ancienne traduction grecque, publié par M. PAUL TANNERY, tiré des Notices et Extraits des Manuscrits de la Bibliothèque Nationale et des autres Bibliothèques, tome XXXV, 2^e partie.* Paris, Imprimerie Nationale. Librairie C. Klincksiek, rue de Lille, 11, MDCCCXCVII. (In-4^o de 80 pages, 561-640. Prix : 3 fr. 50.)

I. La *Bernhardina veterum Mathematicorum Synopsis* comprend, parmi les textes grecs inédits à publier, un traité du quadrant, dont deux manuscrits se trouvent parmi les *Barocciani* de la Bodléienne d'Oxford, n^o 165 et 187, un autre apparenté au premier, à la Bibliothèque Nationale de Paris, n^o 2385.

Bernhard a conjecturé que cet opusculé anonyme était traduit du latin. M. P. Tannery a pu vérifier, sans grand'peine, dit-il, l'exactitude de cette conjecture; il a pu retrouver facilement l'original latin du traité grec signalé par Bernhard : il en existe au moins onze copies à la Bibliothèque Nationale; dix-neuf autres se trouvent dans diverses

bibliothèques d'Italie, d'Allemagne et d'Angleterre; enfin cinq, d'une identification plus douteuse, sont à Oxford, à Vienne, à Metz, et enfin à Bruges (n° 528).

M. Tannery publie le texte latin du traité du Quadrant avec des variantes empruntées à divers manuscrits; la traduction grecque d'après le manuscrit de la Bibliothèque Nationale; un appendice sur le Traité de l'Astrolabe universel de Guillaume l'Anglais; enfin des Prolegomènes auxquels nous empruntons la substance de ce qui suit.

Ce qui fait, dit M. Tannery, l'intérêt spécial du Traité du Quadrant de Maître Robert Anglès, c'est qu'il nous offre un exemple intéressant de ce phénomène curieux : A la fin du moyen âge, un contre-courant intellectuel reflua de l'Italie vers Byzance, en même temps que la Grèce déversait sur l'Occident latin le flot puisé aux sources anciennes. Mais tandis que l'on connaît beaucoup de traductions byzantines d'œuvres philosophiques ou théologiques occidentales, celles d'ouvrages techniques sont tout à fait exceptionnelles; on ne peut guère citer en ce genre, avant le Traité du quadrant, que la traduction d'un traité d'Alchimie qui porte le nom d'Albert le Grand et qui a été signalé par M. Berthelot.

Le Traité du Quadrant est intéressant à un autre point de vue. L'auteur, adoptant une forme didactique très caractérisée, expose sommairement des procédés élémentaires pour la mesure des longueurs, des aires et des volumes, et nous donne ainsi une idée très nette de l'enseignement mathématique dans les Universités du moyen âge.

Enfin il nous fait connaître un instrument d'un type spécial, qui était au fond un *cadran solaire portatif*, différent de maints autres instruments appelés aussi *quadrants* pendant le moyen âge.

II. M. Tannery a analysé et commenté avec soin, dans les §§ I et VI de ses Prolegomènes, la première partie du Traité qui contient la description de ce cadran solaire portatif. En voici le résumé : Supposons connues, en un lieu de latitude donnée, à un certain moment, la déclinaison et la hauteur h du Soleil. On en connaîtra aussi, par suite, la hauteur méridienne H . Appelons θ l'arc du parallèle qui joint la position actuelle du soleil à sa position dans le méridien. Assimilons θ à un arc de grand cercle, ce qui n'introduira qu'une faible erreur, et nous trouverons sans peine que l'on a, pour déterminer approximativement θ , la relation très simple $\sin h = \sin H \cos \theta$. Or ($\theta : 15^\circ$) est le nombre d'heures artificielles écoulées entre midi et le moment de l'observation, l'heure artificielle étant la douzième partie du temps que le soleil reste chaque jour au dessus de l'horizon.

Le quadrant est un instrument complexe qui permet de déterminer l'heure artificielle à un moment donné du jour. Il comprend quatre parties : 1° Un *quart de cercle* ou quadrant gradué avec ligne de visée

parallèle à l'un de ses côtés, muni d'un fil à plomb. Ce quart de cercle permet de déterminer la hauteur d'un astre. 2° Un *carré* formé par les deux côtés rectilignes du quadrant et par deux autres droites parallèles, divisées en parties égales. Ce carré, qui ne sert pas dans la détermination de l'heure, est utilisé, dans les opérations d'arpentage, pour déterminer la tangente d'un angle mesuré au moyen du quart de cercle. 3° Un *curseur*, qui est, en réalité, l'équivalent d'une table des déclinaisons solaires pour tous les jours de l'année. Il est disposé de manière que l'on puisse obtenir la hauteur méridienne, sans qu'on ait même la peine de faire une soustraction facile. 4° Un système très ingénieux de lignes horaires donnant θ . Ces *lignes horaires*, qui constituent la partie vraiment curieuse de l'instrument, sont des *circonférences*.

Des tables astronomiques plus exactes que celle qui serait équivalente au curseur se trouvent dans plusieurs des manuscrits du *Traité du quadrant*.

Après avoir décrit le quadrant avec les tables, l'auteur indique comment il peut servir à trouver l'heure au moyen du curseur ou des tables; ensuite, il aborde les applications géométriques soit du quadrant, soit d'autres instruments plus élémentaires, quand on ne veut pas utiliser le quadrant. Ces applications sont les suivantes : Mesure de la hauteur d'un objet accessible ou inaccessible; mesure d'une longueur; calcul des aires planes (cercle, triangle, carré, rectangle, pentagone); détermination du volume du cylindre ou de corps qui peuvent s'en déduire approximativement.

III. M. Tannery a déduit des indications contenues dans les divers manuscrits que le *Traité du Quadrant* a été écrit avant 1276, par un certain *Magister Robertus Anglicus in Montepessulano*, anglais ou d'origine anglaise et auteur aussi d'un commentaire de la *Sphère de Sacrobosco*. L'instrument décrit dans le *Traité* remonte presque certainement à la seconde moitié du XII^e siècle, et les dispositions générales en semblent empruntées aux instruments arabes. Maître Robert n'a donc nullement été un inventeur et il ne semble même pas avoir des connaissances étendues en astronomie ou en géométrie. « Mais il écrit, pour son temps, dans une langue claire et relativement correcte; sa description du quadrant est en réalité, excellente et mérite que son nom reste attaché à cet instrument. Enfin le succès considérable qu'eut son ouvrage suffirait, aux yeux de l'historien, pour lui valoir d'être tiré de l'oubli où il est tombé. »

Quand à son traducteur grec, sans doute de la fin du XIV^e siècle, il semble avoir écrit le grec littéraire de son temps aussi purement que tout autre auteur de la même époque, dit M. Tannery; mais il n'entend rien aux mathématiques : aussi les contresens et les erreurs abondent dans sa traduction.

IV. Le Mémoire de M. Tannery se termine par un appendice sur le *Traité de l'astrolabe universel* ou *Saphea* d'Arzachel par Guillaume l'Anglais. La moitié de cet opuscule a été publié par L. Am. Sedillot comme faisant partie d'une traduction faite en 1263 par Profatius et un certain Ioannes Brixiensis d'un traité d'Arzachel. C'est une erreur. Le *Traité de l'Astrolabe universel* est une œuvre originale due à un *Guillelmus Anglicus* et datée de 1231. Guillaume l'Anglais, médecin et astronome à Marseille ou à Montpellier, est plus original et plus fort en mathématiques que Robert l'Anglais, qui pourrait bien être son fils ou son parent. Son opuscule est des plus intéressants, dit M. Tannery, « parce que nous saisissons là, en 1231, le moment où un savant de l'Occident latin arrive, non sans peine, comme il l'avoue naïvement, à s'assimiler le principe de la construction des instruments arabes. » M. Tannery publie, en appendice, la partie restée inédite, avec un commentaire et des explications et corrections relatives en texte déjà publié. C'est dans ce texte que se trouve décrit déjà le système de lignes horaires circulaires dont nous avons parlé plus haut à propos du *Traité du Quadrant*.

Comme on le voit par cette analyse, le Mémoire de M. Tannery est une contribution importante à l'histoire de la culture mathématique au moyen âge. Nous avons quelque espoir qu'il permettra de retrouver bientôt quelque exemplaire, non du *Traité du Quadrant*, mais de l'instrument lui-même; peut-être aussi provoquera-t-il une examen du manuscrit de Bruges signalé plus haut.

P. MANSION.

Cahier d'histoire. *Programme et sommaires de leçons à l'usage de l'enseignement moyen, par un professeur d'histoire.* Fascicules parus : I. *L'Antiquité*. II. *Le Moyen âge*. (Sera complet en quatre fascicules). Bruxelles, Castaigne, 1898. 24 et 33 p.

Un professeur anonyme vient de commencer la publication de sommaires fortement condensés de l'histoire générale. Les fascicules sont interfoliés de pages blanches permettant à l'élève d'y inscrire les développements nécessaires. Les événements sont groupés avec méthode et parfois d'une façon assez originale. Pour l'histoire de l'antiquité, l'auteur n'avait qu'à s'inspirer de l'excellent manuel-syllabus de M. Vander Kindere. Mais un pareil guide fait défaut pour l'histoire du moyen âge et, parmi les ouvrages à consulter, l'auteur n'a pas choisi les meilleurs, ni les plus récents. Ce qu'il dit des origines de la Féodalité et des Communes est absolument démodé; il croit aussi à l'existence d'une Hanse flamande et attribue à Saint-Louis les Établissements qui portent son nom; etc. Nous ferons aussi quelques observations sur

le 1^{er} fascicule. Dans le parallèle entre Athènes et Sparte, il ne convient pas de mettre en regard Spartiates, Périèques, Hilotes et Eupatrides, Géomores, Démiourges; les causes de la guerre du Péloponnèse sont mal définies; le recensement chez les Romains se fait tous les quatre ans (*quinto quoque anno*) et non tous les cinq; les citoyens de la première classe n'ont pas 100,000 as de *revenu*, mais de *fortune*; etc.

Le présent travail est plus soigné que celui de Hanus, mais trop condensé à notre avis et d'autre part ne marquant pas un progrès suffisant pour en légitimer la publication.

F.

G.-F. SCHEMANN. *Griechische Altertümer. Vierte Auflage, neu bearbeitet von J.-H. LIPSIVS. I. Das Staatswesen.* Berlin, Weidmann, 1897. VIII-600 pp. in-8°. Prix : 12 marks.

La nouvelle édition que M. J. H. Lipsius a donnée il y a quelques mois du fameux manuel d'antiquités grecques de Schemmann, a été louée par tous ceux qui ont eu à la signaler, et nous ne pouvons que nous associer à ces louanges. Dans sa forme primitive, l'ouvrage était un chef-d'œuvre de science, de clarté, d'élégance et de sobriété, mais la troisième édition avait plus d'un quart de siècle, et dans ce long espace de temps, les découvertes de l'épigraphie, les travaux de l'érudition et la trouvaille inespérée de la *Constitution d'Athènes* d'Aristote ont étendu singulièrement le champ de nos connaissances. Dans le plan excellemment tracé de main de maître par Schemmann, il s'agissait d'insérer sans dispartate tous ces résultats nouveaux, d'élaguer les opinions vieilles et surtout de donner, dans une plus large mesure que les premières éditions, des références aux textes et des renvois aux meilleurs travaux modernes : il fallait aussi ne pas dépasser le cadre de deux volumes, judicieusement choisi par l'auteur, et garder le style simple et coulant, clair et précis que des générations avaient loué et qui avait mérité les honneurs d'une traduction française.

Tout cela a été fait avec une mesure et un tact, une science et une pitié qu'il faut admirer d'autant plus que la tâche était aussi ingrate que difficile et pénible. Il n'est pas de chapitre, presque pas de page qu'il n'ait fallu retoucher, remanier, quelquefois récrire, pas de résultat qu'il n'ait fallu contrôler minutieusement, compléter savamment ou atténuer discrètement, et jamais on ne sent ni la main étrangère, ni le heurt des opinions nouvelles.

Et cependant M. J. H. Lipsius est admirablement informé, il a tenu compte de tout ce qui a été produit sur le domaine étendu de ce premier volume, et il a su faire du livre nouveau ce qu'était l'ancien, le meilleur tableau des antiquités politiques de la Grèce que nous possédions. Son livre devra être consulté sans cesse par les antiquaires,

comme il devra être lu de près par tous ceux qui voudront avoir une idée précise du travail accompli dans ces vingt-cinq dernières années et suivre le développement politique de la Grèce et le fonctionnement de ses diverses constitutions, sous la direction d'un guide éclairé, prudent et sagace. Quand M. J. H. Lipsius nous aura donné le second volume de Schœmann, consacré, comme on sait, aux relations internationales et aux institutions religieuses, il aura rendu aux études grecques un des plus grands services qu'elles attendent maintenant, car la tâche sera plus rude encore que pour le premier volume, mais il peut compter sur la reconnaissance des lettrés et des travailleurs et son succès ne peut manquer d'être durable.

CHARLES MICHEL.

CH. MOELLER. **Histoire du moyen âge depuis la chute de l'Empire Romain jusqu'à la fin de l'époque franque.** Louvain, Peeters, et Paris, Fontemoing, 1898, xv-260 pages in-8°.

Ce livre s'adresse à l'enseignement universitaire. L'auteur a voulu fournir aux maîtres et aux élèves un manuel simple et commode retraçant les grandes lignes de l'histoire des premiers siècles du moyen âge, et fournissant en même temps les références indispensables aux sources et aux travaux modernes. M. Moeller ne s'est attaché qu'à l'histoire politique : il ne traite des mœurs et des institutions que pour autant qu'elles aident à comprendre le développement et les destinées des divers États. Le plan est strictement chronologique. Un premier chapitre expose les éléments qui se trouvent aux origines du monde moderne (races diverses, romanisme et christianisme). Puis viennent : les migrations des barbares et la chute de l'Empire romain d'Occident (Ch. II.); les nouveaux États germaniques et la tentative de restauration impériale de Justinien (Ch. III.); la papauté et l'entrée des nations germaniques dans l'Église chrétienne (Ch. IV.); enfin l'Islamisme et les conquêtes des Arabes. Partout M. Moeller décrit sobrement les faits en s'abstenant le plus possible de considérations personnelles. Son travail est évidemment destiné à servir de base à l'enseignement oral et à être développé par lui. Nous ne doutons pas qu'il soit appelé à rendre, à cet égard, les meilleurs services¹.

H. P.

¹ Voici quelques menues observations : P. X. Pour les institutions de l'Allemagne il eût été bon de renvoyer au *Lehrbuch* de M. Schroeder, dont la 3^{me} édition vient de paraître, lequel, à la différence des travaux de Waitz et de Brunner, comprend tout le moyen âge. — P. XI. Le tome II de l'*Histoire des institutions* de M. Viollet a paru au commencement de 1898.—

PAUL SABATIER. *Speculum perfectionis seu S. Francisci Assisiensis legenda antiquissima auctore fratre Leone.*

Paris, Fischbacher, 1898, ccxiv-376 pages in-8°. Prix : 12 fr.

M. Paul Sabatier n'est pas seulement un heureux écrivain, il est aussi un heureux chercheur. Tandis que les nouveaux tirages de sa belle vie de S. François¹ se succédaient rapidement, il continuait avec passion, dans les bibliothèques de France et d'Italie, à récolter de nouveaux documents sur l'histoire franciscaine. Un succès inespéré a couronné ses efforts. Il a eu la bonne fortune de découvrir la plus ancienne et la plus vivante des biographies de son héros, que l'on croyait perdue, l'œuvre du compagnon et du confesseur de S. François, frère Léon. Comme il arrive presque toujours pour les découvertes des érudits, cette bonne fortune n'est pas l'œuvre du hasard. Depuis longtemps déjà, M. Sabatier avait observé, en étudiant la compilation connue sous le nom de *Speculum Vitae* (1509) que, après en avoir écarté tous les textes connus, il subsistait un résidu d'importance considérable, provenant à toute évidence d'une biographie originale. Il était tenté de considérer cette narration comme la continuation du récit connu sous le nom de *Légende des trois compagnons*, lorsqu'il en a découvert le texte complet dans un certain nombre de manuscrits sous le titre de *Speculum perfectionis status fratrum minorum*. Aucun de ces manuscrits ne contient le nom de l'auteur du *Speculum perfectionis*. Mais deux d'entre eux fournissent heureusement dans un explicit la date de sa composition : V id. maii 1228, c'est-à-dire, en ramenant au comput moderne le calcul pisan qui, comme M. Sabatier l'a démontré, était en usage à Assise : 11 mai 1227. Une date aussi ancienne (elle est postérieure de moins d'un an à celle de la mort de S. François) rendait déjà très vraisemblable l'attribution du texte à frère Léon. Une foule de remarques portant aussi bien sur le fond de l'œuvre que sur son esprit, ont permis à M. Sabatier de considérer cette attribution comme certaine. Il a consacré à débattre cet intéressant problème d'historiographie une longue introduction où il fait preuve de cette connaissance profonde des choses franciscaines dont l'éloge n'est plus à faire.

P. XII. Tous les textes insérés dans la collection in-8° des *Mon. Germ. Hist.* ne sont pas des réimpressions, et tous les textes de la Collection Picard sont des éditions originales. — P. 98. Il eût été utile de citer la récente *Geschichte des Koenigreichs Italien* de M. L. Hartmann. — P. 159 add. Winkelmann, *Geschichte der Angelsachsen*. — P. 163 n. 1. Il eût mieux valu renvoyer à Richthofen, *Friesische Rechtsgeschichte*. — P. 205. Il est plus que douteux que S^t Liévin ait évangélisé la Flandre.

¹ Voir *Revue de l'Instruction publique*, t. XXXVIII, p. 50 et suivantes. En mai 1898, la *Vie de S. François d'Assise* en était arrivée au 20^e tirage.

Le texte du *Speculum perfectionis* a été établi à l'aide de plusieurs manuscrits, en prenant comme base le Mazarinus 1743. L'auteur s'est acquitté de sa tâche avec une véritable piété. Il n'a rien négligé pour faciliter au lecteur l'intelligence complète de ce monument d'amour et de foi qu'est l'œuvre de frère Léon. Une annotation d'une prodigieuse richesse court au bas du texte, des études spéciales sont consacrées à un certain nombre de chapitres, enfin plusieurs documents inédits ou peu connus sont imprimés en appendice. Le tout se termine par une table des passages de la Bible cités dans le *Speculum perfectionis* et par un index alphabétique général.

La seule chicane que l'on pourrait faire à M. Sabatier concerne l'établissement du texte. Il n'a pas fait ressortir assez clairement les raisons pour lesquelles il se décide entre les leçons de ses divers manuscrits. La description qu'il donne de ceux-ci est plutôt une analyse détaillée de leur contenu qu'un examen critique de leur valeur. J'ajouterai que la disposition des notes est un peu confuse. Il eût fallu réserver exclusivement aux notes-variantes les renvois aux manuscrits dont un certain nombre sont placés aux notes explicatives.

L'édition du *Speculum perfectionis* constitue le premier volume d'une *Collection de documents pour l'histoire religieuse et littéraire du moyen âge*, dans laquelle M. Sabatier se propose de faire paraître prochainement les *Actus S. Francisci et sociorum ejus* et les *Fioretti di San Francesco*. Préparées avec la science et l'amour que l'auteur apporte à ses travaux d'histoire franciscaine, nous sommes convaincu que ces publications contribueront autant que celle dont nous venons de parler, à glorifier davantage, en la faisant mieux connaître, la plus belle figure religieuse du XIII^e siècle.

H. PIRENNE.

Cours d'histoire moderne, par le P. ALFRED DUMONT, S. J.
 Namur, Wesmael-Charlier, 1897. 295 pages in-12.

Ce nouveau traité d'histoire moderne, qui est particulièrement destiné aux élèves des établissements d'enseignement moyen, se recommande par sa clarté et sa précision. Les matières y sont judicieusement distribuées. Chaque chapitre se divise en deux parties : l'une, en grands caractères, ne contient que les faits essentiels ; l'autre, en petits caractères, donne les détails. Ce manuel peut être utilisé à la fois par les élèves de cinquième et de seconde, les deux classes où l'histoire moderne est enseignée. C'est donc, avant tout, un livre pratique, un manuel dans toute l'acception du mot. Nous ajouterons qu'il est sobrement rédigé, qu'il se lit agréablement, et que généralement l'auteur fait preuve de modération dans ses jugements. Nous disons généralement, car ça et là on pourrait relever quelques phrases qui provoqueront l'étonnement,

pour ne pas dire les protestations, de plus d'un lecteur, notamment à propos de l'inquisition espagnole, pour laquelle l'auteur se montre très indulgent; de la révocation de l'édit de Nantes, qu'auraient justifiées auprès des contemporains, selon lui, les révoltes incessantes des Huguenots; surtout, au sujet de Guillaume d'Orange, le fondateur de la république des Provinces-Unies, que M. Dumont ne craint pas d'appeler un génie malfaisant !

Ce précis reprend l'histoire à la chute de l'empire d'Orient et s'étend jusqu'à la guerre d'Amérique inclusivement. On peut regretter qu'il ne présente aucune vue d'ensemble sur le XVIII^e siècle et ne montre pas la situation politique et intellectuelle de l'Europe à la veille de la révolution, non plus que les tentatives de réformes entreprises dans différents pays par les souverains eux-mêmes, tentatives qui ont fait si justement appeler cette époque : l'époque du *despotisme éclairé*. Quoique l'auteur soit au courant de la science, il lui est échappé quelques inadvertances qui disparaîtront, nous n'en doutons pas, dans une prochaine édition; par exemple : Henri de Guise pour François de Guise (p. 106); diète de Worms pour diète d'Augsbourg (pp. 114 et 115); prince de Cellamare pour marquis de Cellamare (p. 252). Nous ferons remarquer que les 60,000 soldats qui combattaient sous Philibert de Savoie à Saint-Quentin n'étaient pas uniquement des Anglais et des Espagnols. Avant de parler de la Sainte Ligue, l'auteur aurait dû dire quelque mots de la ligue de Cambrai. Quand on cite Machiavel, il importe de distinguer entre l'homme, qui fut un grand écrivain et un ardent patriote, et le système auquel il a donné son nom, qui est exécration. Les lettres mobiles en bois et en métal étaient-elles inconnues avant Gutenberg? On sait que la question est discutée. L'élection d'Adrien VI ne fut pas due à l'intervention de Charles-Quint. Le traité de Crespy ne donnait pas au duc d'Orléans le Milanais, mais le Milanais ou les Pays-Bas, selon que le prince français épouserait la deuxième fille de Ferdinand, roi des Romains, ou la fille aînée de l'empereur. Nous aurions voulu plus d'exactitude dans l'exposé des articles de la Pacification de Gand, qui ne fut pas signée par les députés des *dix-sept* provinces des Pays-Bas. La confédération d'Arras ne fut pas une union des *dix* provinces du sud. La déchéance de Philippe II est de 1581 et non de 1580. Il est douteux que le surnom d'*invincible* ait été donné par les Espagnols eux-mêmes à l'Armada. Pourquoi parler de la *satire Ménippée* avant la conversion de Henri IV, alors que ce pamphlet, comme M. Brunetière l'a rappelé dans son récent manuel d'histoire de la littérature française, parut neuf mois après la conversion du roi et trois mois après son entrée dans Paris? Pourquoi appeler Érasme : Didier Érasme? Que signifie cette note : la famille des Hohenzollern, branche cadette de la maison de Brandebourg? Il est

inexact que les Provinces-Unies obtinrent du traité de Rijswick le droit de tenir garnison dans des places de notre pays. Si, dès 1698, les Hollandais occupèrent certaines de nos villes, comme Ath, Courtrai, Mons et Luxembourg, ce fut par crainte d'une nouvelle invasion des Français dans les Pays-Bas; mais cette occupation, justifiée à leurs yeux par l'impuissance de l'Espagne à nous défendre, n'était qu'une occupation de fait; elle ne devint légitime et ne fut consacrée par un acte diplomatique qu'en 1715, et cet acte est le célèbre traité dit de la Barrière.

Nous nous arrêterons dans cette énumération; quelques fautes légères n'empêcheront pas le manuel de M. Dumont de rendre service à la jeunesse studieuse de nos collèves et de nos athénées.

H. LONCHAY.

P. L. MULLER et ALPH. DIEGERICK. Documents concernant les relations entre le duc d'Anjou et les Pays-Bas (1576-1584). Publication de la Société historique d'Utrecht, t. IV, février 1581 — mars 1583. La Haye, M. Nyhoff, 1898 xiv-576 pages.

Le nouveau volume de la correspondance du duc d'Anjou paraît six ans après le troisième; c'est que les éditeurs, comme cela arrive souvent, ne se sont rendu compte de la richesse de leurs documents qu'à mesure qu'ils les publiaient. MM. M. et D. croyaient qu'ils pourraient s'arrêter au 17 janvier 1583, date du coup d'État du duc d'Anjou à Anvers, ou de la Furie française, comme on l'appelle communément. C'est pourquoi le titre des trois premiers tomes portait comme dates extrêmes les années 1576-1583. Dans celui-ci, au contraire, le terme final est l'année 1584 et non 1583. La publication ira donc jusqu'à la mort du duc et contiendra cinq volumes au lieu de quatre, comme les éditeurs l'avaient annoncé au début. Elle comprendra tous les documents concernant les relations du duc d'Anjou avec les Pays-Bas depuis 1576 jusqu'en 1584, autrement dit, les éléments d'une histoire complète et définitive des négociations qui sont intervenues entre les États généraux, le prince d'Orange et les conseillers du prince français; par contre, les actes de l'administration du duc d'Anjou comme souverain des Pays-Bas ont été omis. Émanant des corps constitués, particulièrement du conseil d'État, plutôt que du duc lui-même, ces actes n'avaient qu'un mince intérêt pour nous et ne méritaient pas de figurer dans un travail destiné avant tout à la politique générale de nos provinces.

Le tome III s'arrêtait à la conclusion du traité de Bordeaux. Le tome IV traite des événements survenus entre ce traité, qui est du mois janvier 1581, et l'inauguration du duc d'Anjou, comme souverain des Pays-Bas, en février 1582, et, d'autre part, des négociations reprises

avec le duc après la Furie française (17 janvier 1583) et la conclusion de l'accord provisoire de Termonde, du 28 mars de la même année.

C'est une triste époque que celle qui suit l'inauguration du duc d'Anjou. Jamais notre pays ne fut plus divisé. Les provinces d'Artois et de Hainaut s'étaient ralliées à l'Espagne, et les anciens chefs des Malcontents secondaient de leurs intrigues Alexandre Farnèse, le gouverneur général des Pays-Bas. Les succès du lieutenant de Philippe II devinrent surtout inquiétants quand il entreprit, au commencement de l'année 1583, de reprendre la place d'Eindhoven, opération qui allait lui permettre de séparer la Gueldre du Brabant et d'isoler Anvers, Bruxelles et Malines, menacées déjà dans leurs communications avec la Hollande par les garnisons espagnoles de Bréda et de Lierre. D'autre part, l'assemblée dite des États généraux, qui siégeait à Anvers, ne comprenait plus, en réalité, que les délégués de la Flandre, du Brabant, de la Hollande de la Zélande, de Malines et de la Frise; composée de députés qui devaient continuellement en référer à leurs commettants, elle ne savait prendre une résolution énergique. Les Hollandais et les Zélandais n'avaient adhéré au traité de Bordeaux qu'avec des réserves, et, après la Furie française, aucune province n'était disposée à renouer les négociations avec un prince qui avait si indignement violé ses serments et dont les succès militaires s'étaient bornés à la prise de Cambrai. Il fallut toute l'influence du Taciturne pour décider les États généraux à une réconciliation avec le duc d'Anjou; si douloureux que fût ce sacrifice pour notre amour-propre, le stadhouder le jugeait nécessaire au salut des Pays-Bas. Mieux valait, selon lui, vivre sous le gouvernement du prince français, dont on pourrait surveiller la conduite, que de retomber sous le joug odieux de l'Espagne.

Telle était la situation de nos provinces en 1583. Pour la connaître et la juger, il faut lire et analyser les documents publiés par nos éditeurs et si savamment commentés par M. Muller. Souvent même, le commentaire est plus instructif que le texte par suite des nombreuses pièces extraites des archives belges, hollandaises et françaises que M. Muller y a insérées. Par le soin avec lequel il a été préparé, ce volume mérite les mêmes éloges que les précédents, et bien peu nombreuses sont les inadvertances que nous avons pu y relever¹. H. LONCHAY.

¹ Pourquoi dans les notes conserver l'orthographe ancienne des noms propres : Tassis pour Taxis; Montereaux-Faut-Yonne pour Montereau-sur-Yonne? Pleine, qui est accompagné d'un point d'interrogation (p. 102), doit être Pleine Fougères. A propos de la lettre de Balagny aux États généraux du 1^{er} janvier 1581, il eût été bon de faire remarquer que l'original, qui est aux Archives du royaume à Bruxelles, porte la date du 1^{er} janvier 1582. Comme cette lettre est signée Monluc, il n'eût pas été inutile de rappeler que ce Monluc était seigneur de Balagny et de Monluc.

CHRONIQUE

190. — Le dernier numéro de la *Revue des Humanités* publie un article extrêmement remarquable de M. J. Feller sur : " Le rôle de la mémoire dans les études grammaticales. „ Nous l'avons lu au moment où nous venions de parcourir l'ouvrage, également plein d'actualité et très suggestif, de M. Paul Cauer, *Grammatica militans* (Berlin, Weidmann. Prix : 3,60 marks, cartonné). Nous profitons de ce rapprochement pour recommander la lecture du livre de M. P. Cauer aux professeurs qui auront été frappés de la justesse de tant des fines observations de M. Feller. Le but du livre de M. Cauer est de montrer par des exemples comment, malgré les restrictions imposées par les programmes nouveaux, l'enseignement grammatical des langues anciennes pourrait être vivifié, modernisé, et rendu plus intéressant tout en restant efficace et fécond. Il est piquant de constater comment l'identité des préoccupations et des situations amène ainsi deux habiles hommes d'enseignement à présenter, indépendamment l'un de l'autre, des considérations et des conseils qui offrent par endroits de frappantes analogies.

191. — M. Henen, professeur de Rhétorique française, vient de publier en brochure un excellent discours, intitulé : " L'Éducation moderne par les Humanités „, qu'il a prononcé cette année lors de la distribution des prix, à l'Athénée royal de Namur. Sur la couverture, on lit la mention : *Publié avec l'autorisation de M. le Ministre de l'Intérieur et de l'Instruction publique*. Nous comprenons parfaitement que le gouvernement, ou ses agents autorisés, tiennent à avoir au préalable communication des paroles qui seront prononcées dans une circonstance officielle devant les parents qui confient leurs enfants à l'enseignement de l'État. Mais cette précaution une fois prise, nous ne voyons aucunement l'utilité d'une nouvelle autorisation pour la publication du discours prononcé. Il y a un véritable intérêt public à faire connaître et à répandre les idées que les professeurs compétents émettent, en de trop rares occasions et après mûre réflexion, sur les choses de l'enseignement. Que l'habitude de publier les discours de distribution de prix se généralise, que nos meilleurs Athénées risquent l'initiative d'y joindre dans une même brochure quelque petit travail scientifique d'un de leurs professeurs et l'on verrait peu à peu s'introduire dans notre enseignement moyen l'usage de ces " programmes „ de gymnases allemands, dont nous avons déjà prôné l'imitation dans cette Revue. Il y a là pour les écoles de l'État un moyen, qu'elles ne devraient point négliger, de manifester leur vitalité et de prouver leur supériorité.

192. — Dans la *Revue des Humanités en Belgique*, M. A. Roegiers vient de consacrer deux articles à " La question du stage professoral. ", Notre intention n'est point de les discuter ici à fond, pour la bonne raison que nous ne sommes point d'accord avec l'auteur sur la position de la question. En comparant la Belgique et l'Allemagne, M. Roegiers néglige des différences fondamentales qui ôtent à sa comparaison toute valeur probante. En Allemagne, pour être nommé professeur, le jeune homme déjà muni du diplôme scientifique de docteur, doit subir un *examen d'État* qui, seul, lui accorde la *facultas docendi*, et par surcroît de précautions, en raison du sentiment profond de sa lourde responsabilité en matière d'enseignement public, l'État exige de ce futur fonctionnaire une ou plusieurs années de stage, ou bien encore, depuis quelque temps, la passage dans un séminaire pédagogique : il arrive souvent qu'on discute en Allemagne sur l'efficacité plus ou moins grande des garanties que prend l'État ; le principe même de l'intervention et du contrôle de l'État n'est jamais discuté. La question se pose donc, pour les deux pays, dans des conditions essentiellement différentes, et il est étrange que M. Roegiers, en empruntant pour sa thèse des arguments à l'Allemagne, ne paraisse point avoir conscience de cette différence.

En Belgique, la seule exigence de l'État est la possession (lorsqu'il n'en accorde pas la dispense) du diplôme de docteur, délivré par une Université publique ou libre. Il ne contrôle par aucun examen d'État la formation générale des futurs professeurs. Même l'obtention d'une bourse de voyage ou d'autres distinctions analogues ne confère pas *en droit* (il est inutile de traiter ici la question *de fait*) de titre particulier pour obtenir un tour de choix dans les nominations. La pratique démontre que l'État considère aujourd'hui en principe tous les docteurs comme parfaitement égaux, et qu'il choisit à son gré parmi eux, d'après des principes que M. G. Kurth a excellemment définis dans un récent article de notre *Revue*. À défaut d'un *Staatsexamen* ou d'un concours, ou de tout autre moyen qui aurait permis de faire une première sélection parmi les candidats, les partisans du stage voudraient que l'État prit au moins certaines garanties au sujet de la valeur pédagogique des professeurs qu'il reçoit tout formés des Universités. — Nullement, répond M. Roegiers ; les Universités n'ont qu'à instituer elles-mêmes des séminaires pédagogiques, et l'on aura ainsi le meilleur des stages. — Il paraîtrait même que le Conseil de perfectionnement a voté la dispense du stage pour les jeunes gens qui suivraient des exercices didactiques dans une université belge ou étrangère. Au fond, cela veut dire que M. Roegiers et le Conseil de perfectionnement sont tout simplement partisans de notre magnifique *statu quo*. Les exercices pédagogiques, surtout pour l'enseignement des langues anciennes que M. Roegiers a en vue, existent en effet dans les Universités, et donnent tous les fruits que l'on peut en espérer dans les conditions présentes.

M. Roegiers aurait bien fait de préciser ses reproches lorsqu'il laisse entendre (page 7), que telle ou telle Université ne remplit pas les devoirs que lui impose la loi au point de vue de l'enseignement pédagogique. À Gand, cet enseignement est représenté par un savant qui a lui-même été

professeur dans un gymnase allemand, et qui est peut-être l'homme de Belgique le plus compétent au point de vue théorique et pratique. A Liège, on continue et on renouvelle les traditions pratiques de l'École normale avec des professeurs qui ont, pour la plupart, passé par l'enseignement moyen. L'enseignement des doctorats à Bruxelles est confié à des maîtres dont tout le monde reconnaît la science, l'autorité et le talent. C'est cependant l'une ou l'autre de ces trois universités, sinon toutes les trois à la fois, que M. Roegiers semble vouloir incriminer.

Pourquoi, malgré les efforts des professeurs, les séminaires pédagogiques annexés aux Universités ne peuvent pas donner à l'État des garanties suffisantes de la valeur pratique des professeurs, c'est ce qu'il est inutile de répéter, après que M. Kurth l'a dit ici-même (1898, p. 5) en des termes qui n'ont pas été, et qui ne seront pas réfutés. Avec le système de M. Roegiers, l'État naturellement n'aura encore une fois qu'à reconnaître en principe l'équivalence du mérite pédagogique de tous les jeunes gens qui auront passé par les exercices didactiques des quatre Universités; c'est-à-dire qu'il n'y aura rien de changé, si ce n'est qu'en rejetant le stage, l'État aura consacré une fois de plus l'abdication de ses droits. On voit combien le système prôné par M. Roegiers nous rapproche de l'Allemagne! De tant de garanties (je suis loin de les avoir énumérées toutes plus haut) que le souci de l'éducation nationale fait prendre à l'État allemand pour le recrutement de ses professeurs, les amis de notre enseignement public, en désespoir de cause, ne demandaient pour nous en faveur de l'État que l'une des plus minces : le stage. M. Roegiers oppose à cette demande une organisation qui n'est, au fond, que le maintien de l'état de choses existant, et il objecte même aux critiques de M. Waltzing que l'exigence de conditions nouvelles pour les candidats professeurs serait illégale. Le reproche d'avoir été mauvais juriste en défendant une bonne cause, s'il est vrai qu'il est fondé, ne touchera guère le savant professeur de l'Université de Liège, et comme nous, sans doute, il pensera que s'il faut ajouter un bout d'article à la loi, c'est là une chose qu'un ministre pourra obtenir des Chambres quand il le voudra, tant il pourra appuyer sa demande d'excellents arguments. — L. P.

193. — Un "ami des humanités", nous écrit une lettre dont nous extrayons ce qui suit : "J'ai souvent entendu dire que les études grecques et latines sont en décadence dans notre pays. Ce doit être une profonde erreur, si j'en juge par les versions latines données au concours général de l'enseignement moyen. Les élèves de rhétorique avaient à traduire, *sans dictionnaire*, un morceau de Tacite dont les philologues de profession ne se flattent pas d'avoir résolu toutes les difficultés. Aux élèves de troisième on a présenté un passage de Sénèque qui, en raison de la subtilité de la pensée et des particularités du langage et du style, me paraissait de nature à dérouter un peu des jeunes gens qui viennent seulement d'aborder Tite-Live (et, de notre temps, on ne trouvait pas Tite-Live commode). Mais je ne puis supposer les hommes distingués qui sont chargés de composer le programme des concours assez légers ou assez ignorants des règles d'une saine pédagogie pour proposer des sujets qui soient réellement au-dessus de la portée des écoliers de force

moyenne : ils savent bien que le but de l'enseignement n'est pas de former de petits Oedipes. Je me félicite donc de voir les humanités classiques plus florissantes que jamais dans notre chère Belgique : nous damons le pion à la docte Allemagne elle-même. »

194. — La *Société pour le progrès des études philologiques et historiques* s'est réunie à Bruxelles le 6 novembre. Elle a admis beaucoup de nouveaux membres et a révisé son règlement. La plus importante des réformes qui ont été votées est la création de sections : section de philologie classique et romane, section de philologie germanique, section d'histoire et de géographie. MM. Gevaert et Vercoullie et le R. P. De Smet ont été élus respectivement présidents de ces sections. Les bureaux des sections sont chargés de préparer l'ordre du jour de chaque séance; cet ordre du jour sera communiqué aux membres six semaines avant la réunion, afin que chacun ait le temps d'étudier les questions proposées. La date de la prochaine assemblée est fixée au deuxième dimanche de mai 1899.

Nous souhaitons bon succès à la Société ainsi rajeunie et reconstituée.

195. — Nous signalons aux historiens de l'antiquité le dernier fascicule des *Alt-orientalische Forschungen* (IX, Leipzig, Pfeiffer, 1898), publiées par M. Hugo Winckler. Il contient une dissertation sur les royaumes de Cilicie et de Phrygie, où les données des plus anciens auteurs grecs sont complétées et rectifiées à l'aide des textes cunéiformes. Un second article prouve la valeur de la tradition suivie par Eschyle (*Perses*, 751-767) dans le passage où Darius énumère la série de ses ancêtres. On a eu tort d'exclure le vers 777, qui est justifié par l'inscription de Behistoun.

196. — Nous recevons de M. J. Ph. Vogel, récemment chargé d'un cours de langue et littérature sanscrites à l'Université d'Amsterdam, un très intéressant discours d'ouverture dans lequel le savant auteur met en lumière les services signalés rendus par les Hollandais à l'ancienne littérature de l'Inde (*De beoefening der oud-indische litteratuur in Nederland*. Rede, uitgesproken bij de opening zijner lessen in oud-indische litteratuur-geschiedenis, door Dr J. Ph. Vogel. Amsterdam, Scheltema en Holkema, 1898). Depuis Abraham Roger, qui publia en 1651 la première traduction d'une œuvre littéraire hindoue dans une langue européenne, jusqu'à M. H. Kern et ses nombreux élèves, la liste est longue et fait le plus grand honneur à nos voisins du Nord.

197. — Nous recevons le deuxième fascicule des *Jahreshefte des österreichischen archäolog. Institutes in Wien*, dont nous avons déjà annoncé la publication. Ce luxueux périodique continue à tenir les promesses de ses débuts. Dans le riche contenu de ce numéro nous signalerons la restitution d'un traité entre Mausole et les Phasélites par M. Wilhelm, le commentaire de M. Bormann sur de nouveaux diplômes militaires des musées d'Agram et de Sofia, une étude de M. Benndorf sur un torse de taureau trouvé sur l'Acropole, l'édition, par M. Szanto, d'une importante inscription juridique du IV^e siècle trouvée à Olympie, et, par M. Fr. Cumont, d'un nouveau décret d'Amphipolis très habilement restitué.

198. — Après un intervalle d'un quart de siècle — le tome II date de 1874 — le troisième volume de la *Geschichte Siziliens im Alterthum*, de M. Holm (Leipzig Engelmann), est venu couronner une œuvre qu'on désespérait de voir jamais s'achever. Il renferme le récit des événements qui se sont passés en Sicile depuis la première guerre punique jusqu'à sa soumission complète aux Arabes (902 après J.-C.). La majeure partie du livre est donc consacrée à la domination romaine, que continue ici celle de Byzance, car dans ce pays les invasions barbares n'ont été qu'un intermède tragique mais passager. La moitié des 760 pages compactes qui composent ce volume, est occupée par des annotations ou discussions souvent fort importantes sur des points de détail. Enfin un appendice renferme une histoire de la numismatique de l'île jusqu'à Auguste, et huit planches reproduisent des exemplaires de choix de ces admirables monnaies siciliennes qu'il y a toujours plaisir à contempler.

199. — On annonce la prochaine publication du grand *Handbuch der griechischen Epigraphik*, que M. W. Larfeld avait promis dans la préface de son *Esquisse* insérée, il y a quelques années, dans la collection d'Iwan Müller (1^{er} volume, 2^e édition, 1892). L'auteur fait paraître d'abord le 2^d volume, consacré à l'épigraphie attique, et donne pour commencer (1^{er} fascicule) un dépouillement complet de tous les textes et de toutes les formules. Nous reviendrons sur cette publication capitale.

200. — Le petit volume que M. A. Souchon, professeur à l'Université de Lyon, vient de consacrer aux *Théories économiques dans la Grèce ancienne* (Paris, Larose, 1898, in-12; 3, 50 f.) sera le bienvenu. L'auteur a exposé avec clarté, d'abord ce qu'on pourrait appeler la *méthode* des anciens, puis leurs théories sur la *production* et la *répartition* des richesses. Il est à regretter que M. Souchon n'ait pas connu sur les questions relatives à la population antique, l'ouvrage classique de Beloch, et qu'il répète encore d'après Boeckh qu'en Attique, par exemple, les esclaves étaient trois fois plus nombreux que les hommes libres, quand c'est à peine si leur nombre dépassait la moitié de la population totale, et cela à l'époque où ils furent le plus nombreux.

201. M. W. Cunningham, l'auteur bien connu de *The growth of English industry and commerce* retrace dans *An essay on western civilization in its economic aspects (ancient times)* (Cambridge, 1898), le développement économique de l'antiquité, en partant de l'Égypte ancienne pour aboutir à l'Empire byzantin. L'ouvrage est intéressant sans présenter pourtant rien de bien original. On constate avec surprise que M. Cunningham semble ne pas connaître la polémique si intéressante qui a éclaté naguère entre M. K. Bücher et M. Ed. Meyer, à propos de la forme spéciale de la vie économique antique par rapport à la vie économique moderne. (Bücher, *Die Entstehung der Volkswirtschaft*, 2^e éd., 1898; Ed. Meyer, *Die Wirtschaftliche Entwicklung des Alterthums*, 1895 et *Die Sklaverei im Alterthum*, 1898).

202. — M. Fr. C. Garofalo réunit dans un travail d'ensemble les résultats des dernières recherches de l'érudition contemporaine sur les amphictionies

grecques (*Sulle Anfizione*, Catania, Monaco et Mollica, 1898). Cette dissertation fait bien augurer d'un travail important qu'annonce l'auteur sur l'histoire de Sparte au début du IV^e avant J.-C.

203. — On vient de commencer la publication des fameuses leçons sur l'histoire de la civilisation grecque que faisait régulièrement à l'université de Bâle Jacob Burckhardt, l'auteur bien connu de la *Civilisation de la Renaissance en Italie* et du *Cicerone en Italie*. Les deux volumes qui viennent de paraître ne forment que la moitié de l'ouvrage complet. L'éditeur, M. Oeri, n'a fait que surveiller l'impression du manuscrit laissé par l'auteur et qui date de plusieurs années déjà (*Griechische Kulturgeschichte* von J. Burckhardt, I et II, Berlin et Stuttgart, Spemann, 1898). Tel qu'il est, ce testament littéraire ne peut manquer d'intéresser vivement les hellénistes.

204. — Sous le titre *Die Antigone des Sophokles, ihre theatralische und sittliche Wirkung*, M. Peter Corssen vient de publier à Berlin (Weidmann, 1898) une étude pleine d'érudition et de goût où il réfute brillamment l'étrange explication nouvelle du caractère d'Antigone que M. Kaibel avait donnée récemment dans un programme de Goettingue (*De Sophoclis Antigona*, 1897). D'après Kaibel, Antigone combat, non pas pour les lois divines, mais pour l'honneur des Labdacides ; elle n'est pas une héroïne de l'amour fraternel, c'est une fille noble qui défend simplement l'honneur de sa maison qui souffrirait de l'outrage fait à son frère ; c'est une anarchiste qui souffre la mort à juste titre. N'allez pas croire que, selon Kaibel, c'est là simplement le point de vue de Créon ; c'était le sentiment de tous les Athéniens, et si, jusqu'à Kaibel, les lecteurs modernes se sont trompés, c'est à cause de leur impuissance à " penser et à sentir helléniquement. ", Beaucoup penseront que M. Corssen a donné trop d'importance à cette théorie, en consacrant 75 pages à la réfuter.

205. — On sait que la maison Teubner a entrepris en 1878, de publier une édition critique complète des tragédies d'Euripide. Prinz avait ainsi publié successivement *Médée* (1878), *Alceste* (1879) et *Hécube* (1883). La publication, après une interruption de quinze années, vient d'être reprise, et le nouvel éditeur, M. Wecklein, la poursuit avec une rapidité peu ordinaire dans les travaux de ce genre. Coup sur coup, il a fait paraître cette année, en fascicules séparés l'*Ion*, l'*Hélène*, le *Cyclope*, l'*Iphigénie en Tauride* et les *Suppliantes*. Chaque fascicule (du prix moyen de 2 m. 40) renferme un appareil critique très complet et un copieux appendice dans lequel sont rejetées les *conjecturae minus probabiles*.

206. — On sait qu'un certain nombre de savants allemands ont pris l'habitude d'adcrire l'iota, au lieu de le souscrire, dans les textes qu'ils éditent ; c'est le cas, par exemple, pour Maass, Wilamowitz et Kaibel. Dans un article récent de la *Wochenschrift für klassische Philologie* (1898, n° 49), M. Zielinski s'élève avec raison contre cette " marotte ", nouvelle. Quel gain résulterait de l'adoption générale de la réforme ? Qu'on s'imagine les élèves devant des formes comme *βλαῖ, ἡμέραι*, où ils ne distinguent plus le dat. sing. du nom. pluriel ! L'iota adscrit arrête même souvent les initiés. Le point de vue pratique parle donc contre la réforme. D'autre part, la répu-

blique des savants, sous peine de tomber dans l'anarchie ou dans la tyrannie, ne doit admettre de telles innovations qu'à la suite de l'accord commun de ses membres. " Les hommes de haute science devraient laisser une pédanterie aussi vaine aux minuscules amateurs de l'originalité à tout prix. "

207. — M. R. Dareste, dont on connaît la belle traduction des plaidoyers de Démosthène, vient de donner un pendant excellent à cette œuvre remarquable. Il nous donne maintenant une traduction d'Isée. (Les plaidoyers d'Isée, traduits en français avec arguments et notes, par R. Dareste, avec la collaboration de B. Haussoullier. Paris, Larose, in-12; 3,50 fr.) On n'a guère cherché jusqu'ici que des modèles d'éloquence ou des exercices de rhétorique dans les discours du fameux orateur athénien. MM. Dareste et Haussoullier nous montrent que ces plaidoyers sont surtout précieux par le fond et qu'ils nous révèlent tout un côté du droit athénien, celui qui touche à l'ordre des successions. Leur traduction, qui serre le texte de près et le rend avec la plus grande précision, forme une contribution importante à l'étude des antiquités juridiques d'Athènes. Dans les notes savantes, on reconnaît l'érudition des éditeurs du *Recueil des Inscriptions juridiques grecques*, dont nous avons parlé à plusieurs reprises.

208. — Nous avons reçu les deux premiers numéros de la *Vox Urbis*, revue littéraire bi-mensuelle qui se publie à Rome. (Prix de l'abonnement: 10 fr. pour l'Italie; 15 fr. pour les autres pays; s'adresser à M. le chevalier Arist. Leonori, Via Alessandrina, 87, Rome.) Ce journal est rédigé en latin; le contenu en est très varié: prose et poésie, études archéologiques et romans, essais de littérature, notes et impressions, nouvelles politiques et recettes utiles, questions théologiques et charades. Voici une pièce de vers très spirituelle sur la bicyclette (*birota velocissima*), et voilà un petit article sur l'affaire Dreyfus, qui se termine par un avertissement à M. Clémenceau et à ses partisans. (*Caveant tamen et Clemenceau et eius factiones pro Dreyfus constitutae ne stultis suis factis amplissimos homines exercitumque lacesant, et memoria teneant quod est in proverbio ne quid nimis*). Les collaborateurs de la *Vox Urbis* manient le latin avec aisance et agrément; ils ont réussi à parler de choses modernes en un langage antique. A ce titre, la *Vox Urbis* peut intéresser les latinistes.

209. — Le commentaire de la *Thébaïde* de Stace attribué à Lactantius Placidus est une compilation des plus intéressantes pour l'étude de la mythologie antique. Il fallait jusqu'ici aller chercher ces scholies dans la vieille édition de Tiliobroga, parue en 1600, ou plutôt dans les manuscrits, car le texte imprimé était détestable. M. R. Jahnke vient de le republier plus correctement dans la collection Teubner (*P. Papinius Statius*, vol. III: *Lactantii Placidi... commentarios* rec. R. S.), et il a rendu un grand service aux philologues en mettant à leur portée une œuvre presque inaccessible. Il y aurait mauvaise grâce à se montrer sévère pour un travail dont l'auteur avoue lui-même dans sa préface les imperfections, mais on ne peut s'empêcher de constater avec étonnement que M. S. n'indique nulle part la date des manuscrits dont il s'est servi.

210. — Le 20 novembre dernier a eu lieu à Liège la manifestation organisée en l'honneur de M. le professeur Kurth, à l'occasion du vingt-cinquième anniversaire de la fondation de son cours pratique d'histoire, le premier qui ait été créé en Belgique. On sait le succès qu'a eu l'initiative du savant historien et combien les cours pratiques organisés depuis lors dans toutes nos Universités et auxquels la loi récente sur l'enseignement supérieur a donné une consécration officielle, ont contribué au progrès des études historiques dans le pays. L'éclat de la manifestation et, on peut le dire, l'enthousiasme de tous ceux qui y ont participé, en sont la preuve la plus significative. On remarquait dans l'assistance : M. le Ministre de l'Intérieur et de l'Instruction publique et son chef de cabinet, M. Beernaert, président de la Chambre des Représentants, les professeurs d'histoire de nos quatre Universités, plusieurs savants parmi lesquels nous citerons le R. P. De Smet, président de la Société des Bollandistes, Philippson, ancien professeur à l'Université de Bruxelles, etc., plus le contingent déjà considérable des jeunes érudits formés dans les dernières années dans nos séminaires d'histoire. Un rapport détaillé sur les divers cours pratiques sera publié en mémoire de la manifestation, ainsi que le texte des différents discours qui ont été prononcés. M. Kurth a profité de l'occasion qui lui était offerte pour insister sur la nécessité de compléter l'outillage scientifique de notre enseignement historique par l'institution d'assistants. M. le Ministre de l'Intérieur et de l'Instruction publique a laissé espérer dans sa réponse, que le gouvernement ne s'opposerait pas à cette excellente mesure.

211. — La vie de S. Severin par Eugippius, si importante par le tableau extrêmement vivant et unique en son genre qu'elle fait du Norique à l'époque de l'invasion germanique, vient d'être republiée par M. Mommsen dans la série *in usum scholarum* des *Monumenta Germaniae Historica*. (Berlin, Weidmann, 1898; 60 p. avec une carte du Norique).

212. — L'étude de M. J. Hansen : *Inquisition und Hexenverfolgung im Mittelalter* (*Historische Zeitschrift*, t. XLV). a pour objet l'influence exercée par l'inquisition pontificale sur les persécutions contre les sorcières qui furent si actives du XV^e au XVIII^e siècle. L'auteur aboutit à des résultats très intéressants. Il montre que dès le XIII^e siècle les inquisiteurs dominicains sont portés à considérer les sorcières comme des hérétiques. Au XIV^e siècle, on en arrive à croire à l'existence d'une véritable secte de sorcières, et les scolastiques construisent leur fameuse théorie du sabbat. Depuis lors, la sorcière et l'hérétique sont placés sur le même pied. La situation de la première devient même pire que celle du second, car la sorcière, même repentante et absoute par les tribunaux ecclésiastiques, relève encore, du chef des dommages causés par ses prétendus maléfices, de la juridiction laïque.

213. — Sous le titre d'*Études sur la vie privée de la Renaissance*, M. Edmond Bonnaffé vient de publier (Paris, L.-H. May, 1898, in-8°), un petit volume curieux, dont la partie principale est consacrée aux "livres de civilité", depuis le *De civilitate morum puerilium* d'Érasme, jusqu'au

Grobianus et Grobiana de Dedekind, en passant par les *Colloquia* de Vivès. Des chapitres s'occupent également de la maison, de sa distribution intérieure et de son mobilier, des amoureux, des caquetoires et sérées. Quoique M. Bonnaffé ait négligé beaucoup de publications pédagogiques, telles que celles de Gabriel Meurier, qui lui eussent fourni en abondance des renseignements piquants, il nous donne, dans ce livre, écrit d'une plume facile et agréable, un tableau intéressant des mœurs intimes du XVI^e siècle. — P. B.

214. — Le second fascicule des *Grands traités du règne de Louis XIV*, publiés par M. Henri Vast a paru dans la *Collection de textes pour servir à l'étude et à l'enseignement de l'histoire* (Paris, Picard, 1898). Il comprend les traités d'Aix-la-Chapelle, de Nimègue, de Ratisbonne, de Turin et de Ryswick.

215. — Le tome XV des Publications de la Société huguenote de Londres constitue une contribution importante à l'histoire des églises fondées par les protestants réfugiés en Angleterre au XVI^e siècle : c'est une histoire de l'Église wallonne et huguenote de Cantorbéry, par M. Fr. W. Cross (Cantorbéry, 1898, un volume in-8°). Grâce à cet ouvrage, à l'histoire des *Églises de refuge en Angleterre*, par M. de Schickler, et au recueil de M. Hessels (*Ecclesiæ Londino-Batavæ Archivum*), nous possédons maintenant un ensemble de renseignements des plus intéressants non seulement sur les églises protestantes flamandes et françaises en Angleterre, mais en général sur l'émigration dans ce royaume qui fut la conséquence des persécutions religieuses dans les Pays-Bas et en France.

216. — M. Reinhold Koser, directeur général des archives royales de Prusse, vient de faire paraître la *Correspondance inédite de Frédéric le Grand avec le maréchal de Grumbkow et le Président de Maupertuis* (Leipzig, Hirzel; Paris, Klincksieck). On sait que Guillaume de Grumbkow a été l'un des ministres du grand Frédéric et que le Français Pierre-Louis Moreau de Maupertuis était président de l'Académie de Berlin. En 1856, on a édité à Paris d'une façon détestable quelques-unes des lettres échangées entre lui et Frédéric, de telle sorte que Sainte Beuve s'écria à leur apparition : " La correspondance réelle de Frédéric et de Maupertuis reste tout entière à publier. „ Aujourd'hui M. Koser a heureusement comblé cette lacune, à l'occasion du deuxième centenaire de la naissance de Maupertuis.

217. — Le *Handboekje der Vaderlandsche Geschiedenis volgens den cursus van Mgr. Namèche* (Louvain, Fonteyn et Bruxelles, Schepens, 200 pages in-8°), de M. J. Swolfs, présente naturellement le même plan que l'ouvrage qui lui a servi de base. C'est dire que l'histoire du moyen âge y est tout à fait incompréhensible : elle se réduit à une série de chapitres sans lien les uns entre les autres. C'est là d'ailleurs un défaut commun à tous les manuels d'histoire nationale que nous possédons. Pas un seul de ces manuels n'est l'œuvre d'un historien de profession : tous sont des abrégés ou des compilations, entre lesquels il est difficile de faire un choix. Il est naturel que les erreurs y soient innombrables. M. Swolfs ne se distingue pas sous ce rapport de ses prédécesseurs. Voyez, par exemple, p. 7 : " de Teutonen later Germanen genaamd „; p. 16, la définition d'alleu et de

bénéfice; p. 19, la mention de St Liévin comme continuateur de St Amand; p. 24, la Lotharingie n'a pas reçu son nom de Lothaire I; p. 25, les causes du régime féodal ne sont pas la faiblesse des rois et l'invasion des Normands; p. 28, Baudouin I n'épousa pas en secret Judith, il l'enleva, etc., etc.

218. — Dans le *Bulletin de la commission royale d'Histoire*, t. VIII n°3-5, M. H. Pirenne, établit que la *Chronographia regum Francorum* récemment éditée par M. Moranvillé pour la Société de l'Histoire de France n'est qu'une traduction latine d'une version de la *Chronique de Flandre*; Dom Ursmer Berlière publie le *Catalogus abbatum Floriffiensium* de Pierre de Hérenthals; M. Vanderkindere commence une importante étude sur la formation territoriale des principautés belges au moyen âge, et dans un second article établit la chronologie de l'abbatit de l'abbé Womar de St Pierre de Gand, le successeur de Gérard de Brogne; M. G. Des Marez donne le texte d'une très curieuse lettre des échevins de Malines (et non de Mechelen dans le pays de Looz, comme le croit M. N. de Pauw) à ceux d'Ypres, où l'on trouve des détails très vivants sur la personnalité si mal connue de J. Van Artevelde; M. l'abbé De Meuldre, dans un travail sur frère Jean Angeli, fait connaître un intéressant épisode des conflits entre le clergé séculier et le clergé régulier à Tournai en 1482-83; et enfin M. Ed. Laloire communique un règlement du métier des drapiers à Nivelles en 1411.

219. — M. Arthur Gaillard, chef de section aux Archives du Royaume, fait paraître le tome premier d'un volumineux ouvrage intitulé *Le Conseil de Brabant. Histoire, organisation, procédure* (Bruxelles, Lebègue, 492 pp. in-4°). On y trouve l'histoire du conseil depuis ses origines jusqu'à sa suppression par la République Française en 1795. M. Gaillard a soigneusement compulsé les archives considérables du conseil conservées aux Archives générales du Royaume. Son travail rendra incontestablement des services, mais on ne peut s'empêcher de trouver que l'auteur fournit trop de détails sans importance. D'autre part, il a, semble-t-il, envisagé son sujet d'une manière un peu trop étroite. On ne peut écrire l'histoire d'une institution comme on écrirait une monographie d'histoire locale. Il importe de la placer dans son milieu, de faire saisir ses rapports avec l'ensemble de l'organisation constitutionnelle, de la comparer aux institutions analogues qui ont fonctionné à la même époque. On lira avec intérêt le chapitre où M. G. combat l'opinion de Pouillet sur l'origine du conseil. Il eût été utile cependant d'y faire ressortir plus clairement la différence entre l'ancien conseil ducal et la chambre du conseil, qui est, d'après l'auteur, l'ancêtre du conseil de Brabant.

220. — Depuis quelques années, l'*Historische Zeitschrift* fait paraître une *Historische Bibliothek*, dont les volumes sont rédigés de telle sorte qu'ils soient facilement accessibles au grand public, tout en présentant une valeur scientifique sérieuse reposant sur des recherches originales. Le tome V de la collection comprend une étude de M. Félix Rachfahl, sur Marguerite de Parme (*Margaretha von Parma, Statthalterin der Niederlande 1559-1567*. Munich et Berlin, 1898, 275 pp.). Bien qu'il ne comporte aucune note, cet ouvrage est le fruit de longues recherches faites particulièrement

aux Archives de Bruxelles et est en quelque sorte l'avant-coureur d'une étude détaillée sur le même sujet. Nous en recommandons chaleureusement la lecture à nos abonnés. Ils y trouveront exposées avec autant de clarté que d'agrément les péripéties d'une époque décisive de notre histoire au XVI^e siècle. Ils seront convaincus surtout que Marguerite a été traitée beaucoup trop favorablement par la postérité. M. Rachfahl substitue aux panégyriques dont elle a presque toujours été l'objet, un portrait peu flatteur, mais qui semble vrai. D'après lui : " La capacité politique de Marguerite fut insignifiante. Des intérêts de famille, des relations personnelles, des sympathies et des antipathies furent les motifs de ses actes; il faut y ajouter la vanité, l'outrecuidance et l'ambition. L'énergie virile dont on lui a fait honneur n'est qu'un roman. Elle fut seulement un jouet dans les mains de ses favoris et de ses conseillers. On chercherait vainement en elle quelque trace de grandeur. Elle fut toujours dominée par les considérations les plus mesquines. Suivant les influences qui agissent sur elle, elle fut tantôt un instrument de Philippe II, tantôt le porte-voix de l'opposition au roi, ne cherchant d'ailleurs, dans ses continuelles volte-face que la satisfaction de ses intérêts dynastiques ou des avantages personnels. „ Nous reviendrons prochainement sur cette intéressante publication.

221. — MM. S. Muller, J. A. Feith et R. Fruin, viennent de publier sous le titre de *Handleiding voor het ordenen en beschrijven van Archieven*, (Groningue, 1898, 158 p.), un manuel excellent pour tout ce qui concerne le classement et l'organisation des dépôts d'archives.

222. — Nous insistions dans le dernier numéro de la *Revue* (Chronique, n° 182) sur l'utilité des inventaires sommaires d'archives. Depuis lors, nous avons reçu de M. Léopold Devillers l' "*Aperçu des collections du dépôt des Archives de l'État à Mons* „ (Mons, V. Janssens, 77 pp. in-8°) qui complète l'excellente *Notice* publiée par le même auteur en 1871. Grâce à ces deux travaux, le dépôt de Mons est aujourd'hui, de tous les dépôts d'archives de l'État en Belgique, celui dont les richesses sont le plus facilement accessibles aux travailleurs. Dès 1871, Gachard faisait le vœu de voir l'exemple de M. Devillers suivi par ses collègues des autres provinces. Ce vœu est encore loin d'être réalisé et il faut reconnaître que, dans les dernières années, les archivistes communaux ont publié un bien plus grand nombre d'inventaires que les archivistes de l'État.

223. — M. H. Schuermans a recueilli, dans les Annales de la Société archéologique de l'arrondissement de Nivelles (t. VI, pp. 195-236), une série de notes intéressantes sur l'histoire de la bibliothèque de la célèbre abbaye de Villers. Il y publie, notamment, d'après un manuscrit conservé aux archives de l'archevêché de Malines, un catalogue de la bibliothèque dressé en 1309; on y trouve, à côté de très nombreux ouvrages pieux, quelques classiques, et quelques historiens. Au XVI^e siècle, une école de miniaturistes, dont le chef fut Jacques Luteau, fut établie à Villers par l'abbé Denis van Zeverdonck (1526-1546). M. Schuermans termine son article en donnant la liste des 69 manuscrits provenant de l'abbaye, que la Bibliothèque royale est parvenue à recouvrer. — P. B.

224. — Le *Catalogue de la bibliothèque publique de la ville d'Ath* (Gand, Ad. Hoste, 1898; in-8°) a été dressé par M. C.-J. Bertrand, d'après la classification décimale, où l'histoire de l'arrondissement d'Ath correspond à l'indice 949.351. L'adoption du système n'offre, d'ailleurs, pas de grands inconvénients puisque l'auteur a eu soin d'accompagner les indices d'une rubrique explicative. Précédé d'une notice historique, le catalogue comprend l'inventaire de la bibliothèque publique proprement dite, celui de la bibliothèque populaire communale et celui de la bibliothèque athenienne, dont font partie les ouvrages qui, par leur auteur ou leur contenu, intéressent spécialement Ath, son arrondissement ou son ancienne châtellenie, en y comprenant les gravures, plans, cartes, etc. Cette dernière partie, qui complète une table alphabétique d'auteurs avec de courtes notices biographiques, a une valeur propre de bibliographie locale. Mais, au point de vue de la transcription des titres et du classement des ouvrages, le catalogue, en général, laisse beaucoup à désirer. — P. B.

225. — La bibliothèque de l'université de Groningue publie le catalogue de ses manuscrits, rédigé avec beaucoup de soin par M. H. Brugmans, son ancien bibliothécaire, actuellement conservateur des manuscrits de la bibliothèque royale de La Haye. Le *Catalogus codicum manu scriptorum universitatis Groninganae bibliothecae* (Groningue, J. B. Wolters, 1898; in-8°, 396 pp.) contient la description de 493 manuscrits et de 101 ouvrages imprimés enrichis de notes manuscrites, plus celle de 57 ouvrages formant la *Bibliotheca Backeriana* et de 111 manuscrits appartenant à la Société *Pro excolendo jure patrio*. — P. B.

226. — Suivant l'exemple de la France, le gouvernement Suisse vient de commencer, sur la proposition de M. C. Bernoulli, bibliothécaire en chef de l'Université de Bâle, la publication d'un catalogue collectif et annuel des thèses de ses universités. Le premier fascicule comprend les écrits académiques parus pendant l'année 1897-1898 à Bâle (81), Berne (88), Fribourg (46), Genève (48), Lausanne (31) et Zürich (101). Il est accompagné d'une table des noms d'auteurs. Une table des matières a été jugée inutile à cause du nombre relativement restreint de titres; il est toutefois à souhaiter qu'on en rédige une au bout d'un certain nombre d'années, de manière à donner une valeur durable à cette excellente publication. — P. B.

227. — Après avoir publié un choix de documents tirés des archives de sa maison (*Documentos escogidos del Archivo de la casa de Alba*, Madrid, 1891, un fort volume in-8°), M^{me} la duchesse d'Albe a entrepris de mettre au jour un catalogue raisonné des principaux objets et œuvres d'art, provenant des ducs d'Albe, qui composent les collections du palais de Liria. La description des estampes a été confiée à Don Angel Barcia, conservateur à la Bibliothèque royale de Madrid; celle des tableaux est presque terminée. Une première partie du catalogue des documents historiques, préparée par M^{me} la duchesse d'Albe elle-même, vient de paraître : elle comprend les documents les plus importants (*Catalogo de las colecciones expuestas en las vitrinas del palacio de Liria*. Le publica la Duquesa de Berwick y de Alba, Condesa de Siruela. Madrid, 1898, 1 volume grand in-8°). Ce volume,

magnifiquement imprimé à l'établissement typographique Rivadeneyra et rempli de fac-simile supérieurement exécutés, mérite tous les éloges : bien que M^{me} la duchesse d'Albe s'excuse d'avoir peut-être parfois manqué de la compétence suffisante, on doit reconnaître que la publication lui fait le plus grand honneur. Les documents sont classés dans l'ordre chronologique. Le plus ancien reproduit en fac-simile est en écriture visigothique cursive et de l'année 1026. Une description de sceaux termine le volume. Citons parmi les autographes les plus intéressants une lettre de Marie Stuart au duc d'Albe (1570), accompagnée d'un portrait de la reine d'Écosse en pied, d'après un médaillon qui était joint à la lettre.

228. — Sous ce titre : *Les livres d'or de la Science*, il vient de se fonder une *Bibliothèque littéraire de vulgarisation scientifique*. C'est une petite encyclopédie populaire illustrée ; chaque volume, en format petit in-8°, est d'environ 200 pages et se vend un franc. (Paris, librairie Reinwald). Le n° 1 de la collection, *le Panorama des Siècles*, section historique, présente dans un style large le tableau des vicissitudes de l'humanité depuis les temps lointains. — M. R.

229. — On annonce pour le mois de janvier prochain la publication des *Archives belges*, revue critique de l'historiographie nationale, sous la direction de M. G. Kurth (prix de l'abonnement : 6 fr. par an). Nous reviendrons dans notre prochain numéro sur cette excellente entreprise, à laquelle nous souhaitons de tout cœur un brillant succès.

230. — *Les Chansons et Dits artésiens* publiés par MM. Jeanroy et Guy dans la *Bibliothèque* des Universités du Midi (fasc. II, in-8°, prix : 10 fr.), sont une petite collection de pièces morales et satiriques, toutes écrites à Arras entre 1248 et 1280. Ces textes, exactement datés et localisés, et conservés dans un manuscrit à peu près contemporain des auteurs, ont donc un grand intérêt pour le linguiste. Ils n'en ont pas moins pour l'historien des coutumes et des mœurs : ils retracent, en effet, en traits parfois grossiers, mais singulièrement vigoureux, la vie intime d'une de ces riches et turbulentes cités du Nord, qui rappellent à tant d'égards les grandes républiques commerciales de l'Italie du Moyen âge. Ces morceaux sont trop curieux pour n'avoir pas déjà attiré l'attention des érudits : un tiers environ avait déjà été publié en divers endroits ; mais ils paraissent ici pour la première fois réunis et dans leur texte intégral. Pour la première fois aussi sont élucidées, dans une curieuse *Introduction*, les diverses questions historiques qu'ils soulèvent. Les textes sont suivis d'un *Index des noms propres*, qui ne comprend pas moins de cinquante pages et où sont donnés, sur les divers personnages mis en scène, une foule de renseignements, presque tous empruntés à des pièces d'archives : certains articles forment comme un tableau généalogique de quelques-unes des principales familles d'Arras au XIII^e siècle. Enfin, l'ouvrage se termine par un *Glossaire*, où sont traduits les mots difficiles et où sont éclaircies la plupart des très nombreuses obscurités du texte.

231. — La librairie Hachette vient de mettre en vente le 6^{me} vol. des *Études critiques sur l'histoire de la littérature française*, par M. F. Brunetière (in-12, 3,50 fr.). Signalons à nos lecteurs les chapitres suivants : *Les Fabliaux du moyen âge et l'origine des Contes*, *Corneille*, *Bossuet* (art. extrait de la Grande Encyclopédie), *L'Esthétique de Boileau*, *Le Cosmopolitisme et la littérature nationale*, etc. Il est inutile d'insister sur l'importance de ces études que recommande suffisamment le nom de leur auteur.

232. — M. F. Wagner, professeur au Collège communal de Bouillon, vient de publier dans la *Bibliothèque de la Faculté de Philosophie et Lettres de l'Université de Liège* (Fascicule IV) une traduction française du *Livre des Islandais du prêtre Ari*.

NOUVELLES ET INFORMATIONS

M. Bovy, professeur intérimaire à l'athénée d'Anvers, est nommé professeur de rhétorique française à l'athénée de Namur.

M. Henen, professeur de rhétorique française à l'athénée de Namur, est nommé en la même qualité à l'athénée d'Anvers.

M. Mercken, professeur de 6^e latine à l'athénée de Bruges, est nommé à la chaire de 5^e latine à l'athénée de Tongres.

M. Stassart, docteur en philosophie et lettres, est nommé surveillant à l'athénée de Tongres.

M. Listray, régent d'école moyenne, est nommé surveillant à l'athénée de Bruxelles.

M. Van den Hove, professeur de 5^e latine à l'athénée de Tongres, est nommé à la chaire de 6^e latine à l'athénée de Bruges.

ACTES OFFICIELS

ADMINISTRATION DE L'ENSEIGNEMENT MOYEN.

Par arrêtés royaux du 19 septembre 1898, sont nommés définitivement à leurs fonctions respectives :

MM. Bernard (E.-G.), professeur agrégé de l'enseignement moyen du degré supérieur, professeur, à titre provisoire, de 2^e latine à l'athénée royal de Liège; Foucart (J.-J.-A.), porteur du diplôme de capacité pour l'enseignement du dessin dans la section professionnelle des athénées et des collèges, professeur de dessin, à titre provisoire, à l'athénée royal de Tournai; Sibret (E.-G.-J.), candidat en philosophie et lettres, surveillant, à titre provisoire, à l'athénée d'Ixelles.

Par arrêtés royaux du 24 octobre 1898, sont nommés définitivement à leurs fonctions respectives à l'athénée royal d'Ath :

MM. Moureau (E.-H.-E.), professeur agrégé de l'enseignement moyen du degré supérieur, professeur à titre provisoire de rhétorique latine; Galand (G.), docteur en philosophie et lettres, professeur à titre provisoire de seconde latine; Godineau (E.-L.-J.-B.-F.), docteur en philosophie et lettres, professeur à titre provisoire de troisième latine; Deltombe (E.-L.), candidat en philosophie et lettres, dispensé du diplôme légal par arrêté royal du 28 avril 1890, professeur à titre provisoire de quatrième latine; Lacrosse (J.-V.), professeur agrégé de l'enseignement moyen du degré supérieur, professeur à titre provisoire de cinquième latine; Hamels (E.), docteur en philosophie et lettres, professeur à titre provisoire de sixième et de septième latines.

Par arrêtés royaux des 27 et 30 septembre 1898, sont démissionnés, sur leur demande, et admis à faire valoir leurs droits à la pension :

MM. Angenot (V.-M.-L.), professeur d'athénée; Hessé (J.-H.), professeur d'allemand à l'athénée royal de Namur; Muller (J.), professeur d'allemand à l'athénée royal de Bruges; Schoonooghe (Désiré-Joseph), surveillant à l'athénée royal de Bruges; et Dovillée (Jean-Baptiste), surveillant à l'athénée royal de Tournai.

UNIVERSITÉ DE LIÈGE.

Par arrêté royal du 17 octobre 1898, est promu à l'ordinariat M. Grafé Alfred), professeur extraordinaire à la faculté de philosophie et lettres.

BIBLIOTHÈQUE ROYALE.

Par arrêté ministériel du 24 octobre 1898, la salle de lecture de la Bibliothèque royale restera ouverte, à partir du 1^{er} novembre prochain, jusqu'à 18 heures, en toute saison.

PÉRIODIQUES

Analecta Bollandiana, t. XVII, fasc. 3. — Legris. Les vies interpolées des S^t de Fontenelle. — Dom Morin, S^t Walfroy et S^t Wulphy. — Hagio-graphica carmelitana ex cod. Vatic. latino 3813. — Vita S. Alberti confessoris. — La légende de S^t Anastase de Terni. — Le *cursus* dans les documents hagiographiques. — Suite du catal. codd. hagiograph. graec. Biblioth. Vaticanae.

Neue Jahrbücher für das Klassische Altertum, Geschichte und deutsche Litteratur und für Pädagogik. 1898, 9^{tes} Heft. — I. Noack, Zur Entwicklung griechischer Baukunst. — Gercke, Sokrates bei Platon. — Ermisch, Herzog Moritz von Sachsen. — Valentin, Mephistopheles und Erdgeist. — O. Seeck, Die Lex Manciana. — II. Reichardt, Wissenschaft oder Kunst? — Rüdiger, Petrus Angelicus Bargaesus. — Fauth, Zur pädagogischen Psychologie und Physiologie. — Anzeigen und Mittheilungen.

Revue des Humanités en Belgique, n° 2 (octobre 1898), — A. Roegiers, La question du stage professoral. — C. de Harlez, Le vrai rôle des langues classiques dans l'éducation intellectuelle. — A. Salmon, De l'analyse littéraire dans l'enseignement moyen. — R. Gallet, La littérature d'aujourd'hui et l'enseignement moyen. — J. Hanus, Une heure de leçon d'histoire donnée aux élèves de l'Athénée royal de Malines. — Jules Feller, Du rôle de la mémoire dans les études grammaticales.

Revue de l'Université de Bruxelles, 4^e année, n° 1. — Michel Huisman, L'étudiant au moyen âge. — Chronique strasbourgeoise.

N° 2. — Jean Capart, Notes sur les origines de l'Égypte d'après les fouilles récentes. — Chronique strasbourgeoise (suite).

Rivista di filologia e d'istruzione classica, XXVI, fasc. 4, oct. 1898. — G. E. Rizzo, Saggio su Imerio il Sofista. — G. Porzio, Gli schiavi nelle milizie dal principio della guerra Peloponnesiaca sino alla battaglia di Mantinea. — A. Olivieri, Gli studi Omrici di Dione Crisostomo. — G. Curcio, De Cn. Naevio et Scipione Maiore. — C. Cristofolini, Tacito Arnali XI, 23 in fine.

Zeitschrift für das Gymnasialwesen, 1898, October. — Hanneke, Materialien zu einer Repetitionsstunde über Asien. — Litterarische Berichte. — Jahresberichte des philologischen Vereins zu Berlin.

COMPTES RENDUS.

ÆSCHYLI Agamemnon, ed. FR. BLAYDES. Halle, librairie de l'Orphelinat, 1898. xvi-392 pp. in-8°. 8 mk. FR. BLAYDES. *Adversaria in varios poetas graecos et latinos*. lb., 1898. viii-202 pp. in-8° 4 mk. — " Efforts consciencieux pour signaler et résoudre toutes les difficultés; explications et corrections ingénieuses, mais abus des conjectures. „ Albert Martin, *Rev. crit.*, 1898, n° 47.

R. ALEXANDRE. *Le Musée de la Conversation*, 3^e éd. Paris, Bouillon, 1897. xii-582 pp. in-8°. " Ouvrage des plus utiles et des plus intéressants, qui donne l'explication d'une foule de locutions usuelles, de citations, etc. „ Gaston Raynaud, *Rev. crit.*, 1898, n° 41.

Aristophanis equites, rec. AD. VON VELSEN. Editio altera quam curavit C. ZACHER. Leipzig, Teubner, 1897. 3 mk. " On trouve ici pour la première fois une description exacte des principaux manuscrits; le texte est amélioré, l'apparat critique donne beaucoup de conjectures nouvelles et intéressantes. „ Kaehler, *Wochenschr. für Klass. Philol.*, 1898, n° 41.

BABRII *Fabulae Aesopaeae*, recogn. OTTO CRUSIUS, etc. Editio maior. Leipzig, Teubner, 1897. xcvi-440 pp. (*Bibl. script. graec. et rom. Teubneriana*). " Excellente édition; prolégomènes remarquables. „ My, *Rev. crit.*, 1898, n° 40.

AD. BARTELS. *Gerhart Hauptmann*. Weimar, Felber, 1897. 255 pp. in-8°. " Étude très fouillée, parfois un peu trop sévère, qui mérite d'être lue. „ A. (C)huquet, *Rev. crit.*, 1898, n° 46.

FRITZ BECHTEL. *Die einstämmigen männlichen Personennamen der Griechischen, die aus Spitznamen hervorgegangen sind*. Berlin, Weidmann, 1898, 86 pp. in-4°. 5 mk. 50. " Travail de valeur; on regrette seulement l'absence de conclusions. „ Albert Martin, *Rev. crit.*, 1898, n° 48.

JULIUS BELOCH. *Griechische Geschichte*. 11^{er} Band; *bis auf Aristoteles und die Eroberung Asiens*. Strasbourg, Trübner, 1897. xiv-714 pp. in-8°. 9 mk. " Un ton tranchant, des jugements sommaires déparent cette œuvre d'auteurs puissante et originale. „ Am. Hauvette, *Rev. crit.*, 1898, n° 46.

ANTOINE BENOIST. *Essais de critique dramatique*. Paris, Hachette, 1898, in-12. " Ce livre peut rendre des services à ceux qui n'ont pas lu les cinq auteurs auxquels il est consacré (G. Sand, Musset, O. Feuillet, Augier, Dumas fils), et il mérite, à ce compte, d'être mis en excellente place dans les bibliothèques de collège. „ Raoul Rosières, *Rev. crit.*, 1898, n° 40.

B. BERENSON. *The central Italian painters of the Renaissance*. Londres-New-York, 1897, in-8°. Le rp. expose longuement la méthode de l'auteur. S. Reinach, *Rev. crit.*, 1898, n° 4.

FR. BLASS. *Die attische Beredsamkeit*. III, 2 : *Demosthenes' Genossen und Gegner*. 2^e Aufl. Leipzig, Teubner, 1898. vi-422 pp. in-8°. " Termine, en 2^e édition, le grand ouvrage de M. B. Les *Addenda* comblent certaines lacunes des trois premiers volumes. „ Am. Hauvette, *Rev. crit.*, 1898, n° 46.

LÉON BOULVÉ. *De l'hellénisme chez Fénelon*. Paris, Fontemoing, 1897. " Superficiel. „ Raoul Rosières, *Rev. crit.*, 1898, n° 46.

DUC DE BROGLIE. *Voltaire avant et pendant la guerre de sept ans*. Paris, Calman Lévy, 1898. " Le sujet n'est pas neuf, mais l'auteur en le renouvelant procure à ses lecteurs un plaisir intellectuel des plus délicats. ", Manfroni, *La Cultura*, 1^{er} novembre 1898.

Ivo BRUNS. *Die Persönlichkeit in der Geschichtsschreibung der Alten*. Berlin, Hertz, 1898. VIII-102 pp. in-8°. " Étude délicate, qu'on suit avec quelque peine, mais avec un intérêt soutenu. ", Am. Hauvette, *Rev. crit.* 1898, n° 46.

C. JULI CAESARIS *Belli civilis libri III*, rec. ALFR. HOLDER. Leipzig, Teubner, 1898. 253 pp. in-8°. 10 mk. " Cette édition critique est digne de la réputation de l'auteur; mais celui-ci se montre conservateur à l'excès. ", Émile Thomas, *Rev. crit.*, 1898, n° 40.

C. JULII CAESARIS *Commentarii etc.*, ex rec. BERN. KÜBLER. Vol. III, 2 : *Commentarii de Bello Hispanico, etc.* Leipzig, Teubner, 1897. 1 mk. 50. " L'éditeur s'est acquitté avec honneur d'une tâche difficile. ", J. van Wageningen Jr., *Museum*, VI, n° 10.

CASSII DIONIS COCCERIANI *Historiarum quae supersunt ed.* BOISSEVAIN. Vol. I et II. Berlin, Weidmann, 1898. " Étape considérable accomplie vers une édition idéale du texte de Dion. ", Zuretti, *Riv. di filolog.*, 1898, p. 622.

W. CHRIST. *Geschichte der griechischen Litteratur*. 3^e Aufl. Munich, 1898. 945 pp. gr. in-8°. 16 mk. 50. " Cette 3^e éd. d'un ouvrage désormais classique est tenue au courant. Bibliographie défectueuse pour ce qui concerne les publications étrangères à l'Allemagne. ", Am. Hauvette, *Rev. crit.*, 1898, n° 45.

CICERO, *Letters to Atticus, book II*, ed. by ALF. PRETOR. Cambridge, University Press, 1898. 147 pp. pet. in-8°. 3 sh. " Édition très soignée, très au courant, mais dont les notes ne semblent pas bien appropriées à l'usage des élèves. ", É. T(homas), *Rev. crit.*, 1898, n° 40.

H. T. COLENBRANDER. *De Patriottentijd*, II, 1784-1786. La Haye, Nijhoff, 1898, in-8°. " Continuation d'un ouvrage plein de choses, mais auquel on peut reprocher la négligence de son style. ", J. Hartog, *Museum*, VI, n° 9.

Denkmäler griechischer und römischer Skulptur für den Schulgebrauch, herausgg. v. A. FURTWÄNGLER und H. L. URLICHS. Handausgabe. Munich, Bruckmann, 1898. XII-179 pp. in-8° avec planches et photogravures. 4 mk. " Le choix des monuments n'est pas à l'abri de tout reproche, mais l'ouvrage pourra éveiller le sens artistique chez les élèves. ", Salomon Reinach, *Rev. crit.*, 1898, n° 44.

H. DIELS. *Ueber die Gedichte des Empedokles*. Sitz. ber. der Akad. zu Berlin, 1898, p. 396 et suiv. " D'après M. D., le traité des *Purifications* serait de la dernière période de la vie d'Empédocle, devenu un mystique. L'argumentation est savante et serrée, sans être pourtant absolument convaincante. ", J. Bidez, *Rev. crit.*, 1898, n° 41.

ARMIN DITTMAR. *Studien zur lateinischen Moduslehre*. Leipzig, Teubner, 1897. 8 mk. " Les théories de l'auteur sont inacceptables; toutefois son livre n'est pas sans valeur. ", Alb. Poutsma, *Museum*, VI, n° 10.

PAUL DUFONT. *Un poète philosophe au commencement du XVIII^e siècle : Houdar de la Motte*. Paris, Hachette, 1898. 318 pp. in-8°. " Impartial et judicieux, mais l'auteur a considéré trop isolément son personnage. ", Raoul Rosières, *Rev. crit.*, 1898, n° 46.

PAUL DURANT-LAPIE. *Saint-Amand, son temps, sa vie, ses poésies*. Paris, Delagrave, 1898. 521 pp. in-8°. " Travail d'amateur, mais qui renferme quantité de renseignements nouveaux. ", Raoul Rosières, *Rev. crit.*, 1898, n° 47.

EURIPIDIS *fabulae*, edd. R. PRINZ et N. WECKLEIN, I : 4, *Electra*, ed. N. WECKLEIN. Leipzig, Teubner, 2 mk. " Beaucoup de conjectures méritent d'être admises dans le texte; toutes marquent un progrès. ", Holzner, *Wochenschr. für Klass. Philol.*, 1898, n° 47.

STEPHAN FELLNER. *Die Homerische Flora*. Vienne, Holder, 1897. 1 mk. 20. " Utile, mais devra être amélioré. L'auteur est un botaniste et non un philologue. ", J. van Leeuwen Jr., *Museum*, VI, n° 9.

P. F. GIRARD. *Manuel élémentaire de droit romain*. Paris, Rousseau, 1^e éd. 1896-1897; 2^e éd. 1898. " Ce livre rompt avec l'ancienne routine et, le style à part, ne mérite que des éloges; c'est un instrument d'étude indispensable. ", Édouard Beaudouin, *Rev. crit.*, 1898, n° 40.

A. GRAESEL. *Manuel de bibliothéconomie*, trad. par J. Laude. Paris, Welter, 1897, xix-628 pp. in-8°. " Par les additions qu'elle contient cette traduction est supérieure à l'édition originale de cet excellent manuel. ", A. Fécamp, *Rev. crit.*, 1898, n° 42.

J. J. HARTMAN. *De emblematis in Platonis textu obviis*. Leyde, Sijthoff, 1898, 2,50 fl. " Critique pénétrante, mais qui tranche parfois dans le vif. ", H. G. A. Leignes Bakhoven, *Museum*, VI, n° 10.

W. HECKER. *Klassisch Woordenboek van eigennamen uit de Grieksche en Romeinsche Mythologie, Geschiedenis, Letter- en Aardrijkskunde*. 4^{de} druk. Amsterdam, van Kampen [1898]. 3,50 fl. " Jouit d'une faveur méritée. ", J. H. Gunning, *Museum*, VI, n° 9.

HIPPLYTUS, herausgg. v. G. N. BONWETSCH und H. ACHELIS. I^{er} Band. Leipzig, Hinrichs, 1897. 18 mk. " Inaugure dignement la collection des écrivains grecs chrétiens des 3 premiers siècles, dont l'Académie de Prusse a entrepris la publication. ", D. E. J. Völter, *Museum*, VI, n° 9.

AD. HOLM. *Geschichte Siciliens im Alterthum*. III^{er} (Schluss-) Band. Leipzig, Engelmann, 1898. xvi-787 pp. in-8°. " Il faut louer, avec l'abondance et la précision des recherches, la sûreté d'une méthode qui va droit aux faits essentiels de l'histoire. L'auteur met un soin particulier à peindre l'état général des mœurs et de la civilisation sicilienne à diverses époques. ", Am. Hauvette, *Rev. crit.*, 1898, n° 46.

Q. HORATHI FLACCI *carmina*, tertium recogn. LUCIANUS MUELLER. Ed. Stereot. maior. Leipzig, Teubner, 1897. 1 mk. " Préface très instructive; plusieurs des corrections qui y sont indiquées auraient dû passer dans le texte. ", B. Kruijtbosch, *Museum*, VI, n° 8.

RUDOLF KOEGEL. *Geschichte der deutschen Litteratur bis zum Ausgange*

des Mittelalters. 1, 2, Strasbourg, Trübner, 1897. 17 mk. " C'est moins une histoire littéraire qu'une étude grammaticale et philologique; beaucoup de qualités et un grave défaut: le manque de circonspection. ", B. Symons, Museum, VI, n° 10.

K. KUIPER. *Studia Callimachea*. II. *De Callimachi Theologumenis*. Leyde, Sijthoff, 1898. 2,50 fl. " On est tenté de regretter que l'auteur ait choisi un sujet aussi ingrat. ", H. J. Polak, Museum, VI, n° 8.

EDM. LANGE. *Die Arbeiten zu Thukydides seit 1890*. II^{es} Heft. Leipzig, Dieterich, 1898. 121 pp. in-8°. " Quelques lacunes; critique sage et modérée. ", Am. Hauvette, Rev. crit., 1898, n° 45 (cf. n°s 32-33).

CH. V. LANGLOIS et CH. SEIGNOBOS. *Introduction aux études historiques*. Paris, Hachette, 1898, in-8°. " La partie de l'ouvrage due à Langlois est très claire et très utile; celle qu'a composée Seignobos n'est pas à recommander aux étudiants à cause de ses allures purement théoriques et de la conception trop étroite que l'auteur se fait de la science historique. ", Th. Bussemaker, Museum, VI, n° 10.

GUSTAVE LARROUMET. *Racine*. Paris, Hachette, 1898, in-12. " Un des meilleurs volumes de la collection des *Grands Écrivains Français*. Résumé avec brièveté, élégance et impartialité tout ce que l'on peut dire sur Racine. ", Raoul Rosières, Rev. crit., 1898, n° 40.

H. C. LEA. *A history of auricular confession and indulgences in Latin Church*. Philadelphie, Lea et C^{ie}, 1896, 3 vol. in-8°. " Plein d'érudition. L'auteur a fait un louable effort d'impartialité et n'a puisé les éléments de son information qu'à des sources catholiques. Malheureusement son éducation et son milieu ne lui ont pas toujours permis de voir clairement la portée des textes. ", M. Dohl, Rev. crit., 1898, n° 45.

A. LEFRANC. *Les idées religieuses de Marguerite de Navarre*. Paris, Fischbacher, 1898, in-8°. Le rp. croit que l'auteur a établi le protestantisme de Marguerite mais ne croit pas que l'auteur de la *Complainte du détenu prisonnier* soit Clément Marot. Rev. crit., 1898, n° 42.

JACOB VAN MAERLANT'S *Strophische Gedichten*. Nieuwe uitgave, bewerkt door JOH. FRANCK en J. VERDAM. Groningue, Wolters, 1898. 8 fl. " Travail consciencieux et vraiment scientifique. ", P. Leendertz Jr., Museum, VI, n° 9.

P. C. MARGADANT. *Geschiedenis der Grieken en Romeinen voor gymnasia en hogere burgerscholen*. 2^{de} druk. Groningue, Wolters, 1897. 1,50 fl. " Lacunes fâcheuses; la civilisation préhellénique est laissée dans l'ombre; l'histoire bataille à la part du lion. ", M. Valetton, Museum, VI, n° 8.

MÉLANGES D'HISTOIRE DU MOYEN AGE, publ. sous la direction d'A. Luchaire (Bibliothèque de la faculté des lettres de l'Université de Paris, III). Paris, Alcan, 1897, in-8°. " Recueil de bonnes dissertations parmi lesquelles il faut noter surtout le travail où M. Luchaire prouve clairement que le *De Senescalcia Franciae* d'Hugue de Clers ne constitue qu'un écrit de circonstance fabriqué dans l'intérêt de Henri II d'Angleterre. ", L. H. Labande, Rev. crit., 1898, n° 41.

KARL MENNE. *Der Einfluss der deutschen Litteratur auf die niederländische um die Wende des XVIII. und XIX. Jahrhunderts.* 1^{er} Teil. (Literarhist. Forschungen hrsg. von Jos. Schick und M. Frhr. von Waldberg, VIII). Weimar, Feller, 1898. 2 mk. 40 (2 mk. 20 pour les souscripteurs). "Beaucoup de neuf, mais l'auteur n'est pas assez familier avec la langue et la littérature néerlandaises, et son livre est mal composé." G. Kalf, Museum, VI, n° 10.

P. H. VAN MOERKERKEN. *Het Nederlandsch Kluchtspel in de 17^e eeuw.* Sneek, van Danten, 1898. Livr. 1-10 (complet en 12 livr. à 0,45 fl.). "Fragments bien choisis." J. A. Worp, Museum, VI, n° 9.

MAX MORRIS. *Goethe-Studien.* Berlin, Skopnik, 1897. 172 pp. in-8°. 2 mk. "Ingénieux et subtil, mais peu convaincant." A. C(huquet), Rev. crit., 1898, n° 46.

W. NORDEN. *Der vierte Kreuzzug im Rahmen der Beziehungen des Abendlandes zu Byzanz.* Berlin, Behr, 1898. 108 pp. in-8°. "L'auteur semble avoir raison de croire que ni l'Empereur, ni les Vénitiens ne détournèrent la croisade de son but. La prise de Constantinople devait donner une base aux opérations contre la Terre-Sainte." N. Jonga, Rev. crit., 1898, n° 46.

OLCHEWSKY. *La langue et la métrique d'Hérodas.* Leide-Bruxelles, 1897. 84 pp. "Œuvre hâtive et sans précision." C. O. Z. Riv. di filol., 1898, p. 628.

PAUSANIAS' *Description of Greece*, translated with a commentary by F. G. FRAZER. In 6 vol. Londres, Macmillan, 1898. 6 l. 6 shell. "Le commentaire sera souvent consulté avec profit." Wernicke, Wochenschr. für Klass. Philol., 1898, n° 40.

JOANNIS PHILOPONI *de opificio mundi libri VII*, rec. GUALT. REICHARDT Leipzig, Teubner, 1897. 4 mk. "Il n'y a que du bien à dire de cette édition." T. J. de Boer, Museum, VI, n° 9.

PLATON. *Gorgias*, erklärt von H. SAUPPE und A. GERCKE. Berlin, Weidmann, 1897. Prix : 2.70 m. — Compte rendu développé et très élogieux, par G. Schneider, Zeitsch. f. Gymn.-Wesen, 1898, octobre, pp. 701-11.

SALOMON REINACH. *Répertoire de la statuaire Grecque et Romaine.* Tome II, en 2 vol. xxxviii-852 pp. in-8°, dont 826 de gravures. Paris, Leroux, 1898. 5 fr. le vol. "Précieux instrument de travail." Henri Lechat, Rev. crit., 1898, n° 41.

Storia letteraria d'Italia. — VITTORIO ROSSI. *Il Quattrocento.* Milan, Vallardi, s. d. [1897]. viii-444 pp. in-8°. 11 fr. "Fait partie d'une grande histoire de la littérature italienne qui doit comprendre 9 volumes. L'œuvre de M. R. est d'un savant et d'un écrivain." P. de Nolhac, Rev. crit., 1898, n° 45.

Scaenicae Romanorum poesis fragmenta tertiis curis recogn. OTTO RIBBECK. Vol. I : *Tragicorum fragmenta.* Vol. II : *Comicorum fragmenta.* Leipzig, Teubner, 1897-1898. 5 mk. "Ne saurait être trop recommandé aux latinistes. L'édition répond à ce qu'on était en droit d'attendre de M. R." H. T. Karsten, Museum, VI, n° 9.

MARTIN SCHANZ. *Geschichte der römischen Litteratur.* 1^{er} Theil : *Die römische Litteratur in der Zeit der Republik.* 2^e Aufl. Munich, Beck, 1898.

421 pp. gr. in-8°. " Additions et remaniements nombreux. L'ouvrage a beaucoup gagné. Il n'existe pas à l'heure présente de livre qui résume mieux, d'une manière plus claire, plus vivante et plus complète, l'histoire de la littérature latine jusqu'à Auguste. „ Émile Thomas, *Rev. crit.*, 1898, n° 48.

A. E. SCHOENBACH. *Das Christentum in der altdeutschen Dichtung*. Graz, Leuschner et Lubensky, 1897. xii-267 pp. in-8°. 6 mk. " Très utile aux historiens de la poésie allemande du moyen âge. „ A. C(huquet), *Rev. crit.*, 1898, n° 45.

M. SCHOENGEN. *Die Schule von Zwolle. 1, Van den Anfängen bis zu dem Auftreten des Humanismus*. Fribourg (Suisse), 1898, in-8°. " Très intéressant pour apprécier l'œuvre pédagogique des Frères de la vie commune. „ J. C. Van Slee, *Museum*, VI, n° 10.

ED. SCHWEIZER. *Grammatik der Pergamenischen Inschriften*. Berlin, Weidmann, 1898. 6 mk. " Utile contribution à l'étude de la *xourý*. „ D. C. Hesseling, *Museum*, VI, n° 10.

SOPHOCLES. *The text of the seven plays*, edited by R. C. Jebb. Cambridge, 1897. " Le texte repose sur une bonne classification des manuscrits. „ Fraccaroli, *Rivista di filologia*, 1898, p. 624.

P. PAPINII STATII *Silvarum Libri*. Herausgegeben und erklärt von F. VOLLMER. Leipzig, Teubner, 1898. xvi-598 pp. in-8°. " Le texte est basé sur le *Codex Matritensis*. Le commentaire est abondant et excellent. „ La Cultura, 1^{er} novembre 1898.

H. STEIN. *Manuel de bibliographie générale*. Paris, Picard, 1898. xx-895 pp. in-8°. " Excellente synthèse critique des bibliographies de toutes les sciences. „ H. de Curzon, *Rev. crit.*, 1898, n° 41.

P. CORNELII TACITI *Ab excessu Divi Augusti etc.* T. II (l. XI-XVI). Ed. L. CONSTANS et P. GIRBAL. Paris, Delagrave, 1898. " Soigné. „ V., *Bollett. di filolog. class.*, V, n° 3.

CORNELII TACITI. *Vita Agricolae*, ed. by HENRY FURNEAUX. Oxford, Clarendon Press, 1898. 176 pp. in-8°. " L'auteur est bien renseigné et son édition fait une impression des plus favorables, mais on n'y trouvera pas de solutions nouvelles des difficultés que présente le texte. „ É. T(homas), *Rev. crit.*, 1898, n° 40.

TERENTI *Phormio*, ekl. von K. DZIATZKO, 3^o Aufl., bearb. v. EDM. HAULER. Leipzig, Teubner, 1898. 228 pp. in-8°. " Parfaitement au courant, mais commentaire trop touffu. „ Émile Thomas, *Rev. crit.*, 1898, n° 47.

HENRI THÉDÉNAT. *Le forum romain et les forums impériaux*. Paris, Hachette, 1898. xii-406 pp. in-12. " Savant et utile. „ L. V(almaggi), *Bollett. di filolog. class.*, V., n° 5.

S. L. TUXEN. *Keyser Tiberius* (en danois). Copenhague, 1896. vii-240 pp. in-8°. " Beaucoup d'application, mais la méthode présente de graves lacunes et l'auteur ignore totalement les ouvrages français. „ J. Toutain, *Rev. crit.*, 1898, n° 41.

C. C. UHLENBECK. *Kurzgefasstes etymologisches Woerterbuch der altindischen Sprache*. 1^o partie. Amsterdam, 1898. " Répertoire très complet,

suffisamment méthodique et en général bien informé. „ J. Vendryès, *Rev. crit.*, 1898, n° 43.

GUST. WANIEK. *Gottsched und die deutsche Literatur seiner Zeit*. Leipzig, Breitkopf et Haertel, 1897. xii-698 pp. 12 mk. " Sans faire oublier l'ouvrage de Danzel, la publication consciencieuse de M. W. rendra de grands services. „ A. C(huquet), *Rev. crit.*, 1898, n° 46.

G. WROTTESELEY. *Crecy and Calais from the original records in the Public Record Office*. Londres, Harrisson, 1898, vi-284-xxxii pp. in-8°. " Renferme des renseignements du plus haut intérêt pour l'histoire militaire du moyen âge. „ Ch. Bémont, *Rev. crit.*, 1898, n° 47.

ARTHUR BOVY. *Adenet le Roi et son œuvre*, étude littéraire et linguistique. Bruxelles, Alfred Vromant, 1898. 115 pp. " Œuvre érudite et utile. „ Fernand Gain, *Bull. bibl. de la Revue des Humanités en Belgique*, 1898, p. 47.

FRANÇOIS CAREZ. *Auteurs contemporains*. Études littéraires. Liège, Demarteaux, 1897. 3 fr. 50. " Bon livre d'un disciple de M. Brunetière. „ J. Fleuriaux, *Bull. bibl. de la Revue des Humanités en Belgique*, 1898, p. 48.

V. CHAUVIN. *Bibliographie des ouvrages arabes ou relatifs aux Arabes publiés dans l'Europe chrétienne de 1810 à 1885*. III. Liège, Vaillant-Carmann, 1898. iv-151 pp. in-8°. 4,50 fr. " Ce nouveau fascicule continue dignement ce bel ouvrage présenté de main de maître et composé avec un soin extrême. „ H. S(tein). *Le bibliographe moderne*, 1898, p. 289.

M. TULLII CICERONIS *pro T. Annio Milone oratio ad indices*. Texte latin revu, corrigé et annoté, avec une esquisse historique et l'introduction de Q. Asconius Pédianus, revue, traduite et annotée, par J. Wagener et A. Wagener, 3^e éd. Bruxelles, Manceaux, 1898. xlviii-186 pp. — En vue d'une 4^{me} édition, qu'il souhaite voir paraître bientôt, Hirschfelder fait quelques critiques de détail. *Wochenschr. für Klass. Philol.*, 1898, n° 40. — " Édition recommandable à tous égards. „ J. M. A. van Oppen, *Museum*, VI, n° 10.

H. DEMOULIN. *Les Collegia juvenum dans l'empire romain*. Louvain, 1897, 44 pp. in-8°. (Extrait du *Musée olog*). Travail sérieux et intéressant. L'auteur a fait une étude personnelle et approfondie de tous les documents anciens et il a lu avec attention tous les ouvrages qui se rapportent à son sujet. Son opuscule, bien composé, est d'une lecture facile et agréable. „ J. Toutain, *Rev. crit.*, 1898, n° 40.

PAUL THOMAS. *Corrections au texte des lettres de Sénèque à Lucilius*. 2^{de} série. *Bulletins de l'Académie royale de Belgique*, 3^e série, t. XXXV, n° 3. " Plusieurs conjectures excellentes. „ Gemoll, *Wochenschr. für Klass. Philol.*, 1898, n° 42.

P. THOMAS. *Remarques critiques sur les œuvres philosophiques d'Apulée*. *Bulletins de l'Académie royale de Belgique*, 3^e série, t. XXXV, n° 6. " Une série de corrections pour la plupart incontestables. „ C. W.

M543047

L24
R4
50v.2
v. 41

